Les gravettiens des Pyrénées. Des armes aux sociétés

Aurélien Simonet

▶ **To cite this version:**

Aurélien Simonet. Les gravettiens des Pyrénées. Des armes aux sociétés. Archéologie et Préhistoire. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2009. Français. NNT : 2009TOU20075 . tel-00861372

HAL Id: tel-00861372

https://theses.hal.science/tel-00861372

Submitted on 12 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Toulouse

THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :
Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Cotutelle internationale avec :

Présentée et soutenue par :
Aurélien SIMONET
Le 16 janvier 2009

Titre :

Les gravettiens des Pyrénées. Des armes aux sociétés

ED TESC : Anthropologie sociale et historique

Unité de recherche :
TRACES - UMR 5608

Directeur(s) de Thèse :

M. Michel BARBAZA, Professeur, université de Toulouse-Le Mirail

Rapporteurs :

Mme Nicole PIGEOT, Professeur, université de Paris I Panthéon-Sorbonne
M. Ignacio BARANDIARÁN, Catedrático de Prehistoria, université de Vitoria

Autre(s) membre(s) du jury :

Mme Dominique HENRY-GAMBIER, Directeur de recherche au CNRS
M. François BON, Maître de conférences, université de Toulouse-Le Mirail
M. Pascal FOUCHER, Conservateur du Patrimoine, D.R.A.C. Midi-Pyrénées
M. Laurent KLARIC, Chargé de recherche au CNRS

« *La nature d'une civilisation,*
c'est ce qui s'agrège autour d'une religion »

André Malraux, le 3 juin 1956

AVANT-PROPOS

Depuis la soutenance de ma thèse le 16 janvier 2009, j'ai développé certains points : L'industrie lithique gravettienne de la grotte d'Isturitz a été publiée plus en détail (Simonet, 2010) ainsi que celle de Brassempouy (Simonet, 2012). Néanmoins, après quatre années de recherches post-doctorales, mon approche du Gravettien conserve la dimension unitaire et européenne défendue dans cette thèse. L'approfondissement de l'étude de certains sites comme Tercis (Landes, France) et Mugarduia Sur (Navarre, Espagne) conjugué aux données offertes par des sites récemment découverts et fouillés par L'INRAP me permettent de corriger certaines interprétations chrono-culturelles qui semblent erronées ou fragiles : les assemblages gravettiens de Tercis devraient ainsi être attribués au Gravettien récent tandis qu'une partie au moins de l'assemblage de Mugarduia Sur devrait être davantage attribuée au Gravettien ancien. Malgré ces ajustements postérieurs, l'essentiel de la démonstration reste valide. L'hypothèse d'une gestion centralisée et hiérarchisée d'un territoire régional semble plausible. Le Gravettien moyen, il y a environ 25 000 ans, verrait ainsi l'apparition d'un mode de vie semi-sédentaire, bien avant le Néolithique, avec une intégration d'espaces à portée spirituelle (où sont placées les statuettes féminines) au sein d'espaces domestiques (habitat). Ce modèle d'organisation territoriale élaboré dans les Pyrénées convergerait vers les interprétations proposées à partir des campements gravettiens d'Europe centrale et orientale où les structures et accumulations en os de mammouth jouent un rôle important. Outre la symbolique féminine, la récurrence de certaines armatures comme les pointes à cran et les pointes en ivoire de mammouth, la similarité d'un mode de vie semi-sédentaire correspondant au modèle « collector » ou « mobilité logistique » théorisé par l'école anglo-saxonne et l'apparition des sépultures permettent de définir une trame européenne. Enfin, l'expérience ethno-archéologique que j'ai eu la chance de vivre en Mongolie après ma thèse, dans le cadre de la mission monégasque dirigée par Jérôme Magail, a renforcé mes intuitions selon lesquelles la domination masculine serait un concept creux face à la puissance de la symbolique féminine qui ressurgit d'ailleurs en ce début du troisième millénaire après J.C. Puisque toute spiritualité est par essence féminine et que toute société se décompose en l'absence d'élan spirituel, pourquoi ne pas reconnaître l'intemporalité et l'universalité de l'appel de l'éternel féminin qui trouve son expression la plus pure dans les petites statuettes gravettiennes aux formes épurées ?

Références bibliographiques

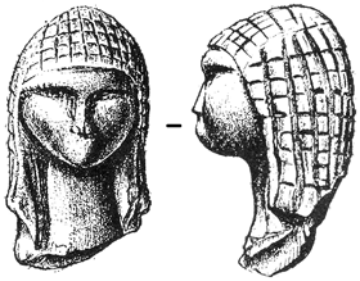
Simonet A., 2010 – Typologie des armatures lithiques gravettiennes de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques, France). Oxford, Archaeopress (« *BAR International Series* » 2156), 133 p.

Simonet A., 2012 – *Brassempouy (Landes, France) ou la matrice gravettienne de l'Europe*, Liège, ERAUL 133, 141 p.

Aurélien SIMONET

Le 13 juin 2013

Les gravettiens des Pyrénées
Des armes aux sociétés



Aurélien SIMONET
TRACES-UMR 5608
Maison de la Recherche
Université de Toulouse-Le Mirail
5, allées Antonio Machado
31058 Toulouse Cedex 9

Remerciements

Je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance à M. Michel Barbaza et à M. François Bon pour avoir accepté de diriger et d'encadrer cette recherche et pour m'avoir guidé tout en me laissant la plus grande liberté intellectuelle possible.

À ce titre, je remercie également M. Nicolas Valdeyron pour ses grandes capacités d'écoute et de compréhension.

J'ai l'immense plaisir de soumettre ce travail à Mme Nicole Pigeot et M. Ignacio Barandiarán et je les remercie de me faire l'honneur d'en être les rapporteurs. Je remercie Mme Dominique Henry-Gambier, M. Pascal Foucher et M. Laurent Klaric pour avoir accepté de participer au jury.

Mes remerciements s'adressent plus particulièrement à M. Ignacio Barandiarán qui impose le sentiment d'une personnalité totale. Il a contribué à la qualité de ce travail. J'adresse également de sincères remerciements à l'ensemble des chercheurs espagnols, Mme Ana Cava, MM. Alvaro Arrizabalaga, Andoni Tarriño, Mikel Aguirre, Alfonso Alday Ruiz, Peio Lozano et Mlle María José Iriarte qui ont permis à mes séjours à Vitoria et à Pampelune de compter parmi les rares moments agréables de ma thèse. Une grande aide m'a également été apportée par M. Jacques Pelegrin, M. Christian Normand, Mlle Marie-Hélène Dias-Meirinho, Mme Dominique Henry-Gambier, M. Pascal Foucher et Mme Christina San Juan-Foucher.

Le résultat final doit beaucoup à l'entraide et à l'honnêteté intellectuelle des jeunes gravettologues avec qui j'ai pu partager mes questionnements. À ce titre, j'exprime notamment ma sincère reconnaissance au travail collectif accompli par Laurent Klaric, Nejma Goutas, Patricia Guillermin et Damien Pesesse avec l'organisation de la Table-Ronde qui s'est tenue du 6 au 8 octobre 2008 à Aix-en-Provence et qui s'avère prometteuse en ce qui concerne le renouvellement des questionnements autour de l'identité gravettienne. Mes remerciements chaleureux vont également à Jessica Lacarrière, Christophe Pottier et Serguey Lev.

Pour leur aide précieuse dans l'accès aux collections, je remercie Mlle Catherine Schwab et Mlle Marie-Sylvie Largueze du Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye, M. François Hubert et M. Vincent Mistrot du Musée d'Aquitaine à Bordeaux, M. Jean-Jacques Cleyet-Merle et M. André Morala du Musée National de Préhistoire des Eyzies, M. Guillaume Fleury du Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse, M. Roland Nespoulet du Musée de l'Abri Pataud et M. Javier Armendáriz Martija du Dépôt archéologique de la province de Navarre.

Spéciale dédicace à Yasmine et Céline. L'une est une beurette de nature, l'autre est une chinoise par procuration. La conjonction des deux créée l'unité féminine. Elles retrouveront leur style dans cette thèse, entre efficacité et esthétisme, art et action.

Je dédie ce travail à mes parents, mes grands-parents et à François Bon, auxquels je dois tant.

Table des matières synthétique

Remerciements……3
Table des matières synthétique...……5
Introduction……..…….……7

Première Partie : Etude de deux grands campements pyrénéens……..…….....14
Chapitre I : Les niveaux à Noailles IV/FIII et III/C de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques)……..…….17
Chapitre II : La grotte du Pape à Brassempouy (Landes)…….97

Deuxième Partie : Au cœur du Gravettien……...……..172
Chapitre I : Vers une typologie des sites gravettiens des Pyrénées……175
Chapitre II : La pointe des Vachons : un fossile directeur mésestimé du Gravettien……..…253
Chapitre III : Chronologie du Gravettien pyrénéen……....275
Chapitre IV : Dynamique territoriale……..…285

Troisième Partie : (In)Déterminisme…….……302
Chapitre I : Armes et Vénus……305
Chapitre II : L'antagonisme sexuel…….327
Chapitre III : Destin sexuel……..……...335

Conclusion : Des armes aux sociétés……...……347
Bibliographie……...353
Index des figures…….……375
Index des tableaux……...385
Table des matières détaillée……387

Introduction

Le Gravettien : de l'un dans le multiple.

Le Gravettien est la dernière grande civilisation du Paléolithique supérieur à avoir été individualisée sous l'ancienne dénomination de Périgordien supérieur. Longtemps laissée en marge des grands débats sur l'interprétation des faits culturels, ses statuettes féminines aux formes prononcées sont paradoxalement l'objet le plus emblématique de la Préhistoire dans l'imaginaire collectif.

L'individualisation de cette civilisation par Peyrony devait être suivie d'une longue dualité terminologique qui exprime essentiellement la nature de la focale d'observation. Les auteurs issus de pays éloignés de la France utilisèrent ainsi, dès la fin des années 1930 et à la suite de D. Garrod, le Gravettien comme terme générique, tandis que les auteurs français ainsi que ceux issus des pays limitrophes préférèrent parler de Périgordien.

Le Gravettien est de telle sorte la seule grande civilisation dont la dénomination oscilla si longtemps entre une double terminologie qui répond comme en écho à l'antagonisme de nature que représente la constatation d'une unité européenne malgré les particularismes régionaux. Cette longue coexistence terminologique Gravettien/Périgordien résume à elle seule toute la complexité de cette culture et les difficultés classificatoires qu'elle procure.

Car la civilisation gravettienne est une et plusieurs à la fois. Elle n'est pas si facilement caractérisable étant donné que ses concepts techniques sont porteurs d'une charge culturelle relativement faible comme l'atteste le succès quasi-permanent des armatures à dos après leur généralisation par les Gravettiens.

Et c'est précisément cette simplicité qui rend la compréhension du phénomène gravettien complexe. Car, à partir de formules relativement simples, de nombreuses

combinaisons techniques existent qui peuvent être considérées comme autant de critères de différenciation culturelle. Ces combinaisons se chevauchent et semblent être autant de facettes kaléidoscopiques d'une unité dont le cœur est difficile à atteindre. Car la diversité est le revers de la simplicité. Des modalités techniques de forte richesse intrinsèque d'information sont plus sensibles aux changements donc perdent vite leur intégrité et sont autant de marqueurs. À l'inverse, des modalités plus ubiquistes comme celles du Gravettien donnent l'impression d'une forte unité culturelle malgré les variations qui, dans ce contexte, sont davantage perçues comme des adaptations conjoncturelles que comme une restructuration totale du système technique.

Une étude prolongée du matériel est nécessaire pour sortir de la méconnaissance actuelle du Gravettien. Et peut-être est-ce dans le détail et dans la prise en compte du milieu écologique que l'on percevra davantage la valeur spécifique qui nous échappe peut-être au premier coup d'œil. « *Partout la réalité est plus complexe qu'un premier coup d'œil ne le faisait croire, et malgré je ne sais quelle harmonie d'ensemble entre les évolutions particulières qui contribuent à masquer leur autonomie* ». (Breuil, 1912, p. 77).

L'identification du Gravettien dans le contexte du XX° siècle.

La reconnaissance difficile du Gravettien traverse le XX° siècle. Elle porte donc en elle les interrogations et les angoisses de son époque. A ce titre, il est significatif de constater que la victoire de la terminologie européenne – c'est-à-dire le Gravettien – eu lieu dans les années 1980 après la fin de la Guerre froide et le basculement de la rupture politique entre l'Est et l'Ouest vers une opposition Nord-Sud laissant le champ libre à des recherches européennes. La conquête de l'unité politique européenne durant le XX° siècle semble avoir autorisé l'intelligibilité de l'ancienne unité présumée, perdue 20 000 ans auparavant.

L'identification du Gravettien accompagne également de profonds bouleversements sociaux et notamment « l'émancipation des femmes ». Les statuettes féminines gravettiennes et la mythologie primitive de la fécondité féminine ont en effet été au centre de nombreux débats féministes dans le sens large du terme.

Dans ce contexte, il paraît logique que les Vénus, présentes des Pyrénées à la Sibérie, soient érigées en véritable marqueur culturel d'une civilisation pan-européenne car elles cristallisent doublement les aspirations politiques (volonté d'unification européenne) et sociales (place de la femme dans la société) du siècle qui a vu la reconnaissance de leur civilisation d'origine.

Structuration du Gravettien.

Après la première grande manifestation du Paléolithique supérieur que représente la culture aurignacienne, l'ensemble du continent européen fut uniformisée par une tradition culturelle très puissante et très souple dont le site éponyme se situe dans le Périgord. La distinction avec l'Aurignacien repose sur l'utilisation d'un débitage laminaire rectiligne et épuré qui permit un raffinement de l'équipement lithique. Ce débitage laminaire est principalement orienté vers la confection d'armatures acérées à dos latéral, élément fédérateur des nombreux « faciès » locaux qui traversent l'Europe et les 8 000 ans concernés par l'épanouissement de cette culture, entre 28 000 et 20 000 ans B.P.

Mais la structuration du Gravettien est difficile à comprendre. Entre phasage chronologique et considération fonctionnelle, les nombreux types d'outils (burin de Noailles, lamelle de la Picardie, pointe à dos, lamelle à dos, pointe pédonculée, pointe à cran, élément tronqué, etc.) coexistent souvent sans pour autant dévoiler la raison exacte de leur prolifération plus ou moins ponctuelle et de leur association combinatoire, souplesse réfractaire à toute classification rapide.

En Europe occidentale, nous savons néanmoins que les statuettes féminines apparaissent durant la phase moyenne du Gravettien bien qu'un seul exemplaire à Tursac dans le Périgord (fouilles H. Delporte) soit explicitement associé à ce faciès.

Malgré cette stimulation intellectuelle qui entoure les Vénus, leur contexte culturel demeure méconnu. Grand paradoxe que la société des Hommes qui ont façonné la « Dame de Brassempouy » soient si peu connue alors que leur chef-d'œuvre est devenu pour tous, depuis sa découverte par Piette en 1894, le visage de la Préhistoire.

Pourquoi privilégier l'étude des armatures ?

Afin de progresser dans cette zone d'ombre de l'Histoire humaine, nous avons porté notre étude sur les armatures issues de sites gravettiens de la région pyrénéo-cantabrique à laquelle appartient le gisement mondialement célèbre de Brassempouy.

Le choix de l'étude des armatures lithiques s'explique par le fait qu'elles représentent une loupe sur ce paradoxe gravettien, entre unité et diversité. En effet, succédant au phénomène aurignacien, le Gravettien se distingue par l'expansion et la multiplication des types d'armatures lithiques. D'autre part, si certaines convergences entre les données techniques et les données symboliques peuvent argumenter un découpage mosaïque d'une aire géographique à un moment donné de l'Histoire, ce n'est pas le cas du Gravettien où la diversité et la variabilité des armatures lithiques paraissent, à chaque instant, s'opposer aux données symboliques ainsi qu'à d'autres données matérielles – comme le débitage laminaire rectiligne par exemple – quant à elles beaucoup plus pérennes.

Cinq raisons principales nous ont conduit à privilégier l'étude des armatures lithiques.

- L'argument taphonomique et numérique selon lequel l'industrie lithique est la moins pénalisée par le problème de la conservation différentielle est élémentaire. Le silex est un objet d'étude précieux lorsque les liens du sang, les mythes ou les langues ne nous sont pas parvenus.

- L'argument socio-économique pèse également lorsque l'on sait l'importance des activités cynégétiques dans l'économie des sociétés de chasseurs cueilleurs.

- L'argument symbolique est souvent sous-estimé suite à sa nature difficilement rationalisable : les armes sont pourtant des objets universellement symboliques, au moins autant que les bijoux ou les techniques d'apparat. En partant des constatations que, d'une part, la division sexuelle est commune à l'ensemble des sociétés humaines et que, d'autre part, l'identité masculine se cristallise au niveau des armes qui sont, de fait, l'objet le plus universellement valorisé des sociétés primitives (arc, casse-tête, sarbacane, couteau de jet, poignard, lance), se dessine l'intérêt à mieux identifier la nature et le fonctionnement de ce type d'objet.

- L'argument socio-politique a été magistralement exposé au sein de la conception clastrienne des sociétés primitives (Clastres, 1974). Chez les peuples premiers, le pouvoir est détenu par tous au travers d'une organisation de la société fondée sur la réciprocité (le communisme primitif) et la division sexuelle économique et symbolique (Homme-Femme). L'image de l'Homme passe par celle du Guerrier qui confère au combat un sens initiatique - donc supérieur - dès lors que, de tout son être, il se voue à la régénération d'une société fondée sur la Tradition. Les armes représentent le symbole matériel de ce combat perpétuel, d'origine mythique, orienté vers la restauration de la Tradition. Les sociétés primitives sont des sociétés contre l'état et « leur être social est un être-pour-la-guerre » (Clastres, 1980a, p. 173). Ces sociétés sont par essence guerrière (Clastres P., 1980a, p. 203), seule configuration capable de combattre l'avènement des inégalités sociales.

- Enfin, l'argument technique réside dans la constatation que les pointes de projectile – et les armes en général – sont les éléments matériels les plus chargés d'informations parce qu'elles sont le produit d'un processus de fabrication qui contient un nombre d'étapes de transformation potentiellement plus important que celui des outils domestiques. Les probabilités d'individualiser des critères diagnostiques sur le plan social ou culturel sont donc optimisées. Les armatures sont davantage capables de concentrer les normes sociales sous forme technique ce qui s'exprime par une plus grande sensibilité aux variations géographiques et chronologiques.

Relativisme et universalisme : quelle finalité donner à l'Anthropologie ?

Ces cinq motifs principaux, conscientisés ou non par les chercheurs, expliquent que, dès les débuts de l'archéologie préhistorique, les armatures aient été utilisées comme marqueur culturel permettant la structuration chronologique de ces temps lointains.

Une première période de tâtonnement dans la recherche du meilleur critère d'identification d'étage chrono-culturel a d'abord permis l'écartement des variations stylistiques et techniques des œuvres d'art en tant qu'élément diagnostique (Piette, 1889, 1894b, 1907) au profit de la variabilité des industries lithiques et osseuses.

Dès lors, les armatures sont devenues l'incarnation de l'intérêt des systèmes classificatoires élaborés à l'aide de l'étude de la culture matérielle (Mortillet, 1869, 1872 ; Breuil, 1912).

Et jusqu'à présent, que ce soit au sein des études portant sur le Paléolithique moyen jusqu'à celles concernant le Mésolithique en passant par le Paléolithique supérieur, les armatures ont conservé ce rôle d'entité technique fondamentale.

De son ancien rôle très unitaire et catégorique de fossile directeur à l'actuel, beaucoup plus éclaté, au sein des réflexions davantage palethonologiques sur l'ensemble des équipements des chasseurs-collecteurs, l'armature est devenue l'élément irréductible autour duquel gravite la notion de groupe culturel.

Conséquence de la localisation géographique et chronologique différentielle des différents types d'armatures et/ou d'équipements techniques cynégétiques, la diversité des types est toujours utilisée comme argumentation principale dans l'individualisation de groupes culturels.

Néanmoins, entre système social et culture matérielle, l'armature cristallise une rupture méthodologique où l'on glisse d'un relativisme technique à un relativisme matricielle. Elle est le point décisif où l'on choisit malheureusement trop souvent de basculer de la pensée au scientisme dogmatique, de la réflexion à la répétition d'un savoir tautologique. *L'armature et à travers elle la culture matérielle comme élément diagnostique d'une société* devient l'axiome qui transcende l'Archéologie préhistorique et qui ne vise, à l'aide des nouvelles recherches, qu'à s'auto-argumenter.

En partant de l'hypothèse que la diversité des armatures est représentative d'une diversité des systèmes sociaux-culturels, et en affinant la caractérisation des assemblages dans une perspective relativiste, se renforce le verrouillage du débat intellectuel. L'étude de la diversité des armatures ainsi que celle de leur contexte alimente l'idée que la finalité des systèmes classificatoires est d'argumenter une particularisation toujours plus détaillée des groupes humains. Et ce sous couvert d'une utilisation de critères scientifiques, objectivables et quantifiables (dimensions, poids, type de contour, section, angle, percussion, structure volumétrique, chaîne opératoire, etc.).

Le postulat intellectuel qui devait servir de point d'ancrage à la réflexion devient sa propre finalité. Enième émanation uniformisatrice du raisonnement circulaire, le triste syndrome de l'Occident et de sa pensée rationaliste. Car l'effort que l'on investit dans la précision alimente l'idée de la légitimité de la recherche en même temps qu'il renforce, paradoxalement, la partialité de la vision qui la discrédite simultanément de manière inversement proportionnelle.

Les Pyrénées : choix du contexte géographique.

Afin de partir sur le postulat intellectuel le plus salubre possible dans la démarche anthropologique qui consiste à proposer les critères d'individualisation et de définition de la nature d'une culture ou d'une civilisation, nous nous sommes centré sur une aire géographique restreinte.

Ce resserrement géographique au niveau du Gravettien pyrénéen a été guidé par deux motifs principaux (fig. 1).

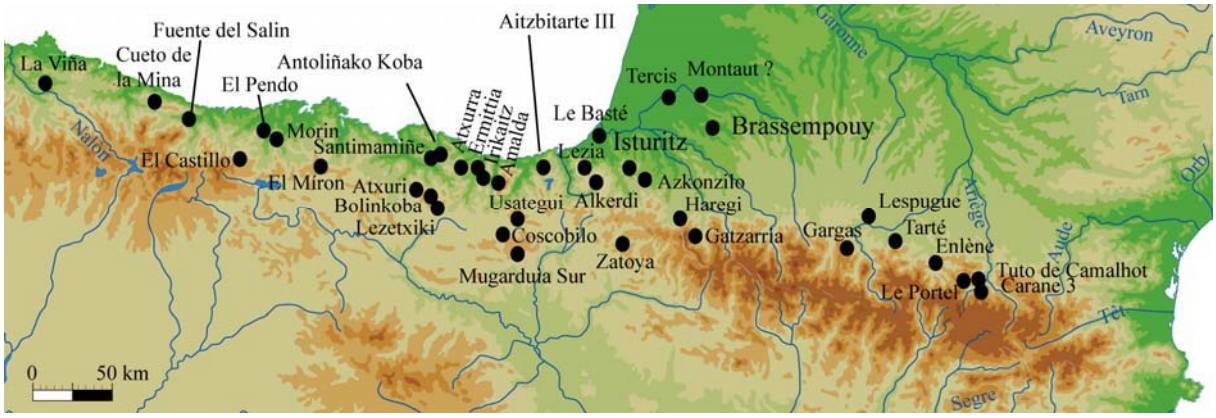


Fig. 1 – Carte de répartition des sites gravettiens de l'axe Pyrénées-Cantabres.

D'une part, ce contexte géographique se caractérise par la présence exclusive du Gravettien à Noailles, faciès auquel est pour l'instant rapporté les statuettes féminines de

France et d'Italie. Rappelons que le Gravettien à Noailles recouvre la quasi-totalité du territoire français, le Nord de l'Espagne et le versant tyrrhénien de l'Italie et qu'en dehors des Pyrénées, il caractérise la phase moyenne du Gravettien d'Europe occidentale.

Cette homogénéité culturelle apparente, dont il va être nécessaire de tester la validité, singularise les Pyrénées de l'ensemble du territoire méditerranéen concerné par le faciès à Noailles.

Cette unité pyrénéenne technique autour du burin de Noailles nous permet de basculer vers des recherches sur l'existence d'une unité socio-économique potentielle à partir de l'étude de la nature et du mode fonctionnement réciproque des différents sites.

Plus concrètement, ce resserrement géographique nous permet d'optimiser notre connaissance de la dynamique territoriale gravettienne puisque nous travaillons sur des séries du Gravettien pyrénéen depuis notre mémoire de maîtrise.

Structure de la Thèse.

Cette thèse se divise en trois partie d'étendues très inégales.

La première est consacrées à l'étude analytique des deux sites majeurs du Gravettien pyrénéen : la grotte d'Isturitz et celle de Brassempouy qui ne sont distantes que de 70 km environ à vol d'oiseau. Le choix de ces deux sites qui constituent notre base documentaire s'explique par le fait que la densité de leurs assemblages respectifs surclasse de très loin celle des sites voisins, ce qui nous autorise à penser que nous sommes ici en face de témoins matériels primordiaux pour la compréhension du comportement sociologique et économique des gravettiens.

Bien que le site de Brassempouy offre les éléments centraux de notre réflexion sociologique avec la présence de statuettes féminines et la possibilité d'une étude de la répartition topographique du mobilier, nous débutons l'ouvrage par la présentation de l'analyse des séries de la grotte d'Isturitz dont les fouilles et les assemblages moins fragmentés permettent, dans un premier temps, de fixer un cadre de comparaison pour le site de Brassempouy, site qui nous permettra quant à lui d'amorcer une démarche davantage sociologique.

La seconde partie nous permet d'appréhender le cœur chronologique (et culturel ?) du phénomène gravettien par une mise en portée régionale de nos résultats. Nous faisons appel pour cela à des études diagnostiques que nous avons conduites sur deux sites des Pyrénées, l'un septentrional (Tercis), l'autre méridional (Mugarduia Sur) mais aussi à des données d'autres chercheurs.

Le premier chapitre de cette deuxième partie pose la base documentaire d'une typologie des sites gravettiens des Pyrénées. Il dévoile les premières données qui permettent d'appréhender l'homogénéité des traits techniques au sein de ces différents sites ainsi que l'existence d'une diversité de nature entre eux. La question de leur complémentarité sera quant à elle discuté dans le chapitre IV.

Afin de proposer un modèle de dynamique territoriale, il sera auparavant nécessaire de maîtriser le contexte chronologique que nous préciserons dans le chapitre III à l'aide,

notamment, d'un nouvel outil d'analyse que représente notre redéfinition de la pointe des Vachons comme fossile directeur du Gravettien moyen (et récent ?). Cette problématique taxonomique sera quant à elle traité dans le chapitre II de la deuxième partie.

La troisième partie permet de présenter la base documentaire synthétique que nous aurons extrait de l'étude de cette aire géographique et chronologique.

Le premier chapitre « Armes et Vénus » offre une comparaison de nos résultats les plus significatifs avec les données provenant des grands sites mondiaux à statuettes plus ou moins contemporains de Brassempouy. Cette comparaison à large échelle va nous permettre d'insister sur l'existence d'une puissante unité européenne qui gravite autour d'une certaine représentation de la femme ainsi que sur l'idée de l'armature lithique crantée, « l'horizon à pointes à cran » des auteurs d'Europe centrale et orientale.

Le deuxième chapitre consacré à « l'antagonisme sexuel » montre, à partir d'un exemple précis qui est celui du rapport des sexes, la difficulté de la quête de l'objectivité lors de l'étape finale de l'interprétation sociale, alors même que l'on part de faits vérifiables. Car l'interprétation sociale n'échappe jamais totalement au référentiel de la culture d'origine de l'analyste.

Le troisième chapitre tente, à partir des faits archéologiques présentés tout au long de cette thèse, de poser des questions sur la validité des critères de définition d'une culture, toujours à partir de l'exemple précis du rapport des sexes. Toutes les configurations de rapports sociaux de sexe sont-elles potentiellement envisageables comme autant d'expressions de types culturels différents ou bien n'existerait-il pas une forme idéale vers laquelle il s'agirait de tendre et qui représenterait un repère autour duquel il serait possible de hiérarchiser les cultures selon leur plus ou moins grande proximité par rapport à la pureté théorique ? De fait, le combat féministe ne possède-t-il qu'un sens historique à l'intérieur d'une culture ou peut-il relever de l'absolu ?

Malgré la fragilité des sources, cette dernière partie possède néanmoins l'ambition assumée de proposer une « ouverture » en démontrant que l'utilisation des données archéologiques possède un champ d'application sociologique qui dépasse largement le cadre du Paléolithique supérieur puisqu'elle va permettre d'historiciser plus sérieusement ce qui apparaît comme le critère le plus évident de l'organisation social à savoir la division entre les sexes afin de repenser la légitimité des constances et des invariants.

Première Partie :

- **Chapitre I : les niveaux à Noailles IV/F3 et III/C de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques).**
- **Chapitre II : la grotte du Pape à Brassempouy (Landes).**

Etudes de deux grands campements pyrénéens.

Les deux grottes sud-aquitaines d'Isturitz et de Brassempouy offrent quelques-uns des assemblages les plus denses du phénomène gravettien. Logées au creux verdoyant du golfe de Gascogne, elles représentent les deux centres névralgiques, parents mais non jumeaux, du pôle gravettien le plus occidental : le groupe pyrénéen.

Chapitre I : les niveaux à Noailles IV/FIII et III/C de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques).

I. Présentation du site.

A. Avant-propos.

Année 1952. Les dernières fouilles de grande ampleur de la grotte d'Isturitz, menées par le comte et la comtesse de Saint-Périer, se terminaient avec les niveaux gravettiens (Normand, 2005).

Personne ne se doutait alors que ce qui aurait sans doute pu devenir la plus belle séquence stratigraphique du Paléolithique supérieur occidental venait d'être irrémédiablement détruite par des fouilles titanesques. Des centaines de m^3 de déblais présents dans la Grande Salle témoignent encore de l'ampleur des travaux dignes d'un site antique.

Curieusement, alors que les fouilles des époux Saint-Périer donnèrent rapidement naissance à de somptueuses publications (Saint-Périer, 1930, 1936, 1952), le site souffrit d'une méconnaissance certaine de la part des spécialistes. Il aura fallu attendre les années 2000 et le travail de C. Normand pour que le site trouve la place qui lui revient au sein de la discipline préhistorique à l'aide, notamment, de nouvelles fouilles des niveaux aurignaciens préservés.

B. Aperçus topographique et historiographique.

La grotte d'Isturitz, située dans une zone charnière des Pyrénées occidentales, en contact avec la plaine aquitaine, la corniche vasco-cantabrique et la vallée de l'Èbre, est une vaste cavité de près de 2500 m² de surface (fig. 1 et 2).

La caverne, d' environ 120 mètres de longueur et d'une cinquantaine de mètres de largeur, traverse entièrement le massif à 200 mètres d'altitude. Elle possède une entrée à chaque extrémité du réseau, la première débouchant sur la commune d'Isturitz, la seconde sur la commune de Saint-Martin-d'Arberoue. La grotte se divise en deux larges galeries parallèles qui ne communiquent entre elles que par des passages relativement étroits : la Salle Nord ou Salle d'Isturitz et la Salle Sud ou salle de Saint-Martin (fig. 2 et 3).

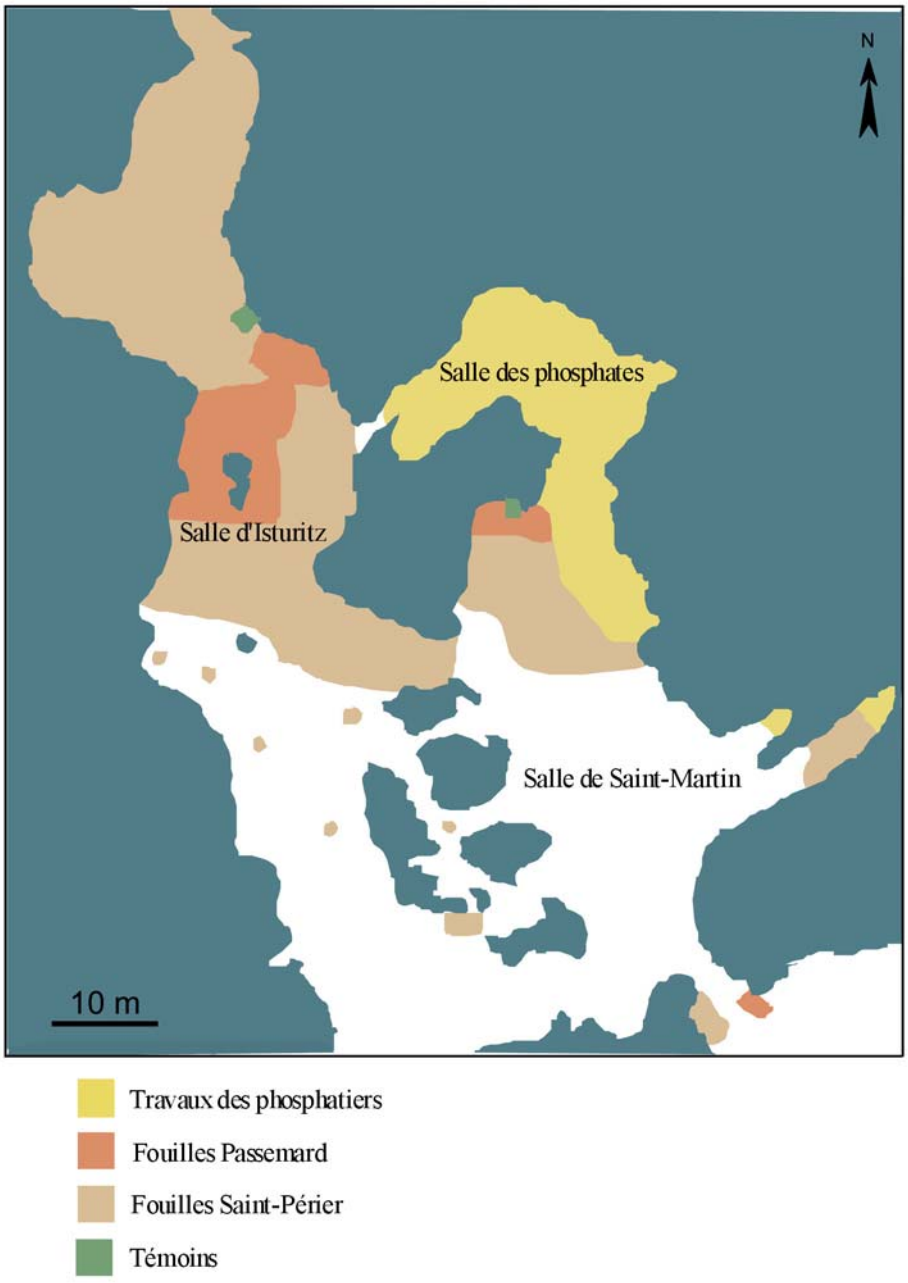


Fig. 2 – zones concernées par l'exploitation des phosphates et les fouilles Passemard et Saint-Périer. (D'après Normand, 2002b, fig. 10)

**Fig. 3 – Vue prise de la partie plane de la Salle d'Isturitz avant les fouilles ;
Au fond, le cône s'élevant vers la sortie. D'après Saint-Périer, 1936, planche I-fig. 2.**

La grotte d'Isturitz a toujours été connue même si, pendant plusieurs siècles, elle a surtout été un lieu inspirant légendes et attributions erronées (Normand, 2005). Après une exploitation industrielle des phosphates de 1895 à 1898, deux grandes campagnes de fouilles y ont été menées.

Les fouilles d'E. Passemard se sont déroulées de 1912 à 1922 et ont porté sur une surface d'à peu près 300 m², répartis dans les deux salles. Les fouilles de René et Suzanne de Saint-Périer se sont déroulées de 1928 à 1952 et ont porté sur une surface d'à peu près 1000 m², répartis elles aussi dans les deux salles (fig. 2). En 1955 et 1956, J.M. de Barandiarán, G. Laplace et P. Boucher réalisent quelques sondages dans le porche d'entrée, côté Saint-Martin, sous la direction de S. de Saint-Périer. Les opérations de terrain se clôturent en 1959, date à laquelle Arl. Leroi-Gourhan procède à un échantillonnage palynologique dans le témoin des coupes. Près de 40 ans plus tard, des travaux conduits par A. Turq, I. Barandiaran et C. Normand sont repris en 1996 ainsi que des fouilles programmées depuis 1999 qui concernent des niveaux aurignaciens en place.

Les fouilles anciennes ont fait l'objet de nombreuses et d'excellentes publications, aussi bien de la part d'E. Passemard (Passemard, 1913, 1922, 1924, 1944) que du comte et de la comtesse de Saint-Périer dont les trois monographies (Saint-Périer, 1930, 1936 et 1952) amplement illustrées par J. Bouyssonie représentent les écrits fondateurs pour la connaissance des occupations préhistoriques d'Isturitz. Plus récemment, la publication de X. Esparza San Juan (1995) qui reprend en grande partie son travail de thèse (1990) ainsi que les rapports de fouilles dirigées par C. Normand (Normand, 2002b, 2005) offrent les études historiographiques les plus détaillées du gisement. Les collections, quant à elles, ont été réunies au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye en 1981 (Delporte, 1981).

C. Description stratigraphique.

La principale difficulté réside dans la légitimité de corréler des artefacts provenant de fouilles d'ampleur et de rigueur différentes. Dans la salle d'Isturitz, E. Passemard a fouillé autour du grand pilier stalagmitique, les Saint-Périer ayant développé leurs travaux autour du vide laissé par la fouille de E. Passemard (fig. 2). Considérant les variations latérales importantes des remplissages en grottes, il paraît improbable que chaque fouilleur soit tombé exactement sur un remplissage de même nature (Foucher, 2004). On retrouve exactement le même cas de figure dans la salle de Saint-Martin. Par ailleurs, comme dans toute fouille ancienne, beaucoup de sous-niveaux, de lentilles intermédiaires, etc., ont dû forcément leur échapper. E. Passemard notait déjà en 1944 qu' « *il est très rare que des couches puissantes comme F III et C ne montrent pas dans toute leur épaisseur des variations qui, même si elles ne sont pas absolues, constituent une transformation due à des besoins nouveaux et à nombre d'autres causes très diverses* » (Passemard, 1944, p. 35).

Dans la salle d'Isturitz, la corrélation des deux niveaux gravettiens IV/III des fouilles Saint-Périer aux deux niveaux gravettiens FIII/C des fouilles Passemard paraît cependant assurée d'après les seules descriptions sédimentaires qu'ils en donnent. En effet, les deux fouilleurs ont relevé la même variation brusque du sédiment qui, d'un aspect clair et très argileux pour le niveau III/C, passe à un aspect noir et meuble dans le niveau IV/FIII. Cette observation s'accompagne dans chacune des deux fouilles d'une description identique d'une incroyable richesse du niveau inférieur IV/FIII en matériel lithique, en débris osseux ainsi qu'en foyers.

Ainsi, le niveau inférieur (IV/FIII) est à la fois plus épais et plus dense que le niveau supérieur (III/C). Son épaisseur moyenne varie de 50 à 60 cm (Saint-Périer, 1952, p. 81). Passemard et les Saint-Périer n'ont relevé aucune zone stérile. Les sédiments sont d'un aspect sec et noir. « *Les silex et les os apparaissaient au regard le moins averti avec une abondance saisissante, se touchant les uns aux autres sur des mètres d'étendue et formant çà et là des amas compacts au fond de la cuvette des foyers, marquée d'un arc plus noir encore ou soulignée par de gros galets rougis au feu* » (Saint-Périer R. de, 1952, p. 80). La couche est « *remarquablement développée ; on est frappé de sa puissance, du nombre des ossements qu'elle renferme. Les dépôts noirs qui la composent sont littéralement bourrés de gros fragments osseux au milieu desquels on est étonné de voir subsister de jolis foyers en forme de cuvettes, aux cendres légères et fines, qui semblent éteints de la veille ; ce sont des cendres de bois et pour qu'une pareille masse de dépôts cendreux ait pu se former, il a fallu qu'une population dense ait disposé d'une grande quantité de bois pendant un long temps* » (Passemard, 1944, p. 31). Comparant la couche IV à la couche III sus-jacente, les Saint-Périer notaient ainsi que cette dernière est *« aussi sèche que la précédente était humide, composée plus de cendres noires que de terre, bourrée de débris osseux* » constitue une « *masse noire, ponctuée de rouge et de jaune* ». (Saint-Périer, 1952, p. 80).

Le niveau supérieur (III/C) « *argileuse, très humide, sur une puissance de 0,50m à 0,80m, présentait çà et là de faibles différences d'aspect. Bien qu'elle parût peu propres au séjour des hommes, le niveau archéologique s'y poursuivait assez régulièrement, montrant seulement des zones plus compactes et stériles qui correspondaient à des dépôts dans l'intervalle desquels l'Homme revenait toujours à son abri* ». (Saint-Périer, 1952, p. 13)

Le raccord entre les différents niveaux des deux salles est assez simple en ce qui concerne le Gravettien. Passemard signale en effet la découverte d'éléments d'allure

gravettienne dans la partie haute de la couche x,y qui correspondrait à la couche FIII de la salle d'Isturitz. Les Saint-Périer, quant à eux, n'ont pas identifié de couche qui correspondrait aux niveaux gravettiens. Leur couche SII qui surmonte un premier niveau aurignacien SIII contient une industrie exclusivement attribuable à l'Aurignacien. Un unique artefact gravettien (une pointe à dos) a été découvert (com. pers. C. Normand) dans les collections provenant de la salle de Saint-Martin. Par conséquent, il ne semble pas avoir eu d'occupation gravettienne dans la salle de Saint-Martin. Les niveaux X et Y seraient davantage un dépôt secondaire (donc un mélange), via un apport par l'eau en provenance de la Grande Salle, plutôt qu'un niveau archéologique en place. L'occupation gravettienne s'est donc concentrée dans la salle d'Isturitz.

II. Présentation de l'étude.

A. Analyse comparée des deux anciennes campagnes de fouilles.

Les fouilles de Passemard ont été conduites selon un grand souci de rigueur scientifique comme en témoignent la division des deux galeries suivant des axes longitudinaux et la dénomination des secteurs fouillés par des lettres grecques. Cette précocité est d'autant plus louable qu'une telle rigueur n'était ni forcément bien comprise ni même acceptée dans les années 1910-1920. D'où certaines justifications récurrentes et présentes dès sa thèse de doctorat : « *On pourrait me reprocher d'avoir distingué C de FIII, car à première vue il paraît impossible de les séparer ; mais avec l'habitude que donne un long séjour dans la caverne on arrive à les différencier parfaitement. On constate alors que C est plus grise et moins riche en ossements. Il n'y a pas interruption d'habitat, et C est la suite de FIII, mais je me félicite aujourd'hui de n'avoir pas hésité à pratiquer cette coupure, qui m'a permis d'assister à la disparition de certains types et à l'arrivée d'éléments nouveaux, qui auraient sans cela infailliblement échappé à notre examen, parce qu'ils se seraient trouvés réunis dans l'ensemble. Il est, en effet, rare qu'une couche puissante ne montre pas dans toute son épaisseur des variations de caractères et l'on abuse trop souvent de l'expression « même industrie dans toute la couche* ». *Il vaut mieux subdiviser d'abord pour réunir ensuite si cela est nécessaire que d'essayer de faire l'inverse* » (Passemard, 1924, p. 134-135). Le nombre important de cassons et de produits bruts informes concourt, avec les informations distillées dans les publications, à mettre en avant la rigueur des fouilles de Passemard.

Aux fouilles rigoureuses de Passemard succèdent celles, plus extensives, des Saint-Périer. Conséquence de l'ampleur démesurée de ces fouilles (la grotte d'Isturitz offre une séquence stratigraphique complète du Paléolithique moyen et supérieur avec des niveaux d'une richesse exceptionnelle) qui sont sans doute l'un des plus gros chantiers qu'ai connue l'Histoire de la recherche préhistorique française, la collecte fut plus sélective. En témoigne la richesse des premières séries issues du tamisage des déblais du niveau IV dirigé par C. Normand et la présence plus insistante de nucléus à éclats dans la collection Passemard. Trois séries de tamisage-test, effectuées en 1998, 2004 et 2005, sous la direction de Ch. Normand, à partir d'à peu près un ½ m^3 chacun de déblai issu des fouilles Saint-Périer (niveau IV), ont été menées afin de préciser les lacunes des anciens décomptes typologiques.

Le raccord entre des fragments de flûtes issus, d'une part du niveau FIII, d'autre part du niveau III, ainsi que celui entre les fragments d'un galet gravé issu, d'une part du niveau solutréen IIIa, d'autre part du niveau gravettien IV mettent en avant des erreurs de lecture stratigraphiques (Buisson, 1990). L'étude des compresseurs, des restes humains et de l'industrie osseuse a également montré des raccords inter-couches (Beaune, 1997 ; Gambier,

1990-1991 ; Goutas, 2004 ; Petillon, 2004, 2006). Mais si des éléments gravettiens du niveau IV peuvent se retrouver dans d'autres couches, l'inverse est plus rare. Un rapide examen de l'assemblage lithique confirme que la contamination du niveau IV va dans le sens d'une perte d'une partie de la collection. Si l'on peut trouver des éléments à dos gravettiens dans le Solutréen, il ne semble pas y avoir de contamination solutréenne au sein du niveau IV. Il en ressort que le niveau inférieur de Gravettien paraît très homogène.

En revanche, le niveau supérieur est plus enclin aux contaminations inter-couches. Les raccords récents de fragments de pointes osseuses avec d'autres fragments issus du niveau solutréen (Goutas, 2004) a confirmé certains problèmes stratigraphiques concernant le niveau III alors que le niveau IV est très peu touché. Ces contaminations coïncident avec les difficultés des Saint-Périer à individualiser le niveau supérieur du Gravettien (III) du niveau Solutréen (IIIa). L'individualisation de deux « banquettes » a été davantage intuitive et systématique et confirmée a posteriori par l'observation de différences dans les assemblages. Les niveaux ont été anticipés de manière à trancher l'uniformité de la texture argileuse de la couche. Dans ses fouilles autour du pilier stalagmitique, Passemard note, par contre, qu' « *une couche d'argile plastique, grise, sépare ce dernier d'un mince filet très noir de foyers solutréens* » (Passemard, 1922, p. 4).

Par conséquent, nous privilégierons la collection moins triée de Passemard, notamment pour le niveau supérieur. Plus précisément, nous oscillerons entre les deux séries selon les informations désirées tout en prenant soin de distinguer l'anecdotique du général. En ce qui concerne le niveau inférieur, nous nous appuierons davantage sur la collection Saint-Périer pour l'étude des pointes à dos (la grande quantité de pointes permet de dégager plus rapidement une tendance) et sur la collection Passemard pour les produits bruts de débitage. Ceux de la collection Saint-Périer serviront alors de témoin ou de complément d'analyse. L'exercice s'avèrera d'autant plus délicat qu'il faudra toujours garder à l'esprit l'ancienneté des fouilles : certains problèmes de contamination inter-couches liés aux fouilles anciennes et aux problèmes taphonomiques, bien que réduits, peuvent expliquer certaines incohérences observées sur le matériel archéologique.

B. Présentation synthétique des différents corpus.

Le Gravettien d'Isturitz, en particulier celui du niveau inférieur, offre un des assemblages d'artefacts préhistoriques les plus riches du Paléolithique supérieur d'Europe occidentale.

L'industrie osseuse.

La grotte d'Isturitz donne le nom générique aux « sagaies d'Isturitz » qui sont jusqu'à présent les seuls éléments d'industrie osseuse reconnus comme caractéristiques du Gravettien dans le Sud-Ouest de la France (Sonneville-Bordes, 1971, 1972a, 1972b ; Movius, 1973 ; Goutas, 2004a ; San-Juan Foucher, Vercoutère, 2005). Le niveau IV offre la collection la plus importante de cet objet généralement rare dans les gisements, avec plus de 150 exemplaires. Ces sagaies se retrouvent dans le niveau supérieur III mais pourraient provenir d'une contamination avec le niveau sous-jacent.

De l'étude récente de N. Goutas sur les armatures de projectiles gravettiennes en matière osseuse, il ressort que ce fossile directeur du Gravettien à Noailles, qui se retrouve

ponctuellement dans le Gravettien récent (Laugerie-Haute), peut, dans l'exemple d'Isturitz, être divisé en deux groupes (Goutas, 2004a).

Le premier groupe comprend des pointes pour lesquelles la partie striée et appointée (mousse et rarement piquante) est à l'extrémité distale de la pièce. Ces pointes n'ont pas pu servir d'armatures de projectiles étant donné que ces pièces sont très épaisses, non perforantes, que leur profil est déjeté, que des protubérances sont parfois présentes sur leur partie distale et qu'il n'existe pas d'aménagement basaux permettant un emmanchement. D'autre part, la plupart de ces pièces ne possèdent pas de fracture diagnostique d'une utilisation en pointe de projectile.

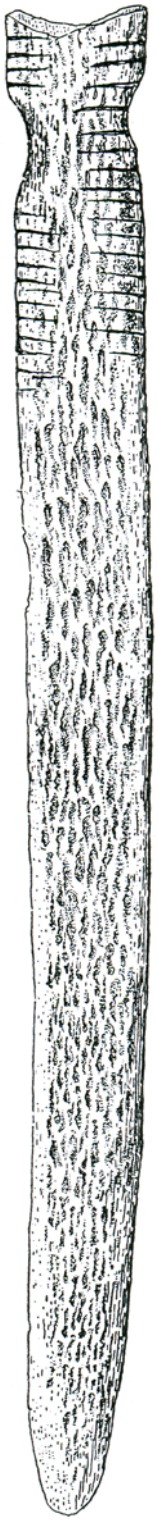
Le deuxième groupe comprend des pointes dont la partie striée est à l'extrémité proximale. Elles présentent une extrémité distale spatuliforme. Elles sont bien plus fines et allongées que les pointes du groupe I et se caractérisent par une section variant entre le biconvexe et l'ovalaire aplatie (fig. 4 – n° 1). Au sein de ce sous-groupe, des pièces présentent de petits esquillements et/ou un écrasement léger des fibres sur la partie proximale et parfois distale, suggérant une utilisation en outils intermédiaire. Certaines pièces de ce groupe auraient également pu être utilisées en pointe de projectile (Goutas, 2004a).

Nous manquons encore de données précises sur le reste des armatures en bois animal ou en os. En ce qui concerne le niveau inférieur, notons juste que l'on trouve 3 pointes à biseau simple facial en bois de renne, 7 pointes à biseau simple latérale, 1 pointe à biseau double, plusieurs doubles-pointes larges et de morphologie plus ou moins losangique ainsi que plusieurs pointes à rainures (Goutas, 2004a) .

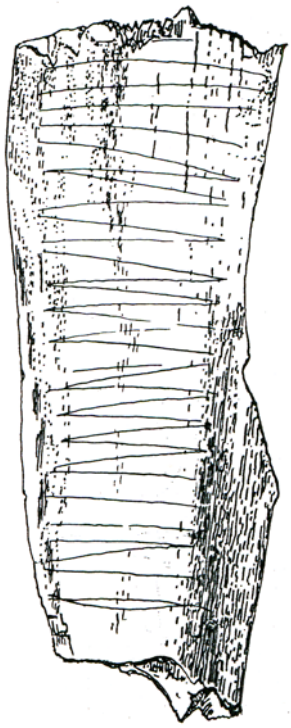
L'industrie osseuse du niveau supérieur est davantage soumise à une contamination des niveaux solutréen et magdalénien difficilement individualisable des éléments gravettiens par manque de connaissances sur les variabilités inter-culturelles. Il est néanmoins intéressant de remarquer que de longues doubles-pointes sont présentes dans le niveau supérieur III. Elles possèdent de fines incisions parallèles entre elles et transversales à l'axe de la pièce. Ces sagaies se retrouvent dans le Gravettien récent de l'Abri Pataud (couche 3) et pourraient caractériser une phase récente du Gravettien (Goutas, 2004a).

L'assemblage gravettien du niveau IV comprend également plus de 300 poinçons, 123 spatules, 287 ciseaux et coins qui sont une singularité de ce niveau, une trentaine d'hameçons droits, la plus grande collection gravettienne d'os ou de côtes encochés d'Europe occidentale avec une centaine d'exemplaires (fig. 4 – n° 1) ainsi qu'une centaine d'esquilles osseuses brutes portant de fines incisions parallèles, perpendiculaires, entre-croisées, sinueuses, en zigzag ou en forme de flèche (Saint-Périer, 1952 et fig. 4 – n° 3). Une quarantaine de retouchoirs sur éclats de diaphyses d'os longs qui auraient pu, d'après les expérimentations menées par C. Schwab, servir d'enclume pour confectionner des grattoirs épais sur lame, complètent le riche assemblage d'industrie osseuse (Saint-Périer, 1952 ; Schwab C. *in* : Normand, 2005).

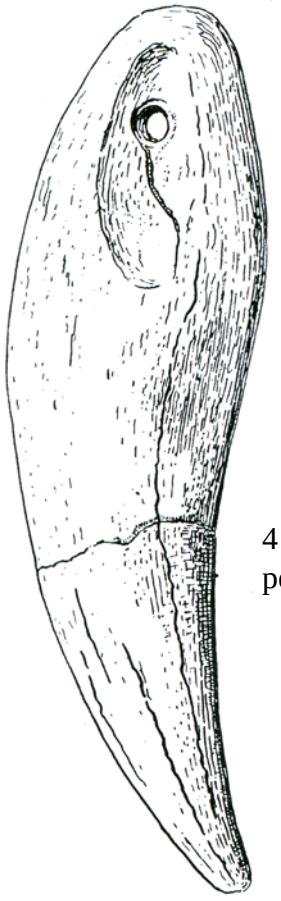
1 - Sagaie d'Isturitz. Observer la partie distale en forme de spatule.



2 - Os encoché.



3 - Os avec fines incisions.



4 - Canine d'Ours perforée.

Fig. 4 - Panel d'objets gravettiens du niveau inférieur IV de la grotte d'Isturitz. D'après Saint-Périer, 1952, fig. 66 - n° 5, fig. 71 - n° 5, fig. 75 - n° 9, fig. 76 - n° 6.

Avec 150 esquilles appointées, de nombreuses spatules, quelques os polis incisés et plusieurs esquilles brutes incisées, l'industrie osseuse du niveau III, bien que très riche, est tout de même beaucoup moins importante que celle du niveau sous-jacent. Seule la collection de retouchoirs dépasse celle du niveau IV avec une cinquantaine d'exemplaires (Saint-Périer, 1952).

Les instruments de musique.

La série de flûtes la plus importante de la Préhistoire provient aussi de la grotte d'Isturitz avec 22 fragments identifiés (Buisson, 1990). Bien que ces fragments n'aient pas tous été découverts au sein des niveaux gravettiens et qu'un exemplaire découvert par Passemard soit probablement aurignacien, les analogies de façonnage du corps de l'objet, des perforations et de l'homogénéité du décor prouvent que la très grande majorité de ces flûtes sont certainement l'œuvre des seuls Gravettiens. La flûte obtenue par le raccord d'une pièce provenant du niveau FIII de Passemard et de plusieurs fragments issus du niveau III des Saint-Périer est la plus longue connue actuellement dans le domaine de la Préhistoire (Buisson, 1990 et fig. 5).

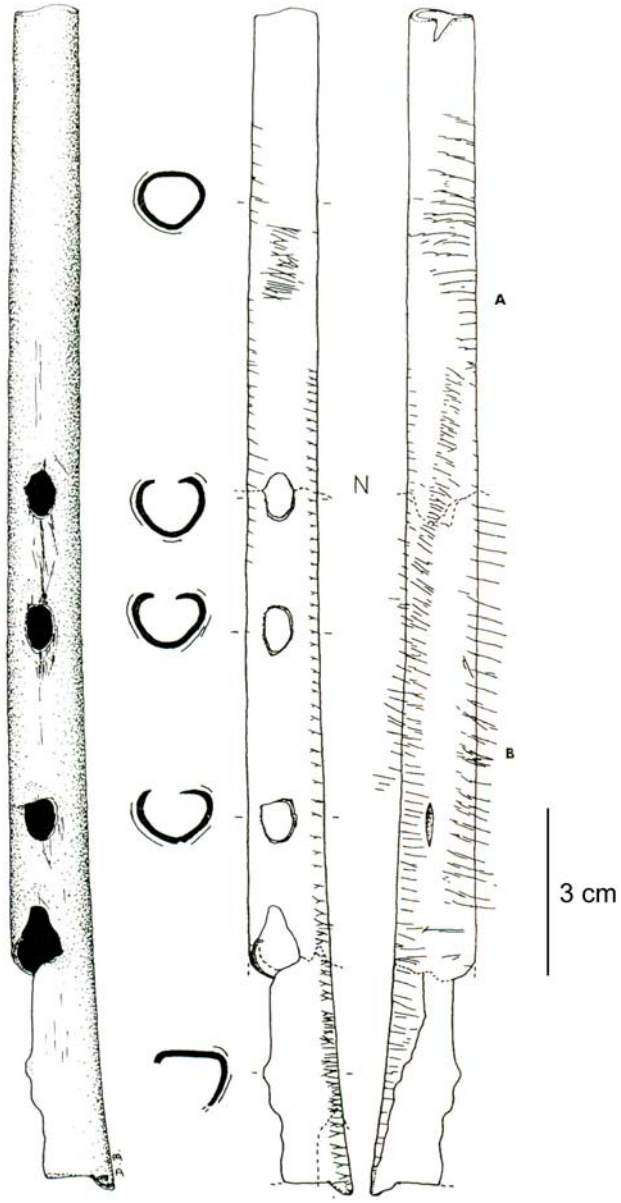


Fig. 5 - Flûte à 4 trous décorées d'incisions. Ce raccord entre deux fragments issus des couches F3 et III forme le plus long exemplaire du Paléolithique. D'après Buisson, 1990, fig. 2.

La parure.

Chacun des deux niveaux gravettiens comporte plusieurs pièces en os et en bois animal perforées ainsi que des tubes en os d'Oiseaux incisés.

Dans leur monographie de 1952, les Saint-Périer signalent 42 dents perforées au sein du niveau IV, majoritairement des canines de Renard puis de Cerf, des incisives de Renne et enfin une canine *d'Ursus speleaus* (Saint-Périer, 1952 et fig. 4 - n° 4). L'étude technologique menée par Y. Huguet en 1999 révèle un nombre plus limité de pièces (Huguet, 1999). Au sein du niveau III, ce sont les incisives de Bovidés qui dominent largement l'effectif des dents percées avec 27 exemplaires. Des incisives percées de Cervidé, de Cheval, d'Hyène ainsi que des canines d'Hyène, de Renard, de Cerf et d'Ours des caverne complètent l'assemblage.

Des éléments de parure en coquillage sont également présents avec notamment 65 *Littorina obtusata* et 10 *Nucella Lapilus* dans le niveau IV et 7 *Littorina obtusata*, 5 *Littorina Littorea* et 5 fragments de valve de *Pecten maximus* dans le niveau III (Taborin, 1993).

Enfin, chacun des deux niveaux gravettiens a offert quelques perles de jais, d'ambre, de schistes, de grès et d'ocre (Saint-Périer, 1952).

L'Art mobilier.

Le niveau IV a offert plusieurs gravures sur pierre dont un bloc de grès portant ce qui peut être interprété comme la figuration schématique d'une vulve. Il existe également plusieurs phallus et testicules gravés (fig. 6 – n° 1) ainsi que des arrières-trains et des têtes d'animaux dont le schématisme et la finesse d'incision rend la lecture difficile. Le Bison, le Cerf, le Cheval et le Bouquetin sont les espèces qui se devinent le plus souvent. De petites sculptures de pierre représentant notamment des têtes de Bison et de Cheval complètent ce petit assemblage d'art mobilier. Une pièce en ivoire de mammouth (fig. 6 – n° 2) porte un décor quadrillé qui évoque curieusement la coiffure de la « Dame de Brassempouy » (Saint-Périer, 1952).

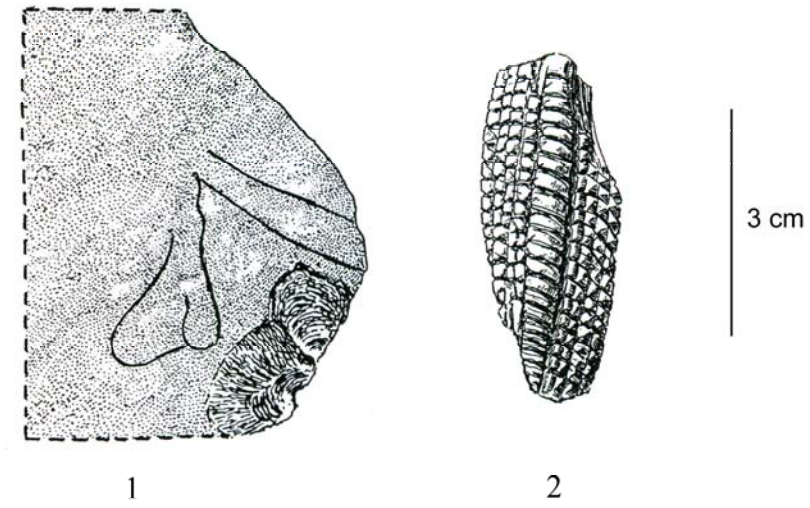


Fig. 6 – Art mobilier du niveau IV. Collection Saint-Périer.
N° 1 : Phallus et testicules ; N° 2 : pièce en ivoire quadrillée.
D'après Saint-Périer, fig. 81 – n° 2 et fig. 75 – n° 5.

Les gravures sur galets sont plus rares dans le niveau III. Quatre sont d'une lecture facile, celle de l'avant-train d'un animal indéterminé, d'une tête d'ours ainsi que deux silhouettes humaines sommaires de profil. Sont également présentes trois sculptures en grès dont une tête humaine et une tête de cheval (Saint-Périer, 1952).

Les vestiges fauniques.

Les restes fauniques sont d'une richesse extraordinaire. Peu présents dans les collections anciennes, ils dominent le matériel récolté lors du tamisage des déblais. Deux principales études paléontologiques ont été réalisées sur la faune des niveaux gravettiens d'Isturitz.

Celle de Bouchud concerne la collection Saint-Périer. Son travail aboutit à la conclusion que le Cheval, le Renne puis le Bison forment, par ordre d'abondance, le triptyque de base des activités cynégétiques du niveau IV. Si le Cheval est l'espèce dominante du niveau IV, sa proportion par rapport au Renne et au Bison tend à s'égaliser dans le niveau III (Saint-Périer, 1952 ; Bouchud, 1951). Pour Bouchud, et d'après l'étude de la collection Saint-Périer, le Cheval est mieux représenté dans le Gravettien que dans les autres couches.

Inversement, dans l'étude de Beaufort et Julien qui concerne les niveaux FIII et C de la collection Passemard, les couches gravettiennes sont celles où le Cheval est le moins représenté. Le Bison est l'espèce dominante du niveau FIII. Le Renne est également bien représenté et se raréfie dans le niveau C. Enfin, c'est dans le niveau FIII que se rencontre le plus grand nombre de restes de Cerf (De Beaufort et Jullien, 1973).

A côté de ces trois espèces dominantes et dans chacune des deux collections, on retrouve entre autre des restes de Rhinocéros laineux, de Lynx, de Renard, de Lion, de Hyènes, d'Ours des cavernes, de Loups, d'Antilope saïga, d'Isards, de Chevreuil, de Mégacéros et d'Éléphant. Une grande variété de rongeurs et d'oiseaux (rapaces diurnes, rapaces nocturnes, passereaux, gallinacés, palmipèdes) ont également été découverts (Bouchud, 1952).

Le décalage dans la proportion entre les restes des Bisons et ceux des Chevaux issus de la collection Saint-Périer d'une part (Cheval dominant) et celle de la collection Passemard d'autre part (Bison dominant) pourrait être la conséquence d'un tri lors des fouilles.

Il existe cependant un autre décalage, cette fois entre le matériel et les données bibliographiques publiées par Bouchud. Il est notamment impossible de retrouver la plus grande partie des os de Chevaux (Lacarriere, 2008).

De plus, il existe une grande similarité entre la composition actuelle des restes de la collection Saint-Périer, celle de la collection Passemard ainsi que celle issue du tamisage des déblais des fouilles Saint-Périer (Lacarriere, 2008) où ce sont les restes de Bovinés qui dominent le spectre faunique.

Il s'ensuit que la collection étudiée par Bouchud n'est probablement pas celle du niveau gravettien IV. En conclusion et d'après la nouvelle étude de J. Lacarriere sur une portion des restes découverts dans ½ m^3 de tamisage des déblais, le Bison est l'animal le plus représenté, suivi par ordre décroissant par le Renne et le Cheval.

Les restes humains.

L'étude récente de l'ensemble des restes humains retrouvés dans la grotte d'Isturitz met en évidence une même tradition funéraire attribuée au Magdalénien moyen (Gambier, 1990-1991). Les restes humains découverts dans chacun des deux niveaux gravettiens résultent par conséquent de problèmes d'attribution stratigraphique ou de pollutions (Gambier, 1990-1991).

L'industrie lithique non taillée.

Le Gravettien d'Isturitz a offert une des plus grandes collections de compresseurs du Paléolithique d'Europe occidentale dont certains sont décorés (Beaune, 1997). La grotte d'Isturitz contient en effet un ensemble de 158 compresseurs dont 84 sont issus des niveaux gravettiens (67 pour le niveau inférieur et 16 pour le niveau supérieur). De nombreux percuteurs, des galets incisés, des godets ainsi que des lampes sont également présents dans chacun des deux niveaux.

L' industrie lithique.

En ce qui concerne l'industrie lithique et comme nous allons le voir plus en détails, le niveau gravettien IV comprend la plus grande collection de pointes à dos rapportées au faciès à Noailles. L'ensemble cumulé des outils des deux niveaux comprend plus de 13 000 spécimens d'après les décomptes anciens et probablement plusieurs centaines de milliers si l'on devait prendre en compte les outils laissés dans les déblais lors de la fouille.

Les décomptes cumulés des fouilles anciennes (Esparza San Juan, 1995) confirment la densité plus importante du matériel au sein du niveau inférieur qui rassemble 11205 outils et 464 nucléus contre 1966 outils et 164 nucléus pour le niveau supérieur. Dans chacun des deux niveaux, les armatures sont quasi-exclusivement constituées de pointes à dos (tabl. 1).

La première différence que l'on peut relever entre les deux niveaux gravettiens, d'après les données publiées des fouilles anciennes et un rapide aperçu de la collection, concerne la composition des outils domestiques[1].

	niveau IV/FIII	niveau III/C
Outils domestiques		
Grattoir	356	535
Grattoir-Burin	467	123
Burin dièdre	1728	338
Burin sur troncature	1046	181
Burin de Noailles	1985	173
Lame retouchée	735	165
Armatures		
Pointe à dos	280	34
Total	**11205**	**1966**

Tabl. 1 – Présentation synthétique comparée des corpus des fouilles anciennes des deux niveaux. (D'après Esparza San Juan, 1995, modifié).

Dans le niveau inférieur, ces derniers sont largement dominés par les burins de Noailles alors qu'ils sont pourtant, comme nous allons le voir, les outils domestiques les plus victimes des fouilles anciennes car les Saint-Périer estimaient sans doute avoir collecté un échantillon suffisamment important. Les burins de Noailles sont suivis, par ordre décroissant, des burins dièdres, des lames retouchées puis des grattoirs (majoritairement sur bout de lame à crête, les grattoirs carénés sont très rares). Les outils restants se distribuent entre les pièces esquillées, les perçoirs, les éclats retouchés et les pièces encochées.

Le niveau supérieur montre un équilibre entre la distribution des grattoirs et celle des burins (le nombre de burins de Noailles a bien diminué) qui dominent la composition de l'outillage (tabl. 1). Le problème reste désormais d'estimer la proportion potentielle de burins de Noailles du niveau supérieur qui peuvent provenir d'une contamination du niveau inférieur lors des fouilles.

Le deuxième élément de divergence entre les deux niveaux gravettiens concerne la qualité du débitage. Les deux fouilleurs constatent en effet les mêmes différences entre les deux assemblages gravettiens où l'on passe d'un niveau inférieur où le débitage est beaucoup moins soigné avec une large place aux éclats à un niveau supérieur à l'industrie plus « *légère* » et plus « *affinée* ». Dans le niveau supérieur III/C, « *les lames, en particulier, sont plus minces, la retouche plus soignée ; les grattoirs pris dans de larges lames sont plus*

[1] Les « outils domestiques » sont l'ensemble des outils qui ne servent pas à armer des pointes de projectiles. Ils peuvent, par conséquent, aussi bien se rapporter à la sphère cynégétique, notamment comme outils de réparation des armes, qu'à la sphère domestique avec, par exemple, le traitement des carcasses, la confection de l'habitat, des ustensiles de la vie quotidienne ainsi qu'à la sphère artistique et spirituelle avec la confection des œuvres d'art.

élégants » (Passemard, 1944, p. 35 ; voir aussi Passemard, 1922, p. 15 et Saint-Périer, 1952, p. 81).

Les trois séries de tamisage-test réunies concernent environ 1,5 m^3 de déblai des fouilles Saint-Périer. Ces derniers ont en effet conservé les déblais des niveaux gravettiens et aurignaciens à l'intérieur de la grotte lors de la fouille alors que ceux des niveaux magdaléniens ont été évacués.

Le sédiment du niveau III se manifeste sous la forme d'amas argileux de couleur jaune largement minoritaires au milieu d'un ensemble dominant de sédiment meuble de couleur noire issu du niveau IV.

Les sub-divisions potentielles au sein de chacun de ces deux niveaux sont malheureusement perdues par la destruction quasi-totale de la stratigraphie lors des fouilles anciennes (seul un témoin d'1 m^2 a été conservé). Une dernière possibilité nous reste peut-être à l'avenir de reconstituer certains sous-ensembles du niveau IV par une étude spatiale et stratigraphique de la répartition des artefacts au sein des déblais en croisant ces résultats avec des données épistémologiques. Pour l'instant, la période chronologique potentielle couverte par les artefacts découverts lors des fouilles anciennes et lors du tamisage des déblais est très large.

Le tamisage a été réalisé de manière progressivement plus fine. En 1998, une première collecte a été effectuée à l'aide d'un tamisage à l'eau (mailles de 4 mm). Très peu d'armatures microlithiques ont été récupérées. Les tamisages à l'eau de 2004 et 2005 utilisant un maillage plus fin (1,5 mm) ont permis la collecte d'ensembles plus importants d'armatures microlithiques (tabl. 2).

	Fouilles anciennes Saint-Périer + Passemard IV/FIII		Tamisage 1998 - maillage de 4 mm.		Tamisage 2004 - maillage de 1,5 mm.		Tamisage 2005 - maillage de 1,5 mm.	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
Restes bruts	Non compt.		3488		4945		10112	
dont Nucléus	*464*		*25*		*14*		*27*	
Total Outil domestique	11205	100	683	100	485	100	700	100
dont burin de Noailles	*1985*	*17,7*	*296*	*43,3*	*272*	*56*	*435*	*62,1*
Total armature	372	3,3	20	2,9	**57**	11,8	**96**	13,7
dont pointe à dos	*280*	*2,5*	*5*	*0,7*	*17*	*3,5*	*8*	*1,1*

Tabl. 2 – Aperçu comparatif de l'industrie lithique gravettienne d'Isturitz (niveaux IV/FIII) entre les fouilles anciennes (niveaux IV/FIII) et la reprise des déblais des fouilles Saint-Périer (niveau IV) sous la direction de C. Normand.

Les pointes à dos, retrouvées au sein des déblais, sont très peu nombreuses (quelques fragments). Ces données confirment l'existence d'un tri sélectif réalisé par les Saint-Périer privilégiant les beaux objets et les pièces caractéristiques. Alors que les pointes à dos semblent avoir été quasi-systématiquement collectées, d'autres pièces moins intéressantes pour eux (les produits bruts de débitage), les objets passés inaperçus lors de la fouille (pièces microlithiques) ou ceux déjà retrouvés en grande quantité (les burins de Noailles), ont été

laissés de côté. Les nucléus semblent avoir été collectés de manière assez rigoureuse. Seuls les nucléus les plus informes ont été écartés. Le potentiel scientifique apparaît donc intéressant en ce qui concerne les pointes à dos et les nucléus provenant des fouilles anciennes. Inversement, les armatures microlithiques et les burins de Noailles sont largement sous-représentées.

III. Les armatures gravettiennes d'Isturitz.

A. Présentation du corpus d'armatures.

Conséquence du tri lors de la fouille, les 347 armatures ou fragments d'armatures présents dans la collection Saint-Périer (niveau IV) sont dominés par les pointes à dos (N=264) au détriment des microlithes qui représentent en revanche la quasi-totalité des armatures découvertes lors du tamisage des déblais (tabl. 3).

	Fouilles anciennes		Données récentes : tamisage		
	Saint-Périer (IV)	Passemard (FIII)	1998	2004	2005
Pointe à dos	264	15	5	6	8
Micropointe à dos	18	2		13	6
Lamelle à dos mésiale			5	8	10
Lamelle à dos simple				2	3
Lamelle à retouche marginale	3	1	10	17	54
Lamelle à dos et une extrémité tronquée				3	2
Lamelle à dos et deux extrémités tronquées				2	3
Fléchette	1				
Pointe à dos marginal	2				
"Feuille de charme"		2			
Pièce à dos semi-abrupte					5
Ebauche probable ou possible de pièce à dos	35	2			
Pièce à dos partiel ou gibbeux	14	4		3	1
Divers				2	3
Total armatures	**347**	**26**	**20**	**56**	**95**

Tabl. 3 – Décompte 2008 des armatures des fouilles anciennes du niveau inférieur IV/FIII du Gravettien d'Isturitz et du tamisage d'1,5 m^2 des déblais des fouilles Saint-Périer sous la direction de C. Normand.

La collection Passemard qui concerne une zone de fouille plus localisée contient très peu d'armatures au sein du petit assemblage provenant du niveau FIII (tabl. 3). Ces dernières, à l'instar de la collection Saint-Périer, sont dominées par les pointes à dos (N=15). Les pointes de Chatelperron, les pointes à cran périgordiennes et les pointes aziliennes présentes dans l'ancienne liste typologique (Esparza San Juan, 1995) sont en réalité des pointes à dos ratées ou des ébauches probables ou possibles de pointes à dos.

Un premier aperçu des pointes à dos montre une grande unité morphotechnique malgré la diversité des modalités de retouche (fig. 7 et 8). Or, la distinction classique opérée entre les pointes de la Gravette et les pointes des Vachons a été effectuée sur la base de l'existence d'une retouche inverse rasante sur la surface inférieure de ces dernières (Sonneville-Bordes et Perrot, 1954, 1955 et 1956). D'autre part, rappelons que dans le site éponyme, les pointes des Vachons ont été identifiées au sein d'un assemblage de Gravettien à Noailles (Bouyssonie,

1948) et que le niveau inférieur IV de Gravettien à Noailles de la grotte d'Isturitz offre la collection la plus importante de ces pointes des Vachons. De la conjonction de ces trois spécificités, il s'ensuit que nous utiliserons une dénomination unique « pointe des Vachons » pour l'ensemble des pointes à dos, terminologie d'attente qui sera testée dans un premier temps à partir de l'étude des exemplaires de la grotte d'Isturitz, dans un second temps à l'aide d'une confrontation entre ces données et celles d'autres sites gravettiens.

L'assemblage du niveau supérieur, beaucoup moins riche, est dominée par les pointes à dos (N=35). Au sein de la collection Passemard, certaines armatures microlithiques du niveau inférieur se retrouvent au sein du niveau supérieur sous la forme d'une lamelle à retouche marginale, d'une lamelle à dos mésiale, et de deux microgravettes (ou lamelles à dos ?) (tabl. 4). Nous ne disposons pas, pour l'instant, d'une reprise des déblais du niveau supérieur III afin de tester la proportion réelle de ces armatures microlithiques par rapport aux pointes à dos.

	Fouilles anciennes		
	Saint-Périer (III)	Passemard (C)	Total
Pointe à dos	17	18	35
Microgravette	3	0	3
Microgravette ou lamelle à dos ?	0	2	2
Lamelle à dos mésiale	1	1	2
Lamelle à dos simple	1	0	1
Lamelle à retouche marginale	0	1	1
Lame à dos et une extrémité tronquée	2	0	2
Ebauche de lamelle à dos tronquée	1	0	1
Ebauche probable ou possible de Gravette/MicroGravette	13	8	21
Total armatures	**38**	**30**	**68**

Tabl. 4 – Décompte 2008 des armatures des fouilles anciennes d'Isturitz, niveau supérieur III/C. Collection Saint-Périer et Passemard, MAN.

B. Les pointes à dos (fig. 7, 8, 9, 10, 11 et 12).

Les quelques pointes entières ou sub-entières de la collection Passemard ou des tamisages (fig. 9 – n° 5 et 6) n'apportent aucune information supplémentaire en ce qui concerne les caractéristiques morpho-dimensionnelles établies d'après les exemplaires de la collection Saint-Périer. Par conséquent, nous concentrons notre étude sur cette seule collection (niveau IV) qui contient, pour le Gravettien à Noailles, un nombre de pointes exceptionnel. Etant donné les problèmes de contaminations lors des fouilles des Saint-Périer, les pointes à dos du niveau supérieur seront davantage étudiées d'après les exemplaires de la collection Passemard.

Caractéristiques morphotechniques.

99 pièces sont entières ou presque entières soit plus du tiers des pièces du niveau IV. La proportion de pointes entières pourrait avoir été majorée par le tri sélectif des Saint-Périer bien que les pointes retrouvées dans les déblais confirment, pour l'instant, cette proportion (7 pointes des Vachons entières ou presque entières pour 22 fragments pour l'ensemble des

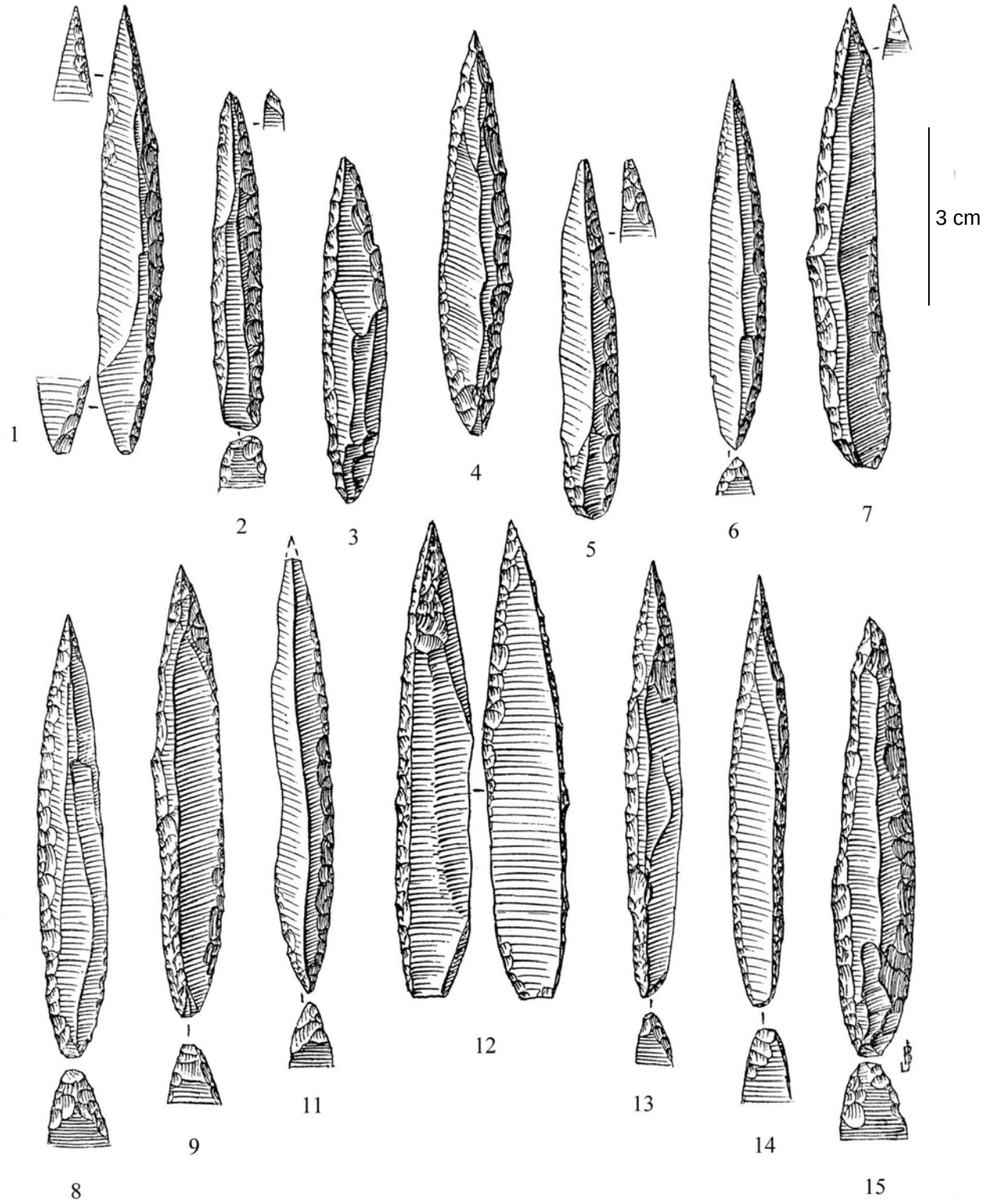


Fig. 7 - Pointes des Vachons d'Isturitz, niveau IV. Collection Saint-Périer. M.A.N.
D'après Saint-Périer, 1952, fig. 42.

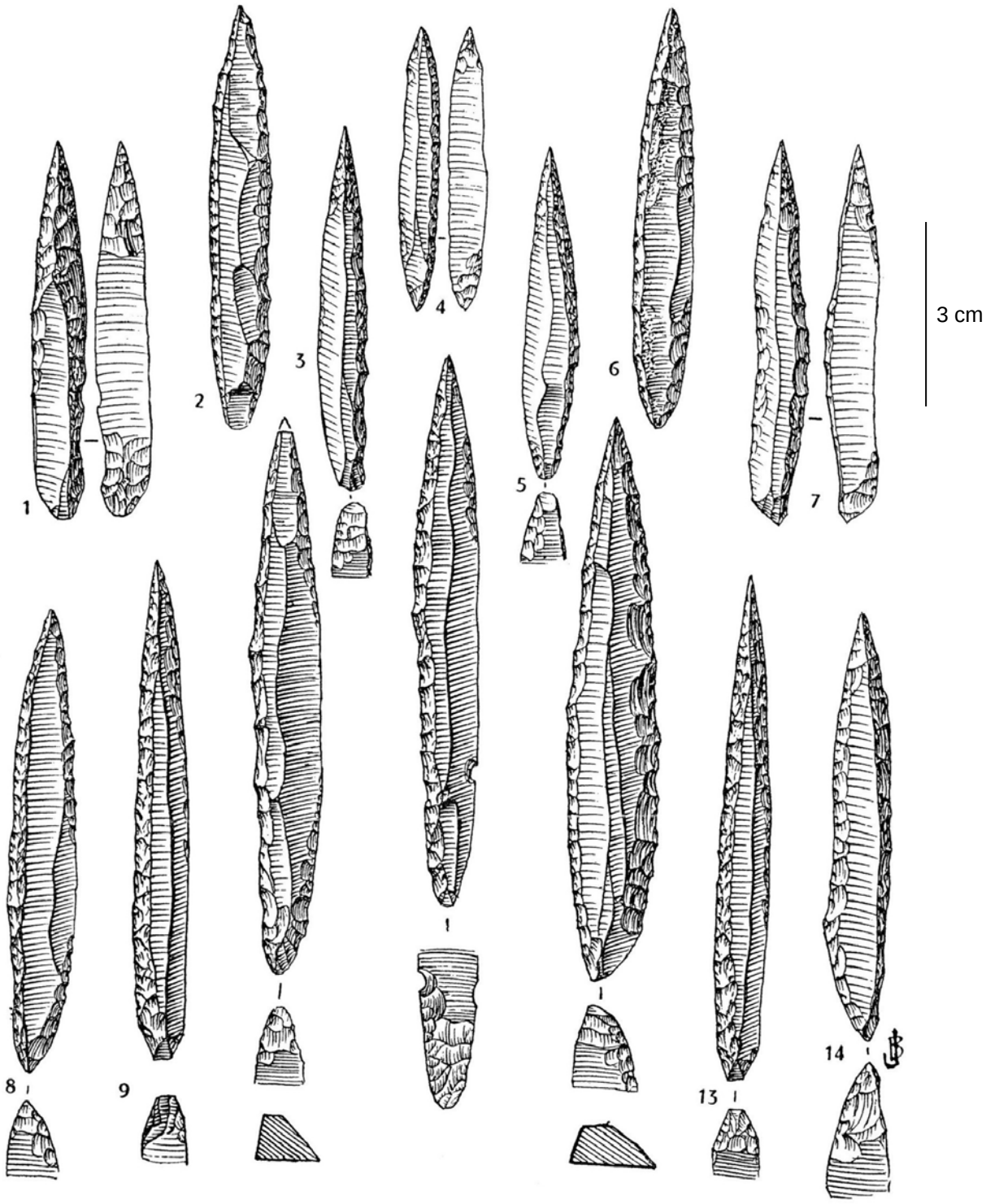


Fig. 8 - Pointes des Vachons d'Isturitz, niveau IV. Collection Saint-Périer. M.A.N.
D'après Saint-Périer, 1952, fig. 43.

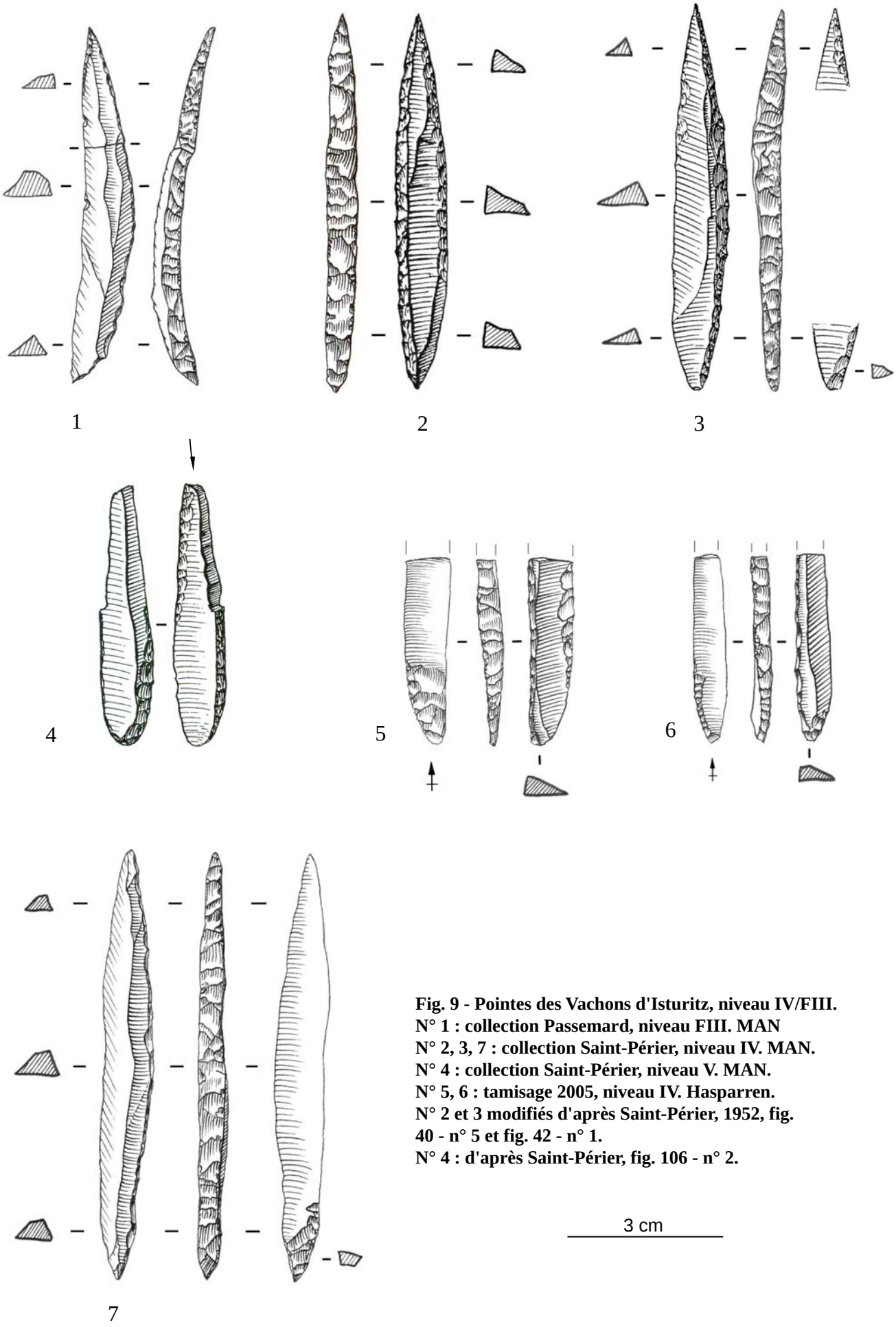


Fig. 9 - Pointes des Vachons d'Isturitz, niveau IV/FIII.
N° 1 : collection Passemard, niveau FIII. MAN
N° 2, 3, 7 : collection Saint-Périer, niveau IV. MAN.
N° 4 : collection Saint-Périer, niveau V. MAN.
N° 5, 6 : tamisage 2005, niveau IV. Hasparren.
N° 2 et 3 modifiés d'après Saint-Périer, 1952, fig. 40 - n° 5 et fig. 42 - n° 1.
N° 4 : d'après Saint-Périer, fig. 106 - n° 2.

tamisages). Les fragments proximaux sont deux fois plus nombreux que les fragments distaux (tabl. 5).

	N	%
Pointes des Vachons entières ou presqu'entières	**99**	**37,60%**
fragments proximaux	76	28,60%
fragments mésiaux	33	11,70%
fragments distaux	35	12,80%
fragments indéterminés, distaux ou proximaux ?	26	9,40%
Total	**269**	**100%**

Tabl. 5 – Distribution des pointes des Vachons d'Isturitz. Collection Saint-Périer, niveau IV.

La proportion importante des fragments indéterminés résulte de la tendance très développée à la symétrie longitudinale voire à la bisymétrie de la pointe.

Le faible corpus du niveau supérieur limite considérablement l'étude. La collection Passemard contient 11 pointes à dos entières ou presqu'entières, 1 grande pointe à dos à laquelle est associé un burin sur troncature, et 6 fragments (2 fragments proximaux, 1 fragment mésial, 1 fragment distal et deux extrémités indéterminées).

La répartition des pointes du niveau inférieur selon leur latéralisation est parfaitement équitable. Le dos des pointes est en effet aussi bien dextre que senestre puisque sur 99 pointes entières, 45 sont latéralisées à droite et 44 à gauche. Les pointes du niveau supérieur semblent également répondre à cette absence de latéralisation préférentielle puisque sur 18 exemplaires entiers et fragmentés, 7 sont latéralisés à gauche, 9 à droite (deux ne sont pas latéralisables).

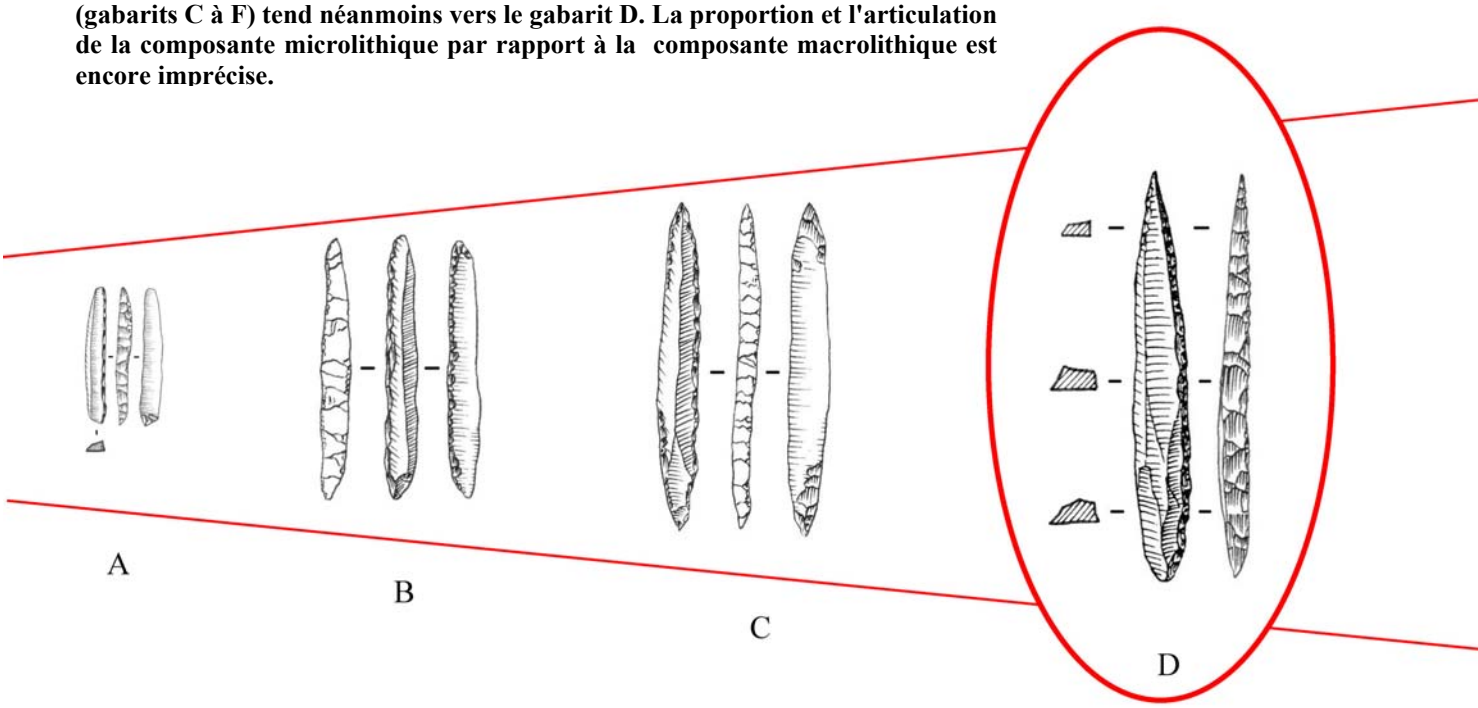
Les longueurs des pointes des Vachons entières du niveau inférieur oscillent entre 35 et 96,5 mm tandis que celles des pointes à dos du niveau supérieur oscillent entre 37 et 81 mm. (fig. 12).

En ce qui concerne le niveau inférieur, on observe un continuum dans la distribution des longueurs bien qu'il existe des exemplaires de taille très différente. Nous observons néanmoins deux pics, l'un, plus élevé, entre 70 et 75 mm, l'autre, plus faible, entre 50 et 55 mm (fig. 10 et 12).

Les exemplaires du niveau supérieur ne sont pas assez nombreux pour tirer des conclusions. Constatons malgré tout l'existence d'un continuum et d'une répartition des longueurs identiques aux observations du niveau inférieur. Les pointes à dos de grande taille du niveau supérieur paraissent toutefois présentes en plus grande proportion par rapport aux exemplaires du niveau inférieur (fig. 12).

Que représentent les deux gabarits de pointes des Vachons ? Une intention des tailleurs ou un artifice de nos recherches ? La longueur de la majorité des pointes oscille cependant entre 50 et 60 mm, avec une moyenne et une médiane, respectivement de 59 et de 58 mm pour le niveau inférieur. Un gabarit particulier (fig. 10 – D) pourrait être recherché avec une marge de manœuvre importante en ce qui concerne la longueur.

Fig. 10 - Six gabarits de (micro)pointes des Vachons illustrant l'ampleur de la variabilité dimensionnelle. Une grande partie des pointes macrolithiques (gabarits C à F) tend néanmoins vers le gabarit D. La proportion et l'articulation de la composante microlithique par rapport à la composante macrolithique est encore imprécise.

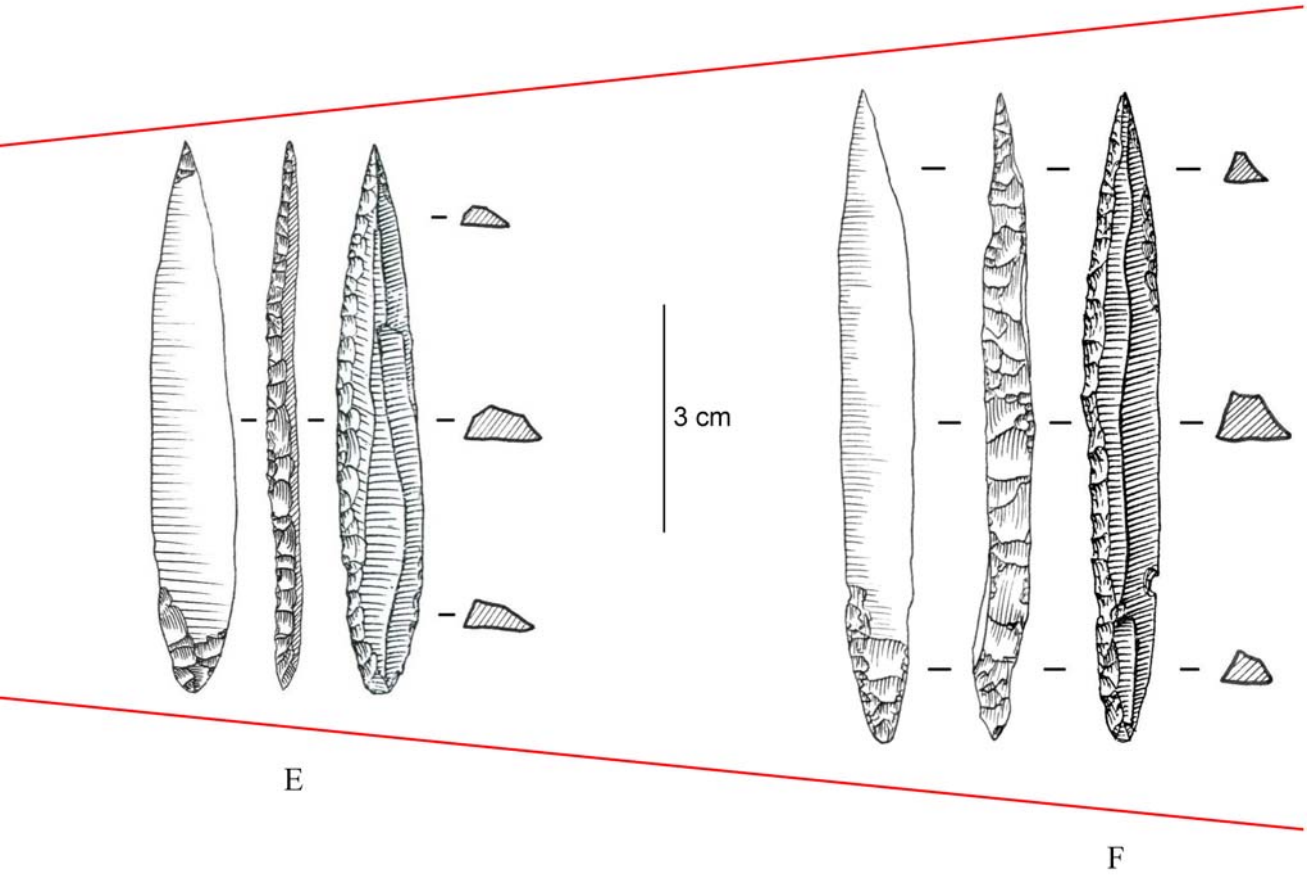


La largeur, l'épaisseur et le poids[2] des pointes des Vachons du niveau inférieur suivent par contre une distribution unimodale avec, respectivement, une concentration entre 8 et 9 mm pour la largeur (avec une moyenne et une médiane de 10 mm), entre 4 et 5 mm pour l'épaisseur (avec une moyenne et une médiane de 5 mm), et entre 1 et 4 g pour le poids (avec une moyenne à 2,9 g et une médiane à 2,5 g) (fig. 13, 14 et 15).

La largeur et l'épaisseur des pointes à dos du niveau supérieur suivent également une distribution unimodale, très proche de celle du niveau inférieur, avec une largeur comprise entre 9 et 11 mm et une épaisseur entre 5 et 6 mm (fig. 13, 14).

Enfin, nous pouvons noter la présence d'un gabarit de pointes à dos particulièrement large et épais qui singularise le niveau supérieur. Trois pointes de la collection Passemard possèdent en effet une largeur supérieure à 15 mm et une épaisseur supérieure à 8 mm ce qui les distinguent nettement des autres pointes, plus minces et plus légères (fig. 13, 14, 16).

[2] Le poids est donné à titre indicatif, sachant que l'altération du silex peut réduire les valeurs. Néanmoins, le silex des pointes d'Isturitz ne semble pas ou très peu altéré. Ces données doivent donc être très proches des valeurs pondérales originelles.



Dans chacun des deux niveaux, le dos des pointes est aménagé majoritairement par retouche croisée (70 exemplaires pour le niveau inférieur et 4 exemplaires pour le niveau supérieur) mais aussi par retouche directe (29 exemplaires pour le niveau inférieur et 14 exemplaires pour le niveau supérieur). Toutefois, la retouche croisée d'une grande partie des dos, intervient dans la partie distale et/ou proximale de la pointe, c'est-à-dire, étant donné la forme très généralement lancéolée, dans la zone ou l'abattement du dos est amené à dépasser une arête du support laminaire.

95 pointes sur les 99 entières possèdent en effet un dos convexe alors que seulement 3 pointes possèdent un dos droit, la dernière ayant un dos irrégulier. L'utilisation de la retouche croisée semble être secondaire. La retouche directe est en effet très préférentiellement utilisée dans les premiers temps du façonnage du dos, avant l'utilisation de la retouche croisée, lorsque celle-ci est possible et/ou nécessaire.

En ce qui concerne les modalités techniques d'aménagement du dos, nous n'avons observé aucun stigmate diagnostique de l'utilisation de la pression. L'abattage du dos est très souvent total. Les dos ne sont pas toujours très soignés (contre-bulbes parfois profonds) et ne paraissent pas régularisés, dans un deuxième temps, par abrasion à l'aide d'un percuteur plus doux.

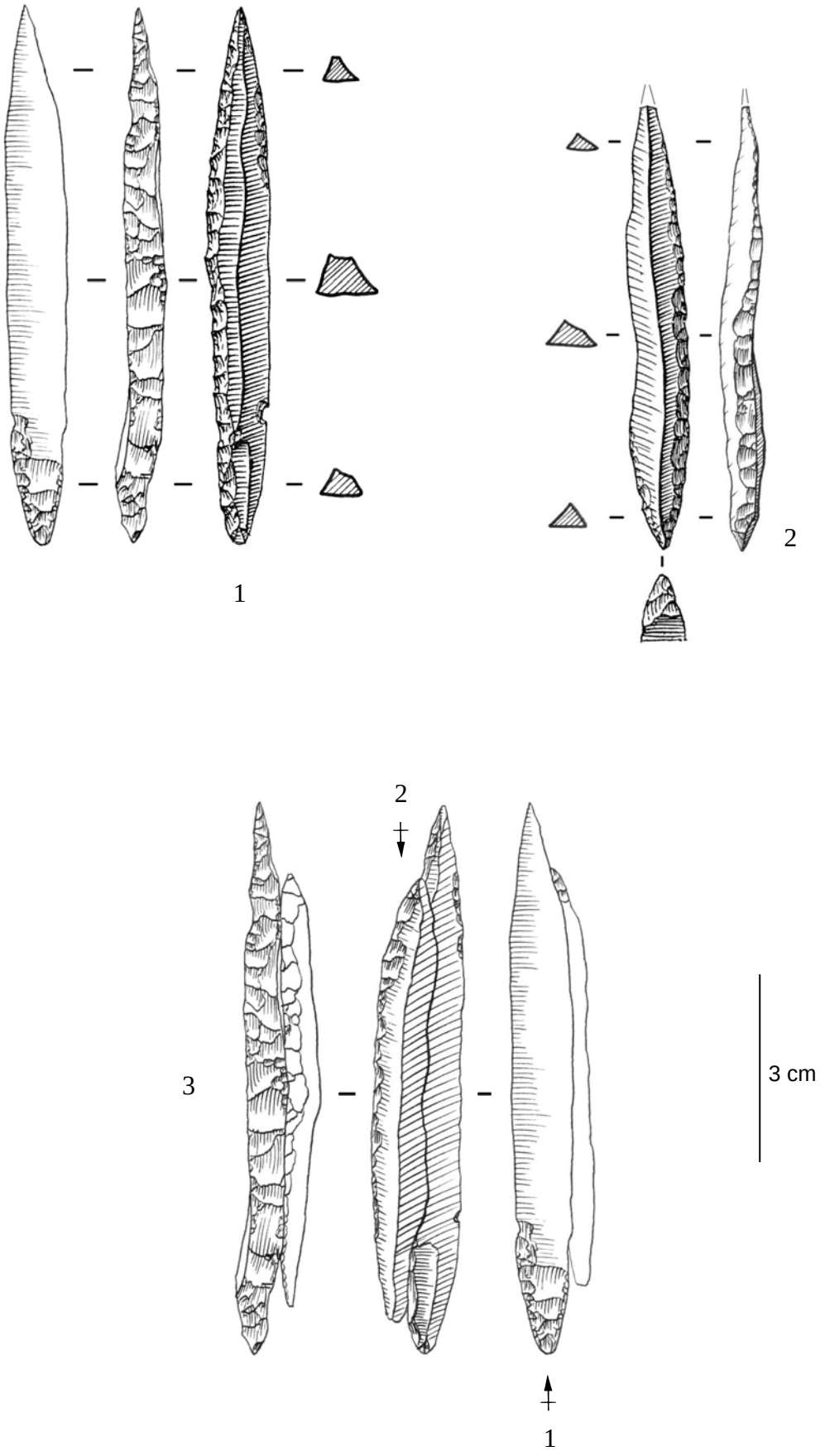


Fig. 11 - Remontage de deux pointes des Vachons. Isturitz, niveau IV. MAN. N° 1 et 2 : modifié d'après Saint-Périer, 1952, fig. 43 - n°10 et fig. 42 - n°10.

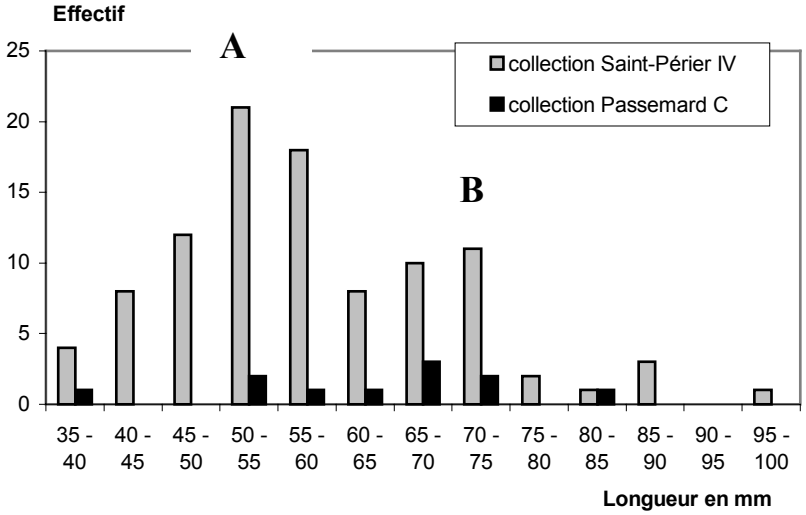


Fig. 12 – Répartition des longueurs des 99 pointes à dos entières du niveau inférieur (collection Saint-Périer, IV) et des 11 pointes du niveau supérieur (collection Passemard, C).

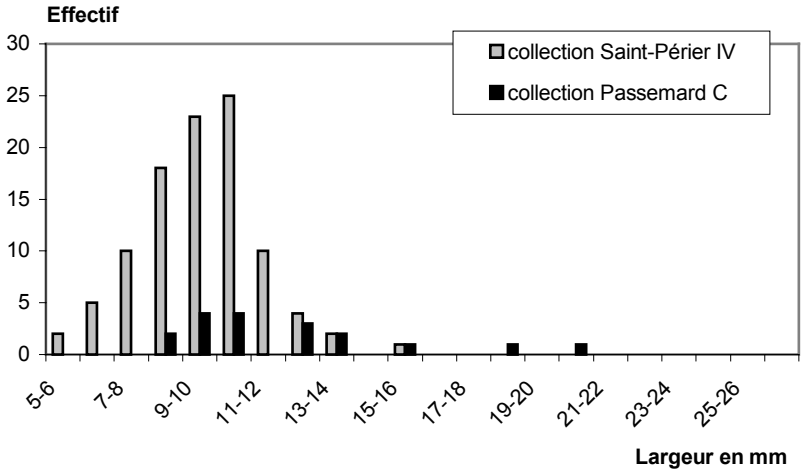


Fig. 13 – Répartition des largeurs des 99 pointes à dos entières du niveau inférieur (collection Saint-Périer, IV) et des 18 pointes entières et fragmentées du niveau supérieur (collection Passemard, C).

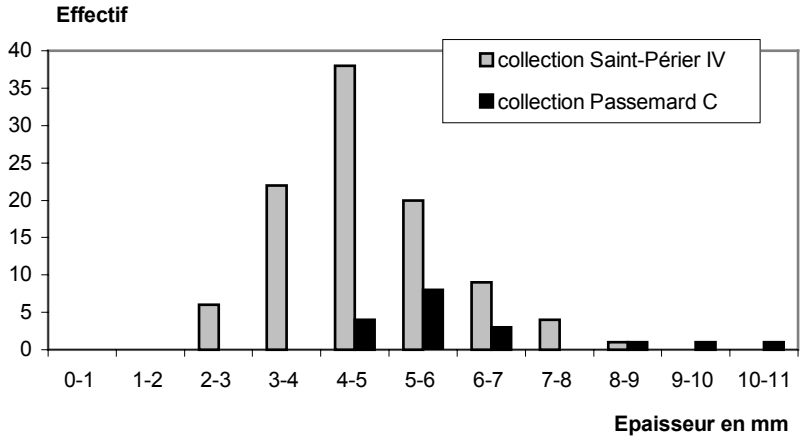


Fig. 14 – Répartition des épaisseurs des 99 pointes à dos entières du niveau inférieur (collection Saint-Périer, IV) et des 18 pointes entières et fragmentées du niveau supérieur (collection Passemard, C).

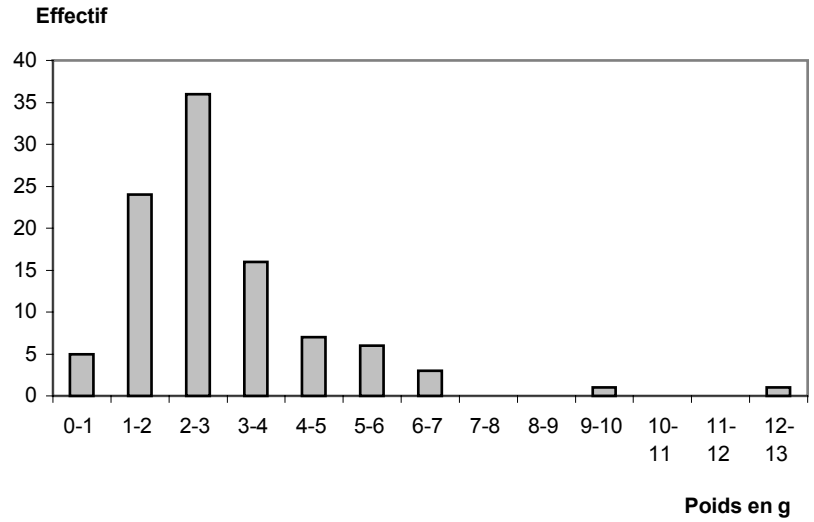


Fig. 15 – Répartition des poids des 99 pointes à dos entières du niveau inférieur (collection Saint-Périer, IV).

Le bord opposé est très souvent retouché. Sur 99 pièces du niveau inférieur, 60 portent une retouche totale ou partielle importante, 27 pièces ne portent aucune retouche et 11 pièces portent une retouche partielle très peu développée. Parmi les 60 pointes dont le bord opposé au dos est totalement ou en grande partie retouché, 31 possèdent une retouche directe totale ou presque, 8 une retouche directe partielle proximale et distale, et 15 une retouche directe partielle, le plus souvent de la moitié supérieure (partie distale). Les retouches des pointes restantes se distribuent de diverses manières : une pointe possède une retouche directe totale semi-abrupte, une autre une retouche alternante, 3 une retouche inverse partielle de la moitié supérieure (distale). Les 11 pièces portant une retouche partielle peu développée sont toutes retouchées de manière directe et pour 9 d'entre elles la retouche affecte la partie distale du bord.

Pour résumer, une majorité de pointes du niveau inférieur possède un bord opposé au dos entièrement retouché ou dont la retouche est très développée. Celle-ci est très majoritairement réalisée de manière directe, seules 3 pièces possèdent une retouche inverse. Lorsque la retouche est partielle, celle-ci affecte principalement les extrémités de la pièce, notamment la partie distale. Cette retouche donne un aspect légèrement convexe au bord opposé dans un effet de symétrie avec la convexité du dos par rapport à l'axe joignant les deux extrémités. Les pointes dont le bord opposé au dos n'est pas retouché possèdent toutes un bord naturellement convexe, effilé dans la partie distale et arrondi dans la partie proximale.

L'objet recherché est très clairement lancéolé, tendant presque à la double symétrie. La partie distale semble cependant être plus souvent élancée que la partie proximale. Ceci explique l'investissement plus important généralement réalisé dans la retouche de l'extrémité distale. La fonction des retouches directes semblent ainsi d'appointer les deux extrémités de l'objet et de corriger, si nécessaire, la symétrie de la pièce. Les mêmes observations s'appliquent aux exemplaires du niveau supérieur dont le bord opposé est souvent retouché (9 pointes sur les 11 exemplaires entiers possèdent une retouche du bord opposé). La retouche, toujours directe, concerne la totalité ou la quasi-totalité du bord opposé pour 7 exemplaires soit la majorité des pièces.

Concernant les retouches inverses rasantes des extrémités (retouche Vachons), nous pouvons noter que sur 99 pièces entières ou presque entières du niveau inférieur, 35 ne portent aucune retouche inverse rasante des extrémités, 27 portent une retouche des extrémités distales et proximales, 28 une retouche seule de l'extrémité proximale (5 pièces possèdent cependant une légère cassure de l'extrémité distale qui aurait pu être retouchée) et 9 une retouche de l'extrémité distale uniquement. Sur 9 exemplaires entiers du niveau supérieur, 4 portent une retouche inverse rasante des deux extrémités, 2 une retouche de l'extrémité distale uniquement et 2 autres une retouche de l'extrémité proximale uniquement. Enfin, 1 exemplaire ne porte aucune retouche. Les extrémités fragmentées portent majoritairement une retouche inverse (5 sur 8).

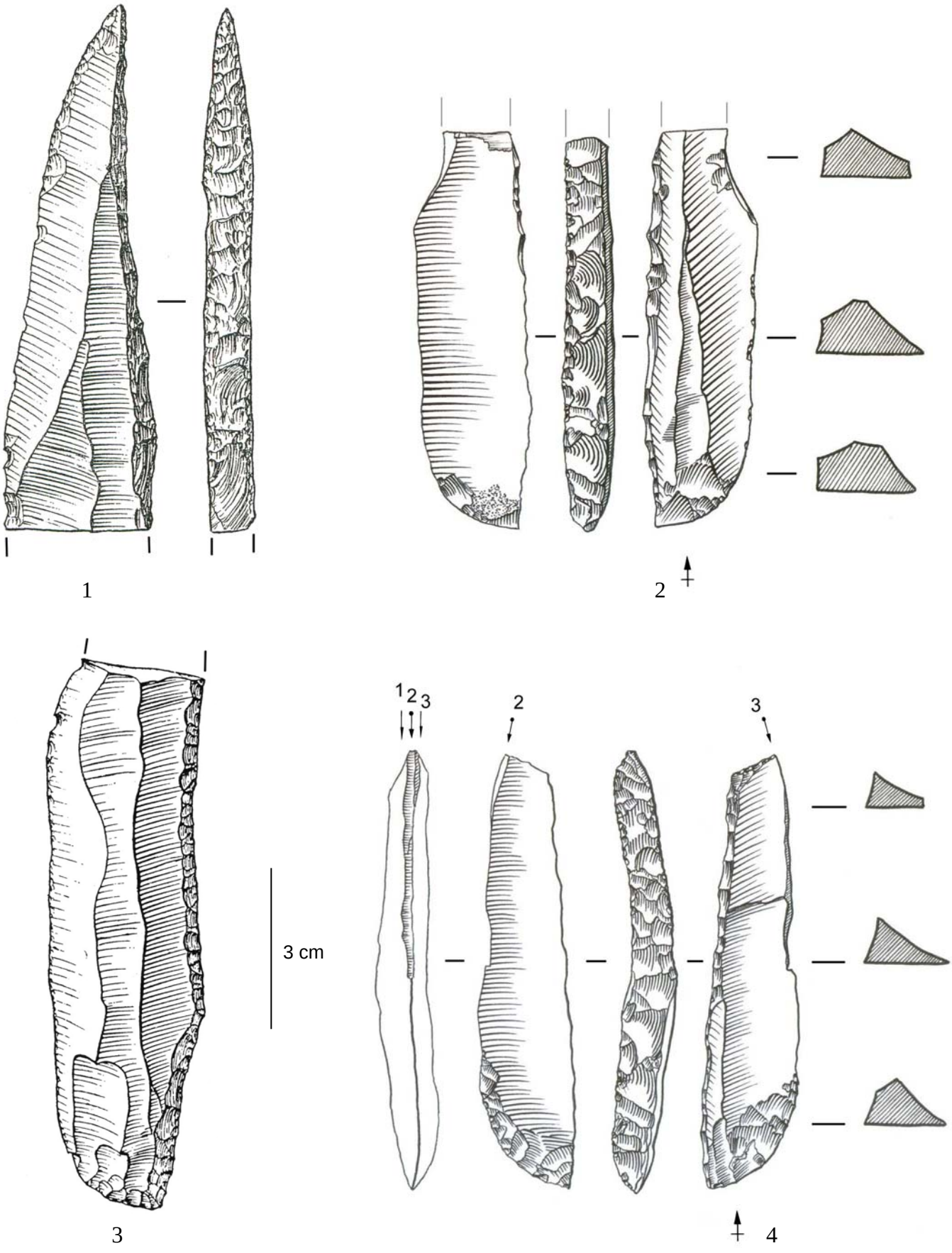


Fig. 16 - Grandes pointes à dos du niveau supérieur.
N° 1 : collection Saint-Périer, niveau III, d'après Saint-Périer, 1952, fig. 16 - n° 7.
N° 3 : collection Saint-Périer, niveau IV, contamination du niveau III ?,
d'après Saint-Périer, 1952, fig. 39 - n°10.
N° 2 et 4 : collection Passemard, niveau C

La pointe des Vachons : proposition d'une nouvelle définition.

Au-delà de la variabilité de leur gabarit, les pointes à dos du niveau IV possèdent une grande homogénéité conceptuelle (fig. 7, 8, 9, 10, 11). Les supports utilisés sont rectilignes et épais. Les nervures présentes sur la face supérieure oscillent entre une régularité parfaite et des imperfections (nervures irrégulières et/ou peu parallèles) qui montrent que le choix du support, assez rigide, pourrait l'être davantage.

La forme générale des pointes est systématiquement élancée et lancéolée : les deux bords sont symétriques par rapport à l'axe joignant les deux extrémités et la partie distale est légèrement plus élancée que la partie proximale. Cela signifie que la largeur maximale ne correspond pas au milieu de la pièce mais se rapproche du tiers proximal.

La base est appointée et tend parfois à être arrondie. Sur l'ensemble des 153 exemplaires de pointes entières et de parties proximales, 95 bases sont appointées, 26 possèdent une morphologie en troncature oblique convexe, 31 sont arrondies, 1 est une troncature horizontale rectiligne.

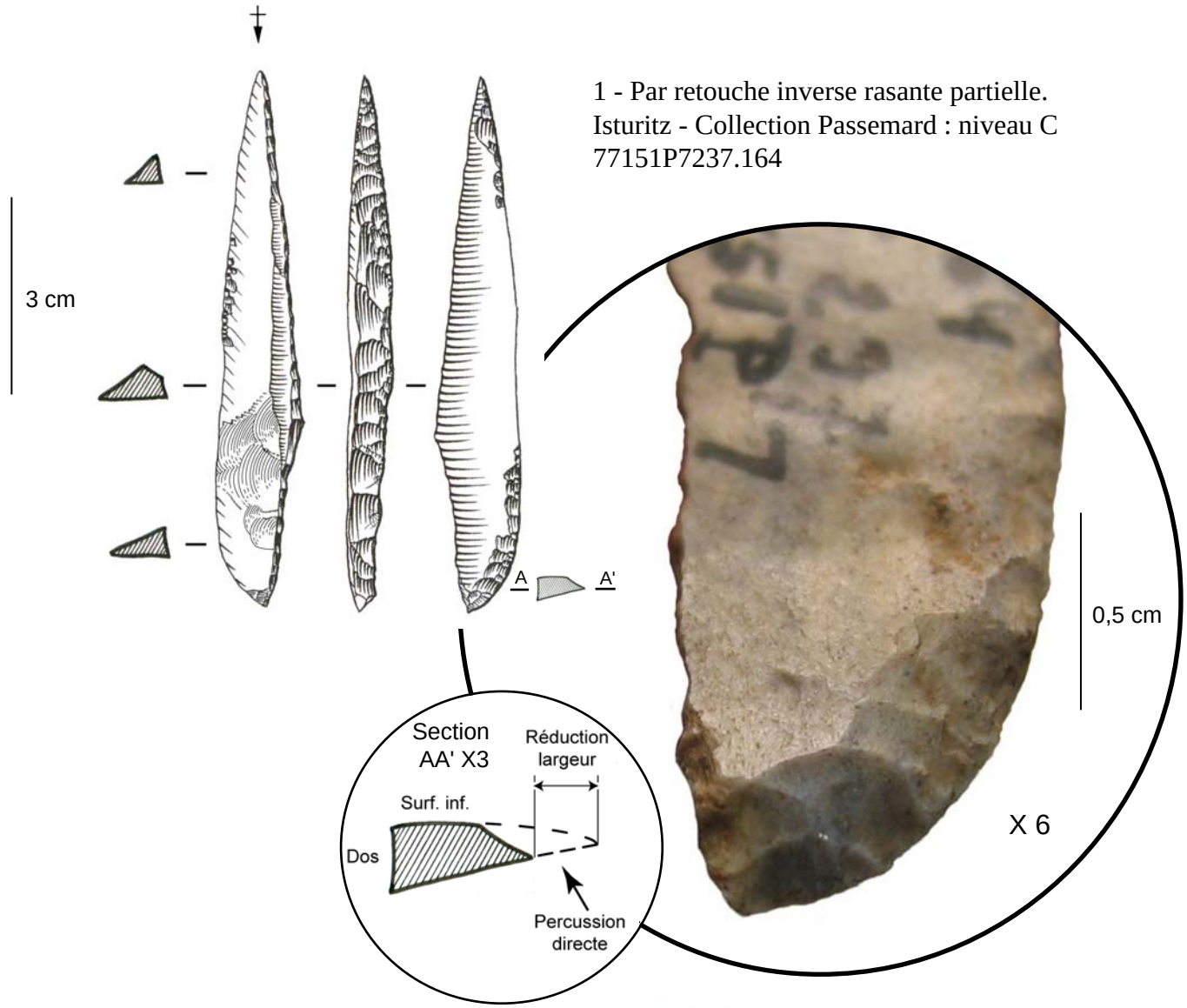
Le bord opposé est très généralement retouché mais peut être laissé brut si le tranchant de la lame est naturellement convexe et effilé en partie distale. Si ce dernier nécessite une retouche, celle-ci sera alors effectuée de manière directe et concernera majoritairement les deux extrémités afin de les appointer.

Le dos est aussi bien dextre que senestre. Il n'est pas systématiquement aménagé par retouche croisée. Dans l'ensemble, la retouche directe semble dominer, du moins dans un premier temps, et, ce sont des règles physiques qui dictent l'emploi de la retouche croisée lorsque le dos dépasse la nervure centrale, ce qui explique son utilisation dominante aux extrémités des pointes. Nous n'avons observé aucun stigmate de la pression pour l'aménagement des dos. Ces derniers sont toujours aménagés par percussion.

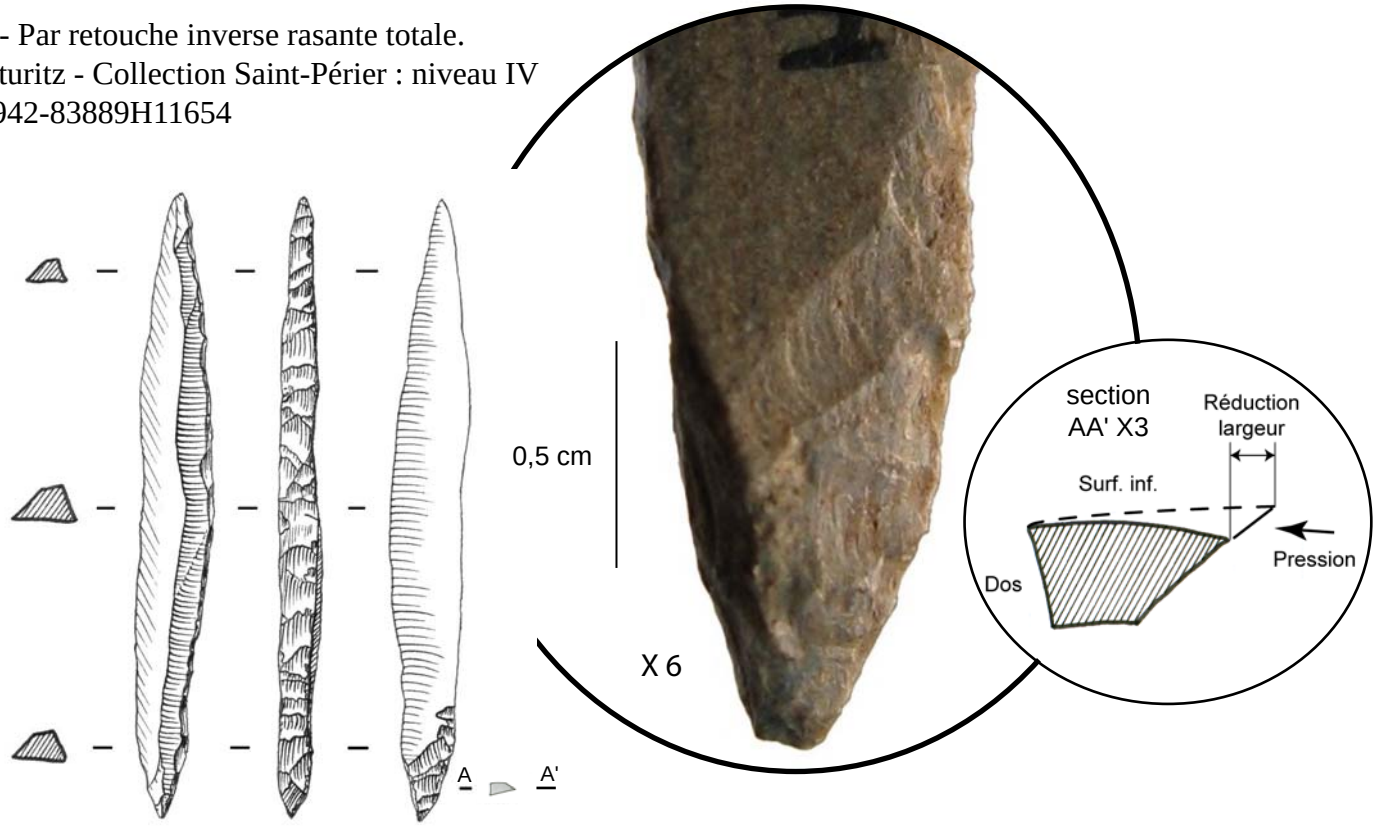
Enfin, la dernière caractéristique est cette retouche inverse rasante des extrémités, dont la signification culturelle a été très largement minorée après sa définition par Sonneville-Bordes et Perrot (1956).

Pourtant, sa présence dans le niveau IV d'Isturitz est incontestablement développée et confirme les données de l'Abri Pataud où l'occurrence maximale est observée dans le niveau à Noailles (David, 1985 ; Bricker dir., 1995).

Cette retouche est liée à la recherche de pointes lancéolées et affecte indifféremment tous les gabarits de pointes. Or, s'il s'agissait uniquement de retouches d'amincissement, la probabilité que ces dernières affectent principalement les grandes pièces et les plus épaisses serait plus importante. Cette hypothèse ne peut donc pas être retenue d'autant plus que de nombreuses retouches inverses ne sont pas totale et ne concernent donc qu'une partie de la largeur de la base (fig. 17 – n° 1). D'autre part, les retouches, lorsqu'elles n'affectent qu'une extrémité, se rencontrent principalement sur l'extrémité proximale. Ce phénomène pourrait s'expliquer, non pas seulement par une plus grande épaisseur de la partie proximale, mais par un façonnage morphologique plus important (fig. 18) alors que la partie distale peut être naturellement effilée. D'autre part, la morphologie de l'extrémité proximale recherchée est beaucoup moins élancée et plus arrondie. Sa conception nécessite alors une retouche plus



1 - Par retouche inverse rasante partielle.
Isturitz - Collection Passemard : niveau C
77151P7237.164



2 - Par retouche inverse rasante totale.
Isturitz - Collection Saint-Périer : niveau IV
1942-83889H11654

Fig. 17 - Correction de la symétrie et réduction de la largeur des bases de deux pointes des Vachons.

importante qui se développe sur l'ensemble de la circonférence de la base. L'extrémité distale pointue sera, quant à elle, plutôt réalisée à l'aide d'une retouche inverse moins rasante et uniquement à partir d'un bord (fig. 18).

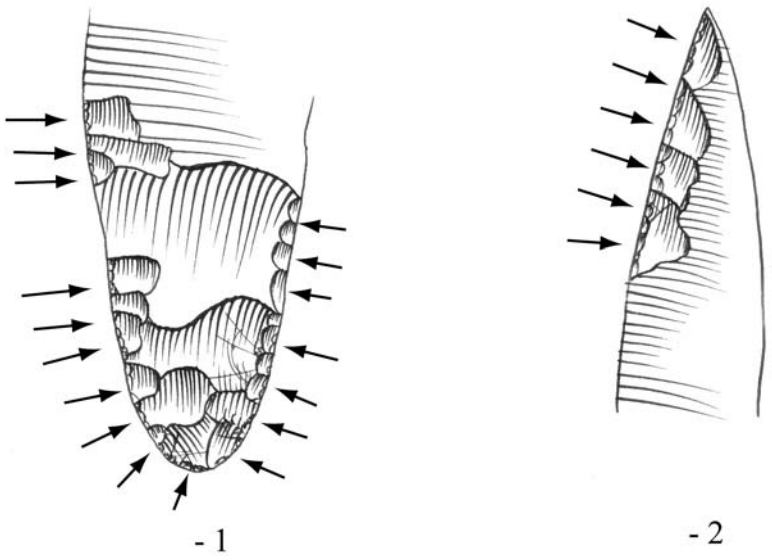


Fig. 18 – Corrélation entre l'envahissement de la retouche inverse rasante et la morphologie de l'extrémité.

1 – La correction de la morphologie de l'extrémité proximale moins élancée induit une fréquence plus prononcée de retouche inverse rasante totale.
2 – A l'inverse, l'extrémité distale plus acérée induit une correction plus légère à partir d'un seul bord d'autant plus si le produit laminaire est naturellement effilée : la retouche inverse rasante est davantage rasante partielle.

La variabilité des modalités d'application des retouches (percussion directe/pression) pourrait également être corrélées à celle de l'étendue des retouches inverses rasantes (fig. 17).

Ainsi, une retouche par pression[3] tend à couvrir une surface beaucoup plus importante (on aura alors une retouche inverse rasante totale très légère) qu'une retouche inverse en percussion directe (on aura alors une retouche inverse rasante partielle plus profonde et légèrement oblique par rapport à la surface inférieure). Cette retouche inverse rasante peut se rencontrer sous une forme plus ou moins envahissante. Entre la simple retouche inverse marginale courte et la retouche inverse rasante envahissante, toutes les nuances existent et semblent participer à un objectif unique.

De la même manière, on trouve également divers degrés de développement des retouches du bord opposé au dos, souvent difficiles à dissocier des retouches Vachons. Certains exemplaires montrent ainsi une retouche alternante du bord opposé au dos (directe

[3] La légèreté et le caractère oblique et parallèle des enlèvements inverses de certaines pointes dévoilent l'utilisation de la pression pour la finition des pointes à dos (extrémités) mais aussi de certains microlithes à dos (retouche inverse rasante de certaines lamelle à dos, retouche inverse rasante et aménagement des troncatures de certaines lamelle à dos tronquée). La pression ne semble pas être utilisée pour l'aménagement du dos des armatures.

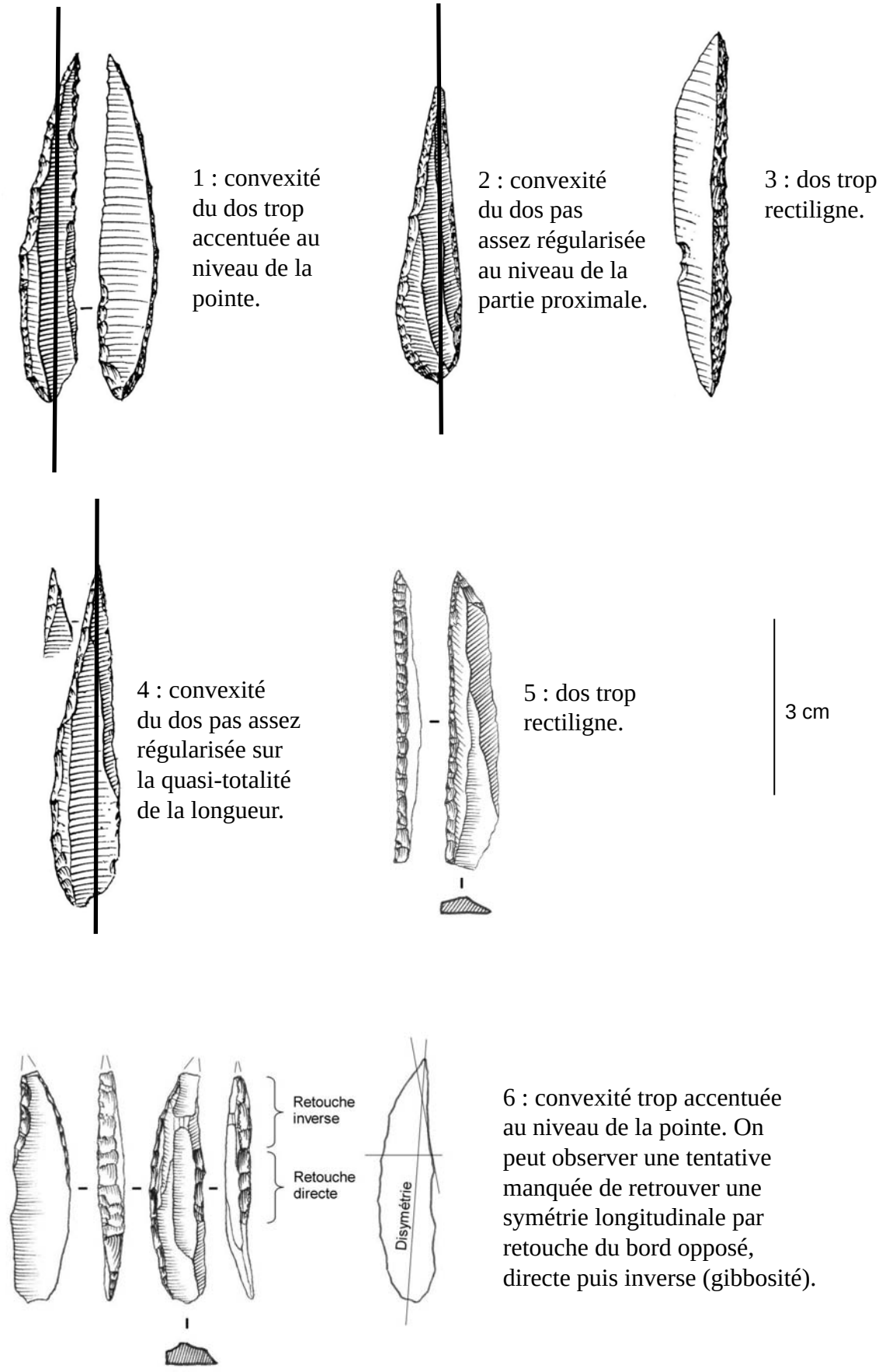


Fig. 19 - Quelques exemples de pointes des Vachons déviantes. Isturitz, niveau IV.
N° 1, 2, 3, 4 : collection Saint-Périer. MAN (D'après Saint-Périer, 1952, fig. 41 - n° 4, 14, 17, 20).
N° 5, 6 : tamisage 2005. Hasparren.

dans la plus grande partie puis inverse rasante aux extrémités) alors que d'autres pointes portent simplement une retouche inverse marginale d'une ou des deux extrémité(s). Il s'ensuit que l' individualisation des pointes des Vachons sur la simple prise en compte de la présence d'une retouche inverse rasante des extrémités ne possède aucune valeur typologique. La retouche inverse envahissante des extrémités est davantage liée au façonnage et à l'appointage des extrémités qu'à l'amincissement du support, sans pour autant exclure cet objectif qui pourrait être recherché de manière complémentaire.

En conclusion, l'utilisation de la retouche inverse rasante (par percussion ou par pression) est une modalité permettant la correction de la morphologie des extrémités. D'autres modalités sont néanmoins envisageables comme l'utilisation d'une retouche directe. L'élégance de ces pointes à la morphologie étroite et symétrique est un critère unificateur extrêmement puissant. Les cas déviants sont rares et montrent clairement le concept sous-jacent (fig. 19). En définitive, le concept recherché est une pointe épaisse, étroite et lancéolée. La retouche inverse est un moyen particulièrement soigné d'obtenir ce résultat. Il s'ensuit que l'observation d'une retouche inverse rasante sur des pointes qui ne répondent pas au concept alliant recherche de symétrie et d'épaisseur ne permet pas d'identifier une pointe des Vachons. Il s'agit d'un critère secondaire.

C'est le cas de certaines pointes du niveau supérieur qui, à l'instar des pointes des Vachons, voit la morphologie de leur base corrigée par retouche inverse. Néanmoins, ces pointes s'en distinguent par un gabarit plus élancé (pour une largeur identique aux pointes des Vachons, elles possèdent une longueur plus importante). D'autre part, le dos n'est pas convexe mais rectiligne et légèrement anguleux dans le tiers proximal (fig. 20). La base est aménagée par troncature oblique convexe, une légère retouche inverse arrondissant le talon à partir du bord opposé. La symétrie longitudinale est moins recherchée. Cette morphologie particulière, inconnue dans la couche inférieure qui ne contient que des pointes symétriques lancéolées, concerne à peu près la moitié des pointes à dos du niveau C (collection Passemard). Parmi les 11 pointes entières, 6 correspondent à la nouvelle définition « pointe des Vachons », 3 possèdent un dos anguleux associé à une base tronquée et 2 un dos rectiligne également associé à une base tronquée. D'autre part, deux des trois fragments de grandes pointes à dos (fig. 16 – n° 2 et 4) possèdent également un dos rectiligne et une base aménagée par troncature oblique convexe et par retouche inverse rasante.

Sur la polyvalence fonctionnelle des pointes des Vachons.

La détermination des fractures diagnostiques d'une utilisation en pointe de projectile a été réalisée selon les critères exposés par Fisher et al. (1984) et repris par Magen O' Farrell (1996, 2000) pour les pointes de la Gravette.

Les fractures retenues comme exclusivement diagnostiques d'une utilisation en pointe de projectile sont les fractures complexes en marche (fracture en flexion faciale ou transversale) et les fractures de type Spin-off bifaciale. Les autres types de fractures complexes (fractures en plume, en charnière, Spin-off unifacial) ont également été prises en compte bien qu'elles peuvent être liées au processus de fabrication ou à un phénomène post-dépositionnel.

Ces études expérimentales ont également démontré qu'il existerait une corrélation entre la violence de l'impact et la longueur de la fracture. Sont ainsi considérés comme fractures diagnostiques d'une utilisation en projectile par M. O'Farrell (1996, 2000) les traces

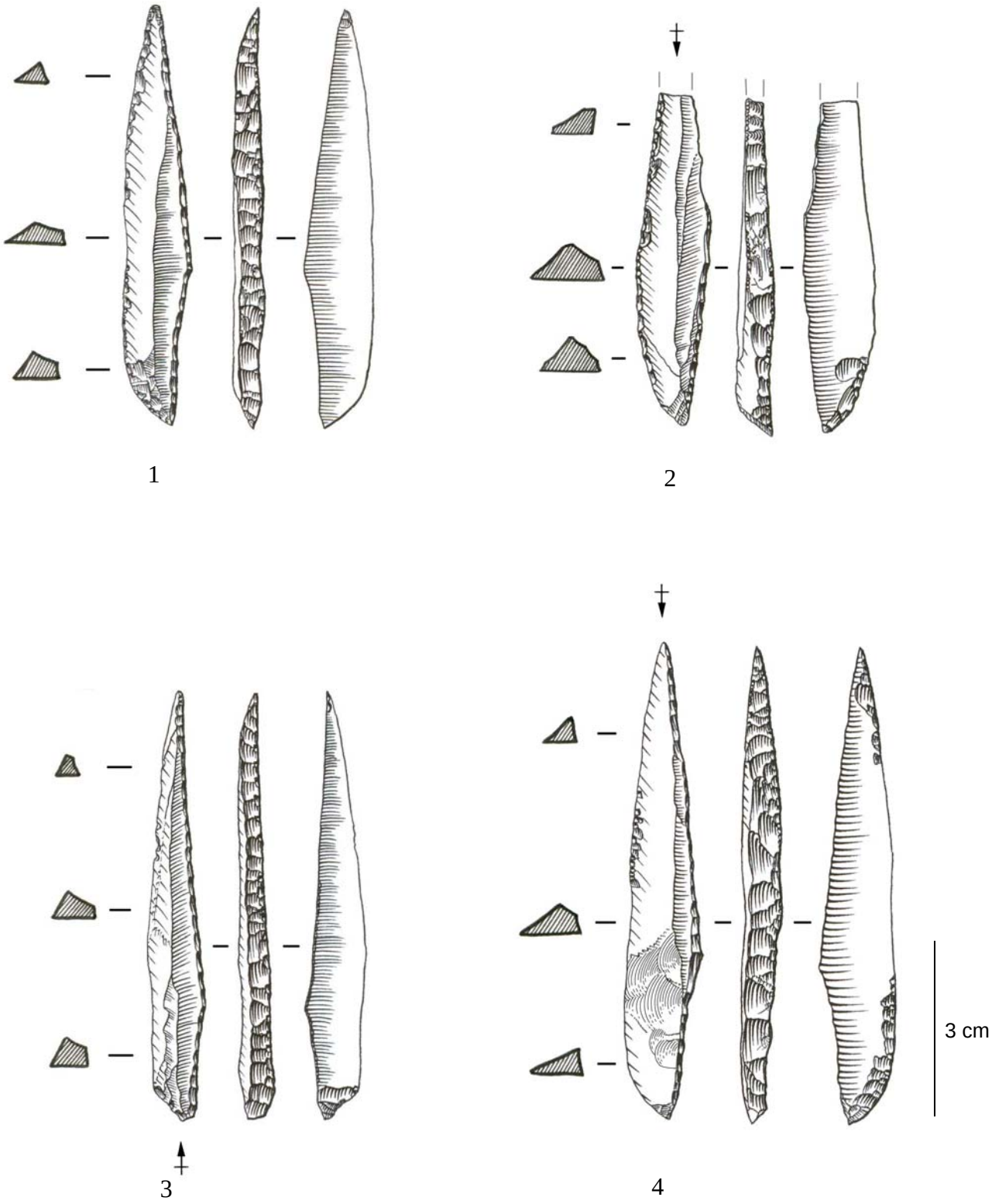


Fig. 20 - Pointes à dos anguleux et base en troncature oblique convexe du niveau supérieur du Gravettien de la grotte d'Isturitz.
N° 1, 3 et 4 : collection Passemard, niveau C, MAN.
N° 2 : collection Saint-Périer, niveau III, MAN.

d'impact de type complexe dont la longueur est égale et supérieure à 3 mm. Les fractures dont la longueur est inférieure à ce seuil sont considérées comme simples.

Pour l'ensemble des deux collections Saint-Périer et Passemard, parmi les 179 fractures des pointes des Vachons prises en compte pour le niveau inférieur, 59 sont complexes (33%) et 120 sont simples (67%). La proportion des fractures complexes à Isturitz est démultipliée par rapport au nombre obtenu expérimentalement lors de la fabrication (6%) ou par le piétinement (9%) confirmant l'utilisation majoritaire des pointes des Vachons comme pointe de projectile (fig. 9 – n° 4).

Le corpus du niveau supérieur est trop faible pour en tirer des conclusions. Seule une pointe à dos parmi les 18 exemplaires du niveau supérieur possède une fracture complexe (fracture en marche de 6mm).

Le support de certaines pointes est si courbe (8 exemplaires parmi les 99 pointes de la couche IV et 3 parmi celles de la couche FIII) que celles-ci ne semblent pas avoir servi de pointes de projectiles. D'autre part, aucune de ces pièces ne porte de fracture complexe. Leurs caractéristiques morpho-dimensionnelles sont néanmoins identiques (symétrie longitudinale, longueur moyenne). A tel point que sans la représentation de profil, il est impossible de les différencier des autres pointes des Vachons. Ces pointes souvent classées comme « atypiques », dont le support courbe contredit une utilisation en pointe de projectile, participent à l'argumentation d'une distinction fonctionnelle (armature de couteau/armature de projectile) au sein d'un même groupe typologique (fig. 9 – n° 1).

A l'inverse, les grandes pointes à dos du niveau supérieur ne peuvent avoir servi ni de pointes de flèche, ni de pointe de sagaie lancée au propulseur. Seule une utilisation d'armature de couteau, d'armature de sagaie lancée à la main ou de lance (arme d'estoc) paraît envisageable. Des traces d'utilisation sont présentes sur la totalité du bord opposé au dos de l'un des exemplaires (fig. 16 – n° 3).

À la polyvalence supposée des pointes des Vachons du niveau inférieur pourrait répondre une distinction fonctionnelle des deux grands gabarits de pointes à dos du niveau supérieur illustrant une spécialisation plus prononcée des outils du niveau supérieur. Une grande pointe à dos qui possède une extrémité terminée par un burin sur troncature (fig. 16 – n° 4) pourrait illustrer cette individualisation morphologique et symbolique d'une partie des pointes, basculant du domaine cumulé des armes et des outils (concept représenté par le niveau inférieur) au seul domaine des outils.

La confection des pointes à dos dans la grotte d'Isturitz : une activité mineure.

Si le site de Corbiac dévoile une sur-représentation des fractures liées à l'étape de fabrication (et qui s'explique par l'implantation du site à côté d'un affleurement de silex en position primaire), celle-ci a également eu lieu dans la grotte d'Isturitz comme l'illustre la cinquantaine de pièces à dos partiel et de pointes à dos gibbeux (fig. 22). A l'instar des observations réalisées dans la série archéologique de Corbiac, les fragments proximaux se retrouvent en proportion plus importante (tabl. 5). Les fragments distaux sont moins nombreux sans doute suite aux pertes lors de la chasse. Par contre, les proportions de fragments mésiaux sont beaucoup moins nombreux qu'à Corbiac. Dans l'hypothèse où un certain nombre de ces fragments peut être interprété comme des accidents de taille (O'Farrell,

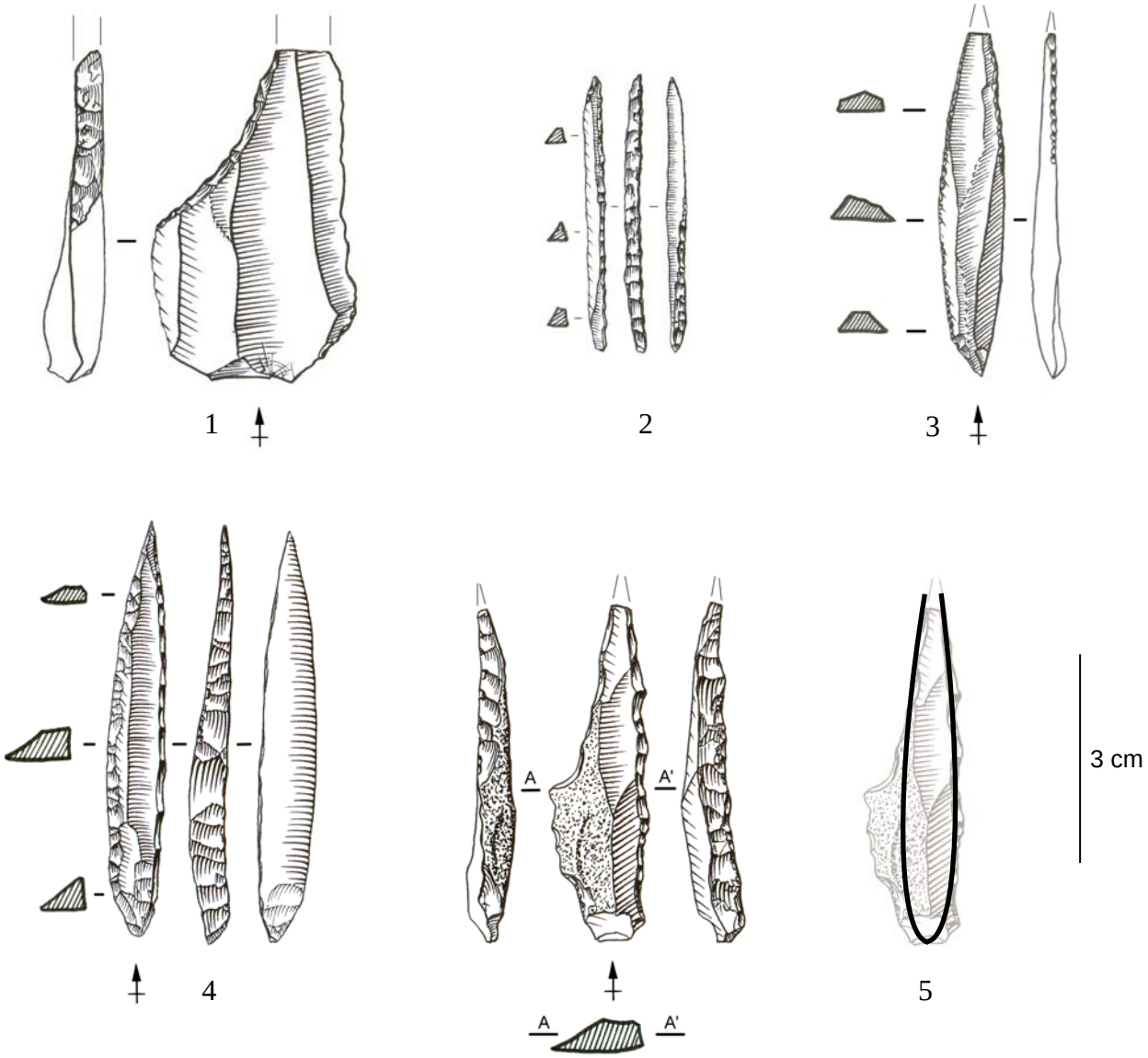


Fig. 21 - Les armatures du niveau supérieur.
N° 1 et 5 : ébauche de pointes des Vachons.
N° 2 : lamelle à dos/Microgravette.
N° 3 : lamelle à retouche marginale légèrement torse en partie proximale.
N° 4 : pointe des Vachons.
N° 6 : ébauche de lamelle à dos tronquée, modifié d'après Saint-Périer, 1952, fig. 15 - n°2.
N° 1, 5 et 6 : collection Saint-Périer, niveau III, MAN.
N° 2, 3 et 4 : collection Passemard, niveau C, MAN.

1996, 2000), ces proportions différentielles renforcent l'hypothèse de sites aux activités différentes ; ou plutôt dont l'équilibre réciproque des différentes activités est sensiblement différent. Dans la grotte d'Isturitz, le processus de fabrication devait jouer un rôle beaucoup moins intensif qu'à Corbiac où la proximité immédiate de matière première d'excellente qualité contribue à renforcer ce type d'activité.

Un certain nombre d'ateliers de taille en relation avec Isturitz (comme Tercis) où des pointes à dos ont été confectionnées pourrait minorer l'importance de l'activité de fabrication dans la grotte d'Isturitz (donc le nombre de fragments mésiaux associés à l'étape de fabrication).

L'aménagement des supports laminaires en pointe à dos : Le principe du double encochage.

Les ébauches du niveau inférieur (53 exemplaires dont 18 pièces à dos gibbeux ou partiel) témoignent de l'activité de fabrication des pointes des Vachons (fig. 22) à l'intérieur de la grotte. Parmi les 14 pièces à dos gibbeux de la collection Saint-Périer (fig. 22 – n° 2), 13 peuvent être interprétées comme des ébauches de pointes des Vachons.

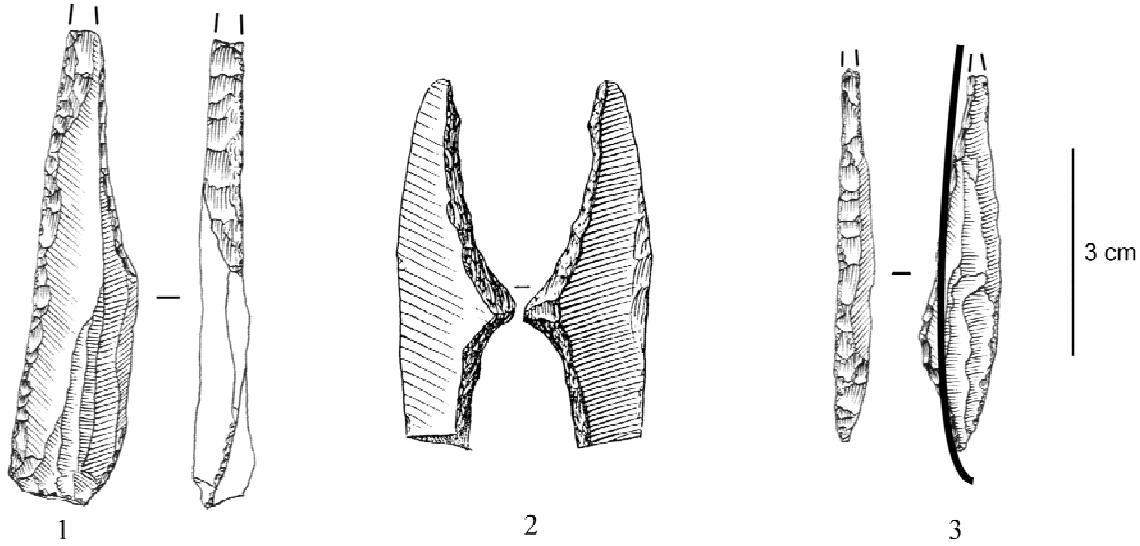


Fig. 22 – Ebauches de pointes des Vachons du niveau inférieur gravettien.
N° 1 : collection Passemard, niveau FIII. MAN.
N° 2 et 3 : collection Saint-Périer, niveau IV. MAN.
N° 2 : d'après Saint-Périer, 1952, fig. 41 – n° 18.

La dernière pièce paraît douteuse car il pourrait s'agir d'une pièce à encoche et non d'une vraie gibbosité. C'est également la seule pièce dont le bord opposé n'est pas retouché ou qui ne possède pas de retouche type Vachons. Le support est assez irrégulier et partiellement cortical (fig. 23). Par prudence, nous préférons exclure cet objet de l'ensemble des ébauches de pointes à dos.

Le plus souvent, ces dernières présentent un bord opposé régularisé par retouche directe (8 exemplaires) ou une base aménagée par retouche inverse rasante (5 exemplaires). La fracture de la pièce semble avoir entraîné l'arrêt de la fabrication de la pointe dans 10 cas, l'incapacité à réduire la gibbosité dans 3 cas. Une de ces pièces se rapproche d'une pointe à cran (fig. 22 – n° 3) ce qui explique les anciennes erreurs typologiques (Esparza San Juan, 1990, 1995). Ces pièces gibbeuses (fig. 22 – n° 2) confirment la recherche d'une forme lancéolée (la largeur maximale ne correspond pas au milieu de la pièce). Celle-ci est obtenue par l'aménagement d'un dos par recoupement de deux larges encoches qui encadrent la largeur maximale, située approximativement dans le tiers proximal.

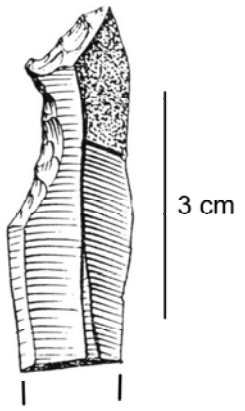


Fig. 23 – Pièce à dos partiel. Ebauche de pointe à dos ? (d'après Saint-Périer, 1952, fig. 39 - n°2).

Les 20 ébauches probables (collection Saint-Périer IV et Passemard FIII) sont des pièces à dos partiel et/ou irréguliers. Elles se répartissent entre 5 fragments mésiaux qui possèdent un dos assez rectiligne, 5 fragments proximaux dont 3 portent des retouches type Vachons, 4 produits laminaires au dos partiellement abattu (fig. 22 – n° 1), 5 produits laminaires avec un dos presque terminé, assez soigné mais dont l'aménagement a été arrêté par le bris de la partie distale (4 exemplaires) ou pour une raison inconnue (1 exemplaire), 1 pointe entière dont le dos peu soigné, peu régulier, semble être lié à la qualité du silex. 11 objets sur 20 portent une retouche du bord opposé au dos, 2 pièces portent une retouche type Vachons. Parmi les 7 pièces dont le bord opposé au dos n'est pas retouché, 3 sont des fragments mésiaux, 3 possèdent un bord opposé naturellement convexe et la dernière pièce est un fragment proximal dont la base est arrondie par une légère retouche directe.

Les 17 ébauches possibles (collection Saint-Périer, IV) sont des pièces qui peuvent difficilement être regroupés avec les fragments de pointes des Vachons à cause de leur dos irrégulier et/ou dont la retouche semi-abrupte du dos paraît inachevée. L'hypothèse de fragments de pièces à dos terminées n'est pas à exclure. 9 de ces pièces sont des fragments proximaux, 5 des fragments mésiaux et 3 des fragments distaux. 10 fragments portent une retouche directe du bord opposé au dos, seule une pièce porte une retouche inverse d'une extrémité du type Vachons.

En conclusion, la présence de très nombreuses ébauches dont le bord opposé au dos est régularisé par retouche directe alors que le dos n'est pas terminé à cause du bris de la pièce montre que la régularisation – si nécessaire - du bord opposé intervient avant le façonnage du dos. La retouche affecte majoritairement les deux extrémités afin de les appointer. Le dos semble être aménagé par double encochage (fig. 22 – n° 2). Il est impossible de préciser si une extrémité était sélectionnée de manière préférentielle pour débuter le façonnage.

Cette modalité d'aménagement du support laminaire par double encochage est attestée sous la forme d'ébauches dans le niveau supérieur. Néanmoins, les seuls exemplaires présents (fig. 21 – n° 5) concernent la collection Saint-Périer (III) et peuvent, par conséquent, être interprétés comme une contamination du niveau inférieur. Néanmoins, la présence de certaines pointes des Vachons dans la collection Passemard (fig. 21 – n° 4) induit la forte probabilité pour que ces modalités concernent également une certaine partie des pointes à dos du niveau supérieur.

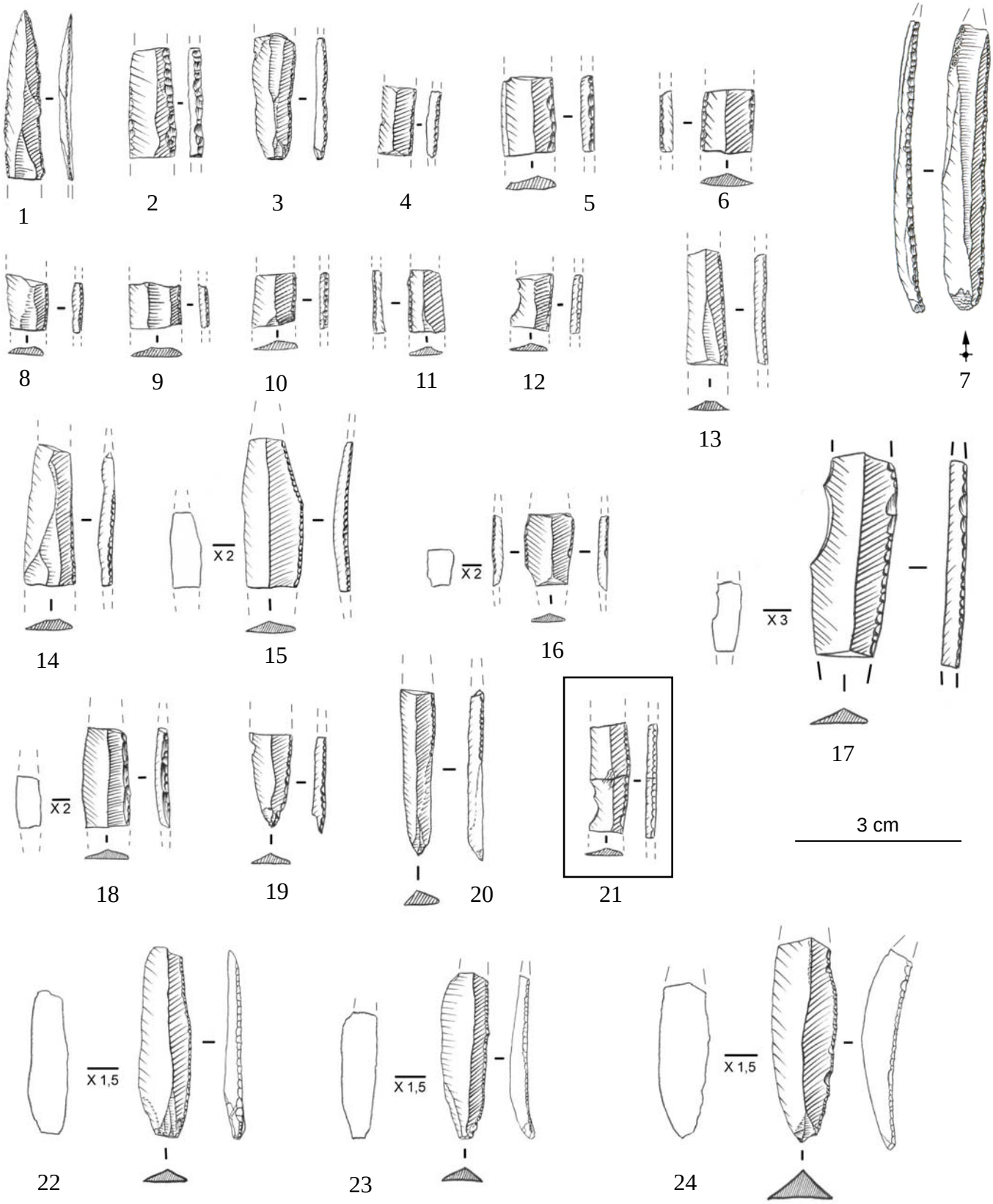


Fig. 24 - Lamelle à retouche marginale sur support à tendance rectiligne, Isturitz, niveau IV/FIII.
N° 1 : collection Passemard, niveau FIII.
N° 2, 3, 4 : tamisage 2004, niveau IV.
N° 5, 6 et 8 à 24 : tamisage 2005, niveau IV.
N° 7 : collection Saint-Périer, niveau IV.
N° 21 : raccord des lamelles 10 et 12, tamisage 2005, niveau IV.

C. Les lamelles à retouche marginale.

Après intégration des données des tamisages des déblais, le groupe d'armature le plus important au niveau quantitatif est représenté par les lamelles à retouche marginale. Seules trois lamelles sont présentes dans la collection Saint-Périer et une lamelle dans la collection Passemard alors que 54 objets ont été découverts lors de la campagne 2005 et 17 en 2004 pour un volume total de sédiment tamisé inférieur à 1 m^3. Il est difficile de définir la raison de la variabilité dimensionnelle et technique de ces lamelles à retouche marginale. Leur gabarit les distingue des Microvachons et des pointes des Vachons (fig. 27) notamment au niveau de l'épaisseur, largement inférieure. Celle-ci est très homogène et se concentre autour de 2 mm. Par contre, leur largeur est nettement plus variable et oscille entre moins de 5 mm et plus de 12 mm. Le support passe de la lamelle à la petite lame (fig. 24, 25). Différents types d'armatures sont peut-être rassemblés au sein d'un même groupe typologique. Nous avons pour l'instant isoler trois sous-types :

1. Les lamelles à retouche marginale, très majoritairement unilatérale, et dont le support est très rectiligne. Ces dernières forment le groupe quantitativement le plus important (fig. 24). La retouche est quasi-exclusivement directe totale, parfois partielle et concerne très majoritairement le bord droit. Si l'on prend l'exemple des 51 lamelles collectées en 2005, sur 46 latéralisables, 36 possèdent une retouche du bord droit, 6 une retouche des deux bords, et 4 une retouche du bord gauche (parmi celles-ci, deux sont des lamelles à retouche inverse). Les quelques exemplaires presque entiers ne dévoilent pas une morphologie particulièrement effilée et convergente en partie distale (fig. 24 – n° 22 et 23).

2. Quelques lamelles sont réalisées sur des supports légèrement courbes et torses en partie proximale, naturellement effilés (pour les exemplaires sub-entiers) à l'instar des lamelles de la Picardie. Néanmoins, le bord retouché n'est pas systématiquement dextre, le pan-revers est peu visible voire absent et aucun vestige de retouche tertiaire du biseau n'est présent. Elles se distinguent des lamelles de la Picardie par des modalités opératoires différentes puisqu'elles n'ont pas été extraites à partir de burins du Raysse. Ces derniers sont en effet absents à Isturitz comme nous le verrons, ultérieurement, lors de l'étude des produits de débitage (fig. 25).

3. Enfin, chaque campagne de tamisage a offert quelques exemplaires de lamelles à retouche inverse et à retouche alterne (fig. 26). Ce petit nombre peut s'expliquer par une contamination des déblais aurignaciens mais l'appartenance au faciès gravettien n'est pas à exclure.

Ces sous-types ne règlent pas le problème de la variabilité dimensionnelle puisque les lamelles rectilignes comme les lamelles légèrement courbes et torses possèdent des critères métriques variés. Il est trop tôt pour préciser si ces variabilités masquent une diversité des types ou si le même type est peu normé au niveau des caractéristiques métriques (et des modalités opératoires d'extraction du support). Cette diversité pourrait également s'expliquer par une polyvalence fonctionnelle (couteau/projectile) d'un même type d'armature. Au final, les caractéristiques communes à ce type d'armature sont l'utilisation d'un support mince (les supports épais de plus de 4 mm représentent des cas déviants (fig. 24 – n° 24), et l'aménagement du bord droit par retouche marginale (qui tend parfois vers l'abattage marginale d'un dos lorsque le rapport largeur/épaisseur du support augmente c'est-à-dire lorsque la réduction de la largeur est proportionnellement plus importante que celle de

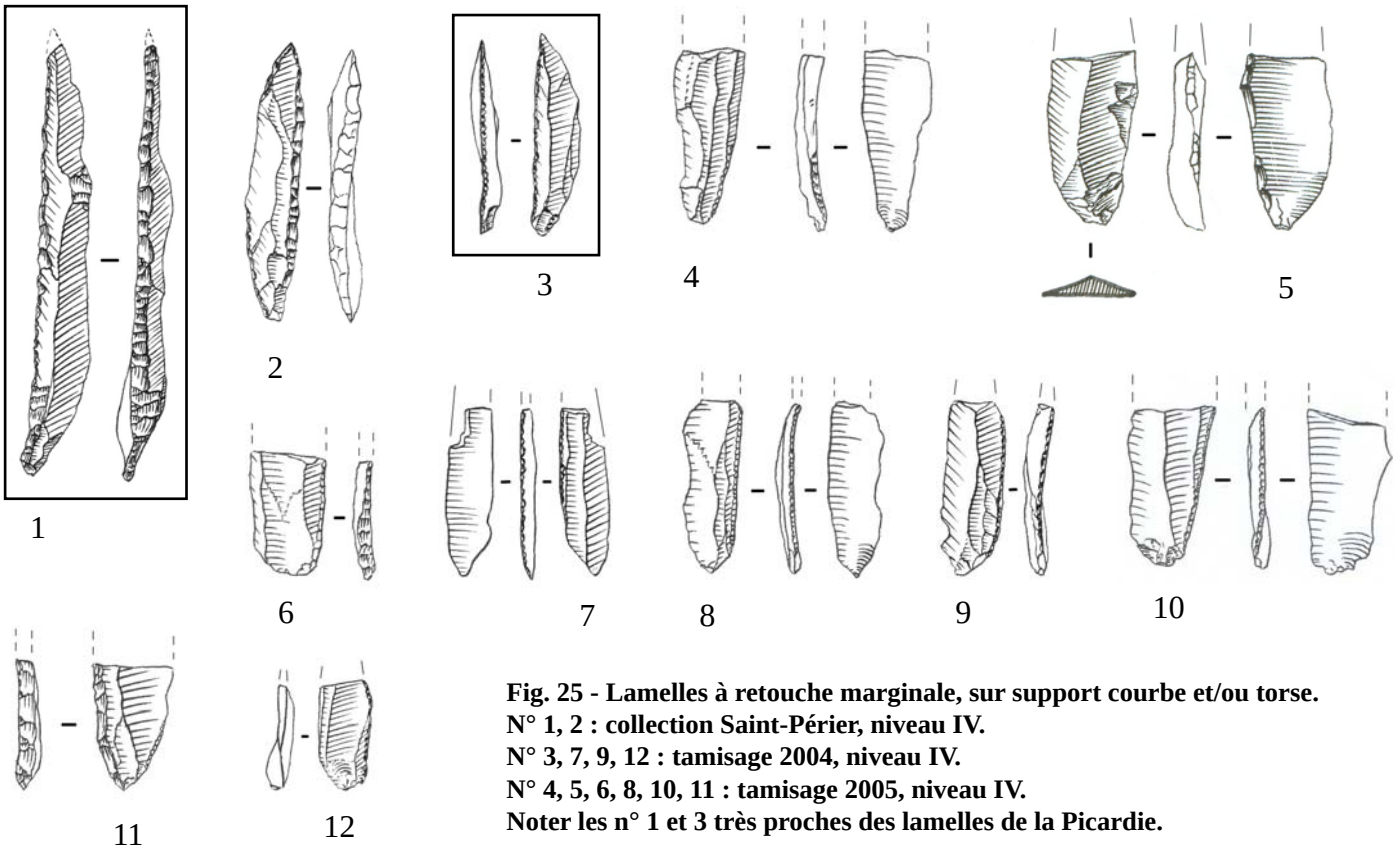


Fig. 25 - Lamelles à retouche marginale, sur support courbe et/ou torse.
N° 1, 2 : collection Saint-Périer, niveau IV.
N° 3, 7, 9, 12 : tamisage 2004, niveau IV.
N° 4, 5, 6, 8, 10, 11 : tamisage 2005, niveau IV.
Noter les n° 1 et 3 très proches des lamelles de la Picardie.

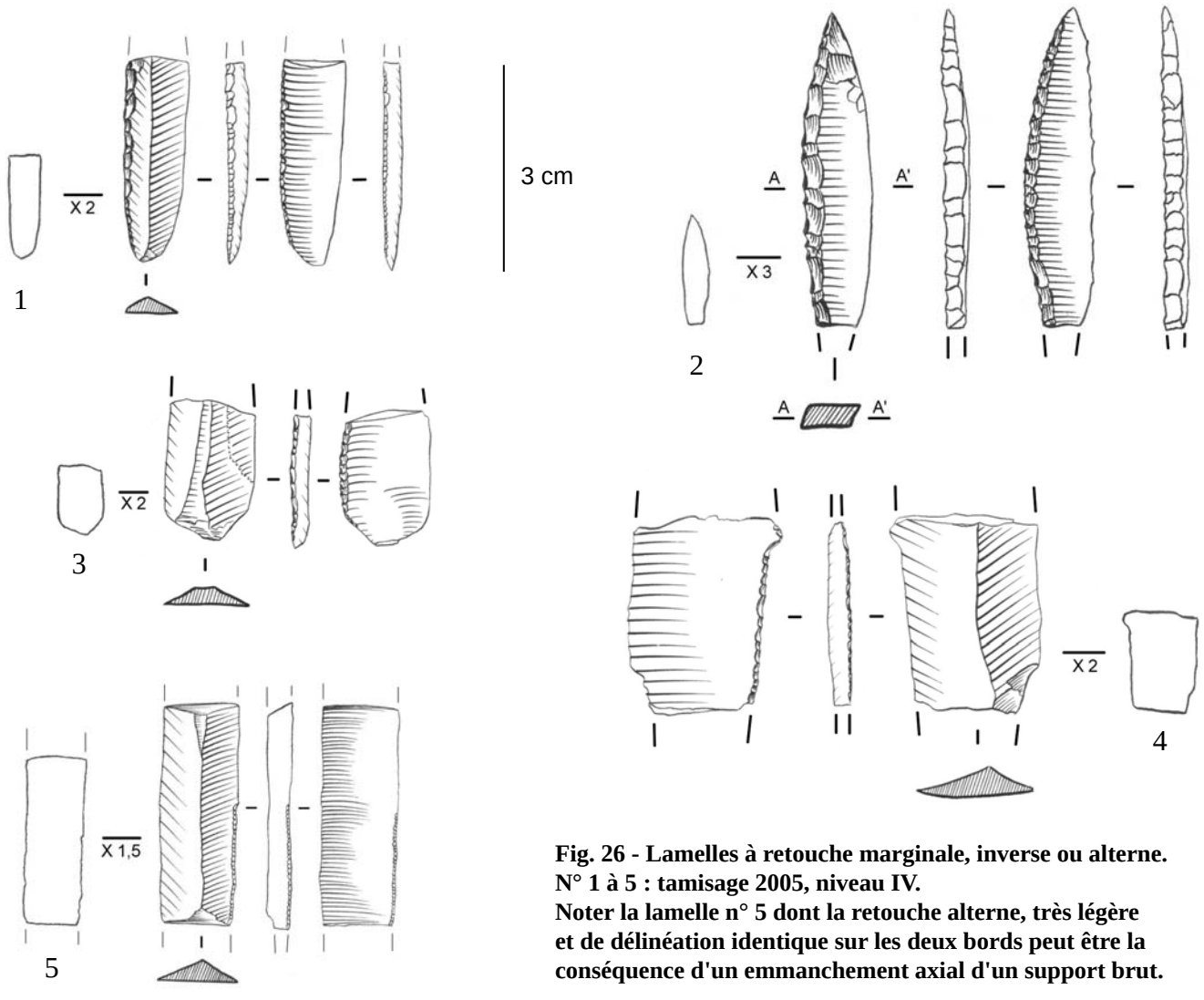


Fig. 26 - Lamelles à retouche marginale, inverse ou alterne.
N° 1 à 5 : tamisage 2005, niveau IV.
Noter la lamelle n° 5 dont la retouche alterne, très légère et de délinéation identique sur les deux bords peut être la conséquence d'un emmanchement axial d'un support brut.

l'épaisseur, ce qui exprime, de fait, une contrainte technique plus qu'un choix), directe totale (les retouches partielles sont très minoritaires). Signalons enfin la présence d'une lamelle à retouche marginale légèrement torse en partie proximale au sein du niveau supérieur (collection Passemard, niveau C) qui attesterait la perduration des lamelles (fig. 21 – n° 3).

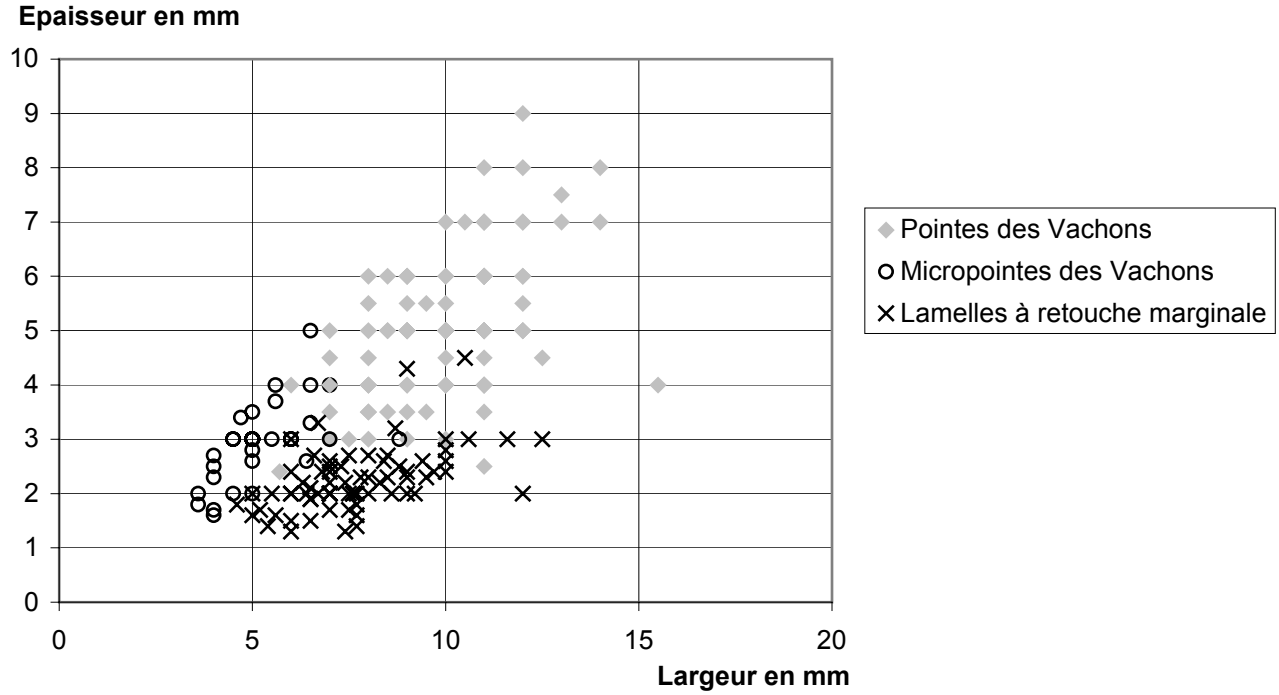


Fig. 27 – Rapport largeur/épaisseur des pointes des Vachons (collection Saint-Périer, niveau IV), des Microvachons (collection Saint-Périer, niveau IV, tamisage 2004 et 2005) et des lamelles à retouche marginale (tamisage 2004 et 2005).

Une utilisation comme armature de projectile avérée mais dans quelle proportion ?

Seules deux lamelles portent une fracture complexe. Une fracture en marche burinante de 5 mm est observable sur l'une des lamelles retouchées « de tendance Picardie » recueillies lors du tamisage 2004 (fig. 25 – n° 7) ainsi qu'une autre en marche plane de 4 mm sur une lamelle rectiligne recueillie lors du tamisage 2005. Ces indices alimentent l'hypothèse de l'utilisation d'au moins une partie de ces lamelles comme armatures de projectiles.

Aucune expérimentation n'a pour l'instant été réalisée sur des objets morphologiquement similaires mais, suite aux données de Fisher et al. (1984), les types de fractures ne sembleraient pas varier selon la morphologie de la pointe. La seule variation observable est la longueur des enlèvements, celle-ci étant directement proportionnelle à la dimension de la pointe. D'autres expérimentations sont ici nécessaires pour confirmer l'absence de corrélation entre la morphologie de la pointe et les types de fractures.

En effet, la prépondérance des fractures nettes et rectilignes sur les fractures complexes pourraient s'expliquer par la légèreté du gabarit des lamelles. Le paramètre de l'emmanchement doit aussi être testé sous forme d'expérimentations plus approfondies. En effet, les fragments distaux et les lamelles entières sont rares. La plupart des exemplaires sont

des fragments proximaux ou des fragments mésiaux (fig. 25). Avec la légèreté du gabarit, un emmanchement axial profond pourrait expliquer cette sur-représentation des fragments mésiaux et proximaux au détriment des fragments distaux d'une part (les fragments mésiaux et proximaux étant rapportés au campement avec l'arme) et des fractures nettes sur les fractures complexes d'autre part.

D. Les lamelles à dos.

A l'instar des autres armatures microlithiques, c'est la reprise des déblais qui dévoile leur présence (fig. 28). Le groupe est assez hétérogène : certains fragments présentent un abattage du dos peu soigné (fig. 28 – n° 13), d'autres, au contraire, un dos très soigné et très rectiligne, abattu à l'aide de retouches croisées (fig. 28 – n° 1 à 3). Les supports sont variés : certaines pièces sont réalisées sur support étroit, parfaitement rectiligne et assez épais. L'hypothèse d'un débitage de type burinant est ici envisageable (fig. 28 – n° 1 à 3). Au sein de la série 2004, trois pièces possèdent des supports inédits (fig. 28 – n° 8 à 10). Leur section, doublement convexe, associée à leur dimension restreinte, pourrait argumenter l'existence d'un débitage à partir d' « outils-nucléus » (burin caréné ?).

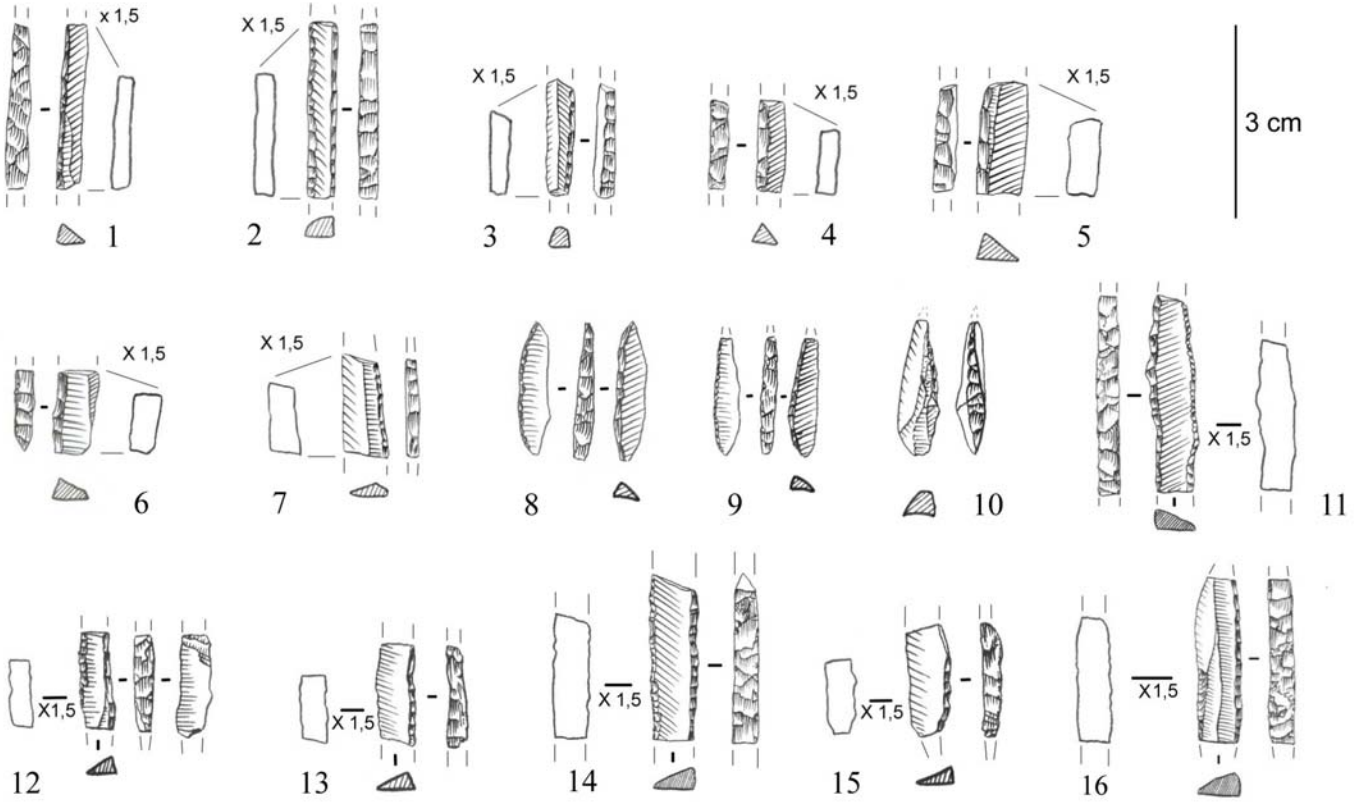


Fig. 28 - Lamelles à dos, Isturitz, niveau IV.
N° 1 à 10 : tamisage 2004, niveau IV.
N° 11 à 16 : tamisage 2005, niveau IV.

De très petits éléments à dos sont également présents. Il reste alors à déterminer l'interprétation de cette variabilité dimensionnelle, d'une part, ainsi que la proportion réelle de lamelles à dos par rapport aux fragments mésiaux de Microvachons d'autre part, ces deux problèmes pouvant être liés. Dans le décompte général (tabl. 3), nous avons individualisé les lamelles à dos mésiales (groupe qui associe probablement des lamelles à dos avec des

fragments d'autres types de micro-armatures à dos) des lamelles à dos simples. Ces dernières sont définies par la présence d'au moins une extrémité qui se présente sous une forme non retouchée, effilée ou non. Dans le cas d'une extrémité appointée, l'objet passe dans le groupe des Microvachons.

E. Les Microvachons.

Quelques fragments proximaux de Micropointes à dos issus des déblais confirment l'existence de ce groupe typologique quasiment absent des anciennes collections (tabl. 3 et fig. 29). La diversité dimensionnelle (et pondérale) des pointes des Vachons, déjà observée dans les anciennes collections, semble alors d'autant plus important (fig. 10) car il n'existe pas de limite métrique claire. L'utilisation d'un support épais, la recherche de symétrie longitudinale voire d'une bisymétrie par retouche inverse rasante des extrémités sont des modalités morphotechniques qui les connectent directement au groupe des pointes des Vachons (fig. 10). Seule différence, la morphologie du dos tend davantage vers la rectitude (fig. 29 – n° 1 à 3). Ce critère pourrait peut-être nous permettre d'individualiser les Microvachons des Vachons. Notons cependant que, conséquence directe de la réduction du gabarit et donc de la largeur de la pièce, la convexité est moins perceptible.

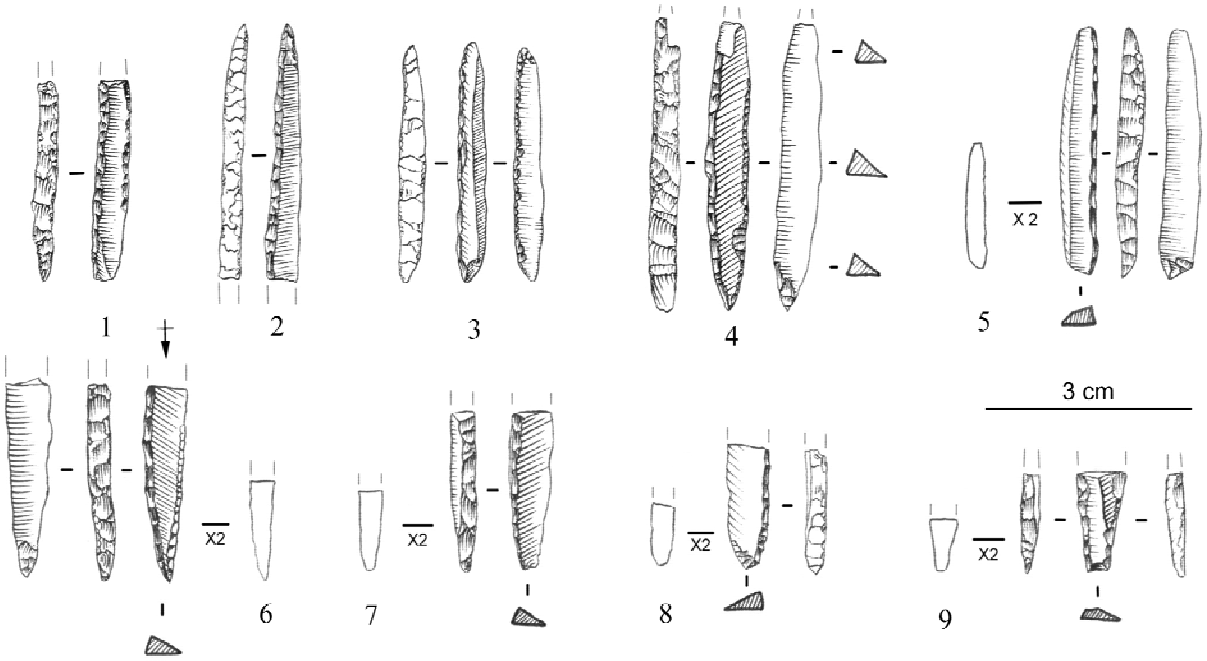


Fig. 29 - Microvachons, Isturitz, niveau IV.
N° 1 : collection Passemard, niveau FIII. N° 2, 3 : collection Saint-Périer, niveau IV.
N° 4 : tamisage 2004, niveau IV. N° 5 à 9 : tamisage 2005, niveau IV.

Cette différence morphologique pourrait témoigner d'emmanchements différents (axial pour les pointes des Vachons/latéral pour les Microvachons) et semblerait, pour l'exemple d'Isturitz, être une modalité plus pertinente que les critères métriques classiques. Mais si la rectitude du dos devient un critère technique permettant l'individualisation des Microvachons des pointes des Vachons, comment distinguer les lamelles à dos simples et extrémité distale effilée des Microvachons ? Le problème de la délimitation typologique est ainsi repoussé (fig. 29 – n° 5). Soulignons enfin que les légères retouches inverses rasantes

des extrémités sont également présente et, qu'étant donné le gabarit et la rectitude des lamelles, n'a aucun lien avec une quelconque recherche d'amincissement (fig. 29 – n° 5). La similarité entre les retouches inverses rasantes des Microvachons et celles des pointes des Vachons, quelle que soit leur gabarit, confirme, une nouvelle fois, l'existence d'un raffinement stylistique qui n'a pas d'explication technique.

F. Les lamelles à dos (bi)tronquées.

Les lamelles à dos (bi)tronquées, bien qu'en nombre restreint, forment une catégorie dont la présence est néanmoins manifeste. Cinq lamelles ont été retrouvées durant la campagne 2004 (fig. 30 – n° 5 à 7) et six durant la campagne 2005 (NR=6 ; NO=5)[4] (fig. 30 – n° 8 à 10). Toutes les pièces découvertes dans les déblais (2004 et 2005) sont réalisées sur support lamellaire.

Les six pièces entières (deux en 2004 et trois en 2005 dont un raccord) possèdent une double troncature rectiligne oblique opposée (fig. 30 – n° 4, 5, 7, 8, 9, 10), à l'instar des pièces entières présentes dans la collection Saint-Périer (fig. 30 – n° 1 à 3). Les lamelles fragmentées (et possédant une troncature unique donc) présentent également, et ce de manière exclusive, une légère obliquité de la troncature. Cette obliquité symétrique des troncatures selon un axe horizontal médian (la pièce est en forme de trapèze) caractérisent les lamelles à dos (bi)tronquées.

A l'instar des autres armatures, la diversité morpho-dimensionnelle s'oppose à l'homogénéité conceptuelle (principe de la troncature oblique, opposées dans le cas des bitronquées). Ainsi, le support de cinq pièces présentes dans la collection Saint-Périer tend davantage vers la lame que vers la lamelle (fig. 30 – n° 1, 2 et 3). Enfin, ces objets posent de nouveau la question de l'interprétation des lamelles à dos mésiales, catégorie qui inclut, de manière probable, certains fragments mésiaux de lamelles à dos bitronquées.

Aucune fracture complexe n'a pu être observée sur ces armatures lithiques. Cependant, et comme nous le verrons dans la partie suivante, la présence d'une lamelle à dos tronquée abandonnée suite à une fracture d'impact sur un atelier de fabrication d'armatures à Tercis (série Daguin) laisse envisager une fonction équivalente pour les lamelles à dos tronquées d'Isturitz.

[4] NR : nombre de reste ; NO : nombre d'objets finis après raccord.

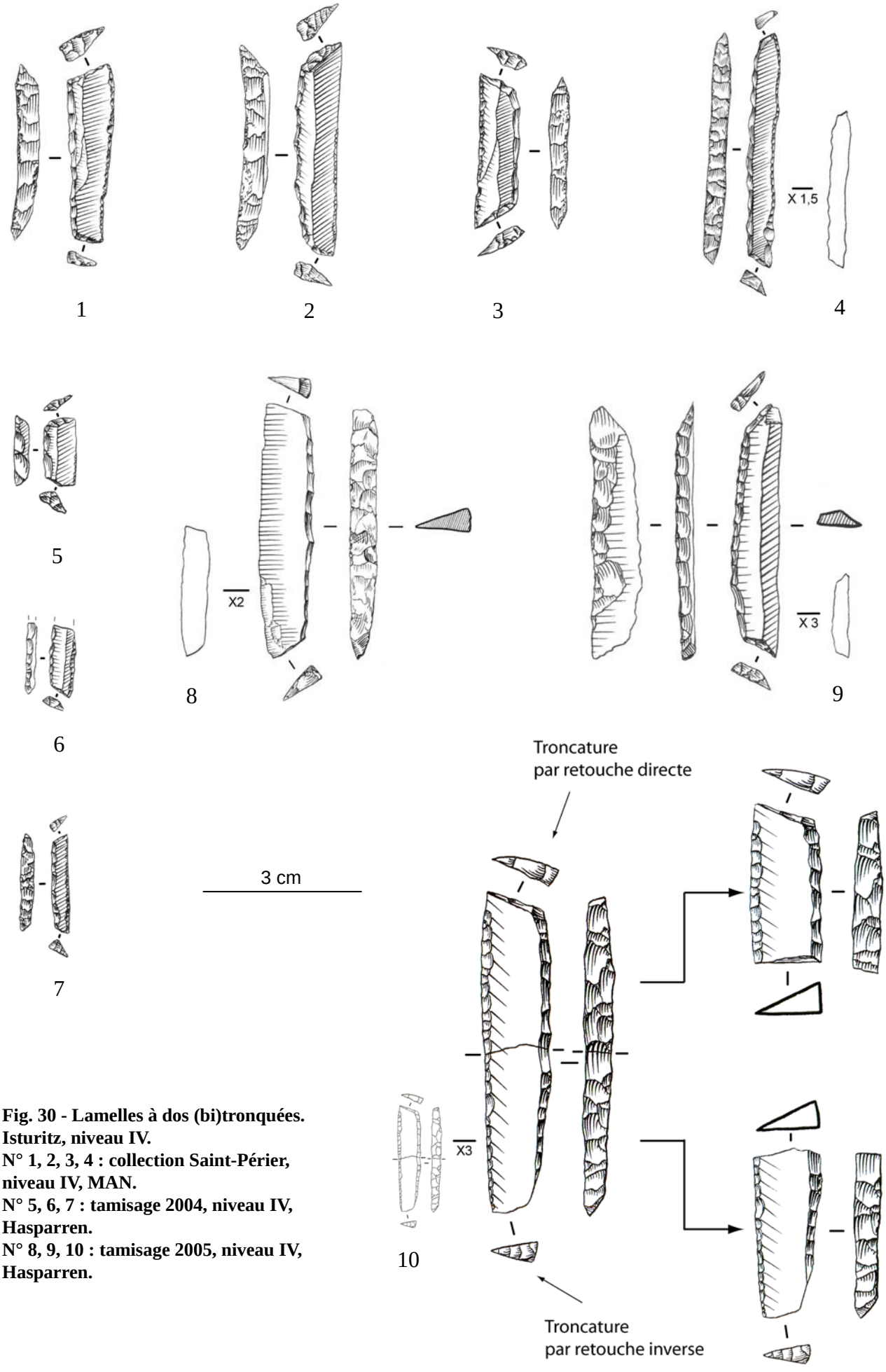


Fig. 30 - Lamelles à dos (bi)tronquées. Isturitz, niveau IV.
N° 1, 2, 3, 4 : collection Saint-Périer, niveau IV, MAN.
N° 5, 6, 7 : tamisage 2004, niveau IV, Hasparren.
N° 8, 9, 10 : tamisage 2005, niveau IV, Hasparren.

G. Autres.

Deux lamelles appointées par retouche semi-abrupte du niveau IV (collection Saint-Périer) évoquent les pointes de Font-Yves bien qu'il puisse s'agir de deux variantes de lamelles à retouche marginale (fig. 32). Ces deux pointes pourraient également provenir d'une contamination du niveau aurignacien sous-jacent. Une Fléchette est présente dans le niveau IV (fig. 31). Regroupées sous la dénomination d'attente « feuille de charme » selon la terminologie d'André Cheynier (1949), deux pièces à dos de la collection Passemard (niveau inférieur FIII) se distinguent par leur morphologie des Microvachons étroites, aux bords parallèles et rectilignes, de la collection Saint-Périer et des déblais. Les deux bords convergent ici dans la partie distale. Le dos et un large talon arrondi sont aménagés à l'aide d'une retouche directe. L'une d'entre elle porte également une retouche inverse du bord opposé (fig. 33). Aucune autre pièce de ce genre n'a pour l'instant été retrouvée lors du tamisage des déblais.

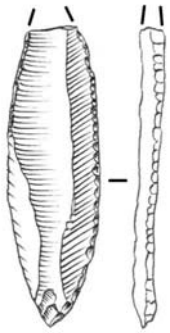


Fig. 31 – Fléchette. Collection Saint-Périer, niveau IV.

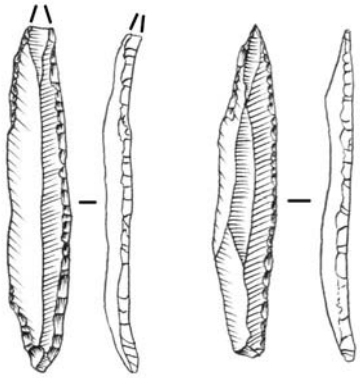


Fig. 32 – Pointes à dos marginale. Collection Saint-Périer, niveau IV.

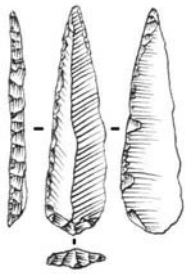


Fig. 33 – « Feuille de charme ». Collection Passemard, niveau FIII.

H. Les armatures gravettiennes du niveau IV/FIII d'Isturitz : synthèse.

Une panoplie d'armatures.

La première conclusion sur les armatures gravettiennes concerne leur représentativité numérique au sein de l'assemblage lithique. Les pointes à dos représentaient plus de 2% des outils décomptés dans l'ensemble des deux collections Saint-Périer et Passemard (Esparza San Juan, 1990 et 1995). La sur-représentation des burins, au sein des séries recueillies lors des deux campagnes de tamisage, incite à minorer leur importance numérique. Leur quantité doit être, en réalité, largement inférieure à 1%.

En revanche, les trois tests de tamisage des déblais montrent l'importance des armatures microlithiques. Ces dernières représentent 2,8 % de l'outillage lors du tamisage de 1998 puis 10,5 % en 2004 et 12% en 2005 avec un maillage plus fin ce qui tend à contrebalancer la réduction du nombre de pointes à dos. Les armatures lithiques sont donc beaucoup plus variées et nombreuses que ne le laissent entrevoir les anciennes collections.

D'autre part, une réflexion intéressante concerne le lien entre les burins de Noailles, présents en quantité incroyable au sein des déblais (environ 55% des outils), et la sphère cynégétique. Ces outils soulèvent l'importance du travail des matières périssables. Quelle peut être la relation entre cet outil domestique et la fabrication des armes de chasse, notamment en bois végétal ?

La domination des pointes des Vachons sur les autres catégories d'armatures au sein de la collection Saint-Périer est un artifice lié aux méthodes de fouille. En réalité, de nombreuses armatures sont présentes : Microvachons, lamelles à dos mésiales, lamelles à dos simples, lamelle à retouche marginale, lamelles à retouche marginale tendance « lamelle de la Picardie », lamelles à dos tronquées et bitronquées. Par contre, les pointes à cran sont absentes des assemblages étudiés. La plupart de ces armatures sont inédites dans un contexte de Gravettien à Noailles. Par exemple, les lamelles bitronquées sont absentes du niveau 4 (Gravettien à Noailles) de l'Abri Pataud (David, 1985 ; Pottier, 2005 et observations personnelles). Il pourrait éventuellement s'agir d'une contamination inter-couche mais aucune donnée complémentaire ne vient appuyer une telle hypothèse. Il apparaît néanmoins probable que de nombreuses pièces à dos appartiennent bien au Gravettien.

Nous en sommes alors réduit, pour l'instant, à observer une grande variabilité des types d'armatures lithiques ainsi - et ceci semble être une caractéristique importante du Gravettien à Noailles voire du Gravettien en général – qu'une variabilité dimensionnelle importante au sein de chaque catégorie d'armature. Cette variabilité dimensionnelle contraste avec la forte unité conceptuelle qui se retrouve au sein de chaque type d'armature. Chaque type supporte ainsi une multiplication par deux ou par trois de son gabarit à l'instar de ce que l'on trouve déjà, finalement, au sein du groupe général des pointes de Vachons. Cette dualité entre forte unité conceptuelle et souplesse dimensionnelle est, pour l'instant, le seul fil directeur entre ces armatures gravettiennes (fig. 34).

En ce qui concerne les pointes à dos, il est intéressant de noter la possibilité de l'existence d'un critère de distinction entre le groupe des Microvachons et celui des pointes des Vachons complémentaire des critères dimensionnels habituels. Il s'agit de la rectitude du dos qui serait plus prononcée au sein du groupe des Microvachons.

Les pointes des Vachons possèdent, en effet, une grande variabilité dimensionnelle et il est difficile de préciser si les différents gabarits distingués correspondent à une recherche intentionnelle ou si, *a contrario*, ces derniers sont uniquement dictés par les possibilités lithologiques. En revanche, ce groupe possède une forte unité par la recherche systématique d'un principe de symétrie selon l'axe joignant les deux extrémités qui permet d'identifier clairement une armature axiale.

Enfin, en ce qui concerne l'évolution diachronique du Gravettien d'Isturitz, l'étude des armatures lithiques a permis d'identifier la présence de pointes de Corbiac dont la morphologie particulière singularise le niveau supérieur. De grandes pointes à dos droit ou anguleux, inconnues dans le puissant niveau inférieur, sont également présentes. Les données sont malheureusement trop réduites pour préciser l'existence de différences éventuelles dans la composition du panel d'armatures microlithiques entre chacun des deux niveaux.

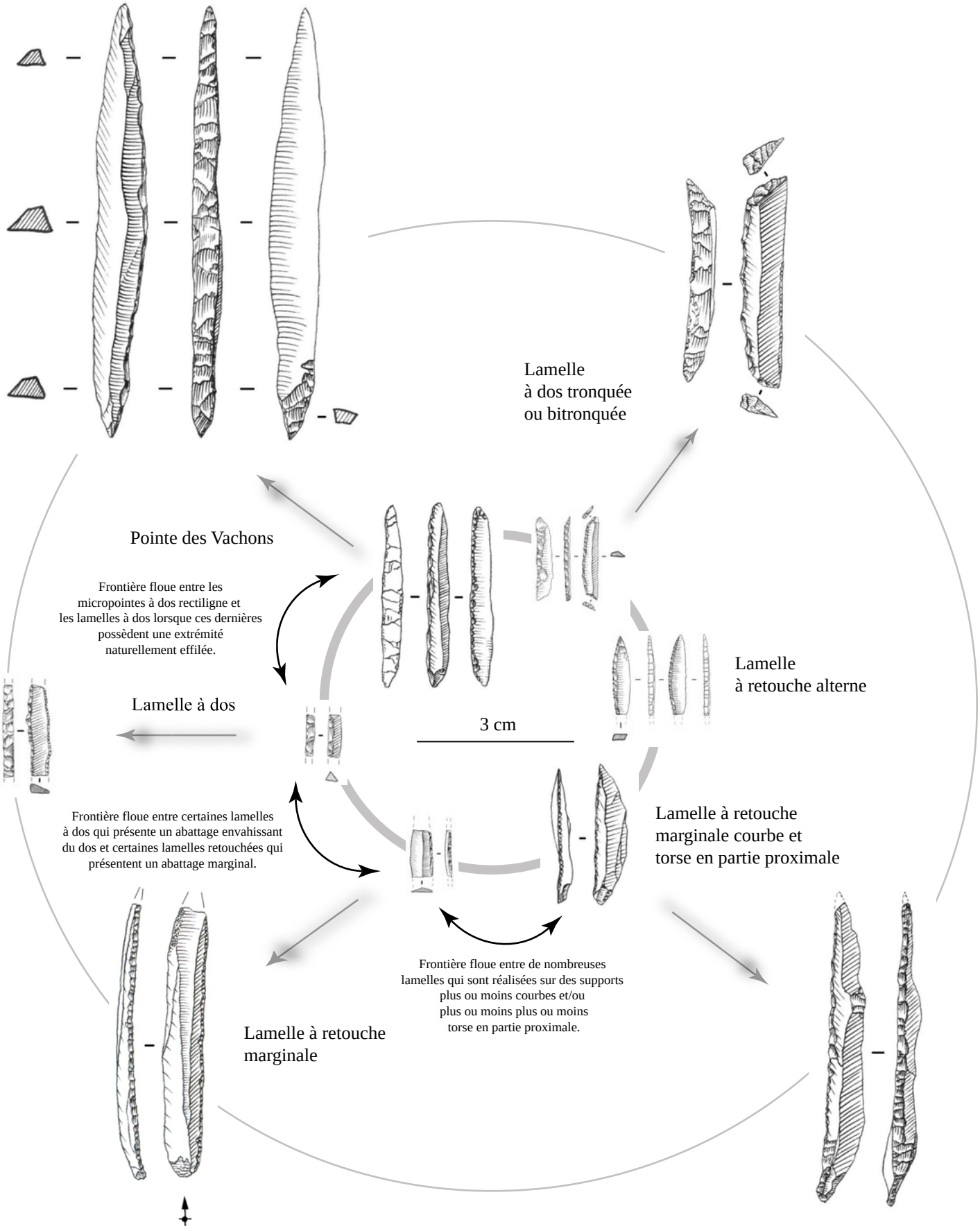


Fig. 34 - Les armatures gravettiennes d'Isturitz. Niveau inférieur IV/FIII.

On observe, d'une part, une diversité des groupes typologiques et, d'autre part, une grande variabilité dimensionnelle au sein de chaque type d'armature.

IV. Les modalités opératoires du Gravettien d'Isturitz.

A. Introduction.

La caractéristique fondamentale de l'assemblage est la faible dimension des tables laminaires en fin d'exploitation ainsi que le nombre considérable de nucléus à éclats ou à tendance laminaire. Dans chacun des deux niveaux, la grande majorité des nucléus sont abandonnés dans un état médiocre (nervures irrégulières et corniche détériorée). Les nucléus réguliers sont très rares au regard du nombre considérable de nucléus présents au sein des deux collection Passemard et Saint-Périer (plus de 400).

La collection Saint-Périer étant trop importante, nous donnons ici une rapide synthèse du débitage fondée sur l'étude des nucléus de la collection Passemard (niveau FIII et C) qui présente le double avantage d'être quantitativement plus restreinte (131 nucléus pour FIII et 54 pour C) et d'être moins triée que la collection Saint-Périer étant donné la présence plus importante de nucléus informes dans la collection Passemard qui se retrouvent dans les déblais des fouilles Saint-Périer.

Néanmoins, les deux collections présentent un échantillon de pointes des Vachons et de nucléus représentatif comme le montre l'occurrence assez faible de ces pièces au sein des déblais par rapport aux burins ou aux produits bruts de débitage.

B. Un choix de matière première peu sélectif.

Les supports de nucléus montrent une grande variabilité : ce sont des éclats épais qui sont majoritairement utilisés, mais des blocs de dimensions apparemment restreintes peuvent également être investis ainsi que des plaquettes ce que confirme d'ailleurs l'examen de la collection Saint-Périer (fig. 35).

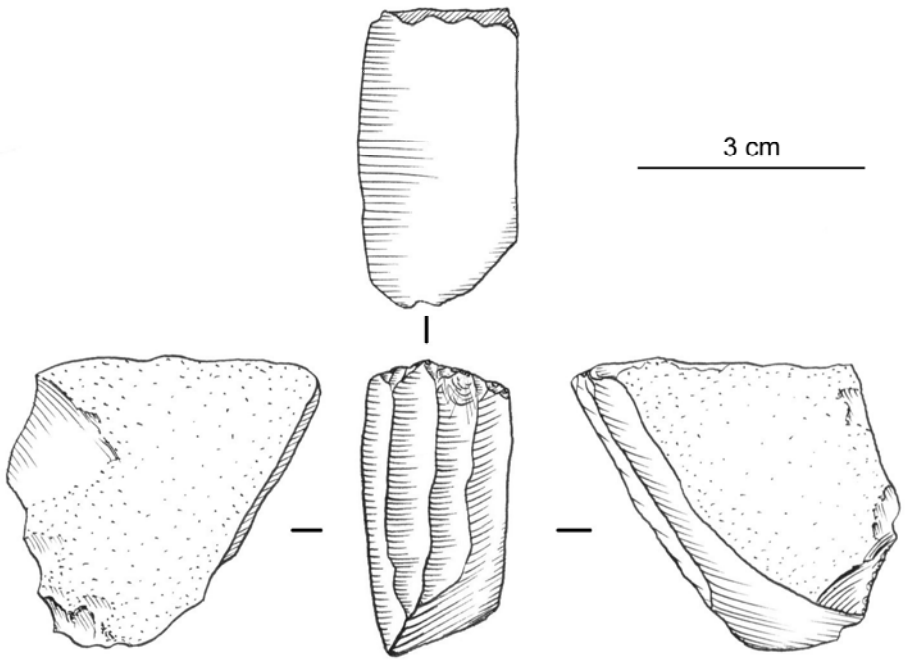


Fig. 35 – Nucléus 83889-10553 R-1942. Collection Saint-Périer, niveau IV.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.

Les éclats utilisés comme support de nucléus ne répondent pas à une recherche intentionnelle par fragmentation. Avec les plaquettes, ils possèdent ce double avantage de permettre l'installation rapide, sans grande préparation, d'une table naturellement cintrée. Le choix du support du nucléus ne semble pas orienté par la recherche d'un gabarit particulier mais semble davantage dépendre des disponibilités lithologiques.

Fig. 36 – Nucléus 83888R1853-1932. Collection Saint-Périer, niveau III.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.

Le silex le plus proche (Flysch type calcaire de Bidache) se présente sous la forme de petites plaquettes et d'éclats particulièrement appréciées des gravettiens car leur morphologie induit naturellement deux des quatre tendances qui caractérisent les modalités opératoires du débitage du Gravettien à Noailles d'Isturitz, à savoir, rapidité du débitage (la phase de mise en forme coïncide souvent avec l'initialisation du débitage ; soin limité) et implantation de tables cintrées et rectilignes (fig. 36). Les deux autres modalités étant le principe d'auto-entretien par plan sécants et la continuité du débitage entre grandes lames, petites lames et lamelles.

C. Une continuité entre lames et petites lames.

Dans chacun des deux niveaux gravettiens, les nucléus présentent majoritairement des tables comprises entre 4 et 5 cm en fin d'exploitation. La disproportion entre, d'une part, le grand nombre de pointes des Vachons et d'outils sur lame (grattoirs sur bout de lame, lames retouchées) et, d'autre part, la très faible présence de nucléus à grandes lames (une vingtaine à peine pour l'ensemble des deux collections du niveau inférieur), soulève la question de l'existence d'une continuité de la production entre grandes lames et petites lames/lamelles dans l'hypothèse où les supports d'outils et d'armatures sont confectionnés dans la grotte.

Une réduction progressive du gabarit des supports tout au long de l'exploitation du nucléus semble envisageable. Pour l'ensemble des deux collections du niveau inférieur, seule une dizaine de nucléus porte des négatifs d'enlèvements plutôt réguliers en fin d'exploitation.

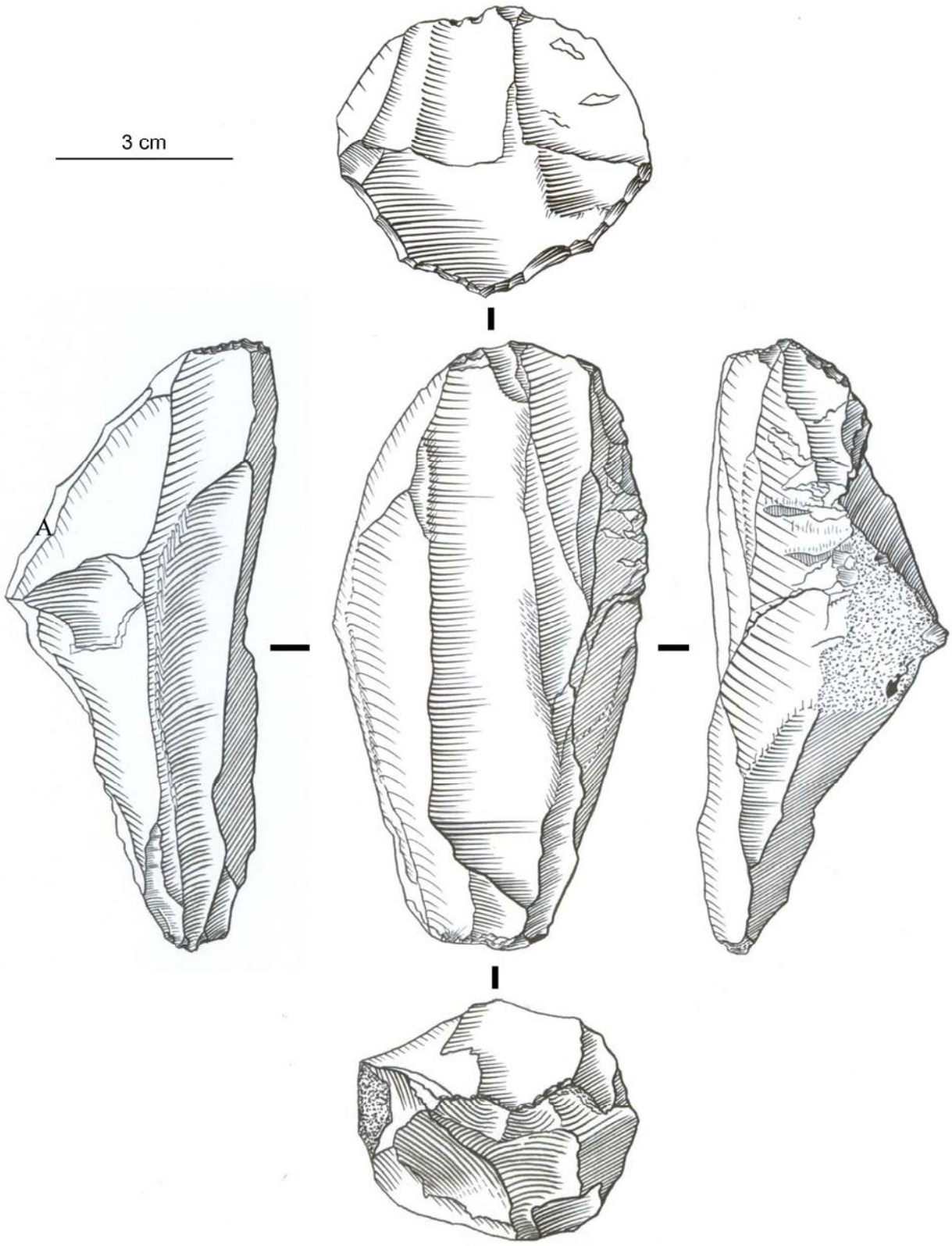


Fig. 37 – Nucléus 10338. Collection Saint-Périer, niveau IV.
Matériau : Treviño. La présence de négatifs de grands enlèvements laminaires au dos du nucléus (A) indique la réorientation du volume. La pièce a subi l'action du feu.

Pour la seule collection Passemard du niveau supérieur, seuls 4 nucléus portent des négatifs laminaires réguliers.

Le nucléus à partir duquel a probablement été extrait des supports de pointes des Vachons que nous présentons sur la page précédente est l'un des plus grands et des plus réguliers de l'ensemble des deux collections du niveau inférieur (fig. 37 et 38). Il concerne l'exploitation d'un matériau lointain du nord de l'Espagne (silex de Treviño), pourtant très faiblement représenté (2 exemplaires, l'autre est représenté par le nucléus 83889R11843, fig. 39) au regard des très nombreux nucléus en Flysch de type calcaire de Bidache (cf. partie suivante).

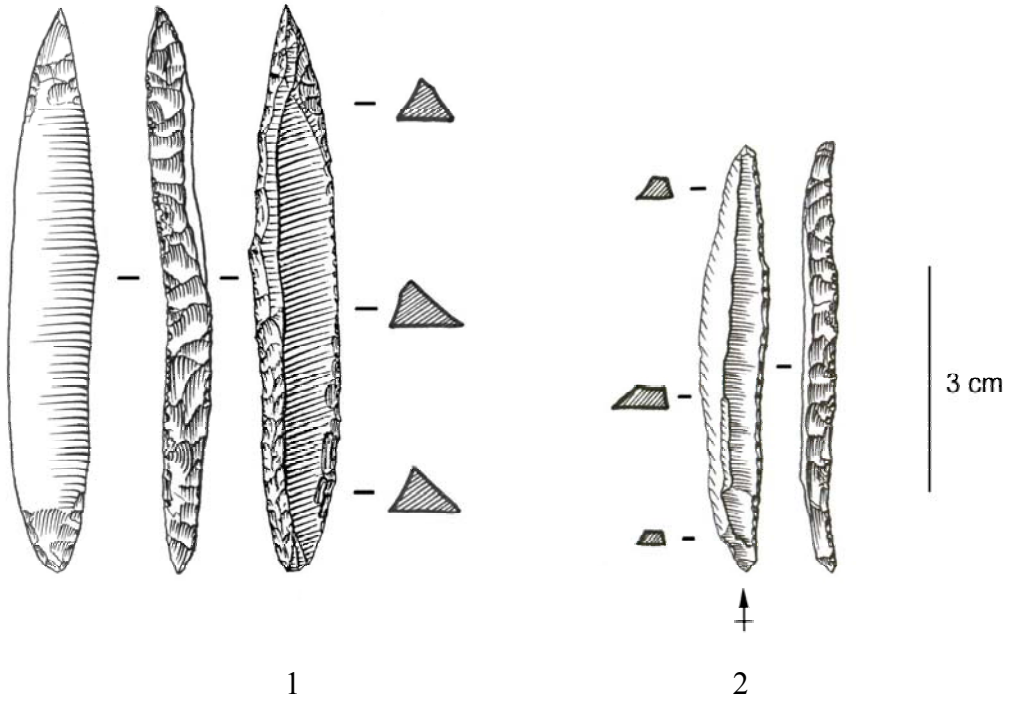


Fig. 38 – Deux pointes des Vachons en Treviño qui ont pu être confectionnées à partir de supports extraits sur le nucléus présenté sur la figure précédente. Il existe en effet une dizaine de pointes des Vachons en Treviño pour seulement deux nucléus de la même matière. Collection Saint-Périer, niveau IV.

Le plus grand nucléus du niveau supérieur (collection Passemard C) possède une table laminaire haute de 8 cm. Parmi les nucléus laminaires du niveau inférieur (collection Passemard FIII), seuls 4 exemplaires ont potentiellement servi à extraire des supports de pointes des Vachons au moment de leur abandon (table avec négatifs de produits laminaires réguliers de longueur plutôt comprise entre 7 et 9 cm).

Ces derniers semblent avoir été abandonnés suite à l'impossibilité de poursuivre le débitage. La table laminaire de l'un des nucléus est définitivement détériorée par un réfléchissement assez profond. Les trois autres possèdent un angle plan de frappe/table laminaire trop ouvert et/ou un cintre également trop ouvert qu'il est impossible de corriger. Ces données convergent avec l'idée d'une continuité dans la fabrication de grandes lames et de petites lames.

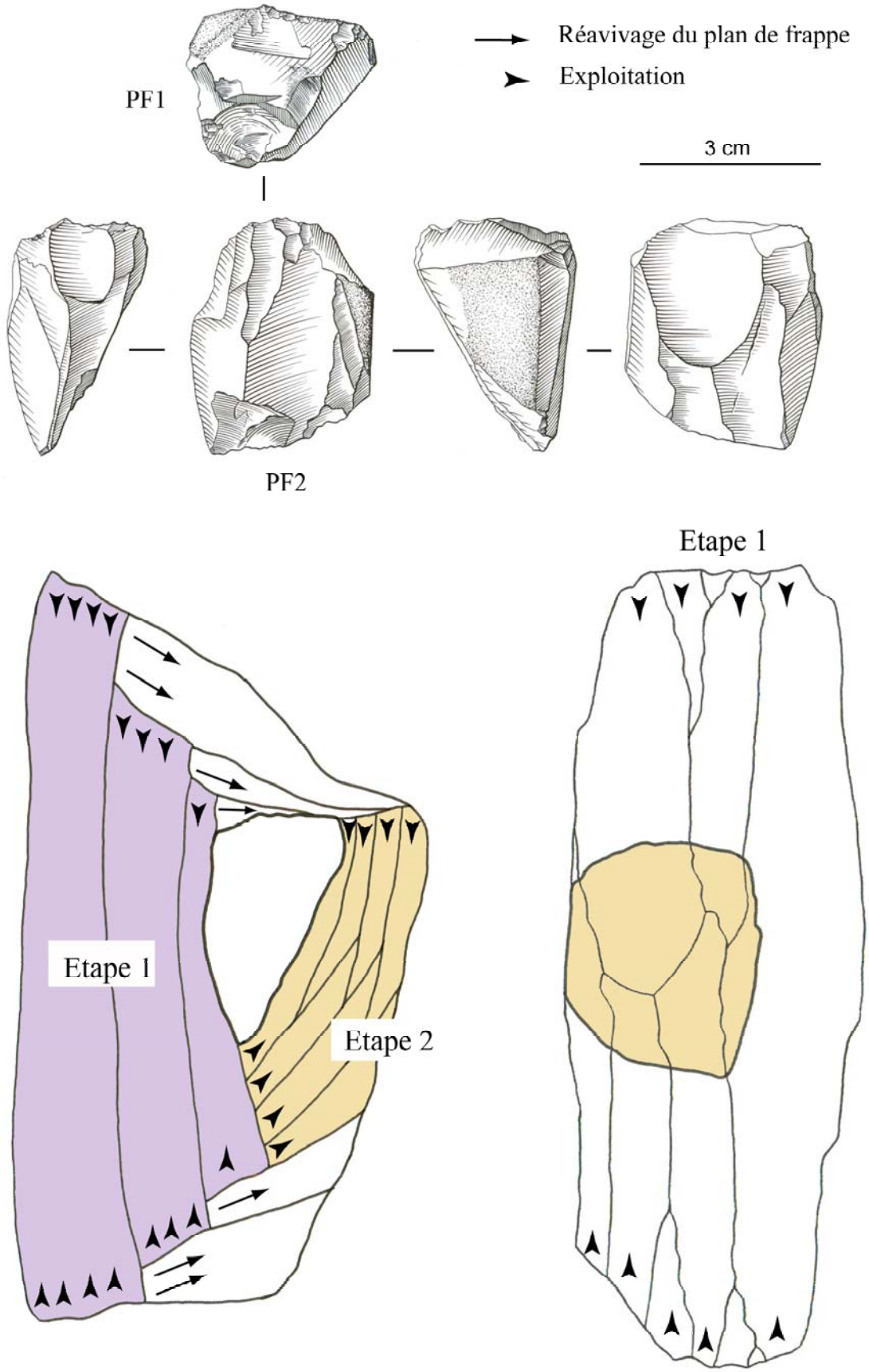


Fig. 39 – Nucléus 83889R11843. Collection Saint-Périer, niveau IV.
Matériau : Treviño. Le dos du nucléus en fin d'exploitation présente des négatifs laminaires dévoilant l'existence d'une exploitation antérieure (étape 1).

D. L'exemple des 10 nucléus laminaires de la collection Passemard (niveau FIII).

La tendance du débitage est aussi bien unipolaire (5 exemplaires) que bipolaire (4 au sens strict, 1 autre plutôt hiérarchisé en fin d'exploitation). La progression du débitage est majoritairement frontale avec une table étroite et cintrée (fig. 35, 36, 37, 40, 46, 48). Une tendance minoritaire, avec des tables laminaires présentant une table faciale plus large et un cintrage beaucoup moins accentué est également présente (fig. 39, 42, 43).

La composante unipolaire
avec ou non réimplantation de table.

Nous pouvons individualiser deux catégories de structure volumétrique :

Le premier groupe est majoritaire. Il comprend des nucléus qui possèdent une structure volumétrique majoritairement frontale avec une table étroite et cintrée. La table laminaire est implantée en profitant au mieux des morphologies naturelles des blocs ou des éclats.

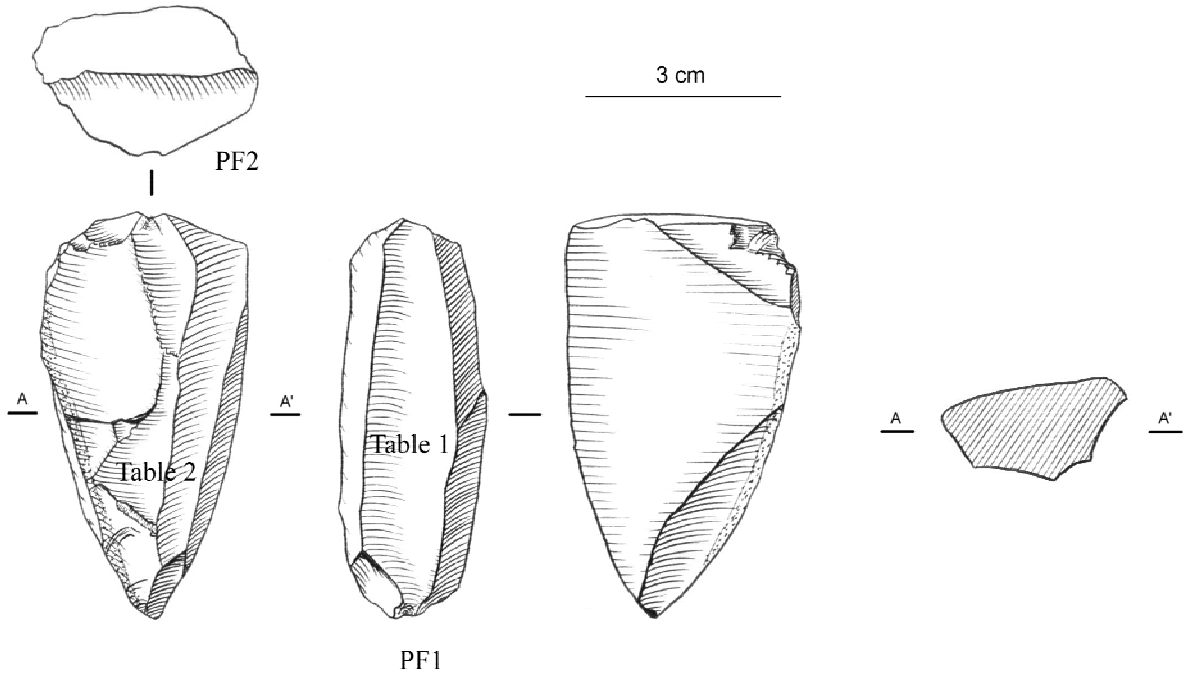


Fig. 40 – Nucléus 12012 R-1942 à tables opposées-décalées. Collection Saint-Périer, niveau IV. Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.

Le débitage laminaire, et ceci semble être une des caractéristiques principales du Gravettien moyen, répond au meilleur rapport coût/bénéfice. Il s'ensuit un réajustement permanent entre, d'une part, les volumes et les arêtes naturellement exploitables et, d'autre part, les intentions au cours du débitage.

Les plans de frappe sont très majoritairement lisses, inclinés à très inclinés. Une convergence des enlèvements en partie distale de la table ne semble pas être particulièrement

recherchée mais plutôt liée à des enlèvements laminaires outrepassés, comme le remarque L. Klaric à Brassempouy (2003), ou induit par la morphologie naturellement étroite et prismatique du support (fig. 40, 41, 48). La mise en forme du volume est sommaire et le dos ainsi que les flancs peuvent rester corticaux. Lorsque ceux-ci sont aménagés pour cintrer la table laminaire, ils le sont majoritairement à l'aide de l'extraction d'éclats laminaires, à partir du plan de frappe. Néanmoins, nous avons repéré des négatifs d'enlèvements dont l'axe est perpendiculaire à la table et qui suggèrent l'emploi de crêtes antérieures. Parmi les dix nucléus laminaires réguliers, deux nucléus possèdent, en effet, une crête postéro-latérale à un versant et un autre une crête antéro-latérale à un versant.

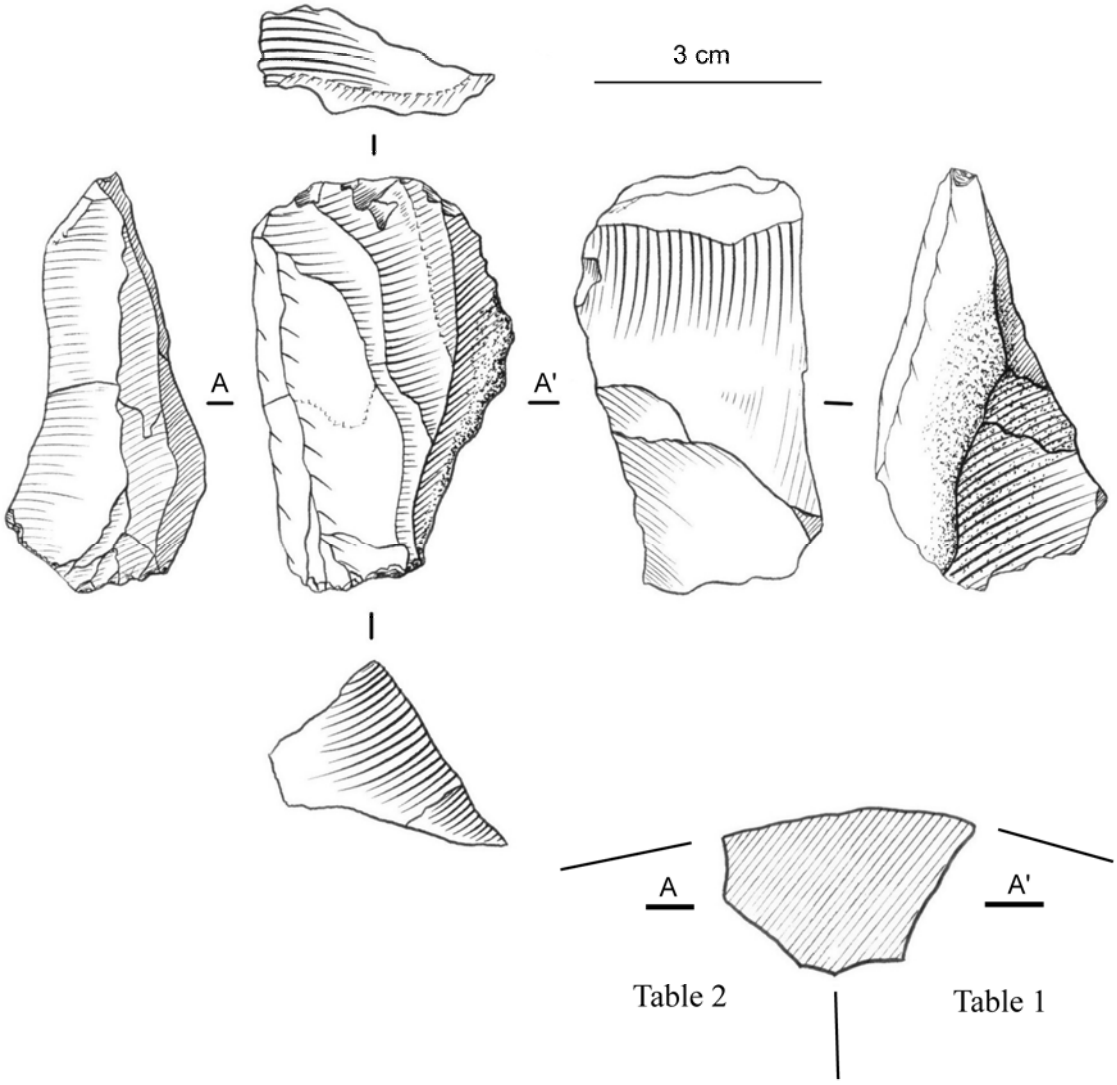


Fig. 41 – Nucléus 83889- ??13R-1942 à tables chevauchantes. Collection Saint-Périer, niveau IV. Matériau : Chalosse type Audignon/Sensacq.

Le deuxième groupe est minoritaire. Il comprend des nucléus dont la structure volumétrique est peu cintrée. Certaines pièces présentent en effet des tables de morphologie plutôt faciale (fig. 39, 42, 43, 44). Si L. Klaric expliquait cette exploitation du volume à Brassempouy par des difficultés de cintrage inhérents à la qualité des matériaux (Klaric, 2003), nous restons plus prudent au sujet de l'intentionnalité de ces morphologies de tables

laminaires dans l'exemple d'Isturitz. En effet, ces tables investissant le côté le plus large de petits éclats sont certes minoritaires, mais leur unité technique est particulièrement frappante. La matière première ne présente pas de défaut particulier, diaclases ou inclusions calcaires, qui pourrait expliquer cette gestion du volume.

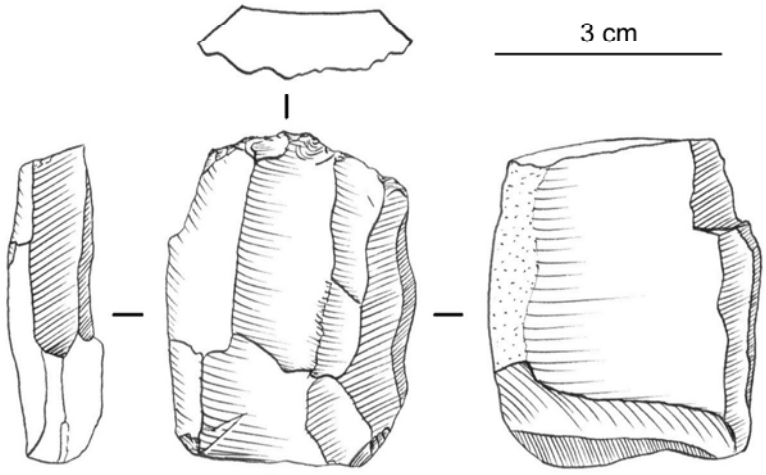


Fig. 42 – Nucléus 75259. Collection Passemard, niveau FIII.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.

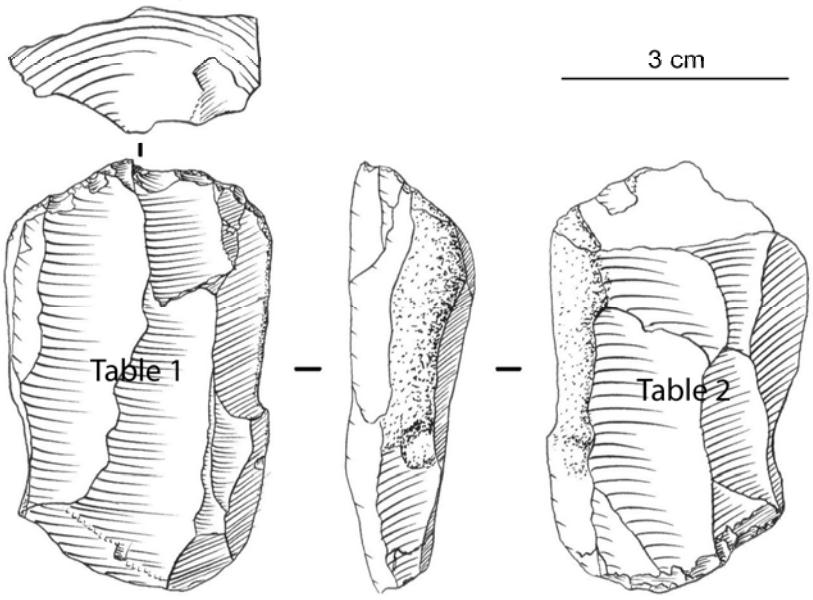


Fig. 43 – Nucléus 83889 6012R-1942 à tables opposées-alternes. Collection Saint-Périer, niveau IV.
Matériau : Chalosse type Audignon/Sensacq ?

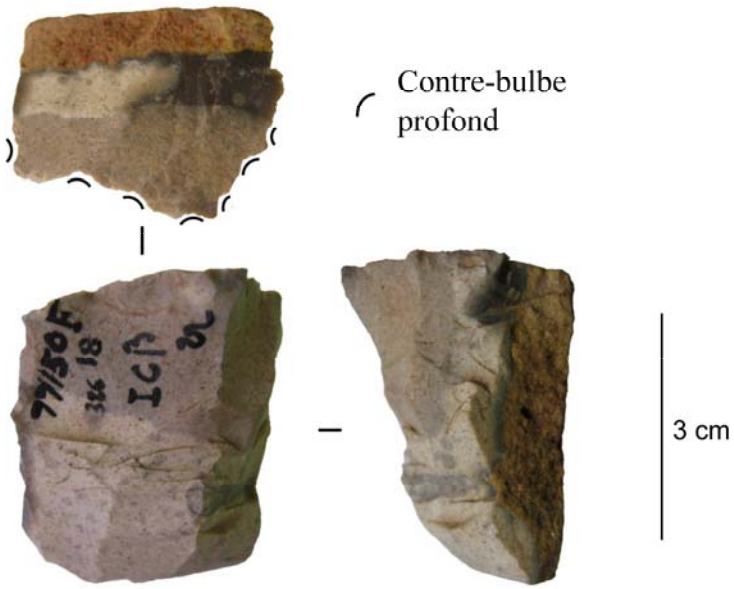


Fig. 44 – Nucléus ICß22-77150F38618. Collection Passemard, niveau C.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.

De nombreux nucléus possèdent deux plans de frappe et deux tables laminaires bien qu'il s'agit plus probablement d'un débitage conçu comme unipolaire, la deuxième table étant implantée lorsque la première n'est plus exploitable. Nous reviendrons sur ce problème lors de l'étude suivante des nucléus bipolaires. Signalons également l'existence de quelques nucléus unipolaires coniques (fig. 45) absents de la collection Passemard mais présents en nombre restreint dans la collection Saint-Périer (une vingtaine d'exemplaire).

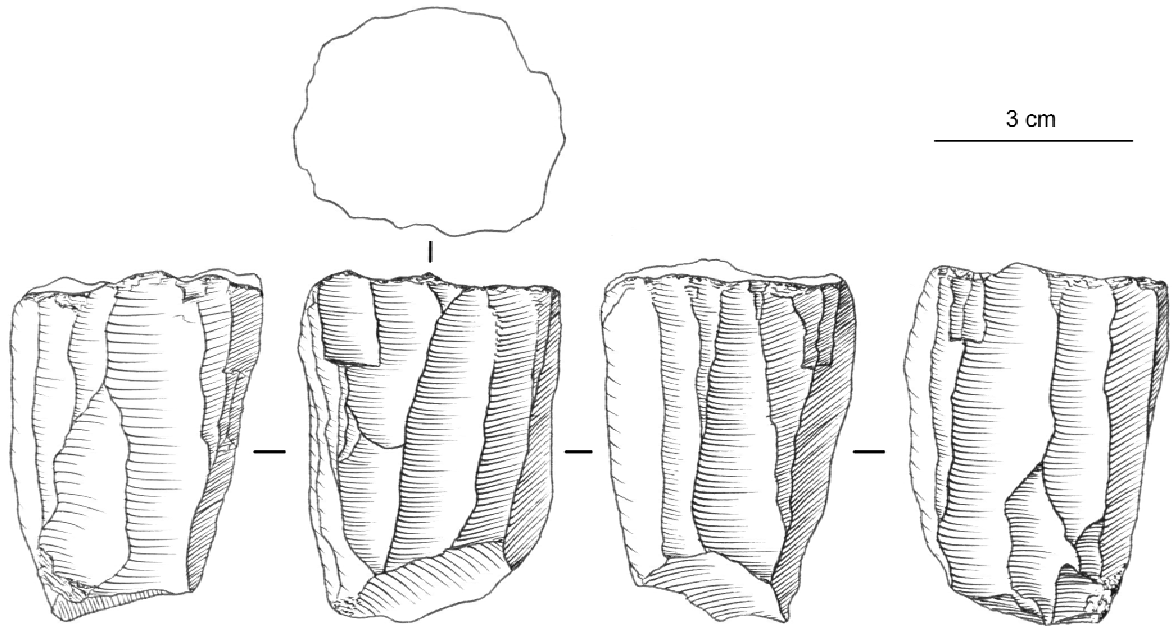


Fig. 45 – Nucléus 83 829-1942. Collection Saint-Périer, niveau IV.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.

La composante bipolaire au sens strict.

Parmi la dizaine de nucléus laminaires réguliers issus de la collection Passemard, cinq présentent deux plans de frappe dont quatre semblent être le résultat d'un débitage bipolaire au sens strict (présence de plusieurs enlèvements de longueurs égales ou supérieure à la moitié de la table laminaire extraits à partir du plan de frappe opposé). Concernant le dernier nucléus bipolaire, rien ne permet de préciser, à son état d'abandon, si l'un des deux plans de frappe a été utilisé de manière préférentielle.

De manière générale, les règles qui régissent la construction volumétrique de ces nucléus sont identiques à celles des nucléus unipolaires. Trois nucléus sont implantés sur des éclats. Le support des deux autres est difficile à préciser, les négatifs d'enlèvements ayant supprimé tout indice de détermination.

Les nucléus bipolaires prismatiques et très allongés, sur lesquels un débitage opposé est visible sur la même table laminaire, sont très rares. Le nucléus représenté est l'un des rares exemplaires caractéristiques de l'utilisation d'un débitage à séquences strictement opposées, simultanées et complémentaires, en fin d'exploitation (fig. 46).

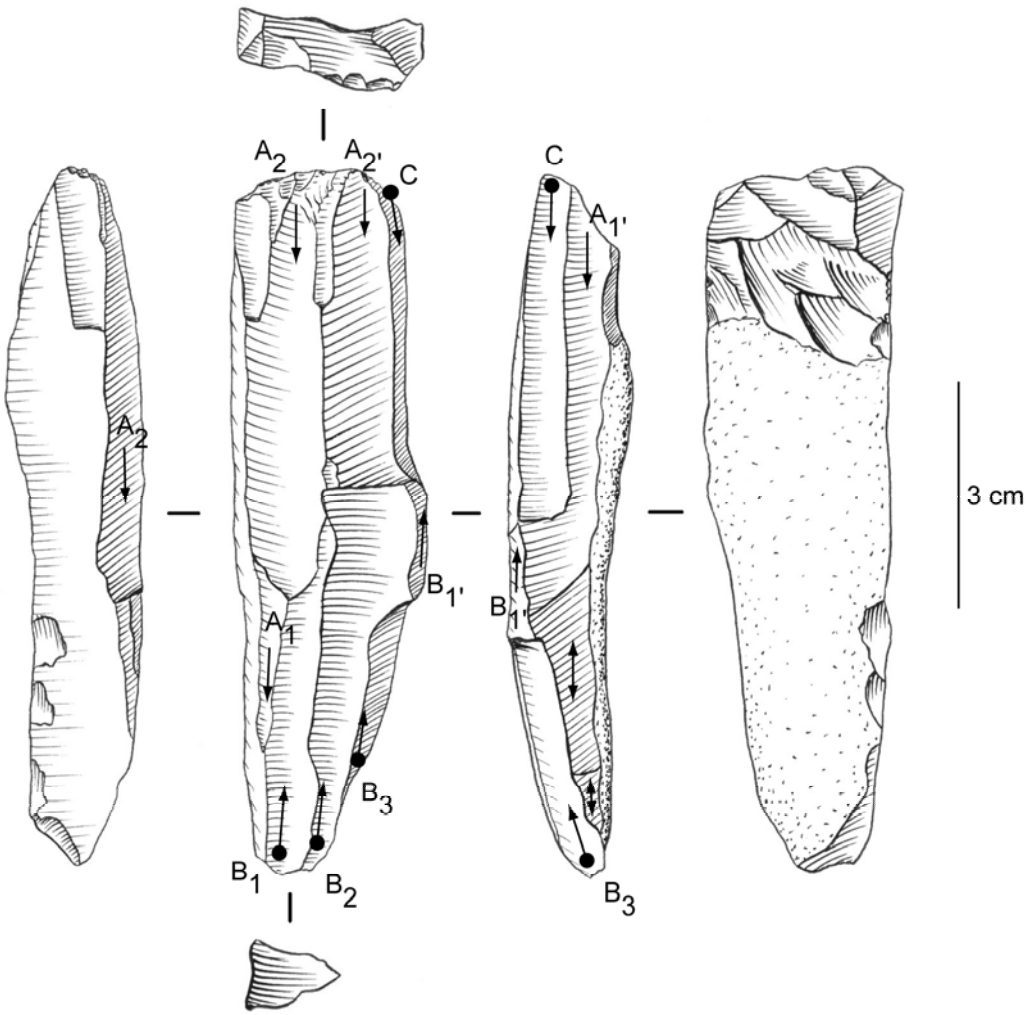


Fig. 46 – Nucléus 12009R. Collection Saint-Périer, niveau IV.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.

Les nucléus bipolaires de la collection Saint-Périer dévoilent des tables laminaires de type opposées-alternes (fig. 43), opposées-décalées (fig. 39, 40), opposées-chevauchantes (fig. 41) ou opposées à séquences successives (chaque nouvelle séquence détruisant en partie l'ancienne table exploitée à partir du plan de frappe strictement opposé : fig. 37).

Entre les deux types de construction volumétriques extrêmes (débitage à tables opposées-alternes/opposé sur table identique, c'est-à-dire entre les nucléus des figures 37 ou 46 et celui présenté fig. 43), tous les intermédiaires existent. D'où notre fréquente difficulté à préciser le rôle du deuxième plan de frappe ou de la deuxième table par rapport à la première (maintien/entretien/correction ?). Il s'agit plus vraisemblablement d'un principe d'auto-entretien, les crêtes étant très rares.

L'exemple du nucléus 12012R1942 (fig. 40) représente un exemple particulièrement caractéristique des modalités opératoires utilisées à Isturitz. La nouvelle table est implantée sur l'un des flancs de l'ancienne table laminaire sans que nous puissions préciser son rôle (il s'agit certainement d'auto-entretien).

Notons qu'il s'agit d'un concept puissant du Gravettien dans son acceptation la plus large chronologiquement ; davantage que le débitage à l'aide de nucléus prismatiques bipolaires à table opposées complémentaires (décrit à Corbiac par François Bordes), qui est plus rare et sans doute en partie conditionné par l'accès à de gros nodules permettant l'implantation de tables opposées (la longueur du nucléus doit être deux fois égale à celle des produits recherchés).

Le point commun entre ces deux gestions volumétriques est le principe d'auto-entretien par l'utilisation de tables complémentaires appliqué à la recherche de produits laminaires rectilignes. Au regard de la très grande souplesse régissant l'implantation de la table, la notion même de débitage bipolaire semble difficile à définir. Dans l'exemple du Gravettien d'Isturitz, la distinction nucléus bipolaire/unipolaire est plus proche de l'artifice taxonomique que de la réalité préhistorique.

Cette souplesse dans la gestion du débitage possède néanmoins ses limites car les tables laminaires sont généralement réimplantées dans des plans sécants d'axes parallèles. Les tables croisées donc à plans sécants d'axes perpendiculaires, bien que présentes, sont exceptionnelles (fig. 47). Cette réimplantation utilisant une surface préférentiellement sécante à la table précédente montre que, dans le Gravettien à Noailles d'Isturitz, réimplantation et continuité du débitage sont des principes fusionnels. Ce principe fait écho, en quelque sorte, à l'étape d'initialisation du débitage et à celle de mise en forme du nucléus qui se confondent.

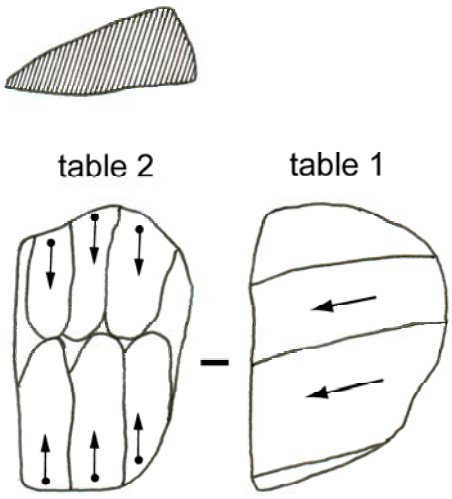


Fig. 47 – Schéma d'une réimplantation croisée d'une table laminaire.

E. Ce que montrent les produits laminaires bruts.

Les produits laminaires bruts issus de la collection Passemard (FIII) dévoilent une occurrence plutôt rare du débitage bipolaire au sens strict. Sur les 109 produits observés, huit lames seulement comportent des négatifs d'enlèvements opposés attestant une exploitation possible à l'aide du second plan de frappe (négatif dont la longueur est égale ou supérieure à un tiers de celle du support). 13 produits comportant des traces d'enlèvements opposés attestent plutôt l'utilisation d'un plan de frappe préférentiel (longueur inférieure à un tiers de celle du support). Enfin, trois lames outrepassées ont emporté une partie du plan de frappe opposé.

La relative rareté des produits à crête (11 produits sur les 162 produits lamino-lamellaires présents) appuie l'hypothèse d'un principe d'auto-entretien déjà largement sous-tendu par les modes d'implantation variées des tables laminaires. Les produits laminaires à crête ne sont guère plus nombreux dans le tamisage des déblais. 47 produits laminaires à crête (crête d'entame, sous-crête, néo-crête) pour 497 produits laminaires simples bruts sont présents dans les déblais tamisés en 1998, 39 pour 925 en 2004 et 50 pour un total de 809 en 2005.

F. Des nucléus à éclats et à éclats laminaires largement majoritaires : négligence terminale ou manque de compétence ?

Les nucléus à éclats laminaires ou à négatifs laminaires irréguliers.

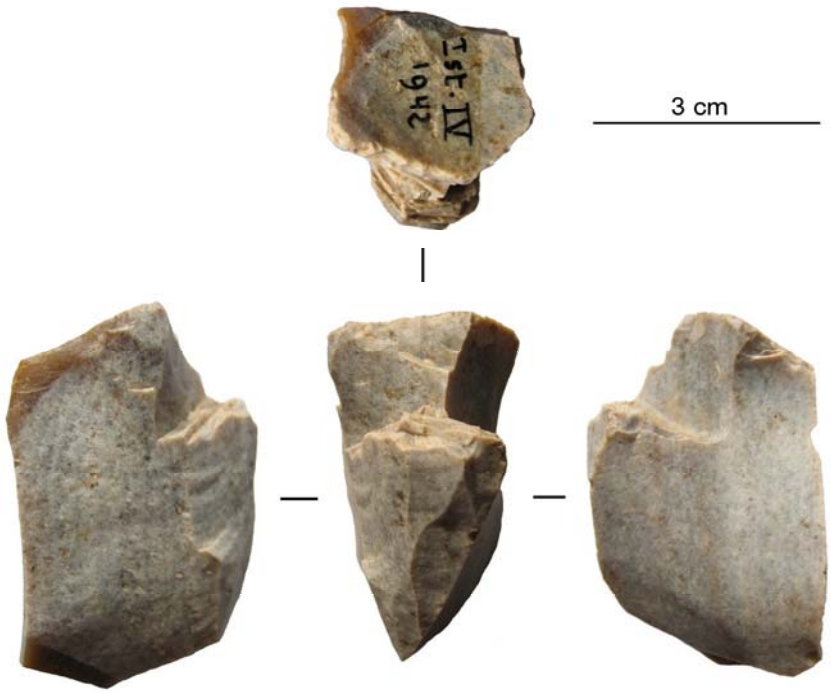


Fig. 48 – Nucléus 83889-R6006-1942. Collection Saint-Périer, niveau IV.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache. Les nombreux réfléchissements successifs dévoilent une insistance et une rapidité du débitage qui ont conduit à une détérioration irréversible de la corniche. Acharnement intentionnel ou manque de compétence ?

Les nucléus à éclats laminaires sont conceptuellement semblables aux quelques nucléus laminaires présents dans la collection Passemard (niveau FIII) mais présentent un certain nombre d'irrégularités comme des nervures très sinueuses, des ondes marquées, un débitage peu ou pas orienté, et, par conséquent, une productivité apparemment moins importante.

Nous retrouvons la même tendance que dans les débitages plus soignés. Les éclats épais sont sélectionnés de manière préférentielle comme support de nucléus (26 exemplaires) mais les blocs et les petites plaquettes sont également exploités. Le débitage est aussi bien unipolaire que bipolaire (à tables opposées-décalées alternes, chevauchantes ou mixte). Les nucléus prismatiques bipolaires au sens strict sont rares. La préparation au débitage est succincte voire inexistante. À l'état d'abandon, les tables mesurent principalement entre 4 et 6 cm. À l'instar des nucléus informes, certains ne peuvent avoir servis à une extraction de produits laminaires dans une première phase (20 exemplaires). Ces nucléus posent le problème classique de l'interprétation des débitages peu soignés, entre négligence terminale correspondant à un besoin rapide et manque de compétence (fig. 48, 49).

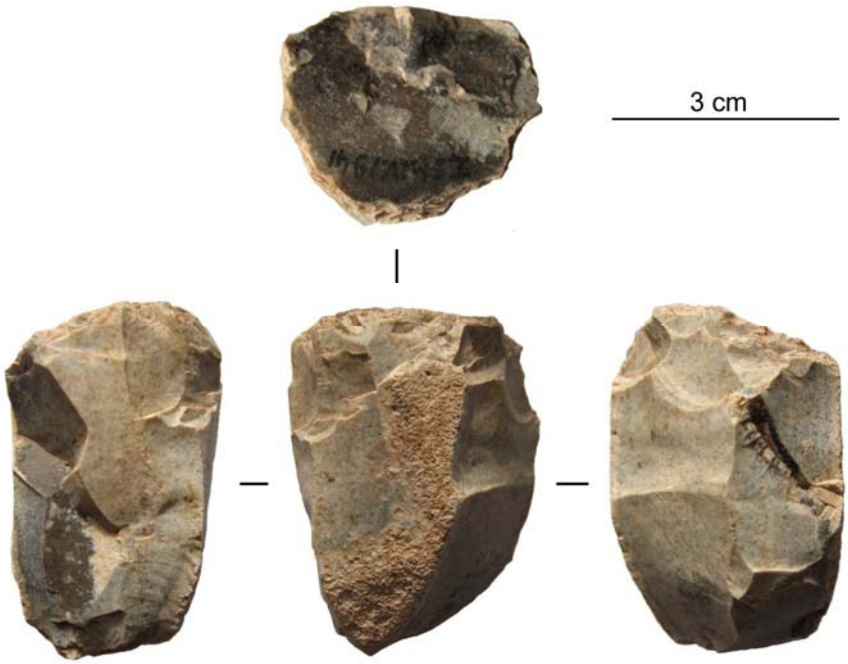


Fig. 49 – Nucléus 83889R ?341-1941-1942?. Collection Saint-Périer, niveau IV. Matériau : Flysch type calcaire de Bidache. Une insistance a conduit à une détérioration irréversible de la corniche. Acharnement intentionnel ou manque de compétence ?

Les autres nucléus peuvent avoir fourni, quant à eux, des produits réguliers dans une première phase. Les négatifs des éclats laminaires ont malheureusement supprimé tout indice permettant l'identification d'un débitage laminaire régulier antérieur. De nombreux nucléus de la collection Saint-Périer dévoilent néanmoins des indices avérant l'existence d'une production laminaire précédant un débitage de supports plus petits et moins réguliers (fig. 39).

Les nucléus à éclats.

En fin d'exploitation, les nucléus laminaires ne représentent finalement qu'un échantillon restreint de l'ensemble de la série. Les nucléus à éclats, peu soignés, sont bien plus nombreux. En ce qui concerne ne niveau inférieur (FIII), ceux-ci sont au nombre de 62. La plupart sont des nucléus informes en fin d'exploitation et ont très bien pu fournir des supports laminaires réguliers dans un stade antérieur (42 exemplaires possibles).

Les 20 nucléus restant sont des nucléus à éclats qui n'ont jamais servi à l'extraction de produits laminaires réguliers (utilisation de petits galets, traces de cortex supérieurs à 60%, traces importantes de surface inférieure pour les éclats). Ceux-ci attestent d'une recherche autonome exclusive d'éclats (fig. 50).

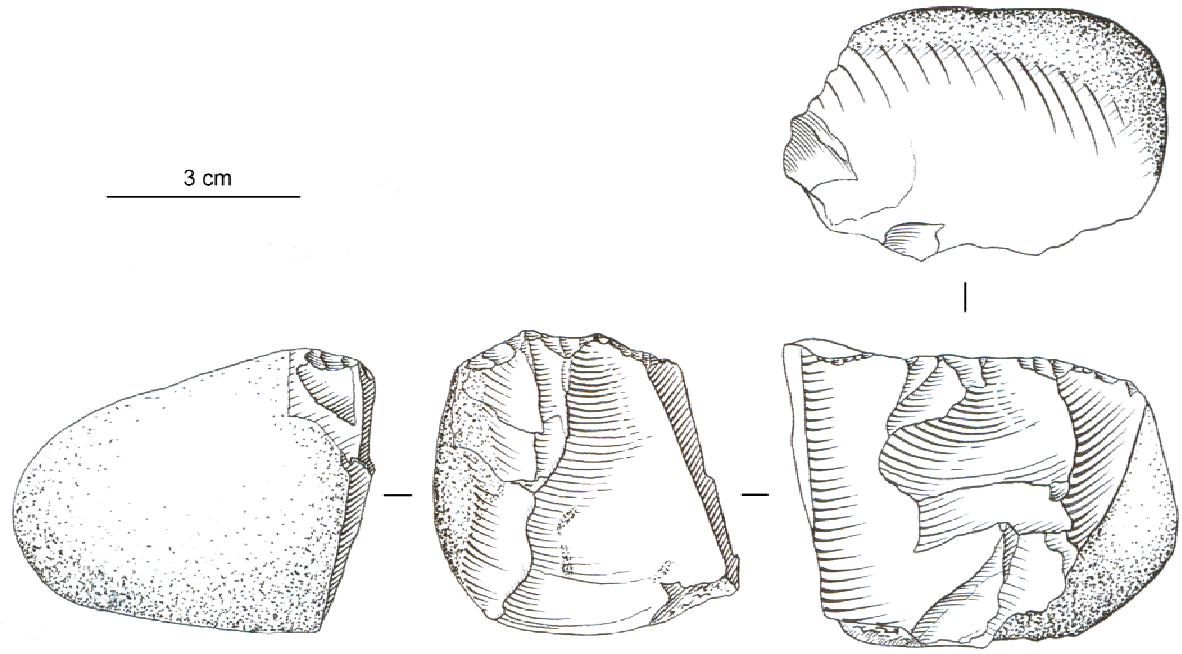


Fig. 50 – Nucléus 75271 12-1916-842 à éclat. Collection Passemard, niveau FIII.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.
Aucun débitage de produits laminaires n'a précédé le débitage d'éclats.

La plupart des 42 nucléus à éclats qui ont pu fournir des supports laminaires réguliers dans une première étape ne possèdent pas de plans de frappe particuliers et sont de forme globuleuse. Cependant, quatorze exemplaires possèdent un débitage assez orienté (éclats détachés dans la même direction) associé à un plan de frappe oblique à partir duquel ont très bien pu être détaché des produits laminaires réguliers dans une première étape (fig. 51). Ces nucléus pourraient indiquer une exploitation dégressive avec un débitage d'éclats qui conserverait la structure volumétrique antérieure du nucléus à lames. Mais il pourrait tout aussi bien s'agir d'une identité de principe entre le débitage laminaire et le débitage d'éclats et d'éclats laminaires.

La moitié des nucléus à éclats à partir desquels ont pu être extraits des produits réguliers dans une phase antérieure (une vingtaine d'exemplaires) sont totalement épuisés (longueur de la table comprise entre 3 et 4 cm). Le diamètre maximal de ces nucléus à éclats

se distribuent de manière homogène entre 3 et 6 cm, 4 cm étant la hauteur moyenne. La moitié restante (une quinzaine), sont des nucléus de dimension légèrement plus importante (5-6 cm) et dont le silex est le plus souvent impropre au débitage (silex chaillé, fissuré, diaclasé, trop sec, cassant ou possédant des vacuoles,…). Ces nucléus sont de forme plus globuleuse, informe. La majorité d'entre eux possèdent de nombreux réfléchissements successifs, des arêtes écrasées reflétant l'insistance du tailleur voire l'acharnement. Notons également que des stigmates de l'utilisation d'une percussion dure sont présents (fig. 51). Ce faisceau d'indices nous oriente vers l'hypothèse d'un débitage d'apprentis (Pigeot, 1987 ; Simonet, 2004). Dans l'immédiat, il nous est malheureusement difficile de préciser si ces produits irréguliers sont la conséquence d'une négligence terminale corrélative à une mauvaise qualité de la matière première (donc intentionnels) ou s'ils découlent d'un degré de compétence moins élevé.

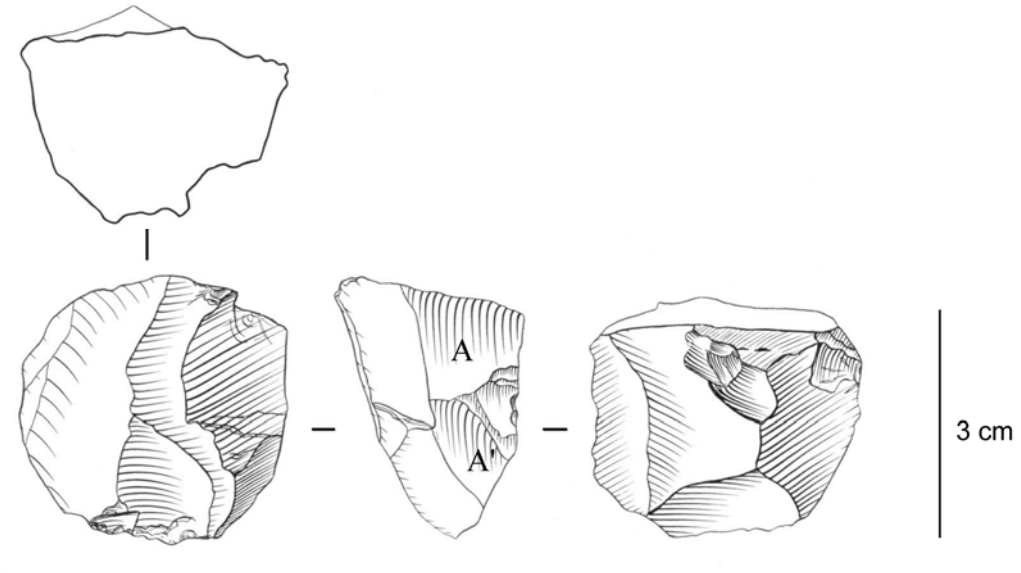


**Fig. 51 – Nucléus 752653 à éclats. Collection Passemard, niveau FIII.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.
A-t-il existé une extraction de produits laminaires lors d'une exploitation antérieure ?
les négatifs présents sur le flanc droit (A) pourrait en représenter des indices. La corniche présente des contre-bulbes profonds indiquant l'utilisation d'une percussion dure.**

Bien que les modalités opératoires du niveau supérieur soient absolument identiques à celles du niveau inférieur, le niveau C se distingue néanmoins par la proportion moins importante de nucléus à éclats (tabl. 6) :

	Passemard, FIII		Passemard, C	
	N	**%**	**N**	**%**
Nucléus à produits laminaires réguliers				
Nucléus à produits laminaires réguliers	10	7,6	9	16,6
Nucléus à produits irréguliers				
Nucléus à éclats laminaires	39	29,7	25	46,2
Nucléus à éclats	62	47,3	12	22,2
Nucléus à produits lamellaires	20	15,2	8	14,8
Total Nucléus	**131**	**100%**	**54**	**100%**

Tabl. 6 – décompte comparatif des types de nucléus du niveau inférieur et supérieur (collection Passemard, MAN).

Ces derniers représentent près de 50% des nucléus du niveau inférieur et 22% du niveau supérieur. La plus grande proportion de nucléus à éclats laminaires dans le niveau supérieur compense néanmoins cette diminution du nombre de nucléus à éclats au détriment du nombre de nucléus laminaires réguliers, rares dans chacun des deux niveaux.

La très grande majorité des nucléus à éclats du niveau supérieur ne présentent pas d'indices sur l'existence d'un débitage antérieur plus régulier ce qui ne démontre pas son absence. Si certains semblent en effet n'avoir fourni aucun support régulier antérieur (cortex et/ou face inf>60%), d'autres peuvent très bien avoir alimenté une phase antérieure de production de bons supports. Aucun témoignage de cette étape antérieure potentielle n'est malheureusement visible à cause des négatifs irréguliers des derniers enlèvements qui couvrent la totalité de la table laminaire.

G. Une présence marginale de nucléus à lamelles.

Quelques nucléus (20 exemplaires pour le niveau FIII, 8 pour le niveau C) de petits gabarits présentent des négatifs d'enlèvements lamellaires de moins de 3 cm de longueur. En ce qui concerne l'exemple du niveau inférieur, 9 exemplaires attestent d'une recherche autonome de lamelles alors que les 11 autres ont très bien pu être d'anciens nucléus à produits laminaires à partir desquels aurait été extrait des lamelles en fin d'exploitation (fig. 52).

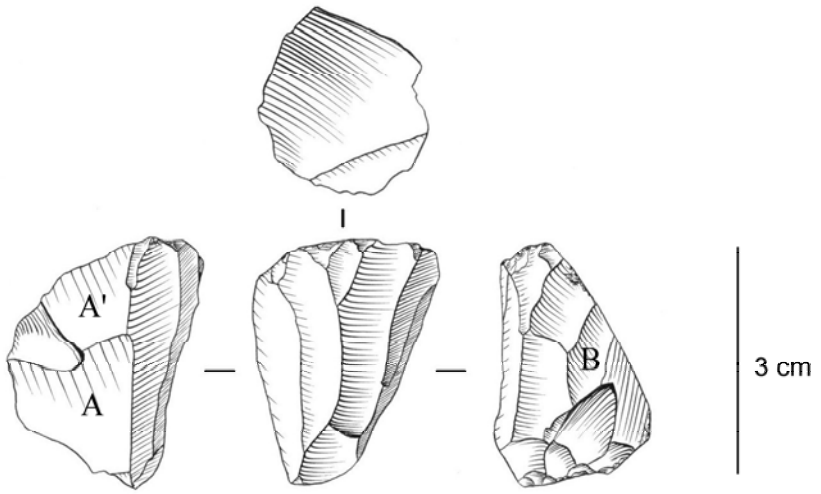


Fig. 52 – Nucléus 75271-827 à lamelles. Collection Passemard, niveau FIII.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.
Le nucléus présente un négatif lamellaire attestant l'existence d'une exploitation précédente (B) avant la reprise totale du plan de frappe. Les négatifs présents sur le flanc gauche (A) sont-ils les vestiges d'un débitage laminaire antérieur avant réorientation du volume du nucléus et débitage de lamelles en continuité avec celui des lames ?

Les modalités opératoires sont une nouvelle fois similaires à celles décrites pour le débitage laminaire régulier. Les supports de certaines petites armatures à dos pourraient provenir de l'exploitation de ces nucléus. L'observation de la collection Saint-Périer confirme la rareté de ces nucléus. Le tamisage des déblais en a livré quelques-uns (1 nucléus bipolaire à grande lamelle sur tranche d'éclat ainsi qu'un nucléus unipolaire pyramidale à petite lamelle découverts lors du tamisage 2004).

Ces nucléus lamellaires sont difficiles à individualiser. Certains ne peuvent être dissociés de l'ensemble des nucléus laminaires de petites dimensions (tous les intermédiaires existent). D'autre part, ces nucléus ne sont en général pas très soignés et les enlèvements peuvent n'être que très vaguement lamellaires (6 nucléus). Beaucoup de nucléus à lamelles sont également très peu productifs (fig. 53). Les enlèvements sont alors unique ou très peu nombreux. Six exemplaires possèdent un ou deux négatifs de produits lamellaires débités sur un nucléus globuleux à éclats. Ces nucléus dont la production est faible et très peu normée soulève également l'hypothèse de l'intervention terminale d'apprentis.

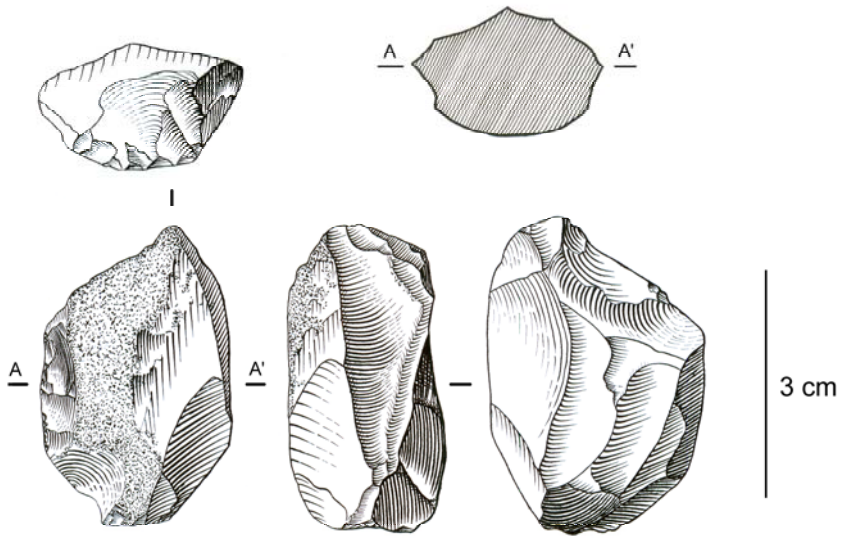


Fig. 53 – Nucléus à lamelle. Déblais 1998, niveau IV.
Matériau : Flysch type calcaire de Bidache.

H. Une production sur 'outils-nucléus' envisageable ?

Une éventuelle production sur 'outils-nucléus' est envisageable. Notons simplement que les grattoirs carénés jusqu'à présents décomptés dans les anciennes collections sont en réalité présents en nombre très faible. En ce qui concerne le niveau inférieur, nous avons identifié 17 « grattoirs à tendance carénée » au lieu des 247 grattoirs carénés et des 77 grattoirs carénés atypiques présents dans l'ancienne liste-type (Esparza San Juan, 1995). Ces grattoirs à tendance carénés représentent une option technique envisageable pour une confection très minoritaire de certaines armatures mais peu vraisemblable.

Seuls 31 « burins à tendance carénée » sont réellement susceptibles d'avoir été des nucléus destinés à l'obtention de supports lamellaires. Des pistes de recherche seraient alors envisageables en ce qui concerne la confection de lamelles à retouche marginale ainsi que certaines lamelles à dos retrouvées au sein des déblais (étude précise des lamelles de burin). Aucun burin caréné n'ayant été découvert dans les déblais jusqu'à présent, leur quantité reste inchangée. Leur présence est donc faible mais avérée à l'instar du Gravettien à Noailles de Brassempouy. Concernant le niveau supérieur (collection Passemard), seuls deux grattoirs carénés sont présents.

I. Des techniques de percussion variées : l'exemple du niveau IV/FIII.

Les techniques de percussion ont été identifiées en se basant sur les travaux de J. Pelegrin (1991, 1995, 2000). Le diagnostic des techniques de percussion est fondé sur l'étude de 84 produits laminaires ayant conservé la partie proximale (sur 121 produits laminaires présents au total dans la série Passemard, niveau FIII). Nous avons relevé le classement suivant :

- 18 cas de percussion organique probable.
- 27 cas de percussion organique possible.
- 9 cas de percussion tendre sans précision.
- 23 cas de percussion tendre minérale possible.
- 8 cas de percussion tendre minérale probable.
- 1 cas de percussion dure.

Les deux composantes (percussion tendre organique et percussion tendre minérale) semblent se rencontrer à part égale, malgré le fait que les exemples certains de percussion tendre minérale soient rares. Un examen rapide de quelques produits laminaires issus de la collection Saint-Périer atteste cependant d'une utilisation de la percussion tendre minérale plus importante que ne le laisse penser les rares exemples de la collection Passemard. Ces données vont dans le sens de la prise en considération des cas de percussion minérale sans précision (correspondant à la marge de recouvrement), comme cas de percussion tendre minérale probable.

Par conséquent, il ne semble pas exister de composante majoritaire et il semble que nous soyons confronté à un emploi conjoint de percuteurs minéraux et organiques (fig. 54).

Il est difficile de préciser une éventuelle corrélation entre les types de produits recherchés et les percuteurs utilisés. Il semble toutefois que les plus grands produits laminaires (plus de 7 cm) soient majoritairement débités par percussion organique. Cette dernière diminuant progressivement en faveur de l'augmentation de l'utilisation de la percussion tendre minérale au fur et à mesure de la diminution des gabarits de supports débités. Sur 38 produits de longueur supérieure à 7 cm, 21 ont été débité au percuteur tendre organique (cas probables et possibles), 2 seulement au percuteur tendre minéral. Les produits restants correspondent à la marge de recouvrement entre les deux types de percussion. Nous pouvons également noter que les produits débités par percussion tendre minérale montrent une homogénéité des longueurs (± 6 cm), correspondant à la dimension moyenne d'un support de pointe à dos. Les longueurs des produits débités au percuteur organique sont, quant à eux, beaucoup plus hétérogènes. Celles-ci se distribuent ainsi entre 4 et 11 cm.

Pour vérifier si cette diminution progressive de l'utilisation du percuteur organique accompagnant celle des longueurs des produits débités n'était pas le fruit du hasard, nous avons réalisé un petit test sur la collection Saint-Périer : nous avons sélectionné, de manière complètement arbitraire, deux lots de produits laminaires ; l'un contenant des produits de grandes dimensions, dont les longueurs sont situées entre 9 et 12 cm (lot n°1), l'autre des produits de dimensions moyenne, dont les longueurs sont situées entre 6 et 7 cm (lot n°2). Les résultats sont les suivants :

A : la composante à la percussion tendre organique.

Quatre cas archéologiques de produits laminaires bruts détachés à l'aide d'une percussion tendre organique. Isturitz, collection Passemard, niveau FIII.

B : la composante à la percussion tendre minérale

Deux cas archéologiques de produits laminaires bruts détachés à l'aide d'une percussion tendre minérale. Isturitz, collection Passemard, niveau FIII.

La percussion tendre minérale est caractérisée par :
- Une abrasion insistante du point de contact prévu.
- Un talon qui peut être très mince et linéaire, infra-millimétrique, ou punctiforme.
- Un point d'impact discret mais bien visible lié au grain incisif de la pierre tendre.
- Une ligne postérieure du talon moins régulière, moins propre que par percussion tendre organique.
- La présence d'un " esquillement du bulbe" ou d'un "esquillement du talon".
- Une présence de rides fines et serrées sur plusieurs cm ou la totalité de la face inférieure.

La percussion tendre organique est caractérisée par :
- Une limite postérieure du talon régulière.
- L'absence de marque d'impact sur le talon.
- Une épaisseur ainsi qu'une lèvre régulière d'autant plus nettes que l'angle de bord est plus aigu.
- Un bulbe peu proéminent voire absent.

Fig. 54 - Les modalités de détachement des supports laminaires d'Isturitz (IV/FIII).

Lot n°1 : sur 14 produits observables :
- percussion tendre minérale probable : 1
- percussion tendre organique probable : 12
- percussion tendre sans précision : 1

Lot n°2 : sur 56 produits observables :
- percussion tendre minérale probable : 17
- percussion tendre organique probable : 17
- percussion tendre sans précision : 22

Ces données semblent confirmer l'hypothèse d'une utilisation différentielle des percuteurs selon les longueurs des produits recherchés à l'instar des observations réalisées dans le Gravettien récent (niveau 3) de l'Abri Pataud (Nespoulet, 1996). Notons enfin la présence de nombreux contre-bulbes profonds présents sur les nucléus à éclats et à produits lamino-lamellaires irréguliers indiquant l'utilisation d'une percussion dure dans les derniers temps du débitage, corrélée à la baisse de soin terminale.

J. Une imbrication de schémas opératoires.

A un débitage soigné de produits laminaires réguliers où la percussion tendre organique semble largement employée succède une production de supports de plus petit gabarit où intervient l'utilisation d'une percussion tendre minérale. La diminution du gabarit des supports s'accompagne d'une baisse de soin. La débitage se fait plus rapide. Cette rapidité s'intensifie jusqu'à l'utilisation finale d'une percussion dure pour la recherche d'éclats laminaires et d'éclats lorsque les nucléus sont presque épuisés. Ces supports seront notamment transformés en burins de Noailles (fig. 56).

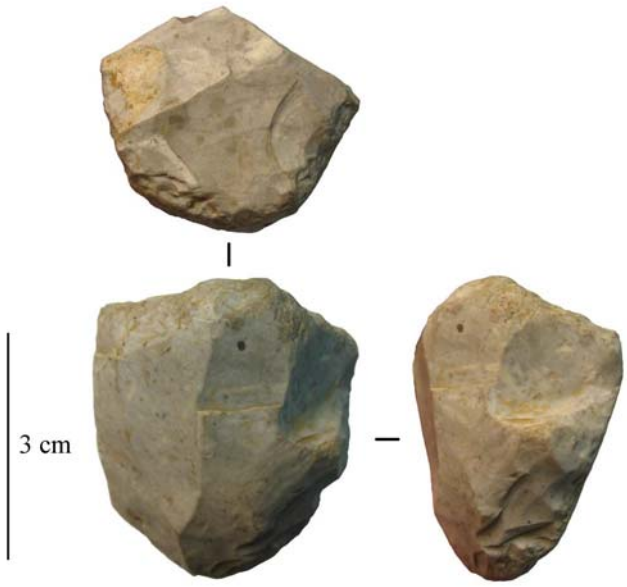


Fig. 55 – Nucléus à petits produits laminaires réutilisé en percuteur. Collection Saint-Périer, niveau III. MAN.

Dans chacun des deux niveaux, notons la présence de nucléus épuisés utilisés en percuteur dur (fig. 55) qui, avec la présence de nombreux nucléus irréguliers, possédant de nombreux réfléchissements successifs et/ou un bord de plan de frappe écrasé, évoquent un concassage des nucléus entre eux, en fin d'exploitation, réalisé dans la grotte.

La diminution très nette de la production de burins de Noailles dans le niveau supérieur pourrait expliquer le nombre moins important de nucléus à éclats. La collection Passemard issue du niveau C ne contient pas de burins de Noailles tandis que celle provenant du niveau FIII en contient 8. Les collections sont évidemment trop restreintes pour trancher en faveur de l'hypothèse de l'absence de burins de Noailles au sein du Gravettien du niveau supérieur.

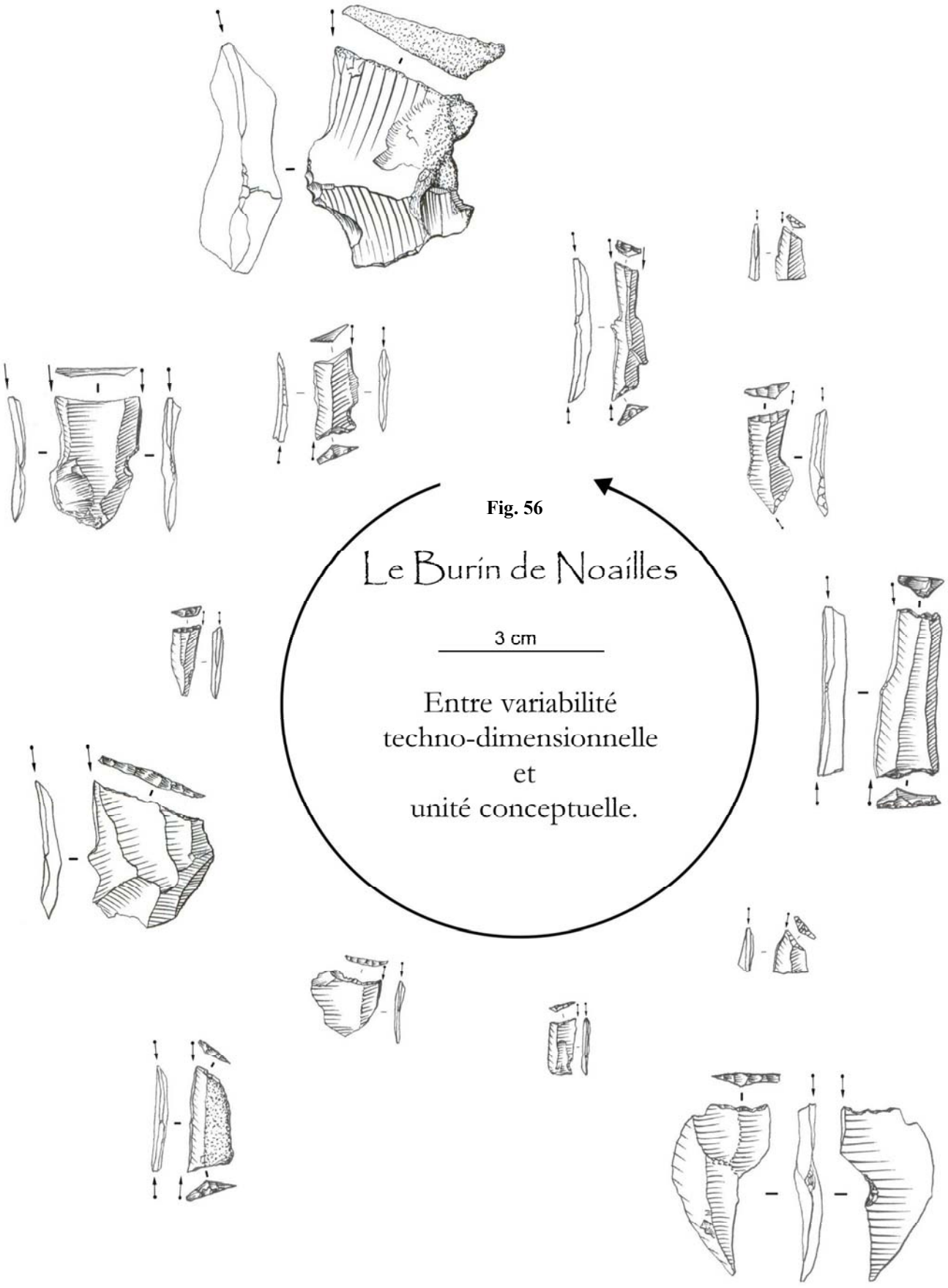

Le Burin de Noailles
3 cm
Entre variabilité
techno-dimensionnelle
et
unité conceptuelle.

Fig. 56

Néanmoins, il est très probable que le nombre de burins de Noailles au sein du niveau III (collection Saint-Périer) soit majoré par des contaminations du niveau inférieur IV.

Dans chacun des deux niveaux, nous serions finalement en face d'un double continuum : dans la fabrication de supports soignés (lames) et peu ou pas soignés (éclats, éclats laminaires, éclats lamellaires) d'une part, et de supports de dimensions progressivement plus réduite, d'autre part (fig. 59). La seule différence entre les deux niveaux concerne la baisse de soin corrélée à la recherche de produits moins normées, plus insistante dans le niveau inférieur. Les modalités opératoires mises en œuvre dans le débitage de lames, de produits laminaires irréguliers et de lamelles sont identiques (utilisation de plans sécants avec un ou deux plans de frappe). La séparation entre lames, lamelles et petites lamelles est donc, par l'observation des nucléus, nécessairement arbitraire.

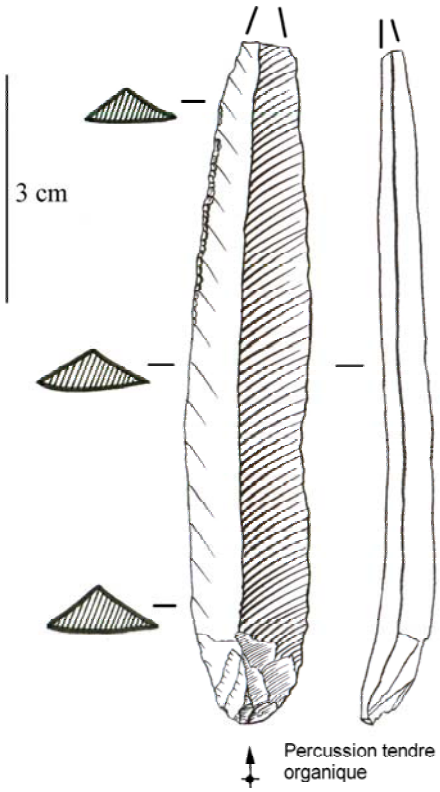


Fig. 57 - Exemple de support laminaire retouché très régulier. Collection Saint-Périer, niveau IV.

D'où notre choix de ne pas séparer les produits laminaires des produits lamellaires mais plutôt de parler de produits lamino-lamellaires. La régularité (fig. 57) et la distribution des longueurs des 162 supports bruts et légèrement retouchés de la collection Passemard (niveau FIII) corroborent cette hypothèse (fig. 58). Ceux-ci sont de morphologie régulière à très régulière (rectitude du support ainsi que des nervures centrales, parallélisme des bords) et témoignent de l'existence d'un débitage soigné qui fut réalisé dans la grotte (fig. 57).

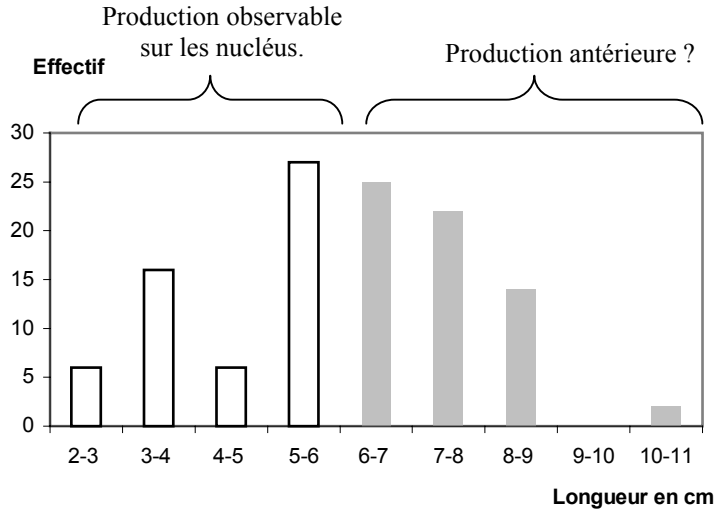


Fig. 58 – Longueur en cm des 128 produits lamino-lamellaires bruts entiers ou presque entiers de la collection Passemard – niveau FIII.

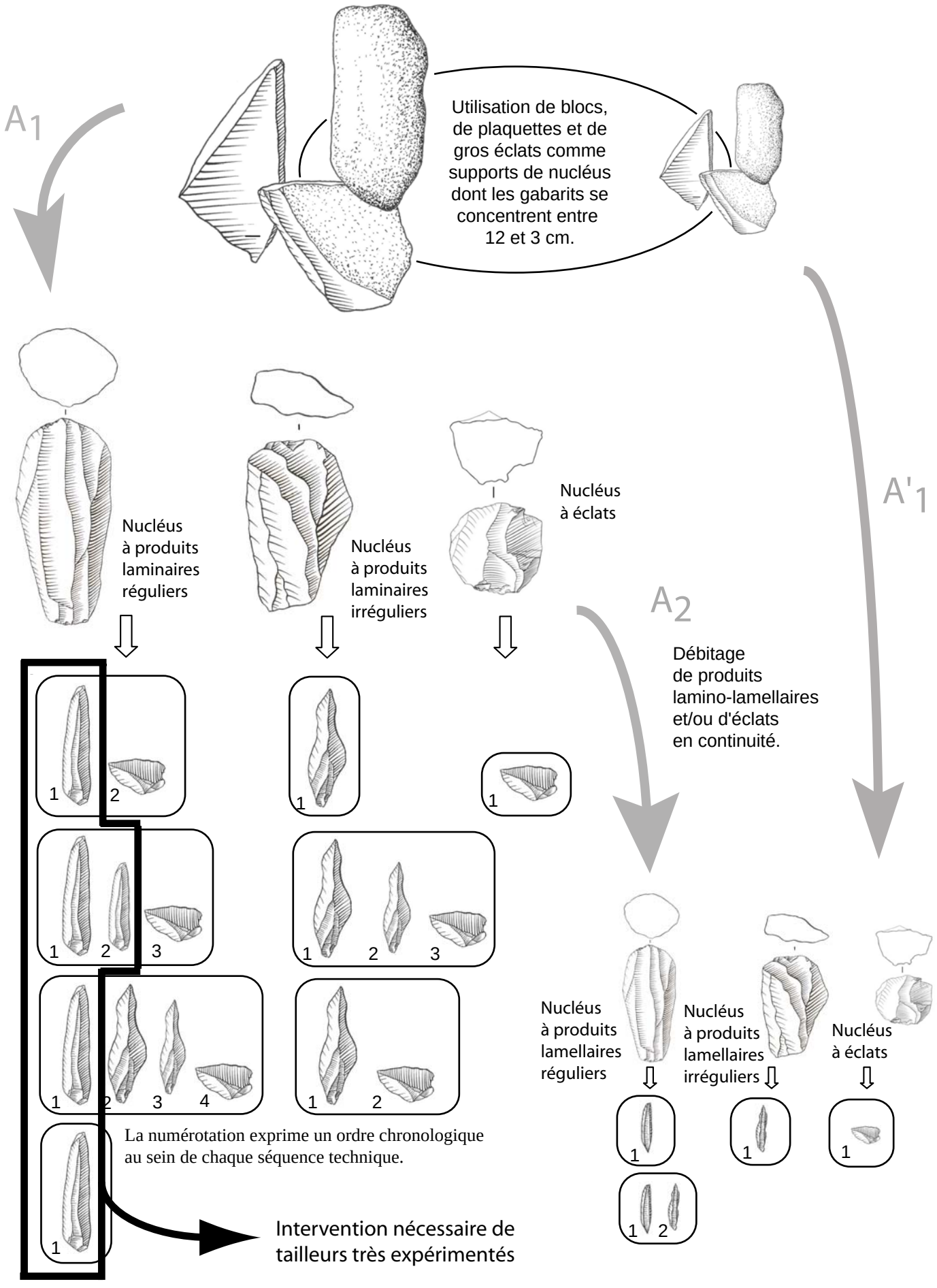


Fig. 59 - Un système combinatif de modalités opératoires en continuité qualitative et dimensionnelle.

Si les longueurs des tables laminaires dévoilent des négatifs d'enlèvements laminaires oscillant majoritairement entre 5 et 6 cm, les produits laminaires illustrent une production de supports mesurant entre 7 et 9 cm tout aussi importante bien que ces derniers ne représentent qu'une image en creux de la vie économique puisque ce sont des supports non utilisés (fig. 58).

En parallèle à cette production qualitativement et dimensionnellement dégressive coexistent des schémas opératoires autonomes d'éclats, d'éclats laminaires et de lamelles qui semblent attester l'existence d'un apport complémentaire. L'interprétation s'avère particulièrement délicate : sommes nous en face d'une recherche intentionnelle de produits peu normés (notion de négligence terminale) et/ou d'une reprise des nucléus réguliers par des apprentis (Pigeot, 1987) ?

K. Des modalités opératoires souples pour des armatures variées et variables.

À la grande variété morphotechniques des supports d'armatures intra ou inter-type (grandes pointes à dos/pointe des Vachons/microvachons/petite pièce à dos) répond un continuum au sein du débitage (grande lame/petite lame/grande lamelle/petite lamelle). La souplesse du débitage rend finalement malaisée l'individualisation de chaînes opératoires particulières (fig. 59). Nous sommes confrontés à un écheveau de chaînes opératoires peu individualisables et rendu encore plus inextricable par la coexistence de besoins différents (débitage rapide et/ou d'apprentis) sans doute liés à l'économie de la matière première (contexte d'habitat).

L'existence d'une chaîne opératoire autonome de lamelles sur « outils-nucléus » (grattoirs carénés, burins carénés) ne semble guère plausible étant donné la faible proportion de ces objets. En revanche, la rareté des nucléus ayant pu fournir des supports de pointes des Vachons en fin d'exploitation pose problème. Deux alternatives sont alors envisageables : soit les armatures de petites dimensions (et les éclats) ont été réalisées en continuum avec les pointes des Vachons, ce qui laisse supposer que les armatures microlithiques et les pointes des Vachons correspondent à un faciès unique. Dans la deuxième hypothèse, seuls les éclats et les éclats laminaires dédiés à la confection d'outils domestiques et/ou quelques armatures microlithiques ont été réalisés en continuité avec les pointes des Vachons. Une certaine proportion d'armatures microlithiques ne seraient donc pas associée aux pointes des Vachons. Dans cette hypothèse, nous serions face à des occupations (chronoculturelles ?) différentes.

Nous pencherions plus volontiers pour la première hypothèse, celle d'une homogénéité technique. Les supports des pointes des Vachons seraient alors les supports les plus investis c'est-à-dire ceux pour lesquels la recherche de soin est la plus insistante. Les supports des armatures microlithiques seraient par contre moins soignés.

En ce qui concerne la réduction dimensionnelle progressive des supports c'est-à-dire sans seuils particuliers qui délimiteraient des gabarits, celle-ci semble répondre à la diversité dimensionnelle des types d'armatures ainsi qu'à celle des armatures au sein de chaque type qui supportent une multiplication par deux ou trois de leurs gabarits (lamelles à dos, lamelles à retouche marginale) induisant ainsi un fusionnement des gabarits. Le même constat s'applique à la diversité morphotechnique des armatures qui coïncide avec celle des tables laminaires plus ou moins cintrées. Seules les supports des lamelles à retouche marginale plus minces que ceux des micro-armatures à dos pourraient se distinguer de celles-ci par

l'utilisation de tables laminaires plus plates (dans leur état d'abandon, les nucléus présentés fig. 39, 42, 43, 45) correspondraient bien à une recherche de supports lamellaires destinés à être aménagés par retouche marginale).

V. Les matières premières.

La caractérisation des matières premières n'aurait pas été possible sans l'aide de François Bon (2002), de Christian Normand (2002a) et d'Andoni Tarriño (2001 et 2006). Le cortège des variétés de silex représentées à Isturitz nous entraîne vers la quasi-totalité des secteurs gîtologiques du côté nord des Pyrénées atlantiques (basse-vallée de l'Adour) et de Chalosse. Deux variétés caractéristiques du versant espagnol sont également représentées avec le silex d'Urbasa et le silex de Treviño. Les principales variétés individualisées, de la plus courte à la plus longue distance des gîtes de matière première, sont les suivantes (fig. 60) :

A. Descriptions des différentes variétés de silex utilisées par les gravettiens.

Le silex de la basse vallée de l'Adour
(entre 10 et 40 km à vol d'oiseau) :

Il est très majoritairement représenté par les silex des Flyschs, le matériau le plus commun de la partie atlantique des Pyrénées et qui présente une zone d'affleurement potentielle assez vaste. Aucune distinction de variétés n'a été réalisée au sein de ce type de silex pour ne pas rendre le classement fastidieux. Notons simplement que l'exploitation de la « variété de Bidache » domine quasi-exclusivement. Cette variété s'observe fréquemment sous forme de plaques dont l'épaisseur est le plus souvent inférieure à 10 cm. Il s'agit d'un silex à grain moyennement fin, souvent opaque et de couleur grise, avec de fréquents litages parallèles à l'axe des plaquettes et signalés par une multitude de micro-ponctuations. Parmi les silex des Flyschs, la « variété d'Iholdy » a également été exploitée. C'est un silex opaque dont la couleur varie du gris au noir. Enfin, le silex du Campanien provenant de Salies-de-Béarn, au Nord-Est d'Isturitz a également été utilisé. Il s'agit d'un silex à grain fin, gris à noir avec des marbrures souvent régulières et plus claires (allant parfois jusqu'au gris-beige), opaque. Les silex du Flysch sont les plus répandus, les plus proches de la grotte d'Isturitz (à partir d'une dizaine de km) mais généralement d'assez mauvaise qualité et de faible module (généralement inférieur à 15 cm, souvent à 10 cm).

Le silex de la Chalosse
(entre 50 et 70 km à vol d'oiseau) :

Plus au Nord, la Chalosse offre plusieurs variétés de silex issues de formations appartenant à l'étage du Maestrichtien. Les deux variétés les plus fréquentes sont le « silex de l'anticlinal d'Audignon » et le « silex du dôme diapir de Bastennes-Gaujacq » (silex provenant notamment du château de Gaujacq, de Sensacq). Enfin, plus à l'ouest, on trouve à Tercis, dans un secteur plus localisé, un silex de très bonne qualité, le « silex de type Tercis » qui se décline sous trois variétés. Deux ont été particulièrement utilisées par les gravettiens. La première variété (a) est un silex gris à noir, translucide et à grain fin, montrant de rares recristallisations et des taches rouge-orangé caractéristiques. La deuxième variété utilisé (c) est un silex gris opaque avec des zonages plus foncés et parallèles au cortex, souvent très mince. Les silex se Chalosse (excepté la variété c de Tercis) possèdent une texture plus fine

que celle des silex du Flysch. Ce sont des silex de très bonne qualité bien qu'ils possèdent une forte densité d'impuretés, homogènes et translucides.

Silex du versant Sud des Pyrénées
(entre 100 et 150 km à vol d'oiseau) :

Deux variétés plus lointaines du versant sud des Pyrénées sont également présentes dans les collections gravettiennes sous la forme du « silex de Treviño » et du « silex d'Urbasa ». Daté du Thanétien moyen, le silex d'Urbasa, opaque et au grain fin, se présente sous forme de rognons pouvant atteindre 30 cm. De teinte gris-marron, souvent foncé, il contient de nombreux foraminifères (discocyclines, nummulites…) et quelques restes d'échinodermes. Le silex de Treviño est un silex fin et assez homogène. Sa couleur adopte différentes nuances du marron- brun, du clair au foncé. Patiné, ce silex prend un aspect qui l'a fait désigner comme « silex chocolat ».

Silex du Nord de l'Adour
(entre 200 et 230 km à vol d'oiseau) :

Deux variétés de silex du nord de l'Aquitaine sont présents avec le « silex du Bergeracois » issu de formations appartenant à l'étage géologique du Maestrichtien et du « silex du Fumelois » issu de formations appartenant à l'étage géologique du Turonien.

B. La distribution des matières premières au sein des nucléus du niveau inférieur IV et du niveau supérieur C d'Isturitz.

L'étude de la distribution des matières premières au sein des nucléus du niveau IV d'Isturitz (collection Saint-Périer) montre que 73% du silex utilisé est issu du sud de l'Adour (tabl. 7). Une large proportion de silex provient de régions plus lointaines, principalement de Chalosse (20% dont 4% de Tercis). L'observation des nucléus atteste également l'utilisation de silex de très bonne qualité provenant du versant sud des Pyrénées (environ 1%).

	Niveau inférieur Collection Saint-Périer - IV		Niveau supérieur Collection Passemard - C	
	N	**%**	**N**	**%**
Silex du sud de l'Adour (Flysch)	259	**72**	39	**72**
Flysch type calcaire de Bidache ou Chalosse ?	5	1	5	9
Chalosse type Audignon et Sensacq	57	**16**	8	**15**
Silex noir de Tercis	16	4	0	0
Silex noir de Tercis ?	4	1	1	2
Silex d'Urbasa ?	3	0,8	0	0
Silex de Treviño	2	0,6	0	0
Silex du Bergeracois ?	3	1	0	0
Silex indéterminé	9	3	1	2
Total	**358**	100%	**54**	100%

Tabl. 7 – Distribution des matières premières au sein des nucléus du niveau inférieur (collection Saint-Périer, niveau IV) et du niveau supérieur (collection Passemard, niveau C) d'Isturitz.

Enfin, nous avons repéré de faibles indices confirmant l'utilisation de silex du nord de l'Adour, notamment une lamelle en « silex du Fumelois » présente dans les produits de

débitage issus du tamisage des déblais. Quelques nucléus pourraient être en « silex du bergeracois ». Ces deux silex sont présents en pourcentage très faible, toujours largement inférieur à 1%. Précisons que la proportion de silex de Tercis est minorée à cause de la convergence de l'aspect avec les autres silex de Chalosse lorsque le silex est patiné. Les proportions relatives de « silex de l'anticlinal d'Audignon » et de « silex du dôme diapir de Bastennes-Gaujacq » peuvent être en réalité sensiblement différente suite au nombre de pièces indéterminées correspondant encore une fois à une zone de convergence. Parmi le silex du Flysch, certains types particuliers qui pourrait avoir une origine géographique localisée ont été distingués lors de l'étude. Dans l'immédiat, nous ne les avons pas individualisé pour ne pas alourdir inutilement la présentation.

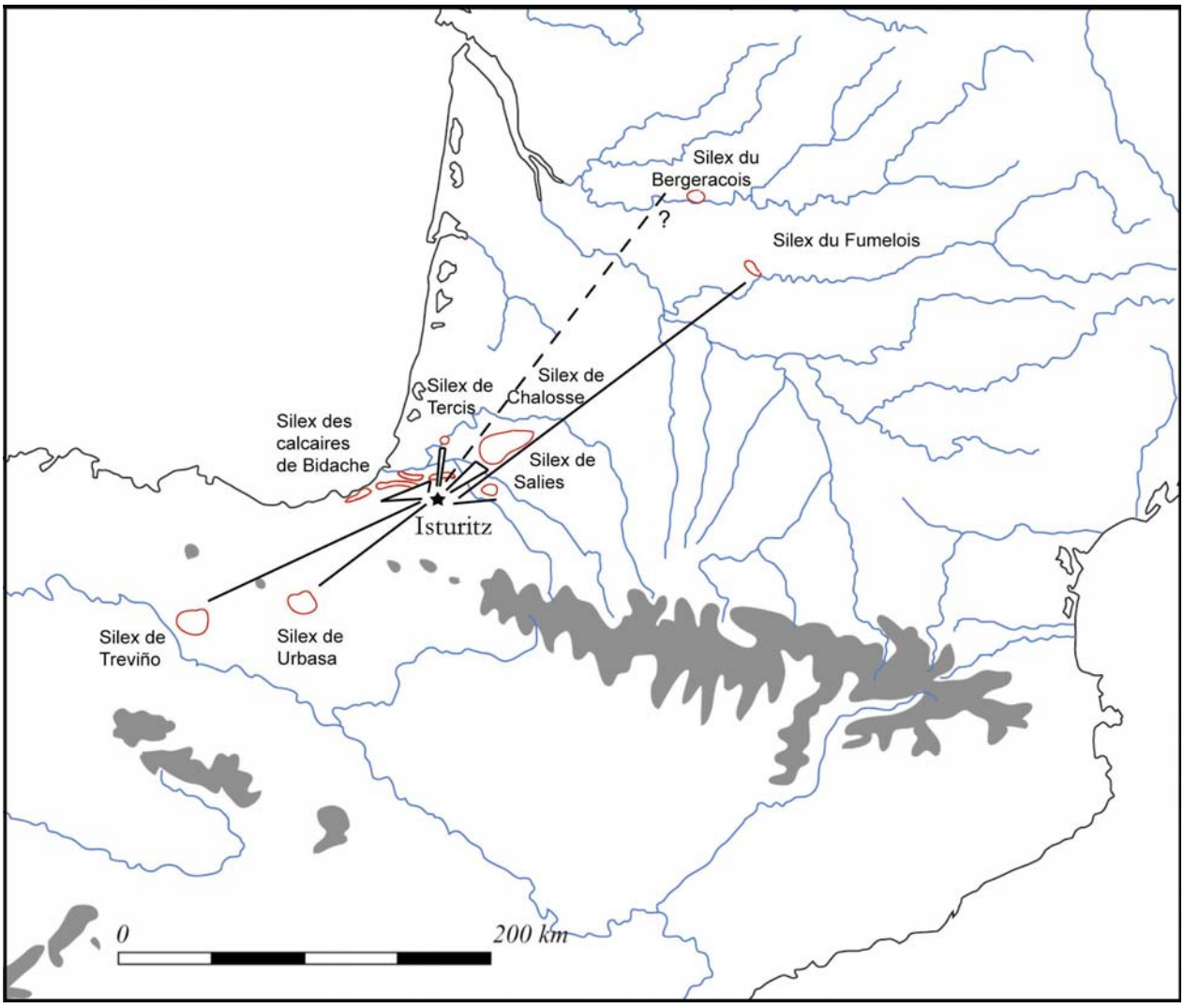


Fig. 60 – Origine et fréquence des catégories de silex observées à Isturitz, niveau IV. Carte réalisée d'après Bon, 2002b, Normand, 2002a et Tarriño, 2001.

Le niveau supérieur montre une distribution des matières premières au sein des nucléus strictement identique avec une composante majoritaire de silex du sud de l'Adour (73%) et une composante minoritaire de Chalosse (15%). L'absence des matériaux plus rares est probablement la conséquence du faible corpus (tabl. 7).

Cette répartition des variétés de silex au sein des nucléus montre l'importance d'un mouvement Nord-Sud dans l'approvisionnement en matière première lithique (fig. 60). Les

relations avec le Nord de l'Adour, bien qu'avérées de manière certaine pour l'Aurignacien, sont très rares pour le niveau Gravettien. Enfin, la faiblesse du mouvement Ouest-Est peut être dû à une carence dans les recherches ou dans les connaissances gîtologiques actuelles.

C. Une utilisation sélective des variétés de silex pour les armatures.

Une sélection de matière première a été opérée pour confectionner les armatures. En ce qui concerne le niveau inférieur, le silex de Chalosse a été particulièrement retenu (29% du silex utilisé), et ce, au détriment du silex de la basse vallée de l'Adour (57% du silex utilisé) pourtant plus proche. Ce dernier voit ses proportions diminuer au sein des armatures par rapport à celle observée sur les nucléus (tabl. 8).

		Silex de la basse vallée de l'Adour	Silex de Chalosse	Silex du versant Sud des Pyrénées	Indéterminé	**Total**
Tamisages 2004, 2005 et collection ancienne des Saint-Périers (MAN).	Pointe des Vachons	139	**95**	14	20	**268**
	Micropointe à dos (minoration)	21	10	0	3	**34**
	Lamelle à dos (majoration)	14	5	0	7	**26**
	Lamelle à dos tronquée (minoration)	9	9	0	1	**19**
	Lamelle à retouche marginale	**56**	3	0	12	**71**
	Total armatures	**239**	**122**	**14**	**43**	**418**

Tabl. 8 – Distribution des matières premières (par grandes zones géographiques) au sein des principaux types d'armatures gravettiennes du niveau inférieur du Gravettien d'Isturitz.

L'étude de la répartition des matières premières au sein des grands types d'armatures montre l'importance du silex de Tercis (parmi les 95 pointes des Vachons en silex de Chalosse, 12 sont en silex de Tercis soit 4,5% des gravettes) et du silex plus lointain du Sud des Pyrénées au sein des pointes des Vachons (tabl. 8).

Parmi les 268 pointes des Vachons, 12 sont en silex de Tercis soit 4,5% des pointes et 14 sont confectionnées dans du silex du Sud des Pyrénées soit plus de 5%. D'autre part, le silex de Chalosse est particulièrement présent au sein des armatures à dos en général c'est-à-dire les pointes des Vachons, les Microvachons, les lamelles à dos tronquées et bitronquées et les lamelles à dos (dont les proportions sont majorées car regroupant probablement des fragments mésiaux de microgravettes et de lamelles à dos tronquée ou bitronquée).

Inversement, les lamelles à retouche marginale sont quasi-exclusivement confectionnées sur du silex local issu des calcaires de Bidache (tabl. 8). Il est intéressant de remarquer que parmi les 3 lamelles à retouche marginale en silex de Chalosse (donc qui ne sont pas confectionnées sur du silex local) figure la lamelle qui s'inscrit dans une variation des lamelles de la Picardie (fig. 25 – n° 3).

Cette distribution différentielle de la matière première selon les deux grands groupes d'armatures (armatures à dos/armatures à retouche marginale) est particulièrement intéressante car elle contraste avec l'homogénéité apparente des modalités opératoires lamino-lamellaire. Enfin, nous pouvons remarquer la présence d'un silex translucide à grain très fin dans les indéterminés (5 lamelles à retouche marginale et 1 lamelle à dos) qui pourrait provenir du Nord de l'Espagne (silex évaporitique de la vallée de l'Ebre) et appuyer davantage l'importance des relations avec cette zone géographique.

L'utilisation préférentielle du silex d'Audignon pour les armatures à dos peut s'expliquer par sa texture plus fine que le Flysch donc plus appropriée à la confection du dos des armatures. Enfin, il est intéressant de remarquer que des nucléus en silex lointain (Treviño, Tercis) sont présents dans la grotte. Une certaine partie au moins des armatures confectionnées dans des matériaux lointains ont donc été réalisées dans la grotte d'Isturitz (et non sur l'atelier de taille), après importation ou échange des blocs de silex.

	Silex de la basse vallée de l'Adour	Silex de la Chalosse	Silex du versant Sud des Pyrénées	Indéterminé	**Total**
Pointe à dos	15	4	2	2	**23**
Grande pointe à dos		3			**3**
Micropointe/ Lamelle à dos ?	1			1	**2**
Lamelle à dos mésiale	1				**1**
Lamelle à retouche marginale	1				**1**
Total armatures	**18**	**7**	**2**	**3**	**30**

Tabl. 9 – Distribution des matières premières (par grandes zones géographiques) au sein des principaux types d'armatures gravettiennes du niveau supérieur du Gravettien d'Isturitz.

L'étude des matières premières au sein des types d'armatures du niveau supérieur (collection Passemard uniquement) montre la même utilisation préférentielle du silex de Chalosse, dont la proportion parmi les armatures (23%) est largement supérieure à celle observée dans les nucléus au détriment de la proportion de silex provenant de la basse vallée de l'Adour (60%). Notons l'apparition du silex de Treviño, absent du corpus de nucléus, au sein de la population de pointes à dos et l'utilisation du silex local (Flysch type calcaire de Bidache) pour la confection de l'unique lamelle à retouche marginale présente dans la collection. Ces données coïncident avec celles du niveau inférieur. Enfin, les Grandes pointes à dos sont exclusivement confectionnées dans du silex de Chalosse (tabl. 9).

VI. Synthèse des résultats.

A. Unité, diversité et variabilité des armatures gravettiennes d'Isturitz.

L'étude du site d'Isturitz nous a permis de mettre en avant l'investissement particulièrement poussé dans la confection des armatures de projectile par les Gravettiens. La typologie des armatures gravettiennes est ainsi très diversifiée dans cette grotte pyrénéenne. Une dizaine de types d'armatures est présente dans l'ensemble des collections anciennes et

des déblais. Il s'agit notamment des pointes des Vachons, des Microvachons, des lamelles à dos, des lamelles à dos tronquée à une troncature, les lamelles à dos tronquée à deux troncatures, des lamelles à retouche marginale directe, des lamelles à retouche marginale inverse, des lamelles à retouche marginale alterne.

Le premier résultat d'importance concerne la réévaluation et la redéfinition de la pointe des Vachons comme un type de pointe à dos singulier et indépendant des pointes de la Gravette. Un ensemble de critère dont les deux plus importants sont sans doute la recherche d'une symétrie et celle d'une épaisseur importante uniformise fermement ce groupe d'armatures. La présence d'une retouche inverse rasante est également un critère stylistique important mais il nous paraît secondaire en ce sens que c'est la recherche d'une armature à dos axiale et épaisse qui est essentielle. Ces données devront être confrontées à celles d'autres sites pour redonner la place typologique qui revient aux pointes des Vachons, en tenant compte, non plus seulement de la présence d'une retouche inverse rasante, mais de celle des caractères que nous venons d'exposer à l'aide de l'étude des exemplaires de la grotte d'Isturitz.

Deuxièmement, nous venons de démontrer l'importance de la fraction microlithique largement sous-estimée jusqu'à présent. La possibilité d'accès à l'étude des déblais nous a montré combien les armatures microlithiques associées aux pointes des Vachons sont en fait le groupe le plus nombreux. Ce sont ainsi les lamelles à retouche marginale qui semblent, pour l'instant et d'après la seule étude de moins d'1,5 m^3 de sédiments tamisés, représenter l'armature gravettienne la plus abondante de la grotte d'Isturitz.

Ces armatures sont liées entre elles par l'existence d'une grande souplesse de leur gabarit respectif. Seules les dimensions des lamelles à dos mésiales paraissent plus homogènes. Les lamelles à retouche marginale, les lamelles à dos (bi)tronquées et les pointes des Vachons possèdent, comme dénominateur commun, une grande variabilité dimensionnelle malgré la forte unité conceptuelle qui dicte leur confection. De cette dualité entre l'existence d'une variabilité morphotechnique et notamment des longueurs des armatures et l'omniprésence d'une norme forte, réside peut-être la possibilité, à l'avenir, de distinguer des sous-types au sein des grands types que nous avons présenté.

À l'observation d'un continuum dans la variabilité dimensionnelle des différents types d'armatures répond un continuum dans la dimension des produits débités. Les nucléus présentant un schéma opératoire autonome de fabrication de lamelles sont rares en comparaison du nombre majoritaire de nucléus ayant pu, potentiellement, avoir fourni, antérieurement au débitage de lamelles, des supports laminaires destinés à la confection de pointes des Vachons.

Il est difficile de préciser l'importance et la nature de l'impact des armatures dans la conception des schémas opératoires laminaires. Une étroite interaction semble exister entre les types d'armatures développées et le système de production lithique sans qu'il nous soit permis, pour l'instant, de préciser le sens du déterminisme.

Les premières données lithologiques nous permettent néanmoins d'apporter d'importantes précisions avec, notamment, l'observation d'une nette dichotomie entre les armatures à dos et les armatures à retouche marginale dans le choix des silex employés. Les armatures à retouche marginale sont ainsi quasi-exclusivement confectionnées dans du silex local, c'est-à-dire dans du silex du Flysch des calcaires de Bidache tandis que les armatures à

dos révèlent une diversification des sources d'approvisionnement avec une intégration de silex lointain du Nord de l'Espagne dans le cortège des matières sélectionnées. Cette distribution différentielle de la matière première selon les deux grands groupes d'armatures (armatures à dos/armatures à retouche marginale) contraste avec l'homogénéité apparente des modalités opératoires lamino-lamellaire.

Cet effort dans la recherche de silex lointain exprime une importance particulière conférée à leurs armatures à dos par les Gravettiens et appuie l'idée d'une forte valeur culturelle concentrée dans ces types d'objets. Les significations culturelles et sociales que peuvent revêtir ces armatures à dos, par opposition aux armatures à retouche marginale moins sophistiquées tant du point de vue de l'investissement technique que du choix des matières premières, reste désormais à approfondir.

B. Réflexion sur la richesse des occupations gravettiennes de la grotte d'Isturitz.

Le Gravettien de la grotte d'Isturitz, et notamment celui du niveau IV/FIII, représente une des occupations les plus riches que nous connaissons du Paléolithique supérieur d'Europe occidentale. Le volume des déblais des fouilles Saint-Périer est estimé entre 600 et 800 m^3 (com. pers., C. Normand). Or, et pour ne prendre que deux exemples, on trouve en moyenne 300 burins de Noailles et 15 lamelles à dos dans ½ m^3 de déblais tamisé. Par conséquent, en s'appuyant sur les données des premières séries de tamisage et en partant du postulat que le reste des déblais contient une quantité identique d'outils, on peut s'attendre à trouver entre 360 000 et 480 000 burins de Noailles et entre 18 000 et 24 000 lamelles à dos soit approximativement 400 000 burins de Noailles et 20 000 lamelles à dos. De manière générale, une moyenne approximative de 500/600 000 outils est encore présente dans les déblais.

Devant la richesse et la diversité de la culture matérielle présente dans les niveaux gravettiens (grandes collections de compresseurs, de flûtes, de poinçons, de sagaies d'Isturitz, de pointes des Vachons, de burins de Noailles, de ciseaux et de coins, d'hameçons droits, de dents perforées, d'os et de côtes encochés, d'os portant de fines incisions, de restes de faune, etc.), face à une distribution stratigraphique homogène de ces éléments matériels, si l'on suit les descriptions analogues des Saints-Périer et de Passemard relatant l'existence d'une couche puissante, sans aucune zone stérile et contenant de très nombreux foyers (Saint-Périer, 1952), et face à la grande homogénéité technique de l'assemblage lithique comme notre travail tend à le montrer d'après le point de vue de l'étude des armatures, on a d'ores et déjà la vision d'un site probablement occupé par une large communauté.

C. Réflexion sur l'évolution diachronique du Gravettien d'Isturitz.

Difficile en effet d'argumenter l'éventualité d'un amalgame de plusieurs occupations réunies au sein des fouilles anciennes dans le puissant niveau IV. Seules certaines différences techniques et typologiques entre les deux niveaux distingués lors des fouilles anciennes permet, en revanche, de proposer l'hypothèse d'une évolution diachronique des industries gravettiennes.

Premièrement, l'absence de burins de Noailles dans la petite collection Passemard du niveau supérieur C nous met en garde contre une attribution trop rapide de l'assemblage à un

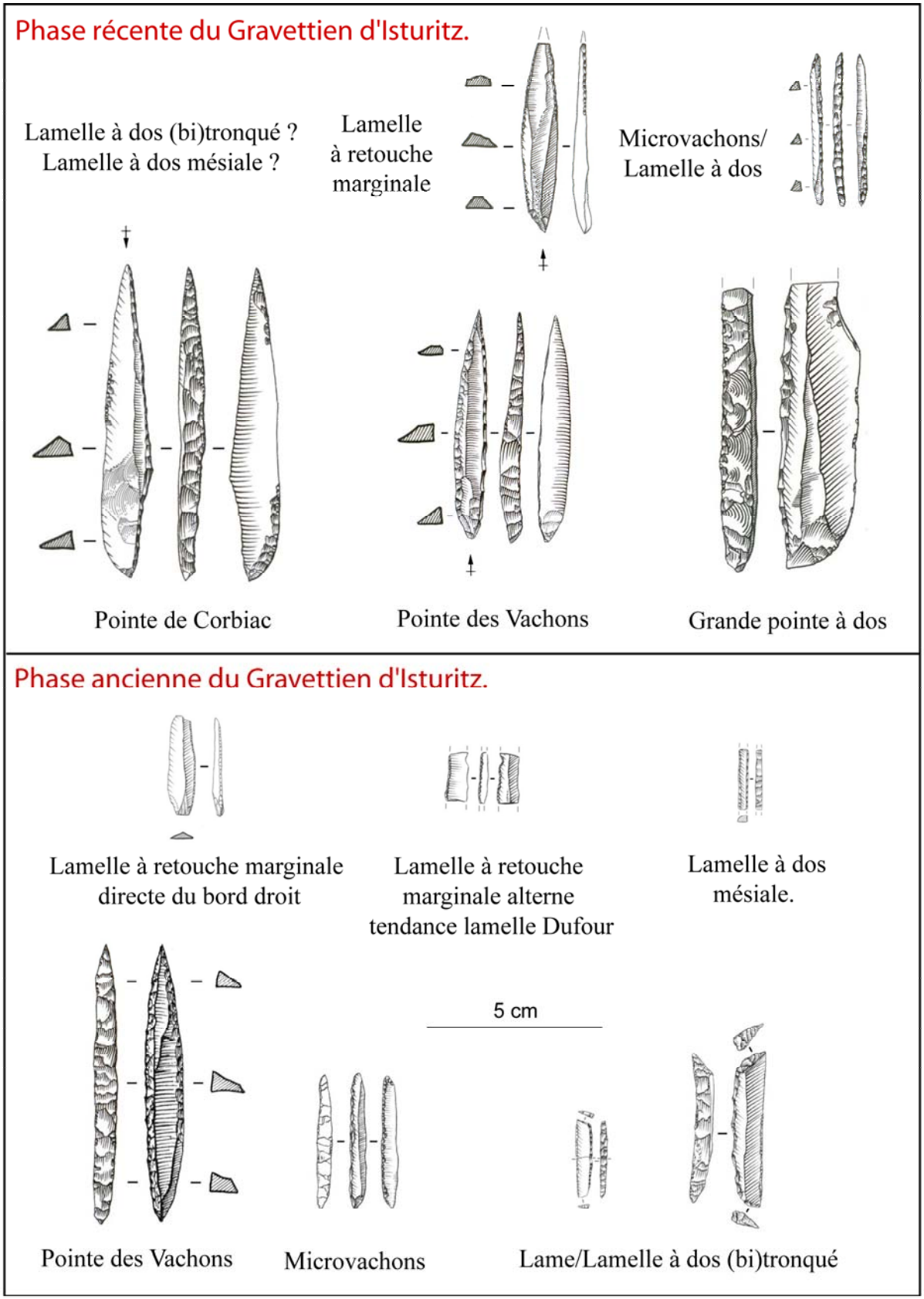


Fig. 61 - Variété des armatures lithiques gravettiennes d'Isturitz.
Les différences chronologiques.

Gravettien à Noailles. De fait, les burins de Noailles présents au sein du niveau III des Saint-Périer pourraient provenir d'une erreur stratigraphique lors des fouilles.

Nous avons vu que l'étude préliminaire de l'industrie osseuse ne nous a donné qu'un seul indice pour l'affinement de la caractérisation culturelle du niveau supérieur. Il s'agit de ces longues doubles-pointes incisées qui sont présentes dans le niveau supérieur III et se retrouvent dans le Gravettien récent de l'Abri Pataud (couche 3). Elles pourraient caractériser une phase récente du Gravettien (Goutas, 2004a).

Les époux de Saint-Périer ainsi que Passemard ont quant à eux relevé un indice laminaire plus important dans le niveau supérieur associé à un outillage de meilleure facture. Une rapide observation confirme leurs précisions puisque les grattoirs sur bout de lame ainsi que les burins de la collection Passemard (niveau C) sont confectionnés sur des produits laminaires plus minces et plus réguliers que ceux des mêmes outils du niveau inférieur. Les nucléus à éclats sont également beaucoup moins nombreux au sein du niveau supérieur. Si le problème de l'existence du burin de Noailles dans le niveau supérieur n'est pas résolu, nous observons une quasi-identité des assemblages et des modalités opératoires des deux niveaux. Seul le degré d'investissement permet de les différencier.

En complément de ces données publiées, c'est l'étude des armatures qui nous permet d'apporter de nouveaux indices qui nous semblent particulièrement diagnostiques (fig. 61). Premièrement, une pointe à dos d'une morphologie nouvelle apparaît au sein du niveau supérieur. Son identité morphologique troublante avec certaines pointes de Corbiac apporterait un deuxième indice, avec la présence des doubles-pointes incisées en bois de renne, vers une possible attribution à une phase récente du Gravettien. La deuxième caractéristique du niveau supérieur est la présence de grandes pointes à dos en silex de Chalosse. Jusqu'à présent, les pointes à dos de ce gabarit caractérisaient le Gravettien ancien de la Gravette (Lacorre, 1960). Les exemplaires du niveau supérieur d'Isturitz possèdent une parenté morphologique avec les pointes des Vachons (épaisseur importante, base aménagée à l'aide d'une retouche inverse rasante) et surtout avec les pointes de Corbiac (base aménagée par troncature oblique convexe, dos rectiligne ou légèrement anguleux). Une future typologie plus fine des pointes à dos gravettiennes permettra probablement, par comparaison régionale, de préciser l'attribution chronologique de ces grandes pointes à dos.

La grotte d'Isturitz, par sa richesse extraordinaire, par ses fouilles de grande ampleur et par la conservation et l'homogénéité des déblais (tout du moins pour le Gravettien au sens large), nous a permis d'élaborer une typologie des armatures gravettiennes dans une démarche taxonomique qui englobe la technologie et l'étude des matières premières. Cette grotte offre le meilleur contexte archéologique actuellement disponible pour mettre en place un socle documentaire de référence sur le Gravettien de la chaîne pyrénéenne et de sa prolongation Cantabrique. Cet ensemble de données représente un cadre méthodologique auquel nous allons faire appel dans l'étude d'un autre contexte qui est celui de la grotte du Pape à Brassempouy et qui va, quant à lui, nous permettre d'emprunter une voie d'approche davantage sociologique.

Chapitre II : la grotte du Pape à Brassempouy.

I. Présentation du site.

A. Avant-Propos.

Le gisement de Brassempouy est situé en Chalosse, au sud du département des Landes, à 2 km environ du village de Brassempouy et soixante-dix kilomètres environ à vol d'oiseau de la grotte d'Isturitz. Les occupations aurignaciennes et gravettiennes des grottes de Brassempouy (Landes) ont déjà fait l'objet de plusieurs mémoires universitaires récents (Bon, 2002a ; Dartiguepeyrou, 1995 ; Klaric, 2003) ainsi que de nombreux articles et ouvrages qui présentent le site de manière détaillée (Buisson, 1996) poursuivant ainsi l'entreprise fondatrice de Delporte (1967, 1980, 1985, 1987a, 1990, 1996) qui, après la précocité des premières fouilles, vise à restituer au site tout son potentiel scientifique, longtemps voilé derrière la célébrité de la « Dame de Brassempouy » (fig. 62). Qui n'a jamais aperçu, en effet, une reproduction de l'œuvre célèbre des Gravettiens, devenue l'emblème du gisement ?

Fig. 62 – Un timbre illustré d'une reproduction de la Dame de Brassempouy a été mis en vente du 6 mars 1976 au 14 janvier 1977. L'émission du timbre de 1976 sensibilisa des personnalités landaises, Mr et Mme Goalard, qui, à leur tour, persuadèrent H. Delporte de reprendre les fouilles sur le site de Brassempouy. D'après http://www.archeofil.pl/index.php?go=paleolit_plastyka.

B. Aperçu historiographique.

Découverte en avril 1880, lors de la réfection d'un chemin d'exploitation de carrières, la grotte fut fouillée, d'abord par P.E. Dubalen, futur conservateur du Musée de Mont-de-Marsan, puis par J. de Laporterie et A. Léon-Dufour. Le 19 septembre 1892, la grotte acquis une triste célébrité avec l'épisode regrettable[5] du congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences (AFAS) au cours duquel fut notamment découvert deux fragments de statuettes en ivoire et un « bouchon à outre » également en ivoire. Il semblerait que ces travaux chaotiques se soient principalement concentrés au niveau de l'Avenue, située à l'entrée de la grotte du Pape.

L'intérêt de la grotte révélé, Edouard Piette entreprit des fouilles, en collaboration avec de Laporterie, de 1894 à 1897 et publia de nombreux articles (Piette, 1892, 1894a, 1895a, 1895b ; Piette et de Laporterie, 1894, 1897, 1898). De 1894 à 1896, il élargit la tranchée laissée par l'excursion de 1892 en avant de la grotte du Pape. En 1896, il fouilla la Galerie du Puits avant de s'attaquer à la Grande Galerie sur une vingtaine de mètres. Utilisant la stratigraphie de Brassempouy comme référence afin de classifier « l'Age du Renne », notamment à l'aide des œuvres d'Art, c'est l'importance des objets en ivoire dans les niveaux sous-jacents au Magdalénien de la grotte du Pape qui conduisit Piette à distinguer l'industrie éburnéenne de l'industrie tarandienne sus-jacente où domine le bois de renne (Piette, 1894b).

[5] Selon ce qui était la coutume de l'époque, on invita les congressistes à pratiquer des « fouilles », les objets découverts demeurant la propriété de ceux qui les avaient recueillis. Cette pratique prit fin avec les loi de 1913 puis de 1941 qui imposèrent de meilleurs contrôles aux fouilles (White, 2006).

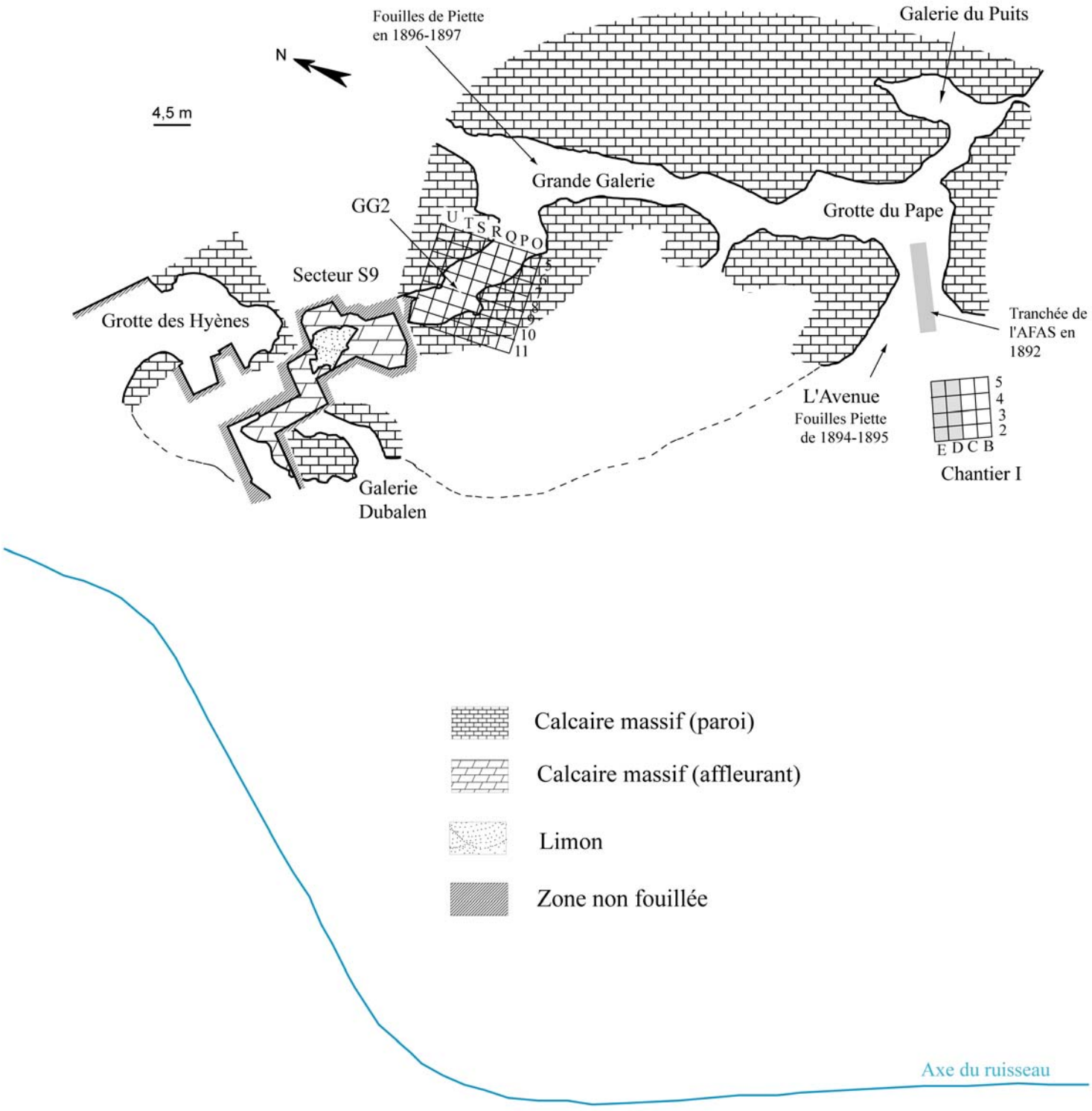


Fig. 63 – Brassempouy, grotte du Pape. Présentation générale du chantier.
Fond de carte modifié d'après Delporte, 1986, fig. 10, Gambier, Bon et Gardère, 1998 et White, 2006.

Les fouilles du XIXème siècle (P. E. Dubalen, J. de Laporterie et E. Piette) ont donc mis en évidence une longue séquence d'occupations magdaléniennes, gravettiennes et solutréennes dans l'entrée de la grotte du Pape.

La grotte de Brassempouy devait par la suite être négligée par les préhistoriens. Près d'un siècle d'oubli s'est achevé en 1981 avec la reprise des fouilles par H. Delporte (Delporte, 1996 ; Buisson, 1996 ; 1981-1994), puis leur poursuite par D. Buisson (1995-1996) et D. Henry-Gambier (1997-2004).

Les fouilles récentes ont permis la découverte d'autres secteurs et notamment d'une riche occupation gravettienne partiellement fouillée devant la grotte du Pape (Chantier I). Réduit aux seuls éléments lithiques compte tenu de la mauvaise conservation des vestiges organiques à cet endroit, la majeure partie du mobilier archéologique associé à cette occupation a été récemment étudiée (Dartiguepeyrou, 1995 ; Klaric, 2003). Par la quantité du matériel récolté lors des fouilles et l'estimation de son ampleur originelle[6], ces observations relancèrent la question de l'importance des occupations gravettiennes à Brassempouy alors que la rareté des vestiges découverts lors des fouilles anciennes semblait s'opposer à l'attribution gravettienne des statuettes féminines.

Cette question fut également au cœur des recherches entreprises dans l'extrémité nord de la grotte du Pape, où fut découvert par H. Delporte le secteur GG2, troisième et dernier emplacement ayant livré des témoignages d'occupations gravettiennes à Brassempouy, à une trentaine de mètres de l'entrée (fig. 63). Enfin, il a été démontré que la grotte du Pape possède un second débouché sur le plateau sous la forme d'un aven (S9) qui incite à se poser des questions sur les modalités de dépôt au sein du secteur GG2. Celui-ci est-il en relation avec l'entrée de la grotte du pape où avec le second débouché ?

Si toutes les cavités de Brassempouy ont livré des vestiges rapportables à la fréquentation du site par les Aurignaciens, les occupations gravettiennes ne concernent finalement que la seule grotte du Pape. L'abri Dubalen et la grotte des Hyènes étaient comblés depuis plusieurs millénaires lorsque les Gravettiens s'installèrent dans la grotte du Pape voisine (Bon, 2002a). En revanche, le Gravettien se manifeste sous la forme d'une occupation de la grotte et en plein air, sous la forme d'une vaste occupation en avant de la grotte du Pape. Malgré tout, la perception actuelle du Gravettien de la grotte du Pape de Brassempouy est cloisonnée. Deux hypothèses sont alors envisageables : soit les trois secteurs de la grotte du Pape et de ses abords ont livré des vestiges d'occupations gravettiennes chronologiquement différenciées, soit ils représentent les témoins d'une même occupation en partie sectorisée par l'histoire de la recherche préhistorique.

C. Descriptions stratigraphiques.

Devant la grotte : une unique occupation en place.

Le chantier I débute quelques mètres en avant de la grotte du Pape (fig. 63). Il a livré les vestiges quasi-exclusivement lithiques[7] d'une occupation de Gravettien à Noailles. Le secteur a été fouillé de 1982 à 1985 sur une surface de 16 m^2 dont 8 jusqu'à la couche D qui contient l'industrie à burins de Noailles. Seules les bandes E et D furent explorées jusqu'à la base de la couche gravettienne, épaisse de trente centimètres environ. Le Gravettien est la principale occupation préhistorique représentée devant la grotte du pape puisque les couches

[6] Le niveau gravettien du Chantier I appartient à un très vaste ensemble, s'étendant sur plusieurs centaines de m^2 depuis l'entrée de la grotte du Pape jusqu'au ruisseau du Pouy.

[7] L'acidité des couches a malheureusement interdit la conservation des matières animales, os, bois de renne et ivoire.

sus-jacentes ont livré un matériel archéologique probablement paléolithique mais restreint et peu caractéristique (Buisson, 1996). La coupe Est-Ouest relevée par Dominique Marguerie indique clairement un faible pendage qui suit l'inclinaison du socle calcaire. Les couches auraient flué en direction du ruisseau. Ainsi, plusieurs artefacts provenant de la couche D pourraient provenir de la couche C sus-jacente comme le suggère la projection en profil des altitudes des artefacts (Dartiguepeyrou, 1995, p. 13). Bien que les niveaux archéologiques semblent avoir subi un faible remaniement, plusieurs raccords et remontages à faibles distances modèrent l'importance de ces mouvements (Buisson, 1996, p. 426 ; Dartiguepeyrou, 1995, p. 14). Notons que les couches A et C ont livré plusieurs vestiges lithiques peu caractéristiques mélangés à quelques tessons de céramique, ce qui corroborerait l'hypothèse de possibles remaniements mineurs (Buisson, 1996, p. 426).

Dans l'Avenue et dans la grotte :
Une séquence quasi-complète du Paléolithique supérieur.

Beaucoup de confusions sont présentes dans la présentation par Piette des différentes couches archéologiques de la grotte du Pape mais grâce à la qualité de son analyse stratigraphique, l'Abbé Breuil puis H. Delporte ont pu éclairer cette séquence tout en incluant le site dans leur démarche de révision de la stratigraphie du Paléolithique supérieur.

Ainsi, les divergences qui existent entre les différentes stratigraphies publiées par Piette s'expliquent par le fait que les différentes couches ne se superposent pas horizontalement et que ce dernier a tenté, rétrospectivement, de synchroniser la couche à statuettes de Brassempouy, antérieur au Solutréen, avec la couche à statuettes magdalénienne du Mas-d'Azil de manière à établir une classification de « L'Age du Renne » à l'aide des œuvres d'Art.

Par la suite, Breuil a réinterprété la coupe très détaillée de l'entrée de la grotte du Pape proposée par Piette, considérant la couche éburnéenne qui contient les statuettes féminines comme aurignacienne (fig. 64). D'où l'ancienne attribution des statuettes féminines, jusqu'à la fin des années 1950, à cet horizon chronoculturel (Bon *et al.*, 2007). Il fallu attendre les observations décisives de Delporte (1967) et la reconnaissance de l'existence d'outils gravettiens dans la quarantaine de pièces lithiques conservées et attribuées à la « couche à statuettes » pour rattacher ces dernières à ce faciès chronoculturel passé jusque-là inaperçu à Brassempouy.

Ainsi, malgré les réorganisations a posteriori de la séquence de Brassempouy de manière à faire entrer les faits dans un système pré-établi, Piette avait assez bien vu l'organisation stratigraphique (Delporte, 1967). L'Aurignacien (couche F ?), le Gravettien (couche E ?) et le Solutréen (couches D et C ?) sont représentés dans l'Avenue, en avant de la grotte du Pape (fig. 64).

La Grande Galerie a quant à elle été fouillée sur une vingtaine de mètres et offre une séquence chronostratigraphique complète du Paléolithique supérieur avec la présence d'occupations aurignaciennes, gravettiennes, solutréennes et magdaléniennes bien qu'elles n'aient pas été clairement individualisées par Piette. Les occupations magdaléniennes se sont limitées à la grotte du pape et à la Grande Galerie tandis que les occupations aurignaciennes, gravettiennes et solutréennes semblent avoir concerné la totalité de l'espace de la grande galerie, de la grotte du pape et de l'Avenue.

Delporte propose également l'hypothèse de l'existence d'un Proto-Magdalénien dont témoignerait la présence d'un niveau à grandes lames (Delporte, 1967). Cet assemblage semble néanmoins être une construction a posteriori comme l'atteste l'hétérogénéité technique et taphonomique des lames (Bon, com. pers.).

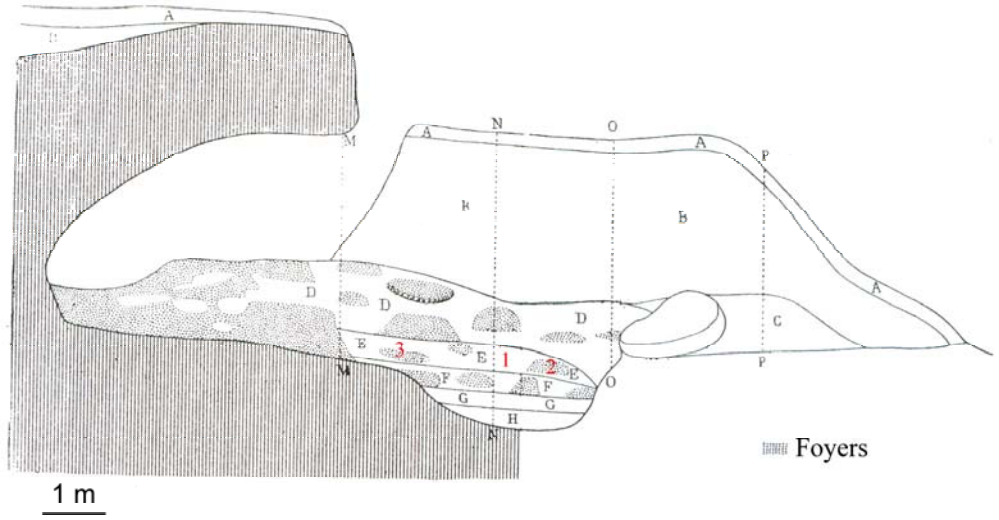


Fig. 64 – Coupe des fouilles Piette 1894-1895 devant et à l'intérieur de la grotte du Pape.
A : terre végétale ; B : limon ; C : couche contenant, dans sa partie supérieure, des pointes à cran et, dans sa partie inférieure, des feuilles de laurier ; DEF : assise éburnéenne d'E. Piette ; La partie centrale de cette assise s'individualise par la présence des statuettes féminines 1, 2 et 3. D'après Piette, 1895b, modifié.

La couche E, qui contient les vestiges gravettiens et notamment les statuettes féminines, a donc été individualisée au niveau de l'Avenue lors des fouilles de 1894-1895 (fig. 64). Par la suite, en 1896-1897, dans la grotte et dans la Grande Galerie, Piette l'a associée à la couche solutréenne de manière à respecter son système de classification. Il est regrettable que dans le compte-rendu des dernières fouilles de Piette à Brassempouy (Piette et De Laporterie, 1897, 1898) ce dernier ne se servent plus de la stratigraphie détaillée alphabétiquement qu'il avait établie les années précédentes. Il se contente de notations beaucoup plus sommaires. L'assise inférieure leur donne toujours beaucoup d'ivoire malheureusement très abîmé. « *Ses foyers sont formés d'argile durcie contenant du charbon et beaucoup d'ivoire en décomposition. Cet ivoire, même lorsqu'il n'a pas été atteint par le feu, est tellement ramolli qu'il a perdu ses contours primitifs et forme parfois des concrétions mamelonnées. Dans les endroits où les habitants de la grotte ont fait des amas de défenses de mammouth en fragments, on peut le relever à la pelle. Il ressemble alors à de la chaux éteinte, d'où s'échappe un liquide blanc, ayant la consistance de celui qui coule du fromage de Brie* » (Piette et De Laporterie, 1897, p. 167). A propos de ses fouilles de 1896-1897 qui concernent la Grande Galerie, Piette note également que les sédiments avaient été bouleversés par l'eau et par les animaux fouisseurs. Il rencontra une partie du gisement (l'intérieur de la Grande Galerie) tellement bouleversée par les infiltrations qu'aucune stratigraphie claire n'était possible. Il crut pouvoir cependant diviser arbitrairement en quatre niveaux le magma qu'il dégageait. Ces subdivisions ne correspondaient plus à aucune réalité, mais à la classification dont il voulait trouver les preuves (Chollot, 1964 ; Delporte, 1967).

Notons que la galerie du Puits, qui est avec la Grande Galerie la deuxième ramification de la grotte du Pape, semble également avoir été occupée par les Gravettiens puisque Piette a découvert un niveau reposant sur le socle calcaire de la grotte qui correspondrait au niveau à statuette E de l'Avenue. Ce dernier contenait une grande quantité d'ivoire complètement désagrégé mais aucune figurine. L'année 1897 fut la dernière campagne de fouilles de Piette. Il avait soixante-dix ans.

Au fond de la Grotte : Un témoin de la stratigraphie originelle ?

La Grande Galerie constitue, avec la galerie du Puits, la principale ramification de la grotte du Pape (fig. 63). Le secteur GG2 représente l'extrémité nord de la grotte du Pape, sous la forme d'une étroite galerie, dont la voûte s'élève à 1,60 mètres en moyenne au dessus d'un socle rocheux traversé de profondes diaclases (fig. 65).

Fig. 65 – Vue de GG2 pendant les fouilles récentes. Photo N. Gambier.

Les fouilles récentes du fond de la Grande Galerie (GG2) se sont déroulées de 1982 à 1995[8] et concernent une surface de 25 m^2. Elles ont permis l'individualisation de quatre grands ensembles chrono-culturels représentés, du plus ancien au plus récent, par le Châtelperronien, l'Aurignacien, le Gravettien et le Magdalénien. Bien qu'une partie des couches archéologiques de ce secteur de la grotte du Pape ait été perturbée par des terriers,

[8] Ces fouilles furent principalement conduites sous la responsabilité de D. Buisson. Une opération fut entreprise de nouveau en 1999-2001 sous la responsabilité de R. Mensan et Y. Potin (Dir. D. Henry-Gambier et F. Bon).

leur conservation a été localement favorisée par l'existence de planchers stalagmitiques et phosphatiques. L'ensemble formé des niveaux 2A à 2E qui nous intéresse ici est épais de 35 cm environ. Il s'agit d'un ensemble brun argileux contenant des passées sableuses. Il est intercalé entre le niveau 1 sus-jacent qui contient des horizons magdaléniens et le niveau 2F sous-jacent qui a livré un assemblage aurignacien. Ce dernier surmonte le niveau 2G, qui contient un maigre assemblage châtelperronien. La séquence stratigraphique du Paléolithique supérieur est donc à peu près complète (à l'exception du Solutréen) et respectée, ce qui constitue, d'ores et déjà, l'un des caractères exceptionnels de ce remplissage. Notons que Piette a identifié des planchers identiques au fond de la Grande Galerie qui pourraient raccorder avec ceux du secteur GG2. Cette hypothèse est néanmoins difficilement démontrable (Potin et Mensan, 1998).

L'interprétation concernant l'origine et l'attribution des niveaux 2A à 2D qui nous intéressent ici reste délicate. Tout d'abord, d'un point de vue sédimentaire, les niveaux retrouvés dans ce secteur ne sont peut-être pas des sols d'occupation en position primaire (Henry-Gambier *et al*., 2004) et ce, malgré le respect de la chronologie du Paléolithique supérieur dans la succession des dépôts archéologiques. En effet, après avoir considéré que cette partie du site renfermait des dépôts endokarstiques et que le mobilier qui leur est associé avait été apporté par des groupes humains ayant effectivement séjourné dans cet espace (Buisson, 1996), il a ensuite été proposé que « *la mise en place des dépôts stratifiés de GG2 pourrait être consécutive au remaniement d'occupations situées en dehors de la galerie* » (Bon *et al*., 1998, p. 217 ; Henry-Gambier *et al*. 2004). En 1999, cette hypothèse a été confortée par la démonstration que la grotte du Pape possède en effet un second débouché sur le plateau sous la forme d'un étroit couloir oblique communiquant avec un aven (S9) (Bon, 2002a ; Henry-Gambier *et al*. 2004). Cependant, la fouille conduite ultérieurement dans cet aven n'a pas permis de retrouver une séquence stratigraphique permettant, outre les sédiments, d'illustrer l'origine possible de l'ensemble des différents mobiliers archéologiques présents en GG2. En particulier, aucun vestige clairement attribuable à une phase postérieure à l'Aurignacien n'y a été rencontré (Bon, 2004). Par ailleurs, toujours d'un point de vue sédimentologique, les remplissages de GG2 possèdent une importante variabilité latérale en terme de cohérence stratigraphique. En particulier, une zone de forte perturbation a été observée à l'aplomb d'une cheminée karstique, dans les carrés T7 et S8 notamment (Potin et Mensan, *in* Gambier *et al*., 1998). Cette partie centrale du secteur fouillé correspond à la présence d'une « fosse » décrite par D. Buisson, et dont le

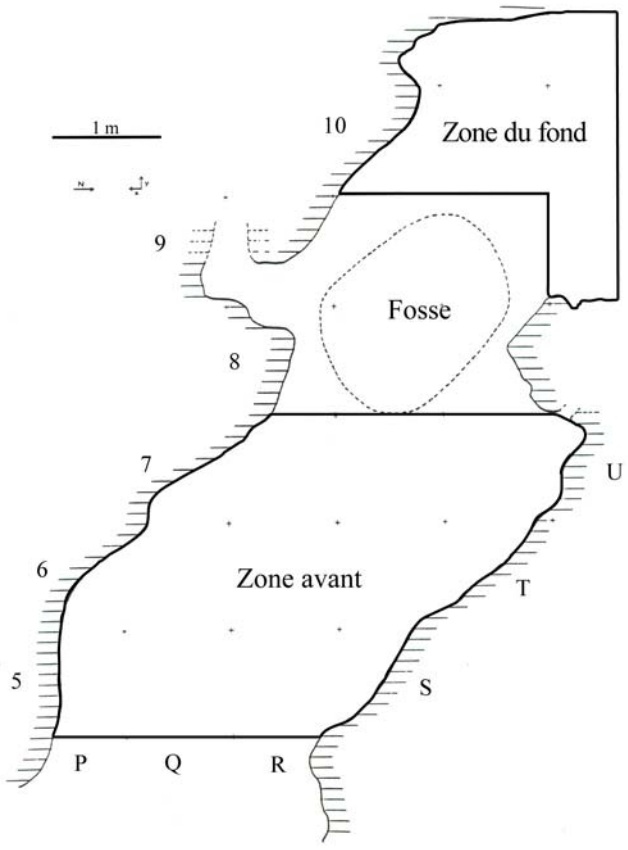


Fig. 66 − Plan général du secteur GG2 avec délimitation des trois zones individualisées (modifié, d'après Delporte, 1993b, fig. 4).

remplissage est en effet reconnu par lui comme bouleversé (Buisson, 1996). En revanche, de part et d'autre de cette « fosse », deux zones présentent une succession beaucoup plus cohérente de dépôts sédimentaires, respectant la stratigraphie décrite précédemment.

Par ailleurs, et cette fois-ci en ce qui concerne l'attribution chrono-culturelle du mobilier archéologique contenu dans le niveau 2D, la seule datation effectuée (19 700 +/- 160 BP) et la présence de pointes à cran ont donné lieu à un élargissement des premières interprétations culturelles en faveur du Gravettien (Buisson, 1996) vers une attribution provisoire solutréenne (Foucher, 2004), voire épigravettienne (Buisson, 1996). Toutefois, dans un tel contexte archéologique, donner une valeur diagnostique à la seule datation effectuée ne possède à nos yeux aucune valeur méthodologique et il convient de revenir avant tout à une analyse approfondie du mobilier contenu dans cet ensemble stratigraphique.

Plusieurs précautions méthodologiques sont donc nécessaires pour appréhender un tel contexte et toute approche se doit d'aborder en premier lieu la question de l'homogénéité des assemblages qu'ils renferment. Or, comme nous l'avons évoqué, le mode et la nature du remplissage paraissent cumuler des dépôts et/ou des perturbations chronologiquement et spatialement différenciés. Afin de tenter d'en rendre compte, nous avons donc choisi d'étudier dans un premier temps le matériel archéologique en individualisant les deux zones identifiées à la fouille (avant et fond de la galerie) afin de tester leur homogénéité respective et, dans un deuxième temps, de vérifier leur correspondance. Cette étude spatiale a été effectuée avec une résolution de l'ordre du m^2. Ainsi, la zone avant regroupe les bandes 5, 6 et 7 ; la zone médiane (fosse) correspond aux bandes 8 et 9 excepté le carré U9 que nous avons associé aux deux bandes 10 et 11 de la zone du fond étant donné qu'il n'est pas affecté par la fosse (fig. 66).

II. Présentation de l'étude.

A. La nature des vestiges recueillis dans la grotte du Pape.

Les collections anciennes : l'Avenue et la Grande Galerie.

Des anciennes fouilles, peu d'objets sont rapportables au Gravettien : quelques silex taillés, une fine baguette en os terminée en pointe à ses deux extrémités, plusieurs objets sculptés quasiment tous en ivoire ainsi que neuf statuettes également en ivoire (fig. 67) qui firent la notoriété de Brassempouy (Piette, 1907 ; Delporte, 1967, 1979, 1980, 1993a ; White, 2006). Ces artefacts forment l'essentiel des vestiges gravettiens de la Grotte du Pape dans les collections anciennes.

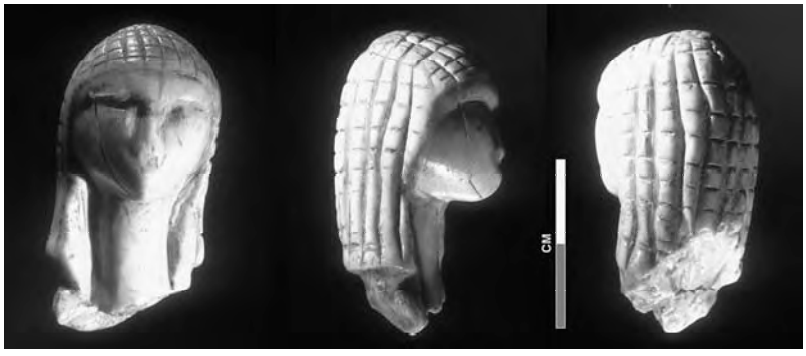


Fig. 67 – La Dame de Brassempouy.
Avenue, couche E. D'après White, 2006, fig. 11.

Les deux premières statuettes (la « Poire » et « l'Ebauche ») furent découvertes lors de l'épisode de l'AFAS. Excepté une figurine (Le Torse, découvert dans la Grande Galerie), toutes les statuettes féminines ont été découvertes dans l'Avenue (Piette, 1895a, 1895b, 1907 ; Piette et de Laporterie, 1897 ; White, 2006) lors des fouilles Piette de 1894-1895. Ce dernier précise que la base de la tranchée de l'AFAS ne descend pas jusqu'à la couche E qui contient les statuettes féminines (lettre à Bertrand, MAN archive n° 141, d'après White, 2006). Les artefacts gravettiens trouvés lors de l'épisode de l'AFAS concerneraient donc la zone plus profonde de l'entrée de la grotte du Pape.

L'industrie lithique est malheureusement très rare au sein des collections anciennes. En ce qui concerne la collection Piette, nous pouvons diviser l'industrie lithique gravettienne en quatre grands ensembles (Delporte, 1967).

Avec 40 pièces, le premier ensemble est le plus important. Il est issu de la couche à statuettes E fouillée en 1894-1895. L'assemblage provient donc de l'Avenue et de l'entrée de la grotte du Pape. Il se compose de 11 grattoirs, 7 burins, 3 grattoir-burin, 1 perçoir, 1 lamelle à dos et d'une grande pointe à dos (Delporte, 1967).

Une autre pointe à dos provient de la couche moyenne de la Grande Galerie (qui réunit le Gravettien et le Solutréen).

Un troisième ensemble réunit des pièces issues de la prétendue « assise à contours découpés » donc de la couche située au-dessus de celle qui contient les statuettes. La présence de grandes lames a conduit Delporte à lui donner une attribution Proto-Magdalénienne. Cette petite série ne contient que 27 pièces dont 1 fragment de pointe à dos à retouche du type Vachons, un grattoir caréné double, trois burins, un grattoir-burin, une lame à retouche bilatérale abrupte et 10 lames dont la longueur dépasse 10 cm (la plus longue atteignant 20,5 cm). Cette série serait un amalgame postérieur à la fouille qui réunirait des pièces issues de couches archéologiques différentes (Bon, com pers.).

Il existe une quatrième petite série qui contient des pointes à dos dont l'inventaire ne précise pas l'origine. Plusieurs de ces pointes proviendraient des fouilles 1897 de la partie terminale de la Grande Galerie (Delporte, 1967).

Enfin, la collection Piette comprend 7 pointes à cran ou fragments qui ne portent pas de retouche solutréenne mais un aménagement du cran, du dos adjacent et parfois d'une partie du bord opposé par retouche abrupte. La localisation stratigraphique exacte et, par conséquent, l'attribution chronoculturelle, gravettienne ou solutréenne, de ces pointes pose problème. Notons que Piette mentionne avoir découvert ces pointes 10 cm au-dessus des pointes à dos (Piette et De Laporterie, 1898) ce qui représente un indice stratigraphique faible lorsque l'on considère l'hétérogénéité concernant l'ampleur du colmatage le long de la Grande Galerie de la grotte du Pape et les hésitations stratigraphiques de Piette. Delporte les considère comme solutréenne (Delporte, 1967) tandis que Smith exclue ces pointes de sa monographie sur le Solutréen en les attribuant davantage au Gravettien (Smith, 1966).

Le Musée Dubalen, de Mont-de-Marsan, possède également plusieurs pointes à dos récoltées au cours des premières fouilles de 1880. Le Muséum d'Histoire Naturel de Toulouse possède plusieurs petites séries de produits laminaires bruts associés à un burin de Noailles, quelques nucléus et plusieurs grattoirs collectés lors de l'épisode de l'AFAS (collection Regnault).

Le chantier I : Devant la grotte du Pape.

Le chantier I a livré de nombreux vestiges lithiques dont 1984 outils mais aussi de nombreux fragments de galets de quartzite utilisés comme outils (percuteurs, enclumes). La sphère domestique est représentée par les burins, (dont la moitié sont des burins de Noailles) mais aussi par les éclats retouchés, les encoches, les lames retouchées et les grattoirs (tabl. 10). Les outils domestiques en faible effectif se distribuent entre les perçoirs (N=28), les lames à dos (N=12), les troncatures (N=78) et les pièces esquillées (N=31). Les armatures, minoritaires, sont largement dominées par les lamelles à dos, suivies par les lamelles à retouche marginale (dont une grande partie est sans doute à rattacher à la sphère domestique). Les pointes à dos sont rares.

	Chantier I	
	N	**%**
Outils domestiques		
Burin	686	34,6
Eclat retouché	330	16,6
Encoche	182	9,2
Lame retouchée	156	7,9
Grattoir	151	7,6
Armatures		
Lamelle à dos	187	9,4
Lamelle à retouche marginale	93	4,7
Total	**1984**	**100%**

Tabl. 10 – Présentation synthétique des principaux outils de l'assemblage du chantier I (d'après Dartiguepeyrou, 1995).

GG2 : Le fond de la Grotte du Pape.

Globalement, cette zone est relativement pauvre en matériel archéologique, comparée aux autres secteurs. La totalité de l'outillage lithique de l'ensemble des couches compte environ 350 pièces.

Dans les couches 2A à 2E, l'industrie lithique est composée de 82 outils domestiques et de 102 armatures (tabl. 11). La présence de pointes à cran (NR : 12 / N0 : 9)[9] et la forte proportion d'armatures constituent les principales caractéristiques de cet ensemble. Les armatures sont dominées par des portions mésiales de lamelles à dos (N=39 ; « lamelles à dos mésiales »). Les outils sont quant à eux dominés par les éclats retouchés (N=26) et les produits laminaires retouchés (N=21). Quatre burins de Noailles sont également présents.

L'industrie osseuse retrouvée dans le secteur GG2 est composée d'objets fragmentaires en ivoire (NR : 13 / NO : 9). A l'exception d'une pièce pouvant se rapporter à la catégorie typo-fonctionnelle des outils biseautés, le reste de l'équipement est exclusivement composé de fragments de pointes de projectile à section circulaire, très régulières (N=12) dont certaines sont investies d'un décor géométrique simple.

Les vestiges osseux sont relativement abondants mais très mal conservés et très fragmentés (Buisson *et al.*, 1995).

Notons également la présence de deux pattes antérieurs de suidé (détermination Marylène Patou-Mathis) en connexion anatomique qui reposaient à la base de la couche 2D, dans le carré R7 (zone avant). A proximité, ont été découverts d'un côté, une sagaie en ivoire et de l'autre, cinq blocs calcaires de module relativement homogène avoisinant une trentaine

[9] NR : nombre de reste ; NO : nombre d'objets finis après raccord inter-pièces et inter-couches.

de centimètres, alignés sur un axe parallèle aux pattes et sub-perpendiculaire à la paroi (Buisson, 1996). Ces éléments contrastent avec le contexte faunique très fragmenté. Enfin, une structure de sept pierres disposées en arc de cercle reposant dans la couche 2D, à laquelle sont associés plusieurs fragments d'os brûlés, laisse envisager l'existence d'un foyer (Delporte *et al.* dir., 1993).

	N
Grattoir sur bout de lame	8
Grattoir sur bout de lame retouchée	1
Grattoir à museau	1
Grattoir caminade	1
Burin d'angle sur cassure	3
Burin sur troncature	1
Burin de Noailles	4
Burin dièdre	1
Burin multiple dièdre	1
Encoche/denticulé	5
Pièce esquillée	6
Lame à dos	2
Biface	1
Produit laminaire retouché	17
Produit lamellaire retouché	4
Eclat retouché	26
Total outils domestique	**82**
Pointe à cran	10
Pointe à dos	1
Micropointe à dos	4
Lamelle à dos	47
Lamelle à dos tronquée	14
Lamelle à retouche marginale	9
Lamelle à retouche inverse	2
Lamelle Dufour	6
Triangle scalène	4
Divers	5
Total Armatures	**102**
Total	**184**

Tabl. 11 − Décompte synthétique de l'industrie lithique de la couche 2A à la couche 2E du secteur GG2.

B. Orientation de l'étude.

L'étude de ce matériel est conçue selon les mêmes méthodes que celles que nous avons employées pour décrire les armatures de la grotte d'Isturitz. Elles concernent la description de la variabilité morphotechnique des différents types, des processus de débitage et du traitement des supports dans les armatures ainsi que de la gestion des matières premières.

Rappelons que la grotte d'Isturitz se caractérise par l'existence de séries importantes provenant de fouilles anciennes mais dont il n'est plus possible de tirer des informations sur la répartition spatiale des activités qui se sont déroulées à l'intérieur de la grotte.

L'observation des assemblages d'armatures a mis en lumière l'existence d'une norme forte régissant leur confection qui s'exprime surtout au travers des caractéristiques morphotechniques laissant ainsi une marge de manœuvre importante dans les gabarits des pièces. Nous avons également constaté une grande homogénéité qualitative étant donné que la seule ligne de démarcation que l'on peut observer dans ce domaine concerne la différence d'investissement entre les armatures à retouche marginales, moins investies, et les armatures à dos qui le sont beaucoup plus, tant d'un point de vue de la sélection de la matière première que d'après la qualité du support utilisé et des modalités techniques employées dans la transformation du support en armature.

En revanche, dans le cas de la Grotte du Pape, on s'aperçoit que la nature des vestiges recueillis varie selon les secteurs. Par exemple, les pointes à dos n'apparaissent véritablement que dans les collections anciennes de la grotte du Pape, ce qui s'explique difficilement par la taphonomie. La concentration des statuettes dans l'Avenue pourrait correspondre à une zone de production comme l'illustre leur état inachevé tandis que l'unique statuette découverte dans la Grande Galerie témoignerait d'un transport au sein d'une zone rituelle potentielle (White, 2006). Le chantier I, quant à lui, se distingue par l'absence de grandes pièces régulières (pointe à dos entière, lame brute régulière, lame retouchée régulière) alors que les burins de Noailles et les nucléus sont extrêmement nombreux. Contrastant avec la densité des

produits de débitage de l'espace extérieur, le fond de la Grande Galerie (ou GG2) dévoile un assemblage numériquement restreint d'armatures soignées.

La première étape de notre travail, à savoir l'étude du Gravettien de la grotte d'Isturitz au travers du prisme des armatures lithiques, va nous permettre d'appréhender le Gravettien de Brassempouy sous un nouvel éclairage. En effet, il apparaît déjà que les armatures de la grotte d'Isturitz représentent une moyenne des variations qualitatives existantes entre les différents assemblages des trois secteurs de la grotte du Pape.

La question centrale est de parvenir, dans un premier temps, à décrire les liens éventuels entre les séries provenant à la fois de fouilles et de localisation différentes de manière à discuter, dans un second temps, de la nature exacte et de la raison des variations spatiales.

III. Les armatures du chantier I et leur mode de production.

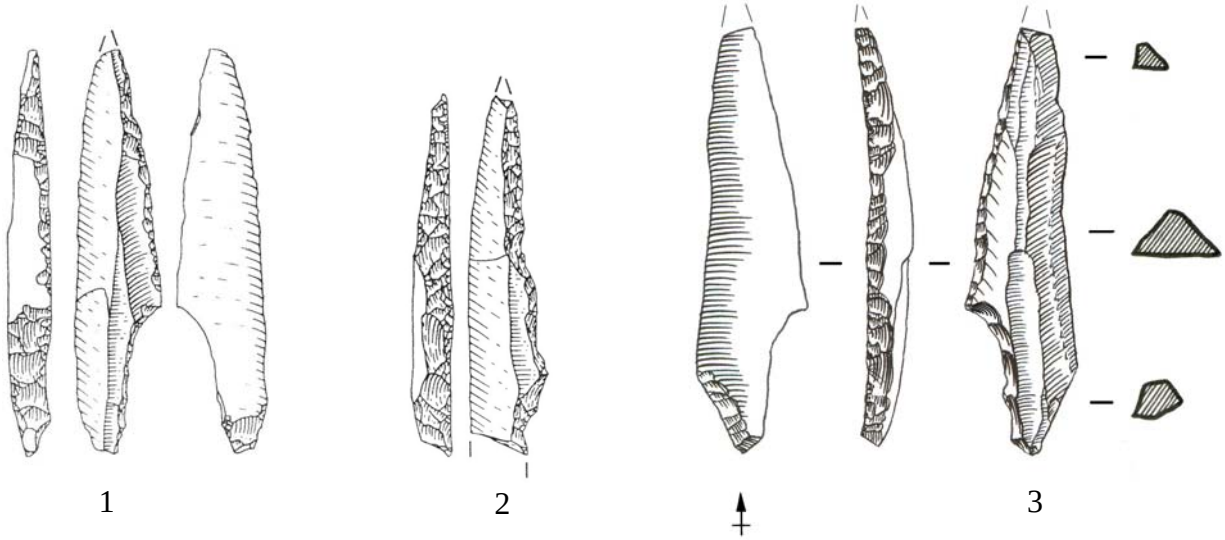
A. Une variété d'armatures lithiques.

Type d'armature	Nombre
Armatures gravettiennes certaines terminée ou non	**196**
Pointe des Vachons	10
Microvachons	17
Pointe à cran	5
Lamelle à dos simple	16
Lamelle à dos tronqué	12
Lamelle à dos bitronqué	3
Lamelle à dos mésiale	80
Lame à dos tronqué	1
Triangle à dos	1
Produit lamino-lamellaire à retouche marginale directe	48
Lamelle à retouche marginale inverse	3
Pièce en cours de fabrication certaine	**43**
Produit laminaire à dos gibbeux	6
Produit laminaire à dos partiel	9
Fragment de lame à dos divers	13
Produit lamellaire à dos gibbeux	7
Produit lamellaire à dos partiel	8
Composante issue d'une possible contamination aurignacienne	**9**
Lamelle à retouche marginale alterne	2
Fine lamelle courbe et torse à retouche marginale	7
Total	**248**

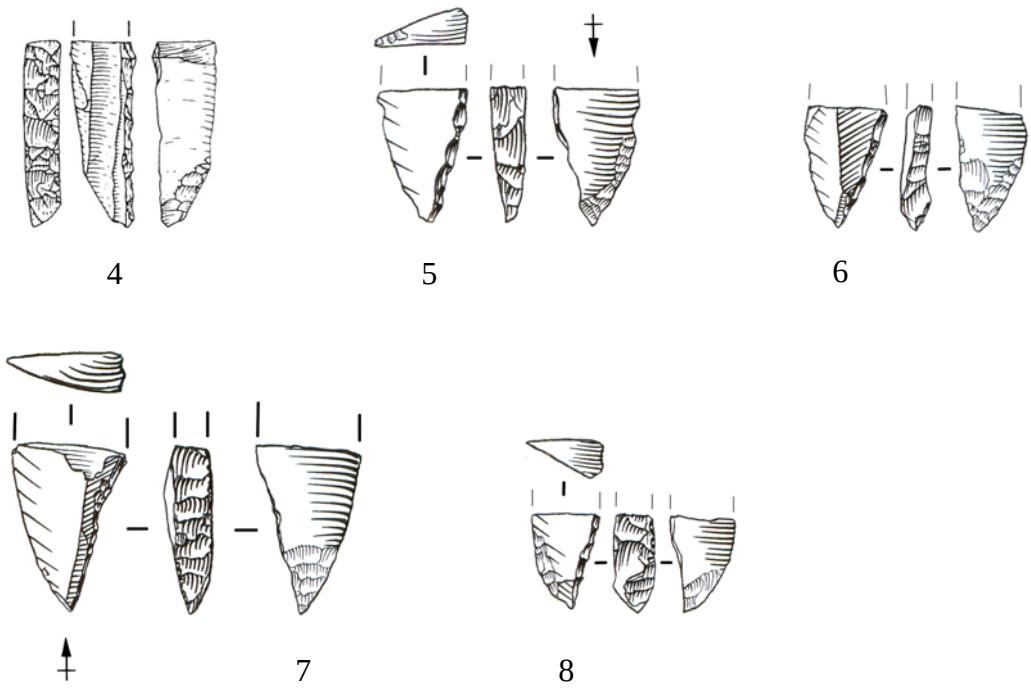
Tabl. 12 – Décompte détaillé des armatures du chantier I.

La série d'armatures du Chantier I, après intégration des pièces déviantes et des ébauches, compte près de 248 pièces (tabl. 12). Le taux de fragmentation des pièces est très élevé puisque une dizaine seulement sont entières (Klaric, 2003, p. 254).

Pointe à cran



Pointe des Vachons



Microvachons

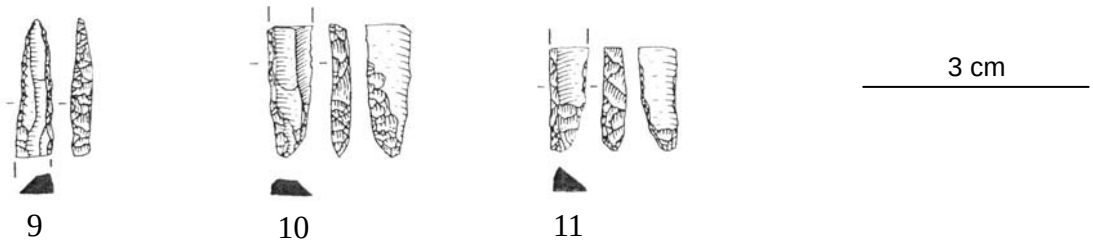
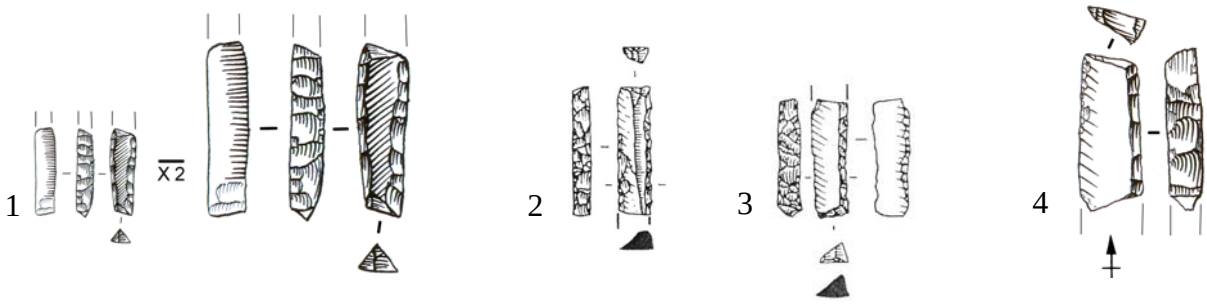
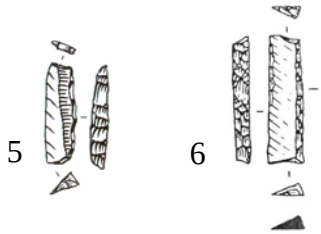


Fig. 68 - Pointes à cran, pointes des Vachons et Microvachons de Brassempouy - Chantier I Gravettien à Noailles (1, 2, 4, 9, 10, 11 d'après Klaric L., 2003 ; 3, 5, 6, 7, 8 de l'auteur).

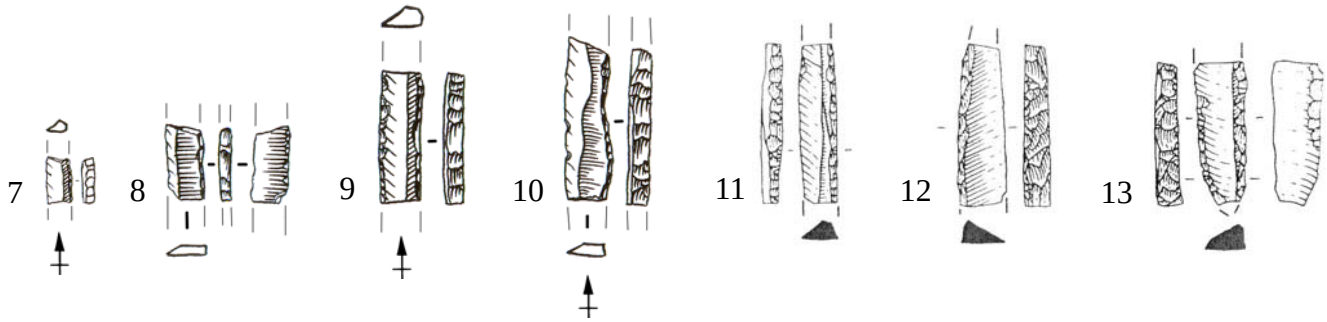
Lamelle/Lame à dos tronquée



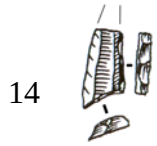
Lamelle à dos bitronquée



Lamelle à dos mésiale



Triangle à dos



Pièces à cran : ébauches de pièce à dos

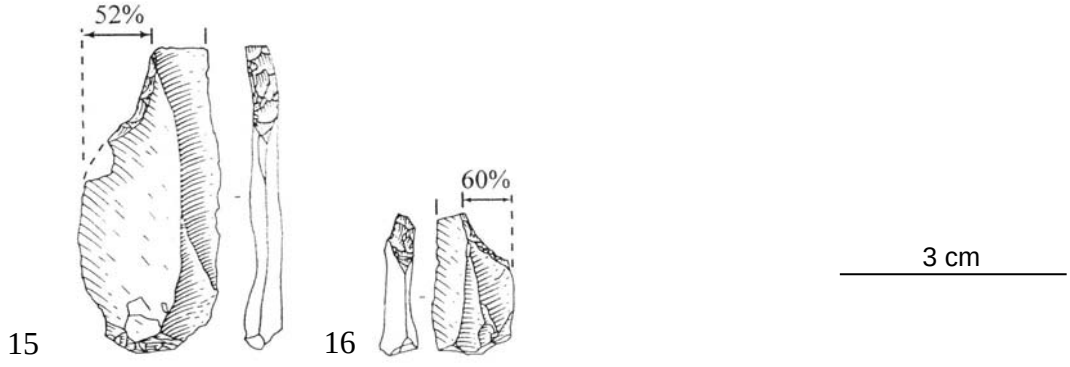


Fig. 69 - Pièces à dos de Brassempouy - Chantier I
(2, 3, 6, 11, 12, 13, 15, 16 d'après Klaric L., 2003 ; 1, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 14 de l'auteur).

De rares exemplaires de pointes des Vachons.

Les pointes à dos ne sont représentées que par 9 fragments proximaux et 1 fragment distal. Il est intéressant de noter que tous ces fragments semblent répondre au concept des pointes des Vachons. Leur dos est épais, majoritairement aménagé par retouche directe (7 exemplaires) mais aussi par retouche croisée (3 exemplaires). A l'instar des pointes des Vachons d'Isturitz, il n'existe pas de latéralisation préférentielle. Enfin, toutes les parties proximales sont symétriques par rapport à un axe vertical et leur morphologie en pointe ou en ogive qui peut porter une retouche inverse rasante correspond à des bases potentielles de pointes des Vachons selon la nouvelle définition effectuée dans la grotte d'Isturitz (fig. 68 – n° 4 à 8).

Des Microvachons guère plus nombreuses.

Ces 17 pièces (9 fragments proximaux et 8 fragments distaux) sont toutes fragmentées (fig. 68 – n° 9 à 11). Leur limite dimensionnelle supérieure – au-delà duquel on rentre dans le groupe des pointes des Vachons - coïncide avec celui des Microvachons d'Isturitz. Les plus grands gabarits possèdent ainsi une largeur de 7 mm pour une épaisseur de 4 mm. Tous les fragments proximaux portent une retouche inverse rasante. La distinction morphologique entre les pointes des Vachons et les Microvachons d'Isturitz se retrouve au sein des exemplaires du Chantier I. Le dos des Microvachons semblent ainsi plus rectilignes que ceux des pointes des Vachons bien qu'il puisse s'agir d'une conséquence de l'étroitesse du gabarit. L'abattage du dos est majoritairement réalisé par retouche directe (11 cas) mais aussi croisée. Aucune latéralisation particulière n'a été remarquée.

Une nouveauté : les pointes à cran.

La plus grande différence avec le Gravettien d'Isturitz dans la composition de l'assemblage d'armatures réside dans la présence de pointes à cran à Brassempouy, inconnues dans le premier site. Ces pointes à cran, comme nous le verrons par la suite, se retrouvent au sein des fouilles anciennes et du secteur GG2. Les 5 exemplaires du chantier I ont été réalisés sur des supports laminaires soignés, très réguliers et rectilignes (fig. 68 – n° 1 à 3). Deux pièces sont quasiment entières (fig. 68 – n° 1 et 3). Leur morphologie évoquent un lien de parenté avec les pointes des Vachons, par la rectitude et surtout l'épaisseur importante du support laminaire, par la recherche de symétrie longitudinale dans la construction géométrique de la pièce selon un axe joignant les deux extrémités (malgré la présence du cran), enfin par la correction des extrémités par retouche inverse rasante de manière à les appointer. Leur gabarit correspond à celui qui est le plus fréquent au sein des pointes des Vachons du niveau inférieur d'Isturitz (c'est-à-dire une longueur légèrement supérieure à 50 mm). Le dos est majoritairement réalisé par retouche directe bien qu'une retouche croisée intervienne au niveau des extrémités. Par leur style, ces pointes à cran possèdent une affinité certaine avec les pointes des Vachons.

La composante majoritaire : les lamelles à dos mésiales, tronquées ou non.

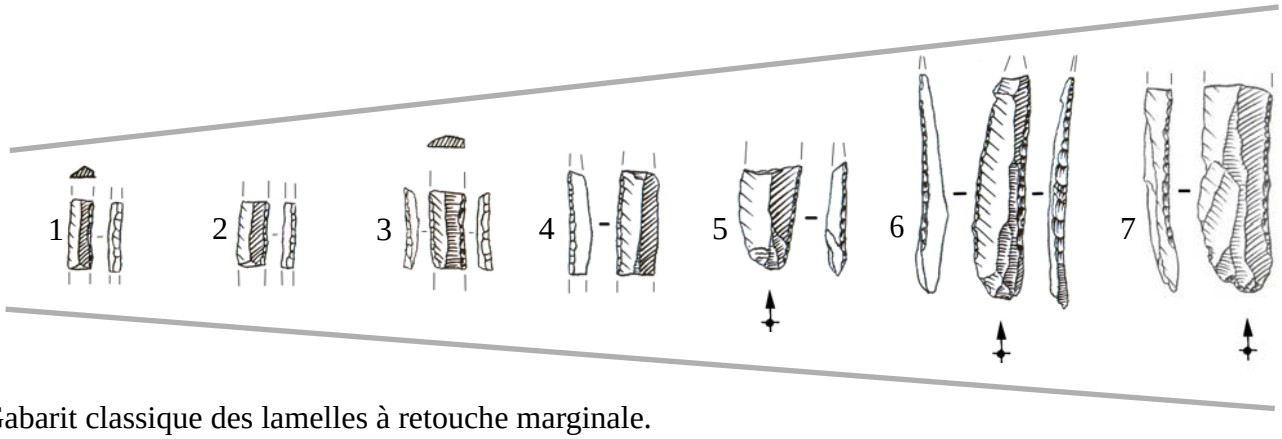
Ce groupe d'armature est probablement majoré par la présence de fragments mésiaux de lamelles à dos (bi)tronquées et de Microvachons. Néanmoins, la rareté de ces types d'armatures au sein du chantier I contribue à renforcer l'hypothèse d'une forte proportion initiale de lamelles à dos mésiales. Avec la présence de pointes à cran, le chantier I se singularise également de la grotte d'Isturitz par la proportion importante des lamelles à dos mésiales. Celles-ci représentent le type dominant au sein du chantier I. Par contre, dans chacun des deux sites, les lamelles à dos tronquées et bitronquées sont rares. Au sein du chantier I, les lamelles à dos tronquées sont légèrement plus nombreuses que les lamelles à dos bitronquées alors que ces dernières se retrouvent en nombre identique dans la grotte d'Isturitz. La plupart des exemplaires possèdent des troncatures rectilignes droites. Seuls deux exemplaires (une lamelle à dos tronquée et une lamelle à dos bitronquée) possèdent des troncatures rectilignes légèrement obliques, en trapèze, à l'instar des observations réalisées sur la majorité des lamelles (bi)tronquées d'Isturitz (fig. 69 – n° 1 et 5). Comme le souligne Laurent Klaric (2003, p. 261), le soin attaché à l'abattage du dos est variable (fig. 69 – n° 8 et 10). Leur gabarit est également variable puisqu'il passe du simple au double, oscillant entre une largeur de 3 mm pour une épaisseur de 2 mm et une largeur de 6 mm pour une épaisseur de 4 mm. De nombreuses pièces présentent une fine retouche marginale directe du bord opposé au dos.

Les lamelles à retouche marginale directe.

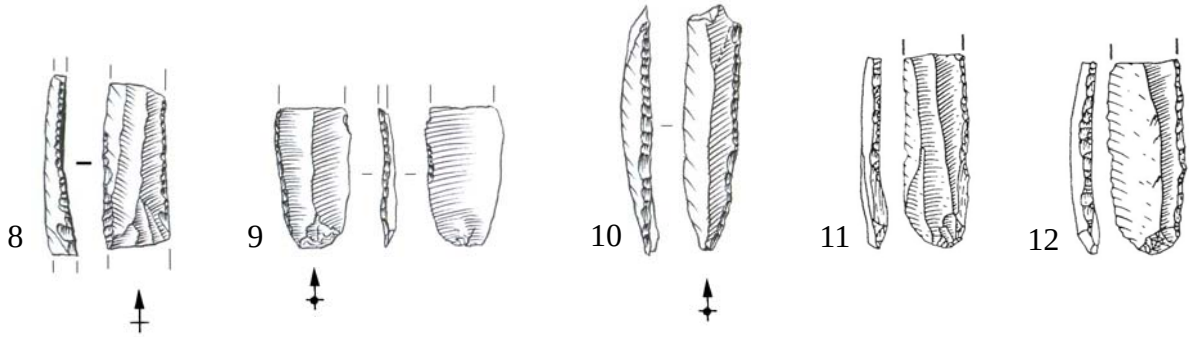
Après les lamelles à dos mésiales, la seconde composante la plus importante d'armature est représentée par les lamelles à retouche marginale directe (N=48). Le terme de « produit lamellaire » à retouche marginale utilisé dans le décompte illustre la variabilité qualitative et dimensionnelle de ces armatures. Elles représentent en effet le type le plus soumis aux variabilités morpho-techniques. Néanmoins, deux règles fédèrent l'ensemble de ces lamelles. Premièrement, celles-ci sont quasi-exclusivement latéralisées à droite. Si quelques exemplaires possèdent une retouche marginale des deux bords, aucun ne possède une retouche exclusive du bord gauche. La deuxième régularité est la légèreté de la retouche, marginale dans la plupart des cas, semi-abrupte dans quelques cas notamment en ce qui concerne les plus petits exemplaires, conséquence technique de la réduction du rapport largeur/épaisseur du support lamellaire. Une composante très minoritaire (N=3) de lamelles à retouche marginale inverse est également présente. Notons que, au-delà de la variabilité dimensionnelle des supports (fig. 70 – n° 1 à 7), la majorité des lamelles (fig. 70 – n° 8 à 12) correspond davantage à des supports rectilignes, larges (entre 8 et 10 mm) et très minces (moyenne de 2,4 mm) de gabarit identique à ceux des lamelles à retouche marginale du niveau inférieur de la grotte d'Isturitz (fig. 71).

Si quelques lamelles de Brassempouy présentent un support courbe ou dont les nervures et les bords ne sont pas très réguliers, aucune ne présente un support torse et/ou de morphologie effilée qui pourrait les rapprocher des lamelles de la Picardie. Seuls deux des trois sous-types (c'est-à-dire les lamelles rectilignes à retouche marginale directe et les lamelles rectilignes à retouche marginale inverse ou alterne) que nous avons identifié à Isturitz sont présents au sein du Chantier I. Par comparaison avec la grotte de Brassempouy, il semblerait que le sous-type des lamelles à retouche marginale courbes et torses de la grotte d'Isturitz ne représente lui aussi qu'une manifestation de la variabilité qualitative des supports lamellaires.

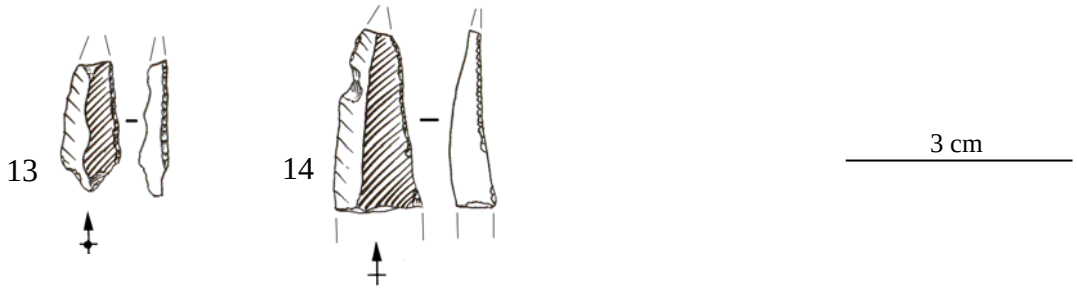
Variabilité dimensionnelle des lamelles à retouche marginale.



Gabarit classique des lamelles à retouche marginale.



Variabilité qualitative des lamelles à retouche marginale.



Fine lamelle à retouche marginale : possible contamination.

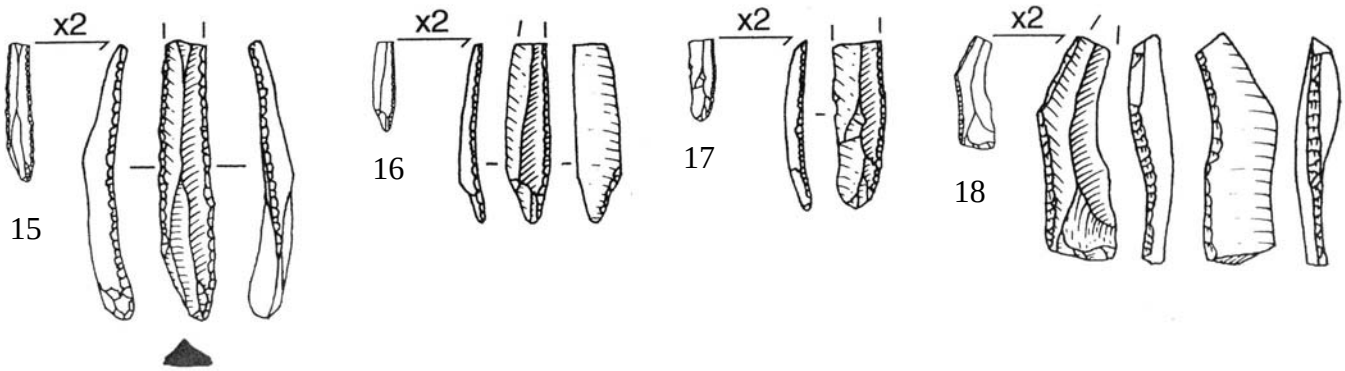


Fig. 70 - Lamelles à retouche marginale de Brassempouy - Chantier I
(11, 12, 15 à 18 d'après Klaric L., 2003 ; les autres de l'auteur)

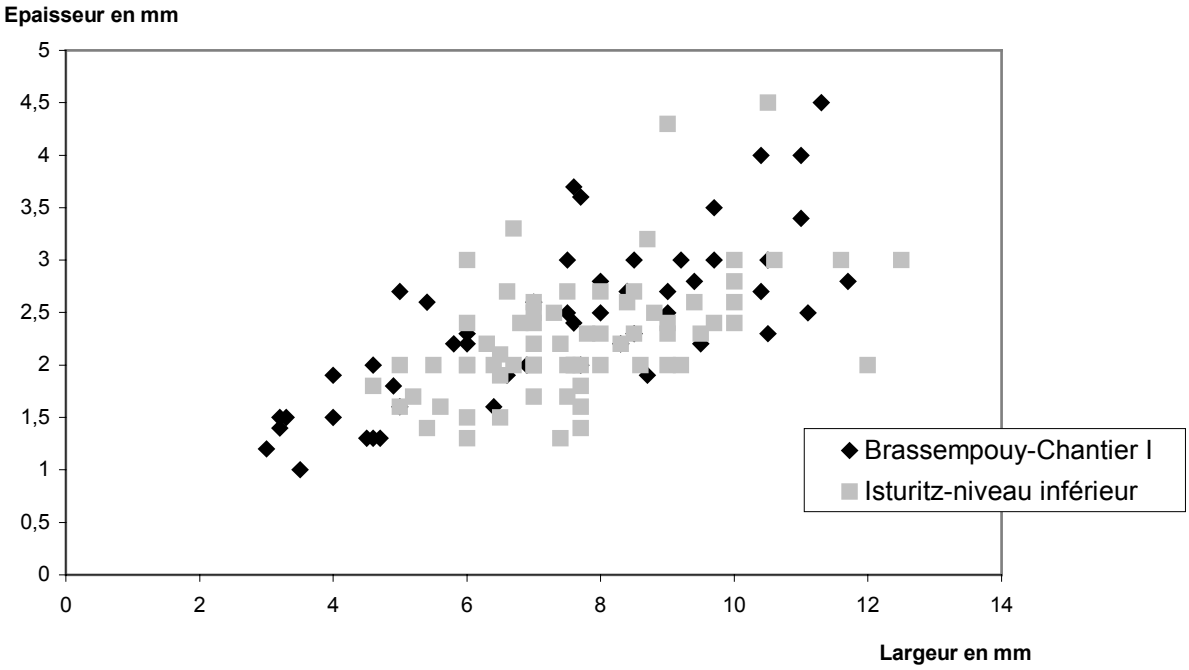


Fig. 71 – Comparaison du rapport largeur/épaisseur des lamelles à retouche marginale directe du niveau inférieur de la grotte d'Isturitz et du Chantier I de la grotte de Brassempouy.

Une composante mineure et énigmatique : les fines lamelles courbes et torses à retouche marginale.

Nous avons précisé le décompte de Laurent Klaric et ne conservons finalement que 9 fines lamelles potentiellement issues d'une contamination. Deux possèdent une retouche marginale alterne des deux bords, les autres possèdent généralement un bord aménagé par retouche directe, parfois les deux. Ces pièces se distinguent par un gabarit largeur/épaisseur très nettement inférieur à celui des autres types d'armatures et sont toutes quasiment entières alors que les lamelles rectilignes à retouche marginale sont fragmentées. D'autre part, contrairement à ces dernières, elles présentent une grande homogénéité morpho-dimensionnelle (3 mm de largeur pour 1 mm d'épaisseur). Certaines petites lamelles rectilignes à retouche marginale peuvent se confondre avec ces fines lamelles d'où la légère différence entre notre décompte et celui de Laurent Klaric. Outre leur finesse et leur homogénéité morpho-dimensionnelle, elles s'en distingue néanmoins par une légère courbure ainsi qu'une légère torsion du support en partie proximale (fig. 70 – n° 15 à 18). Par leur gabarit et leur morphologie, ces armatures sont les seules qui sembleraient pouvoir être aménagées sur des supports extraits à partir « d'outils-nucléus », comme des grattoirs carénés ou des burins carénés.

Synthèse sur les types d'armatures du chantier I.

Les armatures représentent plus de 15% des outils du chantier I soit une proportion sensiblement identique à celle observée au sein du niveau inférieur IV/FIII du Gravettien de la grotte d'Isturitz (les données concernant le niveau supérieur sont insuffisantes). La prise en considération des armatures microlithiques oubliées dans les déblais par les Saint-Périer permet en effet d'estimer une proportion approximative d'armatures entre 10 et 15 % à Isturitz. Les différences dans la composition de la panoplie d'armatures du Chantier I avec celle de la grotte d'Isturitz sont mineures. La composition des armatures dans chacun des deux sites se rejoint en ce qui concerne la faible proportion de lamelles à dos tronquées et bitronquées et de la proportion importante de lamelles à retouche marginale quasi-exclusivement directe mais aussi inverse.

Au niveau qualitatif, la présence de pointes à cran représente la seule différence notoire dans la composition du système d'armement entre les deux gisements. Notons cependant que le style des pointes à cran évoque le concept des pointes des Vachons. Leur absence dans la grotte d'Isturitz est significative puisqu'il est très peu probable que celles-ci soient passées inaperçues lors des fouilles de Passemard et de celles des Saint-Périer. Les fines lamelles courbes et torses à retouche marginale ne se retrouvent qu'au sein du chantier I. Trois hypothèses sont alors envisageables : soit elles proviennent d'une contamination (aurignacienne ?) du niveau gravettien ; soit leur présence dans la grotte d'Isturitz n'a pas encore été démontrée suite à une faiblesse de l'échantillonnage du tamisage, soit ces dernières représentent une autre spécificité de Brassempouy.

Bien que très similaires au niveau du rapport de proportion entre les armatures et les outils domestiques, le Chantier I et le niveau inférieur de la grotte d'Isturitz se distinguent par des écarts internes entre les proportions des différents types d'armatures. Alors que les lamelles à retouche marginale sont très majoritaires dans la grotte d'Isturitz, ce sont les lamelles à dos – notamment mésiales - qui dominent la composition du panel d'armatures du Chantier I. Ces dernières sont très rares dans la grotte d'Isturitz. Inversement, les pointes des Vachons, particulièrement nombreuses et en excellent état de conservation à Isturitz, sont rares au sein du Chantier I qui ne dévoile aucune pointe entière ou fragment important (la moitié ou plus de la moitié de la pièce conservée) de pointe.

La confection d'armatures :
Une activité importante du Chantier I.

Une quarantaine de produits à dos partiel ou à dos gibbeux montrent que le chantier I a servi d'atelier de confection d'armatures.

Le rapport de proportion entre les ébauches et les armatures terminées est plus important qu'au sein du niveau inférieur de la grotte d'Isturitz. Dans les collections anciennes du niveau inférieur (IV), la proportion d'ébauches par rapport au nombre total d'armatures (1/7) semble devoir être largement majorée étant donné leur quasi-absence au sein des premières séries de tamisage. Au sein du Chantier I, la proportion des ébauches est assez forte (environ 1/5 du nombre total d'armatures).

Au sein des ébauches de pièces à dos du Chantier I, les supports laminaires sont plus nombreux (N=28) que les supports lamellaires (N=15). Inversement, au sein des armatures terminées, les armatures microlithiques dominent largement puisque les pointes à cran et les

pointes des Vachons sont les seules armatures de gabarit important. La forte réduction de la largeur du support (plus de 50%) explique la proportion plus élevée de produits laminaires au sein des ébauches. De nombreuses lamelles à dos semblent être aménagées sur de petits supports laminaires (fig. 69 – n° 15 et 16). Seules les lamelles à dos de petit gabarit et les lamelles à retouche marginale sont aménagées sur des supports lamellaires.

Inversement, les armatures qui présentent des fractures complexes sont plutôt rares. Si l'on retient comme fracture diagnostique d'une utilisation en armature de projectile les fractures en plume, en marche et en charnière de 2 mm et plus, on s'aperçoit que 9% des lamelles à dos (N=10), 30% des pointes des Vachons (N=3), 24% des Microvachons (N=4) et 2% des lamelles à retouche marginale (N=1) portent une fracture complexe. Si l'on retient comme fracture diagnostique d'une utilisation en armature de projectile les seules fractures en marche et en charnière de 2 mm et plus, la proportion chute à moins de 3% pour les lamelles à dos (N=3), à 10% pour les pointes des Vachons (N=1) et à 0% pour les autres armatures (Microvachons et lamelles à dos). Quoi qu'il en soit, même si l'on utilise des critères assez souple dans l'identification de fracture d'impact, seules les pointes des Vachons et les Microvachons semblent contenir une proportion assez importante d'armatures abandonnées après utilisation.

B. Des modalités opératoires rapides et unifiées.

Les modalités opératoires laminaires du chantier I ont déjà fait l'objet de deux mémoires universitaires (Dartiguepeyrou, 1995, 1998 ; Klaric, 2003). Il en ressort l'existence d'un débitage laminaire rapide majoritairement unipolaire, dont l'objectif est l'obtention de lames rectilignes de longueur comprise entre 7 et 12 cm. Notre synthèse reprend ces résultats en les replaçant dans le cadre plus large de l'ensemble des modalités perceptibles (débitage d'éclats et d'éclats laminaires) sur le chantier I et celles peu visibles ou sous-représentées (débitage laminaire soignée) mais dont leur proportion réelle hypothétique est à prendre en compte pour reconstituer virtuellement le répertoire technique des gravettiens de Brassempouy.

Des nucléus à éclats majoritaires en fin d'exploitation.

Le chantier I dévoile un ensemble de 246 nucléus qui sont majoritairement destinés à produire des éclats ou des éclats laminaires de petit gabarit en fin d'exploitation (tabl. 13). Ainsi, à l'instar de l'exemple de la grotte d'Isturitz, les nucléus montrent des tables dont la longueur gravite entre 5 et 7 cm. Conséquence d'une part, de la dimension restreinte de l'ensemble des nucléus, d'autre part, de la continuité dimensionnelle entre les plus petits nucléus et ceux de gabarit plus important, une certaine partie d'entre eux (ceux dont les tables sont comprises entre 4 et 5 cm.) sont difficiles à individualiser des nucléus à lamelles. Notons que le type de nucléus le plus fréquent est le nucléus à éclat laminaire (près de 60% si l'on prend en considération l'ensemble des nucléus à éclats laminaires et des nucléus à tendance laminaire) suivi du nucléus à éclats (près de 29%). Les nucléus laminaire proprement dit ne représentent que 15% de l'ensemble du décompte. Ces proportions sont très similaires à celles du niveau supérieur d'Isturitz (collection Passemard, niveau C).

	Total	
	N	%
Nucléus à lamelles	**23**	**9,3**
Nucléus à lamelles	12	4,9
Nucléus à lamelles avec enlèvement plan mal maîtrisé	11	4,5
Nucléus à éclats	**71**	**28,9**
Nucléus globuleux	9	3,7
Nucléus à un plan de frappe préférentiel	24	9,8
Nucléus à plans de frappe alternes	7	2,8
Nucléus à tables multiples	18	7,3
Nucléus autres, divers, à quelques enlèvements peu nombreux	13	5,2
Nucléus à éclats laminaires	**73**	**29,7**
Nucléus à un plan de frappe	60	24,4
Nucléus à deux plans de frappe	13	5,3
Nucléus à produits laminaires	**79**	**32,1**
Nucléus laminaire	37	15
Nucléus à tendance laminaire	42	17
Total	**246**	**100%**
Blocs testés, esquisses de nucléus, divers	12	
Cassons	2	

Tabl. 13 – Décompte détaillé des nucléus du chantier I.

Conséquence d'une part, de la dimension restreinte de l'ensemble des nucléus, d'autre part, de la continuité dimensionnelle entre les plus petits nucléus et ceux de gabarit plus important, une certaine partie d'entre eux (ceux dont les tables sont comprises entre 4 et 5 cm.) sont difficiles à individualiser des nucléus à lamelles. Notons que le type de nucléus le plus fréquent est le nucléus à éclat laminaire (près de 60% si l'on prend en considération l'ensemble des nucléus à éclats laminaires et des nucléus à tendance laminaire) suivi du nucléus à éclats (près de 29%). Les nucléus laminaire proprement dit ne représentent que 15% de l'ensemble du décompte. Ces proportions sont très similaires à celles du niveau supérieur d'Isturitz (collection Passemard, niveau C).

Du débitage laminaire au débitage d'éclats : continuité et dégression.

A l'instar de la grotte d'Isturitz, le fait, d'une part, que l'ensemble des nucléus à éclat soit de longueur égale ou inférieure à celle des nucléus laminaire, d'autre part, que les nucléus laminaires soient sous-représentés dans le décompte des nucléus alors que de nombreux supports d'outils (grattoirs, lame retouchée, pointe des Vachons) ainsi que certains supports bruts appuient, inversement, l'importance du débitage laminaire, soulève la question d'une continuité entre le débitage laminaire et le débitage d'éclat. Le seul carré D2 dévoilent par exemple un ensemble de 573 produits laminaires, en incluant les supports transformés en outils (Dartiguepeyrou, 1998, p. 28). L'observation des 12 nucléus à lamelles montrent que 4 nucléus ont permis l'extraction de lamelles à la suite de produits laminaires de plus grandes dimensions, 5 ont pu donné des lames dans une exploitation antérieure (?) et 3 ont uniquement alimenté une production de lamelles (tabl. 14). Les nucléus à éclats et à éclats laminaires montrent une occurrence très faible d'indices attestant l'existence d'une production laminaire antérieure (1 exemplaire dans chaque cas). Inversement, ces derniers montrent plusieurs exemplaires (16 nucléus à éclats et 32 nucléus à éclats laminaires) qui n'ont connu aucune production laminaire antérieure (cortex > 60% de la surface totale).

	Production antérieure certaine	Production antérieure possible	Sans production antérieure	**Total**
Nucléus à lamelles	4	5	3	**12**
Nucléus à éclats	1	54	16	**71**
Nucléus à éclats laminaires	1	40	32	**73**

Tabl. 14 – Continuité du débitage : l'exemple des nucléus à lamelles et à éclats.

Notons que la majorité des nucléus ne dévoilent aucun indice qui ne confirme ou n'infirme l'existence d'un débitage laminaire antérieur.

L'abondance des nucléus à éclats à plan de frappe préférentiel (N=24) et, dans une moindre mesure, des nucléus à éclats à plans de frappe alternes (N=7), semble coïncider avec l'hypothèse d'une continuité dans le débitage dont l'importance serait largement sous-estimée par les indices manifestes présents sur les nucléus en fin d'exploitation. Enfin, certains exemples de nucléus à produits laminaires de petits gabarits dévoilent des négatifs d'enlèvements laminaires de gabarits plus importants (fig. 74), observation qui corrobore l'idée d'un débitage à la fois dégressif sur le plan de la longueur des enlèvements mais aussi sur le plan de leur régularité.

Des blocs de dimensions différentes ont donc été exploités selon des modalités identiques. Néanmoins, en l'absence de remontages physiques, nous ne pouvons préciser l'importance de la proportion réciproque de nucléus qui subissent un débitage d'éclats en continuité avec le débitage laminaire et des modalités opératoires autonomes de lamelles, d'éclats et d'éclats laminaires. Notons simplement que le chantier I de Brassempouy dévoile une imbrication de modalités opératoires similaire à celle de la grotte d'Isturitz où le débitage, qu'il soit autonome ou effectué en continuité, répond à des conceptions volumétriques identiques.

Un débitage laminaire majoritairement unipolaire.

La première constatation concerne l'unipolarité majoritaire du débitage du chantier I. Sur les 37 nucléus laminaires les plus réguliers, 22 ne possèdent qu'un seul plan de frappe. C'est également le cas de 25 nucléus parmi les 42 nucléus plus irréguliers, à tendance laminaire (Klaric, 2003, p. 279 et 301). L'unipolarité est davantage présente au sein des 73 nucléus à éclats laminaires où elle concerne 60 nucléus (fig. 72). Les observations de S. Dartiguepeyrou sur le débitage laminaire du carré D2 montrent que les produits laminaires dévoilent majoritairement un ensemble de négatifs unipolaires sur la face supérieure. « Sur 573 lames (outils et supports bruts), 85% témoignent d'un débitage unipolaire (486) » (Dartiguepeyrou, 1995, p. 47). Cependant, cette forte proportion ne s'oppose pas, en l'absence de remontage physique, à l'hypothèse de l'importance de modalités bipolaires, notamment opposé-décalé ou opposé strict à séquence successive qui ne verraient que de rares intrications laminaires opposées sur la surface supérieure des produits laminaires.

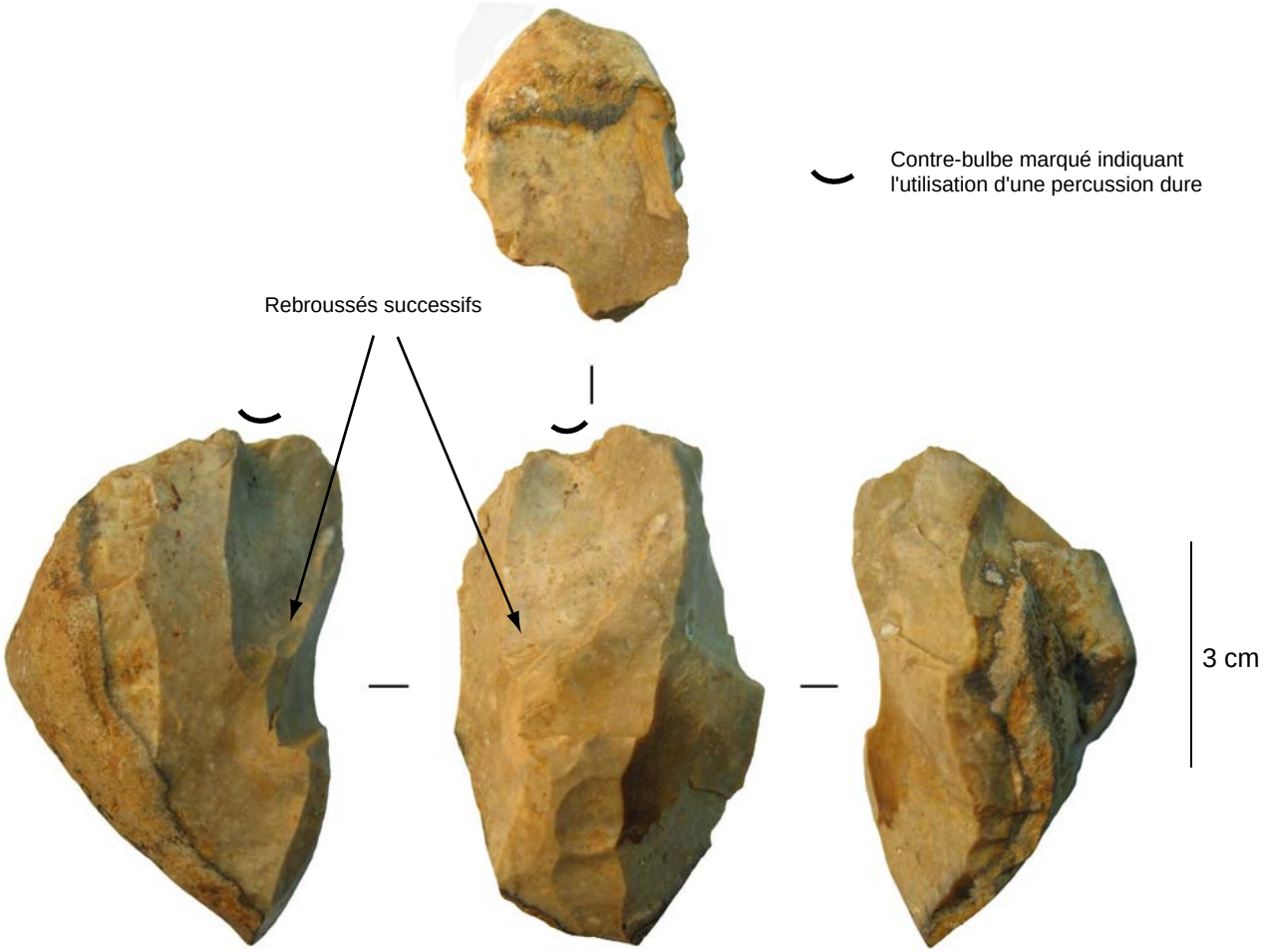


Fig. 72 - Nucléus Br 85 D2 D 3958.
Brassempouy, Chantier I.
ÉTAT BRUT : petit nodule.
MATÉRIAU : Chalosse type Sensacq.
TYPE : nucléus unipolaire avec envahissement du flanc gauche.
PLAN(S) DE FRAPPE : lisse.
SURFACE DÉBITÉE : rectangulaire, rectiligne.
DERNIERS PRODUITS : éclats laminaires.
ÉTAT D'ABANDON : réfléchissement.
COMMENTAIRE : emploi de la percussion dure
en fin d'exploitation, production laminaire régulière antérieure ?

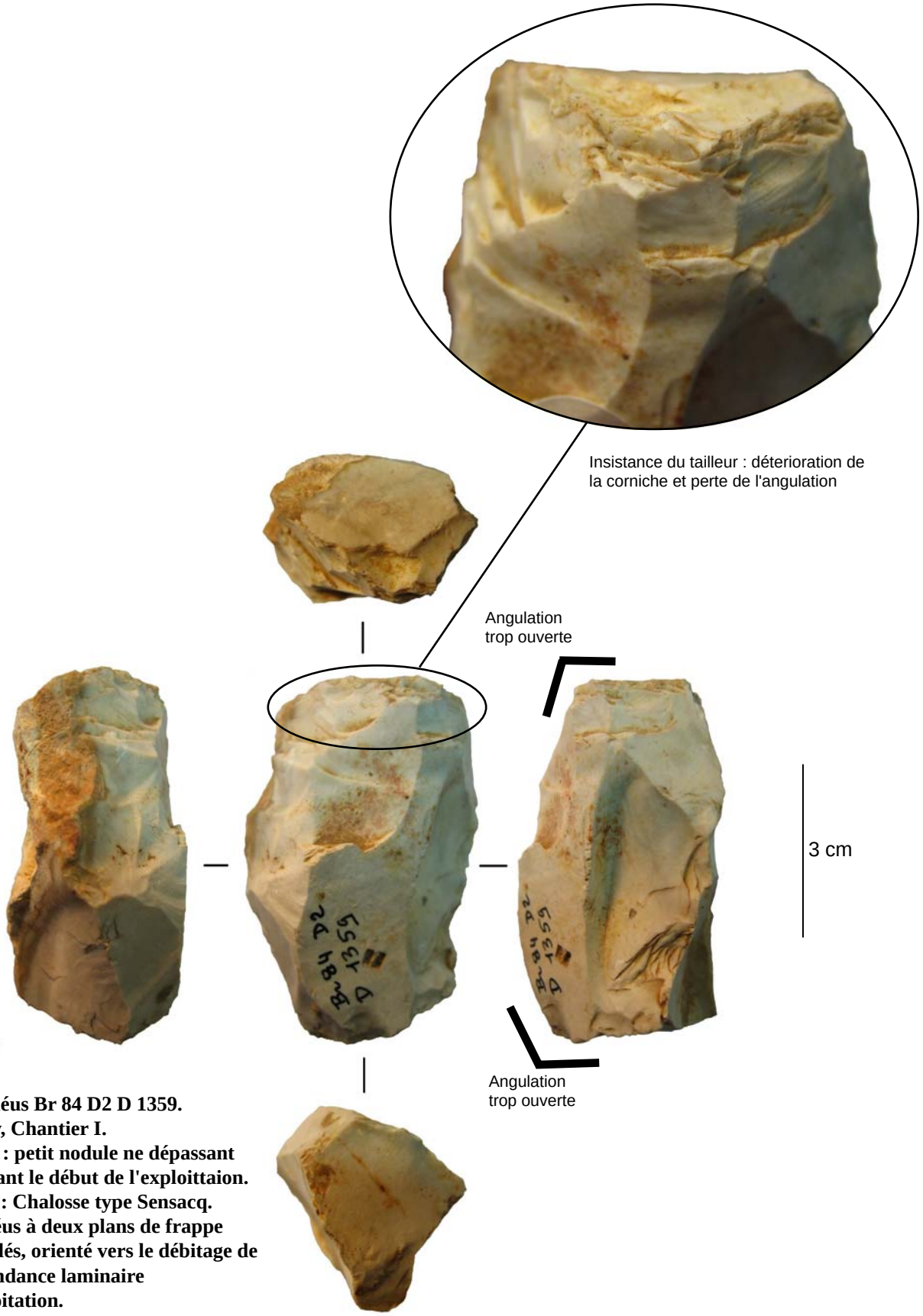


Fig. 73 - Nucléus Br 84 D2 D 1359. Brassempouy, Chantier I.
ÉTAT BRUT : petit nodule ne dépassant pas 10 cm avant le début de l'exploittaion.
MATÉRIAU : Chalosse type Sensacq.
TYPE : nucléus à deux plans de frappe opposés-décalés, orienté vers le débitage de produits à tendance laminaire en fin d'exploitation.
CRÊTE : 1 crête antéro-latérale sommaire.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : lisse, P de F2 : lisse.
SURFACE DÉBITÉE : rectangulaire, rectiligne, faciale
DERNIERS PRODUITS : éclats laminaires.
ÉTAT D'ABANDON : réfléchissements + écrasements du bord du plan de frappe.
COMMENTAIRE : négligence terminale ?

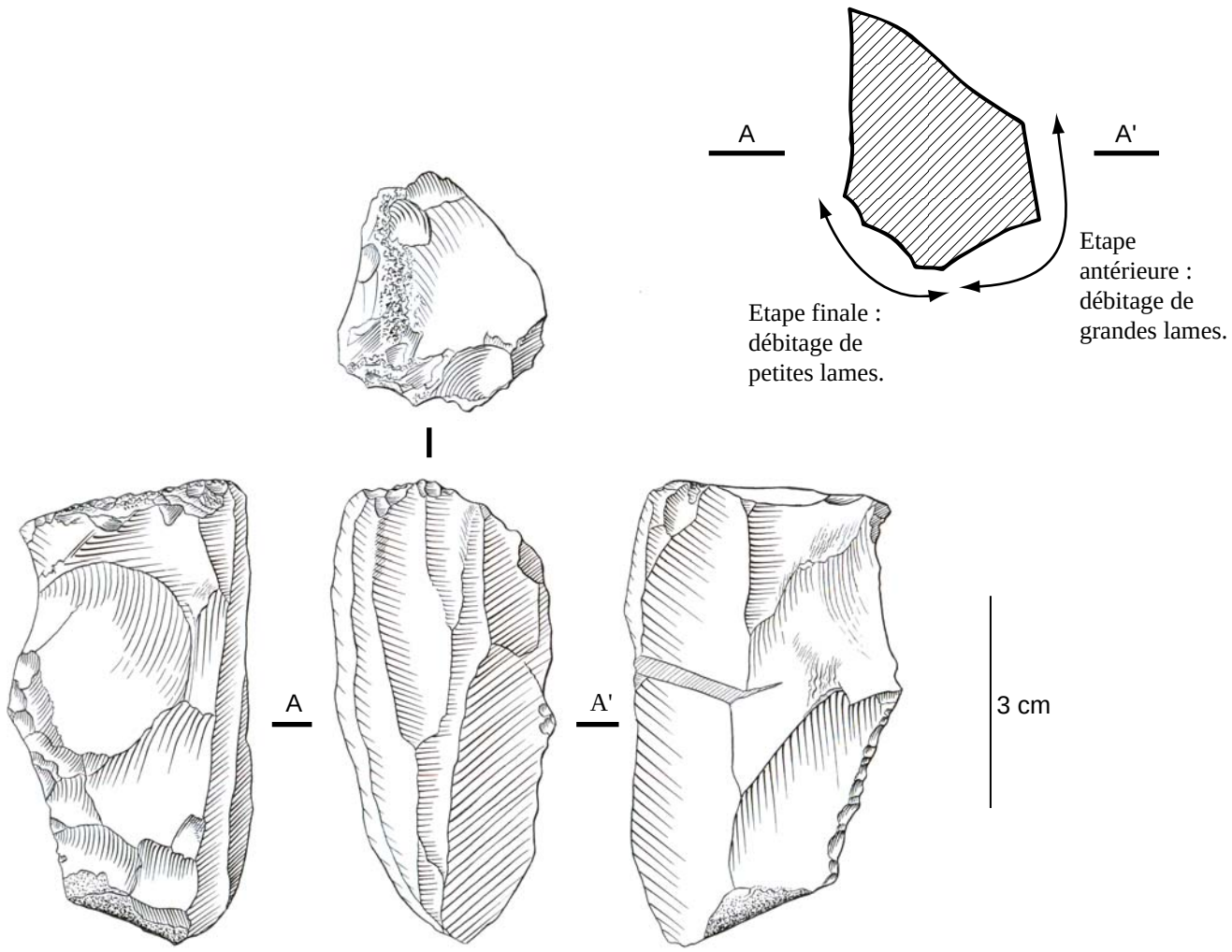


Fig. 74 - Nucléus Br 84 D2 D 1645.
Brassempouy, chantier I.
ÉTAT BRUT : nodule ?
MATÉRIAU : Silex noir de Tercis.
TYPE : débitage laminaire unipolaire.
CRÊTE(S) : 1 crête postérieure à deux versants.
PLAN(S) DE FRAPPE : lisse avec légère reprise.
SURFACE DÉBITÉE : rectiligne et cintrée.
DERNIERS PRODUITS : petites lames.
ÉTAT D'ABANDON : paraît épuisé.
COMMENTAIRE : une diaclase (X) a entrainé l'arrêt du débitage laminaire, une reprise du plan de frappe et une poursuite du débitage sur le flanc gauche de l'ancienne table.

Les nucléus laminaires montrent une progression du débitage essentiellement frontale avec une table étroite et cintrée. Une composante minoritaire avec des nucléus présentant une table faciale plus large est également présente, rejoignant une nouvelle fois les observations réalisées dans les deux niveaux de la grotte d'Isturitz. Laurent Klaric souligne la difficulté à interpréter ces morphologies de nucléus. « *Une conjonction de conditions perturbant l'aménagement des blocs : inclusions chailleuses, angulations impropres au débitage, blocs de morphologies irrégulières, etc…* » (Klaric, 2003, p. 285) semblent expliquer, dans la plupart des cas, une morphologie faciale des nucléus en fin d'exploitation qui ne serait que la forme finale d'une morphologie initiale plus cintrée. Une partie de ces nucléus paraît néanmoins intentionnelle. La morphologie du bloc et la rapidité du débitage (donc l'adaptation aux convexités naturelles) expliquent alors ces tables plus larges.

Un principe fort : l'auto-entretien par plans sécants.

Le débitage bipolaire est minoritaire sur les nucléus en fin d'exploitation. 15 nucléus laminaires réguliers, 17 nucléus à tendance laminaire et 13 nucléus à éclats laminaires possèdent un second plan de frappe soit 29% des nucléus qui ont produit des enlèvements allongés en fin d'exploitation (tabl. 14 et fig. 73). Les exemples de plan de frappe strictement opposés sont rares et la plupart des nucléus possèdent des tables opposées-décalées, d'où la difficulté à préciser le rôle du second plan de frappe. L'investissement d'un des flancs d'une ancienne table laminaire à l'aide d'un second plan de frappe répond à la fois à un objectif technique (maintien/entretien/correction de l'ancienne table) et à un objectif économique (supports transformés en outils). Selon un principe miroir, le rôle de la première table devient alors polyvalent dans une structure volumétrique où chaque table est maintenue grâce à l'autre. Ce principe d'auto-entretien par plans sécants se décline sous des formes variées, où l'angulation entre les deux tables est plus ou moins fermée, entre tables chevauchantes (exemples où l'angulation entre les deux tables est la plus ouverte) et tables alternes (exemples où l'angulation entre les deux tables est la plus fermée). Tous les nucléus bipolaires, quelque soit la qualité du débitage, obéissent à ce principe. Il en ressort une puissante unité des modalités opératoires où l'on passe de la lame à la lamelle, du produit allongé régulier à l'éclat, d'une continuité du débitage à une réimplantation de table mais toujours, à l'instar d'Isturitz, selon le principe des plans sécants c'est-à-dire en utilisant des tables qui s'organisent en plans dont les axes verticaux sont parallèles.

Seul un nucléus à éclat laminaire dévoile des négatifs laminaires au dos (vestiges d'une production antérieure) qui s'organisent selon un plan orthonormé au plan de la première table laminaire. De telles réorganisations du volume sont rares. Le principe d'auto-entretien est la manifestation d'un débitage rapide où les procédés de réfection par crête sont minimisés. « *Sur les quelques 1088 produits laminaires passés en revue, nous avons finalement comptabilisé 78 pièces portant des aménagements de néo-crêtes* » (Klaric, 2003, p. 293). Cette rapidité du débitage s'illustre par des nucléus dont les flancs et le dos restent très souvent corticaux. L'étape de mise en forme, particulièrement sommaire, et l'initialisation du débitage coïncident par l'enlèvements de produits laminaires corticaux. Sur plus d'un millier de produits laminaires, deux pièces (entières) seulement peuvent réellement être considérées comme des crêtes d'entame et sur les 37 nucléus qui portent les négatifs laminaires les plus réguliers, une dizaine seulement portent sur un ou deux flancs au moins un négatif transversal (Klaric, 2003, p. 281).

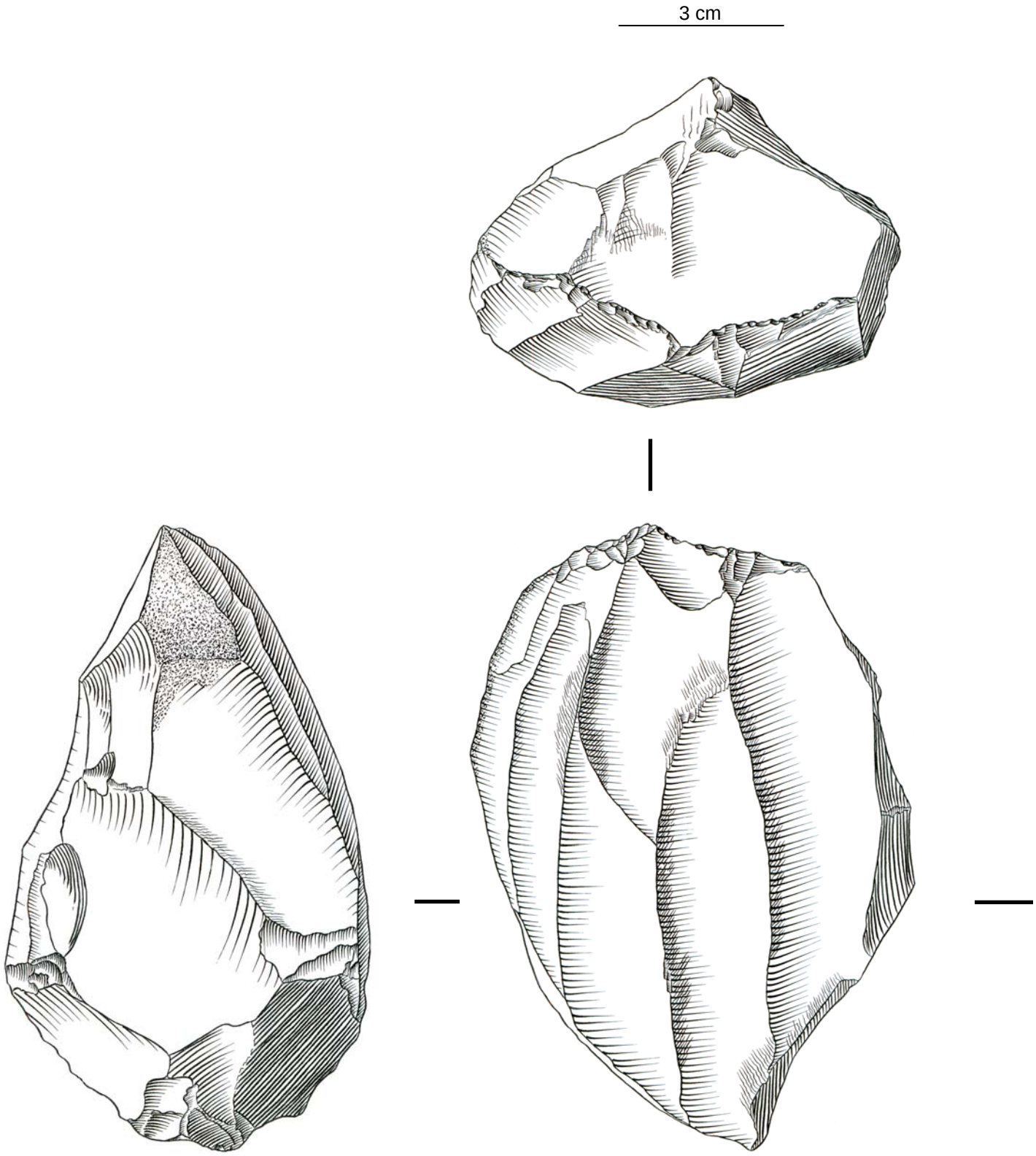
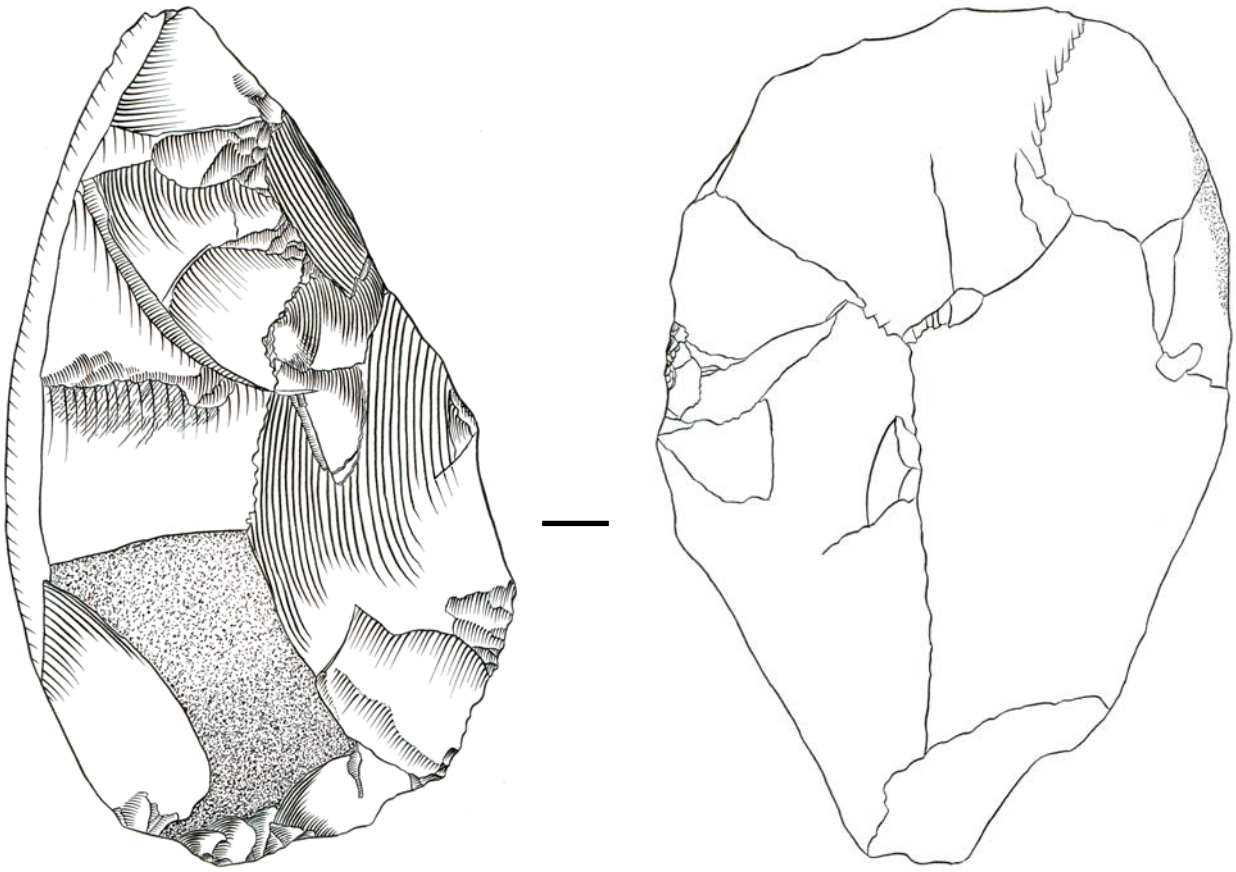

3 cm

Fig. 75 - Nucléus Br 84 E3 D 1890.
Brassempouy, chantier I.
ÉTAT BRUT : grand nodule ?
MATÉRIAU : Silex gris zoné de Tercis.
TYPE : nucléus laminaire unipolaire.
CRÊTE(S) : 1 crête postérieure à deux versants et 2 crêtes antérieures.
PLAN(S) DE FRAPPE : lisse.
SURFACE DÉBITÉE : large, convexe, avec une convergence latéralisée en partie distale.
DERNIERS PRODUITS : grandes lames.
ÉTAT D'ABANDON : table trop plate + recintrage impossible.
COMMENTAIRE : ce nucléus est à la fois le plus régulier du chantier I, celui qui présente l'aménagement du volume le plus élaboré et l'unique exemplaire réalisé dans un matériau rare, de bonne qualité. Son exploitation rappelle celle que l'on peut observer sur le gîte de matière première, à Tercis.



Quel degré de compétence ?

L'interprétation de ces débitages rapides renvoie au problème du niveau d'investissement et, à travers lui, du niveau de compétence. Certains indices convergent vers l'appréciation d'un niveau de compétence peu élevé. Il en est ainsi des nombreux stigmates répétitifs qui écrasent le bord du plan de frappe, des contre-bulbe marqué indiquant l'emploi d'une percussion dure qui porte parfois préjudice à la table laminaire, et des réfléchissements successifs qui dévoilent l'insistance du tailleur (fig. 72 et 73). Néanmoins, le meilleur stigmate technique qui indique un débitage d'apprentis, la présence de plusieurs points d'impact à l'intérieur du plan de frappe (Pelegrin, com. pers. ; sur le débitage d'apprenti voir aussi Pelegrin, 1995, p. 34-35) est absent, à l'instar des observations réalisées à Isturitz. Il s'ensuit que ce débitage a été nécessairement effectué par des tailleurs compétents ou des débutants confirmés qui maîtrisent les premières règles du débitage laminaire, à savoir l'utilisation des meilleures convexités pour implanter la table ainsi que le maintien de la carêne et du cintre.

La matière première utilisée est très majoritairement local, apportée depuis deux ou trois kilomètres de distance de la grotte (silex de Chalosse type sensacq). Cette matière, bien que présentant une texture plus fine que le Flysch type calcaire de Bidache majoritairement utilisé dans la grotte d'Isturitz, se présente souvent sous la forme de petit nodule (entre 10 et 20 cm) qui présente de nombreuses inclusions chailleuses et/ou de larges zones chaillées. C'est le cas d'une bonne partie du silex des nucléus présents dans le chantier I et notamment de ceux d'où ont été extraits des éclats et des produits laminaires à la percussion dure. De fait, la rapidité du débitage semble appropriée à la médiocrité de la matière première. La morphologie des tables – plus ou moins cintrée, faciale ou envahissante – répond à une adaptation aux convexités naturelles des blocs. L'interprétation de cette baisse d'investissement est alors extrêmement délicate. L'hypothèse d'un débitage de débutants, loin d'être confirmée, pourrait expliquer l'utilisation majoritaire du silex de Sensacq alors que le silex d'Audignon, de meilleure qualité, n'est distant que d'une dizaine de kilomètres.

L'adaptation à la matière première joue un rôle important comme l'illustrent les deux nucléus laminaires les plus réguliers de la série qui sont également les deux uniques exemplaires réalisés dans du silex de Tercis. Le plus petit (fig. 74) est un nucléus unipolaire qui a alimenté une production de lames de grand gabarit avant la production finale de petites lames. Une diaclase a entraîné l'arrêt du débitage des grandes lames, puis l'investissement du flanc gauche de l'ancienne table laminaire qui, à l'aide d'une reprise totale du plan de frappe, a permis une dernière production de petites lames. Les négatifs des derniers produits laminaires sont très réguliers et, en contraste complet avec l'immense majorité des autres nucléus, le volume est aménagé de manière « élaborée » à l'aide d'une crête postérieure à deux versants. Le bord de plan de frappe du nucléus a ensuite été réutilisé en percuteur. Le deuxième nucléus, en silex gris zoné de Tercis, est sans doute le plus grand de la série. Il est également le plus élaboré puisque son volume est aménagé à l'aide d'une crête postérieure à deux versants et de deux crêtes antéro-latérales (fig. 75). Il illustre parfaitement la grande compétence des tailleurs lorsque la matière autorise de beaux débitages.

Les « outils-nucléus ».

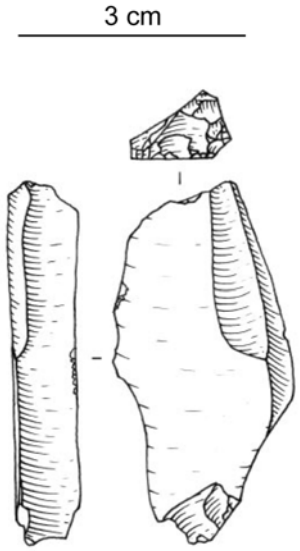


Fig. 76 – Burin « tendance Raysse ». D'après Klaric, 2003, fig. 92.

Sur près de 2000 outils, seuls 16 burins plans qui rappellent les burins du Raysse, 4 lames aménagées par technique de Kostienki, 7 grattoirs carénés et 27 « burins à tendance carénée » sont des « outils-nucléus » potentiels. En ce qui concerne la première catégorie, « *aucun de ces artefacts ne présente toutes les caractéristiques permettant d'identifier avec certitude un « burin du Raysse* » (Klaric, 2003, p. 264). Un seul burin porte les vestiges d'un facettage latéralisé oblique (fig. 76) et « *seuls deux burins portent un négatif pouvant correspondre à l'obtention de lamelles régulières* (fig. 76), *les autres enlèvements visibles étant courts, trop irréguliers ou rebroussés* » (Klaric, 2003, p. 266). La plupart de ces pièces montrent un « *mauvais contrôle » du passage au plan qui se solde par des rebroussés dès la 2ème ou la 3ème tentative d'extraction* » (Klaric, 2003, p. 266). 9 des ces burins sont latéralisés à droite alors que les burins du Raysse sont latéralisés à gauche. Les lames aménagées par technique de Kostienki possèdent également des caractéristiques divergentes (absence de troncature inverse, réfléchissements précoces). Les grattoirs carénés rentrent très probablement dans la variabilité des nucléus à lamelles étant donné la préférence aux débitages cintrés et l'implantation fréquente des tables lamino-lamellaires sur des convexités naturelles. Enfin, les 27 « burins à tendance carénée » auraient pu alimenter une production de supports qui se retrouveraient au sein des fines lamelles à retouche marginale.

C. Une utilisation de matières premières locales.

Des matières moins diversifiées que dans la grotte d'Isturitz.

Le cortège des variétés de silex représentées à Brassempouy correspond, en plus resserré, à celui de la grotte d'Isturitz (cf. Partie I, chapitre 1, V). Nous retrouvons en effet la quasi-totalité des secteurs gîtologiques du côté nord des Pyrénées atlantiques (basse-vallée de l'Adour) et de Chalosse. Par contre, les deux variétés caractéristiques du versant espagnol (silex d'Urbasa et silex de Treviño) ainsi que les variétés du nord de l'Aquitaine présents dans la grotte d'Isturitz (silex du Fumelois et silex du Bergeracois) ne sont pas représentées.

La sélection du silex est donc, dans l'entrée de la grotte du Pape, beaucoup plus locale que celle effectuée dans la grotte d'Isturitz et ce d'autant plus si l'on prend en compte la distance plus courte d'approvisionnement en silex de Chalosse pour les habitants de la grotte du Pape (quelques kilomètres) que celle d'approvisionnement en silex du Flysch (au moins une dizaine de kilomètres) pour les gravettiens de la grotte d'Isturitz.

Un débitage sur des matériaux locaux.

L'étude de la distribution des matières premières au sein des nucléus du Chantier I montre que 92% du silex utilisé (227 nucléus sur 246) est issu des affleurements de silex de Gaujacq/Sensacq très proches de la grotte de Brassempouy. Une très faible proportion de silex (moins de 2%) provient de gîtes plus lointains, principalement de l'anticlinal d'Audignon et de Tercis. Le silex du Flysch n'est représenté que par un seul exemplaire. L'observation des nucléus atteste également l'utilisation des silex de meilleure qualité (Audignon et Tercis) au sein des nucléus à produits laminaires les plus réguliers tandis que les nucléus à lamelles, à éclats et à éclats laminaires exploitent de manière quasi-exclusive la matière locale, en l'occurrence le silex issu de l'anticlinal de Bastennes-Gaujacq (tabl. 15).

	Gaujacq/ Sensacq	Audignon ou Sensacq/ Gaujacq	Audignon	Tercis	Flysch/ Chalosse	Salies/ Chalosse ?	Flysch	Indéterminé	**Total**
Nucléus à lamelles	23								**23**
Nucléus à éclats	69	1					1		**71**
Nucléus à éclats laminaires	70	1	1		1				**73**
Nucléus à produits laminaires	65	7	1	2	1	1		2	**79**
Total	**227**	**9**	**2**	**2**	**2**	**1**	**1**	**2**	**246**

Tabl. 15 – Distribution des matières premières au sein des nucléus du Chantier I.

Des armatures confectionnées sur des matériaux plus diversifiés.

Si l'étude de la distribution des matières premières au sein des nucléus dévoile un approvisionnement très localisé autour de la grotte, celle des armatures montrent une diversité beaucoup plus importante qui tranche avec les nucléus (tabl. 16).

	Gaujacq/Sensacq	Audignon ou Sensacq/Gaujacq	Audignon	Audignon gris type GG2	Tercis ?	Indéterminé	**Total**
Pointe à cran	1		3	1			**5**
Lamelle à retouche marginale	31	10	1	3	1	5	**51**
Lamelle à dos	19	20	11	43	1	15	**109**
Pointe des Vachons	4		4	1		1	**10**
Microvachons	2	2	5	5	1	3	**18**
Triangle				1			**1**
Lame à dos tronqué					1		**1**
Total	**57**	**32**	**24**	**54**	**4**	**24**	**195**

Tabl. 16 – Distribution des matières premières au sein des principaux types d'armatures gravettiennes du Chantier I.

L'étude de la répartition des matières premières au sein des grands types d'armatures montre l'importance du silex d'Audignon au sein des armatures à dos (4 pointes à cran sur 5 ; 54 lamelles à dos sur 109 ; 5 pointes des Vachons sur 10 et 10 Microvachons sur 18 soit à peu près la moitié des armatures à dos).

Si les armatures à dos sont confectionnées sur du silex de meilleure qualité que celui présent aux alentours de la grotte, il est intéressant de remarquer l'utilisation préférentielle du silex local (silex de l'anticlinal de Bastennes-Gaujacq) pour la confection des lamelles à retouche marginale (31 lamelles au moins sur 51 lamelles retrouvées dans le Chantier I sont aménagées dans du silex local tandis que 4 lamelles seulement sont aménagées dans du silex d'Audignon). Nous retrouvons ici un comportement identique à celui des gravettiens de la grotte d'Isturitz en ce qui concerne la sélection différentielle des matières premières entre les deux grands groupes d'armatures que l'on peut résumer sous la forme des égalités opposées suivantes : armature à retouche marginale = silex local/armature à dos = silex plus diversifié.

L'étude de la distribution des matières premières au sein des outils du carré D2 (Dartiguepeyrou, 1995, p. 78) a montré que 25% des outils ont été confectionnés sur du silex d'Audignon et que 60% ont été confectionnés sur du silex local (plus exactement 57% des burins, 58% des lames retouchées, 66% des éclats retouchés et 72% des encoches du carré D2).

Il existe donc une profonde rupture dans la distribution des matières premières entre les nucléus et les outils, dichotomie d'autant plus accentuée si l'on isole les armatures des outils domestiques : 92% des nucléus sont en silex de Chalosse de Bastennes-Gaujacq contre seulement 60% des outils domestiques, 30% des armatures au sens large (armatures à retouche marginale+armatures à dos), et seulement 16% des armatures à dos (tabl. 15 et 16).

Deux conclusions très intéressantes au niveau sociologique apparaissent ici. Premièrement, les armatures qui nécessitent le plus haut degré de compétence (les armatures à dos) sont confectionnées sur du silex plus lointain et de meilleure qualité (le silex d'Audignon présente une structure plus fine, des gabarits plus intéressants et surtout moins d'inclusions calcaires) tandis que les armatures qui nécessitent un degré de compétence assez faible (les armatures à retouche marginale) sont confectionnées quasi-exclusivement sur du silex local de moins bonne qualité. Deuxièmement, une partie des outils domestiques et une grande partie des armatures n'ont pas été confectionnées à partir des nucléus présents au sein du Chantier I. Nous pouvons alors émettre deux hypothèses sur le lieu de leur confection. Soit ces derniers ont été confectionnés sur une zone non fouillée en avant de la grotte du Pape ou dans une zone fouillée anciennement à l'intérieur de la grotte, soit ils ont été confectionnés sur un atelier de taille fonctionnant en complémentarité avec la grotte du Pape.

Nous inversons maintenant l'ordre de présentation des séries de GG2 et des fouilles anciennes par rapport à l'ordre de leur présentation stratigraphique et historiographique (qui correspondait à une logique spatiale, de l'espace en avant de la grotte jusqu'au fond de la galerie) de manière à optimiser les précautions dans le maniements des données issues des fouilles anciennes grâce aux informations précises que nous aurons déjà accumulé avec l'étude des données des fouilles récentes.

IV. Le secteur GG2 de la grotte du Pape : un dépôt intentionnel d'armes gravettiennes.

A. Une série partiellement homogène.

Les données techniques.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, la panoplie d'armatures recueillie dans les niveaux 2A à 2E est largement dominée par des lamelles à dos mésiales : 39 pièces sur 102 armatures toutes zones confondues (tabl. 17).

	Zone avant	Fosse	Zone du fond	Total
Pointe à cran	2	2	6	10
Lamelle à dos	4			4
Lamelle à dos mésiale	27	3	9	39
Fine lamelle à dos	3		1	4
Lamelle à dos et 1 extrémité tronquée	5		6	11
Lamelle à dos et 2 extrémités tronquées		2	1	3
Microvachons	4			4
Lamelle à retouche marginale	2		2	4
Fine lamelle à retouche marginale	5			5
Pointe des Vachons	1			1
Lamelle à retouche inverse	2			2
Lamelle Dufour	5		1	6
Triangle scalène	3	1		4
Divers	3	2		5
Total Armatures	**66**	**10**	**26**	**102**
Outils domestiques	71	8	3	82
Total	**137**	**18**	**29**	**184**

Tabl. 17 − Décompte détaillé par zones des armatures lithiques de GG2.

Dans chacune des trois zones, ces objets représentent le type dominant (tabl. 17 et fig. 78, 79 et 80). Leur gabarit est très homogène avec une largeur comprise en moyenne entre 3 et 5 mm, pour une épaisseur comprise en moyenne entre 1,5 et 2,5 mm. (fig. 77). La présence de nombreuses fractures complexes (Fisher *et al*., 1984 ; O'Farrell, 1996) et le raccord de deux lamelles (fig. 80 – n° 9) laissent envisager des pièces de longueur beaucoup plus importante avant qu'elles soient fracturées lors de l'utilisation.

Les lamelles à dos mésiales contiennent une composante de pièces possédant une extrémité tronquée (l'autre extrémité étant alors fracturée), plus nombreuses que celle dont les deux extrémités le sont (tabl. 17). Quantitativement, les lamelles à dos présentant une seule troncature se retrouvent aussi bien dans la zone avant (5 exemplaires) que dans la zone du fond (6 exemplaires). Elles sont donc proportionnellement plus nombreuses dans cette dernière. Si la majorité des lamelles à dos avec une extrémité tronquée possède des troncatures rectilignes perpendiculaires à l'axe du dos (fig. 80 – n° 1, 2), deux exemplaires provenant de la zone du fond (carré T10) possèdent des troncatures rectilignes légèrement obliques (fig. 80 – n° 6). Les lamelles à dos bitronquées sont beaucoup moins nombreuses puisqu'elles ne se retrouvent que sous la forme de deux exemplaires dans la fosse (fig. 79 – n° 1, 4) et d'un exemplaire dans la zone du fond (fig. 80 – n° 3).

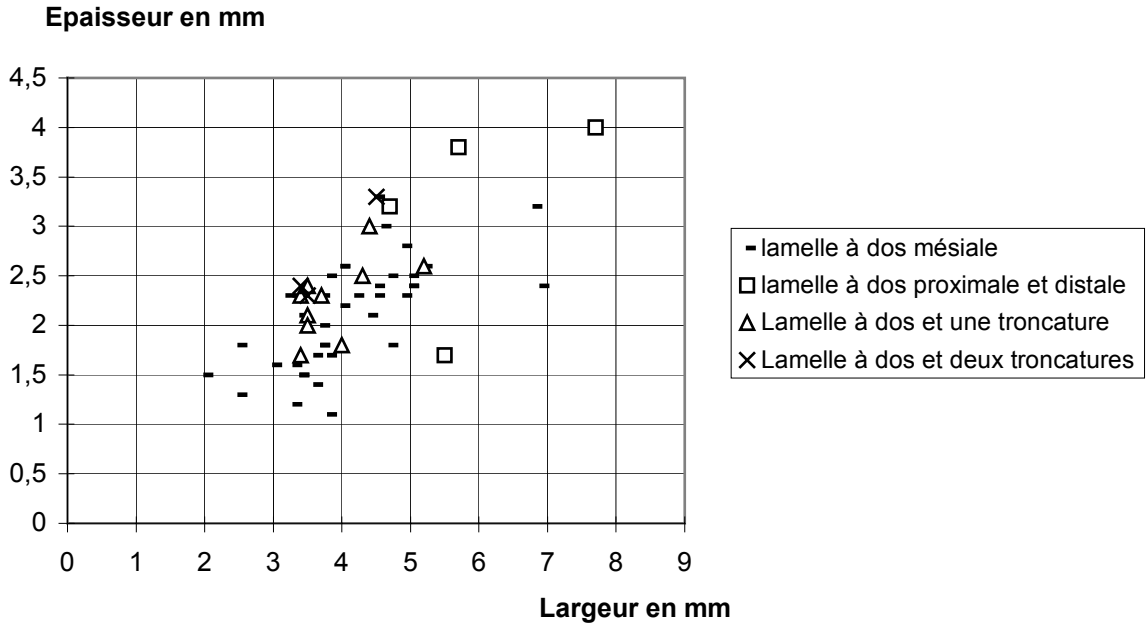


Fig. 77 − Rapport Largeur/Epaisseur des lamelles à dos.
GG2, couches 2A à 2E, toute zone confondue.

Il est possible que la rareté des lamelles à dos bitronquées s'explique partiellement par le fait que certaines soient fracturées notamment lors de l'utilisation. Deux lamelles à dos bitronquées possèdent des troncatures rectilignes obliques opposées. Les troncatures ne sont pas parallèles mais divergentes : la morphologie générale de l'objet tend vers le trapèze (fig. 79 – n° 4 ; fig. 80 – n° 3). Le dernier exemplaire possède deux troncatures rectilignes perpendiculaires à l'axe du dos (fig. 79 – n° 1). Les deux troncatures de chacun de ces trois exemplaires sont aménagées par retouche alterne.

Les pointes à dos sont très rares (5 exemplaires). Une seule pièce est presque entière (fig. 84 – n° 1). Celle-ci possède une morphologie symétrique, un dos épais aménagé par retouche croisée alors que le bord opposé est aménagé par retouche directe totale ainsi que par une retouche inverse rasante de l'extrémité distale. Sa morphologie, alliant recherche d'épaisseur avec aménagement du dos par percussion et symétrie longitudinale selon un axe joignant les deux extrémités, la rattache au groupe des « Microvachons » selon la définition effectuée à partir de l'étude du mobilier d'Isturitz. Les autres exemplaires sont des parties proximales (4 exemplaires), dont une seule, de gabarit plus important, pourrait constituer l'unique indice de pointe des Vachons. L'ensemble de ces pièces est localisé dans la zone antérieure à la fosse, ce qui renforce la très faible probabilité que les lamelles à dos mésiales évoquées précédemment soient des fragments de Microvachons.

Parmi les 9 pointes à cran (fig. 82 et 83), 6 exemplaires sont entiers (dont 3 exemplaires après raccord), deux exemplaires possèdent une fracture au niveau du cran et un exemplaire possèdent deux fractures, l'une au niveau du cran, l'autre distale. Une seule pointe possède une fracture complexe (fig. 83 – n° 5). Les gabarits des pointes sont assez variés. La longueur des pièces est le paramètre métrique qui varie le plus. Les longueurs des pièces entières oscillent ainsi entre 55 mm (fig. 83 – n° 4) et 107 mm (fig. 82 – n° 1). En revanche, le rapport largeur maximale/épaisseur maximale et surtout le rapport largeur/épaisseur pris au milieu du cran sont assez homogènes.

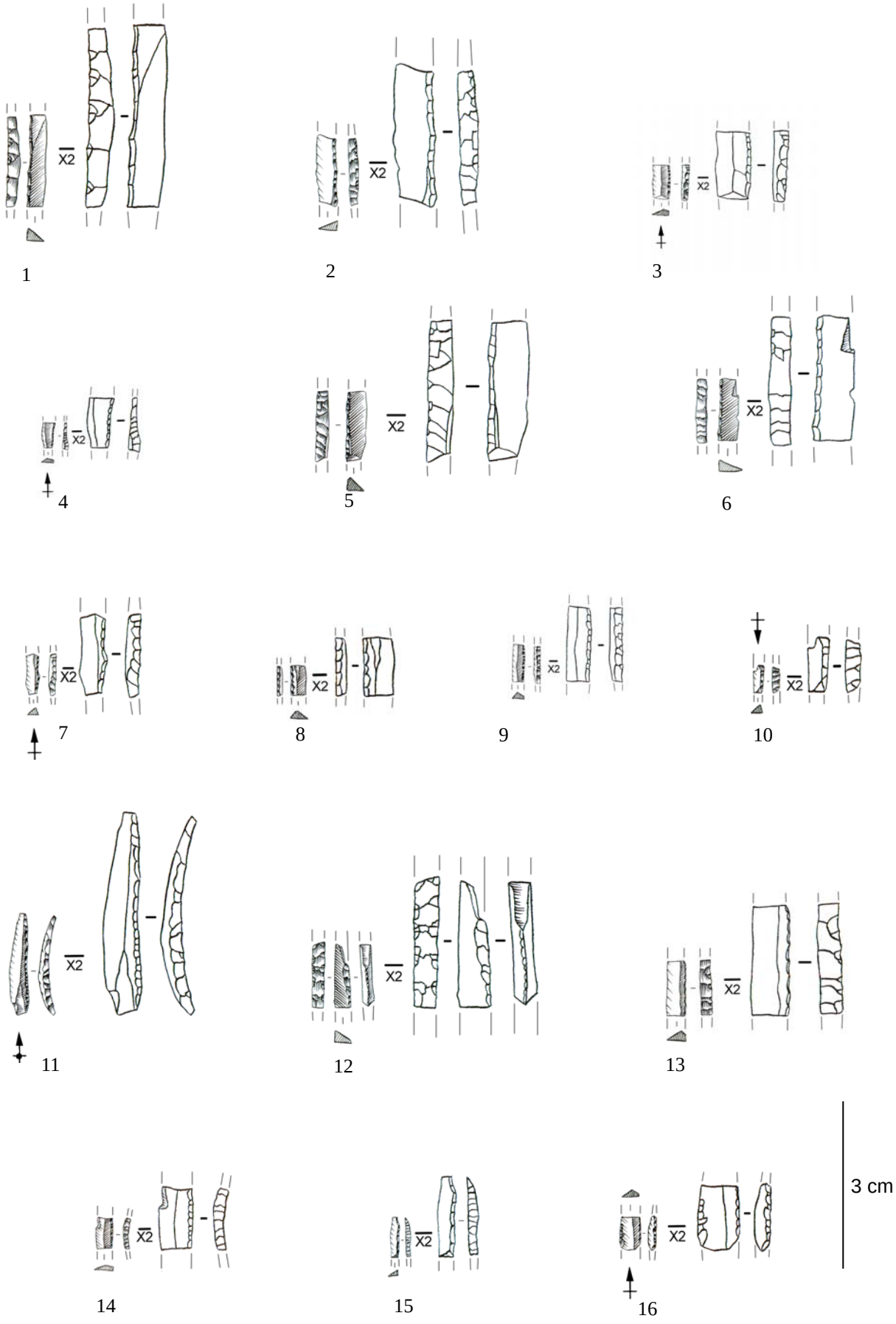


Fig. 78 - Brassempouy, GG2 : lamelles à dos.
Zone avant, carrés P5, P6, Q5, Q6, Q7, R5, R6, R7, S5, S6, S7, T6, T7, U7.

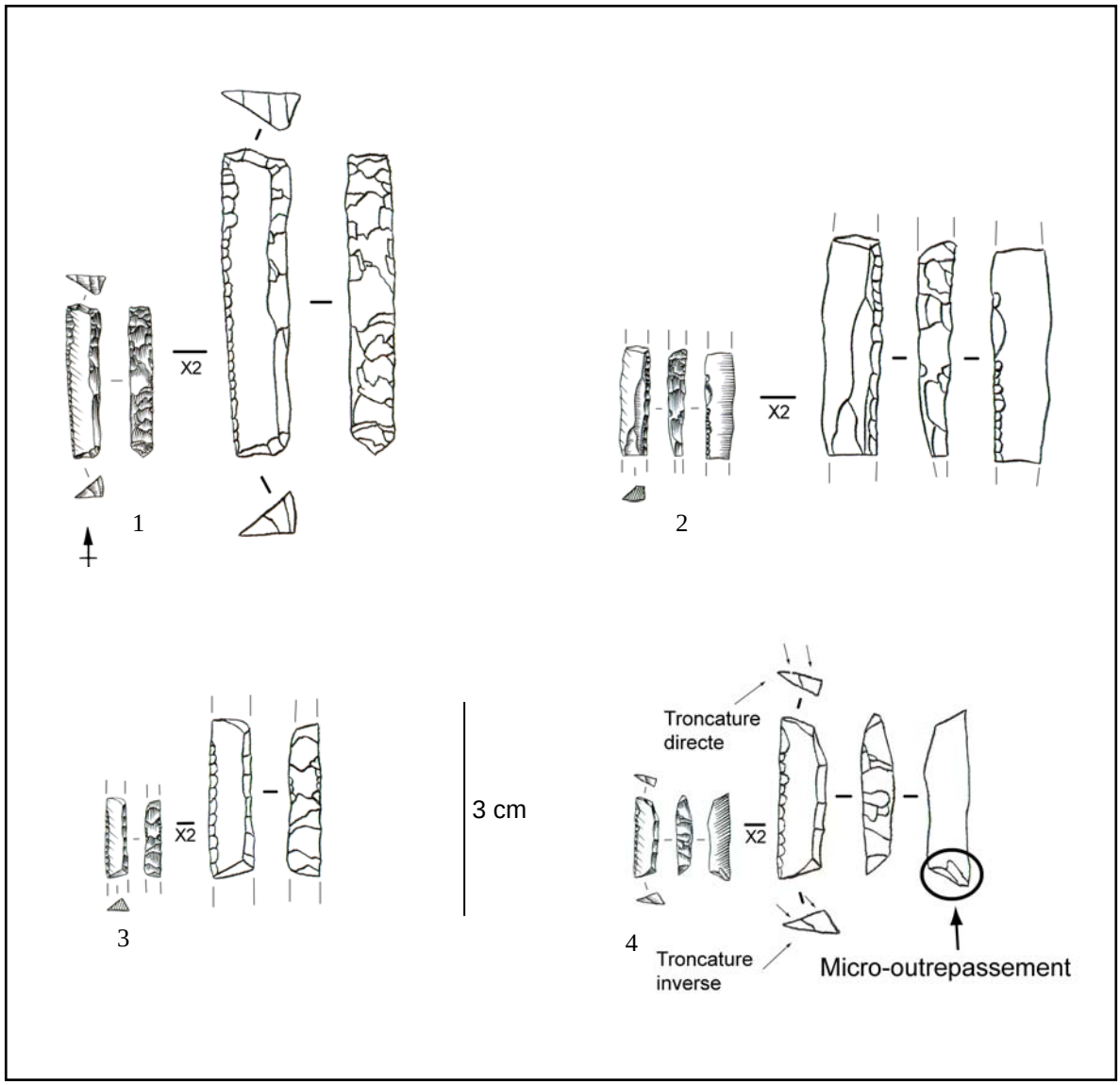


Fig. 79 - Brassempouy, GG2 : lamelles à dos.
Fosse, carrés Q9, R8, R9, S8, S9, T8, T9.

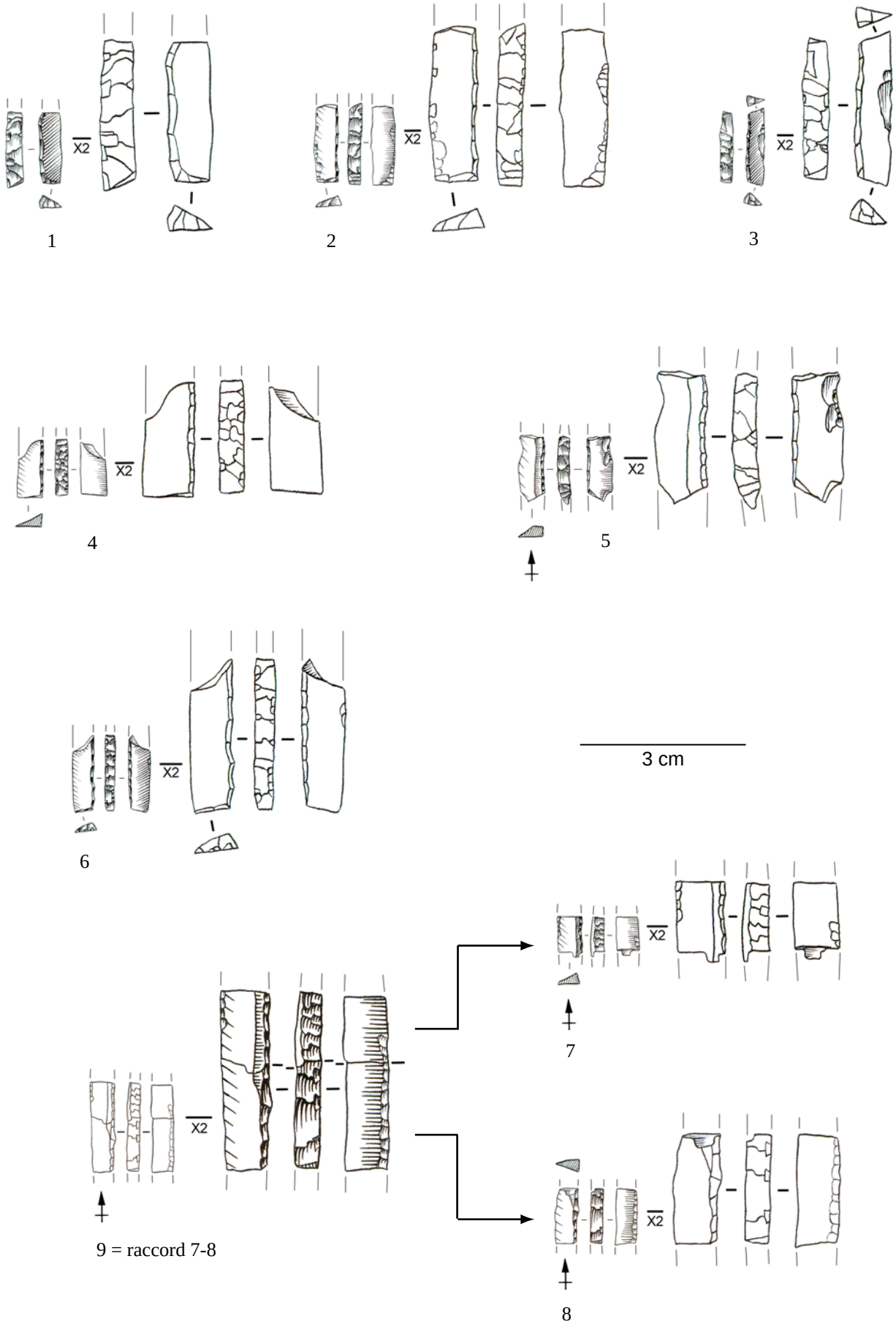


Fig. 80 - Brassempouy, GG2 : lamelles à dos
Zone du fond, carrés S10, S11, T10, T11, U9, U10, U11

Ce dernier gravite en effet autour d'une largeur de 10 mm pour une épaisseur de 5 mm (fig. 81). Les supports laminaires sont majoritairement très épais : sur 6 exemplaires, l'épaisseur maximale dépasse 6 mm (fig. 82 – n° 1, 2, 3 ; fig. 83 – n° 1, 4, 5). Six pointes possèdent un cran latéralisé à droite, les trois autres à gauche. Concernant la position du dos, 8 exemplaires sur 9 possèdent un cran aménagé sur le même bord que le dos et seul un exemplaire se distingue par l'aménagement d'un cran sur le bord opposé (fig. 83 – n° 2). La majorité des pièces possèdent un dos abattu par retouche totale (fig. 82 – n° 3, 4 ; fig. 83 – n° 1 à 5). Cependant, deux pointes possèdent un dos partiel, la morphologie générale de la pièce étant définie par l'aménagement d'un cran dans la partie inférieure et par l'appointage de l'extrémité opposée par l'aménagement d'un dos dans la moitié supérieure (fig. 82 – n° 1, 2).

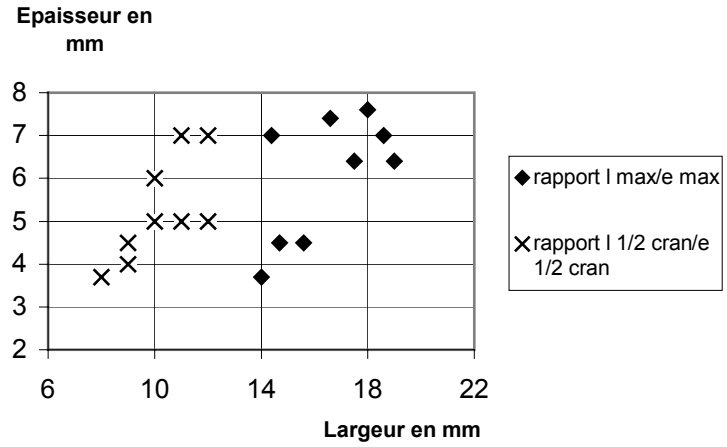


Fig. 81 − Rapport largeur maximale/épaisseur maximale et rapport largeur/épaisseur pris au milieu de la hauteur du cran des 9 pointes à cran de GG2. (Dans deux cas, la largeur à la moitié du cran est une estimation).

La quasi-totalité des pointes possède un cran dont la longueur équivaut au tiers de la longueur totale. Seul un exemplaire se distingue par un cran plus dégagé et dont la longueur atteint la moitié de la longueur totale (fig. 83 – n° 4). Le dos et le cran sont aménagés par retouche directe (4 exemplaires) ou par retouche croisée (5 exemplaires) notamment au niveau de la partie distale. L'utilisation de la percussion directe dans l'aménagement du dos et du cran semble exclusive. Il n'existe en tout cas aucun indice de l'utilisation de la pression. Enfin, 8 pointes possèdent une retouche inverse rasante, le plus souvent d'une extrémité (7 exemplaires dont 5 entiers) ou des deux (1 exemplaire). A l'instar du dos, aucun indice technique ne semble diagnostique de l'utilisation de la pression en ce qui concerne l'aménagement des extrémités. En revanche, certaines retouches inverses (fig. 83 – n° 1) dévoilent clairement l'utilisation de la percussion (contre-bulbe prononcé).

En conclusion, ces 9 pointes à cran possèdent un style homogène par l'utilisation de support laminaires épais et réguliers, par l'aménagement d'un cran et d'un dos quasi-exclusivement adjacents par percussion directe et par une morphologie générale élancée et symétrique où le dos, le cran et les retouches inverses participent à l'élaboration d'un type dont les caractéristiques morphotechniques sont très proches, selon nous, de celles des pointes des Vachons d'Isturitz. Les modalités d'aménagement de la base par retouche inverse partielle sont, à ce titre, particulièrement diagnostiques d'une unité stylistique entre les pointes des Vachons et les pointes à cran de Brassempouy. A l'instar des pointes des Vachons, nous retrouvons en effet cette même finalité des retouches inverses sur les pointes à cran dont le rôle semble davantage de participer à la correction de la symétrie de la pièce qu'à l'amincissement du support (fig. 85).

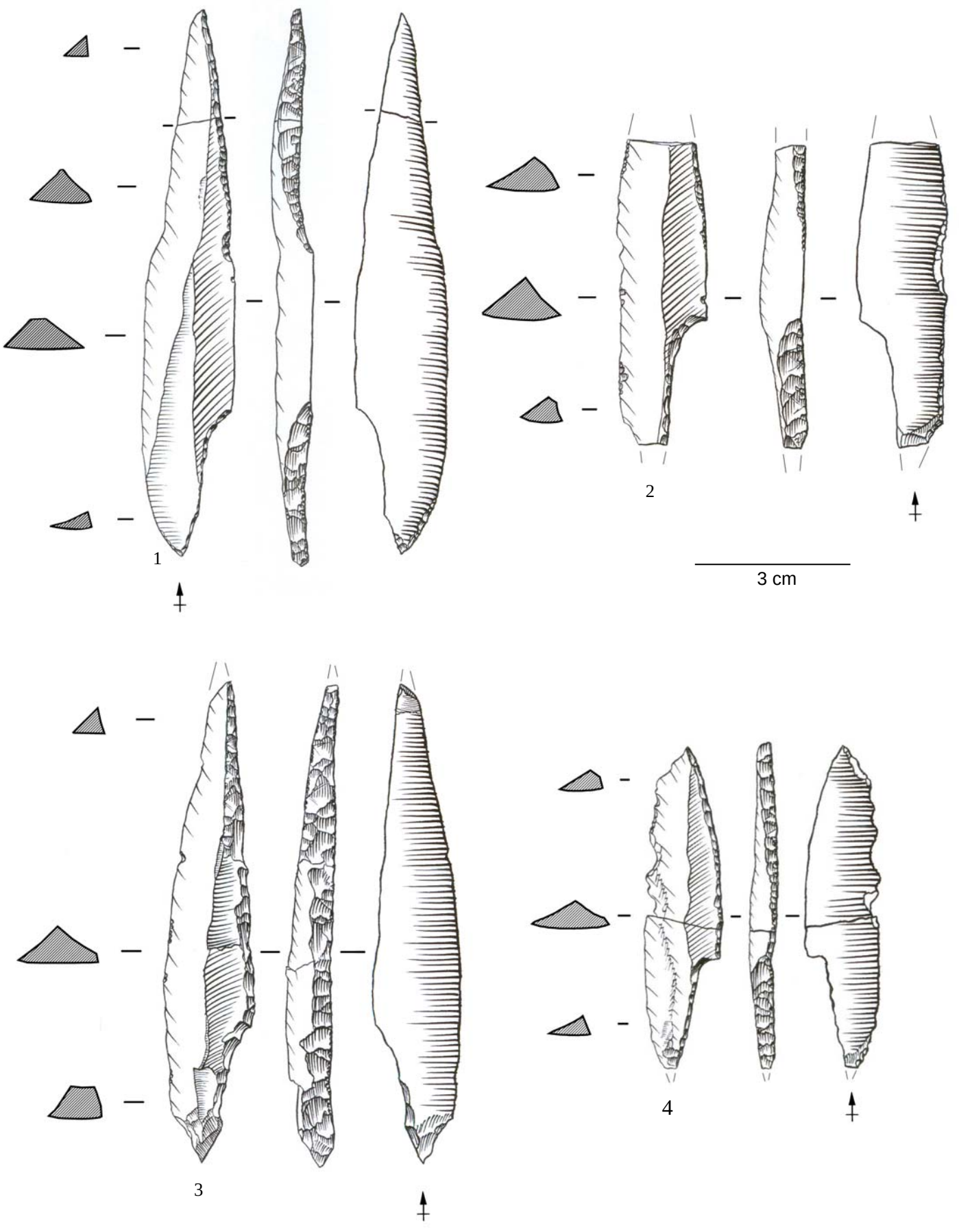


Fig. 82 - Brassempouy, GG2 : pointes à cran.

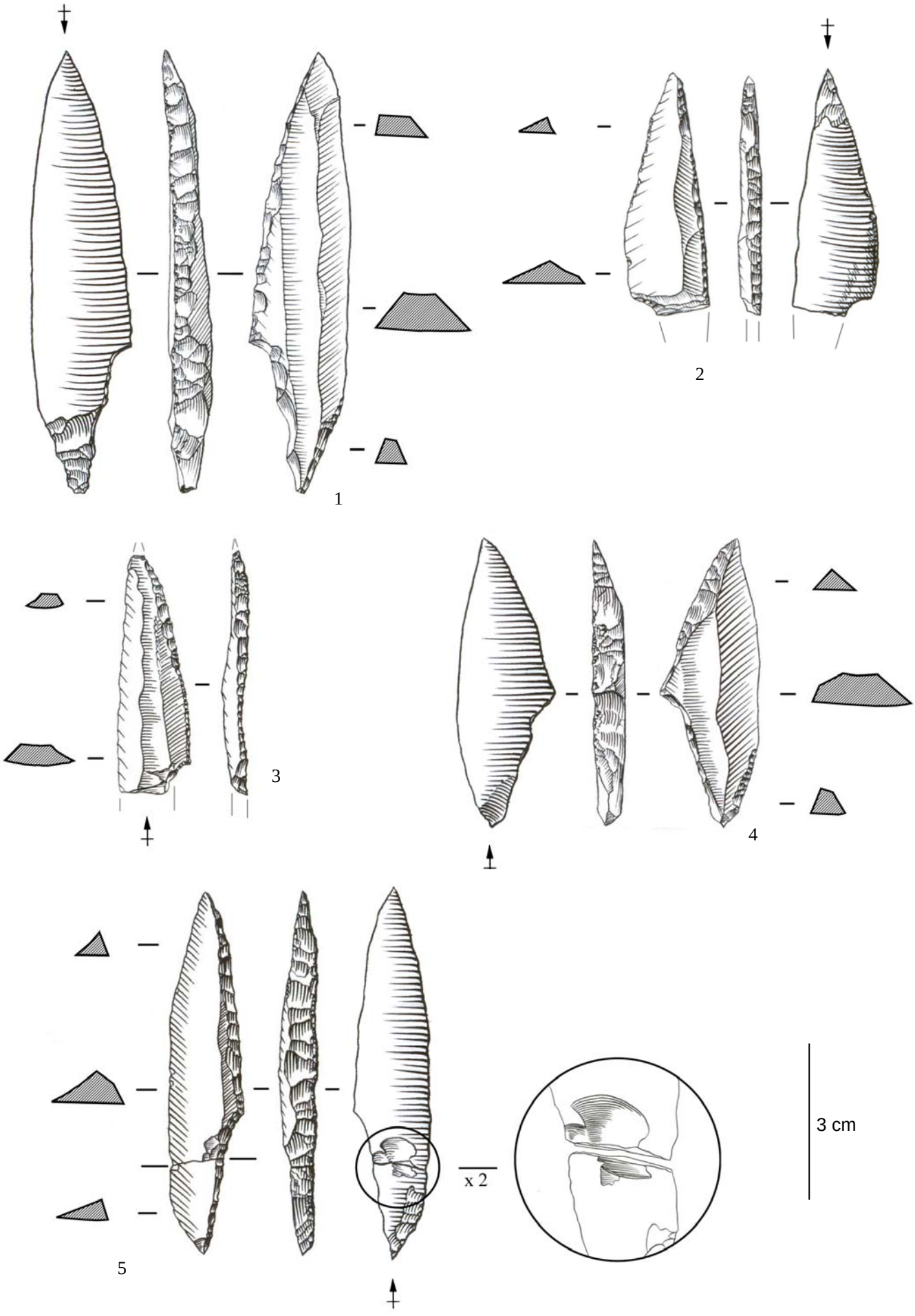


Fig. 83 - Brassempouy, GG2 : pointes à cran.

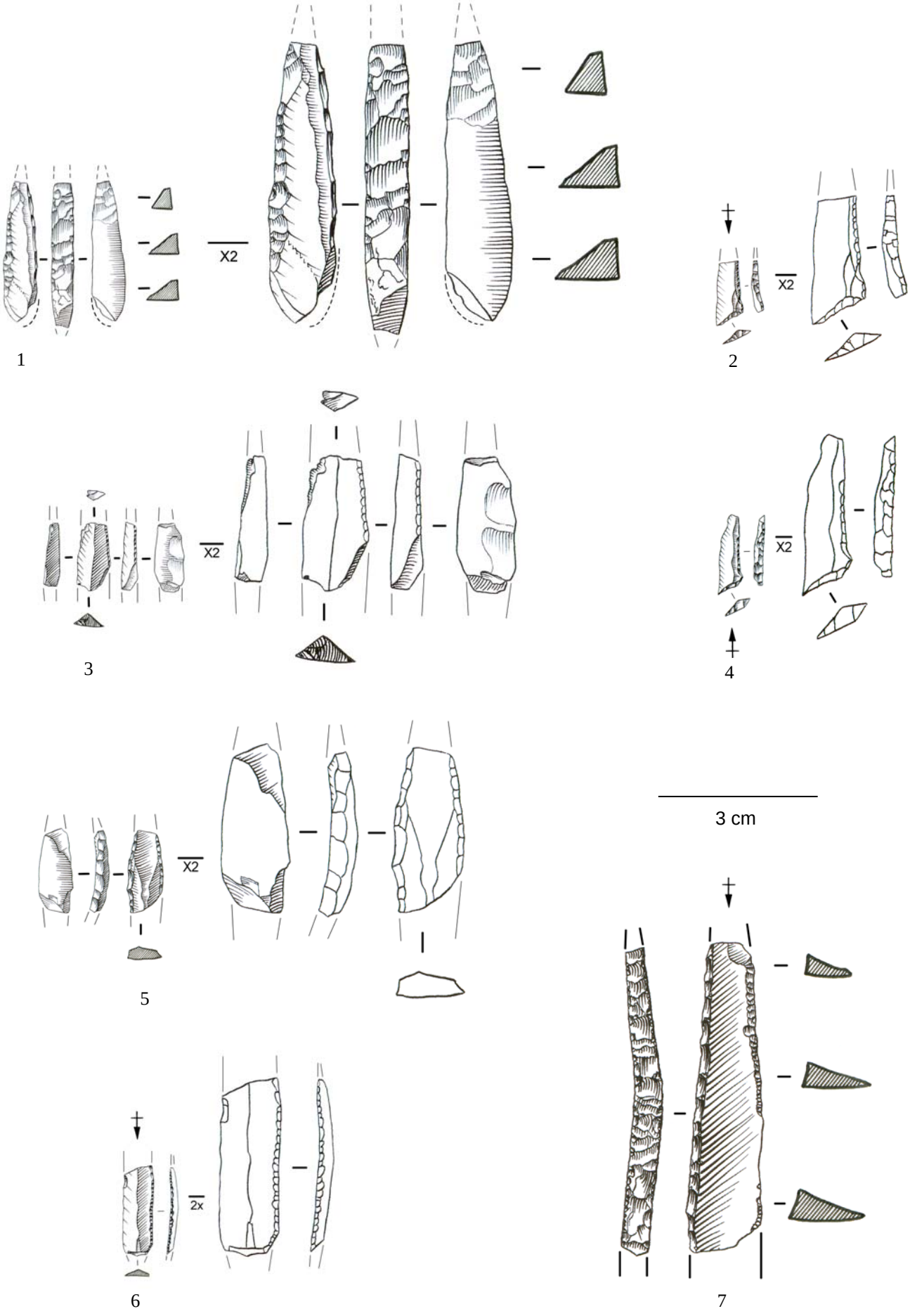


Fig. 84 - Brassempouy, GG2, zone avant.
Microvachons, Triangles scalènes, Lamelles à bord abattu, Lamelle à retouche marginale et Lame à dos.

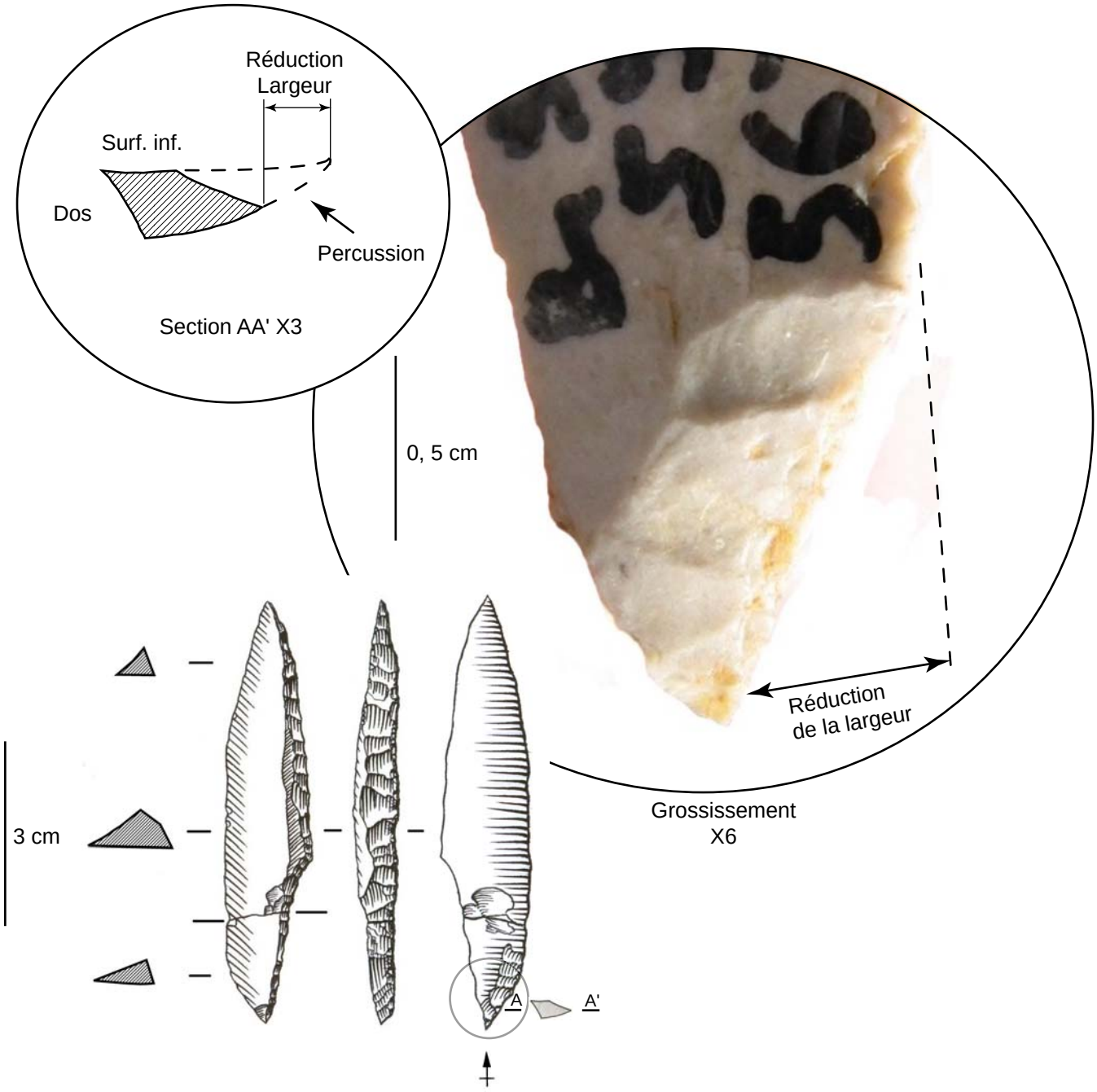


Fig. 85 - Correction de la symétrie, appointage et réduction de la largeur de la base d'une pointe à cran par retouche inverse rasante partielle.

Pour terminer la présentation des types d'armatures, signalons également la présence de 9 lamelles à retouche marginale : 7 sont localisées dans la zone avant dont 5 de gabarit très mince et 2 dans la zone du fond (fig. 84 – n° 3, 5, 6). Parmi ces deux lamelles, l'une est un fragment distal de lamelle à pan- revers avec retouche marginale de type « Lamelle de la Picardie » (fig. 86). Notons la présence d'une lame à dos dans la zone avant. Enfin, 4 triangles scalènes, 2 lamelles à retouche inverse et 6 lamelles Dufour proviennent probablement d'un mélange comme nous allons le voir lors de l'étude spatiale et taphonomique.

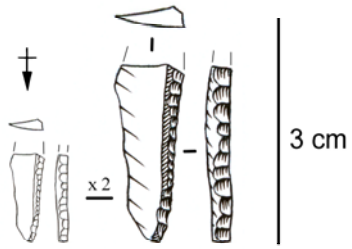


Fig. 86 – Lamelle à pan-revers et retouche marginale. Couche 2D, carré T11.

L'étude des matières premières (tabl. 18, 19 et 20) montre une proportion importante du silex d'Audignon parmi les armatures à dos (lamelle à dos, tronquées ou non,…). Inversement, le silex local de Bastennes-Gaujacq, excepté 2 lamelles à dos de la zone avant qui sont également confectionnées dans ce silex, apparaît uniquement au sein de la population des lamelles à retouche marginale et des triangles scalènes. Il est intéressant de remarquer l'utilisation exclusive d'une variété de silex très homogène pour la confection des pointes à cran. Ce silex de très bonne qualité se retrouve également en grande quantité au sein des lamelles à dos. Sa texture très homogène, sa couleur grise et l'absence de lepidorbitoides *sp*. le rapprochent du silex de Tercis identifié par Christian Normand (Normand, 1986 ; 2002a), bien qu'il puisse également provenir du secteur plus proche d'Audignon. L'absence du fossile caractéristique du silex maastrichtien de Chalosse tel qu'on le connaît notamment sur les gîtes de l'anticlinal Audignon (Bon, 2002b), explique la grande quantité d'armatures dont la matière première est, pour l'instant, d'identification incertaine (Audignon/Tercis ?).

	Gaujacq/ Sensacq	Audignon ou Sensacq/Gaujacq	Audignon	Audignon gris sans fossile caractéristique	Audignon/ Tercis ?	Flysch	Indéterminé	**Total**
Pointe à cran				2				**2**
lamelle à retouche marginale	2		1	2	1		1	**7**
Lamelle à dos	2	2	1	11	11	2	5	**34**
Lamelle à dos tronquée		2		2	1			**5**
Pointe des Vachons				1				**1**
Microvachons		1			2		1	**4**
Triangle	1				2			**3**
Divers	3							**3**
Total	**8**	**5**	**3**	**18**	**17**	**2**	**7**	**59**

Tabl. 18 − Distribution des matières premières au sein des armatures de la zone avant. GG2, couches 2A à 2E.

	Gaujacq/ Sensacq	Audignon ou Sensacq/Gaujacq	Audignon	Audignon gris sans le fossile caractéristique	Audignon /Tercis ?	Flysch	Indéterminé	**Total**
Pointe à cran				2				
Lamelle à dos mésiale				1	1		1	**3**
Lamelle à dos bitronquée			2					**2**
Triangle					1			**1**
Divers		1			1			**2**
Total		**1**	**2**	**3**	**3**		**1**	**10**

Tabl. 19 − Distribution des matières premières au sein des armatures de la fosse. GG2, couches 2A à 2E.

	Gaujacq/ Sensacq	Audignon ou Sensacq/Gaujacq	Audignon	Audignon gris sans le fossile caractéristique	Audignon / Tercis ?	Flysch	Indéterminé	**Total**
Pointe à cran				6				**6**
lamelle à retouche marginale	1					1		**2**
Lamelle à dos			2	7			1	**10**
Lamelle à dos tronquée			2	4				**6**
Lamelle à dos bitronquée					1			**1**
Total	**1**	**0**	**4**	**17**	**1**	**1**	**1**	**25**

Tabl. 20 − Distribution des matières premières au sein des armatures de la zone du fond. GG2, couches 2A à 2E.

On note une proportion particulièrement importante d'armatures possédant des fractures complexes dans la zone du fond. Près de la moitié des lamelles à dos provenant de cette partie de la galerie comporte une fracture complexe alors que moins de 7% des lamelles provenant de la zone avant sont concernées (tabl. 21). Etant donné le gabarit restreint des lamelles à dos, le manque d'expérimentation pour ce type d'armature et les premières conclusions concernant une corrélation directement proportionnelle entre la dimension de l'armature et celle de la fracture d'impact (Fisher *et al*., 1984 ; Odell et Cowan, 1986 ; O'Farrell, 1996), nous avons identifié comme fracture complexe, de manière provisoire et dans l'attente de nouvelles expérimentations, les fractures en plume, en marche et en charnière de plus de 2 mm.

	Zone avant		**Fosse**		**Zone du fond**		**Total**	
	Total	avec fracture complexe	Total	avec fracture complexe	Total	avec fracture complexe	Total	avec fracture complexe
Lamelle à dos (tronquée et mésiale)	39	6	5	0	17	8	61	14
Lamelle à retouche marginale	7	1	0	0	2	1	9	2
Pointe à cran	2	0	2	0	6	1	10	1
Total	**48**	**7**	**7**	**0**	**25**	**10**	**80**	**17**

Tabl. 21 − Nombre total d'armature et nombre d'armature avec fracture complexe selon les 3 grandes zones.

D'une manière générale, si l'on prend en compte l'ensemble des trois zones, les armatures sont caractérisées par la quasi-absence de déchets de fabrication (pièce à dos partiel, pièce à encoche, etc…) ou de pièces ratées. Ce sont des pièces particulièrement soignées, terminées et qui, au moins pour une grande partie d'entre elles, ont été utilisées, comme l'illustre la forte proportion de fractures complexes (tabl. 21).

L'étude du matériel lithique retouché en différenciant trois zones met en avant la singularité de la zone du fond. D'une part, l'industrie lithique est ici constituée quasi-exclusivement d'armatures (25 armatures contre 3 outils), dont près de la moitié porte des fractures complexes. D'autre part, la majorité des pointes à cran a été retrouvée dans cette zone (6 pièces sur 10 dont 4 dans le carré U9). Notons enfin que, dans cette zone, tous les types d'armatures sont en accord avec une attribution gravettienne, en l'occurrence sous la forme d'un faciès dominé par la présence de lamelles à dos mésiales (*cf. infra*).

On peut d'ailleurs noter une véritable concentration de ces objets dans l'angle sud-est du carré U10 (Buisson *et al*., 1995, p. 5). Cet ensemble de faits concourt à appuyer l'homogénéité du matériel issu du fond de GG2. Un test effectué sur le matériel restant issu de la fouille et non pris en compte lors de l'étude, à partir des deux carrés T10 et U9, confirme l'homogénéité aperçue sur les armatures (tabl. 22). Le matériel restant est en grande partie constitué de produits de débitage bruts et de quelques outils oubliés lors du tri effectué au moment de la fouille. Il importe de souligner qu'aucune pièce lithique ne permet d'argumenter la confection d'armatures dans la galerie ou dans ses abords. Ce test confirme la présence exclusive d'armatures dont la fabrication était achevée avant qu'elles soient introduites par l'Homme dans ce secteur du site ou dans ses parages extérieurs.

Matériel des couches 2A à 2E	T10	U9
Eclat brut	29	8
Produit laminaire brut	6	1
Produit lamellaire brut	8	1
Eclat retouché	2	
Nucléus à éclat	1	
Chute de burin	1	
Pièce esquillée à retouche marginale		1
Pièce tronquée	1	
Fragment de quartz (galet)	7	
Casson	1	
Total	**56**	**11**

Tabl. 22 − Test d'homogénéité des carrés T10 et U9 visant à contrôler les produits restants dans les sacs de fouille et non pris en compte lors de l'étude.

A l'inverse, le matériel provenant de la zone avant et de la fosse pose davantage de problèmes. Ces deux zones sont caractérisées par une proportion d'outils domestiques sensiblement égale voire légèrement plus importante par rapport aux armatures (tabl. 17). D'autre part, les triangles scalènes (et, dans une moindre mesure, certaines lamelles à dos fines et étroites et certaines lamelles à retouche marginale) sous-tendent la possibilité d'une contamination *inter*-couches, notamment avec la couche magdalénienne, tandis que les lamelles Dufour soulignent une pollution en provenance de la couche aurignacienne sous-jacente. Rappelons au passage que les rares Vachons/Microvachons proviennent de cette zone. On observe donc une opposition spatiale entre les pointes à cran et les (micro)pointe des Vachons. Si les premières se concentrent dans la zone du fond, les dernières sont regroupées dans la zone avant.

En ce qui concerne l'industrie osseuse, nous proposons ici un résumé de l'analyse effectuée par Nejma Goutas (Goutas et Simonet, 2008) puisque l'ensemble de ces armatures, comme cet argumentaire tend à le démontrer, est pour nous indissociable.

L'industrie osseuse se compose presque exclusivement d'armatures de projectiles en ivoire (tabl. 23 et fig. 87, 88, 89). L'observation de l'ensemble des pièces indique une exploitation exclusive des couches internes de la défense (dentine) ainsi qu'une utilisation de supports originaires de la deuxième moitié de la défense, débités suivant l'axe longitudinal. Ce débitage a pu faire intervenir la technique de l'éclatement en percussion indirecte dont on connaît l'efficacité sur ivoire sec ou sub-fossible (Poplin, 1995 ; Christensen, 1999). Dans l'hypothèse de l'exploitation d'un ivoire vieilli, il est d'ailleurs intéressant de souligner que les études récentes conduites sur les figurines féminines et les « bandeaux » en ivoire découverts dans la grotte du Pape à Brassempouy indiquent elles aussi l'exploitation d'un ivoire en cours de délitage (Thiault, 1999 ; White, 2006).

n°	année	couche	carré	L	l. min	l. max	ép. min	ép. max
164	1982	2B	bC2	77	12,5	15	4,8	10,1
361	1988	2D	T 7	112	6	11		9
96 *	1992	2D	U9	109,7	8,4	13	4,5	9
246*	1988	2 D	S8	19		6		10
236+	1992	2D	T10	117	3	8	1	7
182+	1988	2B	S8	71	9	10	8	10
35+	1989	2D	S9	90	10	10	10	10
666	1987	2D	R7	108	3	12	4	11
369^	1989	2E	S8	80	12	14	8,6	10
523^	1992	2F	T9	23	11	14	4	7
43	1989	1	T9	25	7,5	9		3,8
50	1990	2A	R9	17		10,5		3
93	1992	2D	U9	33	0,5	6,5	0,8	2

Tabl. 23 − Données métriques en mm et provenance stratigraphique de l'industrie sur ivoire découverte dans le secteur GG2 de Brassempouy. Les symboles (*, +, ^) présents à côté des numéros d'inventaire indiquent les raccords *inter*-pièces. D'après Goutas et Simonet, 2008, tabl. 2.

Tant par la matière que par la partie anatomique choisie et l'orientation des supports exploités au sein de la défense, la série étudiée est fortement homogène. Les pointes en ivoire présentent, en outre, de fortes similitudes morphologiques. Il s'agit de pièces assez massives, tout du moins dans leur partie mésiale, de section ovalaire à cylindrique dans leur état originel. Bien que nous ne disposions d'aucun exemplaire complet, au moins deux fragments semblent provenir de doubles-pointes (n° 361 et n° 666, fig. 88A et 89C).

Au regard de la pièce n° 666 – que N. Goutas rapproche plus volontiers d'un fragment mésio-proximale que d'une partie mésio-distale – la base de ces doubles-pointes devait être assez trapue. Au contraire, la partie distale, comme l'indiquent les pièces n° 93 et n° 236, est très fine, pourvue d'une extrémité appointée mousse et d'un court méplat sur la face inférieure, lui conférant une section aplatie. L'absence de pièce entière et les nombreux délitages post-dépositionnels ne permet pas de calculer les indices d'allongement et d'épaississement. Néanmoins, nous pouvons constater une certaine homogénéité dans la largeur du fût qui varie entre 10 mm et 14 mm (tabl. 23). Une pointe, pourtant fragmentaire, se distingue par sa longueur assez exceptionnelle (L = 278 mm). Enfin, la seule pièce qui ne se rapporte pas à la catégorie des pointes de projectile est un outil biseauté.

D'un point de vue technique, il n'est possible d'éclairer directement que les dernières étapes de la chaîne opératoire de fabrication des pièces étant donné la suppression de tous les stigmates liés au débitage et l'absence de déchets de débitage et de supports bruts au sein de la série. N. Goutas note que le façonnage des pièces repose sur une utilisation mixte de trois techniques : le raclage qui est majoritaire, le polissage et, ponctuellement, l'abrasion. L'investissement porté à cette étape de la fabrication est très important puisque la morphologie du support d'origine est intégralement modifiée. Certaines pièces témoignent enfin d'un investissement supplémentaire par l'aménagement de décors géométriques très soigneusement incisés à l'aide d'un fin tranchant en silex. Le décor de la pièce n° 96 est le plus abouti et révèle une recherche de symétrie (fig. 88 – A et B).

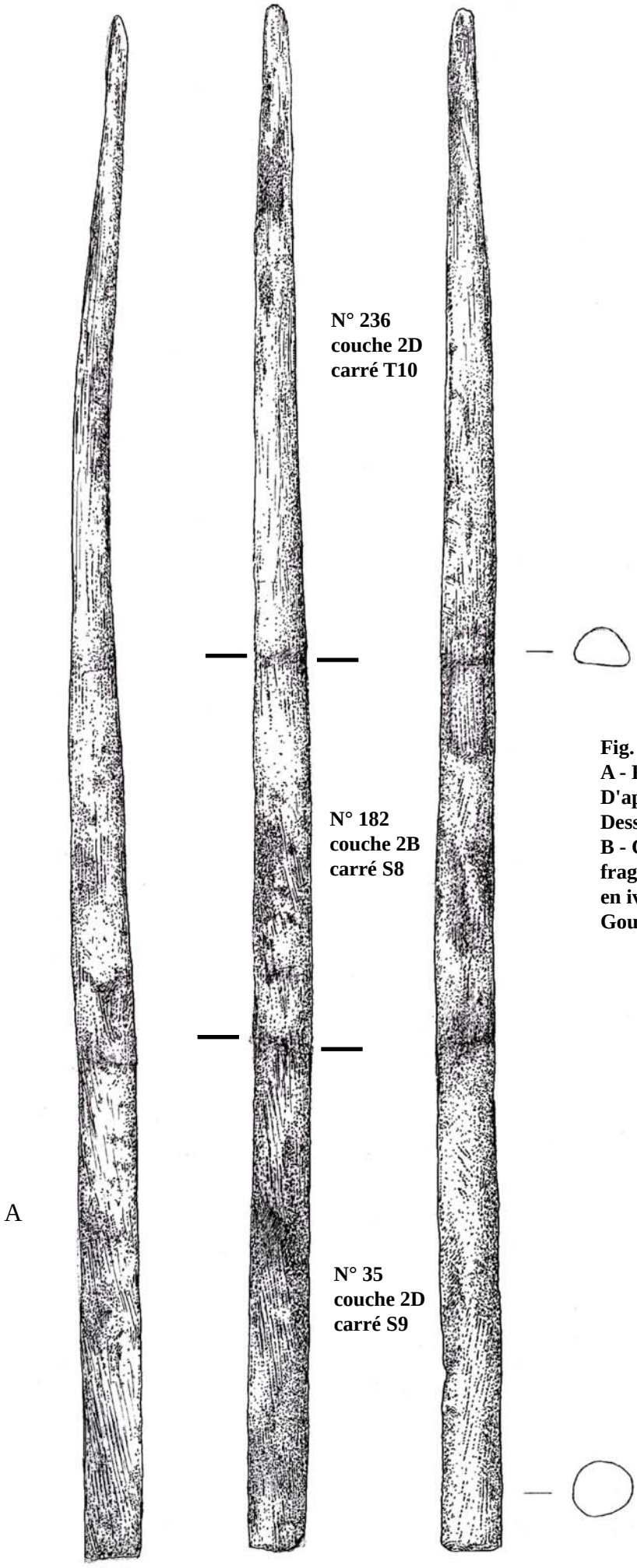
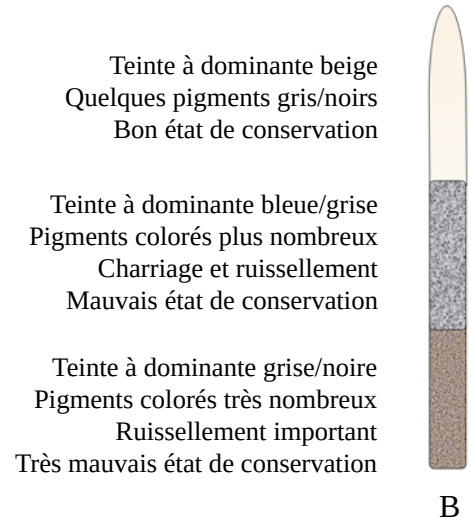
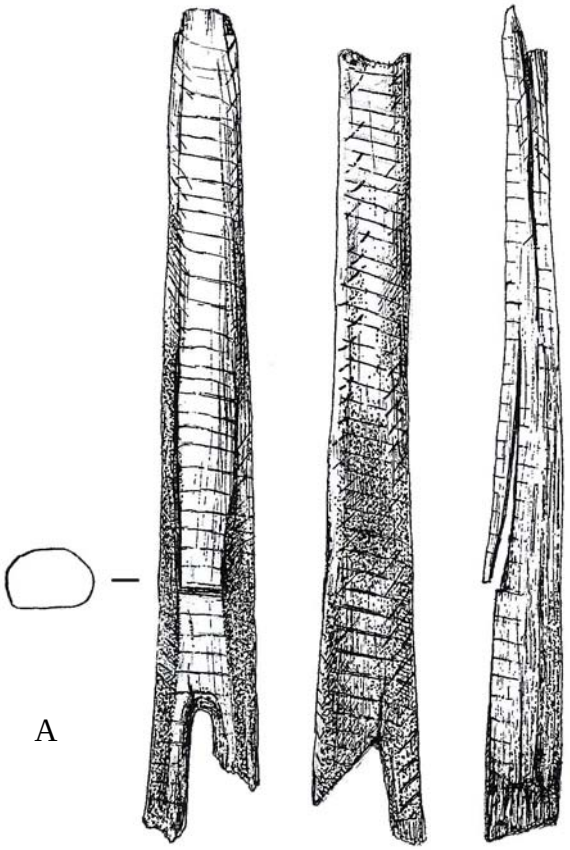


Fig. 87 - Long fragment de pointe en ivoire.
A - Raccord des fragments 236-182-35. D'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 6. Dessin F. Bongni.
B - Conservation différentielle des trois fragments constituant la grande pointe en ivoire. Schéma de N. Goutas, d'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 24.





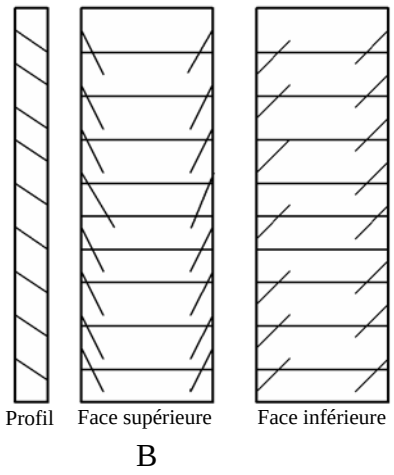
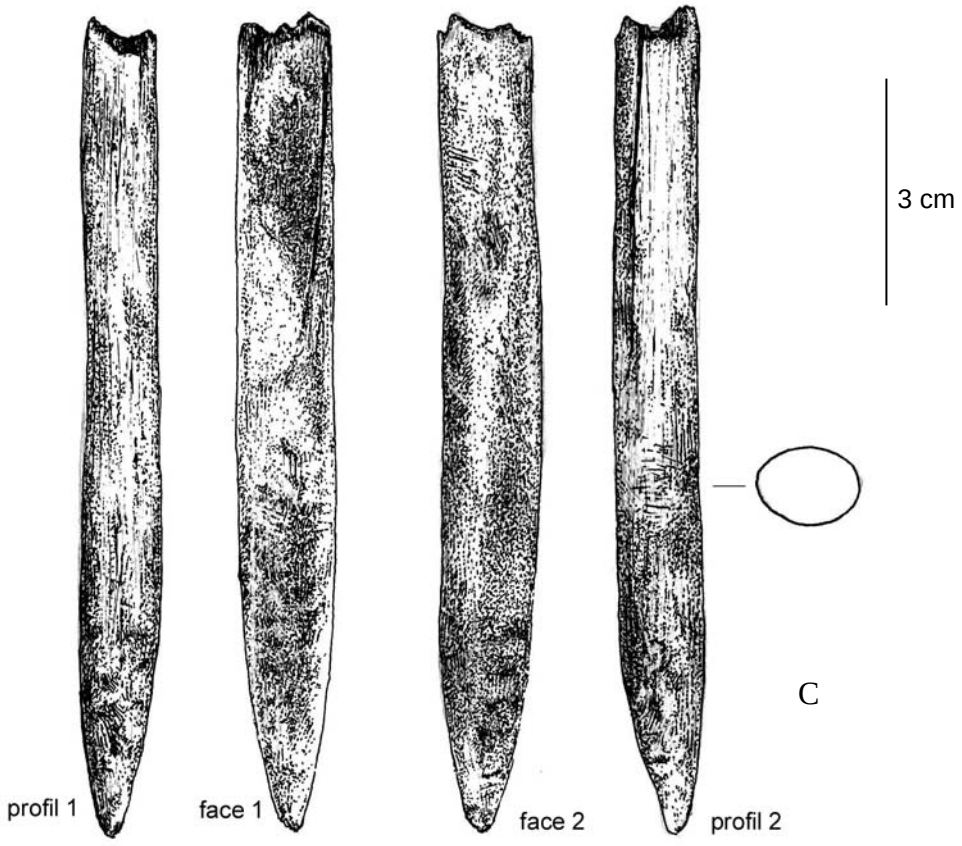


Fig. 88 - Deux fragments de pointes en ivoire.
A - Fragment mésial incisé n° 96.
B - Schématisation du décor géométrique de la pointe 96/246.
C - Fragment mésio-proximal n° 666.
D'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 7, 9 et 25.
Dessin F. Bongni.



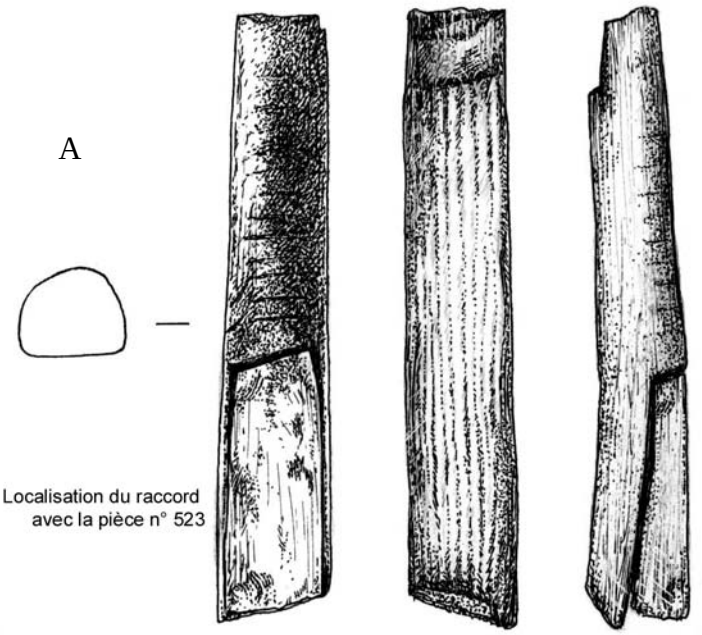
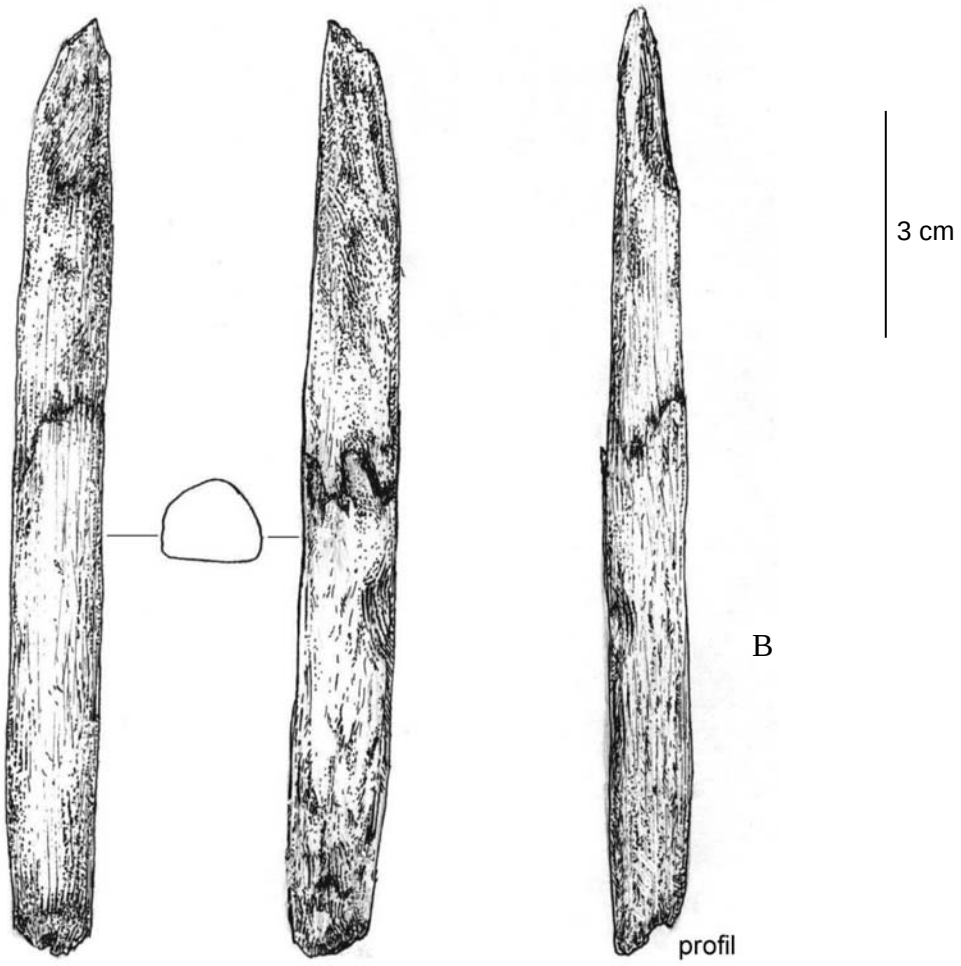


Fig. 89 - Deux fragments de pointes en ivoire.
A : fragment mésial n° 369.
B : fragment mésial n° 361.
D'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 8 et 26.
Dessin F. Bongni.



Le jeu d'opposition dans l'organisation des incisions courtes et longues entre les deux faces est d'une réelle singularité. Nous ne connaissons pas d'équivalent direct dans le Paléolithique supérieur ancien de France.

Enfin, trois pièces portent des traces d'impact d'origine fonctionnelle (pièces n° 93, 369/523, 361 ; fig. 89 - B). Il est délicat de se prononcer sur l'origine de ces stigmates car nous manquons de référentiels expérimentaux sur les impacts fonctionnels générés par l'utilisation d'une armature en ivoire. Toutefois, la nature de ces stigmates ne s'oppose pas à l'idée d'une utilisation en projectile de la pointe.

Les données spatiales et taphonomiques.

En ce qui concerne la répartition stratigraphique de l'ensemble des armatures lithiques, celle-ci montre clairement une concentration dans la couche 2D (tabl. 24).

Plus précisément, la prise en compte globale (tabl. 25) des différents niveaux distingués lors de la fouille montre que, d'une part, les armatures à dos présentes dans la couche aurignacienne 2F, et donc susceptibles de provenir d'une contamination avec le niveau sus-jacent 2D, sont localisées exclusivement dans la zone avant et dans la fosse ; d'autre part, les lamelles Dufour et les lamelles à retouche inverse présentes dans la couche 2D sont localisées quasi-exclusivement dans la zone avant. Les triangles scalènes rencontrés dans les niveaux 2F et 2D se retrouvent également dans la zone avant et dans la fosse. Précisons que le niveau magdalénien ne semble pas s'étendre jusqu'au fond de la grotte comme l'indique la concentration des armatures provenant de la couche 1 dans la zone avant (tabl. 25 ; fig. 90).

	Zone avant	Fosse	Zone du Fond	**Total**
	N	N	N	N
Couche 1A	1	0	0	1
Couche 2A	3	1	2	6
Couche 2A-2C	1	0	0	1
Couche 2B	9	1	0	10
Couche 2B-2C	1	0	0	1
Couche 2C	8	1	1	10
Couche 2C-2D	1	0	4	5
Couche 2D	**27**	**5**	**17**	**49**
2D-2E	1	0	0	1
Couche 2E	9	2	1	12
Couche 2E-2F	1	0	0	1
Couche 2?	4	0	1	5
Total	**66**	**10**	**26**	**102**

Tabl. 24 − Répartition globale par couche et par zone des armatures lithiques de GG2.

Il s'ensuit que, premièrement, la répartition spatiale des triangles scalènes au sein des niveaux autres que la couche 1 et celle des armatures à dos au sein de la couche aurignacienne sont cohérentes avec une perturbation verticale du secteur GG2 qui affecte principalement la zone centrale du secteur (fosse) mais aussi une partie au moins de la zone avant.

En revanche, l'assemblage lithique de la couche 2D provenant de la zone du fond ne semble pas avoir subi de contamination. Ce dernier présente un assemblage typologiquement très homogène (*cf. supra*), bien calé au dessus d'un assemblage aurignacien riche en lamelle Dufour.

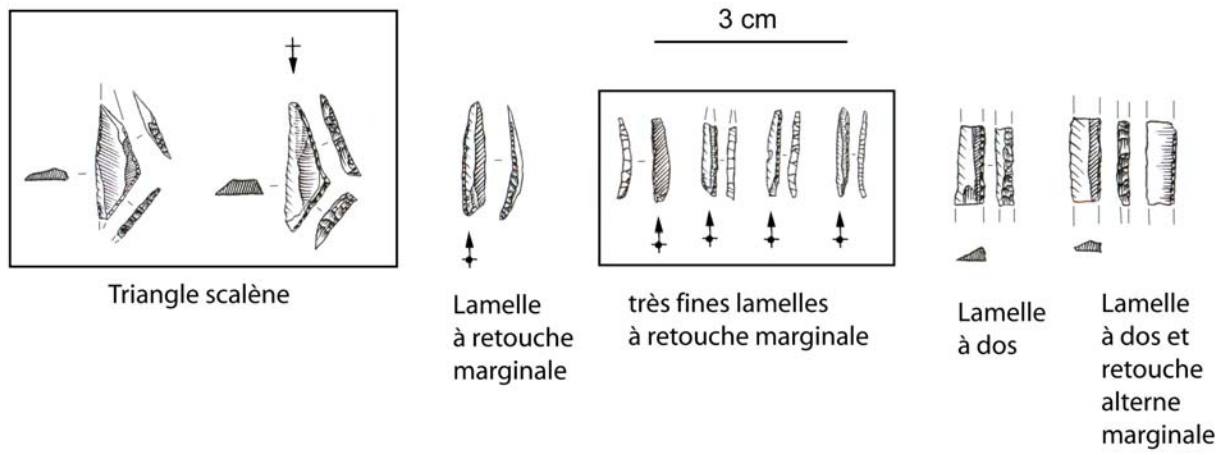


Fig. 90 − Brassempouy, GG2. Armatures magdaléniennes de la couche 1, zone avant.

Quatre raccords ont pu être effectués parmi ce mobilier, trois entre deux fragments de pointes à cran, le dernier entre deux lamelles à dos mésiales.

Le raccord de la pointe à cran 157-107 concerne un fragment issu de la couche 2? (n° 107) et un autre issu de la couche 2D (n° 157). Ces deux fragments proviennent des carrés U10 et T10. Ils sont séparés horizontalement par une distance d' environ 1m20 selon une orientation et un pendage Nord-Est/Sud-Ouest et verticalement par une hauteur de 13 cm.

	Zone avant	Fosse	Zone du Fond	**Total**
Couche 1 magdalénienne				
Total armature	**31**	**2**	**1**	**34**
Couche 2D (2A à 2E) gravettienne ?				
Lamelle Dufour et à retouche inverse	7	0	1	8
Armature à dos	53	7	25	85
Triangle scalène	3	1	0	4
Total armature	**63**	**8**	**26**	**97**
Couche 2F aurignacienne				
Lamelle Dufour et à retouche inverse	9	1	7	17
Armatures à dos	10	14	0	24
Triangle scalène	0	1	0	1
Total armature	**19**	**16**	**7**	**42**
Total couche 1 à 2F	113	26	34	**173**

Tabl. 25 − Répartition spatiale des grands types d'armatures des couches 1, 2D et 2F.

Le raccord de la pointe à cran 180-567 concerne un fragment issu de la couche 2D (n° 180) et un autre issu de la couche 2F (n° 567). Ces deux fragments proviennent des carrés T10 et S9. Ils sont séparés horizontalement par une distance d'environ 1m50 selon une orientation et un pendage Nord-Ouest/Sud-Est et verticalement par une hauteur de 50 cm.

Le raccord de la pointe à cran 421-139 concerne un fragment issu de la couche 2D (n° 421) et un autre issu de la couche 2E (n° 139). Ces deux fragments proviennent des carrés T7 et R9. Ils sont séparés horizontalement par une distance de plus de deux mètres selon une orientation et un pendage Nord-Est/Sud-Ouest et verticalement par une hauteur de 12 cm (fig. 91).

Fig. 91 - Plan général du secteur GG2
(Fond de carte d'après Delporte, 1993, fig. 4).

Le raccord des deux lamelles à dos mésiales concerne des pièces provenant du carré U10 et de la couche 2D. Ces deux lamelles ont été retrouvées à proximité l'une de l'autre. D'autre part, leur raccord met en jeu une fracture complexe (en marche plane de 1,4 mm) probablement diagnostique d'une utilisation en pointe de projectile.

L'état de conservation du mobilier lithique contenu dans les remplissages des différentes zones de la galerie livre une autre information : si l'ensemble des armatures lithiques présente un aspect très frais, les outils possèdent en revanche une altération beaucoup plus hétérogène. Ainsi, 29 outils sur 82 provenant des couches 2A à 2E présentent des traces de transport : 11 sous la forme de traces fortement développées avec notamment des stries de charriage, 18 sous la forme de traces légères, c'est-à-dire avec des arêtes et des nervures un peu émoussées. Le mode de perturbation des couches du secteur GG2, dont nous avons souligné le caractère plus ou moins localisé, n'exclut pas la possibilité de plusieurs apports.

En ce qui concerne les pièces en ivoire, si la majorité provient de la couche 2D, plusieurs autres ont été retrouvées au sein des couches *sus* et *sous*-jacentes : couches 1, 2A, 2B, 2E, 2F et 3. Les pièces en ivoire se répartissent obliquement suivant un axe majoritairement Nord-Ouest /Sud-Est, et ceci sur une épaisseur de plus de 50 cm. On observe par ailleurs une assez large dispersion horizontale des pièces, puisque celles-ci se concentrent principalement au sein d'un losange formé des carrés R9, S 8, S9, T7, T9, T10 et U9 et d'une superficie moyenne de 8 m² (fig. 91).

Au total quatre raccords, mettant en jeu trois armatures, ont été identifiés. Les deux premiers raccords (réalisés par D. Buisson) concernent un mésio-distal de pointe de 300 mm de long (fig. 91) et font intervenir trois fragments issus des couches 2D (pièces 236 et 35) et 2B (pièce 182). Ces fragments se répartissent horizontalement sur environ 3 m², au sein des carrés T10, S9, S8 suivant une orientation Nord-Ouest/Sud-Est et verticalement sur une hauteur de 8 cm. Ces trois fragments présentent en outre des fractures nettes. Ces dernières sont diagnostiques de fractures post-dépositionnelles car elles ne se produisent que sur des matières à l'état sec. Qui plus est, chacun de ces fragments témoignent d'une histoire taphonomique qui lui est propre. Ceci se traduit par des colorations et des états de surfaces différents. Ainsi, plus on va vers la base de l'armature, plus les altérations sont nombreuses. Notons que le fragment distal, qui est le mieux conservé des trois, provient de la zone du fond, tandis que les deux autres, moins bien conservés, proviennent de la fosse (fig. 87).

Le troisième raccord concerne les pièces n° 246 et n° 96 (fig. 91) situées respectivement dans les carrés S8 et U9 de la couche 2D et distantes d'environ 2,5 m. La dispersion de ces pièces suit également une orientation Nord-Ouest/Sud-Est. Leur état de surface est assez bon.

Le dernier raccord fait intervenir les pièces n° 369 et n° 523 (fig. 91). Découvertes dans deux couches différentes (2E et 2F), au sein des carrés T9 et S8, elles sont séparées par une hauteur de 23 cm et sont distantes de moins d'un mètre sur le plan horizontal. Ces deux fragments raccordés forment un fragment mésial de pointe. A une extrémité, on peut observer une fracture nette et de l'autre une fracture légèrement en spirale. De teinte majoritairement bleu/gris, la pièce est en mauvais état et présente de nombreux pigments noirs (manganèse ?), ainsi que diverses altérations dues au ruissellement et au charriage. Si l'on reconstitue l'histoire de cette pièce, il apparaît que la pointe s'est fracturée une première fois (au dessus de la partie proximale), entraînant un bord de fracture très probablement en languette (fig. 92 -

n° 1). Cette fracturation semble d'origine fonctionnelle et a donc eu lieu avant l'arrivée de la pièce dans le secteur GG2. Puis est intervenu un délitage (fig. 92 - n° 2), cette fois post-dépositionnel, ayant entraîné le détachement du fragment n° 523 (fig. 92 - n° 3). Celui-ci a de nouveau subi une fracture nette ayant entraîné le détachement d'un nouveau fragment qui a emporté avec lui le vestige du premier bord de fracture (n° 1), ce dernier n'ayant pas été retrouvé à la fouille. C'est pourquoi, lorsque l'on raccorde les pièces n° 369 et n° 523, leurs pans de fracture ne se correspondent pas (fig. 92).

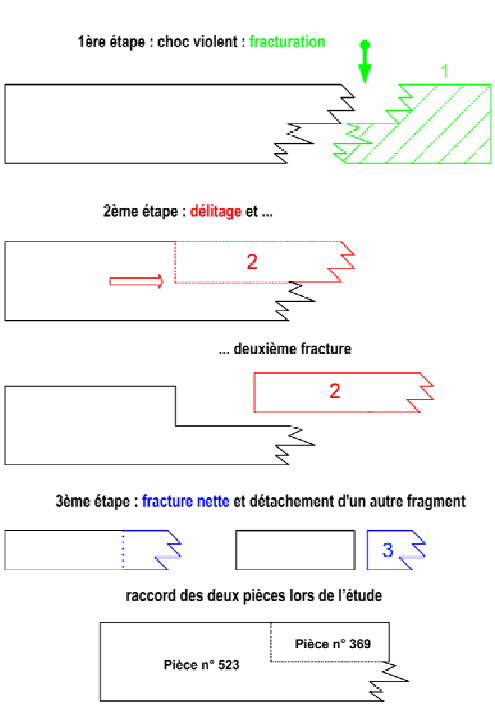


Fig. 92 – Brassempouy, GG2. Reconstitution de l'histoire post-dépositionnelle de la pointe en ivoire n° 369/523. D'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 20.

En définitive, il est intéressant de noter que la conservation différentielle des pièces en ivoire est directement corrélée à leur localisation dans la grotte. Il apparaît ainsi que les pièces retrouvées dans la zone du fond présente un état de surface assez bon (n° 93, 96 ; carrés U9) à très bon (n° 236 ; carré T10). A l'inverse, le reste du matériel, localisé au sein des bandes 7, 8 et 9 (en bordure de la bande 8), présente des états de surface moins bons à très mauvais. Seule une pièce située dans ce secteur (n° 246) présente un état de conservation similaire à celui des pièces du fond de la grotte. Il existe donc une dichotomie spatiale et taphonomique entre les pièces originaires de la zone du fond et celles découvertes au sein de la zone médiane, qui rejoint parfaitement les constatations établies à partir des armatures lithiques. Il apparaît ainsi que les zones avant et médiane de la grotte ont certainement souffert de contaminations inter-couches et de perturbations horizontales, tandis que la zone profonde est beaucoup plus homogène.

B. Vers une attribution gravettienne.

Les produits bruts de débitage et les outils (tabl. 26) ne sont pas discriminants car, d'une part, la plupart des outils contenus dans cet assemblage s'avèrent ubiquistes à l'échelle du Paléolithique supérieur et, d'autre part, il n'est pas certain que l'ensemble du matériel issu des horizons 2A à 2E ait la même origine dépositionnelle. Nous venons d'évoquer l'hypothèse selon laquelle une association postérieure à un premier dépôt, sous l'effet d'un ou d'une suite de transports successifs par l'eau, semble expliquer le mélange d'armatures d'aspect très frais et d'outils patinés et/ou qui accusent des stigmates de transport marqués (stries de charriage) ainsi que la localisation différentielle des armatures (proportionnellement dominante dans la zone du fond) et des outils domestiques (davantage présents dans la zone avant). Compte tenu de ces observations taphonomiques et spatiales, il n'est donc gère surprenant que les quelques outils discriminants d'un point de vue chrono-culturel se rapportent aussi bien à l'Aurignacien (grattoir caminade[10] et grattoir à museau) qu'au Gravettien (lame à dos et burin de Noailles).

[10] Cet objet, malheureusement isolé, confirme la présence discrète de vestiges rapportables à des occupations de l'Aurignacien récent en différentes parties du site de Brassempouy (Bon, *in* Gambier *et al.*, 2004). En outre, ce

	Zone avant	Fosse	Zone du Fond	Total
Grattoir sur bout de lame	4	3	1	8
Grattoir sur bout de lame retouchée	0	1	0	1
Grattoir à museau	1	0	0	1
Grattoir caminade	1	0	0	1
Burin d'angle sur cassure	1	1	1	3
Burin sur troncature	1	0	0	1
Burin de Noailles	3	1	0	4
Burin dièdre	1	0	0	1
Burin multiple dièdre	1	0	0	1
Encoche/denticulé	5	0	0	5
Pièce esquillée	5	1	0	6
Lame à dos	2	0	0	2
Biface	1	0	0	1
Produit laminaire retouché	15	1	1	17
Produit lamellaire retouché	4	0	0	4
Eclat retouché	26	0	0	26
Total	**71**	**8**	**3**	**82**

Tabl. 26 − Décompte par zone des outils des horizons 2A à 2E du secteur GG2.

Inversement, la panoplie d'armatures est non seulement porteuse d'une forte charge diagnostique mais elle semble pouvoir être attribuée à un seul épisode culturel. En effet, la présence de pointes à cran en association avec de nombreuses lamelles à dos mésiales et de quelques lamelles à dos tronquées à l'une ou au deux extrémités et d'un rapport largeur/épaisseur identique aux lamelles à dos mésiales, rapproche GG2 de l'assemblage du Chantier I de Brassempouy. Dans les deux cas, les lamelles à dos mésiales sont largement majoritaires, suivies par ordre décroissant par les lamelles à dos tronquées à une extrémité puis par les lamelles à dos tronquées aux deux extrémités, selon un rapport numérique proche de 1-4-16 (c'est-à-dire que pour une quantité de lamelles à dos bitronquées, on trouve environ quatre fois plus de lamelles à dos tronquées et quatre fois plus de lamelles à dos mésiales que de lamelles à dos tronquées soit 16 fois plus de lamelles à dos mésiales que de lamelles à dos bitronquées).

A un degré de résolution beaucoup plus précis, un autre point commun existe entre ces microlithes à dos du secteur GG2 et ceux du Gravettien à Noailles d'Isturitz (niveau IV). Celui-ci concerne les modalités d'aménagement des troncatures de certaines lamelles à dos bitronquées par retouche alterne, lequel se retrouve pareillement à Isturitz.

Conjointement à ces microlithes à dos, le style des pointes à cran (bien que ces dernières soient absentes à Isturitz) et surtout celui de la Microvachons est le deuxième argument typologique qui permet d'associer l'assemblage du secteur GG2 à l'ensemble du Gravettien à Noailles pyrénéen.

« grattoir Caminade » est l'un des exemplaires les plus méridionaux d'une famille d'objet jusqu'alors rencontrée exclusivement dans le nord de l'Aquitaine.

Au niveau lithologique, l'utilisation d'une même variété de silex très homogène pour la confection des armatures du secteur GG2 se retrouve parmi les armatures à dos du Chantier I. Qu'il provienne ou non des gîtes d'Audignon, ce silex d'excellente qualité n'a peu ou pas été utilisé par les Aurignaciens de ce même site (François Bon, com. pers.). En revanche, nos premières observations montrent qu'il se retrouve également au sein du Gravettien à Noailles d'Isturitz (niveau IV). Conjointement aux arguments typologiques, cette sélection lithologique appuie la cohérence entre les différents assemblages qui proviennent du secteur GG2, du Chantier I et de la grotte d'Isturitz et converge vers une attribution commune au Gravettien à Noailles tel que l'on peut l'identifier dans cette région (fig. 93).

Fig. 93 – Lame brute en silex d'Audignon type GG2. Gravettien du niveau IV d'Isturitz. Tamisage 2005.

Finalement, seules les lamelles à retouche marginale qui représentent le type d'armature le plus fréquent du chantier I et d'Isturitz sont largement sous-représentées dans les armatures du secteur GG2. Cette rareté est particulièrement intéressante car elle converge avec l'utilisation quasi-exclusive d'un silex différent pour la confection de ces lamelles dans chacun des trois exemples, en l'occurrence le silex de Bastennes-Gaujacq à Brassempouy et le silex du Flysch à Isturitz. A l'instar du Chantier I, le silex de Bastennes-Gaujacq n'apparaît en proportion importante qu'au sein des lamelles à retouche marginale du secteur GG2, ce qui renforce la différence entre ces dernières et l'ensemble des armatures à dos.

L'homogénéité de la série de pointes en ivoire ne fait aucun doute d'après l'étude du choix de la matière travaillée, de leur morphologie, du gabarit des pointes et des procédures techniques en jeu dans la mise en forme des objets ainsi que dans la nature du décors affectant certaines d'entre elles. Leur style (longues double-pointes) et leur technique de façonnage, par rapport aux armatures lithiques, sont par contre davantage transculturels. Ces armatures sont néanmoins cohérentes (forme et technique) avec ce que nous connaissons des rares pointes en ivoire du Gravettien français. En revanche, les incisions à vocation non fonctionnelle qu'elles portent sur leurs fûts sont nettement caractéristiques du Gravettien européen (Otte, 1985). Si la réalisation de décors sur les productions osseuses est un fait connu durant tout le Paléolithique supérieur, ces décors tiennent en effet une place essentielle sur les productions gravettiennes de France et d'Europe. A l'image des pointes en ivoire de Brassempouy, il s'agit, pour la France, presque exclusivement de décors géométriques formés d'incisions (transversales et parallèles ou entrecroisées). En Europe occidentale, elles sont particulièrement abondantes dans le Gravettien moyen à burins de Noailles. Elles affectent tout l'équipement (tronçons de côtes, outils de transformation, parure), y compris les armes de chasse, pour lesquelles toutefois, elles relèvent dans certains cas de stries d'adhérence intervenant dans leur emmanchement. Ce n'est donc pas la présence mais la fréquence très élevée de ces fines incisions qui semble particulièrement diagnostique du Gravettien à Noailles. Il suffit de rappeler la quantité de côtes incisées et de sagaies en bois de renne décorées d'incisions parallèles et de chevrons, présentes dans le Gravettien à Noailles de la grotte voisine d'Isturitz, et dont le style rentre parfaitement dans l'esprit des décorations des pointes du secteur GG2 pour s'apercevoir à quel point ces pointes en ivoire possèdent une connotation gravettienne (fig. 94). Enfin, il est intéressant de noter que ces pointes ne sont pas les seuls objets en ivoire découvert dans le Gravettien de Brassempouy et que les fouilles anciennes ont offert de nombreux objets en ivoire qui ont fait la célébrité du site comme nous

allons le voir dans la partie suivante consacrée à l'étude des objets découverts dans l'Avenue, dans la grotte du Pape et dans la Grande Galerie.

C. Réflexion sur la mise en place des dépôts dans le secteur GG2.

Si l'homogénéité des armatures lithiques et en ivoire ne fait pas de doute, la question des processus ayant conduit à former l'assemblage tel qu'il nous a été livré par les remplissages du secteur GG2 demeure difficile à résoudre. La multiplicité des raccords et la répartition spatiale (verticale et horizontale) des pièces témoignent des multiples perturbations post-dépositionnelles qu'a subi cet ensemble et corrobore l'hypothèse d'une mobilité du matériel et de leur emballage sédimentaire dans ce secteur. Rappelons que l'eau, dont l'action a été à plusieurs reprises signalée sur le matériel en ivoire et en silex, est l'agent transporteur à l'origine des dépôts sédimentaires dans le secteur GG2. Par ailleurs, les analyses sédimentologiques de D. Marguerie et les analyses micro-morphologiques d'A. Gebhart ont montré que les sédiments se sont mis en place sous un courant d'eau assez fort (Gambier *et al*. 1998, p.17-18).

Comme nous l'avons souligné au préalable, les profils stratigraphiques réalisés sur ce secteur ont en outre montré qu'il existait une « *zone de discontinuité entre le carré R7 et T9, tant sur le plan de la densité des objets que sur celui de la dispersion des couches* » (Potin et Mensan, *in* Gambier *et al.*, 1998, p. 35). Cette dernière correspond à une fosse identifiée à la fouille et qui résulterait davantage d'une vidange ou d'un ruissellement karstique que d'un aménagement d'origine anthropique (*ibid.*, p. 36). Plusieurs des pièces étudiées proviennent de cette zone de perturbation, ce qui permet de mieux comprendre les incohérences spatiales dont témoigne le matériel étudié.

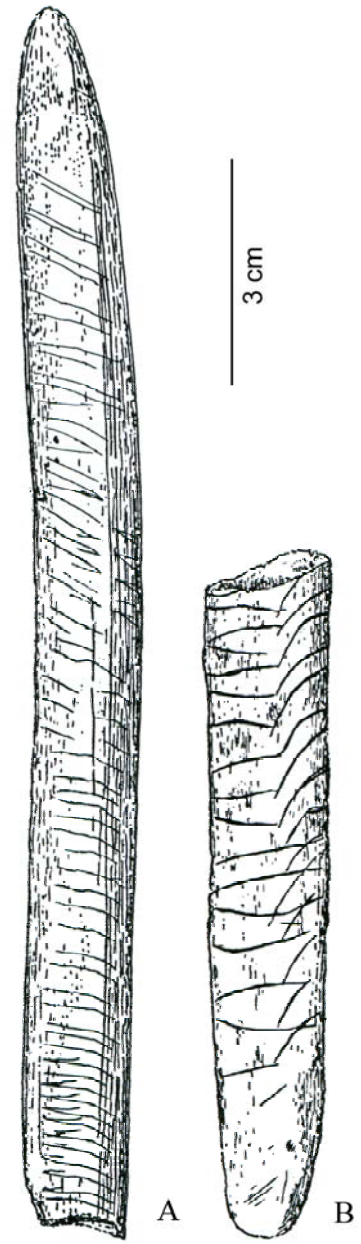


Fig. 94 – Os incisés provenant de la couche IV d'Isturitz. D'après Saint-Périer, 1952, fig. 74 et fig. 77.

Si l'on suit l'hypothèse d'un dépôt secondaire, peut-être par un conduit karstique reliant GG2 à l'aven de S9, c'est la zone du fond, la plus proche de l'aven, qui aurait dû être le plus perturbée. Or, c'est le contraire que nous constatons. Son homogénéité taphonomique et archéologique induit en effet qu'elle ait pu être épargnée par ces apports secondaires de sédiments, probablement grâce à une localisation privilégiée à la fois par rapport à la localisation et à l'orientation du conduit et à celui des déversements. En conséquence, rien ne s'oppose à ce que les armatures recueillies en GG2 correspondent à un dépôt *in situ*. Ce dépôt aurait été partiellement tronqué et bouleversé par divers processus sédimentaires initiés depuis l'aven situé au dessus de ce secteur et ayant, en outre, apportés avec eux un matériel hétérogène, contribuant à former l'assemblage tel qu'il nous est parvenu.

En tout état de cause, la partie profonde de GG2 constitue la clef de compréhension de ce secteur. Elle témoigne d'une histoire taphonomique complexe. L'hypothèse la plus probable étant un premier dépôt d'un ensemble d'armatures qui a, par la suite, subi plusieurs perturbations sous l'action de l'eau — c'est-à-dire à la fois le transport par l'eau d'une partie des sédiments et du matériel qui lui est associé et, postérieurement, une vidange ou un autre type de ruissellement karstique dont il est difficile de préciser l'importance mais qui concerne de manière certaine la zone centrale (fosse) et plusieurs parties voire l'ensemble de la zone avant (et qui explique la zone de discontinuité entre les carrés R7 et T9 et la pollution réciproque verticale des couches aurignaciennes et gravettiennes qui lui est associée).

En conclusion, il paraît très probable que nous ayons affaire à un dépôt *in situ* du mobilier le plus frais, auquel se mêle des éléments apportés par fluage depuis l'aven. Les indices archéologiques, taphonomiques et topographiques convergent vers cette hypothèse d'une double perturbation des dépôts, à la fois sous une forme de vidange ou de ruissellements localisés (fosse) et sous la forme de phénomènes successifs ayant associés à un dépôt primaire contenant, lui, principalement des armatures, un matériel beaucoup plus hétérogène provenant de l'extérieur de la cavité (outils, faune, débitage). Et la zone où ce dépôt primaire serait le mieux conservé correspond à la partie profonde de la galerie.

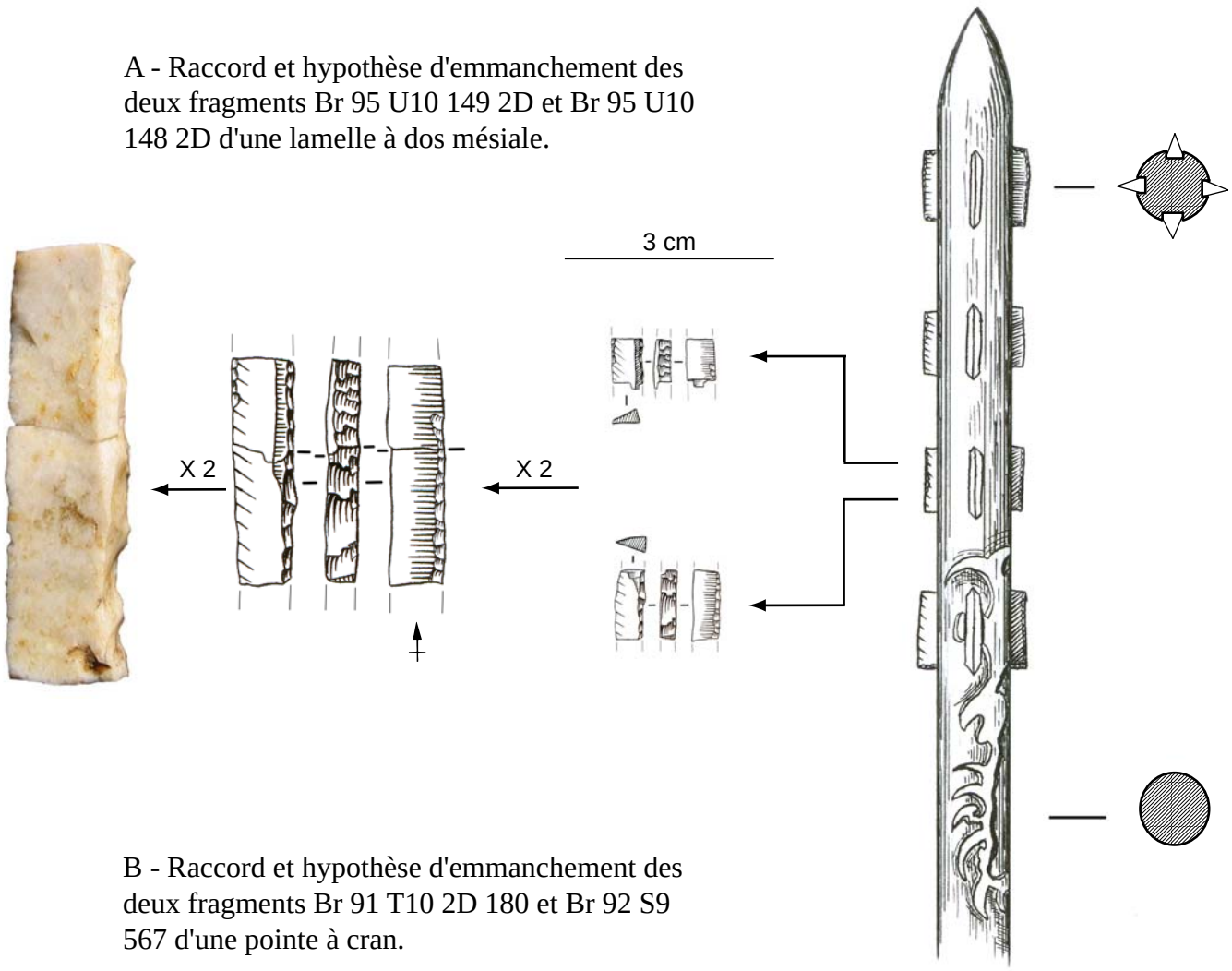
D. Un dépôt intentionnel d'armes ou d'armatures ?

Si l'on retient l'hypothèse que nous avons soulevé précédemment, la proportion d'armatures, qui représentent déjà pourtant plus de 50 % du matériel retouché de GG2, est en réalité encore plus forte si l'on tient compte de leur association fortuite avec du matériel provenant d'apports postérieurs. A cet égard, il est peu probable que le rapport numérique de la zone du fond où les armatures représentent 90 % du matériel retouché soit un hasard taphonomique. Il semble davantage constituer un témoin du dépôt gravettien originel du secteur GG2, qui contenait une concentration particulièrement élevée d'armatures lithiques et osseuses.

Le regroupement de quatre pointes à cran dans le quart Nord-Ouest du carré U9 ainsi que celui de plusieurs lamelles à dos dans le coin Sud-Est du carré U10, tous deux situés dans la zone du fond, en retrait par rapport à la perturbation centrale matérialisée par la fosse, appuie fortement l'hypothèse d'un dépôt constitué quasi-exclusivement d'armatures (fig. 91).

Mais il semble que certains indices nous permettent d'aller encore plus loin dans la reconstitution de la nature du dépôt. En effet, le raccord de deux des lamelles regroupées dans ce coin du carré U10 met en jeu une fracture complexe (fig. 80 – n° 9). Insignifiante par sa dimension, cette découverte n'en demeure pas moins primordiale dans l'interprétation de la nature du dépôt gravettien dans le secteur GG2. L'hypothèse la plus évidente pour expliquer ce raccord est celle du dépôt d'une arme qui a été utilisée et sur laquelle les armatures latérales étaient toujours emmanchées malgré leur fracture après l'impact. Dans cette hypothèse, l'utilisation d'une colle pour la fixation des armatures latérales pourrait expliquer l'intégrité du montage et la présence des deux parties fracturées de la lamelle à dos après l'utilisation de l'arme (fig. 95 – A).

A - Raccord et hypothèse d'emmanchement des deux fragments Br 95 U10 149 2D et Br 95 U10 148 2D d'une lamelle à dos mésiale.



B - Raccord et hypothèse d'emmanchement des deux fragments Br 91 T10 2D 180 et Br 92 S9 567 d'une pointe à cran.

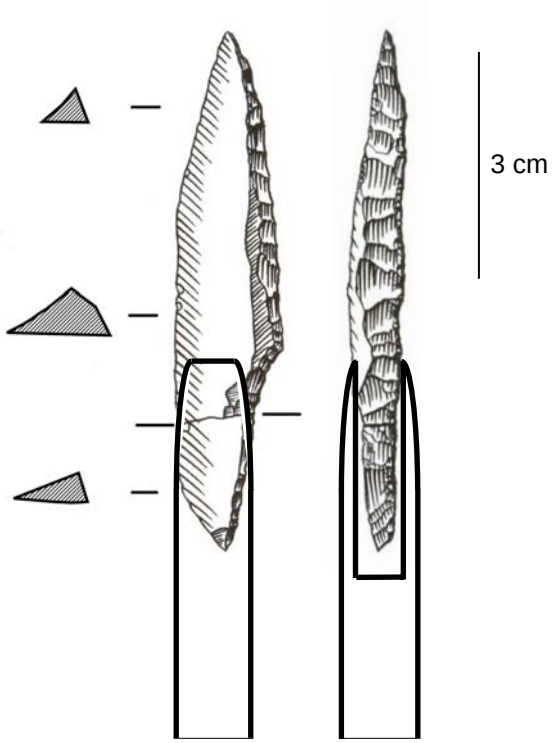


Fig. 95 - Le raccord de fragments portant des stigmates diagnostiques d'une utilisation en pointe de projectile argumentent l'idée d'un dépôt d'armes c'est-à-dire d'armatures associées à leur emmanchement. L'intégrité des armes aurait été autorisée par la colle dans le cas des lamelles à dos et par la localisation de la fracture au niveau de la partie située dans la mortaise dans le cas de la pointe à cran.

Ce raccord n'est d'ailleurs pas un cas isolé. Il possède son équivalent au niveau des pointes à cran puisque l'exemplaire 180-567 des carrés T10 et S9 est constitué d'un raccord entre deux pièces qui sont, elles-aussi, concernées par une fracture complexe (fig. 91 et 95 – B). La localisation de la fracture au niveau du cran laisse envisager l'hypothèse du dépôt d'une arme fracturée après utilisation mais dont l'intégrité aurait été maintenue grâce à l'emmanchement. Cette hypothèse induit une longueur de pointe emmanchée supérieure à celle du fragment proximal (fig. 95 – B). Si les deux lamelles à dos ont été retrouvées au même endroit, les deux fragments de la pointe à cran sont séparés par une grande distance puisqu'un peu plus d'un mètre sépare les deux pièces. Le plus grand des deux fragments, c'est-à-dire la partie mésio-distale de la pièce, provient du carré T10 de la zone du fond tandis que la base de la pointe à cran provient du coin Nord-Ouest du carré S9, celui le plus proche, néanmoins, du carré T10. Précisons également que le fragment du carré T10 provient du centre d'une structure de pierres qui a été détruit par un terrier de blaireaux (Delporte *et al.* dir., 1993, p. 13). Deux hypothèses peuvent alors expliquer cette distance spatiale entre les deux fragments sans contredire notre hypothèse d'un dépôt primaire non perturbé dans la zone du fond : soit la pointe était originellement déposée dans le carré T10 mais une petite partie de la zone du fond correspondant au centre de la structure de pierres a malheureusement subit l'assaut d'un animal fouisseur qui a expulsé la base de l'armature ; Soit la pointe a été déposé, à l'origine, au sein du carré S9 et ce sont les phénomènes de vidanges verticaux constatés dans cette zone médiane du secteur GG2 qui ont rejeté un fragment dans la zone du fond. Quelle que soit l'explication de l'écart spatial observé, la présence relativement proche des deux fragments, si l'on se place cette fois-ci à l'échelle du gisement, et la constatation de plusieurs types de perturbations ayant affecté chacun des contextes sédimentaires des deux fragments, sous-tend l'idée du raccord originel des deux pièces lors de l'abandon.

Enfin, comme si l'échantillonnage avait été idéalement effectué, la famille des pointes en ivoire, qui est, rappelons-le, le troisième et le dernier grand type d'armature représenté dans le secteur GG2, offre également un raccord entre deux pièces mettant en jeu une fracture complexe (fig. 89 – B). À l'instar des deux lamelles à dos, ces pièces ont été retrouvés associées. Elles proviennent du carré T7 donc de la zone avant. La fracture affectant la partie centrale de la pièce, il nous est délicat, cette fois-ci, d'utiliser l'hypothèse de l'emmanchement pour expliquer cette association singulière.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'on connaît la très faible chance de retrouver et de raccorder entre eux des éléments d'armatures brisés lors de l'utilisation et rapportés au campement avec l'emmanchement ou dans le corps de l'animal chassé, ces trois raccords singuliers, au regard de la petite dimension de l'assemblage, prennent un sens particulier. Notons que, curieusement, sans ou malgré la présence de fracture complexe, aucune armature n'apporte d'indice qui s'opposerait à l'idée d'un dépôt d'armatures emmanchées prenant la forme, par exemple, d'un raccord des deux parties d'une pointe à cran mettant en jeu une fracture complexe au niveau de la partie distale de la pièce qui, quant à lui, permettrait seul d'argumenter le rejet de l'hypothèse de l'intégrité de l'emmanchement au moment du dépôt. Bien que l'hypothèse du dépôt d'armatures brisées dont on aurait apporté intentionnellement les fragments au fond de la grotte n'est pas à exclure, l'absence d'indices corroborant cette hypothèse nous conduit à présumer que les Gravettiens auraient déposé intentionnellement dans les entrailles de la grotte du Pape une partie de leurs armes, en tout cas certaines armatures emmanchées.

E. Une conjonction d'éléments particuliers.

Cette découverte d'armatures, déjà singulière en soi, intègre un ensemble de faits particuliers qui affecte l'ensemble du secteur GG2, c'est-à-dire les trois zones distinguées lors de l'étude (fig. 91).

Le premier des autres éléments singuliers rencontré dans le fond de la Grande Galerie est situé dans la zone avant, dans le carré R7. Il s'agit de deux pattes antérieures d'un suidé, conservées en connexion anatomique et découvertes à la base de la couche 2D (Delporte, 1991b ; Buisson, 1996). Ces pattes ne présentent pas de traces de morsures ou de griffures de carnivores ni de stries de décarnisation mais ont pu être fracturées au moyen d'un percuteur. « *A proximité, ont été découverts d'un côté, une sagaie en ivoire et de l'autre, cinq blocs calcaires de module relativement homogène avoisinant une trentaine de centimètres, alignés sur un axe parallèle aux pattes et sub-perpendiculaire à la paroi* ». (Buisson, 1996, p. 433).

Une structure a été découverte dans la zone du fond lors des fouilles initiées entre 1991 et 1993. Il s'agit d'un alignement de sept blocs reposant dans la couche 2D. « *Ils sont de forme et de taille variées, avec cependant des faces supérieures et inférieures relativement planes, en particulier pour les 3 plus gros A, B et G ; 6 des blocs sont en calcaire de même nature que celui de la grotte, mais le bloc E est en grès yprésien, matériau exogène qu'on retrouve en gîte primaire et/ou secondaire dans la région de Hagetmau et de Bastennes, soit dans un rayon d'une quinzaine de km. La disposition de ces blocs, côte à côte, se chevauchant parfois légèrement et formant un arc de cercle, nous fait penser à une structure de combustion. La découverte de plusieurs fragments d'os brûlés autour et sous les blocs renforce cette interprétation. Le centre de cette structure a été malheureusement détruit par un terrier de blaireaux ; les pierres, dont la surface est très altérée, ne présentent pas à l'œil nu de traces de combustion.* » (Delporte *et al.* dir., 1993, p. 13).

Dans le carré U11 de la zone du fond ont été recueillies quatre incisives de capridé ou de cervidé, percées et tronçonnées. Ces éléments de parure étaient disposés en paquet à quelques centimètre environ d'un fragment de bois de cervidé, sans doute l'extrémité d'un andouiller entièrement cannelé. Cet andouiller reposait de surcroît à un centimètre environ au-dessus de l'extrémité de la patte d'un carnivore (Renard ?) en connexion anatomique. Le sédiment qui recouvrait l'ensemble était légèrement ocré. Cette coloration, à l'instar de l'agencement de cet ensemble d'éléments, n'est sans doute pas fortuite (compte-rendu des fouilles de Brassempouy en 1994).

D'autre part, ces deux ensembles de connexions anatomiques contrastent avec le contexte faunique très fragmenté.

Plusieurs blocs de très grandes dimensions ont été dégagés dans la couche 2D. Le grand bloc localisé à cheval entre les carrés U11 et V11 semble ne pas provenir de cette partie du karst. « *Il s'agit en effet d'un bloc calcaire dont les formes sont complètement arrondies contrairement aux autres blocs qui d'ordinaire sont plutôt anguleux et alvéolés. Ces derniers qui ressemblent beaucoup à l'aspect du calcaire de la galerie, témoignent probablement d'un dépôt par gravité lors de la désagrégation des parois et de la voûte* ». (Buisson *et al.*, 1995, p. 4). Un bloc ayant cet aspect a été dégagé en U10-V10. « *Il repose sur un ensemble de blocs plus petits mais cependant de grande taille dont l'un, le plus gros, est semble t-il ? complètement rougi par une action thermique* ». (Buisson *et al.*, 1995, p. 4). Ces deux blocs

représentent-ils des éléments de structure qui prolonge les 7 blocs disposés en demi-cercle en S-T-10 ?

« *L'intérêt de la Grande Galerie est accru du fait que D. Buisson a relevé, en plusieurs endroits de la paroi et du plafond, des vestiges de gravures, des empreintes et des ponctuations colorées qui sont paléolithiques* » (Delporte, 1991b, p. 78). Ces témoins d'art pariétal ne peuvent malheureusement pas être rattachés à un stade culturel précis. Rien ne s'oppose cependant à l'hypothèse qu'ils soient gravettiens.

F. Un sanctuaire à Brassempouy ?

Les matériaux utilisés pour la confection des armatures de Brassempouy accentuent le caractère exceptionnel de cette série. L'ivoire de Mammouth est un matériau très rarement exploité dans le contexte du Paléolithique supérieur ancien de France (Goutas, 2004b). Avec le choix de travailler l'ivoire, la sélection d'un silex particulier est également frappant. Ce silex possède une texture particulièrement fine et homogène qui le place, sur une échelle qualitative, largement au-dessus de ce qu'on peut trouver communément en Chalosse.

Les armatures en ivoire et en silex du secteur GG2 révèlent une autre particularité, à savoir un fractionnement de la chaîne opératoire puisque ces armatures ont été produites à l'extérieur de la grotte (absence de déchets et supports), en une autre partie du site ou bien encore sur l'un des lieux d'habitat précédents. Elles ont donc été intentionnellement apportées et déposées sur place.

Certaines des armatures découvertes dans le secteur GG2 ont en outre été utilisées. C'est le cas notamment de trois pointes en ivoire qui portent des impacts vraisemblablement liés à leur utilisation (*cf. supra*). Toutefois, et à l'exception d'une pièce, les dégâts apparents n'étaient pas rédhibitoires ; les pointes pouvant encore être fonctionnelles au moment de leur abandon. Concernant les pointes lithiques du secteur GG2, des traces d'impact ont pu être clairement identifiées sur 17% d'entre elles. Malgré ces fractures, la plupart des armes pouvaient être encore fonctionnelles au moment de leur dépôt. La colle et l'emmanchement auraient maintenu l'intégrité du montage puisque les fractures complexes concernent les lamelles à dos et la partie proximale d'une pointe à cran (donc une partie emmanchée). Seule une fracture complexe au niveau de la partie distale d'une armature axiale annihile la fonctionnalité d'une arme. Or, aucune armature axiale ne présente de tel stigmate. Trois pointes à cran possèdent une fracture distale nette mais il est impossible de préciser si celles-ci ont eu lieu avant ou après le dépôt des armes.

En conclusion, cette concentration quantitative et qualitative (matériau utilisé, dimension[11], décors, taux de transformation du support) d'armatures exprime une valeur particulière conférée à cette partie de l'équipement technique (les armes de chasse) par les hommes qui les ont déposées. De surcroît, tous les éléments qui constituent le dépôt primaire à savoir les armes, la parure, les pattes d'animaux en connexion anatomique ainsi que, de manière plus ambivalente, le foyer, sont des éléments qui portent une forte valeur culturelle, et, plus précisément, spirituelle.

Ces éléments contrastent avec l'exiguïté et l'espace inoccupé du fond de la grotte du Pape, éloigné de la zone d'activité principale identifiée à l'entrée principale de la cavité, dans

[11] Une pièce en ivoire bien que fragmentaire dépasse en effet 30 cm de long.

l'Avenue et aux abords de la grotte du Pape (Chantier I). Ces vestiges semblent témoigner d'un dépôt humain dont l'interprétation reste désormais à approfondir. Quel type de relation existe-t-il entre les pattes d'animaux en connexion anatomique et les armes en ivoire et en silex ? La pointe en ivoire n° 666 est en effet directement associée aux pattes du carré R7. Ces éléments singuliers forment des petits locus qui, lorsqu'ils n'ont pas été éparpillés par des perturbations postérieures à leur dépôt anthropique, parsèment le sol du secteur GG2. Tel est le cas, par exemple, du groupe des pointes à cran associées à une pierre de grande dimension dans le carré U9, du foyer, de la pointe à cran et du groupe de lamelles à dos aux alentour du carré T10, de la pointe en ivoire, des pattes de suidés et des 5 blocs calcaires dans le carré R7, des incisives percées et tronçonnées, de la terre ocrée, du fragment de bois de cervidé, des pattes de carnivores en connexion anatomique et du grand bloc de calcaire en U11. Remarquons l'association systématique entre les plus grands blocs présents dans le secteur GG2 et des éléments à forte valeur symbolique (fig. 91).

D'autre part, ces objets ne seraient distants que d'une quinzaine de mètres des statuettes féminines en ivoire les plus proches comme nous allons le voir maintenant lors de notre étude des collections anciennes. Les questions de l'existence d'une relation entre ces objets ainsi que celle de la gestion de l'espace de la grotte du Pape sont donc posées.

Quoi qu'il en soit, et même s'il est difficile de résoudre la signification qui accompagne la formation de ce dépôt, tout concourt à envisager que sa nature, si distincte de celle des vestiges recueillis dans l'entrée principale de la grotte du Pape lors des fouilles du XIX^{e} siècle comme, plus récemment, aux abords de cette dernière, témoigne d'une répartition spatiale entre ces secteurs à l'évidence riche de sens. Si nous avions recueilli un tel assemblage de façon isolée, dans un site dépourvu de toute autre traces d'occupations humaines, sans doute l'hypothèse d'une « halte de chasse » se serait-elle imposée – quant bien même les principaux arguments auraient manqué pour le faire, à savoir les données archéozoologiques, lesquelles sont pauvres dans le mobilier de GG2. Mais, à Brassempouy, dans l'espace confiné de cette portion de la Grande Galerie, à l'écart des riches espaces d'activités observés dans l'entrée principale qui y conduit, tout indique que nous avons ici à faire à une réalité différente : celle d'une mise à l'écart d'une catégorie d'objet dont la valeur fonctionnelle rejoint peut-être, ici, une dimension plus symbolique.

V. Les fouilles anciennes dans l'Avenue, dans la grotte du Pape et dans la Grande Galerie (1880-1881 ; 1891-1897).

Nous pouvons distribuer les données des fouilles anciennes en quatre ensembles : celles recueillies lors des premières fouilles entre 1880 et 1882 dans la grotte du Pape, celles provenant de l'épisode de l'AFAS en 1892 dans l'Avenue, celles issues des fouilles Piette de 1894-1895 où ce dernier avait individualisé la couche gravettienne à statuette E dans l'Avenue et dans la grotte du Pape et celles des dernières fouilles de Piette en 1896-1897 dans la Grande Galerie où le Gravettien n'est malheureusement plus aussi bien individualisé que dans la zone frontale de la grotte.

A. Des activités variées dans l'Avenue et dans la grotte du Pape.

Des premières fouilles pratiquées à Brassempouy par Dubalen (1880-1881) dans l'entrée de la grotte du Pape, et en ce qui concerne les pièces rapportables au Gravettien, seules sont conservées quelques armatures à dos (pointes à dos), grattoirs, burins et nucléus. Ces pièces sont réunies au Musée de Dax (Dubalen, 1881 ; Merlet, 1990 et com. pers.).

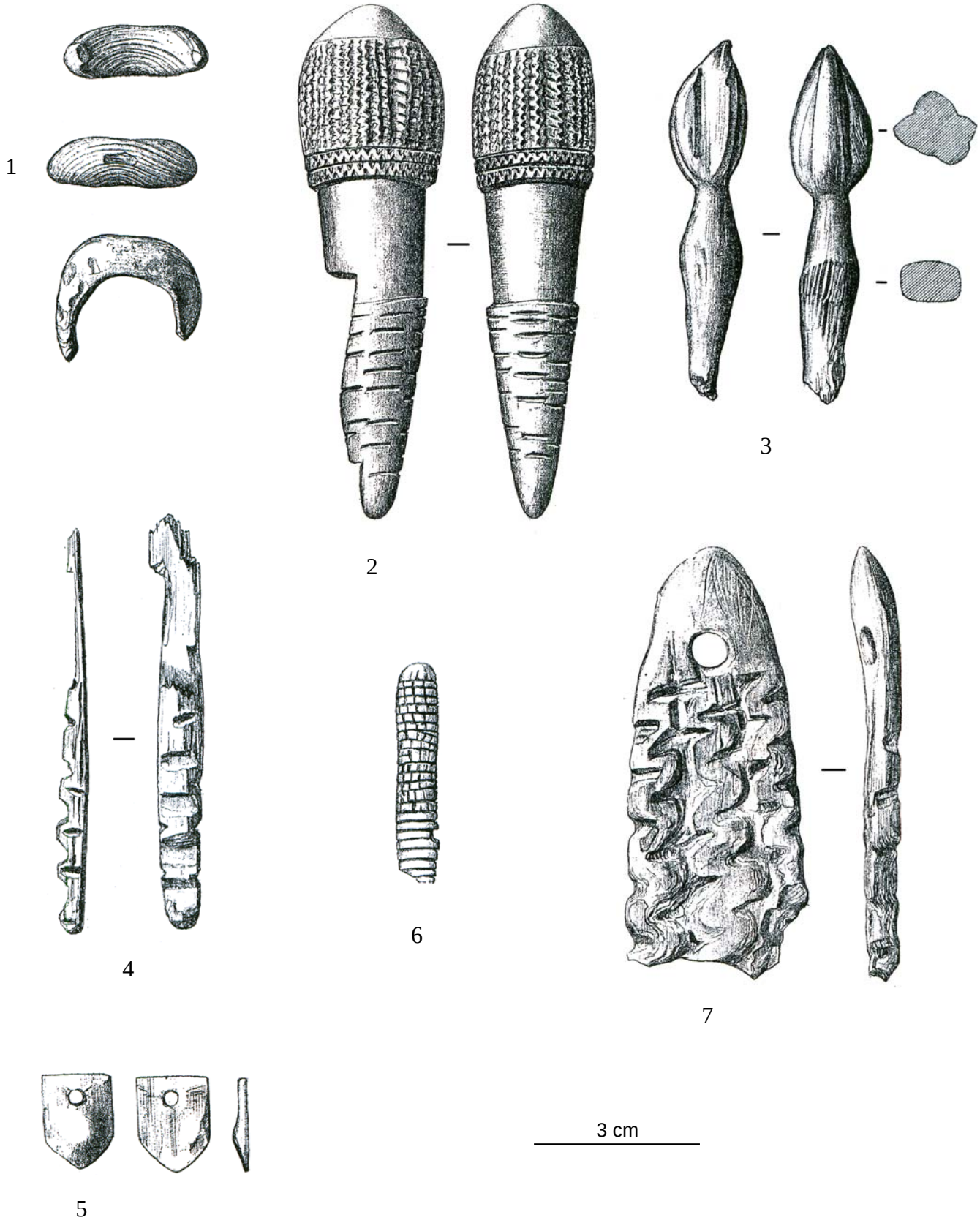


Fig. 96 - Objets en ivoire provenant de l'Avenue et de la grotte du Pape.
N° 1 : Fragment de bague découvert lors de la préparation de l'excursion de l'AFAS.
N° 2 : "Bouchon d'outre" découvert lors de l'excursion de l'AFAS le 19 septembre 1892.
N° 3 : Objet en forme de "bouton de fleur" découvert lors des fouilles De la Porterie, 1891-1892.
N° 4, 5 et 7 : pendeloques découvertes lors des fouilles De la Porterie, 1891-1892.
N° 6 : Pièce sculptée cylindrique découverte lors des fouilles de Piette en 1894-1895.
D'après Piette, 1895b.

Les fouilles De Laporterie et Dufour (1890-1892).

Avec les fouilles suivantes, M. de Laporterie fut le premier à remarquer l'importance des objets en ivoire. Il collectionna ces pièces découvertes lors des fouilles de l'Avenue le 24 juillet 1890 (De Laporterie, 1894). Il réunit ainsi trois pendeloques en ivoire (fig. 96 – n° 4, 5, 7) ainsi qu'un ivoire sculpté en forme de « bouton de fleur » selon l'expression de Piette (Piette, 1895b, p. 133). Remarquant que l'accumulation d'ivoire caractérisait une assise située entre l'assise moustérienne et l'assise magdalénienne, c'est alors que Piette l'individualisa sous la forme de l'« époque éburnéenne » (Piette, 1895b, p. 133).

Les fouilles de l'AFAS (19 septembre 1892).

Le 19 septembre 1892 eut lieu le regrettable épisode de l'AFAS. Les deux premières statuettes humaines, la « Poire » et « l'Ebauche » y furent découvertes ainsi que d'autres objets en ivoire, notamment une bague (fig. 96 – n° 1), et un instrument souvent hypothétiquement qualifié de « *bouchon d'outre* » (fig. 96 – n° 2). Soulignons également que le décor en sillon qui orne la tête du « *bouchon d'outre* » est identique à celui de la pendeloque découverte quelques mois auparavant par M. de Laporterie (fig. 96 – n° 2 et 7). Compte-tenu de la très bonne précision des premières observations stratigraphiques de Piette qui s'alignait alors sur des observations paléontologiques et archéologiques ainsi que de l'homogénéité technique des pièces en ivoire, ces dernières apparaissent clairement attribuable au Gravettien (Piette, 1895b).

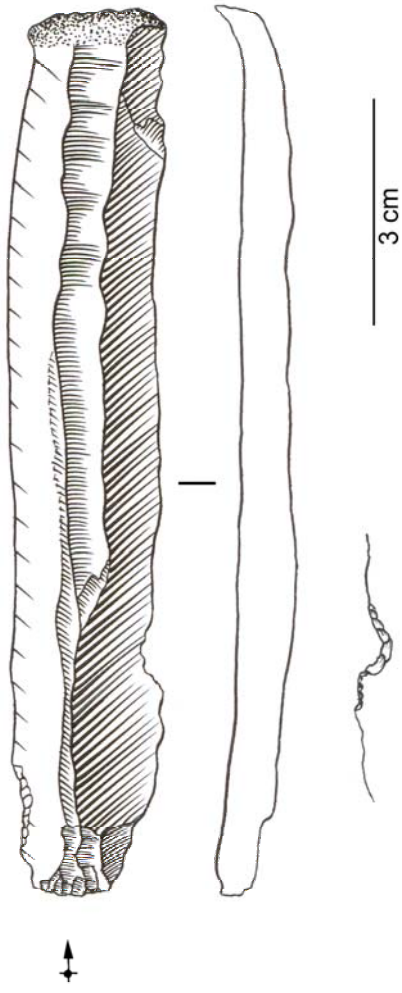


Fig. 97 – Produit laminaire rectiligne, régulier et non fracturé, inconnu dans le Chantier I. Fouilles pour l'AFAS, collection Regnault. Matériau = Bastennes-Gaujacq ; Percussion tendre organique.

Des travaux entrepris durant le tristement célèbre épisode de l'AFAS, nous sont également parvenu quelques objets en silex conservés au Musée d'Histoire Naturelle de Toulouse. Ces objets appartiennent à la collection Regnault. Ils sont subdivisés en quatre petits ensembles mais il est probable que cette séparation soit d'origine muséographique et postérieure à la fouille. Le premier ensemble contient un nucléus laminaire très soigné, bipolaire opposé-décalé avec des plans de frappe très inclinés ainsi qu'un burin de Noailles. Le deuxième ensemble contient deux nucléus laminaires unipolaires, encore une fois très réguliers et très soignés ainsi qu'un petit lot de lames brutes rectilignes et très régulières qui accusent clairement des stigmates diagnostiques de l'utilisation de la percussion tendre organique. Deux lames sont en silex du Flysch, les autres sont en Gaujacq. Sont également présents quelques grattoirs en éventail. Le troisième lot contient trois nucléus laminaires réguliers (un nucléus bipolaire à tables opposées au sens strict, un nucléus bipolaire à tables opposées-décalées, un nucléus unipolaire), quelques grattoirs en éventail, un burin dièdre et une dizaine de produits laminaires non fracturés, rectilignes et très réguliers, en silex de Bastennes-Gaujacq

(fig. 97). Enfin le dernier ensemble contient un grattoir/burin (burin dièdre), un burin sur cassure, six produits laminaires retouchés, deux grattoirs sur large éclat, douze grattoirs sur bout de lame ainsi que dix-sept produits laminaires bruts, rectilignes, non fracturés, d'environ 12 cm de long.

L'ensemble de ce matériel est très homogène aussi bien d'un point de vue taphonomique que typo-technologique. Ces outils sont clairement attribuables à du Gravettien à Noailles comme l'attestent le burin de Noailles, les grattoirs en éventail très caractéristiques du Gravettien à Noailles d'Isturitz et de Brassempouy et le débitage laminaire rectiligne à plan de frappe principalement opposé-décalé, quasi-exclusivement réalisé sur du silex local (excepté les deux lames en Flysch).

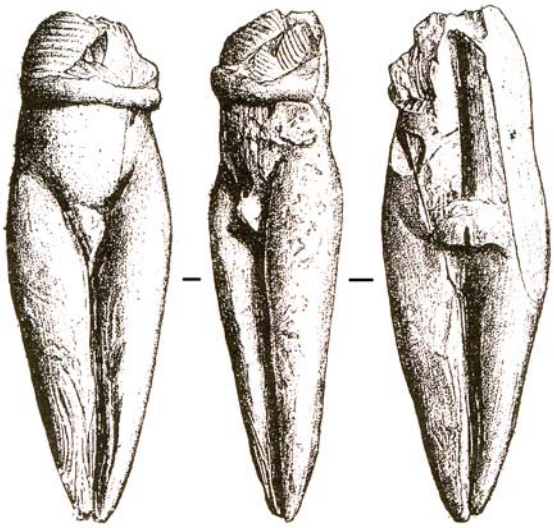
Cette petite série qui est malheureusement triée et mal localisée s'inscrit cependant dans une continuité spatiale du Chantier I avec une exploitation du silex local. Cependant, et c'est ici qu'elle prend toute son importance, elle atteste d'un débitage très soigné qui n'existe dans le Chantier I que sous la forme de preuves indirectes. En effet, seuls les supports des éléments à dos (pointes à cran, pointes des Vachons) et les négatifs laminaires réguliers présents partiellement sur de rares nucléus montrent que les gravettiens du Chantier I possèdent un répertoire technique plus soigné que ce qui est visible sur les nucléus et les produits laminaires en fin d'exploitation. Mais le Chantier I n'était manifestement pas le lieu d'une production laminaire de qualité (*cf. supra*). Inversement, les quelques nucléus et les produits laminaires particulièrement rectilignes, réguliers et entiers de l'Avenue et probablement aussi de la grotte du Pape attestent d'un débitage plus soigné.

Cette petite série confirme que les deux premières statuettes féminines la « Poire » et « l'Ebauche » ainsi que les objets en ivoire découverts lors des fouilles de l'AFAS ont pu être trouvés dans le niveau Gravettien, clairement atteint lors de la réalisation de cette tranchée. Surtout, elle appuie un peu plus l'homogénéité du Gravettien de Brassempouy, présent sous la forme d'un faciès à burins de Noailles, à nombreuses lamelles à dos, à pointes des Vachons, à pointes à cran, à lamelles à retouche marginale et à pointes en ivoire.

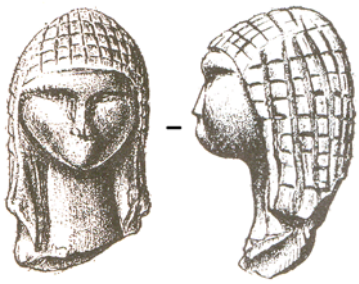
Les fouilles Piette et De Laporterie (1894-1895).

A partir de 1894, Piette et De Laporterie entreprirent d'étudier ce qui restait du gisement. Piette fit enlever les déblais laissés par les précédents explorateurs. Il précise que du côté droit lorsque l'on sort de la grotte, « *l'assise éburnéenne avait été fortement entamée* » par les fouilles de ses prédécesseurs (Piette, 1895b, p. 134). C'est pourquoi les objets découverts pendant l'épisode de l'AFAS, et en l'absence d'indication précise, peuvent aussi bien provenir de l'Avenue que de la grotte du Pape.

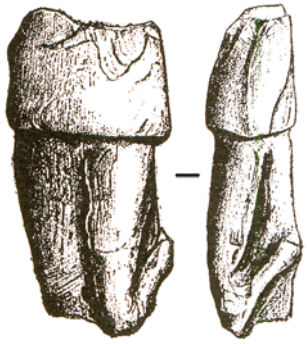
L'année 1894 réserva de belles surprises à Piette (Piette et De Laporterie, 1894). Il découvrit cinq statuettes dans l'Avenue et dans la grotte du Pape : la « Figurine à la ceinture », la « Figurine à la pèlerine », la « Fillette », le « Manche de poignard » et la célèbre « Dame à la capuche » ou « Dame de Brassempouy » (fig. 98). Il découvrit également une pièce en ivoire sculptée cylindrique ornée d'un quadrillage qui rappelle celui de la « Dame à la capuche » (fig. 96 – n° 6). C'est à ce moment qu'il publie sa stratigraphie (fig. 64) avec l'identification de la couche E qui contient les statuettes en ivoire et qui possède en moyenne 40 cm d'épaisseur (Piette, 1895b, p. 137). Dans l'assise éburnéenne (couches D, E, F), il mentionne avoir découvert une grande quantité d'ossements de Cheval, de Mammouth, de Rhinocéros à narines cloisonnées, d'Hyènes tachetée et, en moindre abondance, des débris de



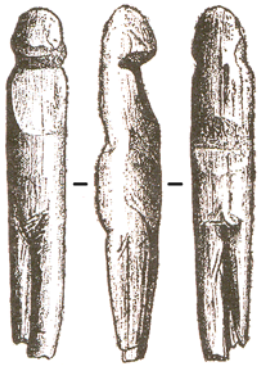
1 - La " Figurine à la ceinture "



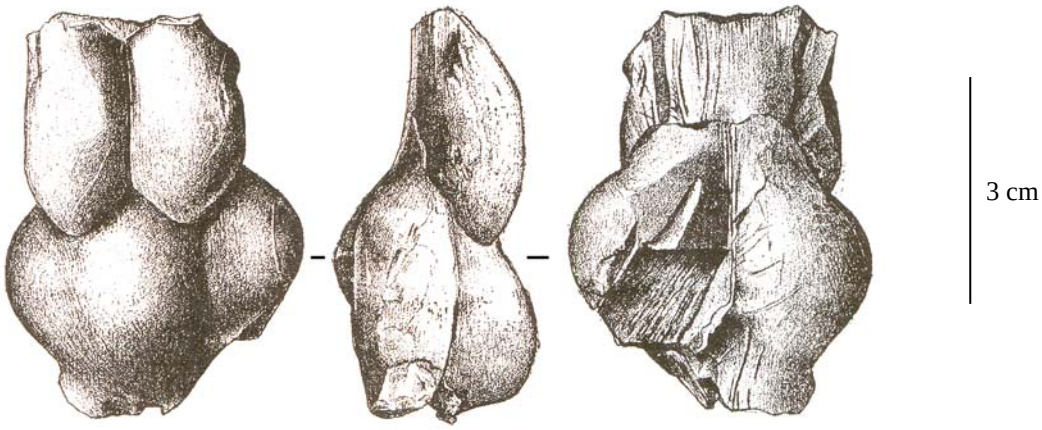
2 - La " Dame à la capuche "



3 - La " Figurine à la pèlerine "



4 - La " Fillette "



5 - Le " Manche de poignard "

Fig. 98 - Statuettes féminines découvertes lors des fouilles Piette 1894-1895, de la grotte du Pape. D'après Piette et De Laporterie, 1994, fig. 1, 2, 3, 4, 5.

Bœuf ancien (Bos priscus), de Cerf élaphe, de Cerf du Canada, de Renne, de Loup, de Renard, de Blaireau, de Lièvre, de Rat, d'Aigle, de Coq de bruyère, de Gélinotte (Piette, 1895b, p. 136).

Curieusement, alors que Piette s'intéressait surtout aux œuvres d'art et à la faune afin de bâtir sa chronologie, c'est lui qui, en 1895 et suite aux observations effectuées lors de ses fouilles de 1894, publie ce que l'on peut considérer aujourd'hui comme la première définition de la pointe de la Gravette. Il remarque ainsi plusieurs silex de forme inédite dans la couche éburnéenne, « *notamment une longue pointe plate d'un côté qui a été formé par l'enlèvement d'un seul éclat, présentant de l'autre plusieurs facettes, dont l'une retaillée à larges retouches est presque perpendiculaire au côté plat* » (Piette, 1895b, p. 138 ; voir aussi Bon et al., 2007). Il mentionne également, dans toute l'étendue de l'assise éburnéenne et à toutes les hauteurs, de nombreux foyers dont le diamètre varie de 0,60m à 1,50m (Piette, 1895b, p. 138). « *Les foyers étaient si nombreux dans le côté gauche de la grotte, que souvent ils se touchaient et que l'on avait peine à en déterminer les limites* » (Piette, 1895b, p. 139).

Une occupation gravettienne importante était donc située à l'entrée de la grotte du Pape. Malheureusement, l'industrie lithique associée à cette couche à statuettes E, fouillée en 1894-1895, et présente dans la collection Piette, ne représente qu'un faible échantillon d'une quarantaine de pièce. D'autre part, la quasi-totalité des outils est ubiquiste à l'échelle du Paléolithique supérieur (grattoirs, burins dièdres, perçoir). Seule une grande pointe à dos dont les dimensions en font davantage un couteau qu'une armature de projectile est présente (fig. 99). Son gabarit important, son dos arqué et sa base aménagée par troncature oblique convexe la rapproche des grandes pointes à dos découvertes dans le niveau supérieur du Gravettien de la grotte d'Isturitz.

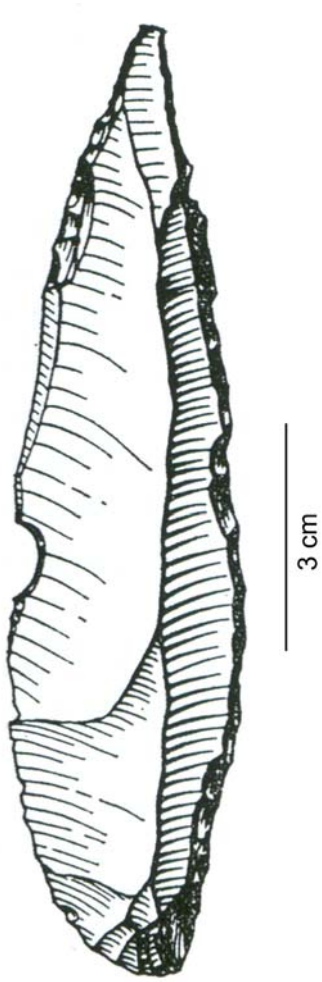


Fig. 99 – Grande pointe à dos. Couche à statuette E. Fouilles Piette 1894. D'après Delporte, 1967, fig. 4 – n°23.

B. Un ensemble d'armatures au fond de la Grande Galerie.

Les fouilles Piette et De Laporterie (1896-1897).

Piette reprend les fouilles en 1896. Il s'attaque désormais à la moitié Nord de la Grande Galerie (Piette et De Laporterie, 1897). « *A 12 mètres de la paroi méridionale, le sol se relève et forme un seuil dont la longueur est de 2,60m. En cet endroit la galerie se rétrécie et n'a que 2,78m de largeur. A partir de ce point, le sol continue à monter vers le nord-est, et la voûte paraît devenir plus mince, car les racines des arbres la traversent. C'est la partie située au nord-est du seuil que nous avons explorée cette année. Elle est beaucoup plus humide que le reste de la grotte. Sa longueur est de 7,50m* » (Piette et De Laporterie, 1897, p. 166). C'est dans cette partie de la grotte que Piette note la forte décomposition de l'ivoire et de l'os, qui sont notamment présents à la base de la stratigraphie. Il mentionne également la présence de foyers éburnéens entre lesquels se trouvaient de *« mauvaises lames de silex et de rares grattoirs* » (Piette et De Laporterie, 1897, p. 166). Mais une dernière surprise devait

attendre Piette. Venant juste de fermer le chantier, et alors qu'il ne continuait à travailler, lassé de trouver de l'ivoire décomposé, que parce qu'il tombait une pluie torrentielle, il découvrit la dernière statuette féminine de Brassempouy, dite le « Torse ».

La dernière découverte importante de Piette en ce qui concerne le Gravettien a été effectuée pendant son ultime campagne de fouille en 1897. Près de 100 ans avant les fouilles du secteur GG2, les armatures devaient déjà se faire remarquer au sein du Gravettien de la grotte du pape. Les dernières notes de fouilles de Piette (Piette et De Laporterie, 1898) font explicitement mention de la découverte de pointes à dos. La collection Piette contient ainsi un petit ensemble de pointes qui proviendraient, selon les indications de Piette, de la partie terminale de la Grande Galerie, à quelques mètres seulement des armatures découvertes ultérieurement dans le secteur GG2 (fig. 100 – n° 7, 9 à 13). Ces pointes, outre le fait qu'elles se rattachent clairement au concept nouvellement défini à Isturitz de pointes des Vachons – et à cet égard, la pointe n° 7 représente même un cas d'école – et permettent donc la jonction spatiale entre le Gravettien de GG2 et celui de l'Avenue et du Chantier I, renforcent définitivement notre vision d'un Gravettien où la répartition spatiale des objets est très fortement compartimentée. A l'instar du secteur GG2, la totalité des pièces sont en effet entières ou presqu'entières alors qu'elles sont, sous cette forme, inexistantes dans le Chantier I.

C'est également en 1897 que Piette découvre la plupart des pointes à cran de Brassempouy (fig. 100 – n° 1 à 5). « *Les pointes de flèches lauriformes ou lancéolées, regardées comme caractéristiques du gisement de Solutré, ne sont pas rares dans la grande galerie, à la partie inférieure et à la partie moyenne de l'assise à gravures. Les pointes de flèches à cran et celles à dos rabattu gisent dans sa partie supérieure.* » (Piette et De Laporterie, 1898, p. 538). Désireux de faire entrer les faits dans une classification pré-établie, Piette ne donne malheureusement plus de stratigraphie cohérente. Ce qui explique qu'il situe les pointes des Vachons au-dessus des feuilles de laurier. Dans ces conditions, la localisation stratigraphique des pointes à cran donnée par Piette ne peut pas être prise au sérieux. Ce qui nous paraît plus mystérieux est l'association stratigraphique répétée par Piette des pointes des Vachons et des pointes à cran. Dans le même article, quelques pages après la mention précédente, il offre les dessins des deux pointes des Vachons accompagnés de celui d'une pointe à cran et signale les avoir découvertes dans le même niveau qu'il nomme « Tranche 4 », à seulement 10 cm d'intervalle (Piette et De Laporterie, 1898, p. 543, fig. 21, 22, 23 que nous reproduisons fig. 100 – n° 6, 7, 9). Avons-nous affaire ici à la part de vérité inhérente à tout mensonge ou à une construction de l'esprit ? Espérons qu'une future étude technologique plus approfondie de ces pointes à cran lorsque les collections seront accessibles[12] apportera des éléments de réponse sur leur attribution chrono-culturelle (gravettienne ou solutréenne ?).

En outre, deux grands fragments de baguettes en ivoire, à décor incisé en chevron, sont également présents dans la collection Piette bien que ce dernier ne mentionne nul part leur découverte (fig. 100 – n° 8). L'inventaire (?) les signale comme « *originaires de la couche à feuilles de laurier* » (Delporte, 1967, p. 32). Elles auraient donc été découvertes

[12] Les collections étaient inaccessibles au moment de l'écriture de cette thèse suite à un programme de rénovation des salles du Musée des Antiquités Nationales. L'assemblage découvert par Piette fait partie de sa célèbre donation de 1904 qui possède des clauses juridiques très strictes selon lesquelles les objets qu'elle comporte (environ 10 000) ne peuvent quitter la petite salle aménagée par le donateur. Par conséquent, ces objets ne peuvent être ni prêtés, ni exposés dans la galerie Paléolithique. D'où le recours à des moulages. D'autre part, les vitrines de la salle Piette seront aux normes actuelles de conservation climatique permettant d'exposer les objets en matière organique et notamment la très attendue Dame de Brassempouy. L'ouverture est prévue pour novembre 2008.

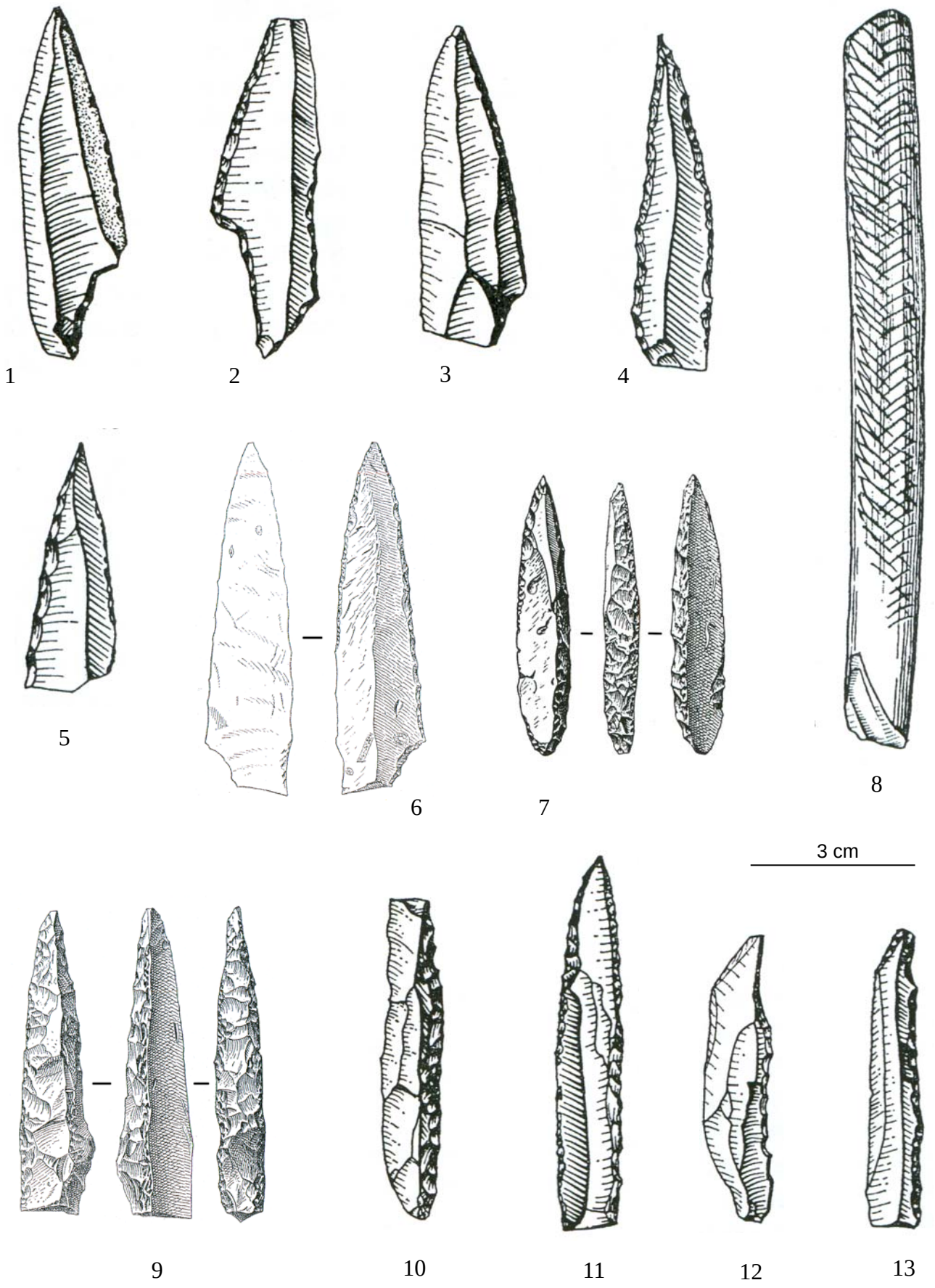


Fig. 100 - Armatures découvertes lors des fouilles Piette 1896-1897 du fond de la Grande Galerie. N° 1 à 6 : Pointes à cran. N° 7 et 9 à 13 : pointes des Vachons. N° 8 : pointe en ivoire décorée. Origine stratigraphique imprécise.
N° 1 à 5, 8 et 10 à 13 : d'après Delporte, 1967 ; N° 6 à 9 : d'après Piette et Laporterie, 1898.

durant l'une des deux dernières années des fouilles Piette. Au-delà des similitudes en termes de matière exploitée et de morphologie, les pointes découvertes par E. Piette se caractérisent par un décor géométrique anguleux (stries organisées en chevrons) proche de celui observé sur l'une des pièces du secteur GG2 (*cf.* fig. 88 – A et B). En raison des frappantes analogies que revêt cette pièce avec la série de pointes du secteur GG2, nous pouvons légitimement supposer qu'elle soit d'origine gravettienne.

VI. Conclusions sur le Gravettien de Brassempouy.

A. Un unique horizon gravettien.

L'ensemble des types d'armatures en silex du chantier I est représenté dans le secteur GG2 excepté les fines lamelles courbes et torses à retouche marginale pour lesquelles une contamination aurignacienne est envisageable. Dans les fouilles anciennes, la fraction microlithique n'a pas été conservée. Nous retrouvons néanmoins les pointes des Vachons et probablement les pointes à cran dans les fouilles Piette de la Grande Galerie. Enfin, le débitage laminaire et le burin de Noailles issu de la tranchée de l'AFAS posent un jalon supplémentaire vers l'identification d'un seul horizon culturel gravettien. Il s'agit du Gravettien à burins de Noailles tel que l'on a pu l'observer dans la grotte voisine d'Isturitz. Nous observons une forte parenté typologique entre les différents secteurs de la grotte du Pape, ainsi qu'entre la grotte de Brassempouy et la grotte d'Isturitz. Dans chacun des deux gisements, nous retrouvons un large éventail d'armatures constitué majoritairement de lamelles à retouche marginale et de lamelles à dos mésiales, secondairement de lamelles à dos (bi)tronquées, de Microvachons et de pointes des Vachons.

Les pointes à cran représentent néanmoins une singularité de la grotte de Brassempouy. Nous avons vu que la morphologie des pointes à cran évoque fortement celle des pointes des Vachons. La proximité typologique entre le groupe des pointes à dos et celui des pointes à dos crantées est encore plus saisissante si l'on se recentre sur le seul groupe des pointes à dos anguleux du niveau supérieur III/C du Gravettien de la grotte d'Isturitz. A cet égard, une pointe à cran du secteur GG2 (fig. 83 – n° 5) pourrait presque être confondue avec une pointe à dos du niveau C de la collection Passemard.

Notre travail a mis en lumière un premier résultat majeur : il s'agit de l'absence d'indice qui témoignerait de l'hypothèse de l'existence de plusieurs occupations gravettiennes chronologiquement différenciés à Brassempouy. Les artefacts convergent au contraire vers l'individualisation d'un même faciès gravettien qui couvrirait l'ensemble de la grotte du Pape ainsi que l'étendue en avant de l'entrée. Ce faciès gravettien est caractérisé par une industrie lithique qui comprend des burins de Noailles, des pointes des Vachons et des Microvachons, des pointes à cran, des lamelles à retouches marginales, des lamelles à dos. L'industrie osseuse comprend quant à elle de nombreux objets en ivoire dont des pointes décorées. Enfin, la présence de statuettes féminines sont une autre singularité importante de ce Gravettien.

En définitive, le site de Brassempouy se caractérise par la présence d'un unique faciès gravettien qui correspond à du Gravettien à burins de Noailles et à pointes à cran. Or, ces dernière sont rares dans le Gravettien français. Elles apparaissent sporadiquement et, à notre connaissance, seul le Gravettien ancien de La Gravette en livrerait une série conséquente (Lacorre, 1960).

B. Un espace compartimenté.

Notre étude topographique est nécessairement approximative étant donné l'ancienneté des fouilles. Elle a néanmoins fait ressortir l'existence de différences significatives entre les grands secteurs fouillés malgré leur parenté typologique. Ces variabilités spatiales représentent l'essence même de notre deuxième grand résultat de l'étude du site de Brassempouy. Si l'on suit une logique spatiale qui démarre de l'extérieure et qui s'oriente vers le fond de la grotte du pape, nous constatons l'existence de plusieurs locus qui possèdent chacun ses spécificités (fig. 101) :

Situé juste devant l'entrée de la grotte du Pape, le chantier I est essentiellement constitué de produits de débitage irréguliers et de nucléus médiocres de petits gabarits. Les outils sont dominés par les burins de Noailles, les éclats retouchés et les encoches tandis que les armatures sont assez rares. Celles-ci sont surtout représentées par les lamelles à dos et les lamelles à retouche marginale. Nous pouvons déjà constater la rareté des armatures terminées, soignées et non brisées. L'absence de pointes des Vachons entières ou presqu'entières et la présence de parties proximales portant, de surcroît, des fractures complexes évoquent la réfection d'armes de chasse rapportées sur le campement après utilisation. Ces bases auraient été désemmanchées avant d'être remplacées par des pointes entières. D'autres armatures, irrégulières mais terminées (certaines lamelles à dos et lamelles à retouche marginale) pourraient évoquer, quant à elle, l'existence conjointe d'armatures rejetées sans avoir été utilisées, peut-être des échecs de fabrication. Cette hypothèse est toutefois difficile à argumenter sans analyse tracéologique. Quoiqu'il en soit, les nucléus d'un aspect médiocre en fin d'exploitation laissent envisager l'hypothèse d'un débitage de meilleur qualité dans une première étape. L'étude des matières premières nous montre quand à elle que les armatures n'ont pas été confectionnées sur des supports réguliers issus d'une exploitation antérieure soignée de ces nucléus. En effet, une grande partie des armatures à dos ainsi qu'une proportion importante d'outils domestiques ont été confectionnés en dehors du Chantier I à l'aide de l'exploitation d'un silex plus lointain (à l'intérieur de la grotte ou au contraire plus à l'extérieur ?). Le chantier I représente davantage une zone de rejet c'est-à-dire un espace où les gravettiens ont abandonnés des armes qui ne sont plus ou n'ont jamais été fonctionnelles. Enfin, soulignons que cette zone a peut-être également concentré des activités de taille du silex nécessitant peu d'investissement comme la confection de lamelles plus ou moins régulières pour les armatures à retouche marginale et pour les outils domestiques ou comme la confection d'éclats notamment pour les burins de Noailles. Il nous est malheureusement très difficile d'injecter des éléments de réflexions concernant le problème important du niveau de compétence des tailleurs dans l'optique d'une approche sociologique des groupes humains et de leur gestion des ressources et du territoire.

L'Avenue et l'entrée de la grotte du Pape sont caractérisées par la concentration de statuettes féminines et d'objets en ivoire découverts notamment dans la couche E de Piette. Un problème de conservation différentielle ne semble pas expliquer la concentration de ces objets dans l'Avenue et dans l'entrée de la grotte du Pape étant donné que des pointes en ivoire et des vestiges de faune ont été découverts dans la Grande Galerie et dans le secteur GG2. D'autre part, l'absence de figurines entières ou achevées et la présence de plusieurs spécimen cassés en cours de fabrication nous conduit à adhérer à l'hypothèse de R. White selon laquelle l'Avenue et l'entrée de la Grotte du Pape auraient servi d'atelier de fabrication de statuettes. La localisation excentrée du « Torse », découvert plus en profondeur de la Grande Galerie, indiquerait un déplacement en dehors de la zone de production vers une aire rituelle potentielle (White, 2006, p. 300). La petite série de silex taillé de l'AFAS recueillie en

Entrée de la Grotte du Pape

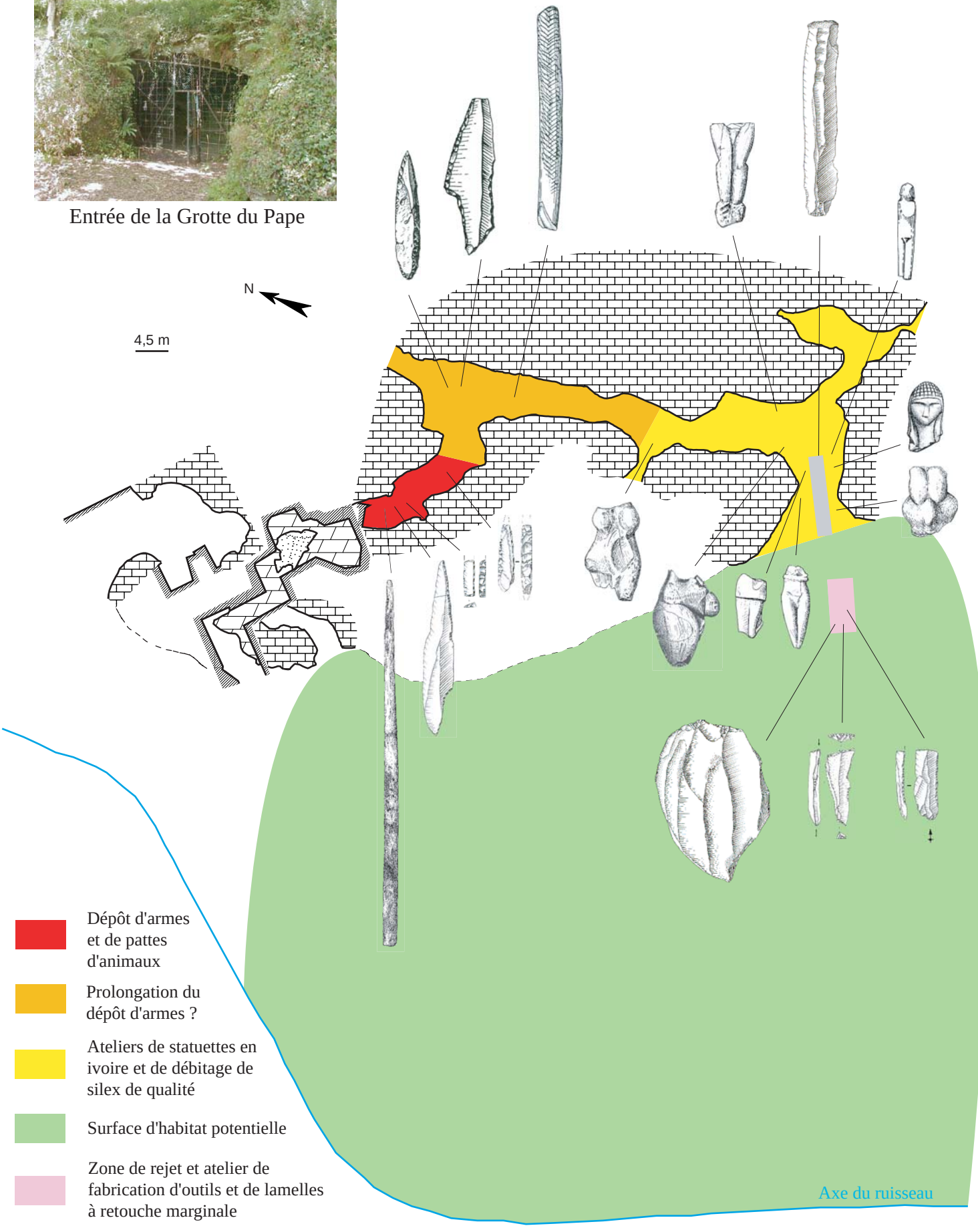


Fig. 101 - Esquisse d'une répartition spatiale des activités gravettiennes de la grotte du Pape à Brassempouy. D'après les informations données par Piette, 1892, 1895a, 1895b, 1907 ; Piette et de Laporterie, 1894, 1897, 1898 et White, 2006.

1892 nous montre que cette zone servait aussi probablement d'atelier de taille du silex où le degré d'investissement est autrement plus poussé que celui du Chantier I tout en validant l'attribution gravettienne des statuettes par la démonstration de l'existence probable d'une association directe originelle de ces silex et des statuettes féminines. Quant à l'hypothèse selon laquelle une partie au moins des débitages du Chantier I aurait été effectuée par des apprentis tandis que les tailleurs les plus compétents se seraient davantage installés dans l'entrée de la grotte, nous ne possédons pour le moment aucune preuve péremptoire. Soulignons enfin, qu'à l'instar du Chantier I, les armatures sont très rares dans cette zone.

La nature de l'occupation de la Grande Galerie est pour l'instant la moins bien documentée étant donné les confusions stratigraphiques de Piette dans les années 1896-1897 et l'inaccessibilité provisoire des collections dans une démarche de révision critique du mobilier archéologique. Nous constatons néanmoins l'association fortement probable de pointes des Vachons, de pointes en ivoire décorées et de pointes à cran. La question demeure si les armatures découvertes par Piette pendant ses dernières années de fouilles représentent la partie macrolithique d'un ensemble probablement plus conséquent qui correspondrait à l'extension la plus méridionale du dépôt d'armes du secteur GG2.

Le secteur GG2 du fond de la grotte du pape témoigne quant à lui d'activités davantage spirituelles au sein d'un espace confiné et à l'écart des riches espaces d'activités observés dans l'entrée principale qui y conduit. Nous constatons ici l'existence d'un dépôt d'armes hautement investies constituées principalement de lamelles à dos, de pointes à cran et de pointes en ivoire dont certaines sont décorées. Quelques Microvachons et lamelles à retouche marginale sont également présentes. Ces armes ont peut être été déposées emmanchées comme l'illustre la nature et la localisation de certains raccords entre des pièces mettant en jeu des fractures complexes diagnostiques d'une utilisation en armature de projectile. Cet assemblage d'armatures particulièrement soignées est associé à des éléments singuliers comme des pattes d'animaux en connexion anatomique, des éléments de parure et un foyer, dernière matérialisation probable d'un espace à forte valeur spirituelle. Notons enfin que la valeur plus importante conférée à certaines armatures à dos et en ivoire par les Gravettiens de Brassempouy rejoint curieusement la dualité observée dans la grotte d'Isturitz entre les armatures marginales, peu investies, et les armatures à dos, très investies.

Malgré l'ancienneté des premières fouilles et le manque de données précises sur la localisation spatiale et stratigraphique des artefacts gravettiens, ces derniers participent d'ores et déjà à une vision singulière du Gravettien de Brassempouy où la répartition des objets exprime un cloisonnement fonctionnel de l'espace. Grâce à l'exigence d'Edouard Piette et au travail d'H. Delporte et de ses successeurs (Dominique Buisson, Dominique Henry-Gambier, François Bon) une première esquisse de l'organisation spatiale des activités qui jalonnent l'espace entre le ruisseau du Pouy et le fond de la grotte du pape peut être proposée. Ainsi, les fouilles pourtant beaucoup moins anciennes de la grotte d'Isturitz ne permettent malheureusement pas d'obtenir une conclusion sociologiquement aussi fine que celle relative à l'occupation de l'espace de la grotte de Brassempouy dans laquelle l'étude des armes prend une importance fondamentale (fig. 101). C'est la part symbolique du dépôt d'armes au fond de la grotte du Pape qui est l'élément fondamental du Gravettien de Brassempouy et qui contribue à singulariser ce site, d'une façon générale, dans le paysage du Gravettien français.

Deuxième Partie :

- **Chapitre I : Vers une typologie des sites gravettiens des Pyrénées.**
- **Chapitre II : La pointe des Vachons : un fossile directeur mésestimé du Gravettien.**
- **Chapitre III : Chronologie du Gravettien pyrénéen.**
- **Chapitre IV : Dynamique territoriale.**

Au cœur du Gravettien

Grande diversité des sites, centralisation de la vie économique et spirituelle, et inertie technique caractérisent le Gravettien des Pyrénées. L'habitat-sanctuaire de Brassempouy représente le centre du territoire pyrénéen autour duquel gravitent des sites spécialisés et/ou d'agrégation. Il est le pendant atlantique, en quelque sorte, des grandes implantations continentales d'Europe centrale et orientale.

Chapitre I : vers une typologie des sites gravettiens des Pyrénées.

I. Introduction.

Les deux sites de Brassempouy et d'Isturitz sont, de loin, les deux plus grands gisements gravettiens de l'axe Pyrénées-Cantabres. Par la quantité et la diversité du matériel récolté, aucun autre site ne leur est comparable. Si les autres sites gravettiens des Pyrénées se distinguent nettement de ces deux grands campements, leur nature diversifiée permet facilement de proposer, en revanche, une première description des sites selon des grands critères généraux de fonctionnalité dont nous rediscuterons la pertinence et la signification dans les chapitres III et IV. C'est pourquoi notre présentation des sites suivra d'ores et déjà une logique fonctionnelle.

Dans le cadre de notre thèse, nous nous limitons à un espace géographique restreint qui correspond à la chaîne pyrénéenne et à sa prolongation Cantabrique. Ce territoire nous sert de laboratoire d'étude en vue d'analyser les types de rapport de correspondance en jeu entre, d'une part, les observations que l'on peut effectuer sur du matériel archéologique et, d'autre part, l'idée conceptuelle de la nature d'un faciès culturel. Ces deux grands moments de l'analyse archéologique entretiennent en effet souvent des rapports un peu elliptiques.

La voie que nous empruntons vers une typologie des sites gravettiens des Pyrénées sera construite à l'aide de notre propre étude du matériel lithique en ce qui concerne les sites en grande partie inédits de Tercis et de Mugarduia Sur. Mais elle fera également largement appel, pour les autres sites, à des données publiées issues du travail d'autres chercheurs dans l'attente que de nouvelles collections nous soient accessibles.

II. Les petits campements complets.

A. Bolinkoba.

Bolinkoba se présente sous la forme d'un ensemble karstique ouvert sur le flanc oriental de la colline d'Untzillatx, à 65 mètre au-dessus du ruisseau d'Asuntze, et qui domine le défilé d'Atxarte (fig. 102). Elle intègre un ensemble de 8 cavités dont quatre ont été occupés aux temps préhistoriques (Barandiarán, 1967). Ce lieu appartient depuis 1988 à un parc naturel du Pays Basque, le parc d'Urquiola. L'altitude y oscille entre un minimum de 280 msnm et 1331 msnm pour le point le plus haut. La grotte de Bolinkoba est située à une altitude d'environ 350 msnm (Esparza San Juan et Mújika Alustiza, 1996a). Le site est éloigné des vallées côtières où se situent la plupart des gisements gravettiens actuellement découverts. La cavité est constituée d'un vestibule de 6,00 m de long qui débouche sur une salle sub-circulaire de 6,60 x 8,10 m.

Fig. 102 - Vue du défilé d'Atxarte.
D'après www.em.luberri.net

Elle a été fouillée par J.M. de Barandiarán et T. Aranzadi entre 1932 et 1933 (Barandiarán, 1950), puis par le Marquis de Loriana en 1934 (1941). L'industrie osseuse a été étudiée par I. Barandiarán (1967) tandis que l'industrie lithique a été publiée par McCollought (1971) et F. Bernaldo de Quirós (1982). Elle présente une stratigraphie assez étendue, du Gravettien à l'âge du Bronze, ce qui en fait une des séquences culturelles la plus complète et la plus intéressante de la partie pyrénéenne occidentale et de l'ensemble de la côte cantabrique. Deux niveaux se rapporteraient au Gravettien. Le niveau archéologique le plus ancien (niveau F) offre un assemblage rapporté à du Gravettien à Noailles. Le niveau sus-jacent (niveau E) présente quant à lui un assemblage dont l'attribution chronoculturelle est problématique, entre le Gravettien et le Solutréen.

L'assemblage du niveau F provient de la fouille de l'ensemble de la surface de la grotte, sur une épaisseur oscillant entre 0,75 m et 1,40 m en ce qui concerne la salle intérieure (Barandiarán, 1950). L'assemblage a livré 670 outils. Il est dominé par les grattoirs (25 %),

les lames retouchées (20 %) et les burins (26 %) dont 107 burins de Noailles (16 %). Les armatures sont minoritaires. Les pointes de la Gravette représentent 4 % des outils avec 28 exemplaires. D'après les dessins de Barandiarán (1950), nous pouvons remarquer la présence d'une pointe à dos anguleux et base aménagée par troncature oblique convexe, de morphologie identique aux exemplaires identifiés dans le niveau supérieur de la grotte d'Isturitz (fig. 103 – n° 1). Les microgravettes représentent 1,5 % des outils avec 10 exemplaires. Les lamelles à dos mésiales et tronquées sont assez nombreuses. Elles représentent presque 3 % de l'outillage retouché avec 17 exemplaires. Notons la présence d'une lamelle à dos bitronquée avec deux troncatures obliques tendance trapèze à dos dont la morphologie est identique aux exemplaires décrits auparavant dans le Gravettien à Noailles d'Isturitz et de Brassempouy (fig. 103 – n° 2). Les deux feuilles de laurier signalées (Bernaldo de Quirós, 1982a) proviennent probablement d'une contamination avec le niveau solutréen D. 16 nucléus ont été collectés. Ils se distribuent en 6 exemplaires prismatiques unipolaires, 6 prismatiques bipolaires, 3 pyramidaux et 1 globuleux. 1321 produits laminaires bruts et 701 produits lamellaires sont associés à cet assemblage. L'industrie osseuse est très abondante avec la présence de sagaies à section circulaire et d'os incisés. Un fragment de sagaie d'Isturitz complète l'assemblage. Enfin, des éléments de parure sont présents sous la forme d'une canine de cerf perforée, de 4 coquilles perforées de *Nassa reticulata* et de 15 coquilles perforées de *Littorina obtusata* (Bernaldo de Quirós, 1982a).

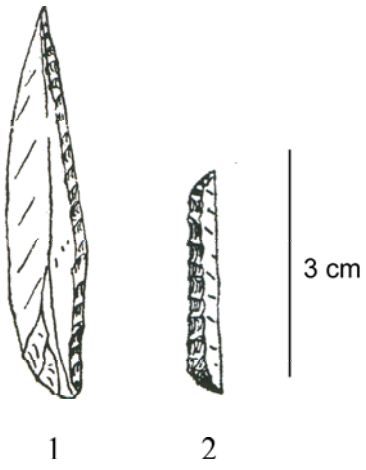


Fig. 103 - Armatures du niveau F de Bolinkoba.
N° 1 : pointes à dos anguleux et base aménagée par troncature oblique convexe.
N° 2 : lamelle à dos bitronquée
D'après Barandiaran, 1950, fig. 6 – n° 10 et fig. 8 – n° 6.

L'assemblage du niveau sus-jacent E est plus pauvre. A l'instar du niveau F, il provient également de la fouille de l'ensemble de la surface de la grotte, mais cette fois ci sur une épaisseur plus faible, oscillant entre 0,60m et 0,75m (Barandiarán, 1950). L'assemblage comporte 172 outils. Nous retrouvons une distribution générale des outils identique au niveau inférieur gravettien avec une domination des grattoirs (22%), des burins (26%) dont 22 burins de Noailles (13%) et des lames retouchées (24%). Les armatures sont représentées par 11 pointes à dos (6%), 3 microgravettes (1,8%) et plusieurs lamelles à dos. Une pointe à dos offre une morphologie similaire au type que nous avons identifié comme caractéristique du niveau supérieur d'Isturitz (III/C) avec un dos abattu dans les deux tiers distal et une base tronquée (fig. 104 – n° 1). Une autre possède la morphologie des pointes des Vachons avec une symétrie selon l'axe vertical (fig. 104 – n° 2). Parmi les produits bruts de débitage sont également présents 7 nucléus et environ 300 produits laminaires. L'industrie osseuse est rare. On trouve un

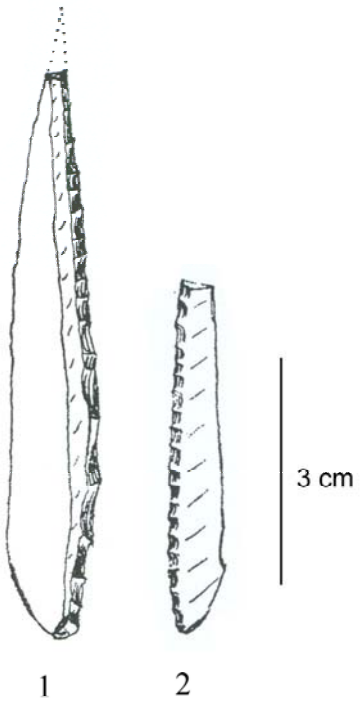


Fig. 104 - Bolinkoba. Armatures du niveau supérieur E.
N° 1 : pointe à dos arqué et base aménagée par troncature oblique convexe.
N° 2 : pointe des Vachons.
D'après Barandiaran, 1950, fig. 13 – n° 11 et fig. 12 – n° 9.

fragment de diaphyse avec deux rangées d'incisions, un fragment de pointe en os et une sagaie avec une base en biseau simple. 22 *Littorina* perforées sont également présentes ainsi qu'une *cyprée*. Elles ont presque toutes été découvertes au sein d'1 m^2 au fond de la grotte (Barandiarán, 1950). Trois pointes à retouche solutréenne sont également présentes (Bernaldo de Quirós, 1982a). I. Barandiarán évoque la possibilité d'un Gravettien final avec quelques intrusions d'un Protosolutréen avancé (1967). Mais il pourrait tout aussi bien s'agir d'un mélange entre du Gravettien à Noailles et du Solutréen. La présence de feuilles de laurier dans le niveau sous-jacent appuie l'hypothèse d'une contamination inter-couche.

	Bolinkoba	
	% F	% E
Sus scrofa	0,5	3,4
Cervus elaphus	3,3	3,8
Capreolus capreolus	0,3	0,3
Rangifer tarandus	-	-
Bovini	4,8	4,2
Rupicapra rupicapra	4,1	3,4
Capra pyrenaica	**82,5**	**81,9**
Equus ferus	4,1	2,6
Coelodonta antiqu.	-	-

Tabl. 27 - Spectre faunique des niveaux gravettiens de Bolinkoba. D'après Esparza San Juan et Mújika Alustiza, 1996a.

L'étude de la faune a montré la prédominance très nette du Bouquetin (Esparza San Juan et Mújika Alustiza, 1996a ; Castaños, 1983), suivi de très loin par des proportions identiques de Cheval, de Bovidés, de Chamois et de Cerf (tabl. 27). On peut également noter la présence d'espèces comme le Chevreuil et le Sanglier indicatives d'un adoucissement climatique.

La parenté entre les assemblages matériels de Bolinkoba et ceux d'Isturitz ne fait aucun doute. En revanche, la mise en correspondance des deux niveaux F et E de Bolinkoba avec les deux niveaux gravettiens IV/FIII et III/C de la grotte d'Isturitz est beaucoup plus délicate. Pour l'instant, seule l'identification de pointes à dos de morphologie particulière peut nous donner des indices pour individualiser des phases au sein de ce Gravettien à Noailles. Or, et d'après nos seules observations des rares illustrations disponibles sur Bolinkoba, les pointes à dos anguleux qui ne se retrouvent que dans le niveau supérieur à Isturitz sont présentes sous la forme d'un exemplaire dans chacun des deux niveaux de Bolinkoba. Mais la constatation de contaminations solutréennes qui affecte l'ensemble des deux niveaux nous conduit à penser que la pointe anguleuse du niveau inférieur peut provenir du niveau supérieur. D'autre part, ces données proviennent de l'article de J. M. de Barandiarán (1950) qui a été élaboré à partir des seuls carnets de fouilles, près de 20 ans après le chantier et sans possibilité de réétudier le matériel (Barandiarán, 1967). Des erreurs d'identification stratigraphique sont donc envisageables. Enfin, il est possible que les deux niveaux individualisés à Bolinkoba ne correspondent qu'à un seul niveau d'occupation étant donné l'homogénéité du matériel issu des deux niveaux respectifs (Arrizabalaga, 1994). Cette interprétation stratigraphique expliquerait la présence d'une pointe à dos anguleux dans le niveau inférieur de Bolinkoba. Dans cette perspective, le niveau F-E serait plus ou moins contemporain du niveau III/C de la grotte d'Isturitz.

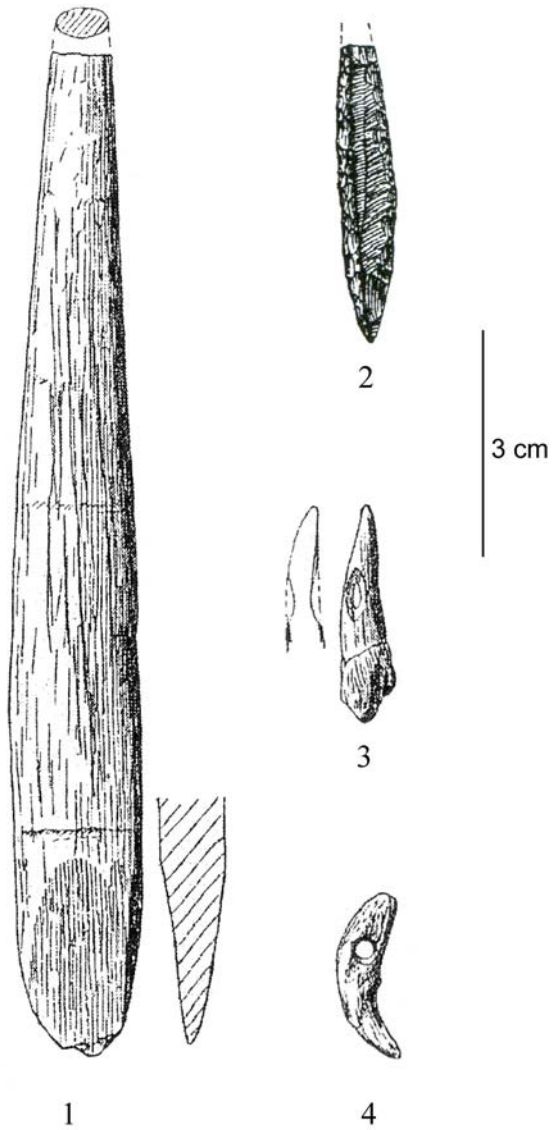
Pour l'instant, signalons que la panoplie des outils et des armatures est identique entre les deux sites d'Isturitz et de Bolinkoba. Seules manquent les lamelles à retouche marginale qui ont pu être oubliées lors des fouilles à l'instar de la grotte d'Isturitz. Bolinkoba donne finalement l'impression d'une réplique en miniature du super-site d'Isturitz où les différents types d'outils et d'armatures sont présents en proportion identique mais en nombre plus restreint. La dimension de la grotte qui ne permet pas l'installation d'une large communauté humaine nous induit naturellement à envisager l'hypothèse d'un campement de dimension modeste. Le spectre faunique ne nous donne pas d'indices supplémentaires puisque la

domination d'une espèce peut aussi bien, dans ce cas de figure où l'assemblage lithique n'est pas particulièrement caractéristique d'une halte de chasse, se rapporter à un site temporaire où les gravettiens se seraient concentré sur une espèce quelle que soit la chasse mise en œuvre (spécialisée ou large) tout comme à un campement complet qui indiquerait alors une chasse spécialisée. Rappelons enfin que cette domination nette d'une espèce peut également être un biais des fouilles anciennes.

B. Tarté.

La grotte de Tarté s'ouvre dans une petite falaise de la Haute-Garonne, en plein cœur des meilleurs gîtes à silex des Petites Pyrénées. Elle présente une première salle d'une centaine de m^2 qui est poursuivie par deux galeries. L'une s'enfonce en direction du Nord-Est tandis que l'autre, orientée vers le Sud-Est, aboutit à une petite salle d'où partent plusieurs autres galeries secondaires.

Le gisement a particulièrement souffert de fouilles peu scrupuleuses entamée dès la fin du XIX° siècle. Les seules fouilles correctement menées sont celles initiées par E. Cartailhac en 1896 et poursuivies avec la collaboration de J. Bouyssonie en 1907. C'est sur les données de ces fouilles, publiés par Bouyssonie en 1939, que nous nous appuierons ici. Cette publication forme la seule documentation exploitable, d'un point de vue scientifique, de l'ensemble des nombreuses fouilles anciennes (Bouyssonie, 1939).



Suite à ses fouilles dans l'entrée principale, J. Bouyssonie décrit l'existence de deux niveaux gravettiens d'une épaisseur totale de 25 cm couronnant un niveau aurignacien auquel pourrait être associé quelques pièces moustériennes.

Le « niveau moyen » correspond au niveau de Gravettien le plus ancien. L'assemblage lithique est caractérisé par la présence de pointes des Vachons (fig. 105 – n° 2), de burins plans, de burins de Noailles, de grattoirs, de lames retouchées. L'industrie osseuse comprend quelques os incisés, des lissoirs avec ou sans rainures, des poinçons ainsi que des pointes à biseau double (fig. 105 – n° 1). Les éléments de parure sont assez nombreux avec, entre autre, la présence de dents de gros carnassier et de renard percées (fig. 105 – n° 3 et 4), d'une molaire d'ours perforée et de deux pendeloques.

Fig. 105 – Tarté, assemblage du niveau moyen.
N° 1 : pointe à biseau double. N° 2 : pointe des Vachons. N° 3 et 4 : dents percées.
D'après Bouyssonie, 1939, fig. 5 – n° 1, fig. 7 – n° 9, 10, 14.

L'assemblage gravettien sus-jacent, le « niveau supérieur » de Bouyssonie possède un assemblage très similaire à celui du niveau moyen. L'industrie lithique comprend des pièces esquillées, des grattoirs, des perçoirs, des lames retouchées, des burins de Noailles, des burins sur troncature, des burins plans, ainsi que nombreuses pointes à dos. Parmi elles, signalons la présence de pointes de Vachons (fig. 106 – n° 1 et 2) et de pointes de Corbiac (fig. 106 – n° 3), association similaire à celle de l'assemblage du niveau C de la grotte d'Isturitz, surmontant également un niveau à pointes des Vachons exclusives. Avec seulement deux fragments, l'industrie osseuse du niveau supérieur est plus réduite que celle du niveau moyen.

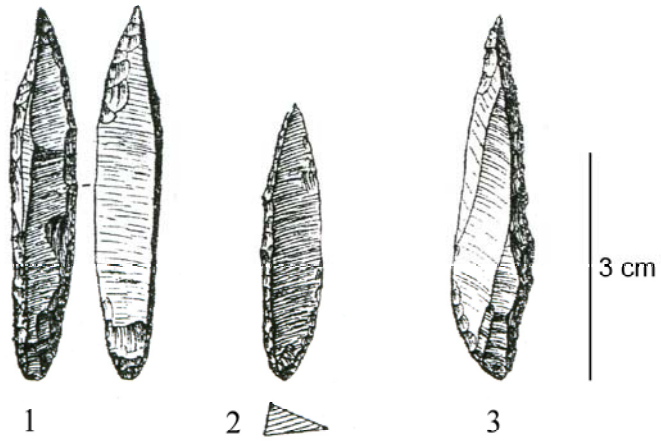


Fig. 106 – Tarté, assemblage du niveau supérieur.
N° 1et 2 : pointes des Vachons.
N° 3 : « pointe de Corbiac »
D'après Bouyssonie, 1939, fig. 8 – n° 1, 3 et 5.

14 lamelles à dos mésiales et tronquées découvertes dans les déblais des fouilles Bouyssonie attestent l'existence de ces types d'armature dans les niveaux gravettiens bien que nous ne puissions préciser leur attribution stratigraphique (Foucher, 2004).

La détermination des matières siliceuses effectuée par P. Foucher (2004) à partir des 144 outils gravettiens retrouvés dans les déblais montre une grande diversité des matières exploitées. Le silex des Petites Pyrénées est la matière la plus employée avec le tiers de l'effectif total. On trouve une proportion importante de silex de l'ouest de la chaîne pyrénéenne avec 10% de silex d'Hibarette, 6% de Flysch et 12% de Chalosse. Avec 9% de l'effectif total, une part importante de silex du Périgord est également présente (Gris-Noir du Sénonien, Bergeracois, jaspéroïdes). Du silex espagnol de la vallée de l'Èbre pourrait également être présent (Foucher, 2004).

Les œuvres d'art sont absentes des niveaux gravettiens. Il y avait cependant des ocres variés, noires et rouges.

Dans chacun des deux niveaux gravettiens, la faune conservée est peu variée. L'animal le plus abondant est le Renne suivi par les Bovidés et les Équidés. L'Ours, le Cerf, le Sanglier, le Renard, le Lapin, le Blaireau et l'Aigle sont également présents dans chacun des deux niveaux.

En 1981, S. Béros-Gratacos fouille deux mètres carrés en place découverts quelques années plus tôt au fond du diverticule nord. Avec 5 nucléus et 28 outils retrouvés au sein des trois niveaux gravettiens individualisés, ces fouilles ont pour principal intérêt de confirmer l'importance des activités de débitage. En haut de la stratigraphie, le niveau c1a pourrait correspondre à une interface entre le premier niveau en place c1b et les terres remaniées. A l'instar des observations de Bouyssonie, il y aurait donc deux niveaux gravettiens individualisées, c1b et c1c, bien que la correspondance entre les deux séquences stratigraphiques ne puisse pas être argumentée (Foucher, 2004).

P. Foucher a fait dater par ^{14}C (AMS) deux échantillons osseux issus des niveaux gravettiens fouillés par S. Béros-Gratacos. L'échantillon du niveau c1b donne 26 600 ± 170 B.P. Celui du niveau sous-jacent c1c donne une date de 28 410 ± 150 B.P. Si les deux dates sont cohérentes entre elles, elles ne le sont pas avec le cadre chronologique du Gravettien à Noailles puisque la plus haute correspondrait davantage à du Gravettien ancien. En revanche, elles confirment la pertinence des subdivisions stratigraphiques et l'existence d'au moins deux grandes périodes d'occupation gravettienne.

C. Lespugue.

La grotte des Rideaux à Lespugue est située à mi-distance de l'Atlantique et de la Méditerranée, en plein cœur de la plus orientale et de la plus caractéristique des grandes vallées gasconnes : la vallée de la Save. Elle s'ouvre sur le flanc d'un superbe défilé naturel que la Save a creusé sur 5 kilomètres (fig. 107). Nous sommes ici à 384 mètres au-dessus du niveau de la mer. La grotte se situe quant à elle à 80 mètres au-dessus de la Save et juste en dessous du château de Lespugue.

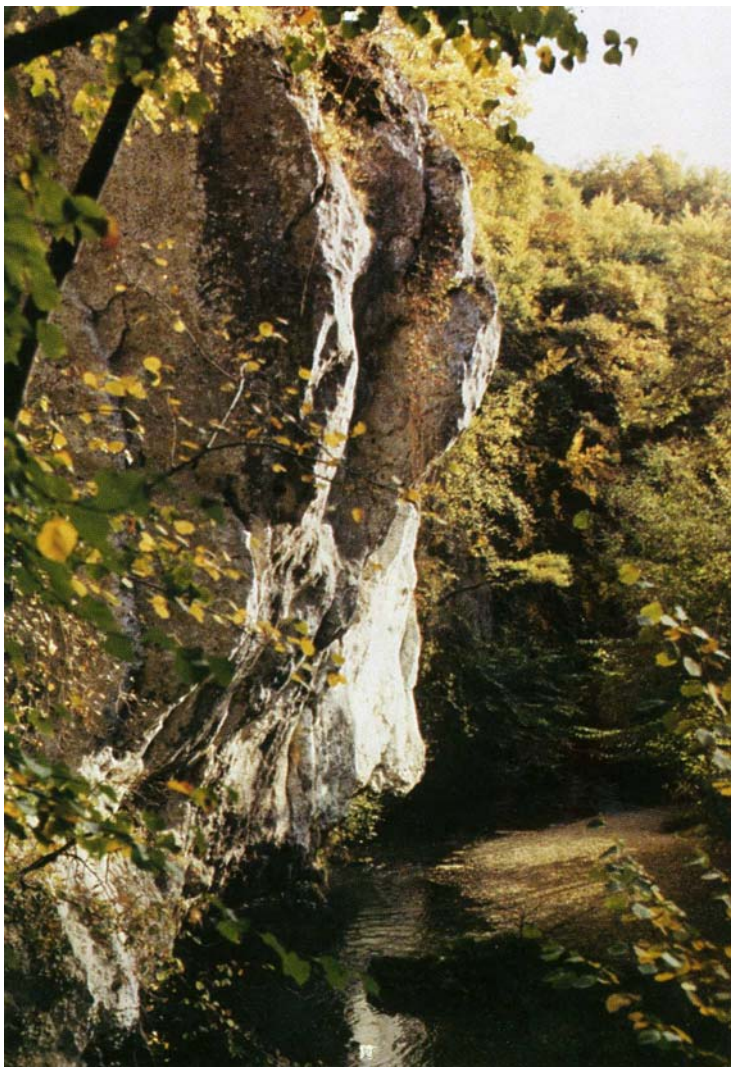


Fig. 107 – Gorge de la Save.
D'après www.ville-boulogne-sur-gesse.fr

La grotte des Rideaux a été fouillé en 1915 puis en 1922, année durant laquelle les fouilles ont connu leur apothéose avec la découverte de la vénus de Lespugue le 9 août 1922 (Saint-Périer, 1922). Enfin, en 1923, une dernière campagne connut la découverte d'un petit assemblage de silex taillés, d'industrie osseuse et de faune. Deux foyers ont également été découverts (Saint-Périer, 1924).

La découverte de la statuette féminine, qui est sans aucun doute l'une des plus célèbre avec la Dame de Brassempouy et celle de Willendorf, a donné une notoriété internationale au site. Malheureusement, l'assemblage archéologique, particulièrement restreint, n'est pas à la hauteur de l'importance scientifique et artistique de la statuette en ivoire de Mammouth qui se range parmi les grandes œuvres plastiques de tous les temps (fig. 108). Une nouvelle fois, comme c'est souvent le cas avec des fouilles aussi anciennes, nous ne pouvons que regretter la précocité de la découverte.

Il nous reste cependant quelques informations précieuses. La première concerne la localisation de la statuette féminine. Le contexte de sa découverte rappelle étrangement celle du « Torse », la dernière statuette retrouvée par Piette à Brassempouy en 1896. Dans les deux cas, les fouilleurs étaient lassés de ne pas trouver davantage d'œuvre d'art. Aussi bien à Brassempouy qu'à Lespugue, le chantier venait juste de fermer lorsque le dernier coup de pioche, donné dans une sorte d'énergie du désespoir, fit surgir l'improbable. Si l'exemplaire de Lespugue fut malheureusement partiellement brisée sous le choc, cette découverte de la dernière heure permit la transcription de données assez précise sur sa position topographique. C'est ainsi que nous savons qu'elle fut découverte dans la partie profonde de la grotte, près de la paroi et au sommet d'un lambeau de couche en place, préservé des nombreux remaniements qui ont affecté la cavité. Le niveau archéologique de la statuette, épais d'un mètre environ, reposait directement sur l'argile à Ours et était surmonté de 0,25m de terre végétale.

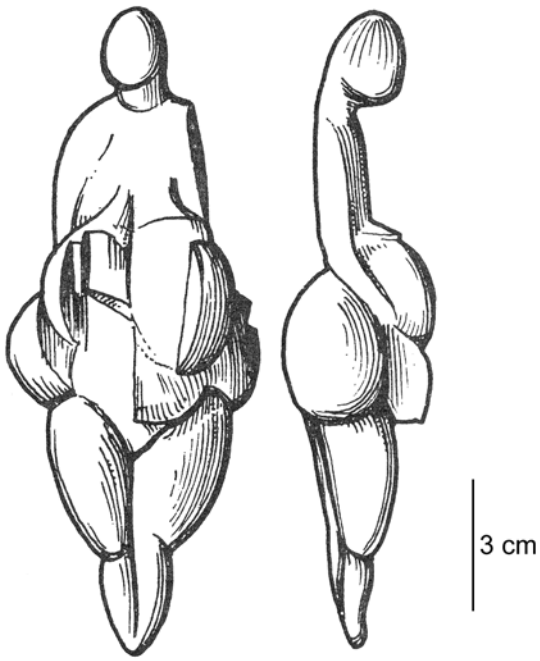


Fig. 108 – Statuette féminine de Lespugue. D'après Leroi-Gourhan, 1964, fig. 132 – B.

Son attribution au Gravettien à Noailles est certaine étant donné que les fouilleurs n'ont observé qu'une seule occupation préhistorique dans la grotte des Rideaux et que le petit assemblage qui s'y rapporte est clairement attribuable à ce faciès.

L'assemblage lithique contient 48 pièces. Il comporte notamment 14 grattoirs, 3 burins dièdres, 7 burins de Noailles (fig. 109 – n° 1), 2 pointes à dos dont 1 pointe des Vachons d'après l'illustration publiée par les Saint-Périer (fig. 109 – n° 3), 3 micro-pointes à dos, 3 lamelles à dos (fig. 109 – n° 2) et 2 lames retouchées. David signale également la présence d'une pointe à cran solutréenne (David, 1985). Une reprise du matériel serait intéressante pour confirmer la présence des pointes des Vachons telles qu'on les observe dans les autres occupations gravettiennes des Pyrénées et préciser la nature de cette pointe à cran (gravettienne ou solutréenne ?).

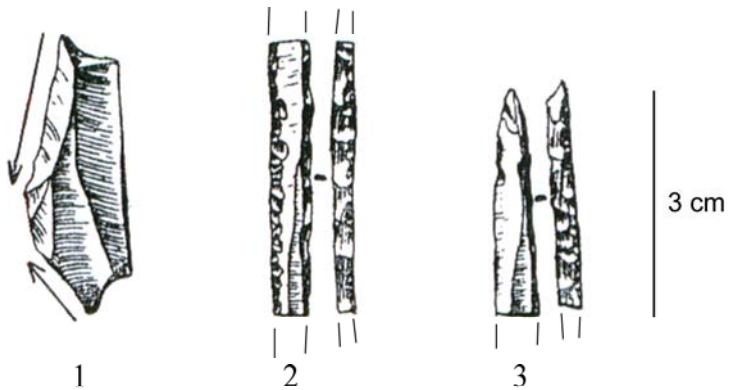


Fig. 109 – Burin de Noailles, lamelle à dos et fragment de pointe des Vachons de la grotte de Lespugue.
D'après Saint-Périer, 1924, fig. 1 – n° 8, 9 et 10.

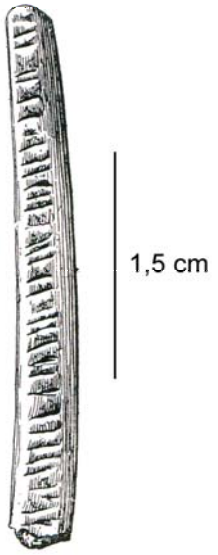


Fig. 110 – fragment mésial de pointe en bois de renne décorée d'incisions parallèles. D'après Saint-Périer, 1924, fig. 2 – n° 2.

D'après les Saint-Périer, l'industrie osseuse est un peu plus abondante (Saint-Périer, 1924). Elle contient notamment plusieurs esquilles utilisés à l'une de leurs extrémités, deux poinçons en os, une baguette de section rectangulaire en bois de renne, une extrémité d'andouiller de cerf sectionné et polie, un objet incomplet avec perforation ovalaire, une sagaie en os à biseau simple, deux larges sagaies incomplètes, en bois de renne, portant sur l'une de leurs faces des incisions parallèles (fig. 110), une lame osseuse et un os gravé de deux figures de serpent. Cinq sagaies d'Isturitz sont également présentes (Allard et Jarry, 1993 ; San-Juan Foucher, Vercoutère, 2005) ainsi qu'une pointe en ivoire de Mammouth (San-Juan Foucher, com. pers.). Enfin, 15 éléments de parure en coquillage complètent l'assemblage avec notamment 3 *Cypraea sp.* fossiles et 3 *Pecten sp.* (Taborin, 1993).

La faune est constituée de Bovidé, de Cervidé, de Saïga Tartarica, de Vulpes Vulgaris Bris (Renard), de Felis Leo spelea, de Felus cartus ferus et d'Oiseaux (Saint-Périer, 1924).

Il est regrettable que nous ne disposions pas plus d'informations archéologiques sur cette petite grotte qui semble présenter un large éventail d'activités puisque des outils et des armes sont associés à une statuette féminine, à de la faune, à une œuvre d'art gravée de deux serpents ainsi qu'à des éléments de parure. Il nous est pour l'instant impossible d'estimer la proportion de l'assemblage qui a disparu à cause des remaniements. Néanmoins, l'occupation gravettienne de ce site possède une parenté évidente avec le Gravettien à Noailles d'Isturitz comme l'illustre la présence de burin de Noailles, de pointes des Vachons, de pointes décorées d'incisions et de sagaies d'Isturitz. En revanche, la présence d'une statuette féminine, d'une pointe en ivoire et d'une éventuelle pointe à cran rappelle curieusement les observations effectuées à Brassempouy.

Bien que l'occupation gravettienne de la grotte des Rideaux soit certainement moins importante que celles des grands campements d'Isturitz et de Brassempouy, elle s'en rapproche fortement. En tout cas, l'hypothèse d'une halte de chasse ou d'un site spécialisée, comme ceux que nous étudierons plus loin, semble pouvoir être écartée.

D. Lezia.

La grotte de Lezia est située dans la partie septentrionale du Pays Basque, à une altitude de 220 mètre au dessus du niveau de la mer, à la jonction des hautes terres et de la plaine. « *Un porche large d'une trentaine de mètres sur une quinzaine de hauteur s'ouvre, après une ouverture rétrécie de dix-sept mètres de large, sur une vaste salle d'environ trente mètres de long se prolongeant par plusieurs galeries plus ou moins spacieuses* » (Chauchat, 1973, p. 155 et fig. 111).

« *Le remplissage archéologique fut enlevé afin de permettre la formation d'un lac souterrain dont le barrage de retenue existe encore mais qui est à sec depuis longtemps* » (Chauchat, 1973, p. 155). Passemard est le premier à remarquer la présence de quelques silex taillés, maigre matériel qu'il attribua à l'Aurignacien (Passemard, 1912, 1924).

Fig. 111 – Porche d'entrée de la grotte de Lezea.
D'après www.grottesdesare.fr

Le matériel récolté provient de plaquages vestigiels contre la paroi ou dans de petites niches de la grande salle (Chauchat, 1973). L'assemblage recueilli est relativement abondant et les 204 outils donnent l'impression d'une série homogène, rapportable à du Gravettien à Noailles, dans laquelle dominent les outils domestiques avec 59 burins (dont 15 burins de Noailles), 31 pièces esquillées, 30 grattoirs et 15 lames retouchées (Chauchat, 1973). Les armatures sont minoritaires puisqu'elles sont constituées de 2 pointes des Vachons (une pointe entière et un fragment proximal), 5 lamelles à dos, 2 lamelles tronquées, une lamelle à retouche marginale et une lame à dos tronquée avec une troncature droite rectiligne (fig. 112). L'aspect de la pointe à dos répond parfaitement au morphotype décrit à Isturitz (fig. 112 – n° 1).

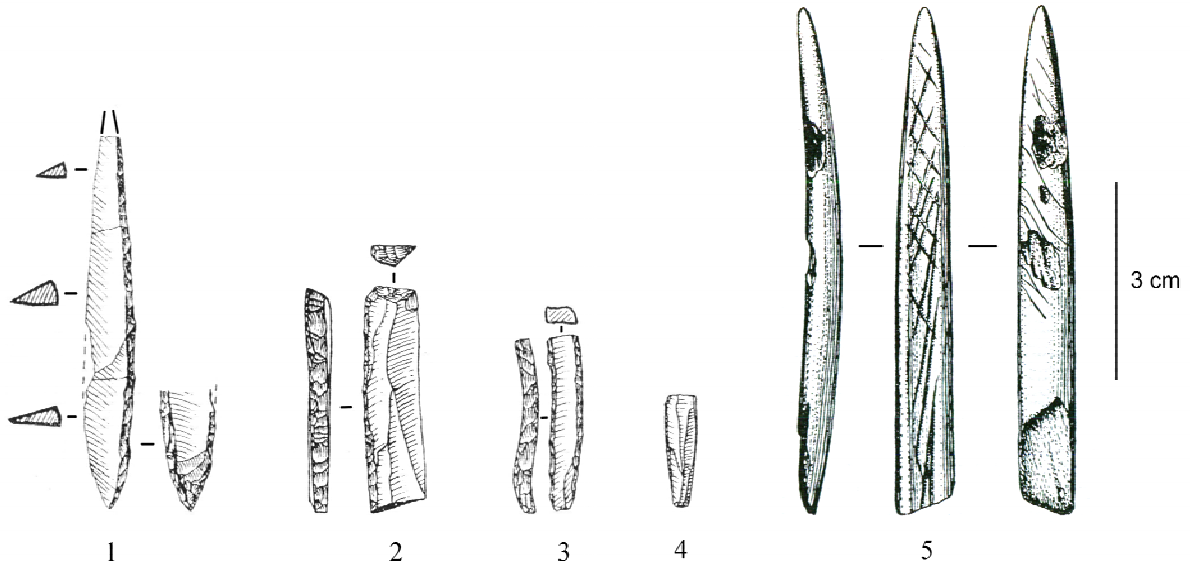


Fig. 112 – Armatures gravettiennes de Lezia. D'après Chauchat, 1973, fig. 3 et 5.

L'unique témoignage d'outillage osseux est une sagaie à fût strié dont la base est fracturée. Elle possède une section quadrangulaire et les deux faces principales sont striées, l'une obliquement, l'autre de stries plus profondes et entrecroisées (fig. 112 – n° 5).

La distribution des restes de faune est semblable à celle de la grotte d'Isturitz. Elle révèle une chasse diversifiée avec une majorité de vestiges rapportables au Bison, au Cheval et au Cerf, triptyque élémentaire qui répond à celui d'Isturitz, complété par quelques restes de Chevreuil, de Chamois, de Bouquetin, d'Ours et de Sanglier (Prat, 1973). Les restes étant peu nombreux et peut-être peu représentatifs, il nous est malheureusement impossible de donner plus de précision dans les choix cynégétiques.

Enfin, il convient de noter la présence de coquillages marins trouvés dans la grotte, démontrant que ses habitants étaient en relation plus ou moins suivie avec le littoral (Chauchat, 1973).

Du fait de la destruction du site, il est difficile d'estimer l'ampleur originelle de l'occupation gravettienne. Il est cependant probable qu'elle fut assez importante. Située à une trentaine de kilomètres de la grotte d'Isturitz, Lezia représente une occupation dont la nature est difficile à cerner. Dans l'hypothèse d'une halte de chasse, la proportion d'outils domestiques par rapport aux armatures nous paraît trop élevée puisque ces dernières sont dix fois moins nombreuses. Leur proportion réciproque peut cependant être biaisée par l'échantillonnage. Il s'agit probablement d'un campement complet de petite dimension même si l'hypothèse d'une halte de chasse n'est pas à écarter.

III. Les ateliers de taille.

A. Tercis : la série Daguin.

Fig. 113 – La carrière de Tercis.

Le site archéologique de Tercis (Chalosse) est constitué d'un ensemble de petites concentrations de silex récoltées en surface depuis le XIX° siècle. Il est localisé sur le flanc sud d'un anticlinal, sur une colline qui domine l'Adour de 60 mètres environ. De nombreux affleurements de silex sont disponibles suite à cette résurgence géologique. Le site est, de fait, un gigantesque atelier de taille qui a servi de réserve de silex à de nombreux groupes humains du Paléolithique moyen et supérieur avant de laisser la place à une exploitation contemporaine du calcaire pour fabriquer de la chaux (fig. 113). L'ensemble de ces concentrations se répartit d'Ouest en Est au sommet d'une crête qui se prolonge sur plus d'un kilomètre. Il paraît très probable que d'autres occupations restent à découvrir dans les secteurs non explorés.

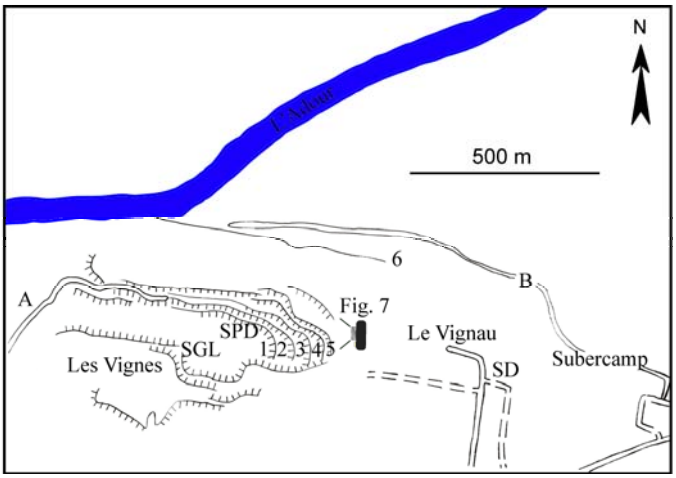


Fig. 114 – Localisation des séries gravettiennes de Tercis par rapport à la carrière.

SGL : série à grandes lames
SPD : série à pièces à dos
SD : série Daguin
1 à 5 : palliers d'exploitation
6 : mur de Bédat ou de César
A et B : chemins d'accès sur le site

Concernant le Gravettien, trois séries, qui correspondent chacune en la collecte non exhaustive d'une concentration, sont particulièrement intéressantes malgré la perte d'une partie des données. Il s'agit de la série collectée par Emile Daguin au début du XX° siècle et des deux concentrations collectées partiellement par C. Normand au début des années 1980 (fig. 114). Deux séries contiennent des pièces à dos, la série Daguin et l'une des deux concentrations collectée par C. Normand (Normand, 1987, 1993). Nous présentons ces deux concentrations, différentes malgré la grande proximité du répertoire technique auquel chacun de leur débitage réciproque fait appel.

Présentation historiographique.

L'ampleur du site de Tercis - et de l'ensemble de la Chalosse en général - a été saisie très tôt, dès la fin du XIX° siècle par des érudits locaux (Daguin, 1948 ; Du Boucher, 1877, 1878, 1879 ; Pottier, 1872). Il peut sembler d'autant plus paradoxal, *de facto*, que le site soit négligé par la suite, durant la plus grande partie de la seconde moitié du XX° siècle. Ainsi, les travaux de R. Arambourou (1963) et surtout la thèse de C. Thibault sur les terrains quaternaires du Bassin de l'Adour (Thibault, 1970) sont les seules études universitaires mentionnant le site de Tercis. Thibault donne des informations précises d'ordre stratigraphiques et sédimentologiques avec notamment la coupe du talus des Vignès. Il évoque la richesse du site en nucléus à lames, en burins et en lames brutes et présente certaines pointes à dos de la collection Emile Daguin. Il émet l'hypothèse d'une attribution au Périgordien évolué. En ce qui concerne la série Daguin actuellement conservée au musée d'Aquitaine à Bordeaux, cette dernière est en grande partie inédite puisque seules les pointes à dos ont été étudiées (Thibault, 1970 ; Kozlowski et Lenoir, 1988). Il s'agit d'une collecte probablement sélective effectuée en plusieurs passes entre 1911 et 1920. Cette série conservée au Musée d'Aquitaine a été découverte près de la ferme des Vignaux.

Présentation synthétique du corpus.

De tous les objets collectés par Daguin, 10 % environ paraissent provenir d'une concentration homogène. Les silex de cette petite série sont marqués d'une étiquette S signifiant « *sous le sable* ». Un plan dessiné par Daguin mentionne le lieu de leur découverte à côté de la ferme des Vignaux, à l'est de celle-ci en se plaçant face à la façade.

	N
Pointe à dos	**4**
Pièce à dos appointée : pointe à dos probable	4
Pièce à dos rectiligne	**11**
Fracturée aux deux extrémités	4
Fracturée à une extrémité et tronquée de l'autre	5
Tronquée aux deux extrémités	2
Ebauche de pièces à dos diverses	**5**
Pièces à dos gibbeux, irrégulier ou dont l'abattage est marginal	**5**
Total Armatures	**20**
Outils domestiques	36
Nucléus	29
Produit lamino-lamellaire	189
Total débitage	266
Total série Daguin	**322**

Tabl. 28 – Décompte de l'industrie lithique de la collection Daguin.

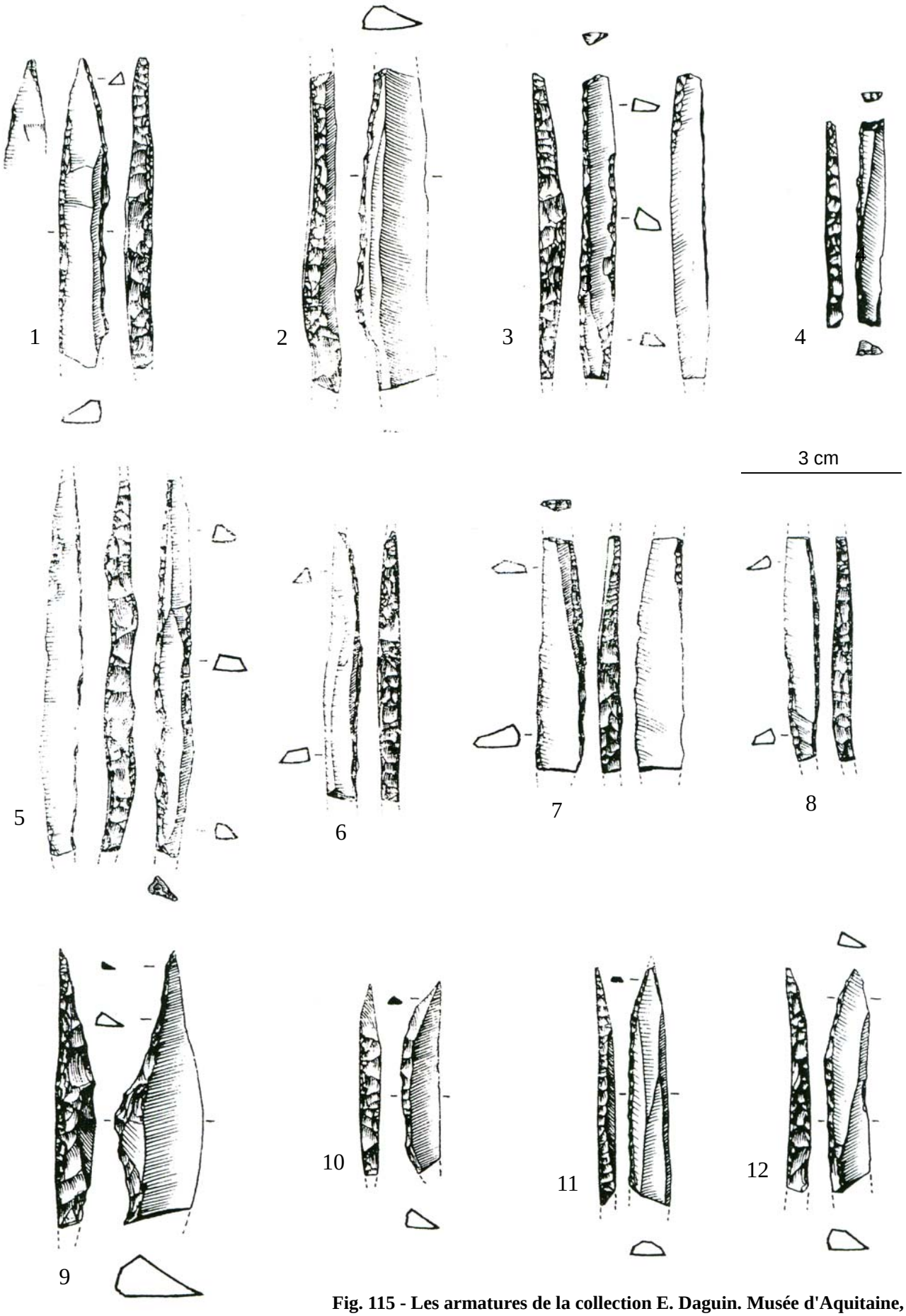


Fig. 115 - Les armatures de la collection E. Daguin. Musée d'Aquitaine, Bordeaux. D'après Thibault, 1970, Planche LXII, modifié.

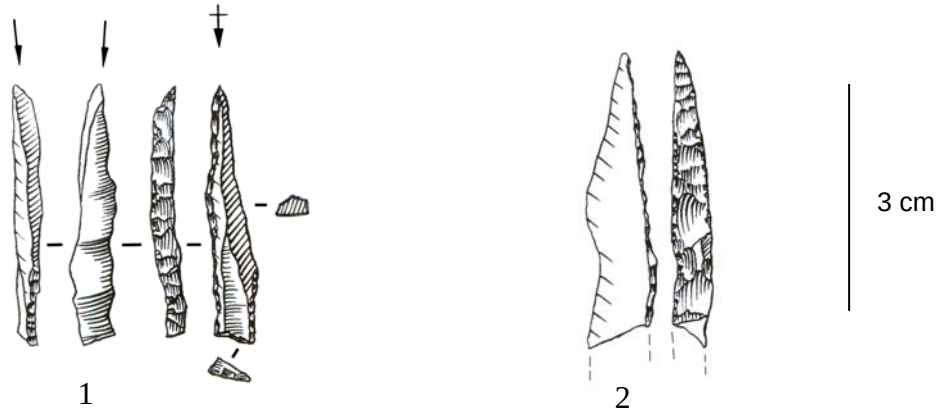


Fig. 116 - Armatures de la collection E. Daguin.
N° 1 : petite lame à dos tronqué avec fracture d'impact.
N° 2 : extrémité distale de pointe à dos.

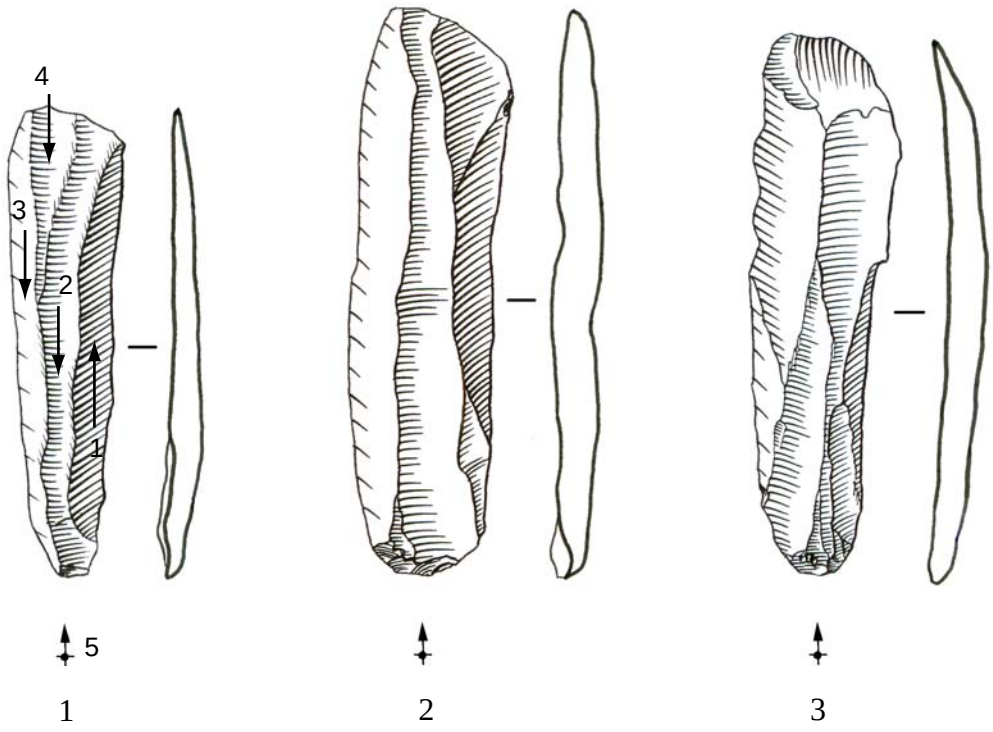


Fig. 117 - Produits laminaires bruts de la collection E. Daguin. Bordeaux. Musée d'Aquitaine.
Observer les négatifs d'enlèvements antérieurs sur la surface supérieure du produit laminaire n° 1, extraits à partir d'un plan de frappe opposé.

Daguin précise d'autre part que les objets ont été trouvés à une profondeur *de 0m25 à 0m50.* Cette série semble être peu triée puisque 47 éclats et esquilles bruts ont été collectés (tabl. 28).

Nous pouvons légitimement supposer que la proportion des outils domestiques par rapport aux armatures est donc assez représentative. Si les outils sont légèrement plus nombreux que les armatures (36 exemplaires contre une vingtaine d'armatures), ces derniers ne permettent pas d'identifier un technocomplexe puisqu'ils sont très largement dominés par les produits laminaires retouchés (17 exemplaires) et par les éclats retouchés (6 exemplaires).

Les burins de Noailles sont absents et les outils domestiques restants sont tout aussi ubiquistes (burin dièdre, burin sur troncature, élément tronqué, élément encoché). Les armatures sont essentiellement constituées de lames à dos étroites et rectilignes et dont les extrémités sont brisées et/ou tronquées. Il peut donc tout aussi bien s'agir de fragments d'éléments à dos tronqués que de fragments mésiaux ou proximaux de pointes à dos à base tronquée. Seules quatre pièces à dos appointées témoignent clairement de l'existence d'une confection de ce type d'armature. Enfin 5 pièces sont des ébauches de pièces à dos dont l'intention n'est pas lisible. 189 produits lamino-lamellaires bruts et 29 nucléus complètent cet assemblage (tabl. 28).

Les armatures

Leur longueur avoisinent les 6/8 cm, leur largeur oscillent entre 6 et 10 mm et leur épaisseur entre 4 et 5 mm (fig. 118). Les pièces sont caractérisées par une morphologie étroite ainsi qu'un dos très rectiligne. Ce dernier est plus souvent dextre (12 exemplaires) que senestre (8 exemplaires), aménagé par retouche abrupte croisée dominante dans les parties proximales et distales. Si le dos est parfaitement rectiligne, l'appointage distal est fréquemment effectué à l'aide d'une troncature très oblique. Ce procédé technique distingue clairement ces pointes à dos des exemplaires étudiés dans la grotte d'Isturitz. Cette technique de fabrication consistant à façonner le dos par troncature du tiers distal se laisse percevoir sur la forme définitive (à l'état d'abandon) des pièces n° 1, 11 et 12 ainsi que sur l'ébauche n° 9 (fig. 115 – n° 9).

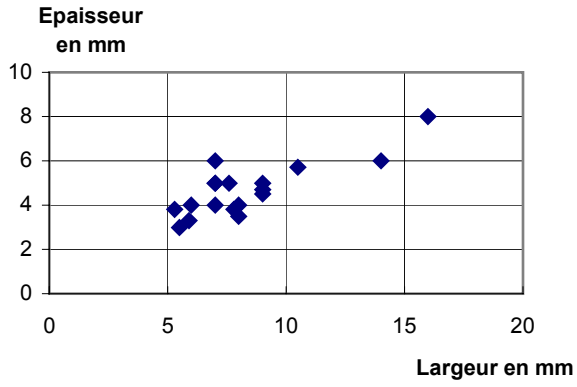
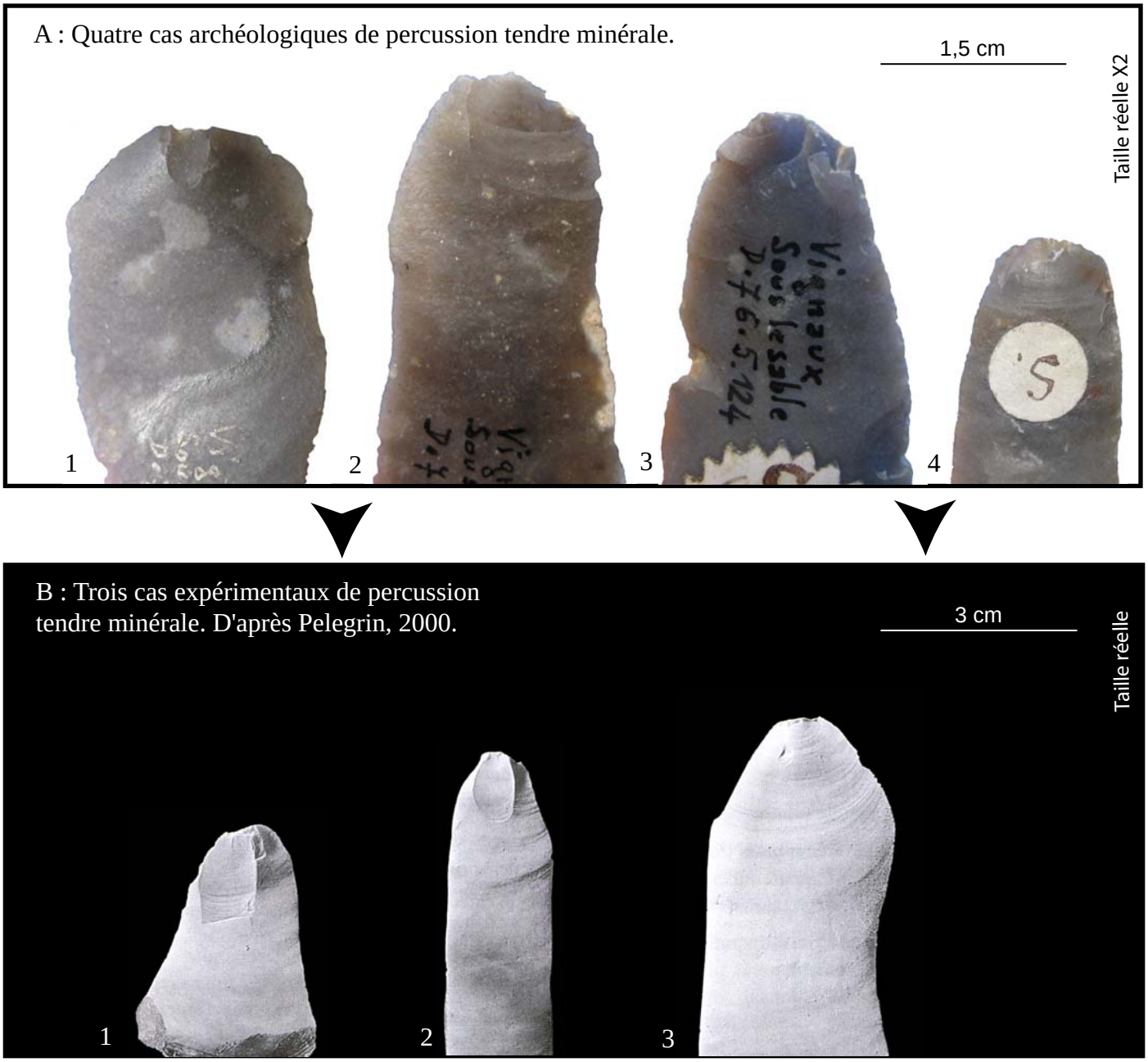


Fig. 118 – Rapport largeur/épaisseur des armatures à dos de la série Daguin.

Les autres armatures sont constituées de quatre lames à dos, étroites, fracturées aux deux extrémités (il peut alors s'agir de fragments mésiaux de pointes à dos ou d' armatures latérales dont les extrémités sont tronquées ou non) ; de 5 lames à dos, étroites, fracturées à une extrémité et tronquée de l'autre et de deux lames à dos, étroites, tronquées aux deux extrémités. Si la morphologie des quatre fragments de pointes à dos est compatible avec un emmanchement axial, la grande majorité des armatures se rapportent davantage à des armatures emmanchées latéralement. Ces armatures latérales sont pour l'instant inconnues à Isturitz tout comme dans les autres sites gravettiens des Pyrénées. Certaines lames à dos tronquées ou bitronquées se retrouvent dans le Gravettien d'Isturitz mais leur largeur est plus importante ce qui leur confère un gabarit plus trapu. Il pourrait s'agir de pièces abandonnées



Exemples d'esquillement du bulbe : A n°1 et 2 ; B n°1 et 2
Exemples de rides fines et serrées : A n°3 et 4 ; B n°3

La percussion tendre minérale est caractérisée par :
- Une abrasion insistante du point de contact prévu.
- Un talon qui peut être très mince et linéaire, à peine mesurable ou punctiforme.
- Un point d'impact discret mais bien visible lié au grain incisif de la pierre tendre.
- Une ligne postérieure du talon moins régulière, moins propre que par percussion tendre organique.
- La présence d'un "esquillement du bulbe" ou d'un "esquillement du talon".
- Une présence de rides fines et serrées sur plusieurs cm ou la totalité de la face inférieure.

Fig. 119 - Les modalités de détachement des supports d'armatures de Tercis. Collection Daguin. Musée D'Aquitaine. Bordeaux.

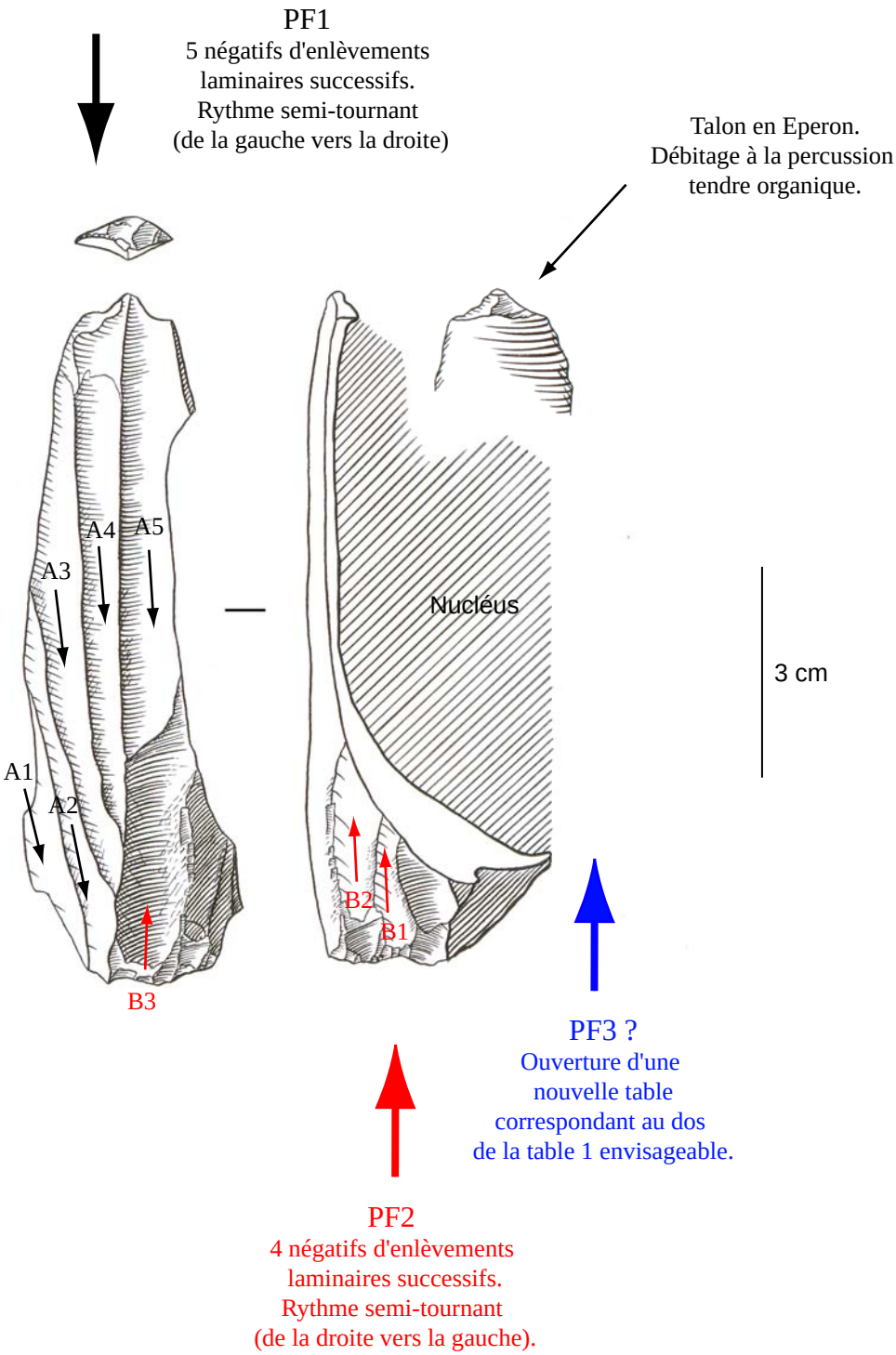


Fig. 120 - Produit laminaire outrepassé. Tercis. Collecte E. Daguin. Environ des Vignaux. Le 4 avril 1901 ou le 20 août 1912. Musée d'Aquitaine, Bordeaux. Ce produit laminaire représente très probablement un exemple d'outrepassement intentionnel qui permet de nettoyer la table (le dernier enlèvement depuis PF2 a réfléchi or cet enlèvement aurait permit de rétablir un cintre intéressant au niveau de la table 1) et/ou de créer un plan de frappe oblique permettant l'installation d'une table laminaire dans le dos de la première table.

sur l'atelier de taille avec des mensurations qui les éloigneraient relativement du concept recherché. Cependant, une petite lame à dos tronqué porte une fracture complexe (burinante latérale) à son extrémité opposée (fig. 116 – n° 1). Elle a probablement été abandonnée sur l'atelier de taille après avoir été remplacée. Son gabarit étroit la rapproche des ébauches et/ou des pièces abandonnées après utilisation qui lui sont associées ce qui confirme l'existence d'un type d'armature propre au Gravettien de Tercis.

Les modalités opératoires de production.

Les 29 nucléus de la série Daguin (fig. 121 à 125) et les produits laminaires abandonnés (fig. 117) dévoilent la recherche d'un support très normé, rectiligne, assez épais, et dont la longueur est comprise entre 6 et 7 cm. En effet, la hauteur moyenne des nucléus gravite autour de 8 cm tandis que la longueur moyenne des produits laminaires bruts est de 61 mm (fig. 117).

Les produits laminaires sont majoritairement entiers. Seule une trentaine est légèrement brisée. Ces produits sont parfois corticaux, souvent sous-corticaux. La plupart sont assez rectilignes, mais leurs bords ainsi que les nervures présentes sur leur face supérieure sont assez irréguliers. Des petits éclats sont également présents, mais la plupart des produits de débitage sont des lames brutes. Emile Daguin a peut être effectué un tri car les produits laminaires brisés sont rares et il manque également la fraction fine.

La plupart de ces produits portent une abrasion de la corniche très poussée ainsi que des esquillements du bulbe et des rides serrées (Pelegrin, 2000) caractéristiques de l'utilisation d'un percuteur tendre minéral (fig. 119). Les indices de l'utilisation d'une percussion tendre organique semblent absents. En revanche, et comme nous allons le voir plus loin, ils existent sur certaines pièces externes à cette série bien qu'également issues des collectes de Daguin et dont la grande homogénéité technique et taphonomique les rattache probablement au techno-complexe gravettien.

Une trentaine de produits laminaires soit environ 15 % du total des produits portent les traces de négatifs d'enlèvements opposés. La grande majorité de ces produits laminaires portent des négatifs qui ne filent pas jusqu'à la moitié des supports et ont tendance à réfléchir sur la partie distale. Ces traces correspondent à des procédés de réfection effectués à partir d'un plan de frappe opposé. D'ailleurs 8 de ces produits laminaires sont des produits de réfection de table légèrement outrepassées et qui ont donc emporté le plan de frappe opposé. Seuls quatre produits laminaires portent des négatifs de sens opposés qui atteignent ou dépassent le milieu du support et pourraient illustrer l'existence d'un débitage à deux plans de frappe non hiérarchisés (fig. 117 – n°1).

L'étude des nucléus montre que deux types d'exploitation sont mises en œuvre, majoritairement sur tranche d'éclats mais aussi sur petit bloc (fig. 121 à 125). De manière générale, le débitage est bipolaire hiérarchisé avec une exploitation de type frontale qui envahit les flancs. Cependant, en l'absence de remontage, il est difficile de préciser si le second plan de frappe a pu, ou non, avoir d'autres fonctions plus tôt dans le débitage.

Un très haut savoir-faire technique est perceptible dans la gestion du débitage. La mise en forme et l'initialisation du débitage se confondent et l'étape de plein débitage apparaît rapide et efficace. Ce débitage très élégant est caractérisé par une forte aptitude adaptative, sans phase préparatoire complexe par exemple, qui ne ferait que gaspiller la matière première

qui se présente souvent sous la forme de petits rognons (fig. 125). Cette pureté opératoire et technique c'est-à-dire cette recherche du « *subtil point d'équilibre où la préformation au moindre prix permettra le déroulement au moindre risque de l'extraction laminaire* » (Pigeot, 1987, p. 78) est particulièrement délicate et signe le geste d'un (de) tailleur(s) très expérimenté(s) possédant une excellente connaissance de la taille de la pierre (fig. 125). Davantage qu'une application stricte de modalités opératoire, il en ressort une forte impression d'adéquation des gestes à la matière première, particulièrement efficace en terme d'économie de moyen. L'éventail des modalités opératoires est assez large (bipolaire non hiérarchisé, bipolaire hiérarchisé, opposé-décalé, unipolaire, frontal resserré, frontal élargi, semi-tournant). Le rythme est parfaitement contrôlé ainsi que les convexités latérales et longitudinales grâce à diverses solutions techniques de réfection auxquelles le tailleur n'hésite pas à faire appel.

L'entretien et la réfection des tables laminaires sont obtenus de trois sortes. Le procédé le plus utilisé semble être l'utilisation de néo-crêtes partielles et médianes. Une trentaine de ces produits sont présents. L'utilisation d'un second plan de frappe est également très fréquente. Plus de la moitié des nucléus sont ainsi des nucléus bipolaires hiérarchisés. A partir de ceux-ci sont débités des petits éclats laminaires qui corrigent la carène. Le troisième procédé consiste en l'extraction de produits laminaires légèrement outrepassés. Ceux-ci emportent une bonne partie de la table et du plan de frappe opposé qui apparaît d'ailleurs moins oblique que le plan de frappe principal tout du moins en début d'exploitation. Ce type de réfection est peu économe en matière première mais semble toutefois illustré par une dizaine de produits.

Une lame outrepassée n'est pas issue de cette petite série mais provient des nombreuses collectes d'E. Daguin qui peuvent être essentiellement rattachées au technocomplexe Gravettien. Il porte un ensemble d'indices qui nous permet d'argumenter l'existence d'une modalité de réfection par outrepassement intentionnel. Premièrement, sa surface supérieure porte un négatif d'un enlèvement laminaire qui a réfléchi. Deuxièmement, la rectitude du support est parfaite et l'outrepassement n'intervient que dans la partie distale ce qui illustre un excellent contrôle des composantes de compression et d'extension. Troisièmement, son talon en éperon témoigne de l'utilisation d'un percuteur tendre organique et d'une insistance particulière lors de la préparation du bord de plan de frappe avant le détachement ce qui induit une intention particulière. Le changement de percuteur (on passe du percuteur tendre minéral au percuteur tendre organique) est particulièrement adapté au type de produit recherché (fig. 120).

Lorsque la table n'est plus exploitable, suite à une rebroussé important, il arrive assez souvent que le tailleur poursuive le débitage à partir du plan de frappe opposé sur un des flancs de l'ancienne table. Ce débitage opposé-décalé est facilité par la structure volumétrique du nucléus, avec une angulation table laminaire/dos assez fermée. Ce débitage sur tranche d'éclats a ainsi ce double avantage de permettre la correction du cintre par un envahissement sur un des flancs et de permettre de faire face aux problèmes de carène en ouvrant une nouvelle table sur ce même flanc à partir du plan de frappe opposé qui sera alors décalé. Etant donné le décalage dans le temps entre l'utilisation de chacun des deux plans de frappe, il nous paraît peu approprié de parler de débitage bipolaire mais davantage de débitages unipolaires successifs avec une utilisation de la morphologie du volume initial du nucléus lors de la reprise du débitage.

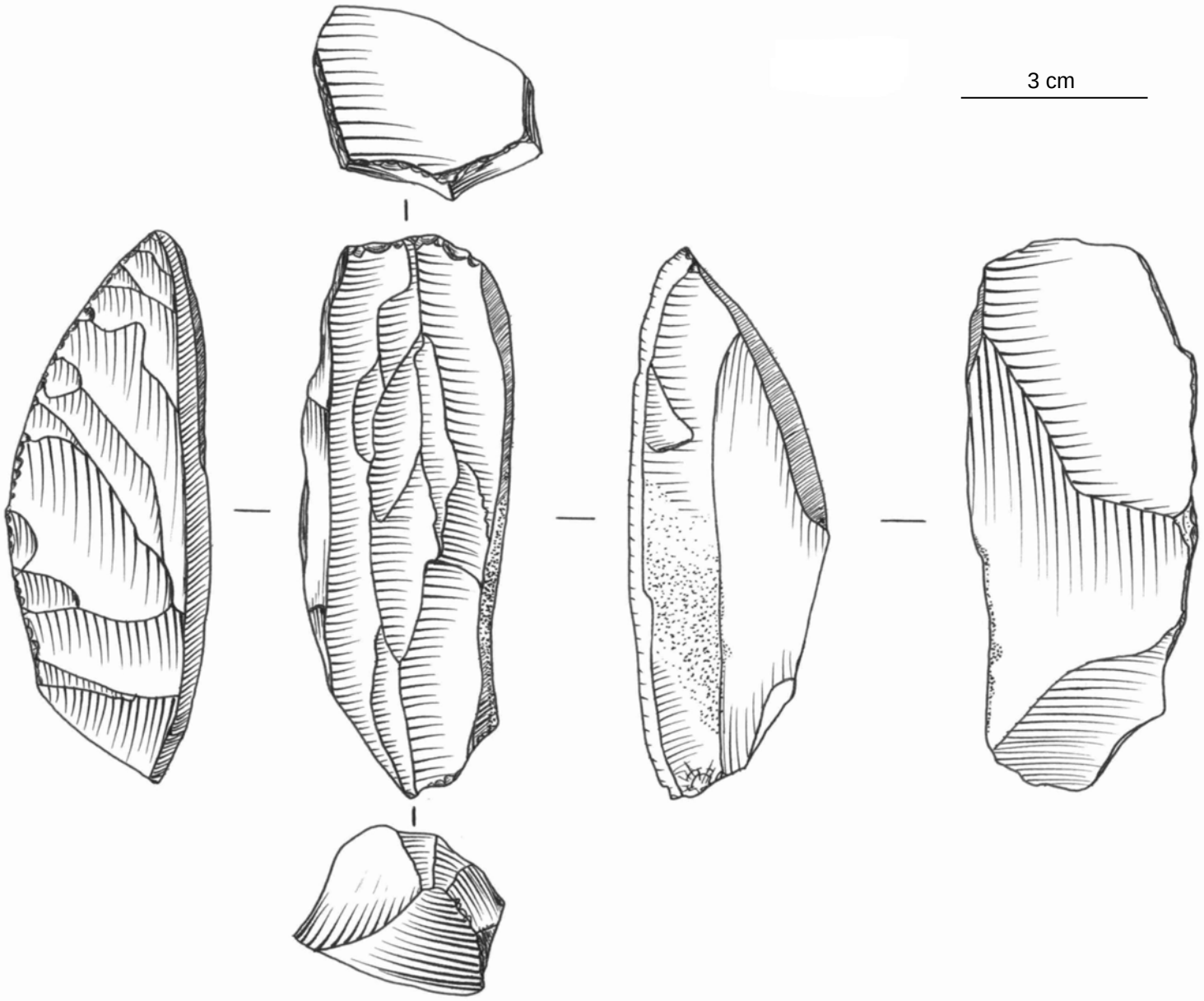


Fig. 121 - Nucléus 203.
Tercis, série Daguin. Les Vignaux.
ÉTAT BRUT : éclat.
MATÉRIAU : Tercis-variété A "silex noir".
TYPE : cintré à deux plans de frappe strictement opposés.
CRÊTE(S) : une crête antéro-latérale.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : lisse, très incliné,
P de F2 : lisse, très incliné.
SURFACE DÉBITÉE : rectangulaire et rectiligne.
DERNIERS PRODUITS : petites lames.
ÉTAT D'ABANDON : ?
COMMENTAIRE : le débitage a tendance à envahir le flanc opposé à la surface inférieure de l'éclat ce qui crée une structure volumétrique très caractéristique. En ce sens, ce nucléus est un cas d'école des modalités opératoires visibles dans la série Daguin.

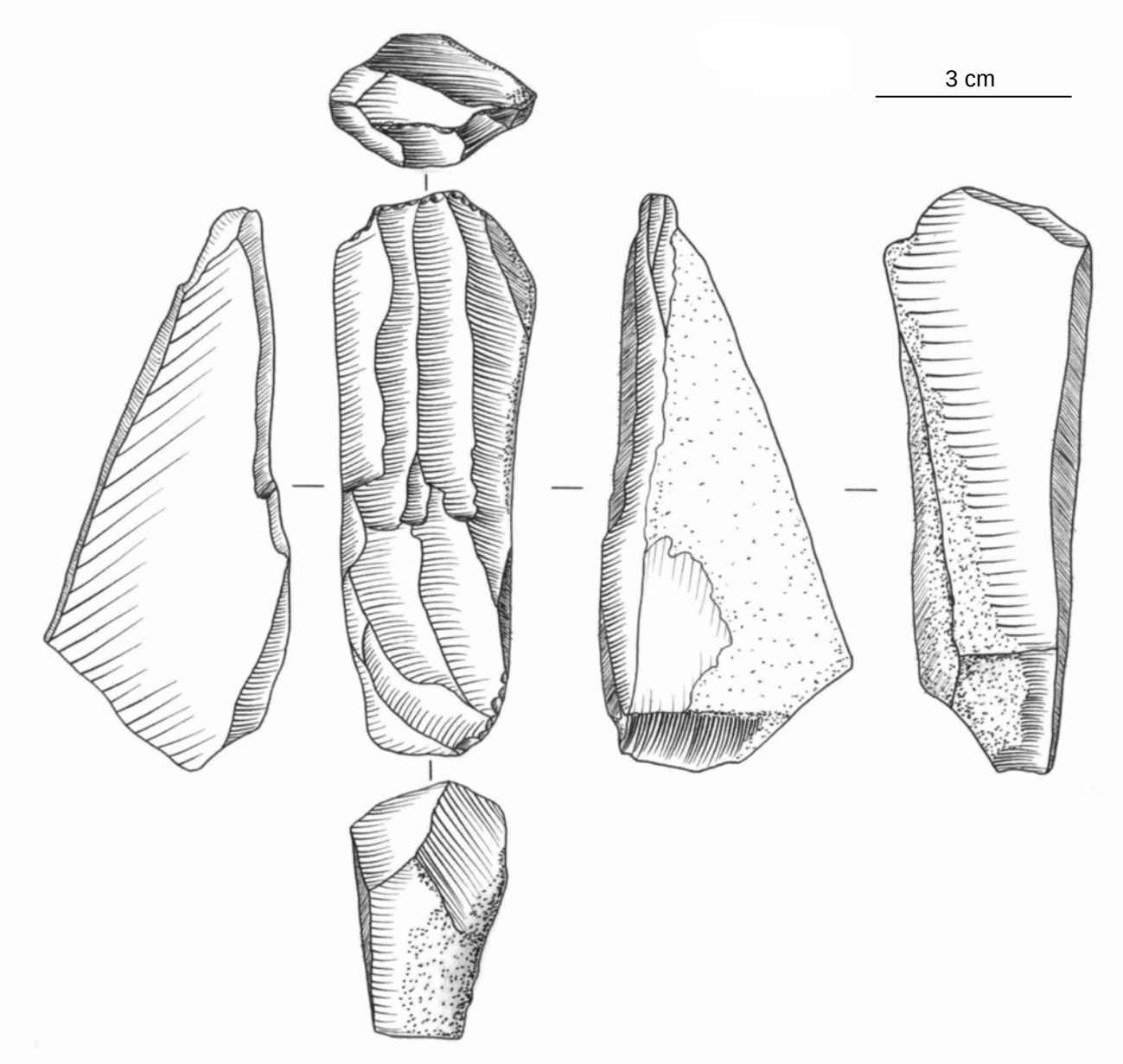


Fig. 122 - Nucléus 205.
Tercis, série Daguin. Les Vignaux.
ÉTAT BRUT : éclat.
MATÉRIAU : Tercis-variété A "silex noir".
TYPE : cintré à deux plans de frappe strictement opposés.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : lisse, très incliné, P de F2 : lisse.
SURFACE DÉBITÉE : rectangulaire et rectiligne.
DERNIERS PRODUITS : petites lames réfléchies.
ÉTAT D'ABANDON : ?
COMMENTAIRE : les produits débités à partir de PF2 sont destinés à entretenir et/ou corriger la carène. Le débitage est donc à plans de frappe hiérarchisés.

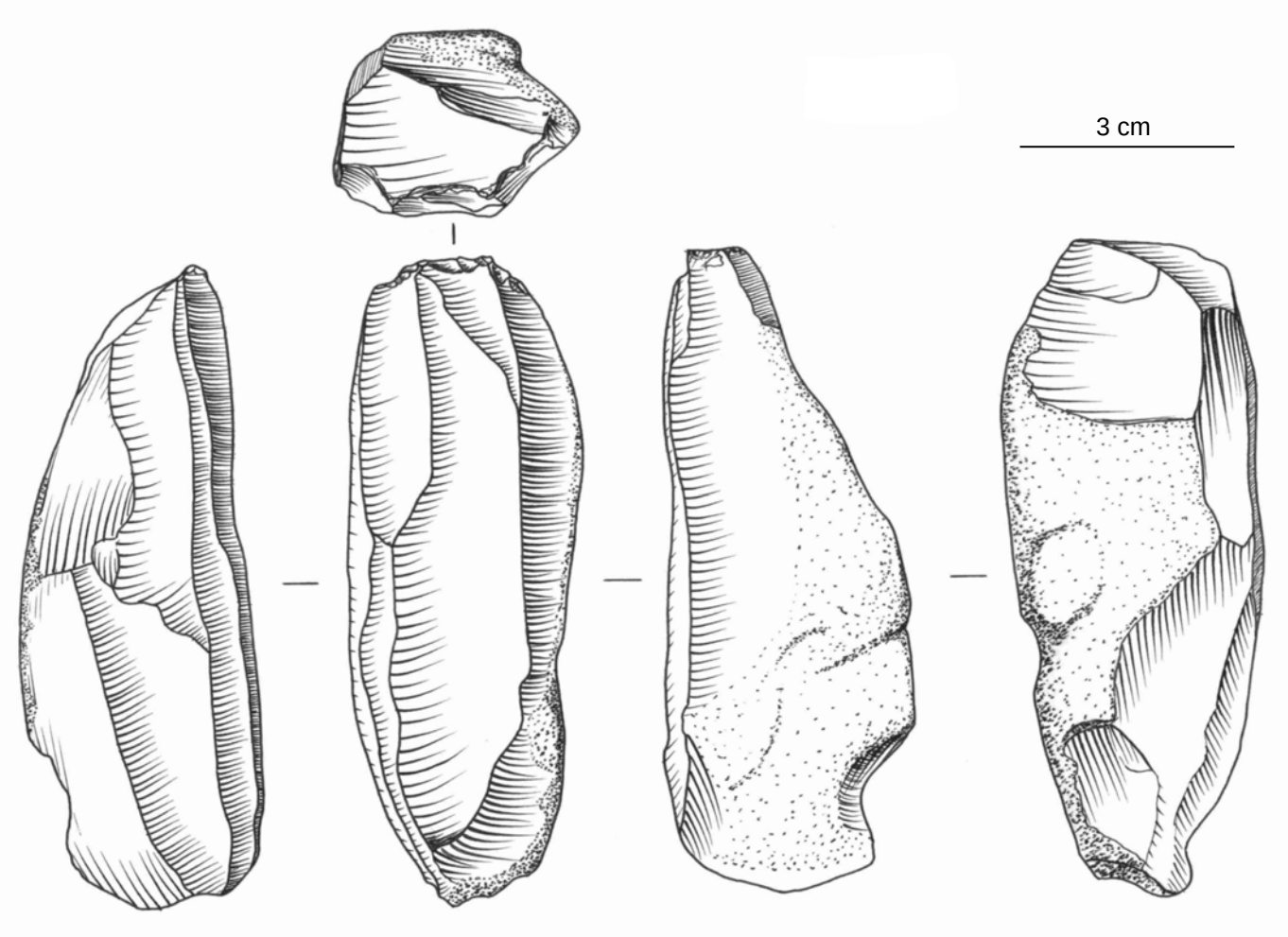


Fig. 123 - Nucléus 212.
Tercis, série Daguin. Les Vignaux.
ÉTAT BRUT : petit nodule.
MATÉRIAU : Tercis-variété A "silex noir".
TYPE : unipolaire cintré.
CRÊTE(S) : une crête antéro-latérale.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : lisse, très incliné.
SURFACE DÉBITÉE : rectangulaire et rectiligne.
DERNIERS PRODUITS : petite lame réfléchie.
ÉTAT D'ABANDON : ?

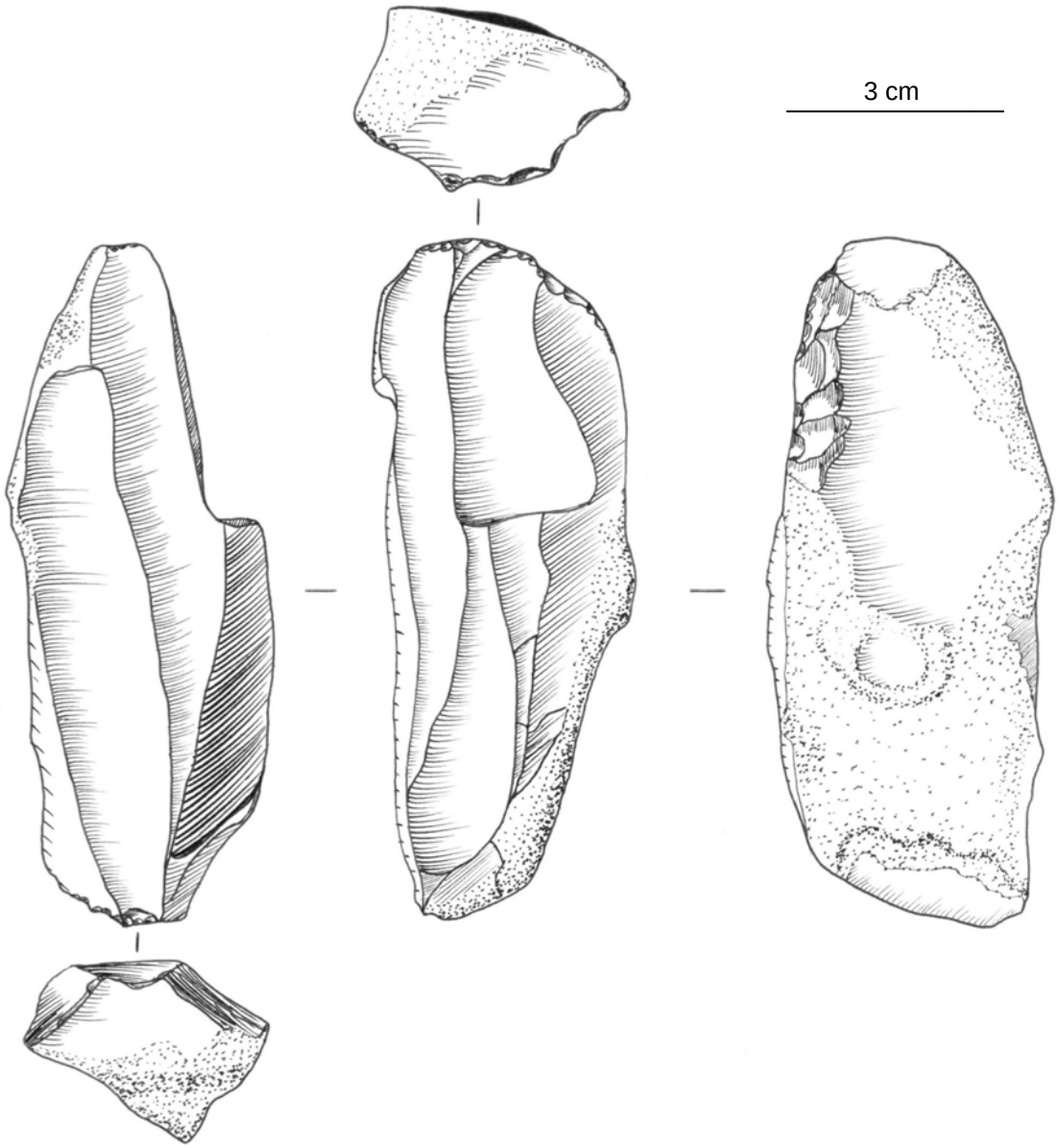
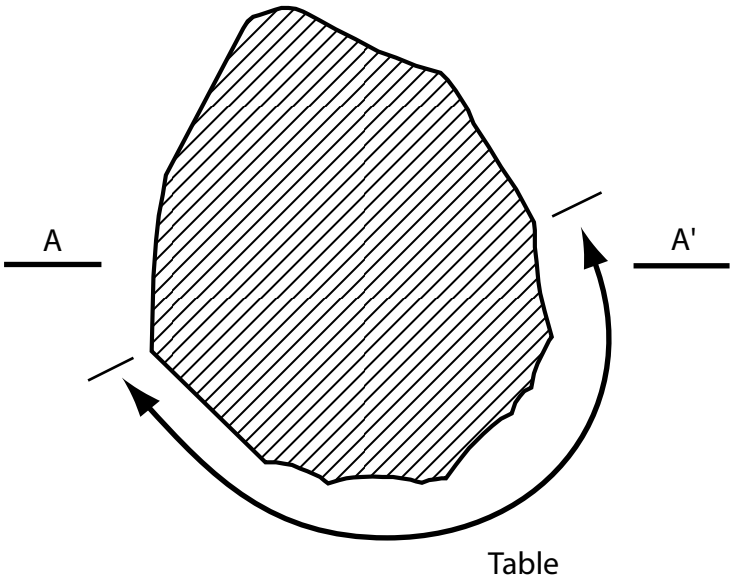
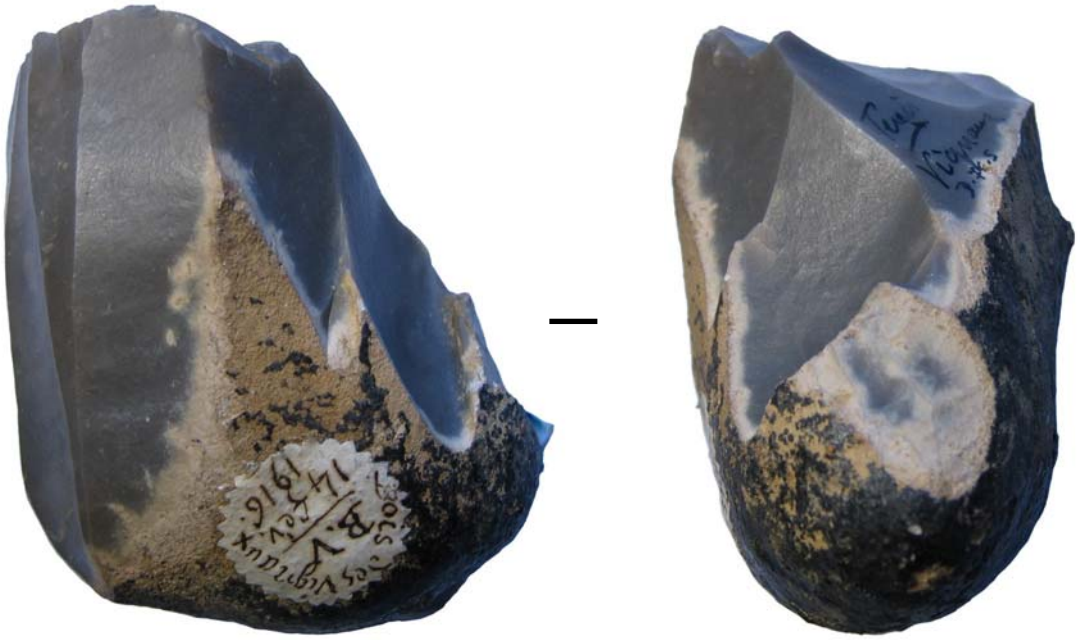


Fig. 124 - Nucléus 227.
Tercis, série Daguin. Les Vignaux.
ÉTAT BRUT : petit nodule.
MATÉRIAU : Tercis-variété A "silex noir".
TYPE : bipolaire cintré opposé-décalé.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : lisse, très incliné, P de F2 : lisse, très incliné.
SURFACE DÉBITÉE : rectangulaire et rectiligne.
DERNIERS PRODUITS : petites lames réfléchies.
ÉTAT D'ABANDON : grave réfléchissement sur une table et poursuite du débitage impossible sur l'autre.
COMMENTAIRES : mise en en place d'une crête partielle latérale pour rattraper le réfléchissement puis ouverture d'un nouveau plan de frappe précédant l'abandon.

Fig. 125 - Nucléus probablement gravettien.
Tercis, collection Daguin. Bois des Vignaux.
Collecté le 14 février 1916.
ÉTAT BRUT : petit nodule.
MATÉRIAU : Tercis-variété A "silex noir".
TYPE : unipolaire sur face large.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : à reprise totale, très incliné.
SURFACE DÉBITÉE : rectangulaire et rectiligne.
DERNIERS PRODUITS : petite lame réfléchie.
ÉTAT D'ABANDON : ?
COMMENTAIRES : dos et flancs entièrement corticaux


A
A'
Table



Conclusion : un petit atelier de fabrication/réfection d'armes.

La morphologie des produits laminaires converge avec celle des négatifs laminaires présents sur les nucléus abandonnés vers l'identification d'une chaîne opératoire unique destinées à la fabrication de petits supports rectilignes, assez épais, relativement larges et très normés utilisés comme supports d'armatures. Ces armatures à dos se distribuent en deux types distincts, les pointes à dos destinées à être emmanchées axialement et les lame à dos, tronquées ou non, qui paraissent davantage destinées à être emmanchées latéralement. Les supports transformés semblent être identiques pour ces deux types de pièces à dos. Les outils associés sont ubiquistes. Ils sont confectionnés sur des déchets de débitage (éclat, produit laminaire irrégulier, à crête). Leur présence pourrait être liée à la réfection des armes de chasse.

En effet, la présence concomitante d'ébauche de pièces à dos (fig. 115 – n° 9) et d'une armature portant un stigmate diagnostique de l'utilisation en projectile (fig. 116 – n° 1) montre que le site a fonctionné, d'une part, comme un petit atelier de confection d'armatures où l'ensemble de la chaîne opératoire est présente, du débitage du support au façonnage du dos, d'autre part, comme atelier de réparation d'au moins une partie des projectiles.

Deux interprétations peuvent alors être suggérées. Soit le besoin est occasionnel c'est-à-dire que le tailleur doit réparer une de ses flèches ou une de ses sagaies conjointement à la réalisation de nombreuses autres pointes destinées à être exportées.

Soit le comportement est beaucoup plus planifié et de nombreuses pointes sont alors changées ou testées sur place ce qui dépasse largement le cadre de la nécessité individuelle. Cette hypothèse induit l'image d'un type d'emmanchement assez contraignant concernant l'ajustement des pointes qui imposerait une forte contrainte sur la variabilité de leurs caractères morphométriques ainsi que la nécessité pour les tailleurs de disposer des hampes pour ajuster les nouvelles pointes. Un tel type d'emmanchement pourrait paraître peu pratique. Néanmoins, il serait compatible avec ce que l'on sait des hampes de projectiles. Ces dernières sont beaucoup plus difficiles à fabriquer et elles ont, par conséquent, davantage de valeur et peuvent dicter les modalités de fabrication. Il est préférable de perdre du temps à tester différentes pointes quitte à en rejeter quelques-unes car celles-ci sont plus rapidement confectionnées. Inversement, l'investissement consacré pour la fabrication d'une hampe rectiligne, de son lissage pour éviter la déviation ainsi que de son encoche ou de la mortaise pour insérer l'armature est bien plus important. La valeur ajoutée, symbolique, apportée par l'armature, serait ainsi peut-être moins intrinsèquement liée à celle-ci qu'à la manière dont elle sera insérée. La multiplication des petits éléments est un vecteur symbolique très fort. La fabrication d'une armature fonctionnelle élémentaire du type pointe à dos, quant à elle, ne devait pas être bien difficile pour un bon tailleur du Paléolithique Supérieur.

Un indice semble confirmer l'utilisation d'un emmanchement assez contraignant. Il s'agit de la présence, conjointement à cette armature présentant une fracture d'impact, de pièces à dos entières et terminées, qui n'ont apparemment jamais servies et qui ont été rejetées avec les déchets de taille juste après leur fabrication. Ces armatures paraissent pourtant tout à fait fonctionnelles. Une incompatibilité hampe/armature pourrait expliquer leur rejet. Les deux petites lames à dos bitronquées entières de la série Daguin (fig. 115 – n° 4) pourraient correspondre à de tel rejet d'autant plus que ces pièces devaient intégrer un ensemble d'armatures latérales – identiques ou non – pour former un assemblage constituant une

armature composite. Dans cette perspective, il est intéressant de remarquer l'identité de longueur entre ces deux armatures (38 mm). Enfin, l'agencement des éléments techniques d'une arme composite devait être d'autant plus rigoureux qu'un message symbolique pouvait se superposer à la conception technique (Otte, 2003).

Nous conclurons en insistant sur le fait que l'atelier de taille des Vignaux à Tercis offre le débitage gravettien le plus élégant actuellement connu dans les Pyrénées. Son calage chronologique plus précis est encore une source d'interrogation bien que compatible avec une attribution à du Gravettien à Noailles.

B. Tercis : la série Normand à pièces à dos.

À environ 500 mètres à l'ouest de la série collectée par Emile Daguin (fig. 114) fut découverte une deuxième concentration gravettienne contenant des pièces à dos dont l'étude diagnostique a été la problématique centrale de notre mémoire de Maîtrise (Simonet, 2004). Celle-ci se caractérise par un débitage laminaire rectiligne de petite facture rappelant celui de la première série. Néanmoins, elle s'en distingue par un degré de savoir-faire beaucoup plus faible. Sa singularité est de présenter un assemblage dévoilant un débitage maladroit auquel est associé une vingtaine de pièces à dos inachevées et/ou ratées.

Aperçu historiographique et stratigraphique.

Cette série a été recueillie dans l'urgence par C. Normand près du lieu-dit «les Vignès» en juillet 1982. Pendant quatre jours, C. Normand a effectué une fouille de sauvetage en profitant de l'arrêt des travaux d'exploitation de la carrière à la suite de violents orages. Environ 750 pièces furent collectées sur une surface de 2 m^2 mais la dimension initiale de l'amas de taille demeure inconnue. Il s'agit donc de la collecte partielle et périphérique d'une concentration dont le cœur a été emporté par la décapeuse (Normand, com pers.).

Les descriptions stratigraphiques des formations superficielles recouvrant les strates calcaires de l'Anticlinal de Tercis renvoient à une échelle d'étude large, de l'ordre de plusieurs centaine de m^2. Des variations locales sont donc envisageables.

Néanmoins, nous constatons dans cette région la mise en place d'une couche de sable éolien qui a été attribué à la première moitié du Würm III (Thibault, 1970). A la base de cette couche de sable éolien, on observe sur l'ensemble du site de Tercis un niveau 2b qui contient un mélange de plusieurs occupations. « S*ur un peu plus de trois cents objets, il y a une quarantaine d'outils dont trois burins de Noailles, mais aussi des grattoirs carénés, des burins des Vachons et des racloirs. Il semble donc y avoir au moins trois industries représentées : Moustérien sensu lato, Aurignacien et Périgordien à burins de Noailles »* (Normand, 1993, p. 31).

La série qui nous intéresse ici a été découverte dans ce dépôt de sables éoliens, à la base du niveau 2a qui surmonte le niveau 2b. Si le niveau 2a montre, à l'échelle du site de Tercis, une association de pièces hétérogènes, les premières données typologiques et taphonomiques du niveau 2a semblent converger vers l'individualisation d'une concentration homogène. En effet, si les silex retrouvés dans le niveau sous-jacent possèdent une légère patine, ceux provenant du niveau 2a, cohérents avec une attribution gravettienne, sont d'un aspect très frais.

En revanche, une industrie solutréenne se rencontre sous 20 centimètres de sables au lieu-dit Saussaye à quelques centaines de mètres de distance du lieu de découvertes des séries gravettiennes. Or, l'occupation solutréenne est considérée comme postérieure à la mise en place des sables sous-jacents, de caractère éolien (Thibault, 1970). Ces sables auraient donc été remaniés par endroit. Par conséquent, ils ne fixent pas un terminus post quem certain. Néanmoins, C. Thibault propose le schéma suivant : le Solutréen se place au sommet des sables tandis que l'Aurignacien se situe à la base. Par corrélation et en ce qui concerne le niveau 2a, nous pouvons en déduire que nous sommes certainement face à du Gravettien.

Présentation synthétique du corpus.

La constitution de cette série la rapproche de la série Daguin (tabl. 29). D'une part, l'assemblage est dominé par les produits de débitage qui dévoilent une recherche de petits produits laminaires, d'autre part, les outils sont essentiellement représentés par les pièces à dos. La présence des outils domestiques est marginale avec quatre pièces à encoche et trois produits laminaires retouchés. Les produits de débitage sont essentiellement constitués d'éclats et d'esquilles (512 exemplaires). 171 produits lamino-lamellaires sont néanmoins présents ainsi que 7 nucléus et 5 percuteurs durs.

Série à pièces à dos		
	N	**%**
Débitage	700	95
Outils domestiques	7	0,9
Pièces à dos	34	4,3
Total	**741**	**100%**

Tabl. 29 – Présentation synthétique de la série Normand à pièces à dos.

Les armatures.

La quasi-totalité des pièces à dos (34 exemplaires) dévoile un faible niveau d'investissement technique (fig. 126 et 127). Le dénominateur commun entre ces pièces est leur aspect « atypiques ». Nous pouvons observer une absence de recherche normative dans la sélection des supports, en décalage avec le comportement gravettien classique qui consiste justement à valoriser la recherche de supports rectilignes et réguliers pour les armatures lithiques.

Par ailleurs, leur retouche est dans la grande majorité des cas incomplète. Nous sommes donc en présence de pièces en cours de fabrication mais de pièces bien particulières puisqu'un certain nombre de faits concourt à montrer une absence de fonctionnalité. C'est pourquoi l'idée selon laquelle ces pièces pourraient être la conséquence d'un exercice d'apprentissage a été émise par Christian Normand dès leur découverte au début des années 1980. Seules trois lamelles à dos se distinguent par la qualité du support, la régularité de leur retouche ainsi que par leur dimension.

Inversement, la totalité des autres pièces à dos possèdent le point commun d'être imparfaites ou non finies. L'hétérogénéité des supports sélectionnés au sein d'un même groupe d'objets qui paraissent conceptuellement identiques, c'est-à-dire les pointes à dos, est particulièrement frappante. Cette diversité des supports est la conséquence d'un choix économique. Ce sont les déchets de taille qui ont été utilisés. Des lames de flancs ont ainsi été investies (fig. 126 - n° 3, 4, 5, ; fig. 127 – n° 2, 3), des éclats laminaires (fig. 126 - n° 6, 9, 10 ; fig. 127 – n° 4, 5, 6, 7), une néo-crête partielle distale (fig. 127 - n° 9), un éclat lamellaire (fig. 126 - n° 14), des produits laminaires dont la place au sein de la chaîne opératoire n'est plus lisible (fig. 126 - n° 11 et 12), des produits de plein débitage dont la régularité ou la rectitude

sont mauvaises et/ou présentant une forte ondulation (fig. 126 - n° 1, 2, 13). Trois petits éclats ont également été utilisés.

Seules quatre pièces (fig. 126 - n° 7, 8 ; fig. 127 – n° 1 et 8) paraissent avoir été façonnées sur des supports de bonne qualité. Deux pièces posent le problème du lien entre la cassure et le façonnage du dos. Ces fractures semblent avoir eu lieu lors du débitage, antérieurement à la confection du dos. Ce seraient ainsi des fragments de produits de plein débitage qui auraient été investis et non des produits laminaires bruts entiers. Il ne resterait finalement que deux pièces fabriquées sur des supports entiers de bonne facture (fig. 126 - n° 7 et 8). Le support de la pièce n° 8 est cependant de très faible dimension, en décalage par rapport au gabarit moyen des produits débités.

Si l'ensemble de ces supports se révèle inadapté à la fabrication de pièces à dos, ils dévoilent par contre une expérience certaine de la part de celui qui les a produit avec la présence de lames de flancs pour corriger le cintre (fig. 127 - n° 2 et 3) ou amincir la base de la table laminaire (fig. 126 - n° 4 et 5) dans l'objectif de créer des produits de plein débitage naturellement effilés en partie distale. Nous pouvons également observer l'utilisation de néo-crête distale pour maintenir une convexité longitudinale ainsi que le recours à un plan de frappe opposé. Des négatifs d'enlèvements opposés sont ainsi visibles sur les pièces n° 7 et 12 (fig. 126).

Il peut sembler paradoxal que ce soit les mêmes personnes qui aient fabriqué les supports destinés à être transformés en pièces à dos d'une part, et qui aient aménagé les dos d'autre part. Bien au contraire, les supports donnent l'impression d'avoir été sélectionnés parmi les plus mauvais produits issus d'un débitage laminaire exigeant un niveau de compétence élevé. Ces données convergent avec l'hypothèse d'un exercice d'apprentis à qui on aurait autorisé la récupération de déchets de débitage afin qu'ils s'exercent à aménager des dos d'armatures. Cette hypothèse expliquerait également l'abandon de certaines pièces à dos non fragmentées (fig. 126 – n° 3 et fig. 127 – n° 9). Le tailleur savait pertinemment avant de débuter le façonnage de la pièce n° 9 (fig. 127) que cette dernière ne pourrait jamais être fonctionnelle en tant que pointe de projectile.

N'étant pas dans un contexte de carence en matière première puisque l'atelier de taille est installé sur le gîte, la probabilité que ces pièces ne rentrent pas dans une recherche de fonctionnalité est plus élevée. La diversité des morphologies est également significative. Il semble que ce soit davantage le geste en lui-même que l'objet fini qui importe. Le(s) tailleur(s) semble(nt) s'être entraîné à confectionner des dos, ce qui engendre des pièces difficilement classables selon les règles classiques de la typologie. Nous sommes encore une fois en opposition au comportement gravettien classique qui répond à des règles plus strictes avec l'utilisation prioritaire de produits laminaires de meilleure qualité comme l'illustre la série Daguin, avec notamment des lames rectilignes, régulières et naturellement effilées en partie distale d'où une corrélation fréquente entre l'orientation de la pointe et l'axe de débitage du support.

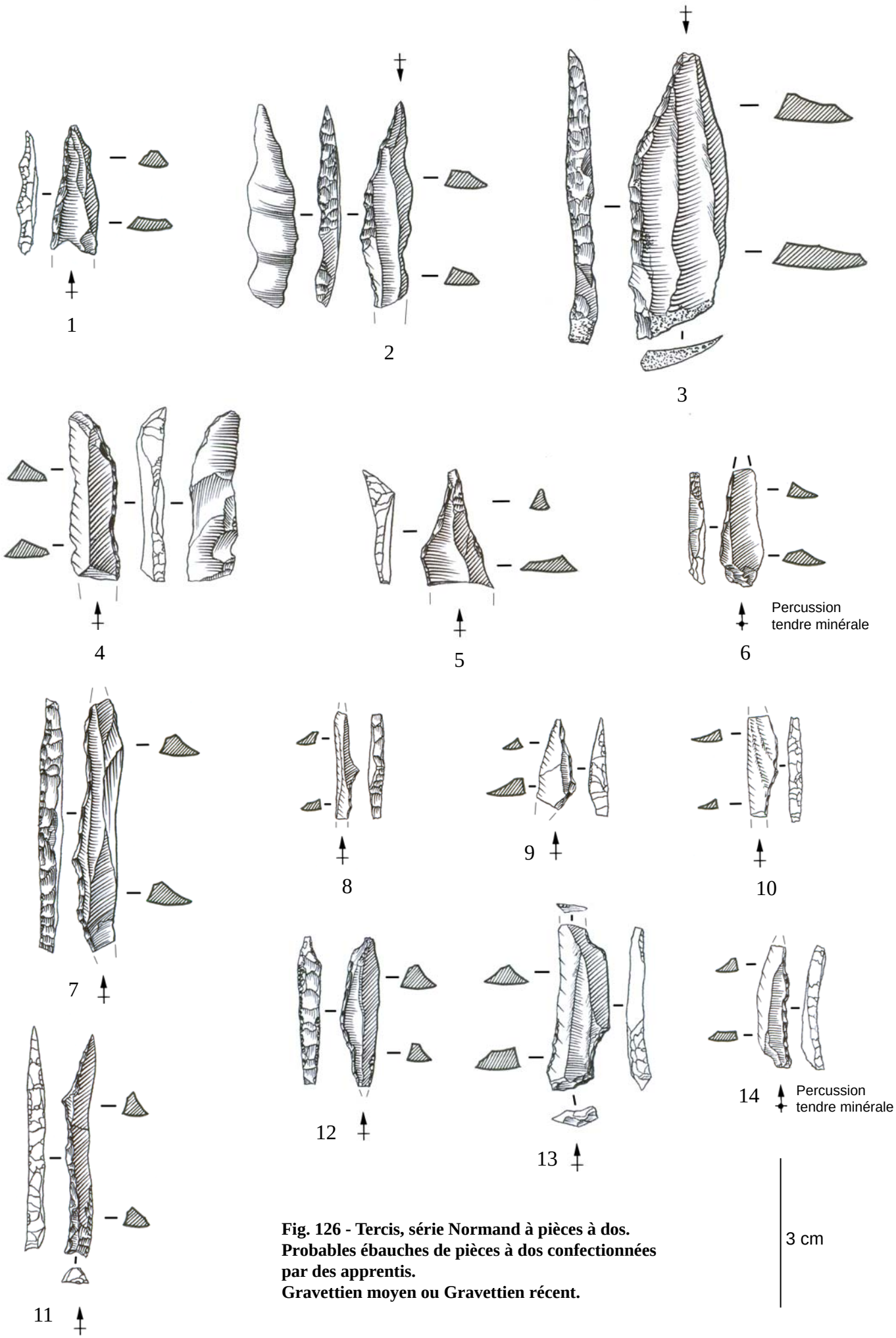


Fig. 126 - Tercis, série Normand à pièces à dos.
Probables ébauches de pièces à dos confectionnées par des apprentis.
Gravettien moyen ou Gravettien récent.

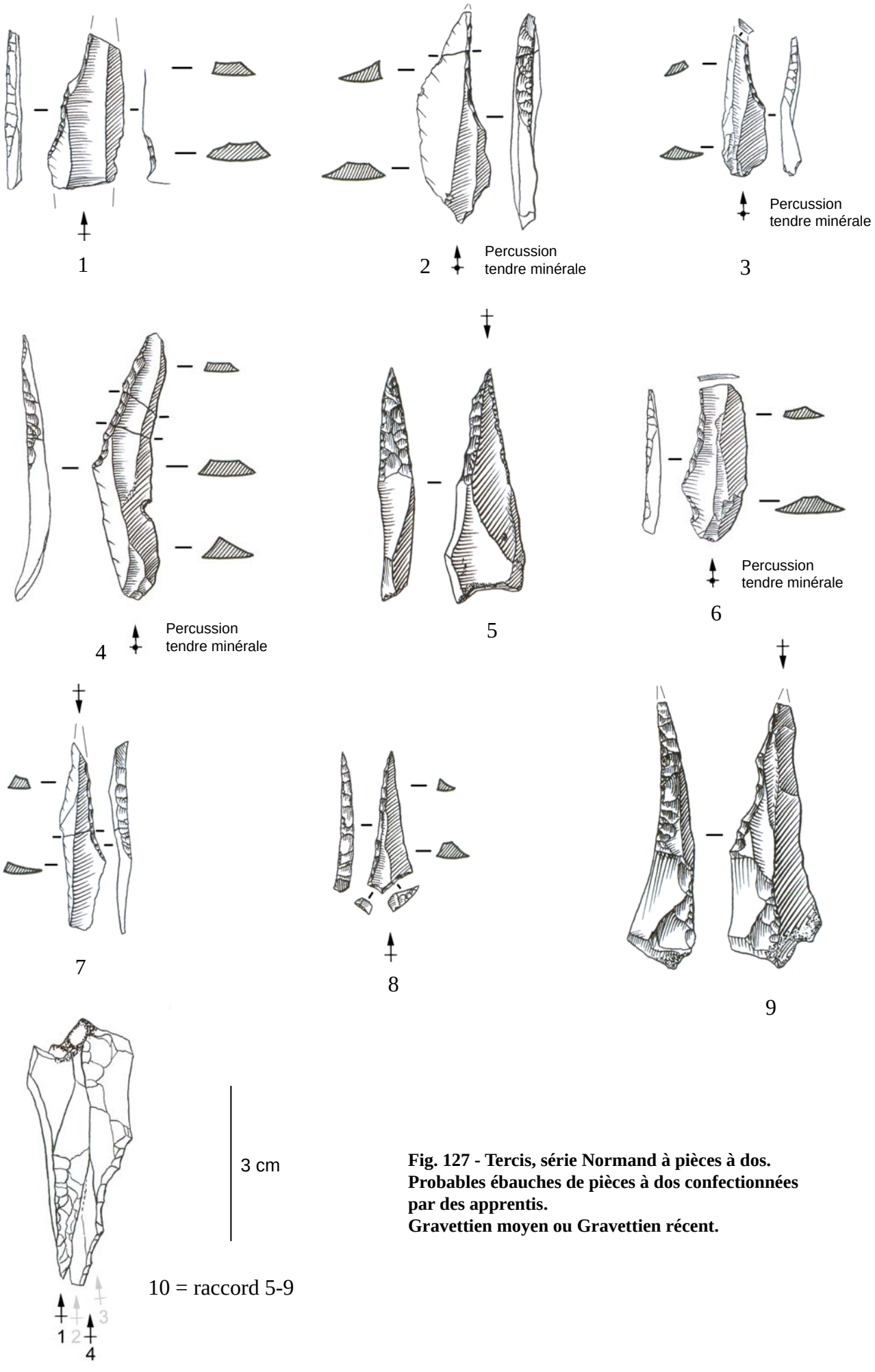


Fig. 127 - Tercis, série Normand à pièces à dos.
Probables ébauches de pièces à dos confectionnées par des apprentis.
Gravettien moyen ou Gravettien récent.

Les produits bruts de débitage.

La nature des produits de débitage contraste étrangement avec l'homogénéité du savoir-faire observable sur les pièces à dos. Si ces dernières présentent quasiment toutes un aspect médiocre, les produits de débitage dévoilent quant à eux une association entre des pièces témoignant d'un haut niveau de savoir-faire technique et d'autres bien plus maladroites.

L'observation des 7 nucléus (fig. 129) associés à ces pièces à dos montre la même déficience de l'investissement technique, un manque de soin qui conduit à l'obtention de supports médiocres de petite taille. Dans un contexte où les blocs de bonne qualité sont nombreux, eut égard aux nombreux affleurements de silex disponibles et au nombre important d'objets récoltés sur le site depuis le XIX° siècle, il est particulièrement étrange que le(s) tailleur(s) n'aient sélectionné que des blocs de silex de petite dimension, gélifractés, roulés ou altérés. Leur exploitation ne peut certainement pas être interprétée comme une difficulté d'approvisionnement en bonne matière première. Les quelques supports débités, quant à eux, n'ont pas de vocation économique puisque la plupart ont pu être remontés sur les nucléus.

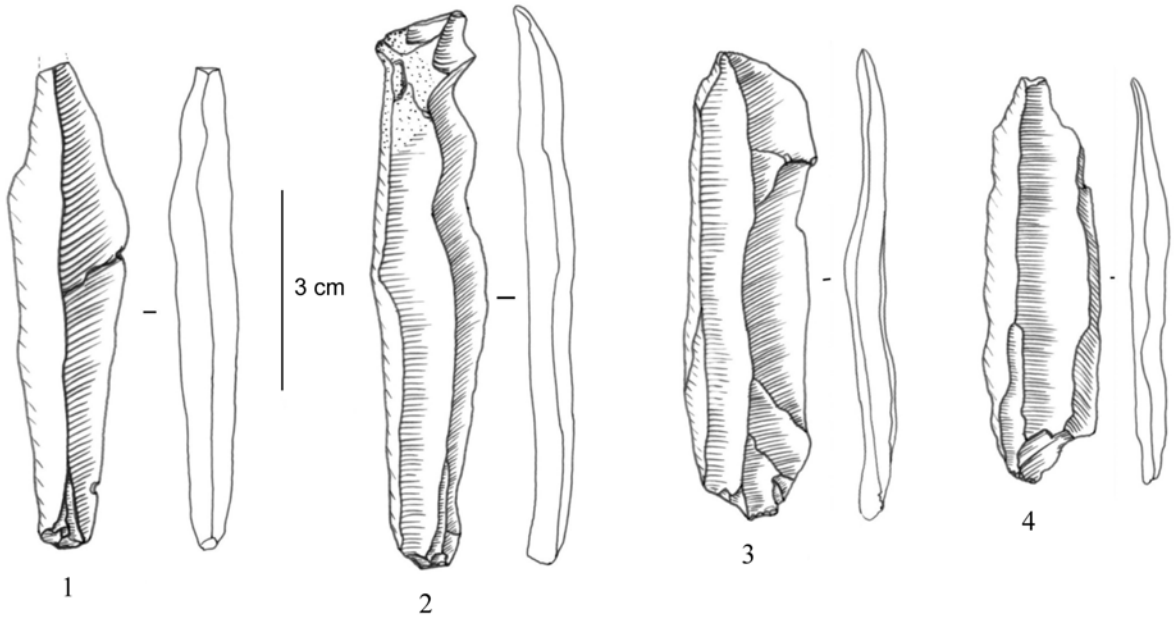
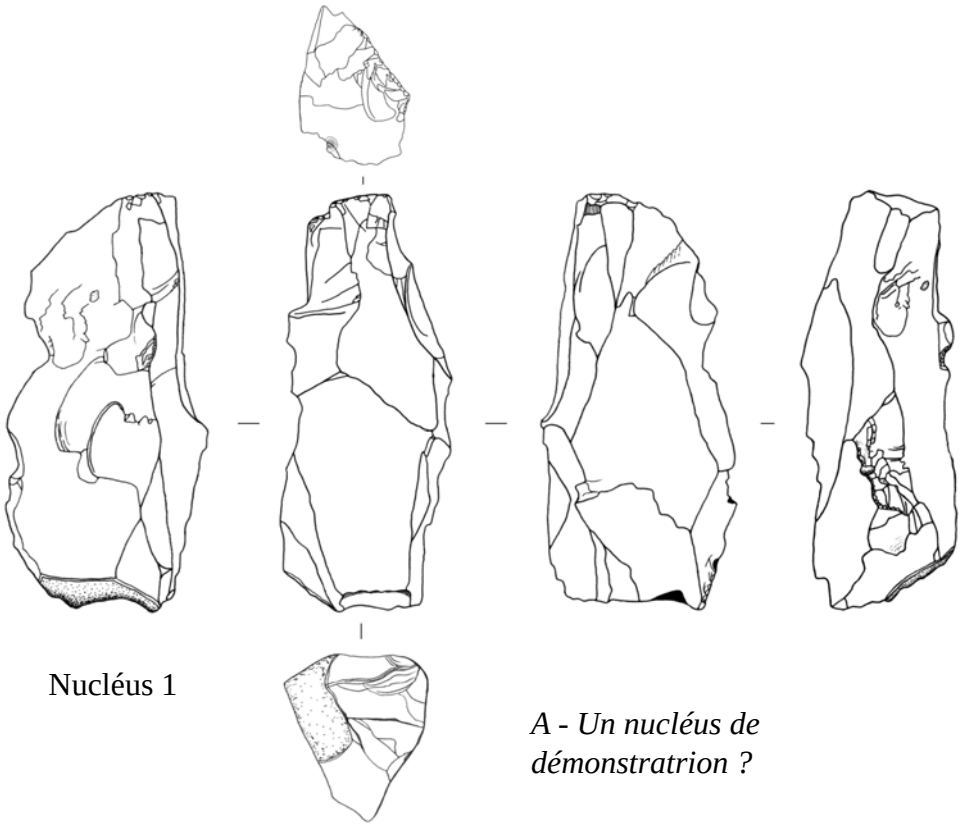


Fig. 128 - Produits laminaires bruts assez réguliers. Ces lames de meilleure facture que les produits utilisés comme support pour les pièces à dos n'ont pourtant pas été retenues. Série Normand à pièces à dos.

En revanche, abandonnés et isolés de leur chaîne opératoire de production bien qu'associés à cette exploitation de silex médiocre, certains supports laminaires sont curieusement de bonne qualité (fig. 128). Ces derniers démontrent que l'économie de la matière première n'est pas la seule motivation des tailleurs. L'étude de ces produits laminaires bruts montre que le type de produit recherché est unique. Il s'agit de lames rectilignes très normées d'environ 60 mm de longueur, de 15 à 20 mm de largeur et de 5 mm d'épaisseur (fig. 128). Le gabarit correspond exactement à celui recherché pour la confection d'une pointe à dos et fait écho aux produits laminaires de la concentration voisine découverte par E. Daguin. Ces produits ont été débité à la percussion tendre minérale comme l'attestent la forte abrasion



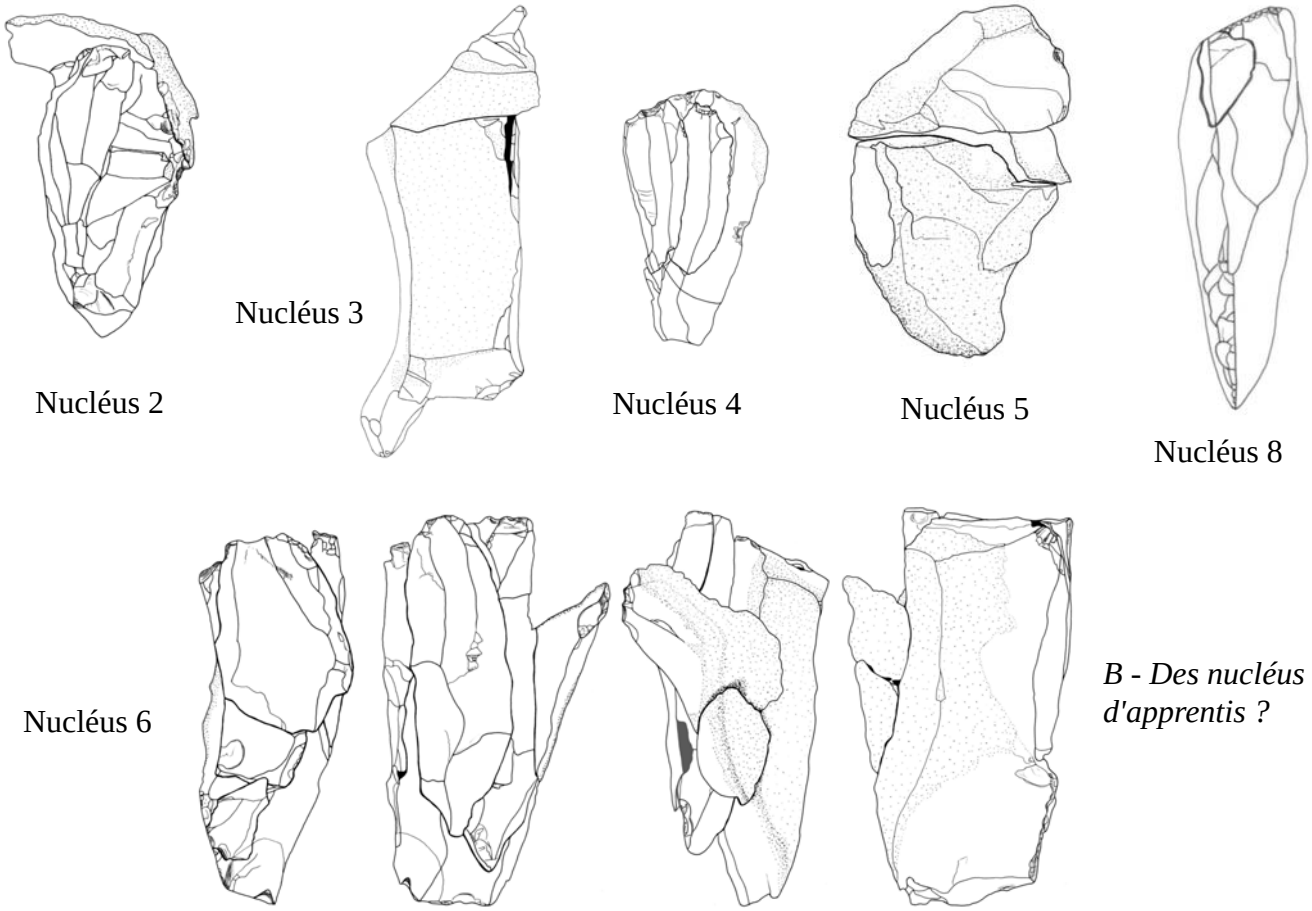


Fig. 129 - Les 7 nucléus de la série Normand à pièces à dos. Le n° 7 n'existe que sous une forme virtuelle puisque nous connaissons son volume en creux par le remontage des produits débités.

des talons, la présence d'un point d'impact souvent punctiforme ou réduit, l'esquillement particulier du bulbe et la présence fréquente à sa surface de rides fines et serrées. A l'instar de cette production laminaire de très bonne qualité dont les nucléus sont absents, les produits remontés sur les nucléus présents semblent également avoir été débités à la percussion tendre minérale. Cependant, l'abrasion de la corniche y est très peu poussée voire absente à l'inverse des produits bruts abandonnés où l'on remarque une abrasion insistante.

Nous remarquons d'ores et déjà deux types d'exploitation : une exploitation sur des blocs de bonne qualité ayant fourni des supports de bonne facture qui ont été emportés et/ou transformés (les nucléus sont-ils restés dans une concentration adjacente ?) et une exploitation de blocs ou d'éclats de qualité médiocre qui ont été exploités sur place, puisque la plupart des éléments de la chaîne opératoire ont été retrouvés, mais qui n'ont fourni que des produits plus proches d'éclats laminaires et dont le détachement est moins préparé. La différence entre les 7 nucléus ayant permis des remontages et les produits laminaires bruts débités dans du silex de bonne qualité et de bonne facture, surtout si l'on prend en considération le fait que ces produits abandonnés sont ceux de moindre qualité, est incontestable. L'observation dialectique des supports bruts et des pièces à dos témoigne quant à elle de la sélection systématique des supports les plus mauvais, sans doute pour ne pas gaspiller la matière première.

D'autre part, plusieurs arguments nous conduisent d'ores et déjà à individualiser le nucléus n°1 (fig. 129). Il est en effet le seul exemplaire confectionné dans un silex gris/blanc de bonne qualité, peut-être une sous-variété du silex « gris-noir de type Tercis » (Normand, com. pers.). Cette matière détone au sein des autres pièces en silex maastrichtien gris-noir, de qualité médiocre. D'autre part, il est le seul nucléus qui a dû être productif avec une gestion complexe du débitage. Enfin, ce dernier n'a pas été exploité au même endroit puisque une seule lame sous-corticale d'assez grande dimension est de matière identique et, par conséquent, probablement issue de son exploitation. Ce faisceau d'arguments converge vers l'individualisation de ce nucléus (et de la lame qui lui est associée) corroborant ainsi les idées de C. Normand.

Des apprentis gravettiens à Tercis.

Tous les arguments semblent réunis pour illustrer un exemple d'atelier d'apprentissage (le premier et pour l'instant l'unique ?) de la confection d'armatures à dos (fig. 130) :

1. *Les arguments pétrographiques* : un ou plusieurs tailleur(s) compétent(s) sélectionne(nt) le silex médiocre pour les apprentis afin de ne pas gaspiller le silex de bonne qualité. Le nucléus n°1 et son unique lame pourrait détenir le rôle de modèle pour guider les apprentis, il représenterait « l'exemple à suivre ».

2. *Les arguments économiques* : seul 1 nucléus a été productif. Les autres nucléus n'ont fourni, en moyenne, que deux ou trois produits laminaires irréguliers qui n'ont pas été utilisés. Ces produits ont pu être remontés sur les nucléus.

3. *Les arguments technologiques* : ces nucléus au débitage médiocre reproduisent - en plus maladroit et en plus petit (corrélativement à la médiocrité de la matière première) - le concept gravettien de débitage basé sur une exploitation à deux plans de frappe hiérarchisés et à table laminaire cintrée destinée à un débitage de supports rectilignes. Les concepts sont simplifiés d'où l'incapacité à employer le procédé le plus adapté aux circonstances.

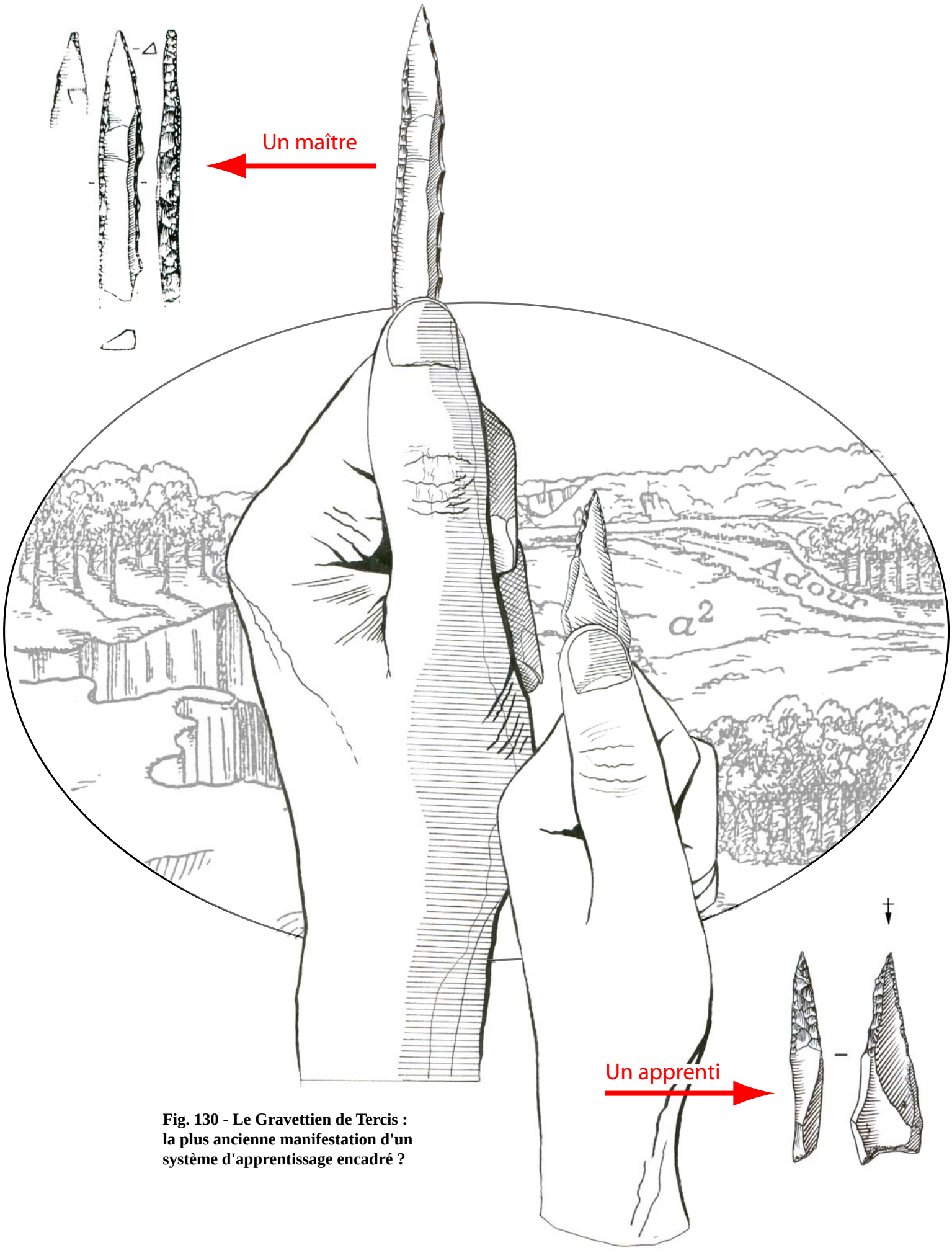


Fig. 130 - Le Gravettien de Tercis : la plus ancienne manifestation d'un système d'apprentissage encadré ?

4. *Les arguments spatiaux* : ces derniers sont peut-être les plus diagnostiques d'un débitage d'apprentis. Une exploitation de qualité a en effet été réalisée au sein d'une concentration adjacente ou dans une zone différente de cette même concentration qui n'a malheureusement pas pu être collectée. Etant donné que ces pièces à dos ont été retrouvées dans la zone périphérique de l'atelier de taille, il est possible qu'un débitage plus soigné ait eu lieu au cœur même de la concentration. Le nucléus n°1 et sa lame, ainsi que l'ensemble des produits laminaires de bonne qualité qui n'ont pas pu être débités sur les nucléus présents dans la série, en seraient les seuls témoins. Nous aurions ici de maigres indices d'une répartition spatiale des activités selon le degré de compétence.

C. Synthèse sur Tercis.

A l'aide de ces deux exemples, nous saisissons ici l'importance capitale de l'étude des ateliers de taille pour le renouvellement ou l'approfondissement des connaissances des sociétés paléolithiques. C'est en multipliant les études fines sur des instants de leur vie quotidienne que l'on définira un type de comportement caractéristique d'une « tendance », non en privilégiant le type d'étude inverse consistant à plaquer sur des cas anecdotiques des grands schémas généraux auparavant exposés et qui induiraient le rejet de certaines séries qui ne s'y conformeraient pas. L'étude d'un atelier de taille, qui peut s'avérer ingrate au premier abord, permet en réalité une réelle satisfaction intellectuelle.

Il ne faut cependant pas perdre de vue le problème de la fonction du site. Un atelier de taille n'illustre pas forcément la totalité des chaînes opératoires mais une des options du patrimoine technique et culturel dont le tailleur dispose. Il est ainsi nécessaire de multiplier les études pour détecter et définir les différentes chaînes opératoires existantes, elles-mêmes mises en relation avec la fonction du site archéologique. Si nous sommes seulement en présence de l'activité d'une personne il convient alors d'estimer la part de représentativité de cette activité par rapport à la « norme » de l'ensemble du groupe que l'on appelle tendance. Si nous sommes en présence d'un fait, il convient alors de séparer le fait anecdotique du fait universel. Les restes d'apprentissage illustrent un de ces faits universels particulièrement envisageable en contexte d'atelier de taille.

Dans le cadre chrono-géographique du Gravettien des Pyrénées, seul le gisement de Tercis offre pour l'instant un témoignage bien documenté de ce type de contexte. D'autres indices existent dans le Nord de l'Espagne et au sein des affleurements littoraux du Flysch. S'il est désormais largement acceptée par la communauté scientifique que ce type de contexte prend une importance particulière au Gravettien, notamment au travers de l'investissement porté sur la fabrication des armes en silex, il nous est encore bien délicat d'argumenter de telles complémentarités entre des campements où l'ensemble de la communauté est présente et des ateliers de taille spécialisés. À notre connaissance, mise à part les séries de Tercis, aucune autre concentration homogène n'a encore été collectée dans les Pyrénées.

En revanche, il est remarquable de ne retrouver aucune armature ratée dans le Gravettien d'Isturitz ainsi que dans celui du Chantier I de Brassempouy. Certes, l'ancienneté des fouilles de la grotte d'Isturitz pourrait expliquer une telle absence mais les premières séries de tamisage n'ont pas révélé le moindre indice vers l'identification d'un façonnage d'armature par des apprentis. Davantage qu'une conséquence d'une connaissance partielle du Gravettien de ces deux grands campements pyrénéens, l'absence de témoins similaires aux pièces à dos maladroites de Tercis nous permet d'envisager une interprétation sociologique. Dans cette hypothèse, l'apprentissage serait spatialement cloisonné, réservé à certains

contextes dont les ateliers de taille implantés sur les gîtes. Dans le cas où nous serions amené à effectuer de nouvelles observations qui iraient dans ce sens, nous pourrions alors envisager d'interpréter la série de Tercis découverte par C. Normand comme la plus ancienne trace découverte d'un apprentissage encadré, il y a plus de 20 000 ans (fig. 130).

Quoi qu'il en soit, et même si nous ne pouvons préciser le nombre et la distance des campements les plus proches avec lesquels ces ateliers étaient en relation, il est clair que les modalités opératoires définies à Tercis s'inscrivent bien dans le patrimoine technique gravettien tel qu'il a été caractérisé auparavant dans les grottes d'Isturitz et de Brassempouy. Etant donné que le silex de Tercis se retrouve dans ces super-sites, et qu'aucun autre faciès gravettien n'est actuellement connu, une attribution à du Gravettien à Noailles peut paraître comme la plus évidente. Les types de modalités opératoires mises en jeu sont en effet très proches de celles observées dans les deux grands campements à Noailles. En revanche, les types d'armatures que nous avons décrit dans la série Daguin ne se retrouvent ni à Isturitz ni à Brassempouy ce qui laisse de fortes présomptions sur l'hypothèse d'une attribution des séries de Tercis à du Gravettien récent. Malgré tout, retenons que ces collections ne dépareraient pas dans les assemblages des super-sites. La série Daguin paraît juste plus soignée tandis que la série Normand, dans un effet de symétrie, se révèle un peu plus ratée. En somme, le Gravettien d'Isturitz représente la moyenne qualitative approximative des deux séries de Tercis.

La délimitation spatiale de ces petites concentrations qui s'égrènent le long de la crête de Tercis renvoie à des activités rapides, exécutées en quelques heures, derniers témoins matériels d'installations éphémères. Mais il n'en a pas toujours été de la sorte comme nous allons le voir avec le site suivant.

IV. Mugarduia Sur : un atelier de taille-halte de chasse.

A. Présentation du site et stratigraphie.

Mugarduia est situé en Navarre dans le Pays Basque espagnol. C'est un site en plein air, localisé au centre de la partie septentrionale du plateau d'Urbasa, à 890 m.s.n.m. Deux gisements préhistoriques ont été distingués : Mugarduia Norte est rapporté à un probable Moustérien de tradition acheuléenne, Mugarduia Sur au Gravettien. Les deux gisements sont séparés par une cinquantaine de mètres.

Le site a été découvert en 1975 par Emilio Redondo qui a collecté jusqu'en 1981 une quantité importante de matériel archéologique affleurant en surface suite à des travaux d'exploitation du bois du plateau d'Urbasa. Dans les années 1960, la production intense de traverses de chemin de fer avec l'aménagement des lieux pour le logement des ouvriers ainsi que la construction d'un quai de charge des troncs a nécessité des travaux de terrassement qui ont profondément altéré des niveaux archéologiques.

Par la suite, Ignacio Barandiarán en co-direction avec A. Cava (Professeurs de Préhistoire à l'Université du Pays Basque à Vitoria) a dirigé des fouilles systématiques à Mugarduia Sur réparties en trois campagnes. Des sondages ont été réalisés en 1981 et 1982 puis une fouille d'une surface de 11 m^2 en 1987 au cœur de la zone de prospection d'E. redondo (fig. 131).

Un seul niveau archéologique a été identifié (niveau 1). La partie inférieure d'une épaisseur de 20 à 25 cm contient des indices d'occupation humaine mais c'est la partie centrale du niveau 1, d'une épaisseur de 25 à 30 cm, qui livre un effectif très élevé de restes d'industrie préhistorique. On y observe un enrichissement progressif de matière organique, avec des indices 'fort' et 'très fort' d'activité anthropique sur la position la plus haute de cette partie centrale du niveau 1 (com. I. Barandiarán) qui témoignent de l'installation de foyers et de l'abandon de matériaux organiques bien qu'aucun reste macroscopique ne soit conservé. Trois datations thermoluminescence ont été obtenues sur des éclats de silex provenant de l'horizon central du niveau 1 par le laboratoire de datation et de radiochimie de l'Université de Madrid. Avec 34 862 ± 3344, 20 240 ± 2597 et 28 024 ± 3616 B.P., les dates obtenues sont toutes supérieures au vingtième millénaire avant le présent et sont conformes à une attribution gravettienne malgré l'imprécision relative à la méthode. Enfin, au-dessus de cette occupation principale, un sous-niveau 1 supérieur a été individualisé avec des indicateurs d'activité anthropique 'faible' et 'très faible' ainsi que des phénomènes localisés de percolation. Ce sous-niveau supérieur d'une épaisseur de 20 à 30 cm a livré un assemblage très réduit où coexiste une majorité de matériel similaire à celui de l'horizon central du niveau 1 et des indices préhistoriques holocènes.

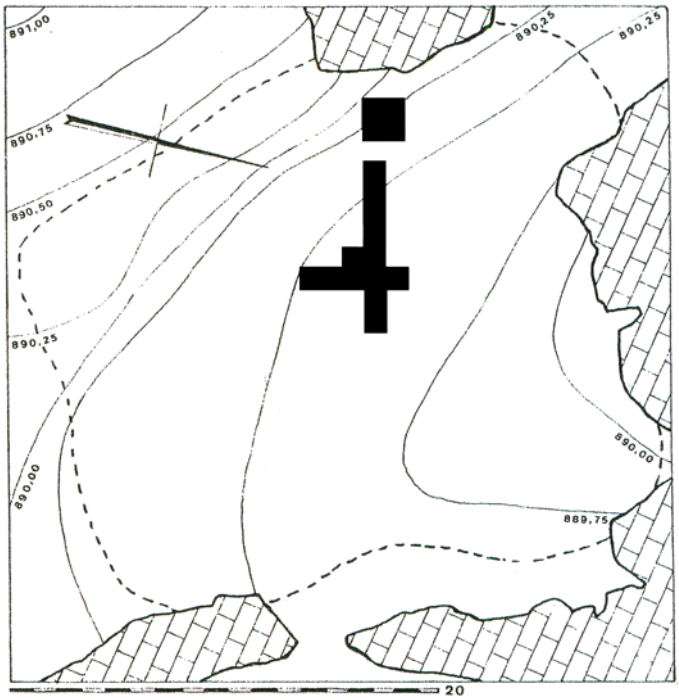


Fig. 131 – Représentation simplifiée du gisement avec l'aire occupée par l'atelier (délimitée par des traits pointillés) et la superficie fouillée sur 15 m² (en noir). D'après Barandiarán, Beneitz, Cava, 2007.

Si l'atelier de taille moustérien de Mugarduia Norte a été publié (Barandiarán et Montes, 1992) et qu'une identification détaillée des affleurements et des caractères lithologiques du silex d'Urbasa a été réalisée (Tarriño, 2001, 2004, 2006), le site de Mugarduia Sur, quant à lui, n'est connu que sous la forme de quelques informations concises sur la campagne de fouille, de simples allusions nominales et d'un premier article sur le matériel collecté en surface (Barandiarán, Beneitz, Cava, Millán, 2007). Une monographie dirigée par I. Barandiarán et A. Cava est néanmoins en cours de préparation. Réunissant des spécialistes de Géologie, de Palynologie, de Lithologie, d'Anthracologie, de Paléoclimatologie, de Technologie lithique, de Datation thermoluminescence et de Tracéologie, cette dernière devrait être publiée dans les années à venir.

B. Présentation synthétique du corpus.

Selon les inventaires provisoires réalisés par I. Barandiarán et A. Cava, le matériel archéologique récupéré dans les sondages se répartit en 185 outils, 10354 produits de débitage, 111 nucléus et/ou nodules et 6 "percuteurs" de grès. 44 960 pièces ont été collectées lors de la fouille de 1987 dont 3 955 issues de la partie superficielle touchée par les travaux et 41 005 provenant des dépôts intacts. Pour l'instant, la fouille du niveau 1 a donné dans sa

globalité plus de 53 000 produits de débitage, près de 400 nucléus et plus de 1100 supports retouchés (Barandiarán, Beneitz, Cava, Millán, 2007).

Toujours selon les inventaires provisoires réalisés par I. Barandiarán et A. Cava, le matériel de surface collecté par E. Redondo à Mugarduia Sur (conservé au musée de Navarre à Pampelune) se compose de 980 outils, entre 1200 et 1500 nucléus, entre 12 000 et 15 000 produits laminaires relativement entiers, entre 500 et 700 produits d'avivage et à crête et 8 percuteurs (une enclume/percuteur en ophite et 7 galets de grès). Les outils (tabl. 30) sont dominés par les grattoirs (G11 et G12). Ces derniers sont majoritairement sur bout de lame épaisse mais aussi sur gros éclat. Suivent, par ordre décroissant, les pièces à dos, les éclats retouchés, les troncatures et les denticulés. Les troncatures sont principalement rectiligne droite. Les burins (B1, B2 et B3) et les becs représentent ensuite le troisième groupe d'outils quantitativement le plus important. Les lamelles à dos sont absentes bien que quelques lamelles à retouche marginale aient été collectées.

		N
éclat retouché	R	123
Pointe simple	P	14
Grattoir	G	263
Denticulé	D	95
Abrupte indifférencié	A	28
Troncature	T	110
Bec	Bc	40
Pointe à dos	PD	103
Lame à dos	LD	91
Bipointe à dos	BPD	31
Pointe à dos tronqué	PDT	7
Lame à dos tronqué	LDT	5
Bitroncature	BT	1
Burin	B	47
Foliacé	F	12
Pièce esquillé	E	10
Total		**980**

Tabl. 30 – Décompte provisoire des outils de la collection E. Redondo. D'après I. Barandiarán et A. Cava.

C. Plan d'étude.

Le site de Mugarduia Sur représente à ce jour la collection gravettienne la plus importante du nord de l'Espagne. Avant la découverte de ce gisement à la fin des années 1970, c'est le niveau F de Bolinkoba et ses 670 outils qui offrait l'assemblage gravettien le plus dense. Ce sont les collectes de surface d'E. Redondo que nous présentons dans le cadre de cette thèse, dans l'attente d'une étude totale du site de Mugarduia Sur.

Les pièces à dos de Mugarduia sont dominées par les pointes à dos dont les caractères morpho-techniques singuliers accrochent d'autant plus le premier regard que ces pièces sont rares dans la corniche cantabrique. Si la quantité importante de pointes à dos constitue une des singularités de Mugarduia Sur, l'absence des burins de Noailles est également frappante étant donné l'attribution exclusive de tous les autres sites gravettiens du Pays Basque au faciès à Noailles. La proximité immédiate de la meilleure source d'approvisionnement en silex de la région est un paramètre

Fig. 132 – Vue du plateau d'Urbasa.
D'après www.retenia.es/personales/jcouso/urbasa.hthm

important qui aiguillonne l'esprit vers la précaution interprétative lors des conclusions finales de l'étude de l'assemblage lithique. La situation géographique particulière sur un point élevé (presque 900 m.s.n.m.) en est un autre (fig. 132). Par bien des égards, Mugarduia Sur est « le Corbiac espagnol ». Le plateau d'Urbasa offre dans sa partie septentrionale les meilleurs gisements de silex de la région aussi bien par l'étendue des affleurements (plusieurs km) que par la dimension importante des nodules. A l'instar de Corbiac, Mugarduia Sur est un gisement gravettien dont l'importance dépasse le simple atelier de taille satellite, complémentaire d'une occupation principale. Il réunit d'autres activités domestiques et présentait, sans doute, des occupations gravettiennes prolongées. A la stratigraphie simple et l'individualisation d'un niveau unique caractérisé par la sur-représentation des produits de débitage, répond une complexité dans l'interprétation de l'homogénéité du matériel archéologique (combien et quel faciès sont représentés ?), du système socio-économique (jusqu'à quel point les modalités opératoires sont représentatives du patrimoine technique) et de l'attribution chronoculturelle. Ces difficultés sont liées entre elles et se répondent selon un effet miroir qui, s'il n'est pas propre aux ateliers de taille par nature, l'est au moins par son degré de problématique. Gardons enfin à l'esprit que l'étude que nous proposons repose sur une récolte de surface qui, bien que très soignée, n'en présente pas moins des biais potentiels.

D. Les armatures.

Introduction.

L'assemblage de pièces à dos de Mugarduia (tabl. 31) peut être divisé en deux grands ensembles. Le premier (A) regroupe les armatures proprement dites constituées en très grande majorité par des pointes à dos mais aussi par une très faible proportion de lamelles à retouche marginale.

Le deuxième ensemble (B) contient des pièces à dos ou à retouche marginale dont l'intention est moins claire mais où l'hypothèse d'une recherche d'armature peut être écartée. Ces pièces à dos peuvent être des objets finis sans finalité économique claire, des pièces terminées avec une finalité économique autre que celle d'armature (une utilisation comme couteau est envisageable), des pièces non terminées (bris lors du façonnage du dos) sans finalité économique claire, des pièces non terminées (bris lors du façonnage du dos) avec une finalité économique autre que celle d'armature.

	N
A - Armatures	175
Pointe à dos/Micropointe à dos entière et fragment	*167*
Lamelle à retouche marginale	*8*
B - Produits où l'intention d'une recherche d'armature ne peut pas être envisagée	68
Pièce à dos	*59*
Pièce à retouche marginale	*9*
Total	*68*
C - Divers	4
Total	**247**

Tabl. 31 – Les pièces à dos et les produits laminaires et lamellaires à retouche marginale de Mugarduia. Collection E. Redondo.

Les types d'armatures représentés.

Les pointes à dos sont le principal type d'armature recherché. Seules huit lamelles à retouche marginale lui sont associées (tabl. 32). Ces lamelles possèdent toutes une retouche marginale directe totale d'un bord (4 du bord droit, 3 du bord gauche, 1 des deux bords) ainsi qu'une retouche partielle ou totale, inverse ou directe du bord opposé dans certains cas. Cinq lamelles sont entières ou presque (fig. 133 – n° 3 et 4). La morphologie de leur extrémité distale n'est ni naturellement effilée ni intentionnellement appointée ce qui corrobore les observations effectuées sur les lamelles d'Isturitz et de Brassempouy. Leur longueur gravite autour de 3 cm, leur largeur autour de 8 mm et leur épaisseur autour de 2 ou 3 mm. Elles ont toutes été confectionnées dans du silex local d'Urbasa. Ces lamelles, bien qu'en nombre restreint, possèdent un intérêt particulier pour comprendre le système d'armement gravettien puisque trois d'entre elles semblent porter des stigmates diagnostiques d'une utilisation en armature de projectile. La première porte des ébréchures latérales d'utilisation associées à une fracture en plume dans la partie proximale (fig. 133 – n° 4). La deuxième possède une fracture en marche plane de 2 mm dans sa partie distale. Enfin, la troisième porte une fracture en marche burinante de 2 mm dans sa partie proximale qui se poursuit en légère fissuration. L'extrémité distale est esquillée sur chacune des deux surfaces inférieures et supérieures (fig. 133 – n° 3).

	N
Pointe à dos entière ou presqu'entière	93
Fragment proximal	27
Fragment mésial	26
Fragment distal	9
Fragments proximal/distal ?	12
Total Pointe à dos	167
Lamelle à retouche marginale	8
Total	**175**

Tabl. 32 – Les armatures de Mugarduia. Collection E. Redondo.

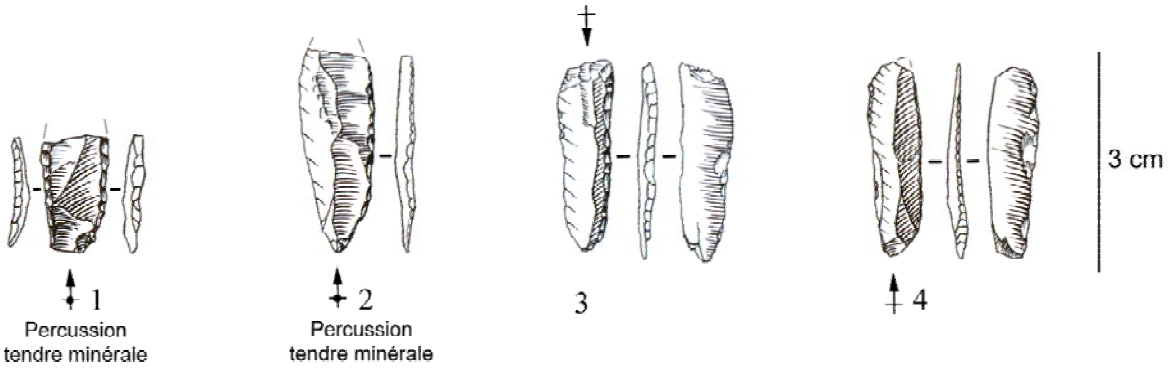


Fig. 133 – Mugarduia Sur : lamelles à retouche marginale. Collection E. Redondo.

Le groupe des pointes à dos est d'une approche un peu délicate de par les conditions de collecte en surface, le contexte d'atelier de taille et le flou chronoculturel afférant. Nous commençons l'étude par l'identification des matières premières et des fractures complexes de manière à écarter les pointes qui ont pu être potentiellement confectionnées en dehors du site et aborder au plus près le concept recherché sur le lieu même de l'atelier de taille et, par conséquent, la question de l'homogénéité de l'assemblage.

Bien que le site soit situé à quelques dizaines de mètres des premiers affleurements de silex d'Urbasa, certaines pointes ne sont pas confectionnées sur du silex local : sur les 93 pièces à dos entières, 79 sont confectionnées en silex d'Urbasa et 14 sont en silex exogène ou indéterminé (tabl. 33). Des liens forts avec le Nord sont attestés par la présence de silex davantage littoral (Flysch) mais aussi de silex provenant du versant nord des Pyrénées avec l'identification certaine du silex noir de Tercis (si l'identification sur la pointe à dos entière n'est pas certaine, elle est avérée sur un fragment de pointe et surtout par la présence d'une lame à dos rectiligne).

Matière première		N
Silex local	Silex d'Urbasa	79
Silex du Sud	Treviño	2
Silex du Nord, davantage littoral	Flysch d'Irun	2
	Flysch littoral (Bilbao ou Biarritz)	2
Silex du nord des Pyrénées	Tercis ?	1
	Chalosse ou Urbasa ?	3
Indéterminé	Indéterminé - Salies probable	2
	Indéterminé - Chalosse possible	1
	Indéterminé	1
Total		**93**

Tabl. 33 – Distribution des matières premières au sein des pointes à dos entières. Collection E. Redondo.

Cette présence de silex lointain peut alimenter trois hypothèses : soit l'assemblage est homogène ce qui induit que nous sommes en présence d'un site dont la fonction dépasse le simple atelier de taille, hypothèse corroborée par la présence de nombreux outils (et notamment des grattoirs) ; soit l'assemblage est un palimpseste de plusieurs niveaux d'occupation de fonction et/ou de faciès culturel différents (atelier de taille, habitat, halte de chasse), hypothèse qui peut être envisagée étant donné l'identification de pièces rapportées à des occupations holocènes dans la partie supérieure du niveau 1 lors de la fouille de 1987 ; soit, et cette hypothèse nous paraît la plus probable, nous sommes en présence d'un assemblage homogène pollué de manière anecdotique par quelques indices d'occupations plus ou moins dissociées dans le temps.

L'étude diagnostique portée sur l'assemblage de pointes à dos entières ou presqu'entières révèle que cinq pièces portent des fractures complexes. Trois sont en silex d'Urbasa. Trois pièces portent une fracture en plume plane de plus de 3 mm. Une pièce porte une fracture en plume burinante de 14 mm. Enfin, une pointe porte un ensemble de trois fractures complexes à l'une de ses extrémités particulièrement diagnostique d'une utilisation en armature de projectile : une fracture en marche plane de 4 mm sur la face supérieure ainsi qu'une fracture en plume burinante de 3 mm et une fracture en plume plane sur la face inférieure (fig. 27 – n° 6). Une seule fracture complexe (en plume plane de plus de 3 mm) a été observée sur l'ensemble des fragments proximaux, mésiaux et distaux. En conclusion, l'utilisation puis l'abandon d'au moins une partie des pointes en armature de projectile est associée de manière incontestable avec une large majorité de pointes abandonnées sur l'atelier de taille en cours de fabrication.

Sur 167 pointes à dos, 93 sont entières ou presqu'entières soit 56 %. Cette proportion est particulièrement importante pour un atelier de taille mais elle peut être la conséquence d'une récolte partielle par E. Redondo. Nous avons rangé une certaine partie des fragments dans la catégorie indéterminée (fragment proximal/distal ?) car, à l'instar des observations réalisées sur les pointes des Vachons d'Isturitz, il est parfois difficile de trancher entre un fragment proximal et un fragment distal suite à une recherche générale de symétrie selon un axe vertical joignant les deux extrémités qui entraîne ainsi un appointage de la base.

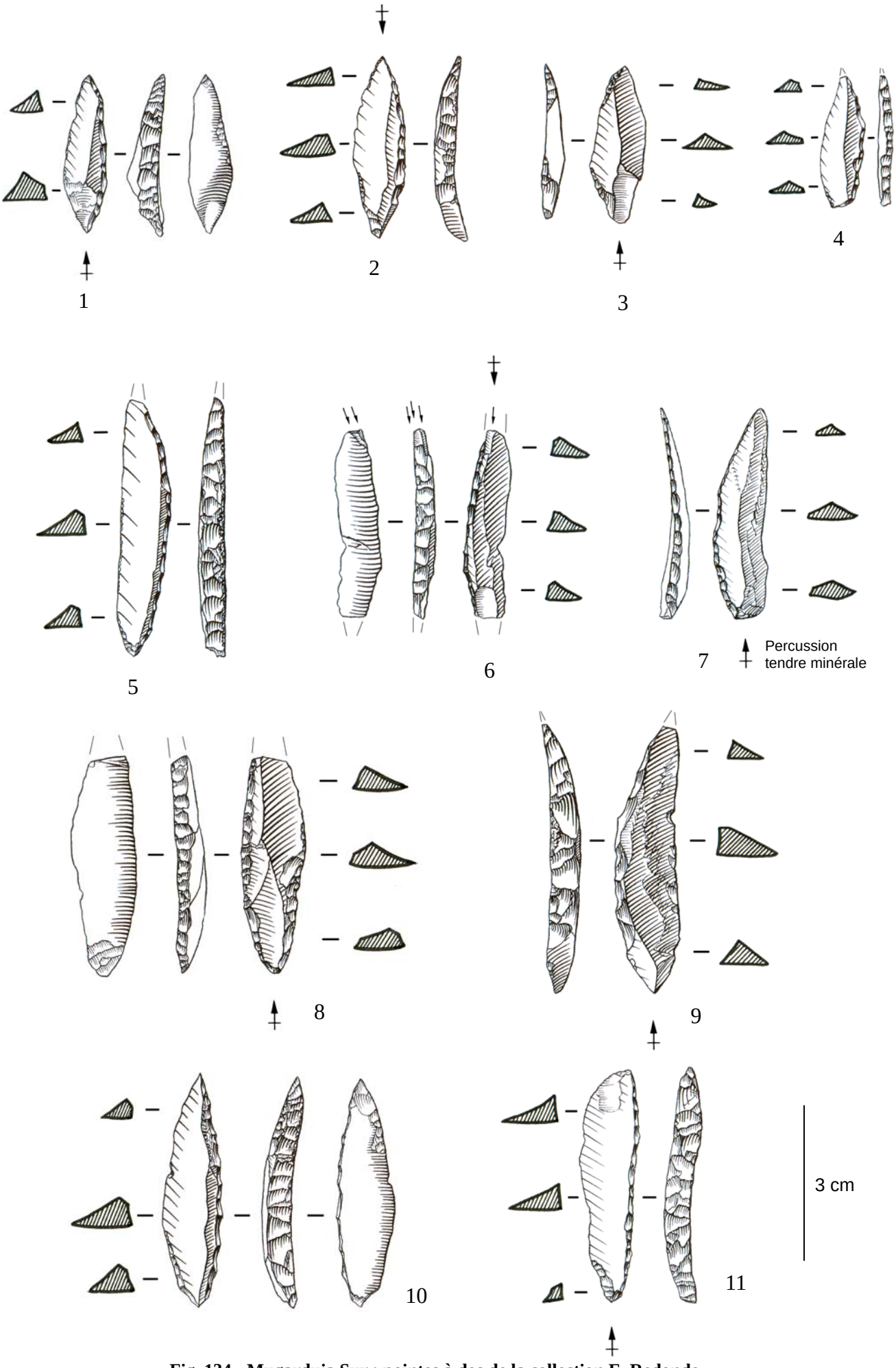


Fig. 134 - Mugarduia Sur : pointes à dos de la collection E. Redondo.

Les supports laminaires sur lesquels sont façonnées les pointes possèdent souvent une légère courbure ainsi qu'une légère torsion en partie proximale (fig. 134 – n° 7). Leurs bords et leurs nervures convergent en partie distale. La répartition des pointes entières ou presqu'entières selon leur latéralisation bascule au profit du façonnage du dos sur le bord gauche puisque sur 79 pointes en silex d'Urbasa, 41 sont senestres, 29 sont dextres, 2 possèdent deux dos, 7 ont une latéralisation indéterminable. Cette latéralisation préférentielle à gauche (51 % des pointes sont latéralisées à gauche contre 37% à droite) est, à notre connaissance, inédite dans un contexte gravettien. Les longueurs des pointes à dos entières oscillent entre 23 et 55 mm. (fig. 135).

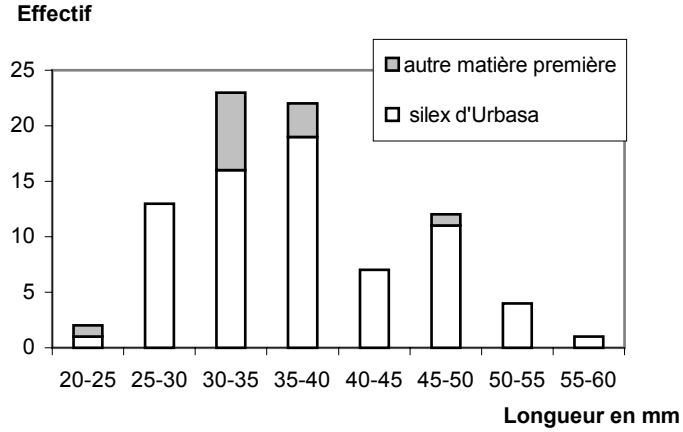


Fig. 135 – Distribution en mm. des longueurs des 84 pointes à dos entières de Mugarduia Sur. Collection E. Redondo, musée de Navarre, Pampelune.

La distribution des longueurs est bimodale puisque l'essentiel de la production se concentre autour de deux gabarits : d'une part, des pointes dont les longueurs sont situées entre 30 et 40 mm et, d'autre part, des pointes dont les longueurs sont situées entre 45 et 50 mm (fig. 135). La longueur de la majorité des pointes à dos oscille cependant entre 30 et 40 mm avec une moyenne et une médiane respectivement de 37 et de 36 mm. La largeur et l'épaisseur (fig. 136 et 137) suivent, par contre, une distribution unimodale avec, respectivement, une concentration entre 9 et 12 mm pour les largeurs (avec une moyenne et une médiane à 10 mm) et entre 5 et 6 mm pour l'épaisseur (avec une moyenne à 4,3 mm et une médiane à 4 mm).

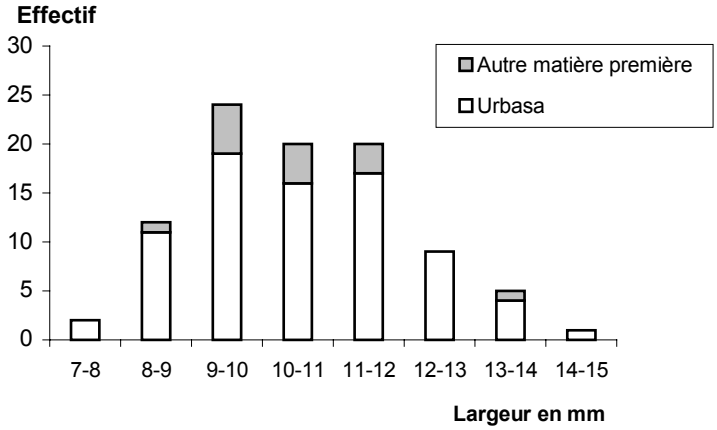


Fig. 136 – Distribution en mm des largeurs des 93 pointes à dos entières ou presqu'entières de Mugarduia Sur. Collection E. Redondo, musée de Navarre,

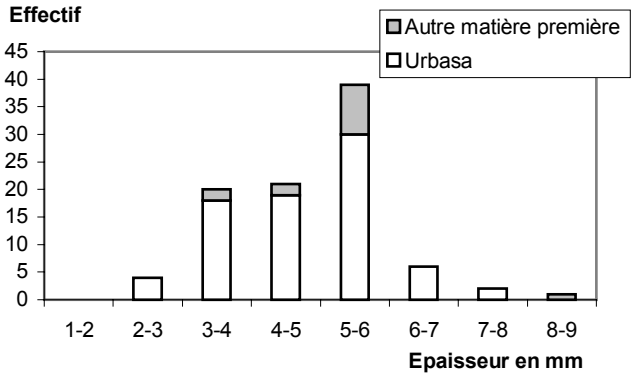


Fig. 137 – Distribution en mm des épaisseurs des 93 pointes à dos entières ou presqu'entières de Mugarduia Sur. Collection E. Redondo, musée de Navarre,

Le dos est majoritairement confectionné par retouche directe mais aussi, parfois, par retouche croisée notamment en ce qui concerne les extrémités. Celui-ci est toujours convexe et réalisé par percussion. L'abattage du dos est très majoritairement total. Le bord opposé est rarement retouché excepté dans sa partie proximale où une retouche directe abrupte ou semi-abrupte vient souvent appointer la base dans un effet de symétrie au dos par rapport à un axe vertical. Sur les 79 pointes entières en silex d'Urbasa, 39 ne portent aucune retouche du bord opposé (fig. 134 – n° 5 et 9), 32 possèdent une légère retouche proximale directe marginale, semi-abrupte ou abrupte appointant la base (fig. 134 – n° 2, 4, 5, 10, 11), 5 pièces possèdent une retouche marginale de leur bord opposé (fig. 134 – n° 8), le plus souvent directe, parfois inverse (1 cas), continu ou discontinu et 3 pièces portent une retouche directe totale semi-abrupte. Les bases sont quasi-systématiquement appointées mais il existe un exemple de base retouchée par troncature rectiligne. Enfin, les retouches inverses rasantes (fig. 134 – n° 8 et 10) des extrémités sont exceptionnelles puisqu'elles sont uniquement représentées par deux exemplaires (1 exemple de retouche inverse rasante proximale et 1 exemple de retouche distale).

Les 14 exemplaires de pointes entières en silex exogènes ou indéterminés dévoilent les mêmes intentions morphotechniques (fig. 135, 136, 137). Les procédés techniques sont légèrement plus variés avec notamment d'autres modalités de retouche de la base (1 cas de base façonnée par troncature oblique rectiligne, 1 cas de base façonnée par troncature oblique concave, 1 cas de base arrondie par retouche abrupte) et deux exemples de pièces possédant deux dos. Finalement seules deux pièces similaires par leurs caractéristiques morphotechniques semblent s'éloigner du modèle recherché. Leur support sont très réguliers (nervures rectilignes parallèles) et non convergents. Leur dos est tronqué dans le tiers distal. Enfin, ce sont les deux seules pièces fabriquées dans une variété littorale de Flysch (provenant de Bilbao ou de Biarritz). Ces pièces pourraient représenter une contamination par un autre niveau chronoculturel (Azilien ?).

En conclusion, l'ensemble des pièces (aussi bien en silex exogène qu'en silex d'Urbasa) dévoile une grande homogénéité morphotechnique. Seules les deux pièces à dos en Flysch d'Irun semblent représenter une possible contamination. la morphologie générale recherchée est très clairement lancéolée c'est-à-dire construite selon un effet de symétrie selon un axe vertical joignant les deux extrémités, avec une largeur maximale dans le tiers proximale de la hauteur de telle manière que la partie distale soit plus effilée que la partie proximale. Dans cette recherche géométrique, la convergence distale naturelle des bords des supports laminaires est exploitée au maximum lors de l'étape d'appointage des extrémités

comme l'illustre un exemple de pointe dont le dos n'est pas total mais simplement aménagé par troncature oblique de chacune des deux extrémités (fig. 134 – n° 3). Seule la partie proximale du bord opposé au dos est assez régulièrement aménagée.

Les autres pièces à dos ou à retouche marginale.

L'ensemble des autres pièces à dos se répartit de la manière suivante :

Pièce à dos	Pièce à dos partiel	entière ou presqu'entière	20
		fragmentée	10
		Total	30
	Pièce à dos total	entière ou presqu'entière	9
		fragmentée	20
		Total	29
Pièce à retouche marginale	Produit laminaire à retouche marginale	entier ou presqu'entier	2
		fragmenté	6
		Total	8
	Produit lamellaire à retouche marginale	entier ou presqu'entier	1
		Total	1
Divers			4
Total			**72**

Tabl. 34 – Les autres pièces à dos et à retouche marginale de Mugarduia Sur. Collection E. Redondo.

La plupart de ces pièces sont confectionnées sur des supports légèrement courbes, torses en partie proximale et convergents en partie distale à l'instar des observations réalisées sur les supports des pointes à dos. Mais leurs supports sont de plus grandes dimensions, plus épais et quasi-systématiquement plus irréguliers. Leur courbure est plus prononcée, les bords et les nervures plus sinueux (fig. 138 – n° 2 et 3). Certains sont en partie corticaux (6 exemplaires).

Ces pièces semblent avoir été réalisées sur les produits les moins réguliers issus d'une chaîne opératoire où les meilleurs supports ont été sélectionnés pour les pointes à dos. Ainsi, sur les 20 pièces à dos partiel entières ou presqu'entières, 13 sont confectionnées sur des supports courbes, torses et convergents en partie distale. Derrière leur irrégularité plus accentuée par rapport aux supports de pointes à dos, nous retrouvons les mêmes intentions morphotechniques. Sur les 9 pièces à dos total entières, 8 possèdent un dos courbe.

L'unique exemplaire divergent (une lame à dos rectiligne) est d'ailleurs confectionnée sur un support plus régulier (bords et nervures centrales parallèles) en silex noir de Tercis. Par la rectitude et la régularité de son support, la morphologie de son dos et le type de silex employé, cette lame à dos contraste avec les autres pièces. Elle a probablement été apportée sur le site dans une trousse à outils (fig. 139).

D'autre part, sur les 9 pièces à dos total entières, 6 ne portent pas de retouche sur le bord opposé au dos et 3 portent une légère retouche directe semi-abrupte en partie proximale similaire à celle observée sur les pointes à dos (fig. 138 – n° 2). Nous retrouvons cette recherche de symétrie sur la vingtaine de pièces à dos partiel entières (fig. 138 – n° 3 et 4). 12 de ces pièces possèdent en effet un dos partiel en partie distal créant ainsi une extrémité

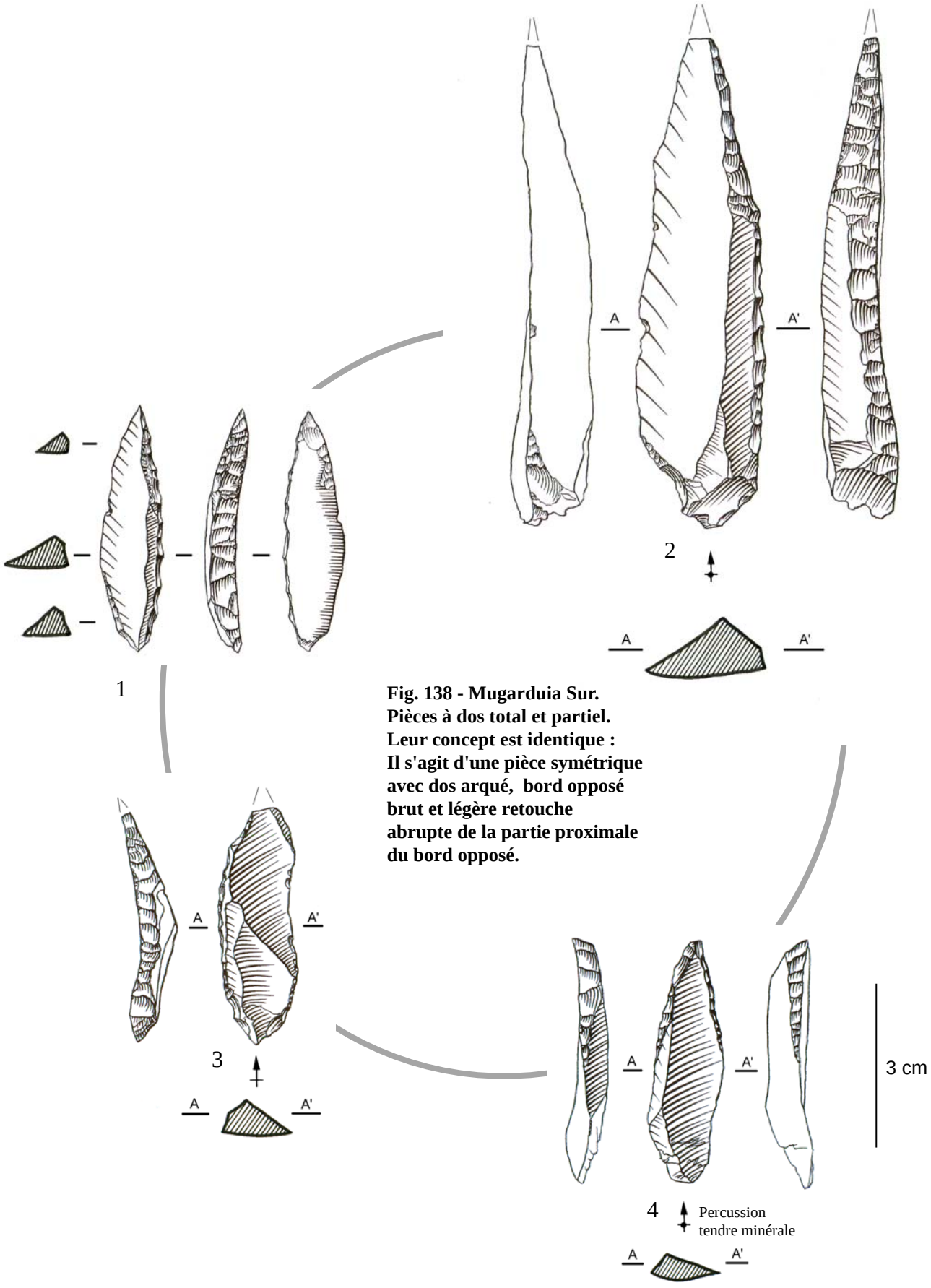


Fig. 138 - Mugarduia Sur.
Pièces à dos total et partiel.
Leur concept est identique :
Il s'agit d'une pièce symétrique avec dos arqué, bord opposé brut et légère retouche abrupte de la partie proximale du bord opposé.

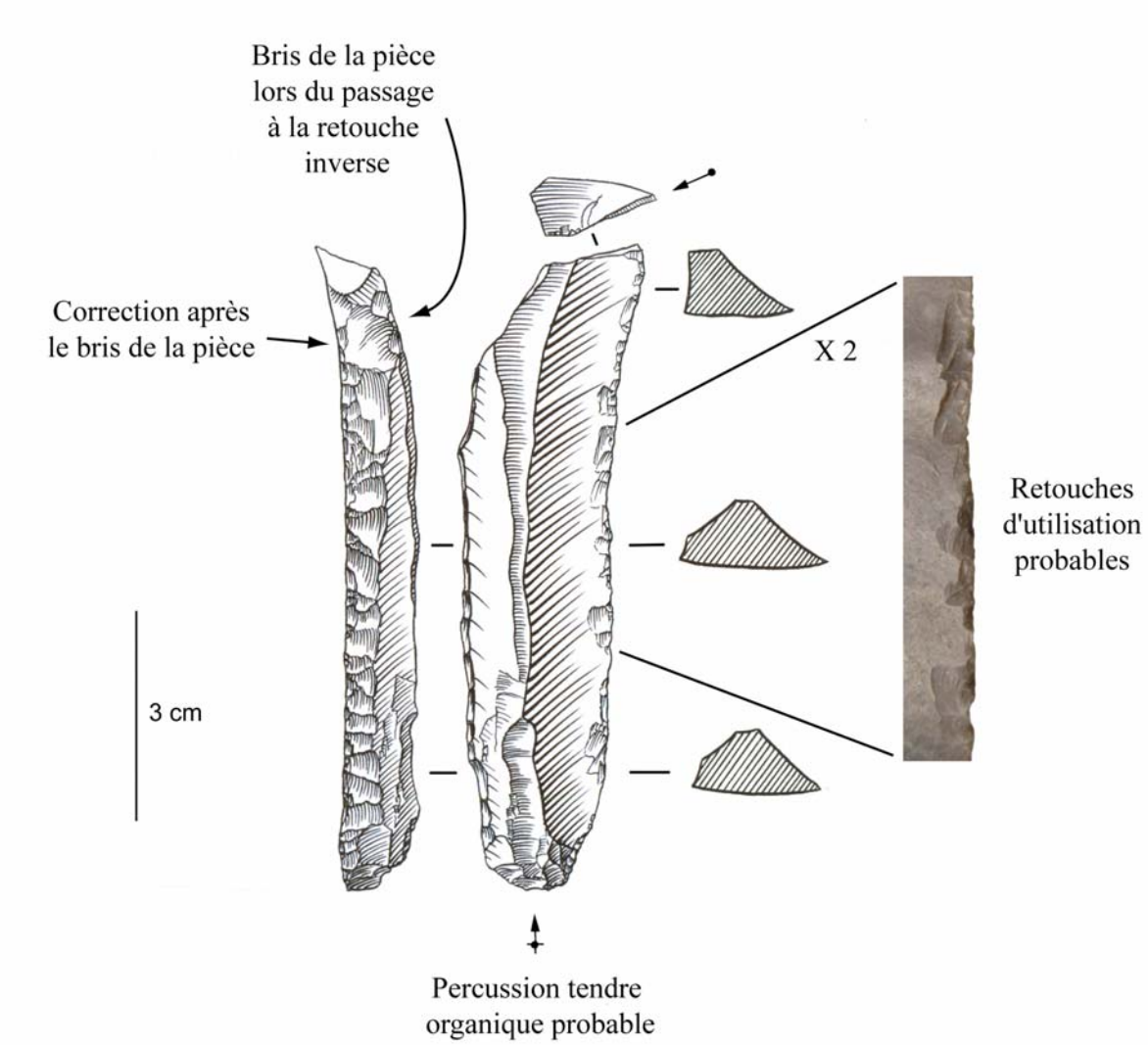


Fig. 139 - Lame à dos rectiligne en silex noir de Tercis.
Elle a probablement été importée sur le site de Mugarduia Sur au sein d'une trousse à outils.

appointée dans un effet de symétrie avec le bord opposé naturel ; 4 pièces portent une légère retouche directe dans leur partie proximale, de délinéation oblique de manière à appointer la base et/ou à corriger la torsion du support (début de façonnage du dos ou retouche du bord opposé dans le but d'appointer et/ou de corriger la torsion de la base avant le début du façonnage du dos ?) ; 2 pièces portent une troncature distale oblique mais sans symétrie avec le bord opposé (pièces à dos déjetée). Enfin, les deux pièces restantes sont irrégulières et ne semblent pas présenter une recherche de morphologie particulière.

Si la majorité de ces pièces à dos possèdent probablement une fonction de couteau (fig. 138 – n° 2), la vocation économique de certaines pièces entières et terminées est problématique (fig. 138 – n° 4). Ne pouvant pas être classées à l'aide de la typologie classique ce qui est néanmoins prévisible dans un contexte où la matière première est abondante, leur fonction est énigmatique. Les futures études tracéologiques apporteront des éléments de réflexion essentiels. Dans l'immédiat, il est intéressant de souligner que si ces pièces possèdent des analogies convaincantes avec les pointes à dos, tant du point de vue du support utilisé (support courbe, légèrement torse et convergent en partie distale), que du concept

morphotechnique recherché (symétrie et appointage distal et proximal) et des modalités de retouche (retouche directe semi-abrupte proximale du bord opposé, dos épais avec abattage total par percussion à l'aide d'une retouche directe), elles contrastent considérablement par la médiocrité des supports utilisés. A l'instar des problématiques soulevées dans un contexte similaire d'atelier de taille à Tercis, certaines pièces à fonction assez énigmatique semble argumenter l'existence d'une production sans finalité économique et axée davantage sur l'apprentissage, l'enseignement et/ou l'entretien d'un savoir-faire. Néanmoins, aucune maladresse n'est observable dans la phase de retouche des supports. Il est pour l'instant difficile de préciser la nature de ces pièces.

En conclusion, par la dimension importante et/ou l'irrégularité de leur support, ces pièces à dos ne rentrent pas dans un schéma opératoire de fabrication de pointe à dos. Mais si leur finalité économique est ambiguë, les caractéristiques techniques des supports ainsi que les modalités de retouche employées sont intéressantes en ce qu'elles soulignent la grande homogénéité de la série. Il apparaît clairement que l'ensemble des supports des différentes pièces à dos en silex d'Urbasa sont issus d'un même schéma opératoire de production. Une observation rapide des outils montre d'ailleurs que certains de leurs supports sont également associés à ce schéma opératoire.

E. Les modalités opératoires de production.

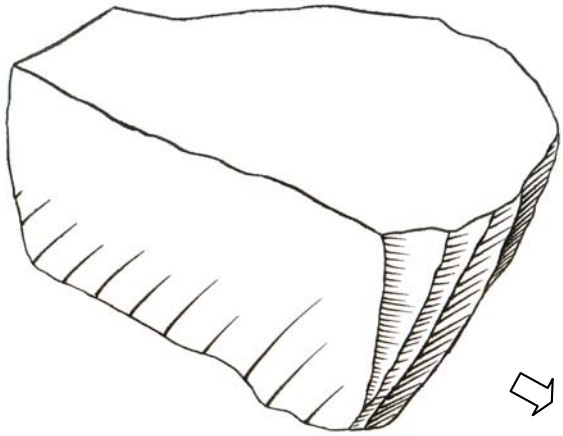
Etant donné la quantité déroutante de matériel récolté par E. redondo (plus d'un millier de nucléus), nous exposons une première approche qualitative sans décompte provisoire.

Un premier aperçu des nucléus provenant des fouilles de 1987 et de ceux associés aux outils de la collection E. Redondo et conservés à Pampelune, démontre une correspondance évidente avec le débitage du Gravettien à Noailles tel qu'il a été décrit à Isturitz et à Brassempouy.

La première analogie réside dans le caractère rapide du débitage laminaire, sans réelle phase de préparation ou du moins avec une phase de préparation des blocs ou des éclats de silex qui fusionne avec le début de l'étape de plein débitage (fig. 141). La recherche de tables rectilignes cintrées, l'utilisation de plans sécants avec un débitage opposé-décalé, qui induit, par conséquent, une utilisation très mince de procédés de réfection autres que l'auto-entretien assure l'identité entre les modalités de Mugarduia et celles observées dans les deux super-sites à Noailles (fig. 141, 142, 144, 145). Enfin, dans chacun des trois sites, les plans de frappe sont très souvent lisses et peu inclinés. L'angulation entre la table et le plan de frappe avoisine souvent les 90°.

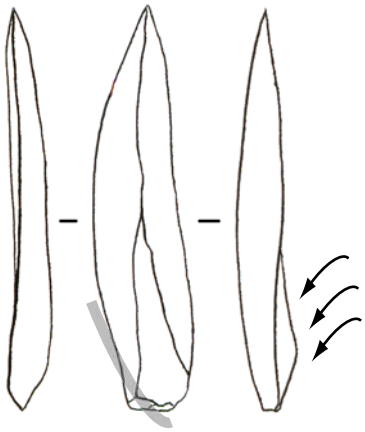
Le débitage est très majoritairement unipolaire avec des réimplantations de table sur l'ancien plan de frappe ou au dos de l'ancienne table (fig. 145). Certaines tables sont réimplantées selon un axe perpendiculaire au plan de la première, procédé dont nous avions identifié la présence de manière marginale sur le site d'Isturitz. Les nucléus bipolaires à tables opposées au sens strict et opposées-décalées sont plus rares.

Certes, les nucléus abandonnés à Mugarduia sont de dimensions généralement plus importantes que dans les deux super-sites. De très nombreux nucléus mesurent entre 4 et 5 cm en fin d'exploitation mais aussi entre 6 et 7 cm voir 10 cm (fig. 143). Mais le contexte en atelier explique raisonnablement la différence dans les seuils d'abandon.



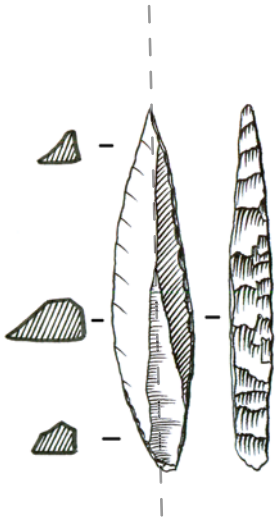
1 - Extraction d'un support courbe et légèrement torse en partie proximale à partir d'un nucléus carénoïde.

Les produits laminaires les plus réguliers et les plus minces sont utilisés comme supports de pointe à dos, les autres comme supports d'outils domestiques.



2 - Correction du caractère torse et régularisation du bord opposé par retouche directe le plus souvent semi-abrupte.

3 - Façonnage d'un dos convexe par retouche majoritairement directe à la percussion.



4 - Pointe à dos terminée :

- dos épais (5 mm) avec abattage total
- symétrie selon un axe vertical
- forme lancéolée (largeur maximale atteinte dans le tiers proximal).

Fig. 140 - Schéma opératoire de fabrication de pointes à dos. Mugarduia Sur. Collection E. Redondo.

Néanmoins, et c'est ici où la collection de Mugarduia prend toute sa singularité, une modalité inconnue à Isturitz et à Brassempouy se révèle dans les collectes de surface d'E. Redondo ainsi que dans les fouilles récentes. Sur plusieurs nucléus on peut observer un débitage qui utilise une des faces courtes des éclats au détriment des faces longues qui sont quant à elles utilisées comme plan de frappe (fig. 144). L'installation de la table dans une des faces courtes s'accompagne d'une recherche de convergence en partie distale de la table laminaire qui corrobore les observations réalisées sur les pointes à dos (support courbe et torse en partie proximale). Cette recherche de convergence distale de la table laminaire semble être appliquée dans l'objectif d'extraire des supports à pointes à dos naturellement effilés, morphologie qui permet de minimiser l'étape d'aménagement du support par retouche appointante. Les bords opposés au dos des pointes sont en effet fréquemment laissés bruts (fig. 140).

Une question intéressante mais à laquelle il nous paraît difficile de répondre pour l'instant concerne les raisons de l'exploitation d'une face courte avec un débitage rapide convergent. L'intention se focalise t-elle sur la morphologie des supports laminaires ou sur la rapidité du débitage, économie de moyen qui pourrait déterminer une préférence pour l'exploitation d'une face courte et convergente ? Autrement dit, quel sens prend le déterminisme ? L'intention première est-elle d'obtenir des supports courbes et torses ou est-elle plutôt d'optimiser le compromis coût/bénéfice ce qui induit, étant donné la dimension importante des éclats de silex, l'exploitation d'une face courte, étroite et convergente ? En amont, le déterminisme premier peut également être la volonté de fabriquer des pointes à dos de petit gabarit rendant par là-même acceptable, dans le cas d'une exploitation de nucléus à structure volumétrique carénoïde, la courbure finale des supports.

Si le tailleur souhaite fusionner la phase de préparation du support de nucléus avec la phase qui correspond au début du plein débitage pour rester dans cet esprit d'un débitage rapide à produits laminaires rectilignes avec un emploi minimal des procédés de réfection, l'implantation de la table dans une face longue nous paraît moins économe en procédés techniques.

Quelle que soit la cause, l'aspect général carénoïde des nucléus est la singularité de Mugarduia Sur qui, si elle diffère du comportement technique classique du Gravettien à Noailles d'Isturitz et de Brassempouy par la conception volumétrique, s'intègre parfaitement dans la mentalité des gravettiens des Pyrénées par l'économie des procédés d'implantation de la table et des procédés de réfection. Le lien avec la matière première est ici triplement primordial, de par le contexte particulier en atelier de taille d'une part, de par l'exploitation du gîte le plus prolifique et des blocs de silex les plus volumineux du nord de l'Espagne d'autre part, et enfin de par le comportement plus général des gravettiens vis-à-vis de la matière première disponible, qui se caractérise par une transformation minimale de la morphologie initiale des blocs et des éclats utilisés comme support de nucléus.

Contrairement à Brassempouy et Isturitz, on ne retrouve pas un manque de soin aussi important qui se manifesterait par l'utilisation systématique d'un percuteur dur en fin d'exploitation. Assez souvent, les nucléus sont abandonnés à un stade dimensionnel au-delà du seuil de 4-5 cm alors qu'ils continuent à être exploités après ce seuil de manière plus négligée dans les deux super-sites.

Quelques nucléus sont maintenant présentés accompagnés de leur description systématique :

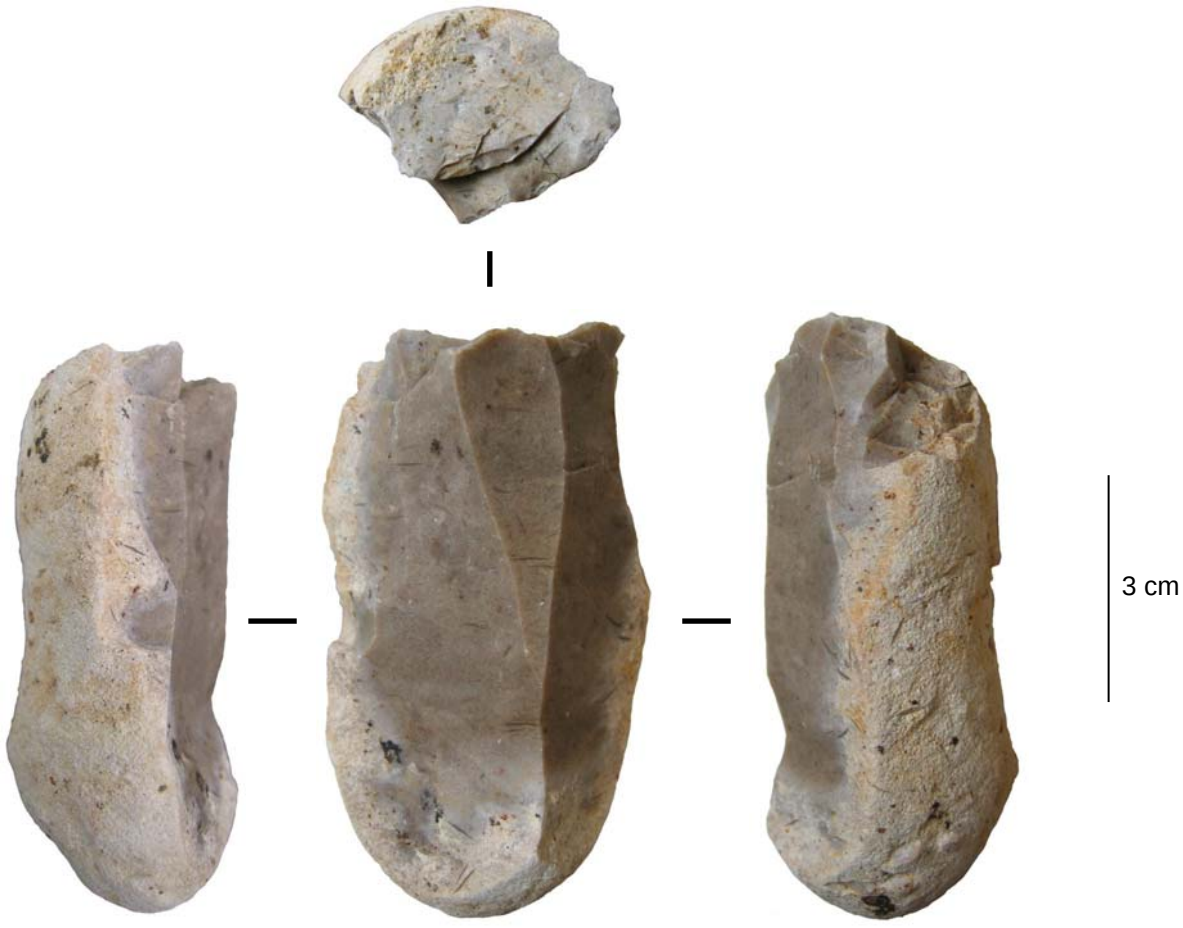


Fig. 141 - Mugarduia : nucléus 1. Collection E. redondo.
ÉTAT BRUT : nodule ovoïde.
MATÉRIAU : silex d'Urbasa.
TYPE : nucléus unipolaire à débitage laminaire rapide sur face étroite.
Nucléus typique du Gravettien à Noailles de Brassempouy et d'Isturitz.
PLAN(S) DE FRAPPE : lisse avec petites reprises partielles.
SURFACE DÉBITÉE : rectiligne, allongée.
DERNIERS PRODUITS : petites lames.
ÉTAT D'ABANDON : plan de frappe détérioré + problème de cintre.
COMMENTAIRES : tentative de recintrage sur flanc droit avortée (réfléchissements).

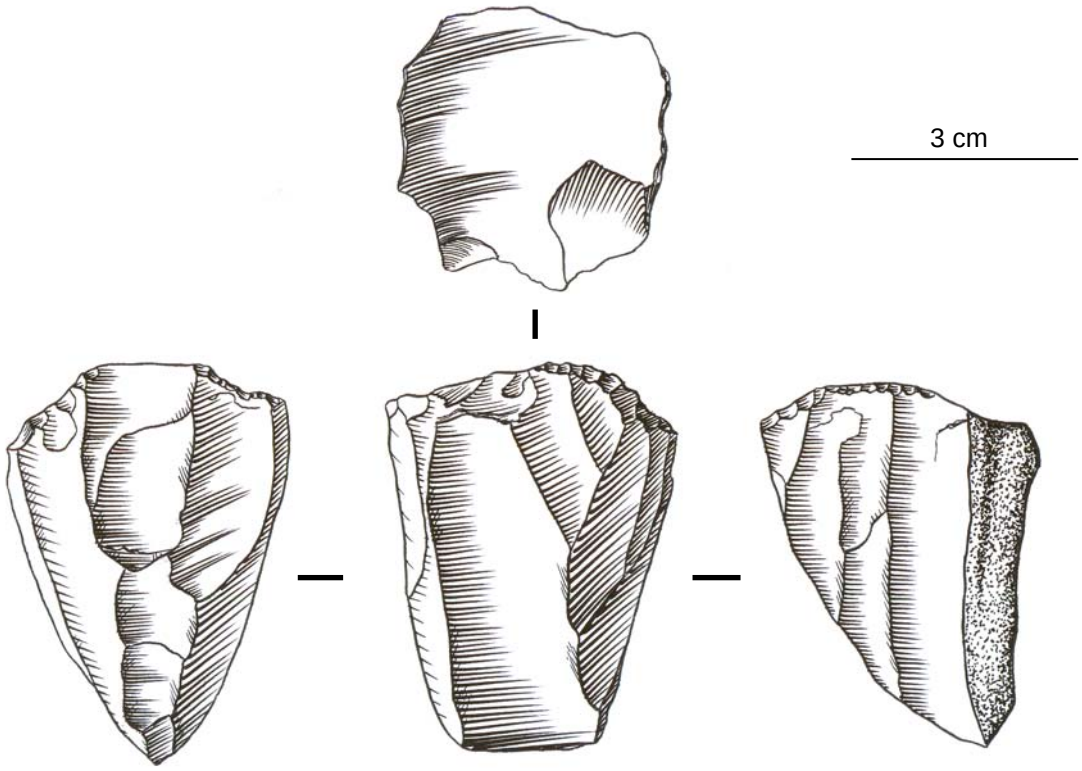


Fig. 142 - Mugarduia : nucléus n° 2. Collection E. redondo
ÉTAT BRUT : ? cortex sur une face.
MATÉRIAU : silex d'Urbasa.
TYPE : débitage prismatique.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : lisse.
SURFACE DÉBITÉE : en rectangle, plate et convergente en partie distale.
DERNIERS PRODUITS : petites lames régulières.
ÉTAT D'ABANDON : outrepassement.

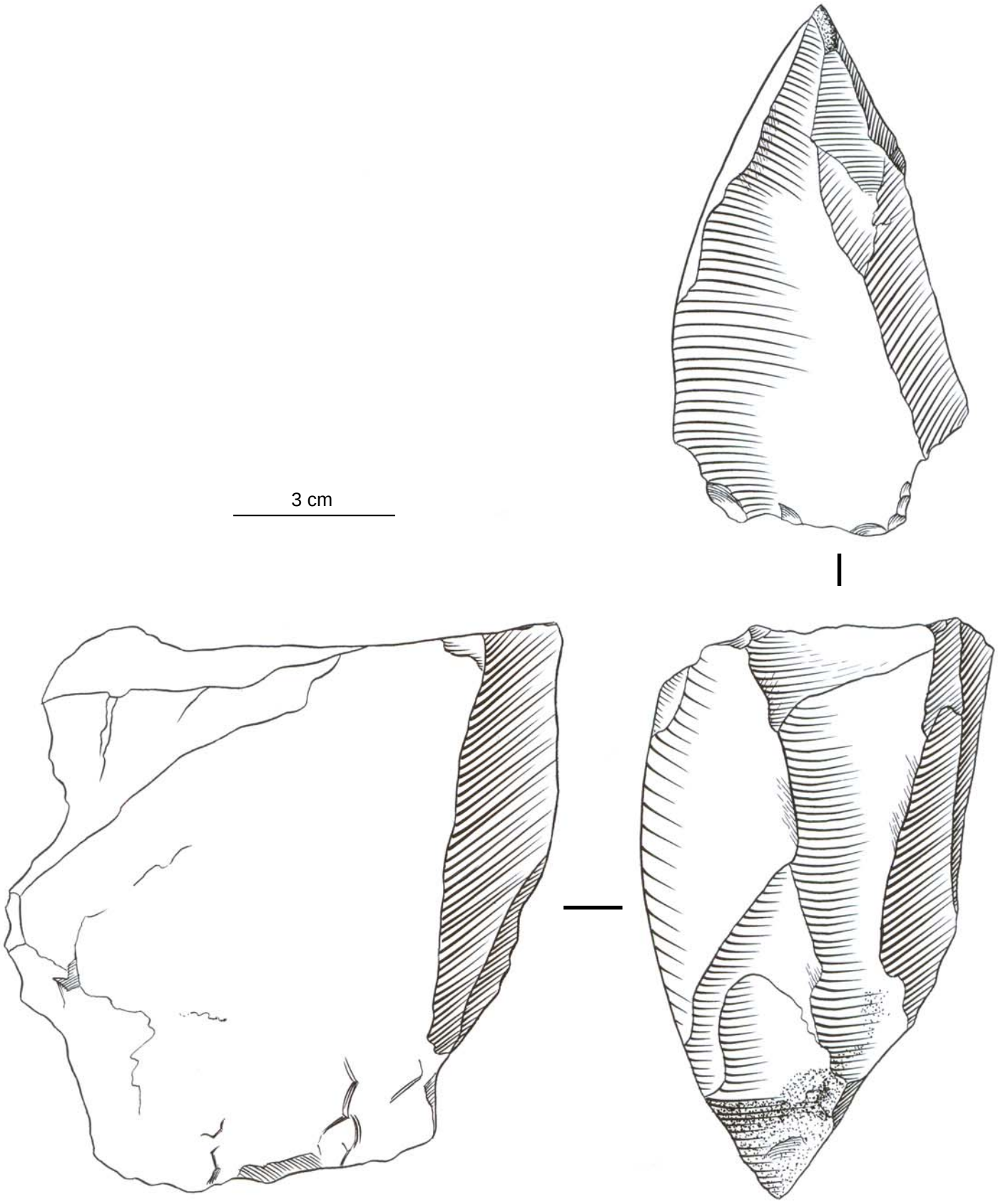
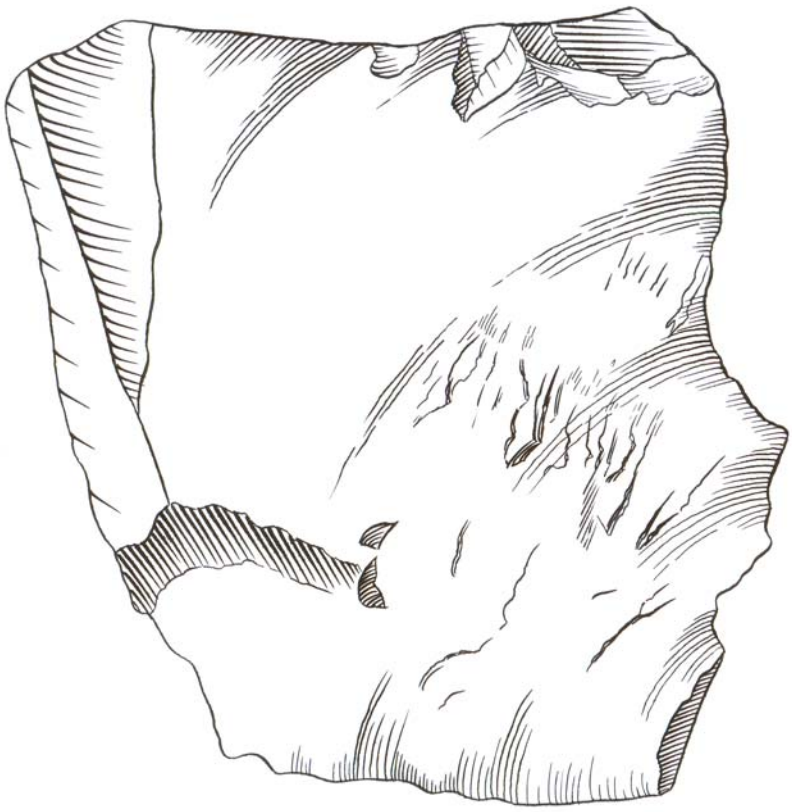

3 cm

Fig. 143 - Mugarduia : nucléus n°3. Collection E. Redondo.
ÉTAT BRUT : grand éclat épais.
MATÉRIAU : silex d'Urbasa.
TYPE : débitage sur face étroite.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : lisse.
SURFACE DÉBITÉE : allongée, rectiligne et convergente en partie distale.
DERNIERS PRODUITS : lames assez régulières.
ÉTAT D'ABANDON : cintre trop plat + recintrage par enlèvements de flancs impossible car l'angulation pf/flanc est trop ouverte de chaque côté de la table.



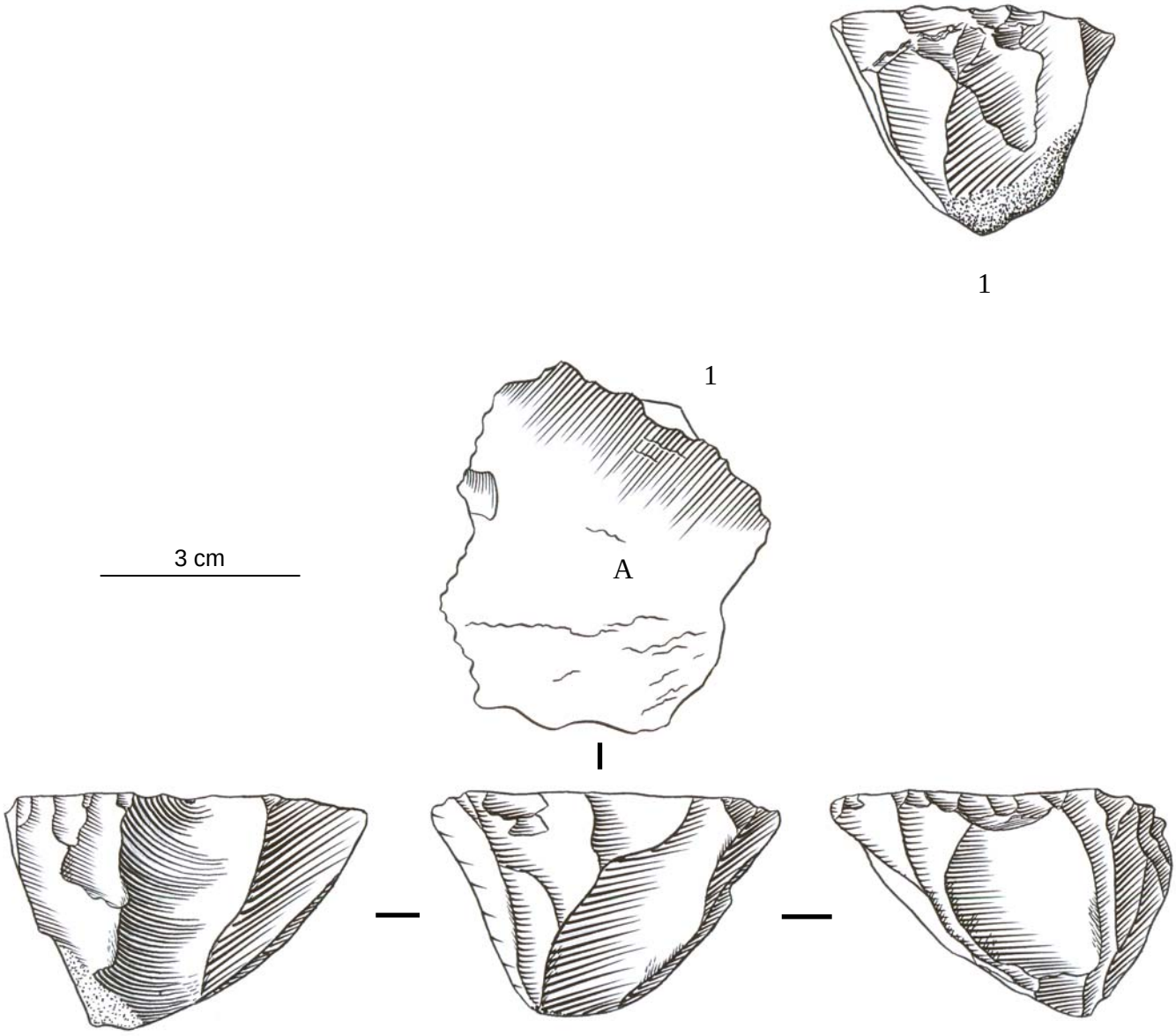


Fig. 144 - Mugarduia : nucléus n°4.
ÉTAT BRUT : fragment diaclasique : large surface diaclasique plus patinée utilisée en PF (A).
MATÉRIAU : silex d'Urbasa.
TYPE : débitage sur face courte, exploitation tournante.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : lisse.
SURFACE DÉBITÉE : convergente en partie distale.
DERNIERS PRODUITS : lames larges irrégulières.
ÉTAT D'ABANDON : quelques réfléchissements, "épuisé" ?
COMMENTAIRES : indices de percussion dure.

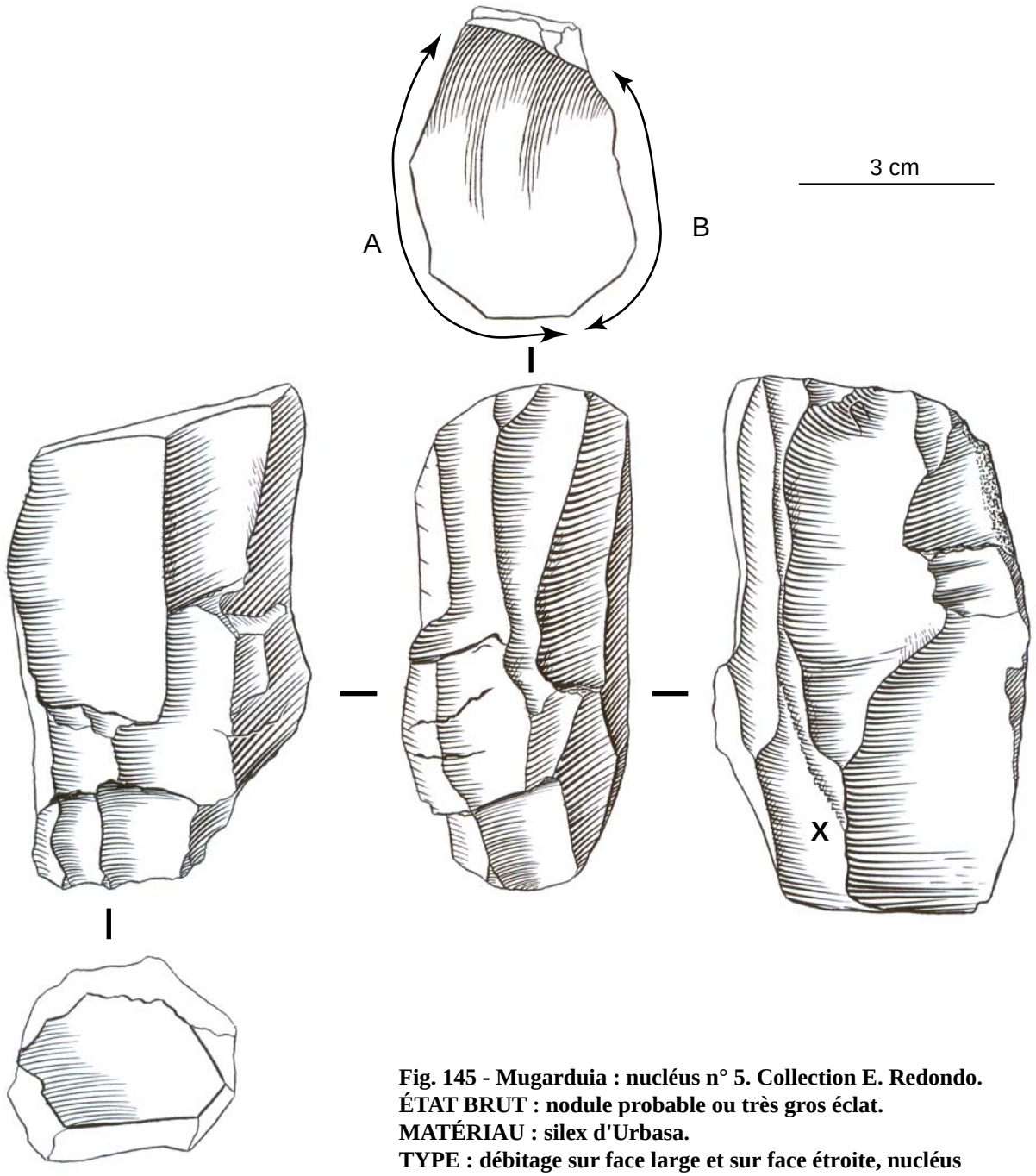


Fig. 145 - Mugarduia : nucléus n° 5. Collection E. Redondo.
ÉTAT BRUT : nodule probable ou très gros éclat.
MATÉRIAU : silex d'Urbasa.
TYPE : débitage sur face large et sur face étroite, nucléus à tables opposées-décalées.
PLAN(S) DE FRAPPE : P de F1 : lisse et peu incliné, P de F2 : lisse et peu incliné.
SURFACE DÉBITÉE : en rectangle, plate.
DERNIERS PRODUITS : lames régulières.
ÉTAT D'ABANDON : réflechissements à partir de PF2.
COMMENTAIRES : une phase antérieure du débitage est représentée par les négatifs d'enlèvements sur le flanc gauche débités à partir de PF1 (A). Après une reprise totale du plan de frappe, le tailleur exploite le dos de cette première table (B). Enfin, PF2 est ouvert à partir d'un enlèvement outrepassé (X).

Le diagnostic des techniques de percussion effectué sur les quelques pointes à dos possédant encore leur talon après l'aménagement du dos et sur les produits bruts de débitage a révélé les caractéristiques d'un débitage à la percussion tendre minérale avec certains exemples de point d'impact bien visible, de talons très minces, filiformes et plusieurs cas d'esquillement du bulbe (fig. 146 – n° 1 et 2). Nous n'avons pas repéré d'indices diagnostiques d'une percussion tendre organique. Il est intéressant de noter la présence de nombreux galets de grès très sableux à grain assez gros (1 mm) collectés par E. Redondo et également présents sous la forme de fragments dans la fouille de 1987 (fig. 146 – n° 3 et 4). Ces galets de grès ne se trouvent pas en position primaire près des affleurements de silex. Ils ont été collectés à environ 4 km au sud du site de Mugarduia, au centre du plateau d'Urbasa et ont probablement été rapportés pour être utilisés comme percuteur.

F. Conclusions.

La présence d'outils comme les nombreux grattoirs, dans l'hypothèse où la majorité de ceux-ci sont associables aux pointes à dos, qui ne rentrent pas dans un processus d'exploitation du silex (de fabrication, d'entretien et de réfection des outils utilisés pour tailler le silex), de pointes à dos en silex exogène (Treviño, Flysch, Salies) abandonnées après utilisation, d'une lame à dos en silex de Tercis, et d'outils utilisés par les tailleurs de pierre (percuteur et enclume) amenés depuis plusieurs dizaine de km, argumentent une fonction dépassant le simple atelier de taille satellite. Les gravettiens se seraient installés en apportant une certaine provision d'armes et d'outils fonctionnels. La situation en hauteur laisse envisager une activité de chasse d'animaux montagnards solitaires comme le Chamois et le Bouquetin. L'implantation du site près d'un point d'eau et la présence de nombreux outils appuient l'hypothèse d'une occupation relativement pérenne, en tout cas autonome. D'autre part, la caractérisation des matières premières lithiques montre l'importance d'un mouvement Nord-Sud dans un effet de symétrie par rapport aux déterminations lithologiques réalisées dans des sites gravettiens du Nord comme Isturitz où celles-ci montrent également un déplacement Nord-Sud avec des proportions de silex endogène-exogène inversées.

L'observation comparée des pointes à dos de Mugarduia et d'Isturitz, super-site et gisement clef dans la compréhension des relations franco-cantabriques dévoilent de nombreux points communs. Dans chacun des deux sites, nous pouvons observer une distribution bimodale des longueurs des pointes à dos alors que les distributions des largeurs et des épaisseurs sont unimodales.

Dans le niveau IV d'Isturitz, les longueurs des pointes se concentrent entre 50 et 60 mm d'une part, 70 et 75 mm d'autre part contre 30 et 40 mm d'une part et 45 et 50 mm d'autre part pour Mugarduia Sur. Nous pouvons également remarquer qu'un autre point commun entre les deux sites est le faible écart entre les deux gabarits (moins de 10 mm) et la quantité deux à trois fois plus importante des pointes au sein du plus petit gabarit laissant envisager une distinction graphique des longueurs qui est plus probablement un artifice de nos recherches qu'une intention des tailleurs gravettiens. En d'autre terme, un seul gabarit pourrait être recherché dans chacun des deux sites et, ce, avec une certaine marge de manœuvre selon les disponibilités de la matière première.

Pour en finir avec les considérations métriques, les largeurs et les épaisseurs des pointes à dos d'Isturitz IV et de Mugarduia Sur sont très proches avec, respectivement, une moyenne de 10 mm pour la largeur dans les deux sites et une moyenne de 5 mm pour l'épaisseur dans le premier site et de 4,3 mm dans le second. Finalement, seule la longueur

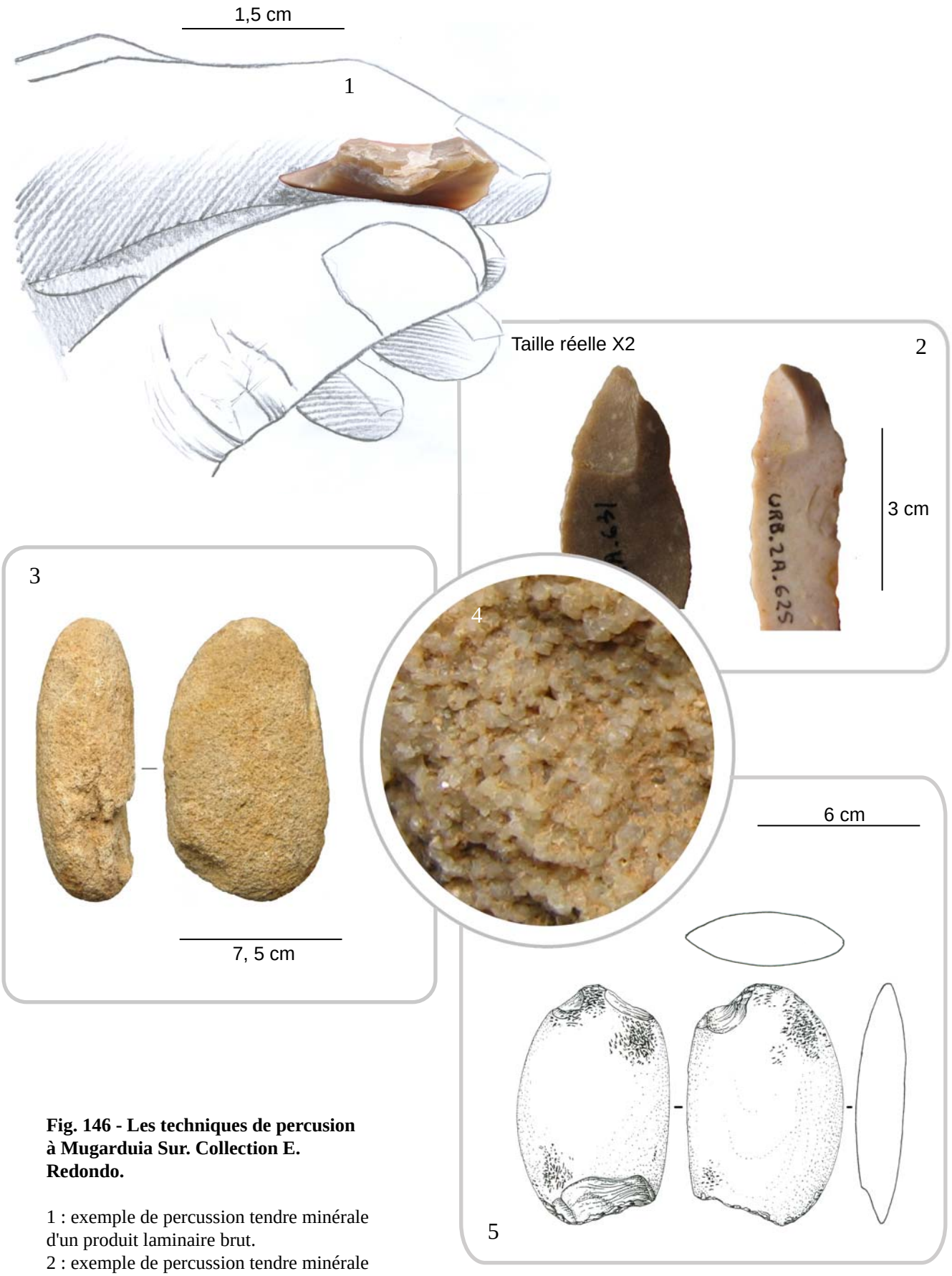


Fig. 146 - Les techniques de percusion à Mugarduia Sur. Collection E. Redondo.

1 : exemple de percussion tendre minérale d'un produit laminaire brut.
2 : exemple de percussion tendre minérale du support de deux pointes à dos.
3 : percuteur de grès particulièrement sableux.
4 : vue agrandie du percuteur de grès.
5 : percuteur-enclume en ophite (D'après Barandiaran, Beneitz, Cava, Millan, 2007).

moyenne des pointes diffère sensiblement avec une moyenne de 37 mm pour Mugarduia et 59 mm pour Isturitz IV (fig. 148).

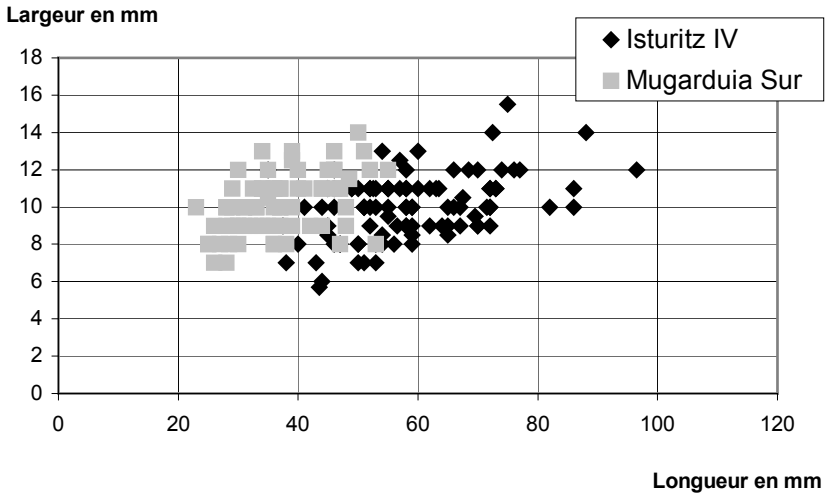


Fig. 147 – Comparaison du rapport Longueur/Largeur des pointes à dos d'Isturitz (niveau IV) et de Mugarduia Sur (collection E. Redondo).

Les pointes à dos d'Isturitz et de Mugarduia sont très similaires par leur gabarit (largeur identique, épaisseur importante identique), leur morphologie (symétrie, base appointée) ainsi que par les modalités de retouche du dos (majoritairement directe avec un abattage total réalisé par percussion). La symétrie et l'épaisseur communes des pointes d'Isturitz et de Mugarduia laisse envisager un emmanchement axial identique avec un système de mortaise de plus de 5 mm de largeur, un critère unificateur fort des pointes à dos du Gravettien à Noailles d'Isturitz et de Brassempouy (fig. 149).

La longueur moins importante des pointes de Mugarduia leur confère un aspect plus trapu ce qui nous semble être un critère de distinction secondaire. Pour l'instant, l'interprétation de cette différence de longueur nous échappe. Sommes nous en présence de l'expression du style individuel (Ploux, 1989) d'un tailleur (ou d'une école) spécialisé dans la confection de pointes à dos courtes ou bien s'agit-il d'un critère culturel plus fort dont la raison d'être dépasse le site de Mugarduia ? Les produits de débitage, la dimension des nucléus en fin d'exploitation ainsi que celle des blocs et des éclats de matière première disponibles montrent que des pointes aussi longues que celles d'Isturitz sont largement concevables. La carence en matière première ne peut pas expliquer cette différence métrique.

La courbure et la torsion des supports nous paraissent également être des critères de distinction secondaires dans le sens où ces caractères ne sont pas assez prononcés pour s'opposer à l'apicalité de l'armature qui, elle, est un critère de première importance. Cette morphologie du support induit des divergences entre les pointes des Vachons d'Isturitz et les pointes à dos de Mugarduia Sur au niveau des modalités de retouche du bord opposé au dos. Les pointes à dos d'Isturitz possèdent un bord opposé très souvent retouché à l'inverse des exemplaires de Mugarduia qui possèdent par contre une retouche proximale fréquente. Nous avons vu que cet aménagement plus faible du bord opposé à Mugarduia s'explique par la morphologie effilée des supports laminaires, elle même en corrélation avec un débitage sur nucléus de type carénoïde. Pour l'instant, cette morphologie individualise le site de

Mugarduia au sein du Gravettien pyrénéen. Il est trop tôt pour préciser la cause de cette singularité technique et, de facto, l'attribution chronoculturelle précise de Mugarduia au sein du Gravettien. L'absence de burins de Noailles peut facilement être expliquée par la fonction et l'emplacement du site. Mais l'attribution de Mugarduia à un autre faciès gravettien ne doit pas être écartée.

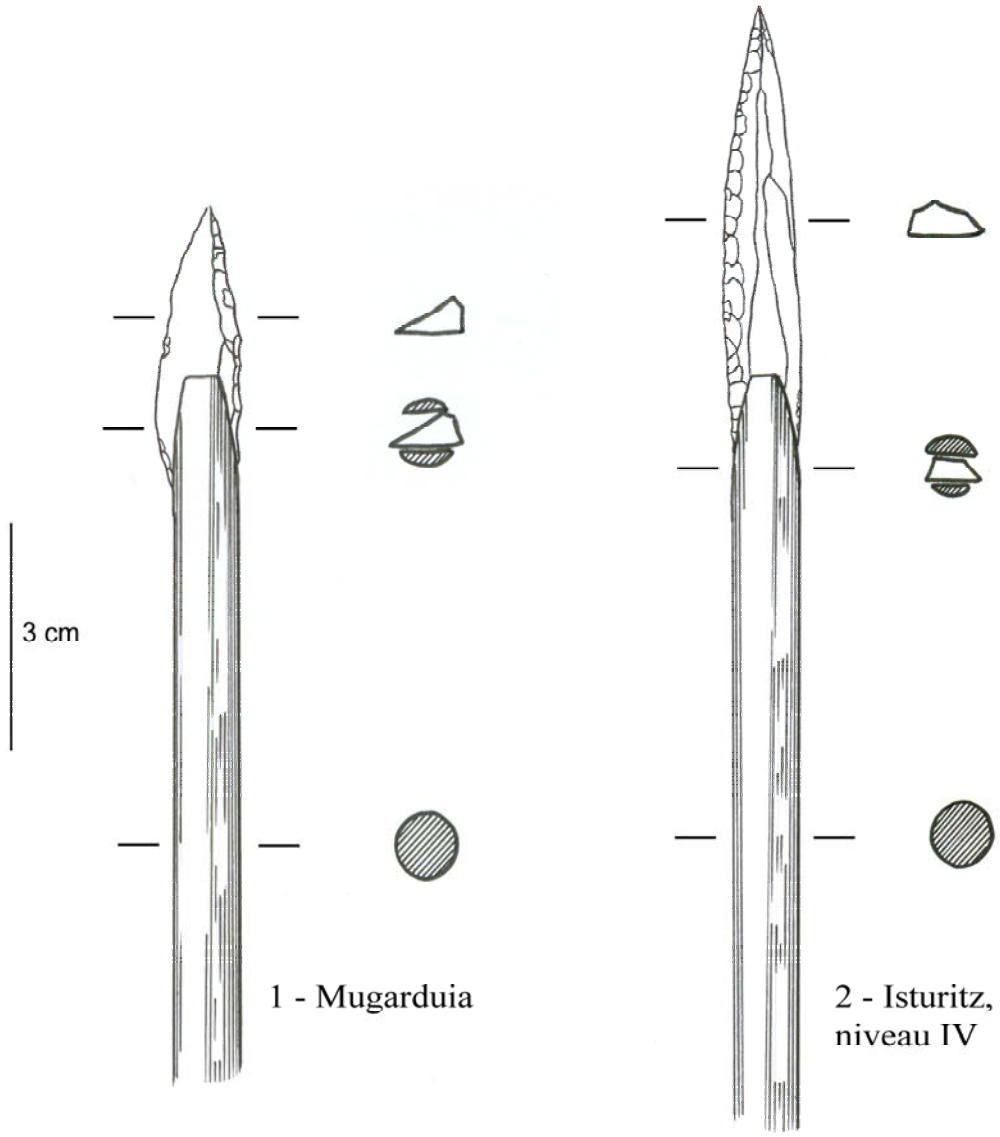


Fig. 148 – La longueur : une variable unique pour un emmanchement axial identique ?

Rétrospectivement, nous avons passé en revue les pointes à dos d'Isturitz (niveau IV) en gardant en tête le morphotype espagnol. La morphologie des trois pointes dont la matière a été identifiée avec une certaine réserve comme du silex d'Urbasa ne donne pas d'indice. Parmi ces trois pointes, le seul exemplaire entier n'évoque pas les pointes de Mugarduia (fig. 149 – n° 1). Un faible espoir de rapprochement entre les deux sites nous est donné par une pointe dont nous n'avons pas pu identifié la matière première mais dont la texture et la couleur sont compatibles avec le silex d'Urbasa. Par son gabarit, la courbure et la légère torsion de son support en partie proximale, elle intègre parfaitement le type défini à Mugarduia. Cette pointe, qui provient probablement de Mugarduia, offre un premier indice,

certes maigre, vers l'hypothèse de la contemporanéité de ce site avec le Gravettien à Noailles du niveau IV de la grotte d'Isturitz (fig. 149 – n° 2).

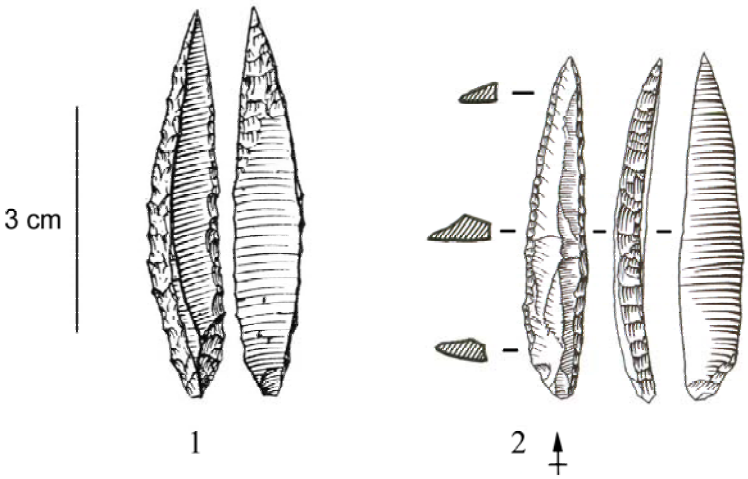


Fig. 149 – Pointe à dos d'Isturitz, Niveau IV. Collection Saint-Périer. N° 1 : silex d'Urbasa. D'après Saint-Périer, 1952, fig. 40. N° 2 : silex indéterminé, Urbasa possible.

V. Les haltes de chasse simples.

A. La Carane-3.

La Carane-3 est une petite grotte d'Ariège d'environ 25 m de long. Elle s'ouvre sur le versant Sud/Sud-ouest du massif de Saint-Sauveur et domine la confluence des vallées de l'Ariège et de l'Arget (Foucher, 2004).

Ce gisement a été reconnu en 1924 par J. Vézian (Foucher *et al.*, 1999). Une petite série gravettienne dont un burin du Raysse et quelques burins de Noailles a été récoltée en surface par R. Simonnet dans la salle principale (Simonnet, 1969). En 1998, Pascal Foucher a entrepris un sondage d'une surface d'environ 1,5 m^2 dans la zone de la petite salle qui semblait la mieux préservée des bouleversements contemporains (Foucher *et al.*, 1999).

Quatre niveaux d'une épaisseur totale de 40-50 cm ont été distingués, de haut en bas : c 1.1, c 1.2, c 1.3, c 1.4. Si les vestiges de faune sont assez abondants, l'industrie lithique est rare. Mais elle est toutefois présente dès le niveau c 1.1 et suffisamment caractéristique pour donner une attribution gravettienne à c 1.1 et c 1.2 tandis que les niveaux c 1.3 et c 1.4 se démarquent par l'absence de pièces caractéristiques. Pascal Foucher insiste sur le fait que des vidanges karstiques ont affecté le diverticule et son prolongement axial dans la salle, tandis que la configuration circulaire de la salle et le redan que forme la paroi au débouché du diverticule ont permis la conservation de la partie ouest du gisement. De facto, il est difficile de préciser l'origine de la mise en place des niveaux qui pourrait être en relation avec la présence d'une cheminée karstique (Foucher, 2004).

L'ensemble des couches c 1.1 et c 1.2 réunies contient un assemblage de 38 outils dont 3 burins de Noailles, 1 pointe des Vachons et 3 lamelles à dos (fig. 150). L'assemblage est dominé par les éclats retouchés (16 exemplaires) et les lames retouchées (11 exemplaires). Pascal Foucher précise que les retouches de ces outils sont essentiellement marginales et de faible extension ce qui fait penser à des retouches d'utilisation. Aucun nucléus en silex n'a été découvert et les restes de débitage ne sont pas plus nombreux que les outils (Foucher, 2004).

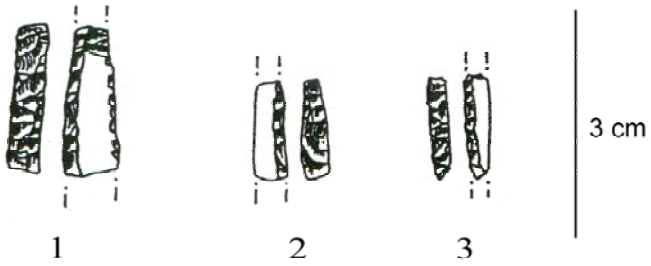


Fig. 150 – La Carane-3. Lamelles à dos.
D'après Foucher, 2004, fig. 56 – n° 6, 7, 8.

Le silex majoritairement employé est le « bleu » pyrénéen (52%) dont les premiers gîtes exploitables connus sont situés à quelques kilomètres. Il est secondé par les silex d'origine marine, provenant vraisemblablement de la partie occidentale des Pyrénées (31%). Signalons la présence d'un burin de Noailles sur support originaire de Dordogne. Enfin, le burin du Raysse est confectionné sur un éclat en Chalosse (Foucher, 2004). Conjointement à l'exploitation du silex, le quartz et la quartzite sont également très investis. La nature de ces matériaux démontrent que le territoire parcouru correspond au grand Sud-Ouest et que les déplacements vont à la fois d'est en ouest et du Nord vers le Sud.

La restes de faune présentent un spectre très varié malgré la taille restreinte de l'échantillon avec des espèces de montagne comme le Bouquetin et le Chamois et des espèces de vallée comme le Chevreuil, le Cerf, le Cheval et le grand Boviné. Des restes de Loup et de Renard ont également été identifiés. Pour chaque taxon, ce sont des fragments crâniens, des dents et des extrémités de pattes qui sont majoritairement représentées, caractéristiques archéozoologiques qui corroborent l'hypothèse de la provenance anthropique des vestiges (Foucher *et al.*, 1999).

Plusieurs dates ^{14}C ont été réalisées sur des ossements uniques grâce au Tandétron (AMS). Le niveau c 1.2 présente une date de 23 710 ± 270 B.P. qui rentre bien dans le cadre de la chronologie absolue du Gravettien à Noailles.

La localisation géographique du site à la jonction de deux biotopes, l'un montagnard, l'autre de vallée, particulièrement favorable à la chasse, le caractère exigu de la petite salle, la quasi-absence de débitage, le faible corpus d'outils, la présence de silex exogène et l'abandon de certaines parties anatomiques d'herbivores plaident en faveur d'une occupation de courte durée par quelques chasseurs gravettiens dont le campement principal n'est pas encore défini.

B. La Tuto de Camalhot.

La grotte de la Tuto de Camalhot est une petite cavité des Pyrénées centrales, voisine et similaire à la Carane-3, qui s'ouvre à une altitude approximative de 400 m.s.n.m. Elle se compose d'une unique salle triangulaire d'une cinquantaine de m^2, orientée Nord-Ouest/Sud-Est (Vézian, 1966 ; Foucher, 2004).

Le gisement a été fouillé de manière très minutieuse par Joseph Vézian de 1927 à 1934 dont la synthèse des recherche sera tardivement publiée en 1966 (Vézian, 1966).

La Tuto de Camalhot est surtout renommée pour ses deux puissants niveaux aurignaciens qui s'étendent sur la majeure partie de la surface de la grotte (Vézian, 1966 ; Bon, 2002a).

Le niveau gravettien, d'une épaisseur d'une dizaine de cm, s'étend sur une surface assez faible, dans un secteur proche de l'entrée. Il comprend un faible corpus de 203 pièces de silex dont 81 sont retouchées.

Avec une centaine d'éclats, une vingtaine de lames brutes et 5 nucléus, les produits de débitage sont proportionnellement peu nombreux (Foucher, 2004). L'éventail des outils est dominé par les lames retouchées (30% avec 24 exemplaires), les pièces esquillées (15% avec 12 exemplaires), les éclats retouchés (11% avec 9 exemplaires) et les grattoirs (10% avec 8 exemplaires).

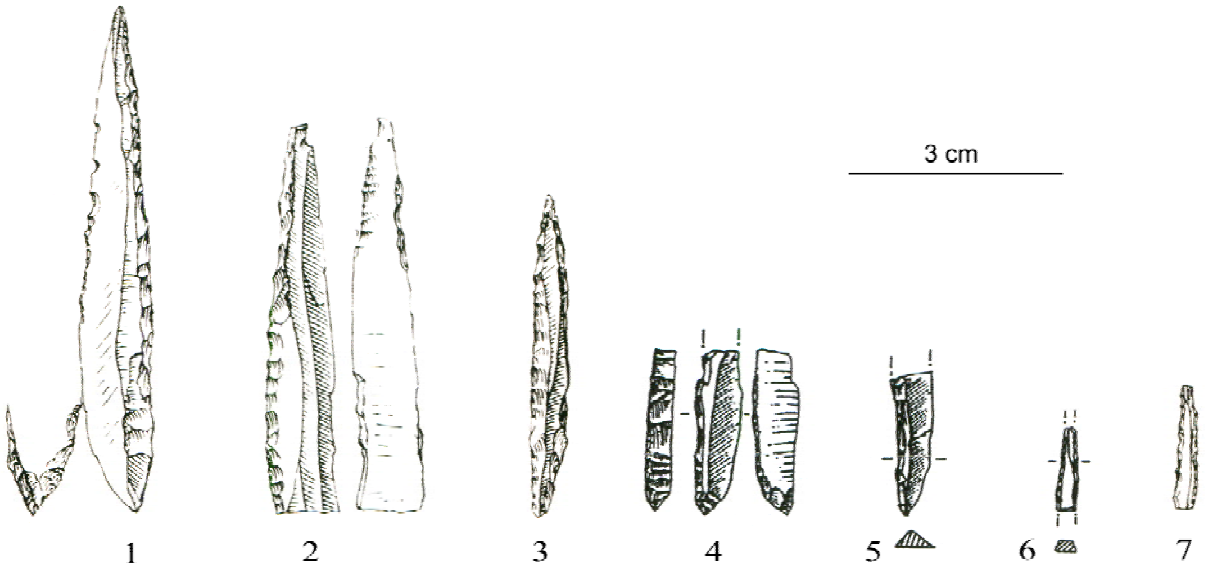


Fig. 151 – La Tuto de Camalhot. Armatures.
N° 1 à 5 : pointes des Vachons ; N° 6 et 7 : lamelles à dos.
N° 1, 2, 3, 7 : D'après Vézian, 1966, fig. 15 – n° 4, 5, 7, 8.
N° 4, 5, 6 : D'après Foucher, 2004, fig. 3, 5, 7.

Les armatures (fig. 151), peu nombreuses, se distribuent entre les pointes des Vachons et les lamelles à dos (7% pour chaque type avec un nombre respectif de 6 exemplaires). La présence de pointes des Vachons corrobore l'attribution de ce niveau au Gravettien à Noailles jusqu'à présent opérée sur la présence de 3 burins de Noailles. Nous sommes face à un cas figure semblable à celui de La Carane-3 où les activités de taille présentent un caractère marginal et où le burin de Noailles ne s'affiche pas dans les proportions habituellement élevées auxquelles nous accoutument les sites de dimension plus importante.

Les outils sont principalement façonnés en silex (93%) tandis que les matériaux comme les quartzites n'interviennent que comme une source locale d'appoint (Foucher, 2004). La distribution des types de silex est très similaire à celle de la Carane-3 avec une domination du silex des Petites Pyrénées (57%) auquel est associé une variété de silex provenant aussi bien de Dordogne, des Corbières maritimes que de Chalosse. Pascal Foucher précise qu'il n'y a pas de choix de silex préférentiel pour les armatures qui sont aussi bien aménagées dans du « bleu » pyrénéen que dans du silex allochtone (Foucher, 2004).

Une baguette en bois de cervidé incisée et décorée de deux losanges encadrés de deux groupes de traits parallèles, l'extrémité d'une pointe de sagaie de section circulaire en bois de

cervidé et deux pendeloques en os pourvues d'incisions entrecroisées complètent l'assemblage et appuient l'appartenance culturelle de ce site au Gravettien à Noailles pyrénéen (Vézian, 1966).

Les restes de faune présentent un spectre aussi varié qu'à La Carane-3 avec l'identification du Cerf, du renne, du Bouquetin, de l'Isard, de l'Ours, du Cheval, du Renard mais se différencie de ce dernier site par la domination du Bison (Vézian, 1966 ; Foucher, 2004).

Les deux nouvelles datations (AMS) obtenues par Pascal Foucher (2004) donne un résultat de 23 380 ± 150 B.P. et 24 220 ± 160 B.P. La deuxième date donne une époque d'occupation très similaire à celle de la Carane-3.

L'ensemble des caractères définis à partir du matériel archéologique évoquent une petite occupation qui correspond vraisemblablement à une ou plusieurs halte(s) de chasse jumelle(s) de la Carane-3.

C. Gatzarria.

La grotte de Gatzarria est une petite cavité des Pyrénées occidentales située à une trentaine de km au sud-est de la grotte d'Isturitz. Elle se présente sous la forme d'un long couloir d'une longueur de 13 m, d'une largeur moyenne de 4 m et d'une hauteur de voûte de 2 m. Son entrée s'ouvre en direction du Nord-Est, à une altitude de 290 m.s.n.m. (Sáenz de Buruaga, 1991).

La grotte est inspectée depuis 1945. La découverte en surface de silex taillés, de type aurignacien et moustérien a conduit P. Boucher à ouvrir un premier sondage en 1951. L'année suivante, en 1952, G. Laplace, F. Bordes et P. Boucher entament un deuxième sondage et individualisent un niveau aurignacien. P. Boucher effectue les premières fouilles en 1956-1957 dans la partie profonde de la grotte avant la grande campagne de fouilles dirigée par G. Laplace de 1963 à 1976 qui ont affecté l'entrée de la grotte (Laplace, 1966b ; Sáenz de Buruaga, 1991).

La séquence stratigraphique offre des niveaux de référence concernant la transition Paléolithique moyen-Paléolithique supérieur avec une succession de niveaux moustérien, châtelperronien, protoaurignacien, aurignacien ancien et évolué. Le maigre niveau de Gravettien à Noailles (Cbcs) couronne ce remplissage. Il n'est connu qu'à l'état de traces car il fut très affecté par la réoccupation du site à des époques historiques. L'épaisseur moyenne des parties conservées avoisine approximativement les 10 cm (Sáenz de Buruaga, 1991).

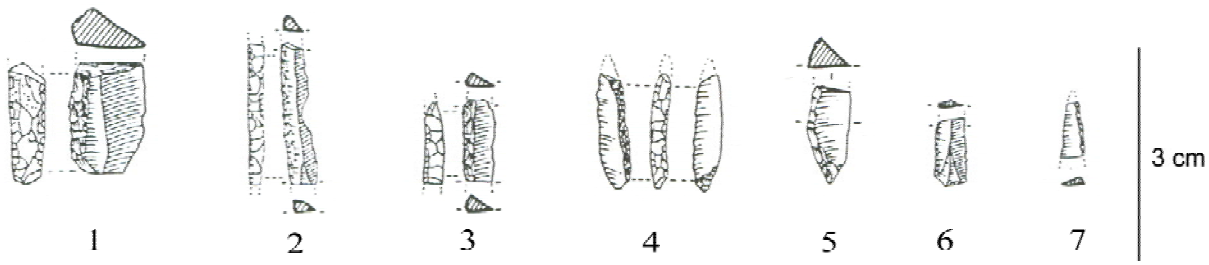


Fig. 152 – Armatures gravettiennes de la grotte de Gatzarria.
D'après Sáenz de Buruaga, 1991, fig. 23.

Il n'existe pas d'industrie osseuse rapportée à ce niveau. L'industrie lithique offre un assemblage comprenant 105 outils dominés par les burins et par les outils à dos. Les armatures sont bien représentées sous la forme de micropointes à dos, de lamelles à dos mésiales et de lamelles à retouche marginale (fig. 152). 1 seul nucléus, de type prismatique, est présent (Sáenz de Buruaga, 1991).

Il est difficile de tirer des conclusions sur le type d'implantation étant donné l'échantillonnage arbitraire de ce niveau lié aux destructions postérieures. Gatzarria représente néanmoins une halte de chasse potentielle attribuée de manière certaine au Gravettien à Noailles par la présence de quelques exemplaires du fossile directeur. Sa localisation en fait un site satellite probable de la grotte d'Isturitz.

D. Atxurra.

Le site d'Atxurra est une petite grotte côtière de Biscaye, située à 30-35 km au Nord/Nord-Est de la grotte de Bolinkoba. A vol d'oiseau, elle est actuellement à trois km des rives les plus proches de l'océan atlantique. La cavité prend la forme d'un tunnel de 11 m de long pour 2 m de largeur et 1,5 de hauteur sous la voûte (McCollough, 1971).

La découverte de l'occupation préhistorique eu lieu en 1913 par Galvez Cañero. La grotte fut alors partiellement fouillée par J.M. de Barandiarán et Aranzadi durant les étés 1934 et 1935. Quatre niveaux ont été individualisés. Le premier niveau (A) contient un petit assemblage rapporté au Néolithique par la présence de fragments de céramique. Le deuxième (B) offre quelques outils dispersés au sein d'une couche mince dont l'attribution chronoculturelle est délicate. Les deux niveaux inférieurs (C et D) nous intéressent directement puisqu'ils contiennent des burins de Noailles. La faune est assez diversifiée avec la présence de Cerf, de Chamois, de Cheval et de Renard (McCollough, 1971). Dans l'absence de stratigraphie précise, seule l'étude de l'industrie lithique et de la faune qui lui est associé permettent d'évaluer la nature des occupations.

D'une épaisseur d'une trentaine de cm en moyenne, le niveau le plus ancien (D) a livré un petit assemblage particulièrement intéressant bien qu'il ne comporte en effet que 14 outils. Avec deux grattoirs, trois burins de Noailles et six lamelles à dos, on remarque que les armatures représentent près de la moitié de l'effectif. Les pointes à dos sont absentes et laissent la place aux lamelles à dos. Parmi ces dernières, 5 ont été découverte au sein des dix premiers cm du carré 15C (McCollough, 1971).

Le niveau sus-jacent (C) est nettement plus riche avec un effectif de 90 outils. D'une épaisseur moyenne de 80 cm, il est fort probable que ce niveau amalgame plusieurs occupations ce qui expliquerait la présence de burins de Noailles associés à des pièces solutréennes. Les quatre burins de Noailles ont d'ailleurs été retrouvés dans la partie la plus profonde du niveau tandis que les deux pièces solutréennes (1 lame et 1 éclat portant des retouches rasantes) ont été découvertes dans une zone plus haute. Ces maigres indices topographiques peuvent aller dans le sens de l'hypothèse d'un mélange.

A l'instar du niveau sous-jacent, l'assemblage est dominé par les armatures, plus particulièrement par les microlithes à dos qui représentent plus de 40% de l'effectif. Les outils domestiques sont majoritairement représentés par des burins (28% dont 5% de burins de Noailles et 17% de burins sur troncature) et les grattoirs (19%). Les armatures sont constituées de 7 micropointes à dos, de 4 lames à dos, de 20 lamelles à dos mésiales, 1

lamelle à dos tronquée et 1 lamelle à dos bitronquée. Les pointes à dos brillent une nouvelle fois par leur absence. McCollough précise que les troncatures obliques des deux lamelles à dos tronquées leur confère une allure trapézoïdale (McCollough, 1971). Cette morphologie caractéristique les rapproche des lamelles à dos bitronquées de la grotte d'Isturitz et de Brassempouy et apporte un indice supplémentaire vers l'attribution de la partie profonde du niveau C ainsi que du niveau D à une occupation de Gravettien à Noailles tel qu'il est connu dans les deux super-sites français.

La césure stratigraphique entre les deux niveaux C et D est probablement factice et nous sommes tenté de valider l'hypothèse de McCollough (1971) selon laquelle ces deux niveaux doivent être fusionnés tandis que la présence des deux pièces à retouche rasante représenterait des contaminations issues d'occupations postérieures, solutréenne ou néolithique.

Dans cette perspective, l'assemblage gravettien d'Atxurra, dominé par les lamelles à dos, représente le pendant plus prosaïque, en quelque sorte, de celui du secteur GG2 de Brassempouy. Si la proportion des armatures n'est pas aussi élevée à Atxurra et si les armatures n'apparaissent pas aussi belles car dépouillées de la charge symbolique si forte à Brassempouy, ce site ne représente pas moins une exception dans le Gravettien des Pyrénées. A cet égard, il est regrettable que nous n'ayons pas pu revoir les collections. Atxurra se singularise par le fort pourcentage d'armatures, plus précisément de lamelles à dos, au sein d'un assemblage de petite dimension. Ces caractéristiques techniques associées à la faible dimension de la cavité ainsi qu'à sa position privilégiée au travers de l'axe de circulation principal longeant la côte atlantique apportent un ensembles d'indices qui convergent vers l'authentification de ce site comme halte de chasse, pour l'instant une des plus évidentes qui soit actuellement identifiable dans le Gravettien pyrénéen. Cette halte a probablement fonctionné comme site satellite de la grotte de Bolinkoba dont l'articulation avec le super-site d'Isturitz n'est pas encore très claire.

VI. D'autres types de sites spécialisés ?

A. Amalda.

La grotte d'Amalda s'ouvre sur le flanc est d'une colline de la côte basque, à 205 m.s.n.m. et à 5 kilomètres environs du littoral actuel à vol d'oiseau. Son porche mesure 14 mètres de large pour 7 de hauteur. La cavité, d'une longueur de 50 mètres, se rétrécit progressivement le long des treize premiers mètres puis se stabilise autour d'une largeur moyenne de 6 mètres. A 27 mètres de l'entrée, une galerie secondaire bifurque vers le Nord et débouche sur une petite salle qui s'ouvre sur l'extérieur par une petite ouverture (Altuna, 1990a).

Découverte en 1927 par J.M. de Barandiarán, la cavité ne fut que récemment fouillée par J. Altuna de 1979 à 1984. Plusieurs niveaux ont été individualisés, du Moustérien (VII) jusqu'à l'époque romaine (niveau I et II). La grotte est connue pour une sépulture collective Chalcolithique de 17 individus retrouvés dans le niveau III. Les deux niveaux gravettiens (VI et V) ont été fouillés sur une large surface de la première moitié de la grotte (Altuna, 1990a).

Nous écartons le niveau VI de la discussion étant donné la présence de nombreuses lamelles à retouches inverses associées à des burins de Noailles qui évoquent l'hypothèse

d'un mélange entre des niveaux aurignaciens et gravettiens, question qui mériterait une reprise du matériel pour être résolue.

Recouvrant le niveau VI sans hiatus, le niveau supérieur de Gravettien (V) contient également des burins de Noailles. Les produits de débitage sont proportionnellement peu nombreux puisque les pièces retouchées sont au nombre de 102 pour 797 pièces lithiques ce qui représente environ 16% de l'assemblage. Seul 16 nucléus attestent l'existence d'une activité qui paraît très restreinte. L'éventail des outils domestiques est essentiellement constitué de burins (25,5% avec 26 exemplaires) en grande partie aménagés sur troncature et de quelques perçoirs (5% avec 5 exemplaires), lames tronquées (9%) et de denticulées (8% environ). Les burins de Noailles ne représentent qu'environ 4% de l'outillage (Baldeon, 1990).

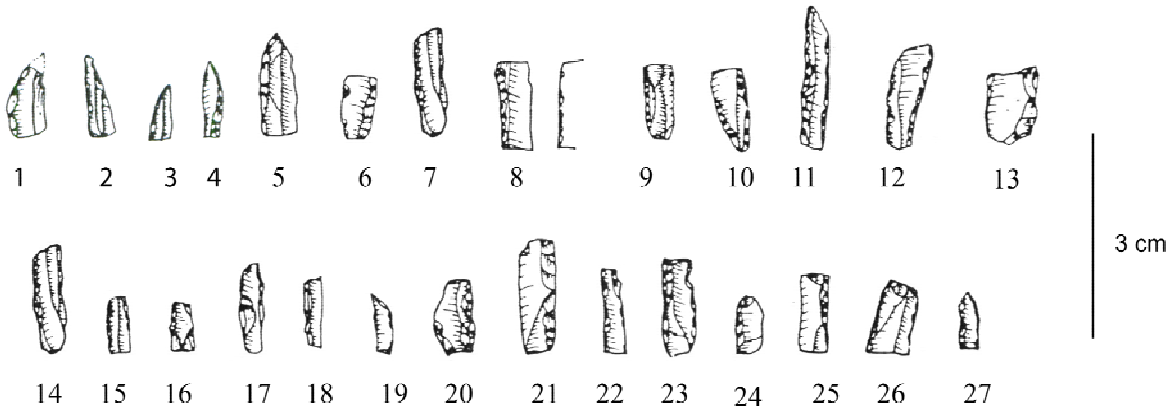


Fig. 153 – Micropointes à dos (n° 1 à 4) et lamelle à dos (n°5 à 27) du niveau V d'Amalda. D'après Baldeon, 1990, fig. 5.39 et 5.41.

Mais la caractéristique principale qui singularise ce niveau est l'importance des armatures et notamment des lamelles à dos. Si les pointes à dos sont absentes, les lamelles à dos mésiales et tronquées atteignent 23,5% de l'effectif total des pièces lithiques retouchées. Les micropointes à dos représentent près de 6% de l'effectif (fig. 153).

L'industrie osseuse n'est représentée que par deux fragments de sagaies, l'un de section quadrangulaire, l'autre de section circulaire et par une *Littorina obtusata* perforée.

Les restes de faunes appartiennent principalement à l'Isard qui représente 73% des vestiges (tabl. 35). Altuna penche en faveur de l'hypothèse d'une chasse spécialisée (Altuna, 1990b) puisque ses restes atteignent près de 80% des restes d'ongulés. La présence du renne dénote un refroidissement du climat.

Les deux datations du niveau V ont donné 19 000 ± 340 B.P. à la base et 17 880 ± 390 dans sa partie centrale. Ces dernières, plus cohérentes avec le niveau solutréen, ont amené J. Altuna à émettre l'hypothèse de vidanges postérieures à la mise en place du dépôt du niveau VI qui en auraient emporté une partie (Altuna, 1990a). Ce phénomène de vidange vers 19 000 – 18 000 ans B.P. coïnciderait curieusement avec notre interprétation des bouleversements

taphonomiques de la grotte de Brassempouy qui fournit également une date autour de 19 000 ans B.P.

L'industrie du niveau V a livré un assemblage qui s'oppose à l'idée d'une occupation permanente étant donné la faiblesse des déchets de taille et la spécialisation de l'outillage. Nous rejoignons ici les conclusions de Baldeon (1990) qui interprète l'assemblage comme le résultat d'une ou de plusieurs occupations ponctuelles et probablement spécialisées. La nature de la spécialisation nous échappe pour l'instant car si les nombreuses armatures nous oriente vers l'hypothèse d'une halte de chasse en ce qui concerne le niveau V, la présence de nombreux burins reste énigmatique.

	V	
	N	%
Sus scrofa	18	1,3
Cervus elaphus	94	6,7
Capreolus capreolus	1	0,1
Rangifer tarandus	0	0
Bovini	9	0,6
Rupicapra rupicapra	**1022**	**73,3**
Capra pyrenaica	172	12,3
Equus ferus	8	0,6
Canis lupus	12	0,8
Vulpes vulpes	22	1,5
Ursus spelaeus	25	1,7
Total	**1395**	
Restes indéterminables	16841	
Total	**18236**	

Tabl. 35 – Restes de faune des niveaux gravettiens. D'après Altuna, 1990b, tabl. 8.4.

Il paraît probable que nous soyons en face d'un site qui associe plusieurs types d'exploitation des ressources locales. A l'instar de Mugarduia Sur, la fonction de halte de chasse serait cumulée à une autre activité. Mugarduia et Amalda seraient en quelque sorte des sites satellites mais néanmoins polyvalents. A moins que les nombreux burins d'Amalda ne rentrent dans une chaîne opératoire de fabrication d'armes d'appoint en bois végétal (ou de réfection d'armes déjà montées) auquel cas la fonction du site serait plus spécialisée. Si les activités de Mugarduia sont centrées sur l'exploitation du silex local, sur la chasse et sur le traitement probable d'une partie des peaux comme l'attestent les nombreux grattoirs, il est beaucoup plus délicat de se prononcer sur la fonction d'Amalda, notamment en l'absence de programmes planifiés intra et inter-sites d'analyses tracéologiques sur les burins de Noailles. Nous pouvons déjà constater l'importance de la chasse à l'Isard et secondairement au Bison et au Cerf.

Ces questions recoupent celle de l'interprétation chronoculturelle, notamment en ce qui concerne l'explication de la proportion des lamelles à dos du niveau V. Si ces dernières semblent appuyer l'importance des activités cynégétiques au sein de ce niveau, elles pourraient davantage témoigner d'un sous-faciès du Gravettien à Noailles caractérisé par de nombreuses armatures latérales.

L'attribution du niveau V au ProtoMagdalénien proposée par Baldeon n'a aucun fondement valable au niveau du mobilier archéologique et prend appuie (?), sans doute, sur les données radiométriques (Baldeon, 1990). Etant donné les problèmes de perturbations sédimentaires fortement envisageables qui auraient partiellement tronqué le niveau V et introduit des sédiments et du matériel plus récent, nous émettons quelques réserves sur la fiabilité des datations au radiocarbone.

Ces problèmes corroborent ceux de l'interprétation de la formation du dépôt sédimentaire dans le secteur GG2 de Brassempouy et nous conduit à envisager l'hypothèse de vastes phénomènes de vidange et de ruissellement à la fin de l'époque gravettienne dans le piedmont pyrénéen qui entraveraient la définition de certains faciès (Bon, com. pers.)

En effet, l'assemblage d'Amalda qui comprend à la fois de nombreuses lamelles à dos et des burins de Noailles nous semble cohérent avec une attribution au Gravettien à Noailles tel qu'il est connu dans cette zone géographique dans les super-sites d'Isturitz et de Brassempouy. Toutefois, cette attribution au sens large n'écarte pas l'hypothèse d'un faciès récent pyrénéen, à Noailles et à nombreuses lamelles à dos, plus ou moins contemporain du Gravettien récent périgourdin sans burins de Noailles.

B. Aitzbitarte III.

Le grotte basque d'Aitzbitarte III est située à moins d'une dizaine de kilomètres de la côte actuelle (Foucher, 2004). Elle a été récemment fouillée en deux zones distinctes par J. Altuna. Les premières fouilles de 1986 à 1994 concernent le fond de la grotte tandis que les campagnes plus récentes, débutées entre 1994 et 1996 et poursuivies à partir de 2001 ont investi une surface de la grotte beaucoup plus proche de l'entrée (Altuna, 2002). La stratigraphie se rapporte au Gravettien et au Solutréen.

Les données n'ont pas encore été publiées. Les premières mentions font état d'un niveau gravettien (VI) qui a offert un assemblage largement dominé par les burins de Noailles (Esparza San Juan, Mújika Alustiza, 1996a). Ces derniers se comptabiliseraient par centaines. La série de dates effectuées, 25 380 ± 430, 24 635 ± 475, 24 545 ± 415, 23 830 ± 345, 21 130 ± 290 et 24 920 ± 410, coïncident avec le cadre chronologique du Gravettien à Noailles (Altuna, 1992).

La sur-représentation des burins de Noailles pourrait être une conséquence de la faiblesse de la surface fouillée et représenter un échantillonnage non représentatif. Par conséquent, nous attendons prudemment d'obtenir des informations plus précises afin de conclure sur la nature du gisement. Ce dernier représente cependant un site spécialisé potentiel au sein duquel des activités nécessitant l'utilisation du burin de Noailles auraient prédominé. Par l'importance numérique de ce fossile directeur si caractéristique, ce gisement rappelle fortement les sites de plateau du Lot-et-Garonne comme le Roc-de-Gavaudun dont la fonction paraît également très spécialisée malgré la densité des assemblages (Sonneville-Bordes, 1953 ; Monmejean, Bordes, Sonneville-Bordes, 1964).

VII. Les sites avec art pariétal.

A. Gargas.

Alors que le centenaire de la découverte des mains peintes dans la grotte de Gargas vient d'être célébré en 2006, sa notoriété internationale est acquise depuis bien longtemps. Les contributions historiographiques sont nombreuses et nous ne présenterons ici qu'une synthèse des données en attendant impatiemment les nouvelles informations livrées par les dernières fouilles menées par P. Foucher et C. San Juan-Foucher depuis 2004.

La grotte de Gargas est constituée de deux galeries creusées dans un des premiers massifs calcaires du piémont pyrénéen qui domine le confluent de la Garonne et de la Neste. Deux porches permettaient d'y accéder durant les temps paléolithiques. Le porche de la galerie inférieure, celle qui contient l'essentiel des vestiges gravettiens, s'ouvrait à l'ouest avant son effondrement au milieu du Paléolithique supérieur (Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007).

Si les premières fouilles à vocation essentiellement paléontologique par Félix Garrigou eurent lieu dès 1867 bien avant la reconnaissance de l'existence d'un art pariétal préhistorique[1], ce n'est qu'au début des années 1910 que la découverte d'un mobilier archéologique en stratigraphie permit l'établissement du premier cadre chronologique des occupations humaines de Gargas.

La campagne de fouilles du 20 septembre au 25 octobre 1911 dirigées par E. Cartailhac et H. Breuil a été suivie d'une deuxième campagne du 06 au 26 septembre 1913 à laquelle fut associés H. Neuville et Miles Burkitt. Contrastant avec la célébrité du site, la faiblesse des surfaces anciennement fouillées donne l'espoir d'une préservation importante des niveaux d'occupations et d'un prochain renouvellement considérable des données. Pour l'instant, ces fouilles maintenant très anciennes ont offert le seul mobilier actuellement publié, premièrement d'une manière tardive en 1958 grâce à la collaboration d'A. Cheynier (Breuil et Cheynier, 1958) et très récemment dans deux articles à vocation typologique (Margerand, 1996 ; Margerand et Desbrosse, 1993) ainsi que dans la thèse de Pascal Foucher (2004). Elles concernent une zone d'environ 50 m^2 de la salle I, près de l'entrée et face au panneau principal de mains peintes (fig. 154).

La stratigraphie révèle une succession d'occupations moustérienne, châtelperronienne, aurignacienne et gravettienne. H. Breuil et A. Cheynier évoquent des variations longitudinales (1958, p. 341) dues à la situation de la zone fouillée, à cheval entre le talus de l'entrée effondrée préhistorique et le sol plan de la salle I. Le niveau gravettien (couche noire 6) possède ainsi une épaisseur variant de 50 cm à 15 cm à la base du talus.

L'assemblage lithique gravettien ne contient quasiment que des outils ce qui peut être la conséquence d'un tri sélectif lors de la fouille. Nous reprenons ici les derniers résultats (Foucher, 2004). D'un effectif total de 848 outils selon le dernier décompte, l'assemblage est largement dominé par les burins (36,3%) et plus particulièrement par les burins de Noailles (22,7%). Breuil et Cheynier précisent que la majeure partie des burins de Noailles « *étaient réunis autour d'un assez gros bloc de la dimension d'un siège au voisinage de la tête de Bison encroûtée dans le plancher stalagmitique, à droite de l'entrée actuelle* » (Breuil et Cheynier, 1958, p. 376). Les burins sont suivis, par ordre décroissant, par les grattoirs, les lames retouchées et les pièces esquillées (environ 14% chacun), les outils composites (7,3%) et les pointes à dos (4,1%).

Les armatures, représentées par un type unique, sont minoritaires. Avec 35 exemplaires, les pointes à dos possèdent un gabarit où les largeurs sont essentiellement centrée autour de 9 mm, à l'instar des observations effectuées à Isturitz, Brassempouy et Mugarduia. Les exemplaires microlithiques sont rares et il est probable que les pièces les plus petites n'aient pas été collectées.

Sans reprise du matériel et avec comme seul repère les dessins de Cheynier, nous pouvons néanmoins insister sur l'identité morphologique frappante entre les pointes de

[1] Félix Garrigou et le Dr. De Chasteigner fouillent à gauche de l'entrée en 1867. Près de dix plus tard, Félix Régnault réalise plusieurs fouilles ponctuelles à l'entrée de la galerie supérieure avec M. Raoul d'Aventignan et le Dr. Rème (conseiller général) en 1876 ainsi que dans la grande salle de l'Ours en 1873/1878, dans le Puits des Oubliettes en 1882/1884 et dans la salle I en 1895/1900 (Garrigou, de Chasteigner, 1870 ; Régnault, 1900). La reconnaissance de l'authenticité de l'art pariétal par E. Cartailhac en 1902 ouvrit la voie à la découverte de l'art de Gargas le 11 juin 1906 par F. Régnault (Régnault, 1907) et attira les deux éminents spécialistes que furent É. Cartailhac et H. Breuil dès 1907.

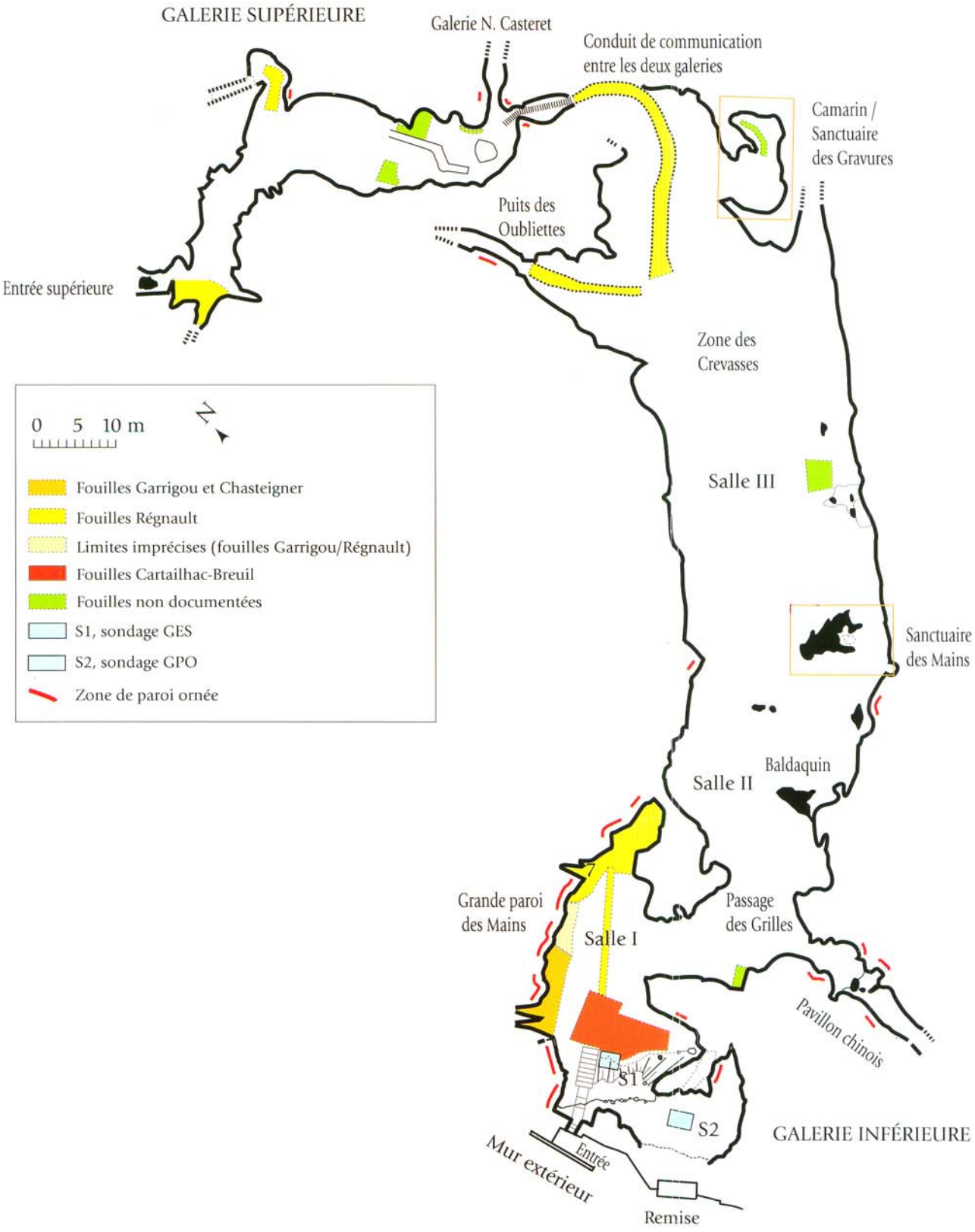


Fig. 154 - Plan de la grotte de Gargas d'après Barrière (1976) et modifié par Texier, Foucher (2004).

Gargas et celle des autres sites pyrénéens (fig. 155). L'épaisseur importante des supports laminaires et l'abattage total du dos, la symétrie et la correction raffinée des extrémités distale et proximale par retouche inverse rasante appointante et/ou arrondissante représentent un ensemble de critères diagnostiques de notre nouvelle définition provisoire de la pointe des Vachons à l'aide des exemples de la grotte d'Isturitz et dans l'attente de la révision des exemplaires du site éponyme.

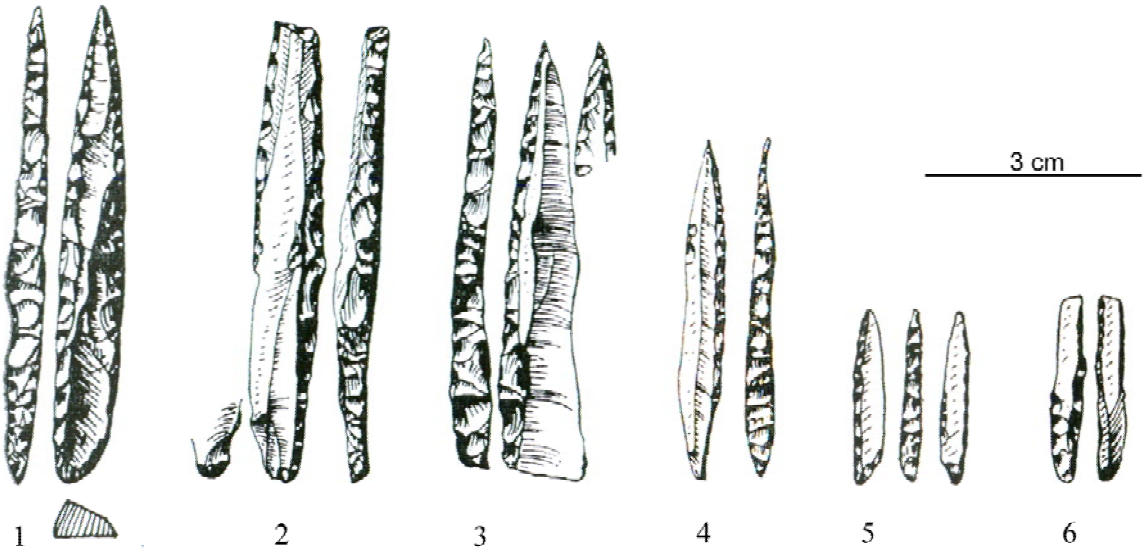


Fig. 155 – Pointe des Vachons de la grotte de Gargas. Gravettien à Noailles. Niveau 6. D'après Breuil et Cheynier, 1958, planche XI.

Les 60 nucléus sont essentiellement de petite taille (Breuil et Cheynier, 1958 ; Foucher, 2004) et ont produit des supports lamellaires au stade précédent leur abandon. Seuls deux nucléus à lames et quatre nucléus à éclats sont présents. Les nucléus à un plan de frappe sont majoritaire (22 exemplaires) et les nucléus bipolaires présentent généralement un plan de frappe préférentiel. P. Foucher remarque qu'un nombre important de nucléus (14) possède une morphologie de grattoir caréné.

La nature des matières siliceuses utilisées dans la confection des outils est très diversifiée. Le silex des Petites Pyrénées dont les gîtes les plus proches sont à 24 km au Nord, est majoritairement exploité (34,7%), suivi par ordre décroissant par le silex du Flysch (19,3%), et le silex de Chalosse (17,8%). Une proportion non négligeable de silex du Périgord (7,4%), du Fumélois et du Gavaudun (1,5%) ainsi que du Grain de mil (1,9%) est également présente. Enfin, nous pouvons noter la présence d'un silex allochtone qui pourrait provenir de la vallée de l'Èbre. Les informations apportées par les nucléus dévoilent une légère distorsion des proportions avec une préférence accordée au Flysch (48,3%) au détriment du silex des Petites Pyrénées (40%). Quelques nucléus en silex de Chalosse, du Périgord et du Bergeracois sont également présent.

Les déterminations pétrographiques effectuées par P. Foucher (2004) dévoilent une distribution des matières premières semblable à celle des autres sites des Pyrénées centrales (Enlène, Tuto de Camalhot, La Carane-3) bien que Gargas soit davantage éloigné des sources de matières premières locales (20-40 km). Fait remarquable, ce petit ensemble de sites sont, à notre connaissance, les seuls gisements gravettiens des Pyrénées qui possèdent une telle diversité des matières premières que l'on ne retrouve pas, par exemple, dans les deux grands

campements de Brassempouy et d'Isturitz. Cette singularité lithologique laisse présager la possibilité d'une interprétation sociologique où la question centrale serait de parvenir à décrire la nature des liens potentiels entre la présence d'un art pariétal et celle des populations humaines argumentée au travers du prisme de la diversité des matières premières.

L'industrie osseuse comprend de nombreux os et côtes incisés et quelques bois de renne perforés (Breuil et Cheynier, 1958). Une révision récente de l'industrie osseuse a mis en avant l'importance de l'utilisation de « pioches en côtes d'herbivores » décorées d'incisions parallèles dont la signification demeure pour l'instant mystérieuse. Avec environ 400 objets répertoriés, la collection est proportionnellement plus importante que celle de la grotte d'Isturitz et témoigne de l'importance d'une activité domestique et/ou symbolique liée à la confection de ces incisions dans la grotte de Gargas (San Juan-Foucher C., 2006). La grotte a également offert une petite collection de 6 sagaies d'Isturitz en bois de renne (San-Juan Foucher, Vercoutère, 2005).

Des dents percés (Ours, Cerf, Bison, Auroch, Cheval, Renard) ont été découvertes lors des fouilles anciennes, auquel nous pouvons désormais ajouter un ensemble de 17 coquillages percés retrouvés récemment (fouilles 2004-2007). Les espèces sont toutes caractéristiques de la côte atlantique (Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007).

Les 1137 restes osseux dénombrés au sein des anciennes collections ont permis de reconnaître la présence de 15 espèces de grands mammifères : le Bison des steppes, l'Auroch, le Cheval, le Mégacéros, le Cerf élaphe, le Renne, le Chevreuil, le Bouquetin, le Mammouth, l'Ours des cavernes, la Hyène des cavernes, la Panthère, le Loup et le Renard commun. Les espèces les mieux représentées sont le Renne, les Bovinés (Bison et/ou Aurochs) et l'Isard (Bouchud, 1958). Les premières informations livrées par les nouvelles fouilles confirment ces données (Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007).

Nous disposons de trois dates radiocarbone. La première, réalisée à partir d'un os fiché dans une des fissures du panneau IV de la Salle I (Clottes *et al.*, 1992), donne 26 860 ± 460 B.P. Deux autres datations, commandées par Pascal Foucher à partir d'échantillons de faune issus des fouilles Cartailhac-Breuil, donnent 25 050 ± 170 B.P. et 31 540 ± 720 B.P. La deuxième ne peut être prise en compte pour les occupations gravettiennes. De nouvelles datations ont été pratiquées sur une dizaine d'échantillon issus des fouilles récentes. Les résultats sont tous compris entre 27 000 et 25 000 B.P. (Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007).

Enfin, la singularité la plus importante de la grotte de Gargas par rapport à l'ensemble des gisements gravettiens des Pyrénées est la présence de nombreux vestiges pariétaux diversifiés comprenant notamment des mains négatives, des gravures animalières, des tracés digitaux et des signes peints. Les quelques deux cents mains qui ont fait la célébrité du site intègrent donc un vaste ensemble symbolique (Leroi-Gourhan, 1967 ; Sahly, 1966 ; Barrière, 1976 ; Groenen, 1987).

Une observation d'ensemble permet de constater un cloisonnement topographique intentionnel entre les mains et les animaux qui ne sont jamais associés directement sur les mêmes panneaux (Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007). Ainsi les mains occupent davantage la première partie de la galerie alors que les gravures animalières sont majoritaires dans le fond (fig. 156). Cette exclusion réciproque entre les modes de représentation ne semble pas correspondre à des raisons de disponibilité d'espace pariétal.

D'autre part, la longue paroi gauche[2] de la Salle I concentre près des deux tiers de la totalité des mains avec 137 exemplaires (fig. 154).

Fig. 156 – Panneau de mains situé à l'extrémité droite de la grande paroi des mains de la Salle I. D'après Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007, fig. 51.

Une troisième caractéristique importante est l'absence presque systématique de certaines phalanges dont l'interprétation principale serait l'existence d'un langage codé (Leroi-Gourhan, 1967).

Autre caractéristique importante, les mains seraient autant féminine[3] que masculine et correspondraient à des individus appartenant à toutes les tranches d'âge, du nourrisson à l'adulte.

Concernant les thèmes animaliers, les espèces les plus représentées sont, par ordre décroissant, le Cheval avec un tiers du nombre total de figures, suivi du Bison et de l'Auroch à égalité en deuxième position, puis du Bouquetin, tandis que le Mammouth arrive en dernière position. Il est intéressant de remarquer que ces animaux correspondent aux espèces dont les vestiges osseux sont régulièrement retrouvés au sein des sites gravettiens des Pyrénées. Il y a donc concordance, dans les grandes lignes, entre les animaux chassés et les animaux représentés dans la grotte de Gargas.

La superposition des figures dont la qualité est hétérogène avait conduit Cl. Barrière à envisager l'hypothèse de simple succession d'exercices d'école d'un ou de plusieurs artistes apprenant à dessiner les formes animales de mémoire mais l'interprétation reste délicate.

La symbolique très féminine de la grotte est la dernière caractéristique fondamentale qui doit être mise en avant. A mi-chemin entre le Sanctuaire des Mains et la Salle I, une sorte de niche a été totalement badigeonnée à l'ocre rouge soulignant la forme naturelle qui rappelle un vagin. « *Sur la paroi de droite de la Salle I, des retombées de draperies*

[2] Par rapport à l'entrée de la galerie inférieure.
[3] D'après le dimorphisme sexuel des phalanges (Snow, 2006).

stalagmitiques délimitent un petit baldaquin au centre duquel deux fentes naturelles verticales, très suggestives, sont entourées d'empreintes de mains rouges et noires, certaines de petite taille dont une appartenant vraisemblablement à un bébé » (Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007, p. 81 et fig. 157). Des figurations stylisées probables du sexe féminin sont également présentes.

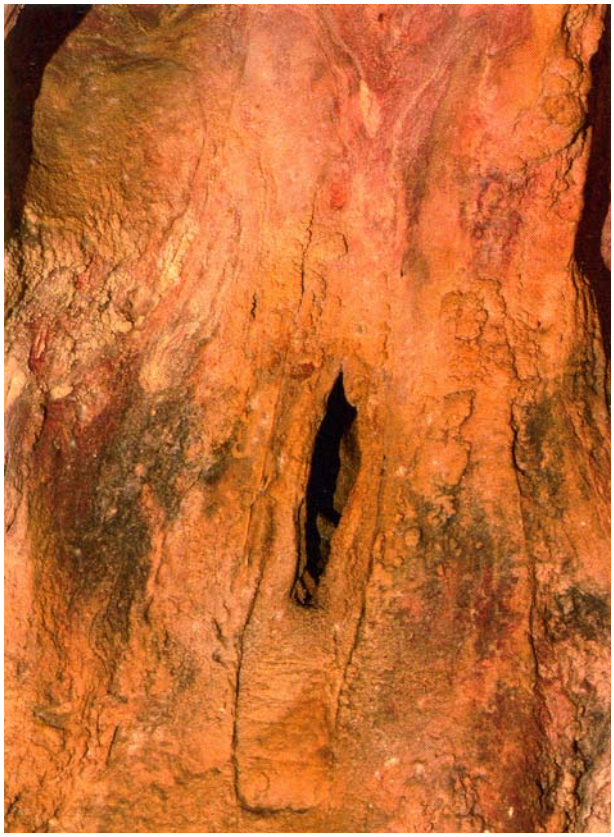


Fig. 157 – Ensemble de mains rouges et noires disposées autour d'une fente naturelle. D'après Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007, fig. 68.

Les datations radiocarbone, l'existence d'un niveau d'occupation gravettien, la conformité des thèmes et des styles artistiques (notamment les mains) avec les données d'autres sites gravettiens comme Vilhonneur, Cosquer ou Cussac ainsi qu'avec les galets gravés de motifs animaliers retrouvés durant les fouilles Breuil et Cartailhac (Breuil, 1953), représentent un ensemble d'indices qui permettent d'envisager une attribution gravettienne à la grande partie des œuvres pariétales de Gargas.

L'étude du site n'est pas encore assez avancée pour préciser la nature des occupations gravettiennes. Déjà pouvons nous affirmer que certains témoignages d'art pariétal - et notamment une grande partie des mains négatives - côtoyaient l'espace domestique tandis que d'autres, comme les gravures du Camarin (fig. 154) investissent intentionnellement les parties profondes de la grotte, à l'écart de l'espace domestique. Selon le contexte, il a donc fusion ou au contraire séparation entre l'univers purement symbolique et le restes des activités davantage domestiques. En revanche, la concentration des burins de Noailles pourrait illustrer un cloisonnement spatiale de certaines activités domestiques qui rappellerait les observations du Chantier I de Brassempouy. De la même manière, l'art pariétal paraît soumis à des règles de répartition selon les modes de représentation (mains/animaux). Le nombre proportionnellement considérable de côtes incisées met en lumière la domination d'une activité spécialisée qui associe une forte charge symbolique (incisions parallèles) à un travail d'ordre domestique (pioche ?) dont la finalité précise nous échappe. Quoi qu'il en soit, par l'importance de la confection de ces incisions ainsi que celle des gravures et des peintures pariétale, les activités symboliques prédominent nettement à Gargas.

N'oublions pas que si l'ensemble de ces traces matérielles attestent l'existence d'occupations gravettiennes, il n'est pas encore démontré que l'art pariétal peut être directement associé avec la majorité de l'industrie lithique, osseuse et des vestiges fauniques. D'autre part, si les restes de faune témoignent d'activités de boucherie et de consommation, nous ne possédons aucun indice qui pourrait nous éclairer sur la durée et le nombre des occupations. La grotte de Gargas est un lieu mystérieux dont la nature deviendra, espérons-le, plus intelligible à la lueur des fouilles récente et dont plusieurs interprétations peuvent déjà

être envisagées, entre occupations multiples et spécialisées, indépendantes ou non les unes des autres, et campement complet de longue durée.

B. La Fuente del Salín.

Cette petite grotte des Asturies n'a été découverte qu'en 1985 suite à une sécheresse qui a entraîné une baisse de la résurgence de l'entrée et rendu pénétrable la cavité (Moure *et al*., 1985).

Une couche archéologique unique a été datée de 22 340 ± 510 B.P. Elle comprenait un foyer auquel était associé un petit assemblage constitué de trois sagaies à section circulaire sans base définie, une canine de cerf ainsi que des coquilles de *Trivia* perforées, des déchets de débitage de silex, et quelques burins et lamelles à dos (Moure, González Morales, 1992, 2000).

A proximité de cet assemblage et par conséquent directement associé, un ensemble pariétal constitué exclusivement de mains peintes, de quelques signes discrets et de groupe de points donne une importance certaine à cette grotte dans une démarche de compréhension sociologique des gravettiens.

Fig. 158 – Main et avant-bars en négatif du panneau central.
D'après Valle Gómez, Serna Gancedo, 2002.

14 mains négatives ont été comptabilisé dont 13 rouges et 1 noire (fig. 158). Deux mains positives rouges complètent le panneau (Valle Gómez, Gancedo Serna, 2002). Le problème épineux de l'attribution des mains à des personnes d'un sexe ou d'un groupe d'âge déterminé entraîne des points de vue partiellement opposés. Tandis que Bohigas *et al*. attribuent les peintures à des hommes, des femmes et des enfants (1985), Moure et Gonzáles

Morales interprètent le groupe de mains le mieux conservé comme l'œuvre d'enfants dont la stature ne dépasse pas 1m40 (2000).

Ce gisement représente vraisemblablement la manifestation d'une occupation gravettienne unique et brève. Malgré la rapidité du séjour, les auteurs seraient aussi bien des hommes, des femmes que des enfants. Si l'ensemble de la communauté n'est pas présente, on assiste, de fait, à un échantillonnage diversifié des membres gravettiens. La Fuente del Salín se distingue de Gargas par la densité beaucoup plus faible des peintures et du matériel conservé. La nature éphémère de ce gisement cantabrique confirme que l'hypothèse d'une succession dans le temps d'une série d'occupations rapides ne doit pas être écartée à Gargas.

VIII. Conclusion.

On s'aperçoit que les occupations secondaires représentent des instantanés à tout jamais figés de la vie quotidienne des Hommes. L'intérêt de ce genre de site est primordial dans la perspective d'une vision davantage palethnologique et paléocologique que ne peuvent offrir les grandes séquences anciennement fouillées comme Isturitz.

Seule l'étude dialectique de ces deux type d'occupations préhistoriques – à longue et à courte focale – peut nous faire progresser dans la compréhension des sociétés du Paléolithique supérieur. Une perspective dialectique fonctionne alors dans un jeu délicat que l'on peut qualifier de champ des antagonismes : ce que l'on précise pour être plus clair nous empêche d'embrasser l'ensemble d'un coup d'œil mais, en même temps, ces détails sont utiles et nécessaires à la caractérisation de l'ensemble.

L'étude des ateliers de Tercis, par exemple, ou d'un secteur particulier d'un gisement comme le Chantier I de Brassempouy montrent à quel point l'étude focalisée d'une aire d'activité peut facilement nous inciter à une surinterprétation, conséquence d'une utilisation abusive de la technologie lithique qu'une perspective régionaliste et interdisciplinaire tend a rééquilibrer.

Chapitre II : la pointe des Vachons : un fossile directeur mésestimé du Gravettien.

I. Introduction.

Au sein du vaste ensemble hétérogène des pointes à dos, il nous paraît doublement légitime de revenir sur le problème de la définition de la pointe des Vachons. D'une part, la grotte d'Isturitz en offre la collection la plus importante en Europe occidentale avec 269 exemplaires issus du niveau IV des fouilles Saint-Périer d'après nos propres décompte ; D'autre part, les questionnements suscités par la logique du raisonnement conduisant à l'individualisation de ce type de pointe à dos est généralisable à d'autres armatures appartenant aussi bien au Gravettien qu'à d'autres civilisations.

II. L'ancienne définition.

« *La lame débitée, un côté est abattu ; la pointe est finement obtenue, souvent complétée par des retouches alternes ; la base est arrondie, portant elle aussi ces même retouches, ayant pour but de rendre coupante cette partie arrondie. Cette pointe, que l'on peut admettre comme arme, a pu être utilisée comme couteau ou canif ; par le côté non abattu nous avons le tranchant, s'il y a difficulté, il sera fait appel à la partie coupante de la base par suite de l'appui du doigt sur le côté abattu de cette couche. N'ayant été signalée nulle part, nous la dénommerons pointe des Vachons.* » (Coiffard, 1937, p. 124). C'est ainsi que

Coiffard, un amateur local qui fouilla le gisement éponyme, identifia pour la première fois la pointe des Vachons, près de trente ans après celle de la Gravette par l'abbé Breuil (1906).

Les pointes des Vachons forment un groupe distinct dans la typologie classique, le n° 50 de la liste de D. de Sonneville-Bordes et J. Perrot**.** « *n° 50 – pointe des Vachons : variante de la pointe de la Gravette, portant des retouches plates sur la face plane aux extrémités distale et proximale* » (Sonneville-Bordes et Perrot, 1956, p. 547). Comme illustration (fig. 159) fut reproduit l'exemple de la publication de Bouyssonie (1948).

La nécessité d'individualiser cette pointe à dos de l'ensemble générique « pointe de la Gravette » a dès lors été beaucoup critiquée. De nombreux chercheurs nieront cette différenciation, poursuivant ainsi la pensée de François Bordes. « *Pour le moment, la pointe de la Gravette, la microgravette et la gravette atypique semblent suffire. La « pointe des Vachons » (…) est une erreur, un legs du passé, qui disparaîtra* » (Bordes, 1965, p. 373).

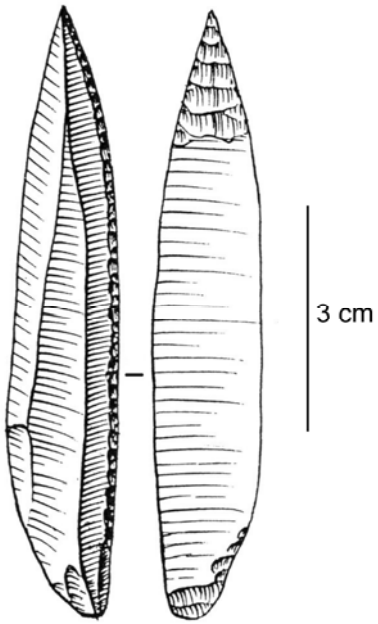


Fig. 159 – Pointe des Vachons illustrant la définition de Sonneville-Bordes et Perrot, 1955. Les Vachons, abri I, niveau 4. D'après Bouyssonie, 1948, fig. 9.

La pointe des Vachons ne serait donc qu'une pointe de la Gravette techniquement « améliorée » comme l'avait déjà annoncé Heinzelin de Braucourt, les retouches plates n'intervenant que de manière aléatoire, selon la morphologie du support (réduction de l'épaisseur proximale, correction de la rectitude). « *Pointe des Vachons : variante particulièrement soignée de la gravette, pouvant être compliquée par deux séries de retouches différentes : d'une part, des retouches plates souvent sur face ventrale amincissant la pointe et la base ; d'autre part des retouches fines et étroites sur le revers du bord tranchant* » (Heinzelin de Braucourt, 1962, p. 33).

Les retouches ne servirait finalement qu'à mieux coller au concept initial « pointe de la Gravette ». Dans la littérature scientifique actuelle, parler de « G*ravettes possédant des retouches de type Vachons »* pour spécifier l'existence de retouches plates sur la surface inférieure, que ce soit sur la partie proximale ou sur la partie distale, semble désormais faire consensus. Ces pointes n'auraient pas d'identité culturelle intrinsèque, les retouches étant un acte technique parmi d'autres, relevant de la tendance.

Les années 1950-1960, particulièrement riches en travaux fondateurs dans le domaine de la Préhistoire, ont néanmoins connu d'autres perceptions dans ce climat propice d'effervescence intellectuelle. A la même époque et contrairement aux auteurs précédents, Cheynier avait déjà travaillé sur un nombre considérable de sites rapportés au Gravettien moyen-récent (Cheynier, 1960) et apporté sa contribution à plusieurs publications monographiques sur les grottes de Gargas (Breuil et Cheynier, 1958), de Pair-Non-Pair (Breuil et Cheynier, 1963), du Cirque de la Patrie (Cheynier, 1962).

Doté d'une solide connaissance du matériel lithique, il a amorcé sa propre structuration du Gravettien, en marge des considérations officielles, notamment à l'aide des armatures et des micro-armatures à dos. Sa modernité remarquable – sa vision du Gravettien

était alors en avance de quarante ans sur ses contemporains – s'exprime notamment dans l'acceptation d'une structuration modulable et la prise en compte de l'importance des armatures dans la compréhension du phénomène gravettien.

La pointe des Vachons y trouve toute sa place, d'abord sous la forme d'un fossile directeur strictement associé au burin de Noailles, plus tardivement comme indicateur d'un faciès potentiel à part entière, le « *moment à pointes des Vachons* ». Notons que l'illustration de ce fossile directeur proposée dans sa monographie sur « l'homme des cavernes » possède une identité typologique remarquable avec les exemplaires de la grotte d'Isturitz décrits précédemment (Cheynier, 1965). La pointe, de symétrie parfaite et sans retouche inverse rasante, associée à une phase postérieure à celle de La Gravette, montre à quel point Cheynier, bien que n'ayant pas typologiquement individualisé la pointe des Vachons, avait inconsciemment identifié les critères les plus pertinents à défaut de les avoir retranscrit (fig. 160). Mais le rayonnement intellectuel de François Bordes devait repousser à plus tard l'ultime aboutissement de ces recherches précises, richement illustrées et passionnantes. Quarante années ont passé durant lesquelles la pointe des Vachons a été écartée des chronologies d'attente successives.

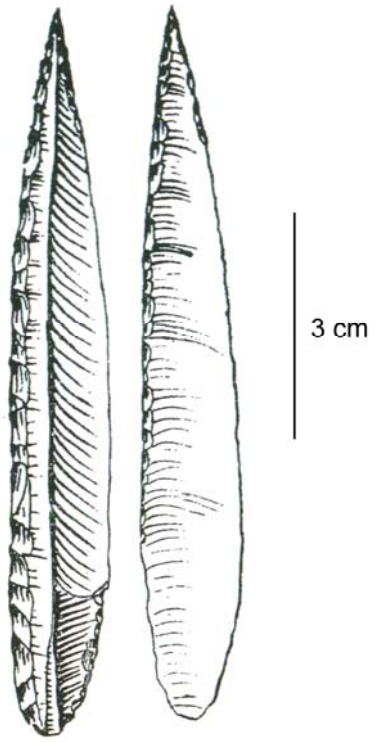


Fig. 160 – Modèle-type de Pointe des Vachons caractérisant un « moment » du Gravettien selon Cheynier. D'après Cheynier, 1965, fig. 9.

III. Réflexions préliminaires.

Le scepticisme passé vis-à-vis de l'existence de cette pointe particulièrement raffinée est compréhensible, surtout, à la décharge de M. François Bordes et de ses contemporains, si on se replace dans le contexte des années 1960 où la technologie lithique était encore balbutiante. Les nouveaux outils d'analyse et les nouvelles connaissances dont nous disposons permettent cependant le renouvellement des problématiques. Le point de vue à partir duquel était abordé le problème des retouches inverses rasantes était ainsi trop focalisé, limitant par la même les questionnements.

Or, le problème n'est peut-être pas de déterminer si cette retouche est un acte purement technique, mais, de se poser la question de savoir si, finalement, cet acte apparemment bénin ne pourrait pas refléter un comportement culturel. Prenons l'exemple de l'abri Pataud où le même silex Sénonien local a été majoritairement utilisé aux différentes époques du Gravettien (Bricker dir., 1995). Dans le niveau 5 (Gravettien ancien), ce type de retouche est pratiquement absent. Dans la couche 4 et 4a (Gravettien moyen), il connaît un réel accroissement quantitatif (20% des pointes en possède) avant de connaître une diminution dans la couche 3 (Gravettien récent) (Bricker dir., 1995). Le nombre de pointes à dos concernées par des retouches « Vachons » n'est pas constant, comme l'on pourrait s'y attendre, si, à paramètre identique, son utilisation relevait exclusivement de la tendance.

De manière théorique, en dehors de toute interférence due aux fouilles, à la conservation ou à la fonction du site, deux scénarios qui peuvent se superposer sont alors envisageables : soit la présence élevée de retouche inverse rasante permet de distinguer un

horizon culturel en tant qu'excessivité esthétique de la part des tailleurs (ce que représente la retouche inverse rasante des pointes à cran solutréenne par exemple) ; soit elles représentent la conséquence technique d'une cause dont la nature resterait à définir.

Cette deuxième hypothèse soulève alors tout un éventail de questionnements sur l'interprétation culturelle des retouches Vachons. La prise en compte de ces retouches devient intéressante à partir du moment où ces dernières ne sont pas isolées de l'ensemble technique : la plus ou moins grande présence de pointes ainsi retouchées peut être mis en rapport direct avec le soin apporté au débitage. Plus l'investissement consacré à la production des supports de pointes à dos sera élevé (sélection importante de la matière première, soin accordé au débitage, compétence mise en oeuvre,…), moins l'investissement dans l'aménagement de la pointe sera important. La qualité du silex peut être la cause déterminante, d'où la nécessité de contrôler ce paramètre.

Dès lors, cette retouche pourrait être culturellement significative puisqu'elle révèle le moment de la chaîne opératoire où les hommes décident de porter leurs efforts. La réalisation d'une pointe de projectile peut, en effet, être divisée en deux grandes étapes : la première correspond à la production du support, la deuxième à la réduction du support pour produire l'objet fini (Knecht, 1997). Pour obtenir une pointe parfaitement rectiligne, deux alternatives s'offrent au tailleur. Soit ce dernier décide de s'investir dans la qualité du débitage, qui fournit alors des supports aptes à être utilisés sans grandes transformations, soit il se comporte de manière moins exigeante dans la production du support et consacre plus de temps dans la phase de transformation.

Le processus technique à l'origine de l'obtention d'une pointe à cran solutréenne est en quelque sorte diamétralement opposé à celui des pointes à dos et des pointes à cran gravettiennes. De fait, en ce qui concerne l'interprétation de la valeur culturelle de l'objet, l'écart est sans doute moins grand entre une pointe à dos et une pointe à cran gravettienne qu'entre une pointe à cran gravettienne et une pointe à cran solutréenne. Les pointes à cran solutréennes représentent en effet une excessivité inverse à celle des armatures gravettiennes en ce sens où les gravettiens recherchaient davantage des supports rectilignes et réguliers tandis que les solutréens s'accommodaient plus facilement des variabilités morphologiques des supports en portant leur effort sur la deuxième étape d'une réalisation d'une pointe de projectile : la retouche. Les armatures gravettiennes sont confectionnées sur des supports très réguliers et sont peu retouchées (fig. 161 – n° 1) tandis que les armatures solutréennes exigent une qualité du support moins élevée, compensée par l'investissement dans le façonnage (fig. 161 – n° 2).

Bien évidemment, la réalité est beaucoup plus complexe et, entre ces deux comportements opposés, tous les intermédiaires existent, ce qui brouille notre lecture. Néanmoins, ces exemples extrêmes mettent l'accent sur la fonction présumée de la retouche de type Vachons, celle de corriger la légère courbure d'un support pour rendre la pointe plus rectiligne de manière à amoindrir les risques de casse et/ou s'adapter à un emmanchement contraignant qui laisserait peu de marge à une variation morpho-dimensionnelle des pointes. Il serait alors intéressant d'établir un tableau de correspondance situant les longueurs des pointes des Vachons par rapport aux autres pointes à dos. Si la chaîne opératoire dédiée à la confection des différents supports de pointes à dos est unique, on devrait s'attendre à trouver une tendance « pointes des Vachons » plus ou moins en phase avec les dimensions des

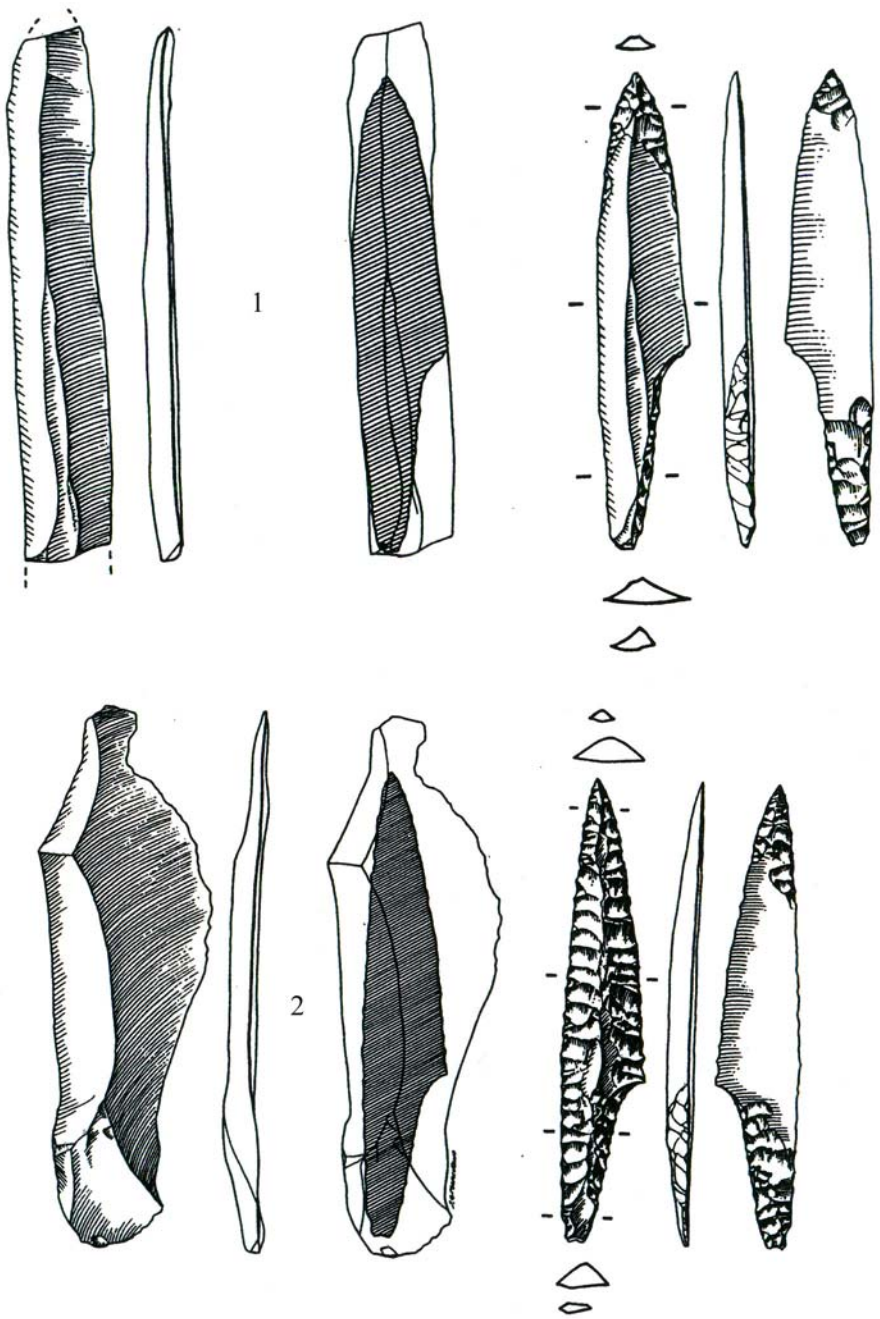


Fig. 161 – Relation entre la variation qualitative du support et le degré de retouche. D'après Geneste et Maury, 1997, fig. 5.

supports[4], les difficultés d'obtenir un support rectiligne étant directement proportionnelles à la longueur de celui-ci (problème de la carène du nucléus et de la courbure de la partie distale). Or, L. Pradel et A. Chollet signalent pourtant que les pointes des Vachons de Laraux sont « *plus petites dans leur ensemble que celles de la Gravette* » !… (Pradel et Chollet, 1950, p. 222).

[4] Les difficultés d'obtenir des supports rectilignes augmentent avec la taille du produit. Il s'ensuit que la probabilité de rencontrer des pointes à dos avec retouche inverse de grande dimension devrait être plus importante.

L'utilisation d'une retouche inverse rasante peut donc révéler le moment de l'investissement technique au sein d'une chaîne opératoire (phase de débitage ou de retouche). Mais elle peut également être corrélée au degré de sélection des supports laminaires. Soit les tailleurs décident d'opérer un tri très sélectif des supports et de ne guère utiliser l'option des retouches : la phase de transformation est donc minimisée ; soit leurs exigences quant au choix du support sont moindres, mais la phase de retouche est par conséquent plus importante. Le pourcentage de pointes retouchées n'est que le reflet de cet équilibre des forces mises en œuvre dans la dynamique techno-économique de la confection d'une pointe de projectile. Evidemment, ceci ne signifie pas qu'un seuil de tolérance moindre soit directement associé à un plus grand gaspillage du silex, puisqu'il convient d'abord de déterminer dans quelle mesure les supports non retenus sont intégrés dans les chaînes économiques dédiées aux outils domestiques.

Le problème suivant, lorsque l'on raisonne sur le plan de la synchronie, concerne la légitimité de comparer des occupations humaines inscrites au sein d'un écosystème dont la richesse des ressources est différente. A vouloir trop vite généraliser, on risquerait en effet de confondre choix et contrainte économique. Le tailleur de silex ne produira pas des supports de même qualité ni en même quantité selon qu'il se trouvera, par exemple, à Corbiac ou à Isturitz, les possibilités techniques et économiques offertes par le silex du Flysch n'étant pas les mêmes que celles du Bergeracois. Une carence de matière première peut ainsi entraîner un tri moins sélectif des lames. Une matière première siliceuse se présentant naturellement sous la forme de plaquette comme le Flysch peut quant à elle pré-déterminer un débitage très cintré et par conséquent la confection de supports laminaires proportionnellement épais et peu larges nécessitant une faible retouche pour être transformés en pointes de projectile.

Le problème est finalement plus complexe qu'il n'y paraît. Les paramètres techniques, technologiques, économiques et lithologiques doivent être étudiés comme un ensemble où chaque élément influe sur les autres, afin de tenter de séparer ce qui découle du subtil équilibre techno-économique choisi par l'homme des impératifs matériels ou des choix arbitraires (fig. 162).

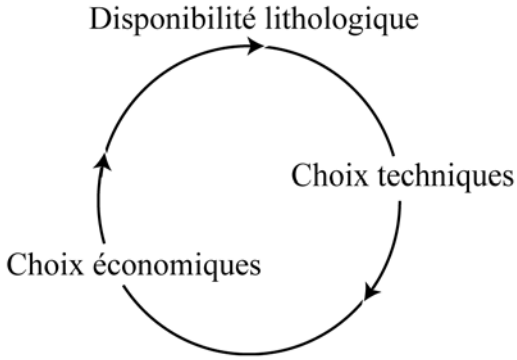


Fig. 162 – Circularité des phénomènes.

IV. Les pointes du site éponyme.

Le gisement charentais des Vachons se compose d'un alignement de petites grottes et d'abris ponctuant les falaises calcaires de Voulgézac dont l'aspect pittoresque et chaleureux annonce le Périgord noir.

A M. Joseph Coiffard, un agriculteur charentais de Villebois-Lavalette, revient le mérite d'avoir mis en valeur le potentiel archéologique de ce qui est sans doute la meilleure séquence stratigraphique de Charente[5]. Avec une succession de niveaux à fléchettes, à pointes de la Font-Robert, à éléments tronqués, à pointes des Vachons et à lame à troncature oblique, les Vachons, bien que de dimension restreinte, représentent un gisement de référence pour la

[5] Plusieurs niveaux de Moustérien, d'Aurignacien, de Gravettien et de Solutréen ont été identifiés grâce aux fouilles minutieuses de Coiffard, dont le travail rigoureux de subdivision stratigraphique révèle un soin d'avant-garde semblable à celui de Daleau, cet autre amateur local passionné qui fouilla le Gravettien de Pair-Non-Pair.

structuration du Gravettien occidental (Coiffard, 1914, 1922, 1937, Bouyssonie, 1948 ; Bouyssonie et Sonneville-Bordes, 1957 ; Fontaine, 2000).

Les premières fouilles, déjà anciennes, sont essentiellement l'œuvre de M. Coiffard (avant 1914) assisté dans un second temps, de 1929 à 1934, par le chanoine Bouyssonie. P. David a également entrepris une tranchée dans l'abri de l'œil-de-bœuf de 1922 à 1924 (David, 1930).

Dans le cadre de cette analyse typologique, nous laissons de côté le niveau 3 à pointes de la Font-Robert auxquelles sont associés quelques burins de Noailles[6] pour nous concentrer sur le niveau 4 qui est le niveau principal de Gravettien moyen des Vachons.

Isolé par des couches stériles, calé entre un niveau sous-jacent de Gravettien à nombreuses pointes de la Font-Robert et un niveau sus-jacent de Gravettien à lames à troncature oblique, le niveau 4 nous offre une importante collection de pointes des Vachons, élégante singularité dont Coiffard fut le premier à souligner l'importance. Quelques burins du Raysse et quelques burins de Noailles argumentent une attribution au Gravettien moyen. Ce niveau se retrouve au sein de deux abris mitoyens, l'abri 1 dont la fouille fut effectuée par J. Bouyssonie et l'abri 2 dont la fouille fut réservée à J. Coiffard. La collection, bien connue grâce aux publications de Bouyssonie et Sonneville-Bordes (Bouyssonie, 1948 ; Bouyssonie et Sonneville-Bordes, 1957) est actuellement conservée au Musée national de Préhistoire des Eyzies.

Les anciens décomptes font état d'un ensemble de 451 outils au sein du niveau 4 de l'abri I contre 252 outils pour le niveau 4 de l'abri II (Bouyssonie et Sonneville-Bordes, 1957). Les pointes à dos représentent près de 20% de l'assemblage dans chacun des deux abris ce qui est exceptionnel pour du Gravettien moyen où ces dernières dépassent rarement 5% de l'outillage. Elles sont suivies par les grattoirs (environ 10%) et les burins dièdres et sur troncature (moins de 8% chacun). Les burins de Noailles sont anecdotiques.

	Abri 1	Abri 2	Total
Pointe à dos entière ou presqu'entière	4	5	9
Partie proximale	10	21	31
Partie mésiale	1	2	3
Partie distale	3	0	3
Partie proximale/distale?	4	11	15
Total Pointe à dos	**22**	**39**	**61**
Ebauche probable de pointe à dos	10	23	33
Ebauche possible pointe à dos	4	10	14
Lame à dos rectiligne	0	1	1
Lamelle à retouche marginale appointée	0	1	1
Lamelle à dos/Micropointe à dos	3	1	4
Ebauche de Pièces à dos diverses	11	21	32
Total	**50**	**96**	**146**

Tabl. 36 – Décompte 2008 des armatures de la collection Coiffard, niveau 4.

[6] Les anciens décomptes de Bouyssonie indiquent 1 burin de Noailles dans le niveau 3 à pointes de la Font-Robert et 4 burins de Noailles dans le niveau 4 à pointes des Vachons de l'abri I, 3 exemplaires dans le niveau 3 et 5 exemplaires dans le niveau 4 de l'abri II, 1 exemplaire dans le niveau 1 à pointes de la Font-Robert de l'abri de l'œil-de-bœuf.

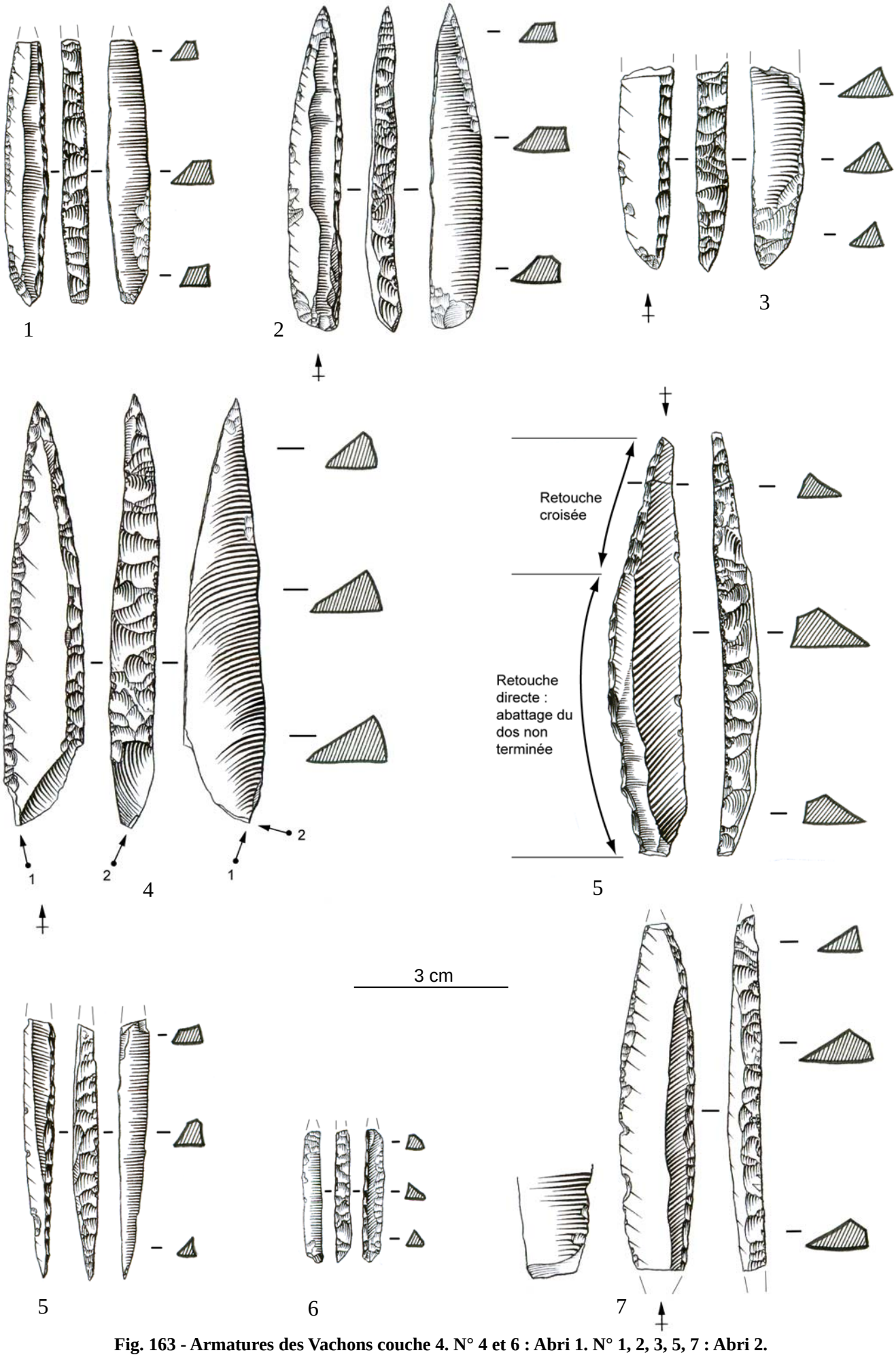


Fig. 163 - Armatures des Vachons couche 4. N° 4 et 6 : Abri 1. N° 1, 2, 3, 5, 7 : Abri 2.

Les armatures de la collection Coiffard sont essentiellement constituées de pointes à dos, entières, fragmentées ou à l'état d'ébauche (tabl. 36). Seules 4 lamelles à dos (fig. 56 – n° 6) et une lamelle à retouche marginale sont associées à ces pointes alors que les anciens décomptes signalent plus d'une trentaine de lamelles à dos. Même en tenant compte des ébauches, les pointes à dos sont également beaucoup moins nombreuses au sein de notre dernier décompte. D'autre part, alors que Bouyssonie indique 26 nucléus au sein du niveau 4 de l'abri 1, nous n'avons décompté que deux nucléus pour l'ensemble des deux abris. La collection du Musée des Eyzies est donc partielle.

Les 22 pointes à dos de l'abri 1 sont essentiellement constituées de fragments proximaux. 4 exemplaires entiers ou presqu'entiers sont néanmoins présents.

La morphologie de la base est principalement appointée (6 exemplaires) mais peut aussi être arrondie (4 exemplaires) et plus rarement aménagée par troncature oblique convexe (1 exemplaire). Les bases appointées correspondent à des supports qui sont naturellement étroits à cette extrémité tandis que les retouches arrondissante et les troncatures semblent davantage correspondre à des modalités d'aménagement de supports plus larges. Sur les 21 pièces comportant une ou deux extrémités conservées, 9 portent une retouche inverse rasante (5 partie prox, 1 partie distale et 3 parties indéterminées). Il s'agit à chaque fois de retouche inverse rasante totale. Les 4 pointes entières ne comportent aucune retouche inverse rasante de leurs extrémités. Les 4 bases arrondies portent une retouche inverse rasante totale tandis que 5 bases appointées ne portent aucune retouche inverse rasante (1 seule base appointée porte une retouche inverse rasante). La base tronquée ne porte aucune retouche inverse rasante.

Une corrélation étroite semble exister entre la présence d'une retouche inverse et la morphologie de la base. En effet, l'ensemble des supports est de très bonne rectitude. La correction d'une courbure éventuelle ne peut donc pas expliquer l'emploi d'une retouche inverse. Il s'ensuit que la retouche rasante est un acte technique stylistique (donc culturel car le tailleur avait le choix d'utiliser exclusivement une retouche directe) dont la finalité semble être de corriger la morphologie de la partie proximale de manière à la rendre plus étroite.

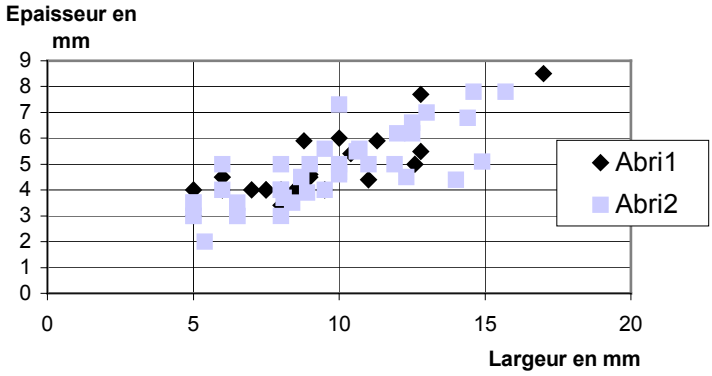


Fig. 164 – Rapport largeur/épaisseur des pointes à dos des Vachons. Abri 1 et 2, niveau 4.

Le bord opposé est très souvent retouché (16 cas sur 22). La retouche est très majoritairement directe (13 exemplaires) mais peu aussi être inverse (2 exemplaire) ou alternante (1 exemplaire qui possède une légère retouche inverse discontinue en complément de la retouche directe). Cette retouche du bord opposé affecte préférentiellement les extrémités (9 exemplaires) mais concerne assez souvent la totalité ou la quasi-totalité du bord (7 exemplaires de retouche directe importante).

En ce qui concerne la latéralisation, 12 pointes à dos possèdent un dos dextre, 6 un dos senestre et 4 sont indéterminées. Le dos est majoritairement aménagé par retouche abrupte directe (11 exemplaires), mais aussi par retouche abrupte directe et légèrement croisée aux extrémités (6 exemplaires) et par retouche strictement croisée (5 exemplaires).

Les longueurs des 4 pointes entières sont respectivement de 41, 48, 52 et 69,5 mm. La largeur moyenne des pointes entières et fracturées est de 9,2 mm pour une épaisseur moyenne de 4,8 mm (fig. 164).

Les 39 pointes à dos de l'abri 2 sont essentiellement constituées de fragments proximaux (21 exemplaires). Seules 5 pointes sont entières (tabl. 36).

La morphologie de la base est très souvent large (18 exemplaires dont 13 aménagés par retouche arrondissante et 3 par troncature oblique convexe), plus rarement appointée (7 exemplaires). Une majorité de bases à morphologie appointée ne porte aucune retouche inverse rasante (4 exemplaires sur 7) tandis qu'une large majorité de base à morphologie plus large porte une retouche inverse rasante totale (14 exemplaires sur 18). Nous retrouvons dans l'abri 2 la même corrélation entre la morphologie de la base et la présence d'une retouche inverse rasante bien que le rapport de proportion entre les pointes à dos à base large et celles à base étroite soit inversé. La retouche inverse rasante semble liée à la morphologie de la base et correspond plus précisément au procédé technique utilisé pour réduire la base lorsque le support est assez large.

Une retouche directe du bord opposé semble être davantage utilisé pour réduire un support plus étroit. Celui-ci est très souvent retouché (28 cas sur 39). La retouche est le plus souvent directe (20 exemplaires) mais elle peut aussi être occasionnellement inverse (4 exemplaires), à la fois directe et inverse (3 exemplaires) voire alternante (1 exemplaire). Cette retouche du bord opposé affecte majoritairement la totalité (12 exemplaires) ou une partie importante du bord (12 exemplaires portent une retouche qui est égale ou supérieure à la moitié de la longueur). Elle est plus rarement d'amplitude peu importante (5 exemplaires) et concerne alors principalement les extrémités.

En ce qui concerne la latéralisation, 21 pointes possèdent un dos dextre, 5 un dos senestre et 13 sont indéterminées. Le dos est majoritairement aménagé par retouche abrupte directe (18 exemplaires) mais aussi par retouche abrupte directe et légèrement croisée aux extrémités (6 exemplaires) et par retouche strictement croisée (15 exemplaires). Les dos sont aménagés par percussion. Nous n'avons pas remarqué de stigmate diagnostique de la pression.

Les longueurs des 5 pointes entières sont respectivement de 27, 42, 48, 62 et 69 mm (fig. 163 – n° 2). La largeur moyenne des pointes entières et fracturées est de 9,5 mm pour une épaisseur moyenne de 4,7 mm (fig. 164). Trois fragments de pointes à dos de l'abri 2 portent une fracture complexe (fig. 163 – n° 4).

De ces constations, il ressort une grande similarité des assemblages de pointes à dos de l'abri 1 et de l'abri 2. Dans chacun des deux petits abris contigus, les pointes possèdent des gabarits identiques (fig. 164). Leur morphologie générale respecte volontiers une recherche de symétrie mais leur base est très souvent aménagée par troncature oblique convexe. Le dos est principalement aménagé par retouche directe tandis que la délinéation du bord opposé au dos est très souvent corrigée sur sa plus grande longueur à l'aide d'une retouche directe. Le dos

est majoritairement dextre. Une retouche inverse rasante est très souvent utilisée dans la correction morphologique des extrémités. Dans chacun des deux sites, les fractures complexes indiquant l'utilisation d'une partie au moins des pointes comme armature de projectile sont rares (inexistantes dans l'abri 1, 3 indices dans l'abri 2). De nombreuses ébauches dont la proportion dépasse celle des pointes à dos sont présentes dans chacun des deux abris (fig. 163 – n° 5). Elles témoignent de l'importance d'une activité de confection de pièces à dos et de l'exploitation d'un silex d'excellente qualité (local ?), de couleur gris clair sillonné de marbrure en gris plus foncé. Seule différence, la morphologie de la base des pointes plus généralement appointée dans l'abri 1 et arrondie dans l'abri 2 pourrait résulter de la faiblesse de l'échantillonnage des pointes de l'abri 1. *De facto*, il nous semble pertinent de corréler les niveaux 4 des deux abris au sein d'un même ensemble correspondant probablement à des occupations simultanées.

Associés à ces pointes à dos, les deux fouilleurs, Coiffard et Bouyssonie, signalent l'importance des produits bruts de débitage. Au sein du niveau 4 de l'abri 1 « *il est curieux de remarquer cette abondance de pièces brutes débitées sur place et comme abandonnées, pourquoi ?* » (Bouyssonie, 1948, p.26). Les quelques données des fouilles de David dans l'abri de l'œil-de-bœuf vont d'ailleurs dans ce sens. « *Rognons de silex, nucléi nombreux avec plan de frappe, percuteurs, autant d'indices correspondant à un lieu de fabrication* » (David, 1930, p. 21). Inversement, les témoignages artistiques sont rares. Un petit bloc portant une gravure de Mammouth est présent dans l'abri 1 (Bouyssonie, 1948). L'industrie osseuse est également restreinte avec quelques épingles et ciseaux en bois de renne dans l'abri 1. Plus abondante dans l'abri 2, elle comporte en majorité des côtes lissées, appointées ou incisées. Deux sagaies sont également présentes. La première possède un large et long biseau ainsi que des incisions. La deuxième est une pointe biconique à section circulaire. Deux dents percées dont une canine de renard complètent l'assemblage (Bouyssonie et Sonneville-Bordes, 1957). Dans une perspective chronoculturelle, il est intéressant de remarquer la présence de l'ivoire sous la forme d'une lame et d'une navette qui caractérise le niveau 4 de l'abri 1 ainsi que l'abondance des pièces osseuses incisées présentes dans le niveau 4 de l'abri 2. Ces données coïncident avec celles du Gravettien pyrénéen. La faune du niveau 4 de l'abri 1 contient du Cheval et du Bœuf à peu près en même proportion. Le Renne est plus rare (Bouyssonie, 1948) alors qu'il domine dans l'abri 2 (Bouyssonie et Sonneville-Bordes, 1957).

En conclusion, la dimension restreinte des assemblages ainsi que celle des abris, la localisation privilégiée probablement à proximité d'un gîte de matière première d'excellente qualité, d'une source et avec un champ panoramique visuel et sonore optimal sur le vallon grâce à la réflexion sur la paroi rocheuse concave, la domination singulière des pointes à dos dans un assemblage de Gravettien moyen-récent et l'abondance des ébauches, sont autant d'indices qui convergent vers l'identification d'un site satellite probablement polyvalent, entre halte de chasse, atelier de traitement des peaux et atelier de fabrication de pointes à dos. La nature du site des Vachons correspondrait à un exemple septentrional du site de Mugarduia Sur.

V. Isturitz, Mugarduia Sur et Les Vachons : unité et variabilité des pointes à dos.

Les trois sites gravettiens d'Isturitz (niveau IV), de Mugarduia Sur et des Vachons ont livré les assemblages les plus importants de pointes à dos issues d'un niveau de Gravettien à Noailles. Bien que d'importance secondaire, seuls les sites de Laraux dans la Vienne (Pradel et Chollet, 1950 ; Pradel, 1979) et de Lespaux en Gironde (Cousté et Krtolitza, 1965 ; Krtolitza et Lenoir, 1998) possèdent, à notre connaissance, des séries significatives. La comparaison entre ces trois sites est donc particulièrement captivante.

Nous avons vu que les pointes à dos de la grotte d'Isturitz sont confectionnées sur des supports rectilignes, épais et de régularité variable, extraits à partir de nucléus cintrés à un ou deux plans de frappe. Leur morphologie générale est élancée, symétrique selon un axe vertical joignant les deux extrémités, et lancéolée étant donné que la largeur maximale ne correspond pas au milieu de la pièce mais se rapproche du tiers proximal. La base est majoritairement aménagée par retouche appointante, plus rarement par retouche arrondissante ou par troncature oblique convexe. La délinéation du bord opposé au dos est très généralement corrigée par retouche directe mais ce dernier peut être laissé brut si le tranchant de la lame est naturellement convexe et effilé en partie distale. Le dos, aussi bien dextre que senestre, est confectionné par percussion, par retouche majoritairement croisée mais aussi directe. Enfin, la morphologie appointée des extrémités est fréquemment conçue grâce à l'utilisation d'une fine retouche inverse rasante, adroitement appliquée par percussion et/ou par pression. Malgré la variabilité des gabarits, cette homogénéité conceptuelle fédère les pointes à dos du niveau IV des fouilles Saint-Périer.

A Mugarduia Sur, les pointes à dos sont confectionnées sur des supports épais et rectilignes extraits à partir de nucléus à tables opposées-décalées mais aussi, première différence, à partir de supports légèrement courbes, torses et naturellement effilés, extraits à partir de nucléus carénoïdes. Leur morphologie générale est symétrique, lancéolée et assez trapue étant donné que pour une largeur et une épaisseur moyenne respectives de 10 et de 4,3 mm, leur longueur moyenne est de 37 mm (fig. 165, 166, 167). La base est quasi-systématiquement appointée à l'aide d'une légère correction du bord opposé par retouche directe proximale. Conséquence de la morphologie différente du support, le bord opposé au dos est, à l'exception de cette partie proximale, en grande partie laissé brut. Le dos, davantage senestre que dextre, est aménagé par percussion, à l'aide d'une retouche majoritairement directe. Enfin, autre conséquence de la morphologie torse du support, l'utilisation d'une retouche inverse rasante est exceptionnelle. Les pointes de Mugarduia se distinguent donc par leur aspect plus trapu, et la rareté des retouches inverses rasantes des extrémités ainsi que celle de la correction du bord opposé. Leur latéralisation majoritairement senestre est une autre singularité du site.

Les pointes à dos des Vachons possèdent comme caractéristiques communes à Isturitz, leur gabarit (fig. 165, 166, 167), leur support épais qui semblent être extrait à l'aide de modalité identique comme l'illustre les deux uniques nucléus laminaires à tables opposées-décalées que nous avons pu observer, une morphologie générale qui répond à une exigence de symétrie selon un axe vertical joignant les deux extrémités, un dos aménagé par retouche majoritairement directe et une utilisation insistante d'une retouche inverse rasante afin de corriger la morphologie des extrémités. Elles se distinguent néanmoins par une correction des bases majoritairement effectuée par retouche arrondissante alors que l'appointement est

préféré dans les deux autres sites d'Isturitz et de Mugarduia (tabl. 37) ainsi que par une latéralisation très majoritairement dextre.

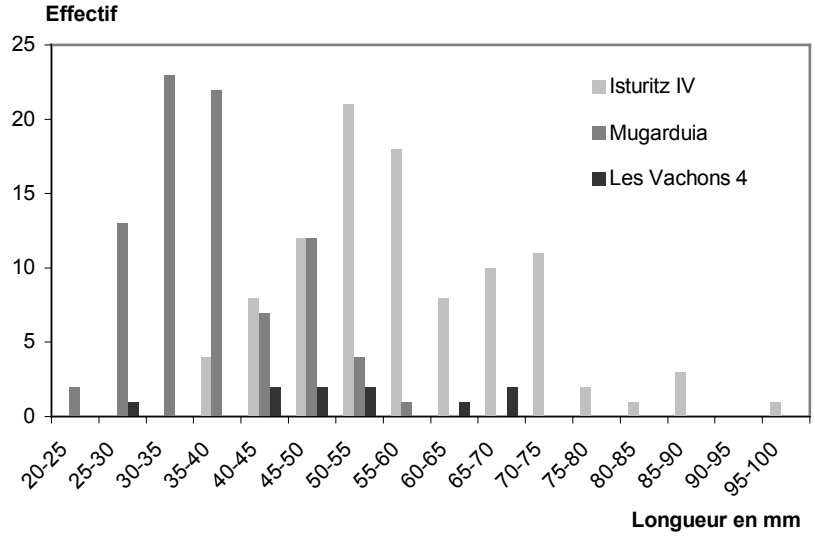


Fig. 165 – Répartition des longueurs des pointes des Vachons des trois assemblages les plus importants d'Europe occidentale.

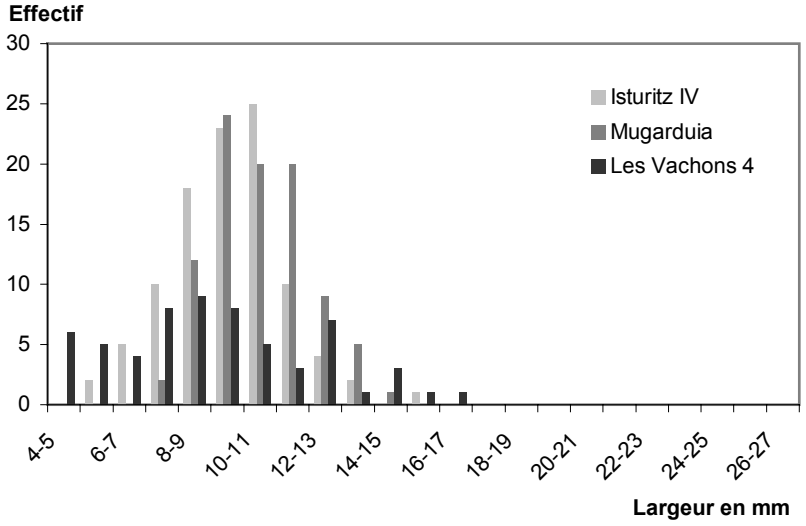


Fig. 166 – Répartition des largeurs des pointes des Vachons des trois assemblages les plus importants d'Europe occidentale.

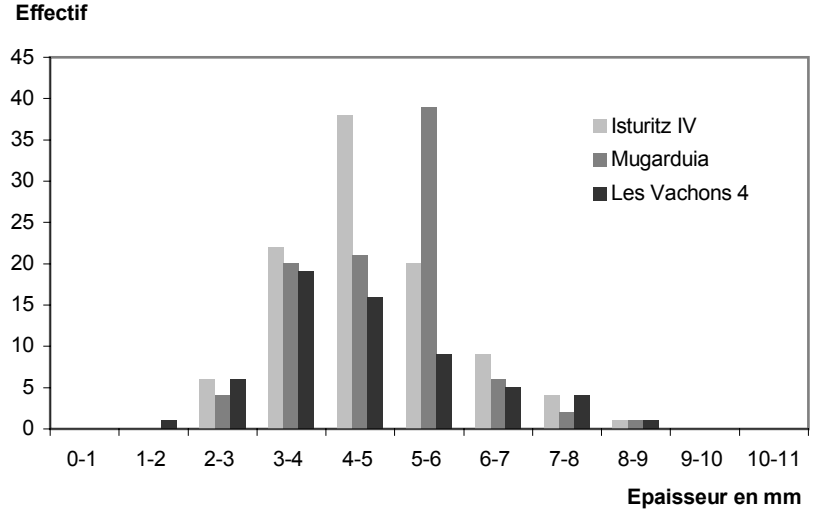


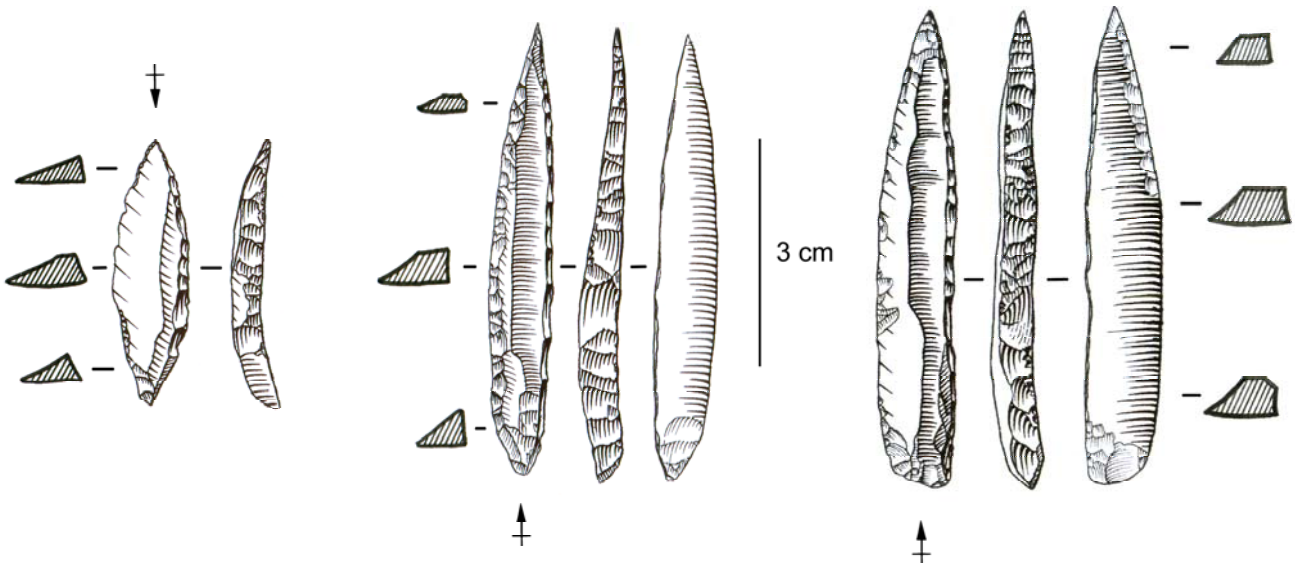
Fig. 167 – Répartition des épaisseurs des pointes des Vachons des trois assemblages les plus importants d'Europe occidentale.

	Isturitz IV	Mugarduia Sur	les Vachons 4
Morphologie de la partie proximale	N	N	N
Base appointée symétrique	95	89	13
Base avec troncature oblique convexe	26	0	7
Base arrondie	31	1	17
Base avec troncature horizontale rectiligne	1	1	0
Total	**153**	**93**	**37**

Tabl. 37 – Répartition des pointes à dos d'Isturitz, de Mugarduia et des Vachons selon la morphologie de la base. L'effectif d'Isturitz et de Mugarduia ne concerne que les pointes entières ou presque tandis que celui des Vachons concerne les pointes entières associées aux fragments proximaux.

On observe donc un gradient Sud-Nord dans la morphologie des pointes à dos avec des pointes espagnoles majoritairement senestres et à bases appointées, des pointes pyrénéennes dont le dos est aussi bien dextre que senestre et où l'aménagement des bases par retouche arrondissante commence à prendre de l'ampleur, enfin des pointes charentaises dont le dos est majoritairement aménagé à droite et dont les bases appointées perdent leur monopole au profit des bases arrondies (fig. 168).

Derrière ces quelques divergences, l'observation comparée des pointes à dos de Mugarduia, d'Isturitz et des Vachons dévoilent une forte unité. Premièrement, l'exigence de symétrie fédère les pointes du Gravettien à Noailles et se présente comme un critère d'identification diagnostique. D'autre part, si les longueurs varient considérablement entre les sites et au sein même d'un assemblage, les largeurs et les épaisseurs de l'ensemble des pointes à dos sont très proches avec un rapport largeur/épaisseur approximatif de 10 mm pour 5 mm (fig. 165, 166, 167). Cette recherche d'épaisseur, proportionnellement à l'étroitesse de l'armature, est le deuxième point commun. Autre caractéristique inter-sites, l'aménagement du dos à l'aide d'une percussion rapide tranche avec la délicatesse de la correction du bord opposé et de la retouche inverse des extrémités, qu'elle soit appliquée par percussion ou par pression, qu'elle soit appointante ou arrondissante.



A. Pointe de Mugarduia.

Caractéristiques singulières :
- support courbe et torse
- longueur faible
- base quasi-systématiquement appointée
- dos majoritairement senestre
- retouche inverse rare

B. Pointe d'Isturitz.

Caractéristiques singulières :
- base majoritairement appointée
- dos aussi bien dextre que senestre

C. Pointe des Vachons.

Caractéristiques singulières :
- base majoritairement arrondie
- dos majoritairement dextre

Fig. 168 – Variabilité des pointes à dos du Gravettien à Noailles occidental.

VI. Symétrie axiale et apicalité des pointes des vachons.

Morphologiquement, la pointe à dos avec sa morphologie étroite, élancée et proportionnellement épaisse, représente l'armature axiale optimisée pour tendre vers la simplicité et l'efficacité. Certains tests expérimentaux ainsi que des exemples historiques (flèches médiévales destinées à percer les armures) confirment que cette morphologie très élancée possède les capacités perforatrices optimales (Pope, 1923).

On devrait donc s'attendre à un emmanchement axial identique entre tous les exemplaires. Or, et c'est ici où la pointe des Vachons prend toute sa singularité parmi la variabilité des pointes à dos gravettiennes, toutes ne répondent pas au concept de symétrie axiale et, par conséquent, d'apicalité.

Un simple coup d'œil sur des reproduction de pointes à dos gravettiennes dévoile en effet un univers très éloigné de l'homogénéité technique sous-tendu par sa définition : « *n° 48 – Pointe de la Gravette : pointe généralement très aiguë, sur lame étroite et élancée à un dos rectiligne, ou très légèrement incurvé, abattu par retouches très abruptes partant souvent des deux faces, avec parfois des retouches supplémentaires directes ou inverses sur l'autre bord, à la base ou à la pointe* » (Sonneville-Bordes et Perrot, 1956).

En effet, la morphologie générale des pointes à dos gravettiennes est sujette à variation et toute une gamme de nuances existe entre la forme parfaitement symétrique (selon un axe vertical) et la dissymétrie totale de la pièce.

Alors que les pointes de la Font-Robert et les Fléchettes sont clairement destinées à un emmanchement axial et les lamelles à dos à un emmanchement latéral, l'interprétation de l'emmanchement des pointes à dos est ambiguë malgré l'unité du concept. Selon le degré de rectitude du dos, ces dernières peuvent aussi bien être emmanchées de manière axiale que latérale.

G. Bosinski, par exemple, présente un emmanchement complètement latéralisé à l'instar des lamelles à dos. Par contre, sa proposition ne s'appuie sur aucune étude de matériel archéologique (Bosinski, 1990).

S. Soriano a mis en place une étude comparative entre les fractures d'impact observées sur les micropointes à dos du site de Rabier dans le Bergeracois et celles observées sur plusieurs séries expérimentales. Les paramètres testés sont de deux sortes : l'emmanchement, axial ou oblique, et la ligature, présente ou absente. Le résultat de ces tests expérimentaux est une plus forte probabilité que les armatures de Rabier soient emmanchées axialement à l'aide d'un dispositif robuste solidarisant l'armature au fût sous la forme d'une ligature (Soriano, 1998).

M. O'Farrell propose une troisième alternative sous la forme d'un emmanchement oblique, le dos de la pointe étant ajusté contre l'extrémité biseauté de la hampe. Selon cet auteur, la délinéation du dos et la forme de la base des pointes à dos de Corbiac suggèrent fortement un emmanchement similaire au contact oblique des pointes en os à biseau simple (O'Farrell, 1996, 2000).

Loin d'être contradictoires, il est possible que ces différentes propositions possèdent chacune sa part de vérité, si l'on part du principe qu'il existe, sous la dénomination générique « pointe de la Gravette », plusieurs types de pointes à dos individualisables selon l'époque, le lieu et le site.

Dans cette hypothèse, le problème de l'interprétation de l'emmanchement des pointes à dos de Corbiac étudiées par Magen nécessiterait un contrôle d'homogénéité des séries étant donné la nature du site, un atelier de taille implanté sur le gîte de matière première, qui induit la possibilité d'un mélange entre des pointes à dos issues de différents faciès gravettiens. Rappelons que la série de Corbiac est pour l'instant attribuée à une phase de transition entre du Périgordien VI et du ProtoMagdalénien (Delporte, 1978).

A l'instar de Corbiac, le site de Rabier est attribué à une phase très récente du Gravettien vers 22 000 ans B.P. (Soriano, 1998).

D'autre part, il s'agit de bien distinguer les micro-armatures à dos des armatures macrolithiques à dos. La nature de l'emmanchement, corrélativement aux dimensions et à la morphologie de la pointe, pourrait être un critère primaire.

En conclusion, certaines macro-pointes à dos du Gravettien récent comme les « pointes de Corbiac » s'individualiseraient par un emmanchement oblique. Certaines micro-

pointes à dos du Gravettien récent comme les micro-pointes à dos de Rabier s'individualiseraient quant à elles par un emmanchement axial avec ligature.

Selon le critère de l'emmanchement et du rapport de correspondance qu'il entretient avec la morphologie de l'armature, les pointes des Vachons peuvent être individualisées sous la forme d'un troisième groupe de pointes à dos gravettiennes. De cette recherche fédératrice de symétrie et d'épaisseur et de cette identité inter-sites du rapport largeur/épaisseur, il s'ensuit que l'hypothèse d'un emmanchement axial identique avec un système de mortaise de plus de 5 mm de largeur est envisageable pour ces armatures. Cet emmanchement identique serait le critère unificateur fort des pointes à dos du Gravettien à Noailles (fig. 169, 170).

L'accès à des échantillons plus importants de micro-pointes à dos du Gravettien à Noailles est nécessaire pour résoudre la question de la nature de l'emmanchement des exemplaires les plus petits.

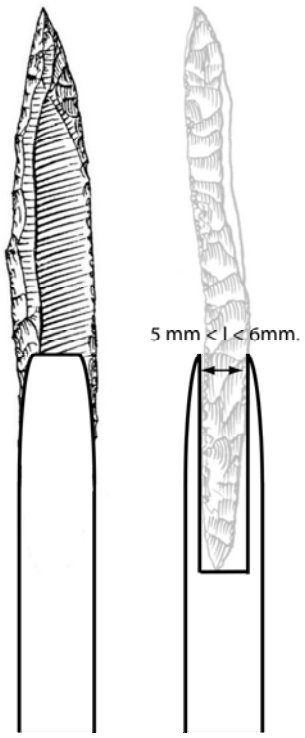


Fig. 169 – Un emmanchement axial identique des pointes à dos du Gravettien à Noailles : un critère unificateur fort ?

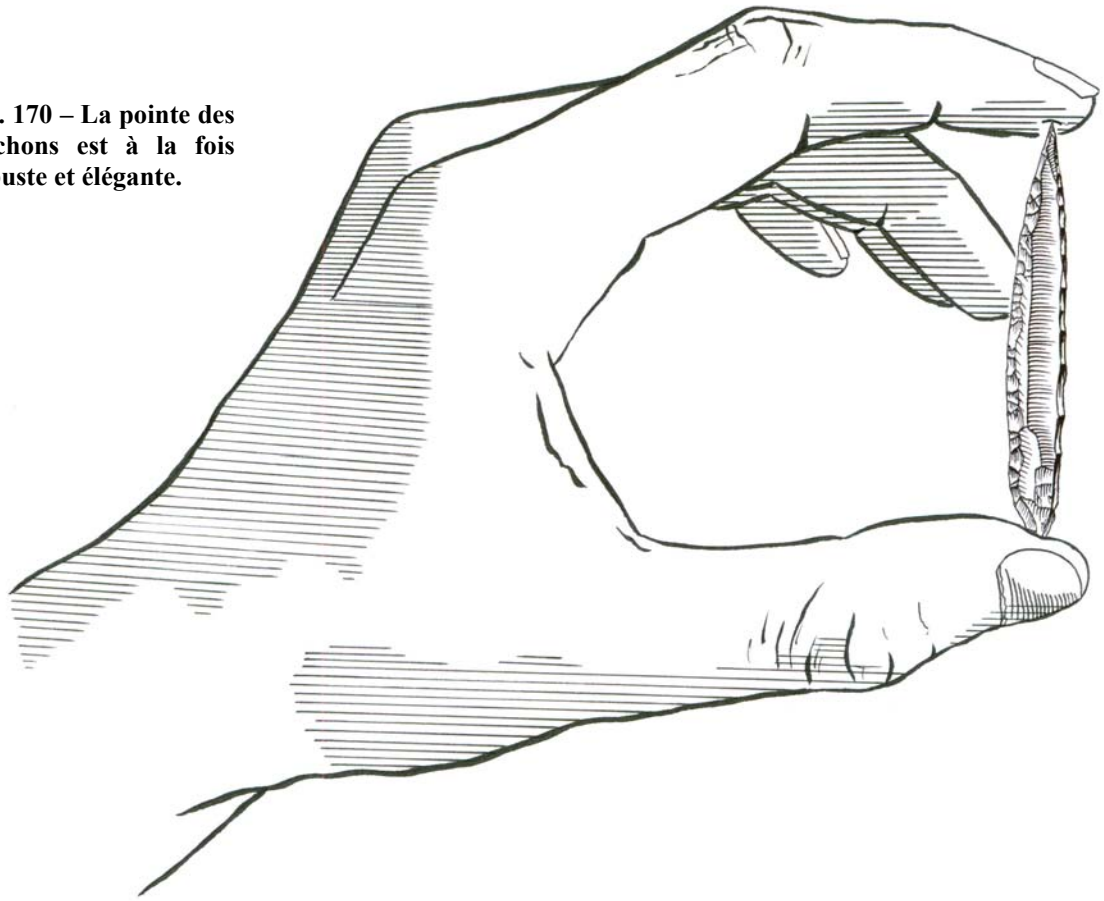
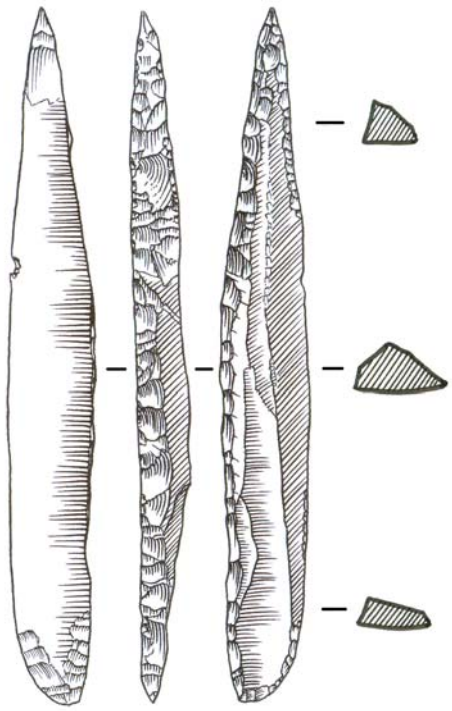
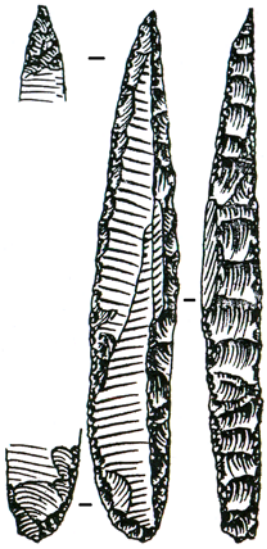


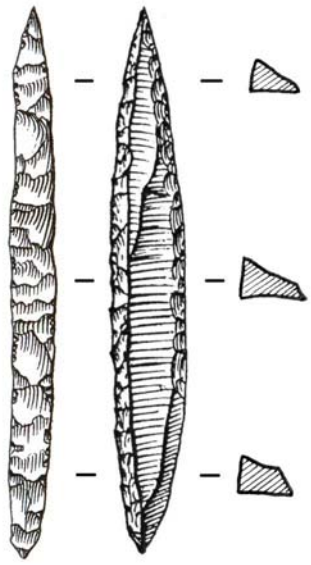
Fig. 170 – La pointe des Vachons est à la fois robuste et élégante.



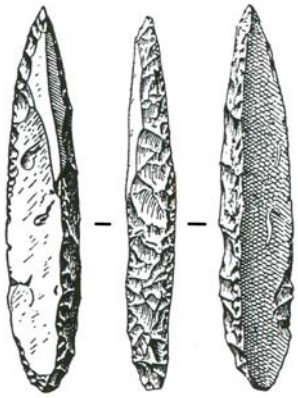
1 - Pair-Non-Pair
couche 6



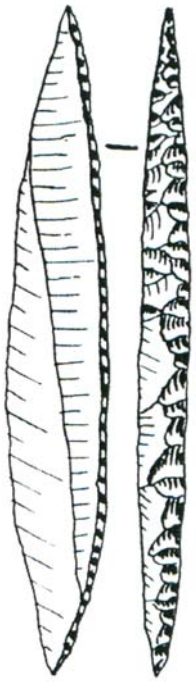
2 - Abri Lespaux
couche III



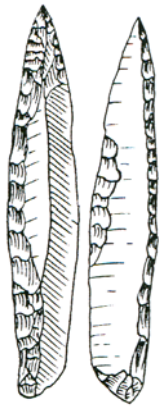
3 - Isturitz
Niveau IV



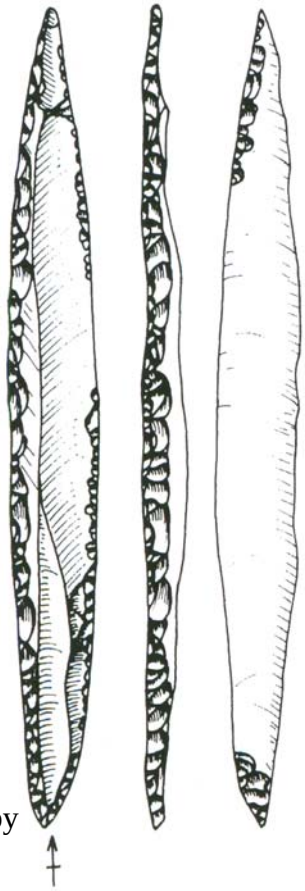
4 - Brassempouy
Grotte du Pape



5 - Les Roches
couche 3

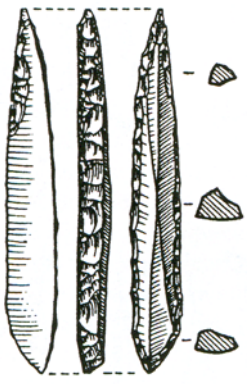


6 - La Roque Saint-Christophe
couche A



7 - Spy

8 - Gargas
Niveau 6



9 - Abri Pataud
couche 4

3 cm

Fig. 171 - Pointes des Vachons.
N° 1 : de l'auteur.
N° 2 : d'après Cousté et Krtolitza, 1965, fig. 21.
N° 3 : d'après Saint-Périer, 1952, fig. 40 - n° 5, modifié.
N° 4 : d'après Piette et De Laporterie, 1898, fig. 23.
N° 5 : d'après Pradel, 1965, fig. 7 - n° 17.
N° 6 : d'après Sonneville-Bordes, 1960, fig. 113 - n° 2.
N° 7 : d'après Otte, 1979, fig. 101 - n° 1.
N° 8 : d'après Breuil et Cheynier, 1958, planche XI - n° 140.
N° 9 : d'après Bricker, 1995, fig. 30p.

VII. La pointe des Vachons : nouvelle définition.

Une première vue d'ensemble de pointes à dos issues de gisements de Gravettien à Noailles montre une forte unité morphotechnique (fig. 171).

Malgré une marge de variabilité morphologique dont l'interprétation reste à approfondir (impact de la matière première ?), nous pouvons d'ores et déjà mettre en avant l'existence de caractéristiques communes générales (fig. 172). La nouvelle définition de la pointe des Vachons est la suivante :

« Pointe à dos, épaisse et symétrique. L'axe de symétrie correspond à l'axe vertical joignant les deux extrémités. Sa forme est nettement lancéolée étant donné que la largeur maximale ne correspond pas au milieu de la pièce mais plus généralement au tiers proximal. Le dos est aménagé par percussion, à l'aide d'une retouche majoritairement directe mais aussi croisée. Le bord opposé au dos est souvent régularisé par retouche directe notamment au niveau des extrémités afin d'affiner la symétrie. Enfin, un soin particulier s'exprime lors de la finition de l'objet (appointage des extrémités) par l'utilisation d'une retouche inverse rasante appliquée par percussion ou par pression. »

Caractéristiques de la pointe des Vachons :

A. La largeur maximale correspond au…
1. tiers proximal (le tiers de la hauteur totale de la pièce en partant de l'extrémité proximale) dans la majorité des cas. La pointe est alors lancéolée.
2. milieu de la pièce dans quelque cas.

B. Le dos est...
1. aussi bien dextre que senestre.
2. aménagé principalement par retouche directe mais aussi par retouche croisée.
3. réalisé par percussion directe dure.
4. convexe.
5. épais.

C. Le bord opposé au dos peut ...
1. être retouché si nécessaire pour corriger la symétrie axiale par rapport à l'axe joignant les deux extrémités.
2. Cette retouche est alors très majoritairement directe mais peut aussi être inverse.

D. Les extrémités...
1. peuvent être retouchée afin de corriger la morphologie et maintenir la symétrie.
2. Cette retouche inverse rasante est alors réalisée avec un soin particulier par percussion directe et/ou par pression.

E. La base peut ...
1. être pointue : c'est une bipointe.
2. être légèrement arrondie.

La question de la variabilité de la morphologie des bases reste en suspens. L'existence de pointe à dos avec une base aménagée par troncature droite rectiligne dans les gisements gravettiens de Belgique (Otte, 1979) et d'Italie (Palma Di Cesnola, 1975, 2001) pourrait laisser envisager un gradient géographique Est-Ouest du style. L'aménagement des bases des

La Pointe des Vachons.

Reconstitution Bernard Ginelli

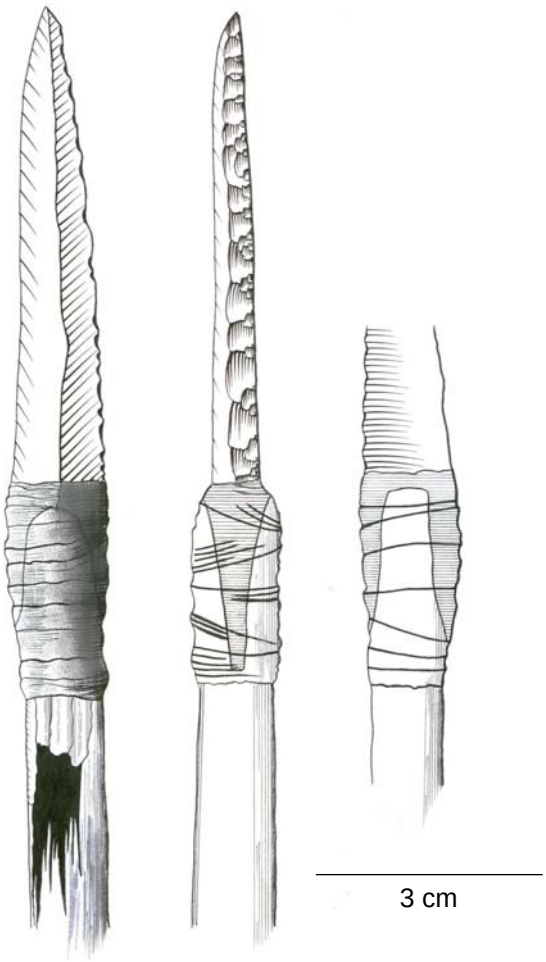
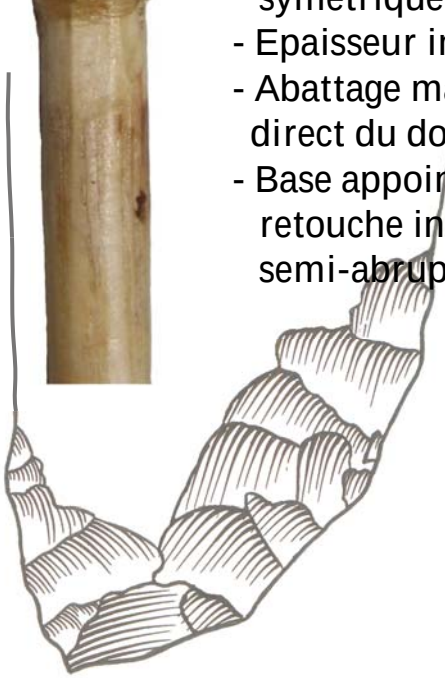


Fig. 172 - Caractéristiques :

- Morphologie lancéolée symétrique voire bisymétrique
- Epaisseur importante : 5/6 mm
- Abattage majoritairement direct du dos par percussion
- Base appointée ou arrondie par retouche inverse rasante et/ou semi-abrupte.



pointes à dos seraient, dans cette hypothèse, progressivement plus appointante en direction du Sud-Ouest au détriment de l'utilisation d'une troncature. Ces différentes morphologie de bases – ou plutôt leur proportion réciproque - pourraient ainsi exprimer des manifestations stylistiques de groupes humains géographiquement individualisables. Un groupe pyrénéen se distinguerait, par exemple, par l'utilisation préférentielle de pointes à dos à base appointée, un groupe périgourdin par celle de pointes à dos à base arrondie, un groupe belge et italien par celle de pointes à dos à base tronquée droite et rectiligne. L'existence de variantes géographiques reste à démontrer à l'aide d'études régionales systématiques.

Au niveau diachronique, la pointe des Vachons caractériserait les phases moyennes du Gravettien. L'intérêt d'individualiser ce type de pointe à dos des autres pointes à dos prend un poids particulier lorsque l'on élargit le champ de perception des groupes humains du paléolithique d'Europe occidentale.

En effet, dans une phase plus récente du Gravettien franco-cantabrique, ces pointes semblent coexister avec des pointes à dos d'une morphologie nouvelle. Ces dernières possèdent un dos légèrement anguleux et une base aménagée par troncature oblique convexe. Certains exemples de Corbiac, pour l'instant calé entre un Périgordien VI et un Périgordien VII, illustrent parfaitement cette conception (fig. 173). D'où notre terminologie d'attente « Pointe de Corbiac ». Sans reprise du matériel et à l'aide d'une simple observation des illustrations publiées, nous constatons que les pointes de Corbiac ne se retrouvent pas dans les phases récentes du Gravettien de l'est de la France et de l'Italie. Les pointes des Vachons y conservent leur monopole.

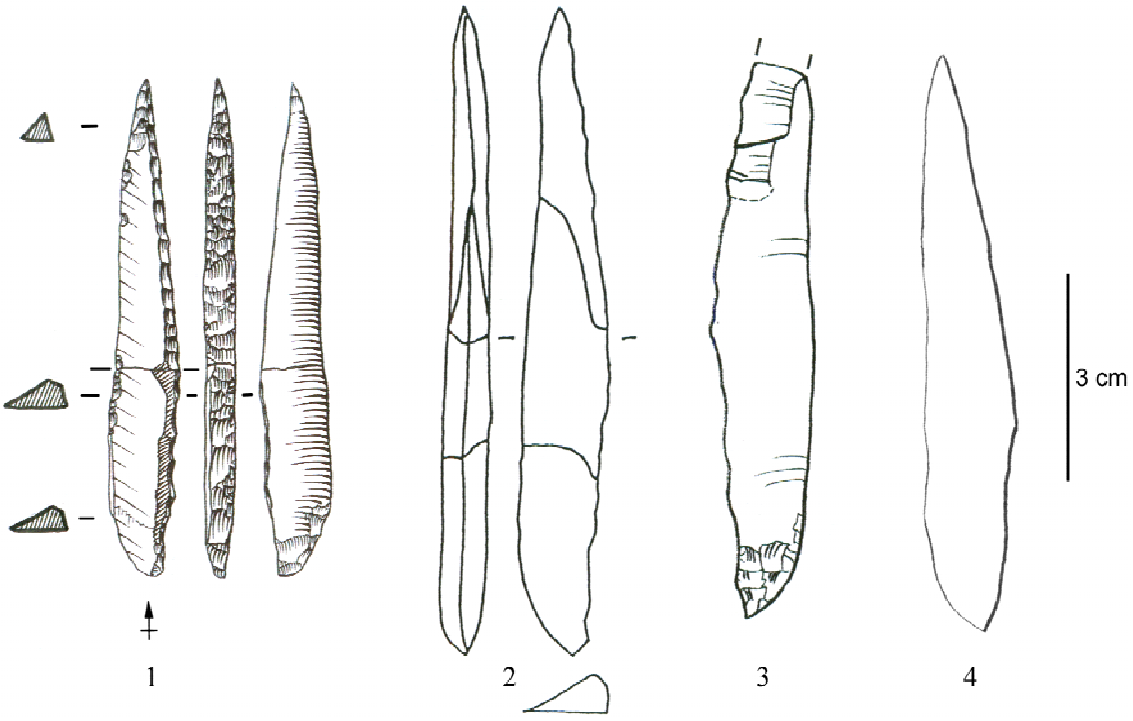


Fig. 173 – « Pointes de Corbiac » avec dos anguleux et base retouchée par troncature oblique convexe.
N° 1 à 3 : Corbiac ; N° 4 : Isturitz, niveau C.
N° 1 et 4 : de l'auteur ; N° 2 : d'après O'Farrell, 1996, planche XIIb, n°6 ;
N° 3 : d'après O'Farrell, 2000, fig. 5, n°8.

Phénomène encore plus intéressant, notamment dans le cadre du débat sur la signification culturelle de la variabilité des industries lithiques et de la pertinence du découpage géochronologique, remarquons la perduration des pointes des Vachons dans des phases postérieures au Gravettien de l'est de la France et de l'Italie comme dans le Proto-Arénien (fig. 174) et l'Epigravettien (fig. 175) alors qu'elles sont totalement absentes des assemblages contemporains, solutréens et magdaléniens, français et espagnols.

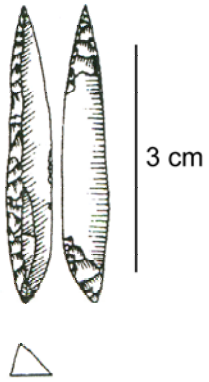


Fig. 174 – Pointe à dos du Proto-Arénien de La Bouverie, couche 3. D'après Onoratini, 1982.

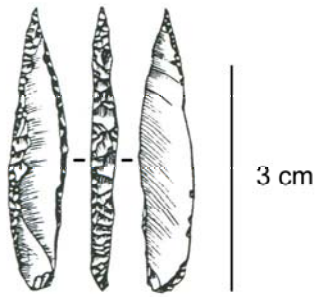


Fig. 175 – Pointe à dos du Tardigravettien ancien de la Font Pourquière (Haute-Provence). D'après Livache, 1976, fig. 2.

Si nous sommes encore bien loin de pouvoir expliquer les raisons de la variabilité de la morphologie des pointes des Vachons, l'étude de la diversité des pointes à dos – pointe de la Gravette au sens strict, pointe de Tursac, pointe des Vachons, pointe de Corbiac, pointe à dos rectiligne ou pointe de Pataud – permettra une meilleure compréhension de l'articulation des différents faciès chrono-culturels.

Chapitre III : Chronologie du Gravettien pyrénéen.

I. Introduction.

La caractéristique fondamentale du Gravettien pyrénéen est l'impossibilité de signaler des subdivisions diachronique au sein de ce puissant techno-complexe à la différence du Périgord, de l'Italie et de l'Europe centrale et orientale. Aucune grande variation ne serait ainsi perceptible et les sites se rapporteraient quasi-exclusivement au Gravettien à burins de Noailles (excepté, peut-être, Mugarduia Sur) dont l'ampleur temporelle couvrirait l'ensemble des phases définit dans le Périgord. Ainsi, les éléments correspondant aux phases anciennes (Fléchettes, Font-Robert) sont exceptionnellement rares dans les différents assemblages pyrénéens. Les Gravettiens récent et final connus sous leur forme périgourdine sont également absents. Le contraste diachronique présent au sein des séquences extra-Pyrénéennes induit donc un contraste synchronique inter-régional.

II. L'affinité entre Brassempouy et Isturitz.

En conséquence, les grottes de Brassempouy et d'Isturitz s'insèrent dans un territoire régional culturellement très homogène à l'échelle du Gravettien. Ces deux gisements, ainsi que, dans une moindre mesure d'après les seules données des fouilles anciennes, la grotte de Gargas représentent les manifestations matérielles les plus impressionnantes de ce Gravettien à Noailles pyrénéen.

La comparaison entre les assemblages de Brassempouy et d'Isturitz, d'autant plus précise grâce à l'étude des déblais des fouilles Saint-Périer et aux nouvelles fouilles effectuées à Brassempouy, montre une forte parenté culturelle concernant les données matérielles. Les deux gisements offrent un débitage très homogène avec des tables étroites, cintrées, opposées-décalées où certaines modalités opératoires autonomes (débitage rapide d'éclats, de lamelles, de produits laminaires irréguliers) viennent compléter des modalités où une solution de continuité avec une dégression dimensionnelle et qualitative a été choisie (on passe ainsi d'un débitage de grandes lames régulières à un débitage d'éclats et de lamelles plus ou moins régulières avec une étape intermédiaire de production de petites lames). Le principe d'auto-entretien est exploité au maximum.

Dans chacun des deux sites, les supports des armatures à dos répondent à un investissement particulier étant donné qu'une sélection de matière première lointaine et de très bonne qualité a été opérée et que ces supports correspondent aux produits les plus réguliers. En revanche, les armatures à retouche marginale sont peu investies. Elles sont confectionnées sur du silex local à l'aide d'un débitage plus rapide et moins soigné. L'examen rapide des outils issus des déblais montre qu'une négligence terminale et/ou une intervention de tailleurs moins compétents peut être mise en relation avec une recherche de supports peu normés (petite lame, lamelles, éclats) essentiellement transformés en burins de Noailles. En définitive, on observe une bipartition qualitative entre les armatures à dos d'un côté et les outils (l'examen rapide de la collection Saint-Périer montre que les grattoirs sont confectionnés sur des produits laminaires à crête tandis que celui des déblais dévoile que la moitié des burins de Noailles sont confectionnés sur des éclats) ainsi que les armatures à retouche marginale de l'autre.

L'outillage (armatures et burins de Noailles) est essentiellement microlithique et l'exploitation du silex s'opère jusqu'à épuisement avec une utilisation terminale de percuteurs durs. La présence, dans chacun des deux sites, de centaines de galets avec des traces d'impacts, conjointement à la sur-représentation de nucléus de très petites dimensions dont la corniche et/ou la table sont détériorées, participent à la vision d'une exploitation du silex soutenue se terminant dans un véritable concassage.

Le gisement de Brassempouy se différencie néanmoins de la grotte d'Isturitz par la présence de pointes à cran. Réciproquement, les « pointes de Corbiac » présentes dans le niveau supérieur d'Isturitz ne se retrouvent pas à Brassempouy. Par contre, la grande pointe à dos retrouvée dans la grotte du Pape rappelle curieusement celles des collections Saint-Périer et Passemard qui se rapportent au niveau supérieur d'Isturitz (III/C).

III. Proposition d'une nouvelle séquence diachronique.

En utilisant la variabilité des armatures à dos, les assemblages de Brassempouy pourraient être interprétés comme la manifestation d'un Gravettien à Noailles plus récent que ceux de la grotte d'Isturitz dont le niveau supérieur avec la présence de pointes à dos anguleux représenteraient une industrie de transition entre un Gravettien à Noailles où les pointes des Vachons sont exclusives et un Gravettien à Noailles où les pointes des Vachons coexistent avec des pointes à cran abrupte.

Des données radiométriques seraient nécessaires pour corroborer ou infirmer cette hypothèse. Par contre, les comparaison inter-sites sont délicates car les pointes à cran représentent une singularité de la grotte de Brassempouy. Leur présence pourrait être en

grande partie déterminée, comme nous allons le voir plus loin, par la nature du site et notamment par l'existence d'activités spirituelles.

Il est regrettable que l'occupation à Noailles de Lespugue qui n'est pas trop éloignée de Brassempouy ne nous soit que partiellement parvenue car elle comporte également une statuette féminine aux formes cubistes confectionnée dans de l'ivoire de Mammouth. Par comparaison, l'assemblage de Lespugue aurait pu jouer un rôle primordial dans la précision de l'attribution chronologique du site de Brassempouy au sein du Gravettien.

En effet, la présence de ces statuettes constitue la deuxième grande singularité du site de Brassempouy par rapport à Isturitz. Il est possible d'imaginer que leur absence à Isturitz soit la conséquence d'une conservation différentielle (dans l'hypothèse où une grande partie des statuettes est confectionnée dans un matériau périssable comme du bois végétal) ou qu'elles reposent toujours dans une zone non fouillée d'un des deux réseaux inférieurs de la colline de Gaztelu (dans l'hypothèse où les activités religieuses sont clairement séparées des activités domestiques).

Quelle que soit la raison du mystère de l'absence des statuettes féminines dans ce qui est sans doute le gisement à Noailles le plus riche qui soit actuellement connu, nous pouvons d'ores et déjà affirmer l'existence d'une grande proximité culturelle entre les deux super-sites de Brassempouy et d'Isturitz sur la base de l'étude de l'industrie lithique et plus particulièrement des armatures de projectiles.

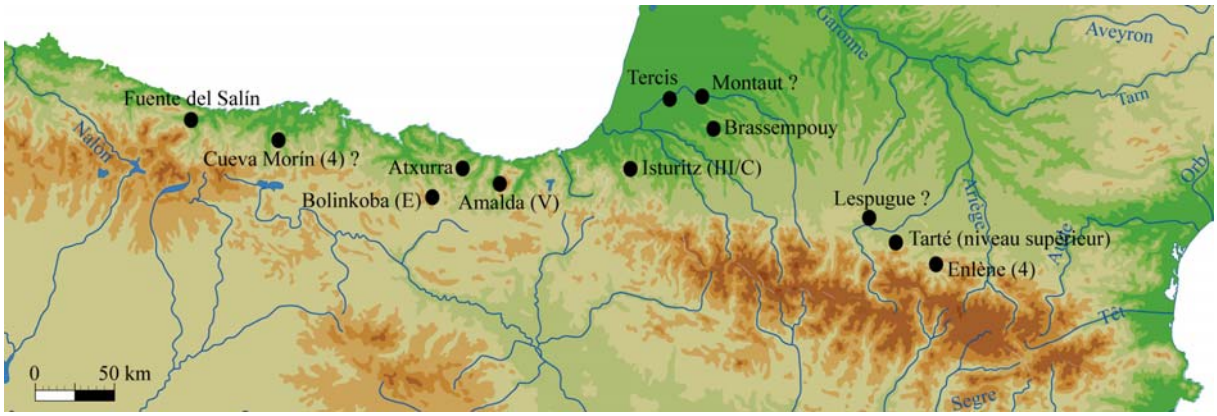


Fig. 176 – Répartition des sites pyrénéens d'un éventuel Gravettien récent à Noailles.

Nous pouvons néanmoins envisager l'hypothèse de l'existence d'un Gravettien récent à Noailles plus ou moins contemporain du Gravettien récent sans Noailles du Périgord (ancien Périgordien VI). Ce faciès pyrénéen (fig. 176) se caractériserait par la présence de nombreuses lamelles à dos, de pointes à cran, de statuettes féminines et de « pointes de Corbiac ».

Il serait représenté à Brassempouy (importance des lamelles à dos, statuettes féminines, grande pointe à dos et base tronquée, pointe à cran), à Tercis (armatures latérales, absence de pointe des Vachons), à Atxurra (importance des lamelles à dos), dans le niveau supérieur du Gravettien de Tarté (pointe de Corbiac), dans le niveau V d'Amalda (importance des lamelles à dos), dans le niveau E de Bolinkoba (pointe de Corbiac), dans les niveaux III/C de la grotte d'Isturitz (pointe de Corbiac), à la Fuente del Salín (importance des lamelles à dos), dans la couche 4 d'Enlène (nombreuse lamelles à dos ; Clottes et Bégouën, 1985, 1986,

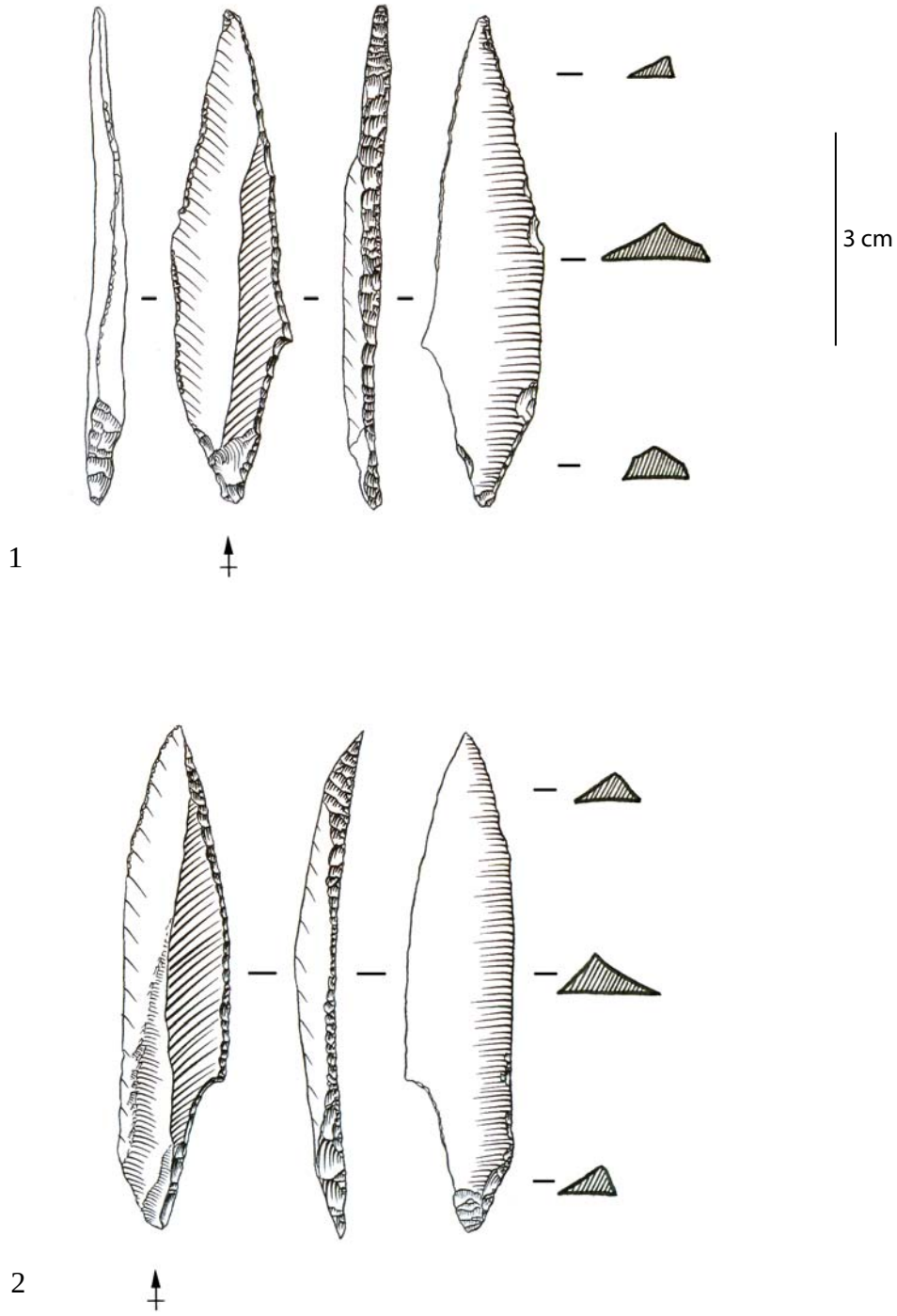


Fig. 177 - Pointes à cran (gravettiennes ?) de Montaut découvertes par Mascaraux en 1889 dans les carrières d'Arcet.

1989) et éventuellement à Lespugue (statuette féminine), dans le niveau 4 de Cueva Morín (augmentation des lamelles à dos par rapport au niveau à noailles sous-jacent ; Gonzáles Echergaray, Freeman dir., 1971) et à Montaut (pointes à cran).

Les deux pointes à cran de Montaut découvertes en 1889 par Mascaraux à quelques mètres de l'atelier de taille solutréen méritent qu'on s'y attarde (Mascaraux, 1890, 1912). Ces deux pointes étaient accompagnées de grattoirs confectionnés sur extrémité de lame et de racloirs. Ce petit lot de pièces est tout ce qui nous reste d'une concentration de taille détruite par l'exploitation de la carrière (fig. 177). Nous pensons, à l'instar de Smith, que ces deux pointes à cran pourraient être gravettiennes (Smith, 1966). Elles possèdent un intérêt particulier en ce que la localisation du gîte de silex qui a été exploité pour confectionner ces deux pointes à cran pourrait nous guider vers la zone d'affleurement d'où provient le silex utilisé pour la confection des pointes à cran de Brassempouy. Ces pointes à cran pourraient être un autre témoin de cet éventuel faciès récent représenté à Brassempouy.

Trois dates sont disponibles pour ce groupe. Nous avons vu que celle d'Amalda ne peut pas être retenue étant donné les problèmes de perturbation sédimentaire. L'interprétation de la date disponible pour la couche 4 d'Enlène (21 000 ± 250 B.P.) est délicate car cette couche est contaminée par une occupation badegoulienne (Foucher, 2004). Par contre, la date disponible pour la Fuente del Salín (22 340 ± 510 B.P.) au sein d'un contexte archéologique homogène coïncide parfaitement avec cette hypothèse puisqu'elles se situe dans la fourchette chronologique admise pour le Gravettien récent du Périgord entre 24 000 et 22 000 B.P. (Djindjian, Koslowski, Otte, 1999).

Ce faciès récent à Noailles succéderait à un faciès à Noailles contemporain de celui présent dans le reste du territoire français et en Italie. La pointe des Vachons est le fossile directeur le plus évident de ce faciès bien qu'elle semble avoir perduré dans les phases récentes. En tout cas, la phase moyenne des Pyrénées se singularise par la présence exclusive de la pointe des Vachons au sein des assemblages de pointes à dos. Les types de Corbiac, de la Gravette ainsi que les types à dos rectiligne sont absents.

C'est à ce faciès qu'appartiennent les assemblages les plus denses du Gravettien pyrénéen, ceux de la grotte d'Isturitz (IV/FIII), de Bolinkoba (niveau F), de Mugarduia Sur et de Gargas. C'est également à ce faciès qu'appartiennent la plupart des assemblages découverts à ce jour dans les Pyrénées et les Cantabres (fig. 178).

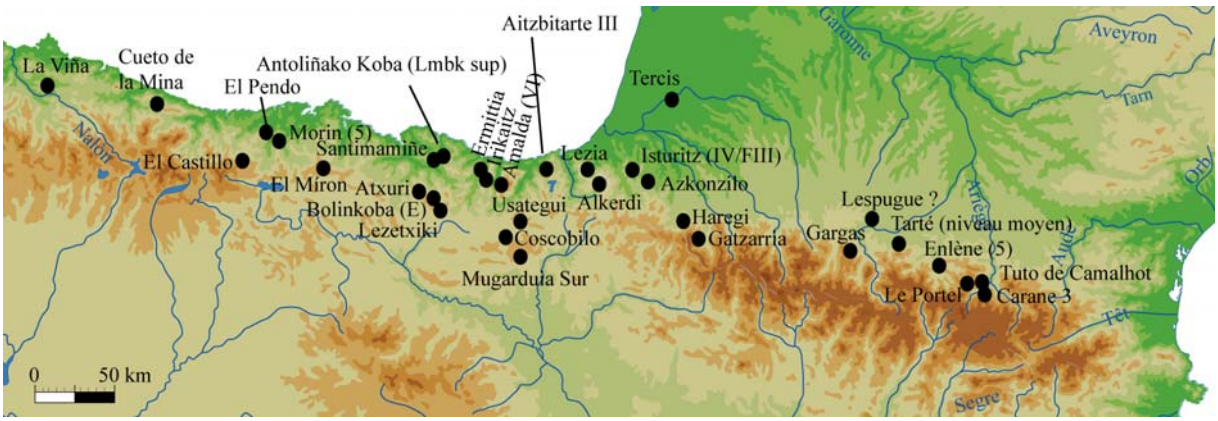


Fig. 178 – Répartition des sites pyrénéens rapportés au Gravettien moyen à Noailles.

Les nombreuses datations disponibles dévoilent un large écart chronologique (Foucher, 2004 ; Foucher et al., 2001 ; Rasilla Vives M. de la, Santamaría Álavarez, 2006 ; Clottes, Valladas, Cachier, Arnold, 1992). Les plus basses proviennent des deux petits sites ariégeois de La Carane-3 (23 710 ± 270 B.P.) et de la Tuto de Camalhot (23 380 ± 150 B.P.). Le site d'Aitzbitarte III offre un ensemble de date très homogènes gravitant autour de 24 000-25 000 B.P. qui sont parfaitement cohérentes avec l'écart chronologique du Gravettien moyen du Périgord constaté entre 26 000 et 24 000 B.P. (Djindjian, Koslowski, Otte, 1999). Les dates de Gargas (25 050 ± 170 B.P.), de la couche 5 d'Enlène (24 600 ± 350 et 25 850 ± 360 B.P.), d'Alkerdi (26 470 ± 500 B.P.) et de Cueto de la Mina (26 470 ± 520 B.P.) sont également très cohérentes avec l'écart chronologique classiquement admis du Gravettien à Noailles. Par contre, certaines dates sont très hautes pour du Gravettien à Noailles. Il s'agit de celles d'El Mirón (27 580 ± 210 B.P.), du niveau VI d'Amalda (27 400 ± 1000 et 27 400 ± 1100 B.P.), de la couche c1c de Tarté (fouilles Béros Gratacos) qui pourrait entretenir un rapport de correspondance avec le niveau moyen fouillé par Cartailhac et Bouyssonie (28 410 ± 150 B.P.), de la couche 5 d'Enlène (27 980 ± 480 B.P.), du niveau Lmbk sup d'Antoliñako Koba (27 390 ± 320 B.P.). Une des dates de Gargas effectuée sur un os fiché dans la paroi est également assez haute (26 860 ± 460 B.P.).

Dans une démarche identique à celle proposée pour le faciès récent, ces dates très hautes pour du Gravettien moyen pourraient laisser envisager l'hypothèse de l'existence d'un faciès ancien à Noailles à l'extrémité opposée de l'axe chronologique (fig. 179). Mais l'argument radiométrique est toujours un peu délicat à invoquer à cause de la marge d'erreur de la méthode et de l'éventualité d'une contamination stratigraphique.

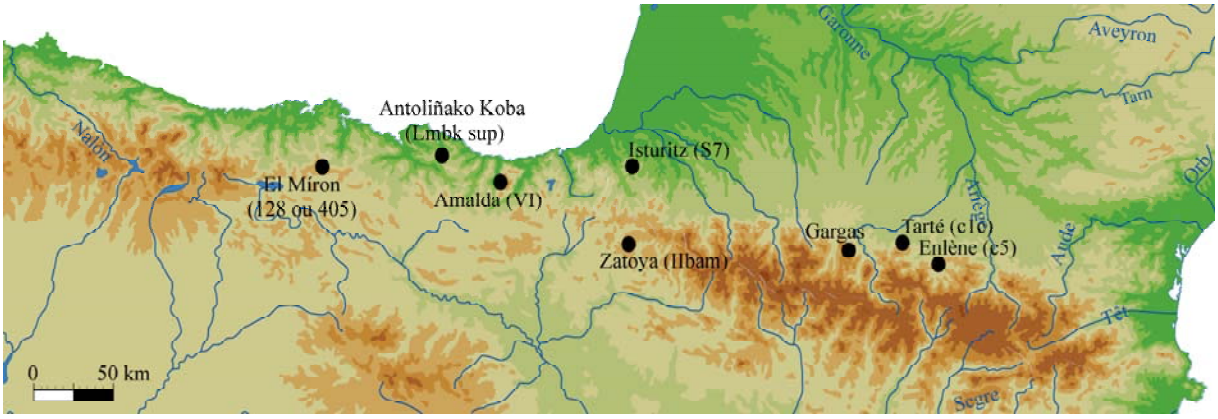


Fig. 179 – Répartition des sites pyrénéens d'un éventuel Gravettien ancien à Noailles.

C'est davantage l'existence d'une petite série recueillie en 1997 par I. Barandiarán et A. Cava au sein du niveau IIb.am de Zatoya qui nous a éveillé sur cette hypothèse. Avec 26 outils dont quatre lamelles à dos, 5 nucléus, une sagaie avec une base en biseau simple et quelques os incisés, l'assemblage est de petite dimension (Barandiarán et Cava, 2001). Néanmoins, son homogénéité ne semble pas poser de problème. En conséquence, la date obtenue de 28 870 ± 760 est problématique. Avons-nous affaire à la plus ancienne trace de Gravettien connue dans les Pyrénées ?

Une deuxième série, recueillie cette fois-ci par C. Normand lors d'un sondage effectué dans la Grande salle d'Isturitz (sondage S7) en 1998 soulève le même type d'interrogation. Aucune date n'est pour l'instant disponible. Par contre, nous avons pu examiner la série.

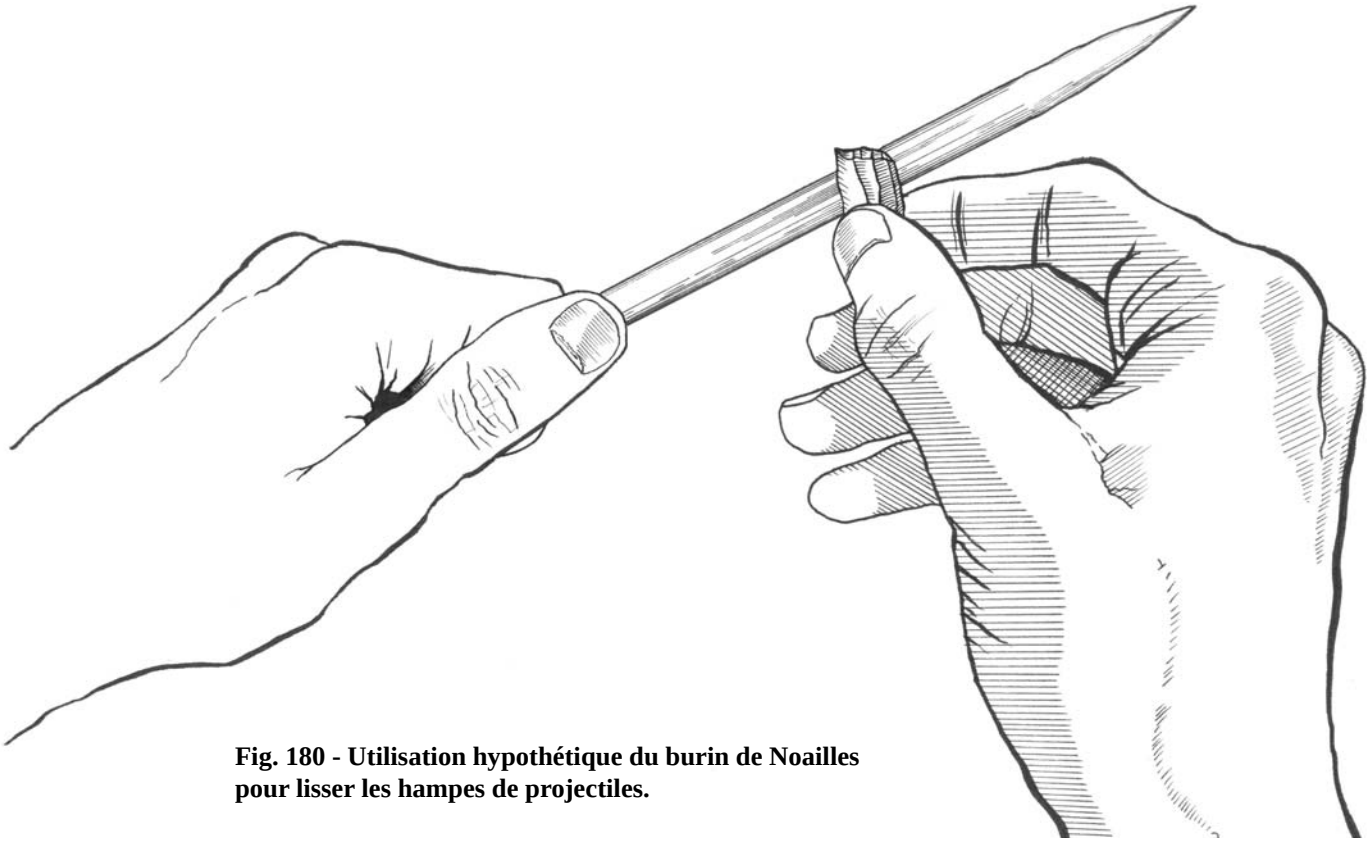


Fig. 180 - Utilisation hypothétique du burin de Noailles pour lisser les hampes de projectiles.

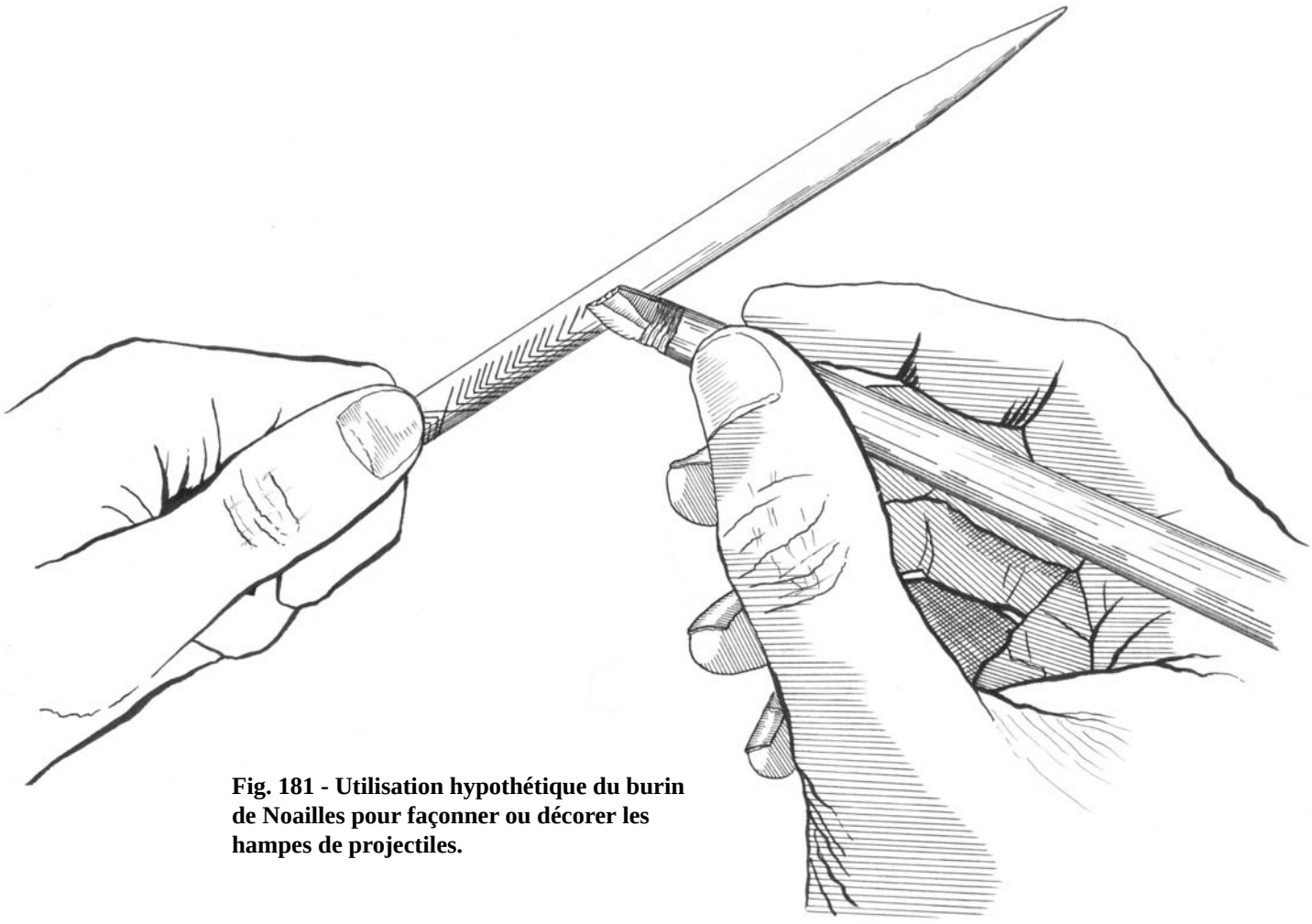


Fig. 181 - Utilisation hypothétique du burin de Noailles pour façonner ou décorer les hampes de projectiles.

Notre première impression est que le style des lamelles à dos pourrait s'éloigner de ce qui est connu dans les assemblages rapportés aux niveaux classiques (IV/FIII et III/C) de la grotte.

La question de l'existence d'un faciès ancien de Gravettien à Noailles peut également être posée. Dans cette hypothèse, des lamelles à retouche inverse perdureraient dans ce faciès. Ces données nous conduisent à prendre très au sérieux les dates hautes présentes dans les Pyrénées ainsi que l'assemblage du niveau VI d'Amalda qui offre également une coexistence entre des lamelles à retouche inverse et des burins de Noailles. Rétrospectivement, la présence de certaines lamelles à retouche inverse présentes au sein des déblais des fouilles Saint-Périer nous fait soupçonner la possibilité de l'existence d'une occupation de Gravettien ancien à lamelles à retouche inverse passée inaperçue lors des fouilles anciennes de la grotte d'Isturitz et amalgamée avec le puissant niveau IV à Noailles.

IV. L'unité pyrénéenne.

Dans cette hypothèse de structuration chronologique, les burins de Noailles balaieraient la totalité de la séquence gravettienne, élément ubiquiste sans aucune autre charge culturelle intrinsèque que gravettienne au sens large. D'ailleurs, il a même été proposé que cet objet perdure lors du Solutréen basque (Aguirre, 2000 ; Altuna, 2002 ; Arrizabalaga *et al.*, 2005). Néanmoins, la proportion de ces burins de Noailles, en dehors du paramètre déterminant de la fonction du site, pourrait quant à elle exprimer un investissement plus ou moins poussé dans le travail de la matière végétale selon l'époque (et le climat), possible indice indirecte d'une structuration chronologique.

Une réflexion intéressante concerne en effet le lien entre les burins de Noailles, dont la prolifération est un phénomène inégalé du Paléolithique supérieur, et la sphère cynégétique. Ces outils soulèvent, plus qu'aucun autre, l'importance de la prise en compte du travail des matières périssables, d'ailleurs confirmée par les premières recherches tracéologiques (Aranguren et Revedin, 2001). Quelle peut être la relation entre cet outils domestique et la fabrication des armes de chasse, notamment en bois végétal ? (fig. 180, 181). Dans quelle mesure leur proportion peut-elle renseigner de l'importance des armes en bois végétal au sein de l'équipement de chasse et, éventuellement, de l'individualisation d'un faciès culturel en partie caractérisé par l'importance de la confection de ces armes ?

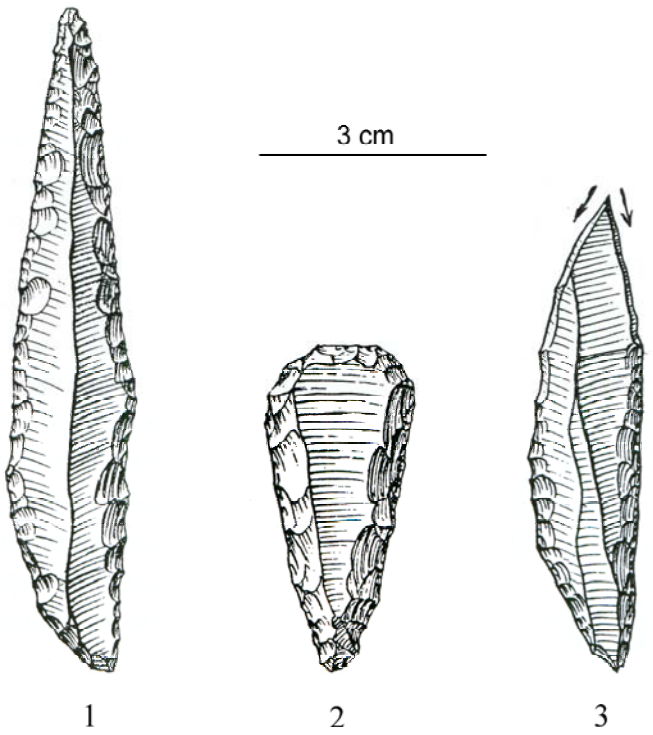


Fig. 182 – Lame retouchée, grattoir en éventail et burin sur lame appointée du niveau IV d'Isturitz.
D'après Saint-Périer, 1952, fig. 37 – n° 3, fig. 45 – n° 3, fig. 49 – n° 4.

Le Gravettien des Pyrénées s'individualise donc par l'existence d'une grande homogénéité technique que symbolise l'inertie du burin de Noailles. Mais d'autres caractères sont propres au Gravettien des Pyrénées comme la présence importante des pièces esquillées qui n'a pas d'équivalent dans le Périgord (Bernaldo de Quirós, 1982a, 1982b ; McCollough, 1971 ; Bricker dir., 1995).

D'autre part, le Gravettien à Noailles des Pyrénées se distingue pour l'instant du Gravettien à Noailles du Périgord par un assemblage lithique plus soigné. Les lames sont plus minces et plus régulières. Elles sont très souvent appointées et retouchées sur l'un ou les deux bords selon ce qui semble être une singularité pyrénéenne. Cette recherche de symétrie dans la morphologie de l'objet se retrouve d'ailleurs au sein de la population de grattoirs et de burins (fig. 182) qui voient fréquemment leur extrémité opposée à la partie active appointée (Barandiarán, 1967, 1980 ; David, 1985 ; Esparza San Juan et Mújika Alustiza, 1996a ; Ruiz Idarraga, 1990 ; Bernaldo de Quirós, 1982a, 1982b ; McCollough, 1971).

V. Conclusion.

La forte homogénéité technique tout au long des millénaires gravettiens, la présence spécifiquement pyrénéenne des pièces esquillées ainsi que certains caractères stylistiques des outils domestiques représentent un ensemble de motifs qui nous conduit à isoler une entité gravettienne pyrénéenne d'une entité périgourdine. Soulignons que l'unité du Gravettien pyrénéen ne possède pas d'équivalent, par son ampleur temporelle, dans le reste du Gravettien européen.

Chapitre IV : Dynamique territoriale.

I. Introduction.

Saisir la modalité d'occupation du territoire de groupes humains aussi éloignés dans le temps que le sont les Gravettiens nécessite une connaissance parfaite des sites et du matériel fondée sur une longue imprégnation du mobilier archéologique permettant de déterminer une approximation du degré de représentativité – effectif et symbolique – du matériel conservé. C'est pourquoi, dans le cadre de notre thèse, nous nous limiterons à l'étude de l'espace géographique restreint qui correspond à la chaîne pyrénéenne et à son prolongement cantabrique pour interpréter la dynamique territoriale. Dans ce chapitre, nous nous autoriserons cependant des comparaisons à plus large échelle afin de recontextualiser ces données dans l'ensemble de l'aire d'expansion européenne du Gravettien.

II. Première proposition d'une typologie des sites gravettiens des Pyrénées.

Sans exclure l'hypothèse d'une répartition diachronique différentielle de la variété des sites gravettiens des Pyrénées qu'argumenterait notamment la variabilité des armatures lithiques et, bien au contraire, en conservant notamment l'idée principale de l'existence d'un faciès à Noailles contemporain du Gravettien récent périgourdin dont Brassempouy serait le gisement de référence, se dégage d'ores et déjà de la nature diversifiée et complémentaire des sites une conception unitaire du phénomène gravettien.

Nom	Nature du site	Surface estimée du site	Niveau	Surface estimée de l'occupation gravettienne	Surface fouillée	Industrie lithique		
						Outils domestiques	Armatures	Débitage
Isturitz	grotte	≈ 3000 m²	III/C	≈ 1000 m²	≈ 1000 m²	++++	++++	++++
			IV/FIII	≈ 1000 m²	≈ 1000 m²	++++	++++	++++
Brassempouy	grotte	≈ 150 m²	D/E/2D	≈ 2000 m²	≈ 80 m²	++++	++++	++++
Bolinkoba	grotte	≈ 50 m²	E	≈ 50 m²	≈ 50 m²	++	+	++
			F	≈ 50 m²	≈ 50 m²	++	+	++
Lespugue	grotte	Plusieurs dizaines de m2		?	?	+	+	+
Lezia	grotte	Plusieurs dizaines de m2		?	Collecte	+	+	+
Tarté	grotte	≈ 150 m²	supérieur	≈ 150 m²	Quelques m²	++	++	++
			moyen	≈ 150 m²	Quelques m²	++	++	++
Tercis	plein air	Plusieurs centaines de m²		Plusieurs centaines de m²	Quelques m²	+	++	++++
Mugarduia Sur	plein air sur plateau	Plusieurs centaines de m²		Plusieurs centaines de m²	11 m² + collecte	++	++	++++
La Carane-3	grotte	Quelques dizaines de m²	C 1.1 + C 1.2	Quelques dizaines de m²	1,5 m²	+	+	+
La Tuto de Camalhot	grotte	Une cinquantaine de m²		Une cinquantaine de m²	Quelques m²	+	+	+
Gatzarria	grotte	Une cinquantaine de m²	Cbcs	?	Quelques m²	+	+	+
Atxurra	grotte	≈ 20 m²	C+D	≈ 20 m²	Quelques m²	+	+	
Amalda	grotte	≈ 300 m²	V	≈ 200 m²	≈ 100 m²	+	++	+
Aitzbitarte III	grotte	≈ 400 m²	VI	≈ 400 m²	Quelques m²	+++		
Gargas	grotte	≈ 2000 m²	6	Plusieurs centaines de m²	≈ 50 m²	++	++	+
La Fuente del Salín	grotte	Plusieurs centaines de m²		Quelques m²	Quelques m²	+	+	+

Tabl. 38 – Critères utilisés dans l'établissement d'une typologie des sites gravettiens des Pyrénées.

Industrie osseuse			Art		Faune						
Outils domestiques	Armatures	Art mobilier	Parure	Art pariétal	Bovidé	Cheval	renne	Bouquetin	Chamois	Cerf	mammouth
++++	++++	++++	++++		++++	+++	+++	+	+	+	+
++++	++++	++++	++++		++++	+++	+++	+	+	+	+
	++++	++++	++++	?	++	++++	++			++	++++
	+	+	+		+	+		+++	+	+	
	+	+	+		+	+		+++	+	+	
+	+	+	+		+		+			+	
	+				++	++		+	+	++	
++	++				+	+	++			+	
++	++		++		+	+	++				
					+	+		+	+	+	
+	+		+		++	+	+	+	+	+	
						+			+	+	
	+		+					+++	+	+	
					++			+		++	
+++	+	++	++	++++	++	+	++	+	++	+	+
	+		+	+							

Le tableau n° 38 synthétise l'ensemble des données exposées dans le chapitre I de notre deuxième partie consacré à la présentation détaillée des sites gravettiens des Pyrénées. De l'ancienneté générale des fouilles, il en résulte une approximation des critères utilisés. Plusieurs grands types de sites sont néanmoins individualisables.

Premièrement, nous constatons que la quasi-totalité des assemblages d'outils ne comptent que quelques centaines de pièces. Tout au plus, si l'on tient compte du caractère sélectif et/ou partiel des fouilles, se composent-ils de quelques milliers de pièces. Seules les deux grottes de Brassempouy et d'Isturitz, dont nous estimons les décomptes des assemblages d'outils respectifs à plusieurs centaines de milliers d'unité, se démarquent nettement par leur dimension. Un rapport minimum de 1 à 100 peut être envisagé entre les décomptes des assemblages de ces deux sites et ceux des autres sites pyrénéens. Brassempouy et Isturitz s'individualisent également par un éventail complet des types de vestiges (art, industrie lithique, industrie osseuse, faune), chaque type se manifestant dans une quantité importante. La conjonction de ces deux caractéristiques – qualitative et quantitative – forme le critère fondamental permettant d'individualiser les grottes de Brassempouy et d'Isturitz comme des « grands campements complets ». Cette terminologie est neutre en ce qui concerne la durée des occupations.

La quantité moins importante des différents vestiges, néanmoins présents sous la forme d'un éventail complet ou quasi-complet, permet d'individualiser les « petits campements complets », sorte de réplique en miniature du modèle Brassempouy-Isturitz. Les sites les plus diagnostiques sont Bolinkoba et Tarté. Les sites en grande partie détruits de Lezia et de Lespugue rentrent très probablement dans cette catégorie. Il est possible qu'Antoliñako Koba appartienne également à ce groupe (Aguirre, 2000). Nous attendons que les fouilles récentes soient plus précisément publiées pour donner un avis tranché.

Les « ateliers de taille simple » de Tercis sont caractérisés par des assemblages de petite dimension où dominent les produits de débitage tandis que « l'atelier de taille – campement partiel » de Mugarduia Sur présente un assemblage de grande dimension associant produits de débitage et outils domestiques. D'autres activités étaient donc menées parallèlement à l'exploitation du silex, optimisant de fait la gestion des ressources sur un site en hauteur dont l'accès nécessitait sans doute une certaine préparation technique et humaine.

Les haltes de chasse de La Carane-3, de la Tuto de Camalhot, de Gatzarria et d'Atxurra se caractérisent par leur localisation géographique favorable à la chasse, à la jonction de deux biotopes, de montagne et de plaine dans le cas des trois premiers sites, de plaine et de côte dans le dernier exemple. D'autre part, le caractère exigu de ces cavités, la quasi-absence de produits de débitage, le faible corpus d'outils dont le nombre est toujours inférieur à une centaine d'unité, la présence de silex exogène dans le cas de La Carane-3 et de la Tuto montrant que les gravettiens sont arrivés en partie équipés, l'abandon de certaines parties anatomiques d'herbivores plaident en faveur d'une occupation de courte durée, spécialisée, et destinée à des activités cynégétiques.

Les sites d'Amalda et d'Aitzbitarte III paraissent également très spécialisés au regard de la faible proportion de produits de débitage par rapport aux outils. En revanche, la sur-représentation numérique des burins dans chacun des deux sites montre que la nature de ces gisements, si elle est en partie liée à la sphère cynégétique, concerne également un autre type d'activité, probablement en relation avec l'exploitation du végétal.

Enfin, les sites comme Gargas et La Fuente del Salín montrent que les relations qu'entretiennent la sphère domestique et la sphère spirituelle à l'époque gravettienne sont complexes. Les représentations artistiques sont clairement isolées à la Fuente del Salín tandis que certains témoignages artistiques côtoient l'espace domestique de l'occupation gravettienne de Gargas sans que nous puissions préciser la nature de cette dernière par rapport aux campements complets. Ces derniers, qu'ils soient de petite ou de grande dimension, sont le lieu d'activités d'exploitation de ressources majoritairement locales et dévoilent une proportion plus importante d'activités domestiques par rapport aux activités artistiques. En revanche, la grotte de Gargas se distingue par la domination de l'univers artistique et la présence importante de silex exogènes. L'exploitation des ressources locales semble reléguée à une place secondaire. Ces données sont cohérentes avec l'hypothèse d'un lieu de réunion temporaire de plusieurs communautés dont les campements complets, de grande ou de petite dimension, seraient implantés des Charentes aux Pyrénées d'après le cortège des matières siliceuses. Bien que la nature précise du sanctuaire de Gargas soit encore énigmatique, cette grotte pyrénéenne se distingue nettement des sites que nous avons identifié comme des campements résidentiels.

Entre les « grands campements complets » comme Brassempouy et Isturitz, les « campements complets modestes » comme Bolinkoba, Tarté, Lespugue et Lezia, les « sites avec art pariétal et activités complémentaires » comme Gargas, les « sites avec art pariétal sans ou avec peu d'activités complémentaires » comme La Fuente del Salín, les « ateliers de taille avec campement partiel » comme Mugarduia Sur, les « ateliers de taille simples » comme Tercis, les « haltes de chasse » comme La Carane 3, La Tuto de Camalhot, Gatzarria et Atxurra, et les autres « sites spécialisés » mais dont la nature de la spécialisation n'est pas encore bien précise comme Aitzbitarte III et Amalda, ce sont pas moins de huit types de sites que nous pouvons déjà individualiser (fig. 183).

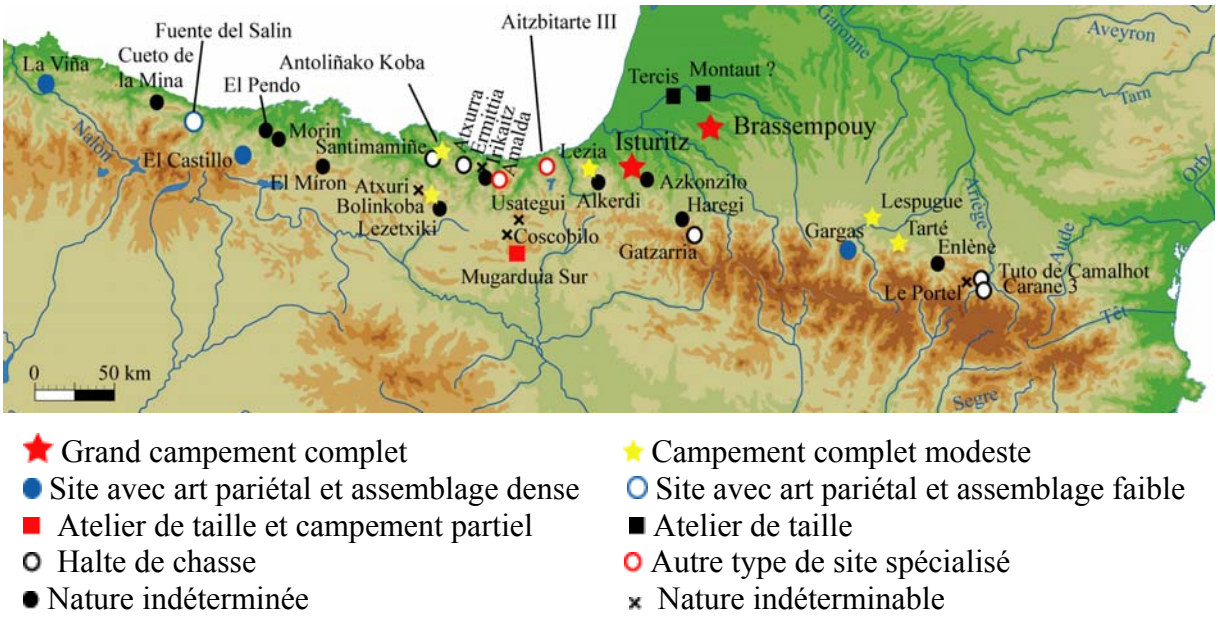


Fig. 183 – Nature des sites gravettiens des Pyrénées.

Cette première typologie des sites gravettiens cantabro-pyrénéens devra être affinée étant donné que nous sommes tributaire des données publiées et des collections exploitables auxquelles l'accès nous a été aimablement autorisé. Les sites qui n'ont pas été pris en compte correspondent d'une part à des gisements dont la nature est indéterminable à cause de la dispersion des collections et/ou la destruction de la plus grande partie du gisement (Le Portel, Coscobilo) ; d'autre part à des sites de nature indéterminée, c'est-à-dire des assemblages dont la faiblesse de l'échantillonnage associé à sa nature ubiquiste permet difficilement d'approfondir l'attribution chronoculturelle et/ou fonctionnelle ou de sites qui sont encore en grande partie inédits. Pour ces raisons diverses, nous avons malheureusement dû écarter des gisements aux stratigraphies de référence pour la côte Cantabrique dont les collections trop anciennes nécessitent un gros travail de reclassement comme La Viña, El Castillo, Cueta de la Mina, El Míron, El Pendo et Cueva Morín ainsi que des sites dont les fouilles trop récentes ne sont encore que peu ou pas publiées comme Alkerdi, Enlène, Antoliñako Koba, Irikaitz et Santimamiñe.

Malgré son caractère partiel, cette présentation des gisements montre une forte homogénéité culturelle et plus précisément une cohérence socio-économique derrière la variabilité de la nature et de la constitution des assemblages. Les haltes de chasse sont situées préférentiellement dans des zones transitionnelles, de moyenne altitude, entre la plaine et la montagne, qui permettent une optimisation de la diversité des espèces chassées alliée à une meilleure observation des déplacements des gibiers. Une concentration de gisements spécialisés semblent se dessiner sur la côte Cantabrique, probablement en rapport avec l'exploitation d'un écosystème littoral. Enfin, les sites dont les assemblages témoignent davantage d'occupation résidentielle sont davantage situés à l'intérieur des terres, dans des zones de plaines, peu éloignés des gîtes de silex.

III. Une gestion centralisée du territoire pyrénéen ?

Au centre de cette cohérence, les deux grottes de Brassempouy et d'Isturitz forment deux cœurs économiques, parents mais pas jumeaux. Si la grotte d'Isturitz forme un cœur économique, la grotte de Brassempouy est un habitat-sanctuaire.

Certaines pièces, comme les flûtes, les pointes des Vachons, les poinçons en os, les sagaies d'Isturitz se manifestent à Isturitz sous la forme de séries importantes. Les matières premières siliceuses y sont assez diversifiées avec des variétés de Chalosse et du Nord de l'Espagne qui s'ajoutent aux variétés plus locales du Flysch. En fin d'exploitation, le débitage lithique présent dans la grotte d'Isturitz est plus soigné et plus laminaire que dans celle de Brassempouy.

Pourtant, la grotte de Brassempouy est implantée à proximité des gîtes de matière première ce qui n'est pas le cas de la grotte d'Isturitz. Le souci d'économie pourrait donc paraître moins pesant. Or, c'est le contraire que nous constatons. L'exploitation du silex a été plus insistante au sein du Chantier I. D'autre part, certaines activités artistiques et spirituelles sont présentes à Brassempouy comme l'illustrent les statuettes féminines et le dépôt du fond de la grotte du pape. Ces activités ne se retrouvent pas à Isturitz.

En ce qui concerne le chantier I, nous avons vu la difficulté d'invoquer l'argument de l'intentionnalité du faible niveau d'investissement technique tout comme celui de l'in-intentionnalité du faible niveau de savoir-faire technique (apprentissage). L'argument chronologique peut expliquer la proportion plus importante des lamelles à dos à Brassempouy

ainsi que la présence des pointes à cran et des statuettes féminines. En revanche, explique-t-il l'exploitation très locale et très insistante du silex à Brassempouy ? Comment interpréter les différences sensibles entre ces deux grands campements pyrénéens ?

Deux conceptions opposées en terme de comportement peuvent être proposées. La première verrait dans ces sites majeurs de la Préhistoire des lieux de fusion ponctuelle de plusieurs groupes humains dans une dynamique centripète. La deuxième induirait au contraire une dynamique centrifuge avec le départ d'expéditions spécialisées à partir d'un campement principal où résideraient les habitants pendant une grande partie de l'année.

La première hypothèse, celle d'un lieu de réunion temporaire de bandes différentes, a été formulée pour expliquer certains phénomènes archéologiques magdaléniens considérés comme des « sites d'agrégation » (Conkey, 1988). Cette terminologie, en terme d'exploitation du territoire, s'applique à un comportement diamétralement opposé à celui de la sédentarité puisque plusieurs années peuvent séparer ces manifestations de courte durée dont la fonction serait à la fois économique et social. Des chasses collectives pourraient ainsi être menées pendant l'agrégation temporaire de personnes qui ne se rencontrent que lors de ces évènements dont la fonction est de maintenir la viabilité sociale et reproductrice du groupe à l'aide d'un échange de femmes. Ces intérêts reproductifs ne laissent malheureusement guère de traces matérielles (MacDonald, Hewlett, 1999 ; Speth, 1997).

L'assemblage d'Isturitz correspondrait, dans ce cas de figure, à l'accumulation d'objets laissés par des groupes différents qui se rassembleraient de manière périodique puis éclateraient en de très petits groupes qui se composent parfois d'une famille unique. Si l'on suit cette hypothèse, les autres gisements gravitant autour d'Isturitz devraient offrir des manifestations matérielles aussi diversifiées qu'à Isturitz (armes de chasse, outils domestiques, objets de parure). En revanche, la chaîne opératoire de certaines pièces confectionnées en grand nombre par des artisans spécialisés et échangées au moment de l'agrégation ne s'observerait dans sa totalité qu'en plaçant côte à côte les données complémentaires des sites d'agrégation, concernés par une partie ou la totalité de l'étape de confection, et des sites résultant de la scission sur lesquels s'observe, au contraire, les seules pièces finies.

La question de l'existence de plusieurs marqueurs distinctifs, différents selon les groupes, et dont l'éventail ne se retrouverait sous sa forme complète que dans le site d'agrégation, ne peut pas servir d'argument car ces derniers, dans le cas où ils ont existé, auraient très bien pu se manifester sous la forme spécifique d'objets périssables (peintures corporelles, plumes, vêtements, tatouages, etc…).

Les données de l'industrie lithique argumentent clairement l'existence de sites non-autonomes c'est-à-dire qui appellent d'autres sites pour obtenir une vue totale des chaînes opératoires. Mais les arguments manquent lorsqu'il s'agit d'affirmer un lien direct entre les sites connus. Néanmoins, ces derniers s'intègrent parfaitement dans la vision d'une structure cohérente où la fonction des sites – à défaut de leur nature – se fait écho réciproquement malgré quelques variations chronologiques potentielles encore imperceptibles qui gripperaient la plasticité de l'ensemble.

Les données archéozoologiques anciennes sur la grotte d'Isturitz (Bouchud, 1951), et les premières données des nouvelles études prenant en compte les déblais des fouilles anciennes (Laccarière, 2008) ne permettent pas encore de trancher entre l'hypothèse de

multiples occupations agrégées successives et celle d'une occupation en grande partie permanente. La chasse du Renne et du Cheval a eu lieu pendant plusieurs périodes de l'année (l'été est la saison la moins bien représentée) tandis que le Bison a été chassé à la même période, durant l'automne et le début de l'hivers (Laccarière, 2008). Si aucun argument péremptoire ne peut être proposé, notons en revanche l'absence de données contradictoires avec l'hypothèse d'une occupation semi-permanente prenant la forme, par exemple, d'une chasse saisonnière identique des différentes espèces. Pour l'instant, il est malheureusement impossible de confirmer l'idée selon laquelle la faune aurait été chassée par le même groupe humain et non par une succession de plusieurs groupes occupant la grotte de manière répétée.

Les autres sites Gravettiens du Pays Basque suggèrent une spécialisation précoce, le Chamois à Amalda et Lezetxiki, le Bouquetin à Bolinkoba, les grands Bovidés à Aitzbitarte III, le Cerf à Santimamiñe (Altuna, 1990b, 1990c, 1994 ; Castaños, 1983, Esparza San Juan, Mújika Alustiza, 1996a). Comment interpréter ces résultats ? Sommes-nous en présence de sites spécialisés dans la chasse d'une espèce spécifique intégrée, dans un second temps, à un large éventail de proies au sein du campement principal (comme Isturitz) ou avons-nous affaire à un habitat permanent révélant une spécialisation de la chasse et éventuellement des groupes humains diachroniquement distincts dont le niveau IV d'Isturitz ne serait alors que le palimpseste ?

Le doute demeure sur l'interprétation de la densité des niveaux archéologiques d'une grotte aussi vaste qu'Isturitz. S'agit-il d'un mode de vie semi-nomade ou les habitats occupés le sont de manière plutôt temporaire et se réfèrent à un cycle spatial relativement restreint ou bien, est-il préférable de parler de semi-sédentarité avec une occupation beaucoup plus prolongée, et n'intégrant que de manière secondaire un cycle d'occupation du territoire ?

En revanche, l'exploitation des ressources beaucoup plus locale de Brassempouy et l'existence conjointe de sites voisins dont l'effectif total de la culture matérielle est très restreint et/ou spécialisé comme Tercis, Mugarduia Sur, Amalda ou La Fuente del Salín laisse envisager un fonctionnement en complémentarité étroite. Les premières données topographique, technique et numérique de ces gisements convergent vers l'individualisation d'un système social qui fonctionnerait sur une exploitation centralisée du territoire, c'est-à-dire sur l'utilisation d'un grand campement permanent ou semi-permanent que représente Brassempouy à partir duquel rayonnent des expéditions ponctuelles et ciblées. Dans la riche diversité des sites spécialisés que nous venons de présenter, seul manquerait, pour avoir un éventail idéal complet, un gisement avec un assemblage dominé par de nombreuses sagaies en matière organique. Mais la lacune est peut-être déjà comblée puisque les premières informations concernant le gisement basque de Santimamiñe font état d'une proportion importante de lamelles à dos et de sagaies en os (Idarraga, 1990).

Cette hypothèse d'une gestion centralisée du territoire est la plus plausible en ce qui concerne l'interprétation du mode de fonctionnement de la majorité des sites gravettiens des Pyrénées et notamment celle de Brassempouy et des sites spécialisés qui l'entourent. Néanmoins, elle n'exclue pas l'idée d'un phénomène d'agrégation, plus discret, représenté par le sanctuaire de Gargas. Par la proportion importante et par la diversité des matières premières siliceuses exogènes de Charente et du Périgord, par la domination des activités artistiques sur les activités domestiques et par la place exceptionnelle prise par l'art pariétal quasiment inexistant au sein des autres sites gravettiens des Pyrénées, cette cavité évoque l'idée d'un site occupé de manière temporaire par des groupes humains différents, éloignés les uns des autres mais unis dans leur démarche spirituelle.

Enfin, un troisième type de site est présent, ceux dont la nature de l'occupation est beaucoup plus équivoque. Il s'agit des petits campements comme ceux de Tarté, de Bolinkoba, et de Lespugue. Dans l'hypothèse d'une gestion centralisée, ils peuvent être perçus comme des sites temporaires occupés par quelques chasseurs pendant un laps de temps assez longs. Ils formeraient des camps secondaires à partir desquels seraient exploitées les ressources éloignées du camp résidentiel. Ces camps secondaires représenteraient une occupation intermédiaire entre le grand campement résidentiel et la halte de chasse. En revanche, dans l'hypothèse d'une dynamique de fusion et de séparation de groupes humains, ils évoqueraient des petits campements résidentiels où l'ensemble de la communauté est présente.

Cette ambiguïté résonne dans l'interprétation du site d'Isturitz. Par comparaison avec Brassempouy où les matières premières sont essentiellement locales et où un ensemble d'activités spirituelle et domestique sont représentées, son homologue montagnard se distingue par la présence de séries conséquentes de pointes des Vachons, de flûtes, de sagaies d'Isturitz ainsi que par l'utilisation de matières premières plus diversifiées et beaucoup plus éloignées qui peuvent évoquer l'idée d'un site d'agrégation. Cette hypothèse pourrait expliquer l'absence de statuettes féminines à Isturitz. Les variations chronologiques potentielles devront être étudiées de manière plus précises avant de pouvoir résoudre ce dilemme sur la nature des différences entre Brassempouy et Isturitz malgré leur parenté culturelle apparente.

Si la nature du site d'Isturitz est encore assez ambiguë, les vestiges gravettiens de Brassempouy représentent la manifestation la plus ancienne d'Europe occidentale qui pourrait argumenter l'apparition des premiers grands campements sédentaires ou semi-sédentaires, phénomène curieusement homogène à l'échelle européenne aux alentours de 25 000-23 000 B.P.

IV. Les habitats-sanctuaires gravettiens.

La grotte de Brassempouy est le seul gisement pyrénéen qui associe un puissant assemblage domestique à plusieurs témoins artistiques et spirituels. Rares sont les gisements gravettiens aussi denses et offrant des vestiges autant diversifiés, aussi bien faunique, lithique, osseux, qu'artistique.

En ce qui concerne la France, le site de Corbiac offre une grande quantité de matériel lithique mais il représente probablement un palimpseste de plusieurs ateliers de taille et ne correspond pas à un site où l'ensemble des activités sont représentées.

Le campement de la Vigne-Brun est installé en bordure de Loire. Il est composé de plusieurs structures de 3 à 5 mètres de diamètre constituées de dalles entourant une zone centrale creusée dans le sol, avec des foyers aménagés et des concentrations de vestiges matériels (Djindjian, Koslowski, Otte, 1999). Attribué au Gravettien ancien d'après la présence de pointes à retouche alterne (Pesesse, 2003, 2006), la Vigne-Brun représente une occupation assez importante mais les activités spirituelles et artistiques n'y trouvent pas la place qu'elles occupent à Brassempouy. Ce site démontre néanmoins que la réunion d'un nombre important de personnes qui gèrent leur territoire à l'aide de campements importants, peut-être semi-permanents, s'observe dès le Gravettien ancien.

L'Abri Pataud pourrait dévoiler une occupation comparable à celles d'Isturitz et de Brassempouy avec la couche 4 à Noailles, sans soute la plus dense de l'Abri (Bricker dir., 1995 ; Pottier, 2005). Mais les armatures lithiques sont quasiment absentes et le site pourrait davantage constituer un site spécialisé où les activités nécessitant l'utilisation du burin de Noailles auraient joué un rôle prépondérant.

Le site de Laussel représente finalement le seul exemple français probable de grand habitat-sanctuaire (Lalanne et Bouyssonie, 1946). Le niveau gravettien 3 a livré des centaines de nucléus et d'outils domestiques (grattoirs, burins de Noailles). De nombreuses armatures à dos sont également présentes ainsi que des œuvres d'Art dont la célèbre « Vénus à la corne ».

Fig. 184 – l'habitat-sanctuaire de Laussel. D'après Lalanne et Bouyssonie, 1946, fig. 120 et 121.
N° 1 : Aspect de l'abri de Laussel dans la région où ont été recueillies les œuvres d'art. La « Vénus » se trouvait au revers du bloc qu'on devine dans l'ombre, indiqué par une flèche.
N° 2 : La Vénus de Laussel encore en place dans le gisement.

Ce gisement donne l'impression d'un vaste campement où étaient réunies un ensemble d'activités domestiques, cynégétiques et artistiques (fig. 184).

Cependant, fouillé entre 1908 et 1914 à une époque où il est déjà estimable d'avoir isolé « l'Aurignacien Supérieur », nous pouvons craindre un mélange entre plusieurs occupations balayant l'ensemble de la séquence gravettienne. Le Dr Lalanne, qui a dirigé les fouilles, a d'ailleurs cru reconnaître des subdivisions. Nous avons effectué une rapide observation d'ensemble des collections conservées au Musée d'Aquitaine à Bordeaux pour préciser ces doutes. Si la présence de pointes à dos caractéristiques du Gravettien ancien (pointe de la Gravette au sens stricte) confirme l'hypothèse du mélange, la domination très nette des pièces rapportables au Gravettien à Noailles (nucléus, burins de Noailles) montre

que la probabilité que ce site offre un puissant niveau à Noailles, dont la nature représenterait le parent périgourdin de Brassempouy, est assez élevée.

Dans le reste de l'Europe occidentale, seul le niveau G de la grotte des Enfants à Grimaldi rappelle le Gravettien de Brassempouy (Cartailhac, 1912 ; Onoratini et Da Silva, 1978). L'association au sein d'un même niveau entre des burins de Noailles, des pointes à cran, une sépulture et probablement une partie de la collection de statuettes féminines réunies au Musée de Saint-Germain-en-Laye évoque fortement la nature du gisement landais, celle d'un lieu de symbole et d'habitat réunis. Malheureusement, la découverte et la fouille précoces de ce site majeur de la Préhistoire limite considérablement les comparaisons.

Il faut se diriger vers l'Europe centrale pour retrouver des occupations gravettiennes dont la densité matérielle et la richesse symbolique peuvent égaler celle de la grotte de Brassempouy. Les grandes implantations pavloviennes de Predmosti, de Dolni Vestonice (fig. 185) et de Pavlov, qui ont elles aussi livré des représentations féminines comme nous allons le voir plus en détail dans le chapitre suivant, sont d'ailleurs curieusement plus ou moins contemporaines du phénomène occidental à Noailles.

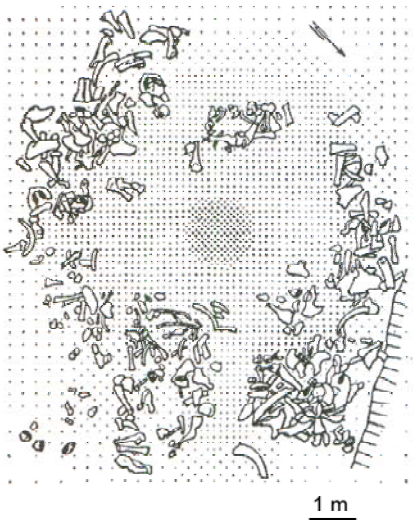


Fig. 185 – Structure en os de Mammouth de Dolni Vestonice. D'après Djindjian, Koslowski, Otte, 1999, fig. 12.2.

Si l'on poursuit notre cheminement en direction de l'Est, c'est également à une époque plus ou moins contemporaine du Gravettien à Noailles, entre 24 000 et 23 000 B.P., que l'on rencontre des grands habitats-sanctuaires, riches mais peu nombreux à l'instar de l'Europe centrale et occidentale, au sein du Kostienkien.

Le site de Kostienki I, 1 offre une grande structure d'habitat qui couvre un espace continu de 35 m de long sur 17 de large (fig. 186). Le site d'Avdeevo, quant à lui, offre une structure de 45 m de long sur 21 m de large (Bosinski, 1990). Ces deux gisements éponymes majeurs offrent les structures les mieux conservées du Gravettien russe. Ils sont également célèbres pour leurs statuettes féminines.

De la confrontation de ces deux sites russes, il en ressort l'idée commune d'un plan standardisé, ovalaire, d'une dimension d'environ 40 m de long sur 20 m de large, avec un alignement de foyers au centre de la structure. Notons que les os de Mammouth ont joué un rôle central dans la confection de ces habitations.

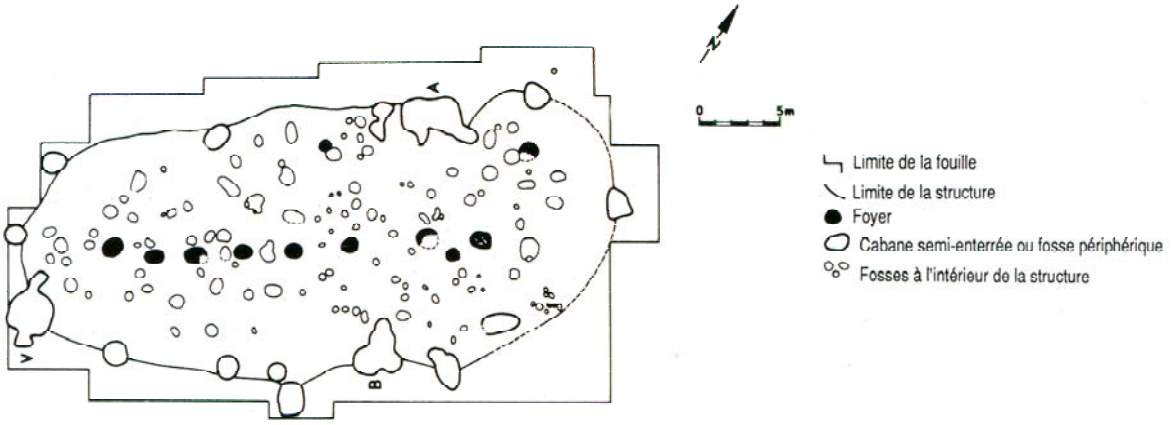


Fig. 186 – La grande structure de Kostenki I-1 fouillée par P.P. Efimenko.
D'après Efimenko, 1958 repris dans Bosinski, 1990.

Enfin, 3000 kilomètres de plus, toujours en direction de l'Est, nous amène aux grands habitats de Mal'ta et de Bouret, premières grandes structures d'occupations sibériennes contenant elles aussi des statuettes féminines, datées autour de 23 000 B.P. c'est-à-dire dans la tranche supérieur de l'écart chronologique du Gravettien à Noailles (fig. 187).

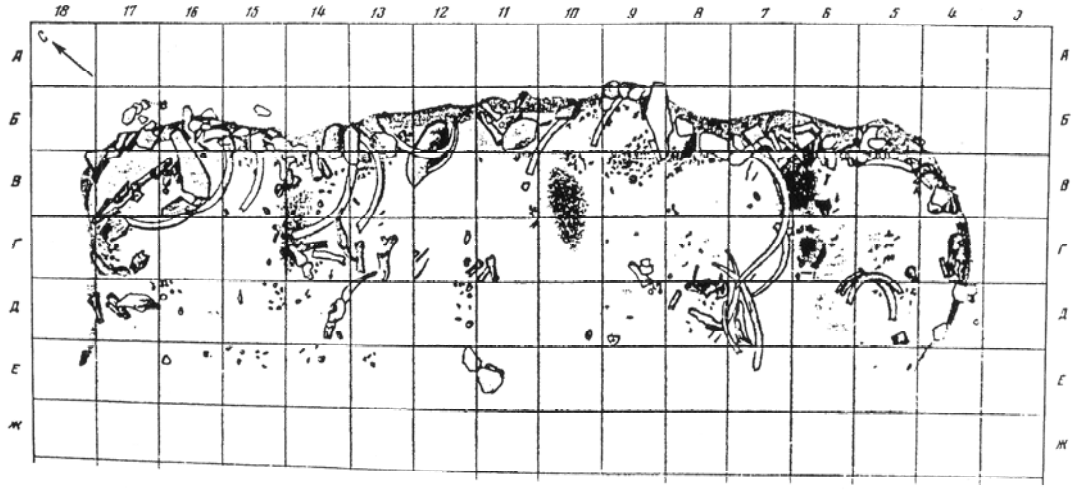


Fig. 187 – Structure d'habitat de Mal'ta relevée par Gerasimov (maille d'un mètre).
D'après Cauwe et al., 1996, fig. 5C.

Si la présence d'éléments symboliques au sein de grandes structures d'habitats et/ou d'épais niveaux archéologiques représentent le dénominateur commun entre ces sites préhistoriques, une autre convergence n'a pas été assez développée jusqu'à présent. Il s'agit de la rareté de ces sites qui ne représentent que quelques unités dans chacun des grands techno-complexes individualisés. Leur puissance symbolique s'en trouve démultipliée.

V. De l'invention de la sédentarité.

Ces gisements, formant des centres précis (pyrénéen, périgourdin, ligure, morave, russe et sibérien) qui se distribuent sur un axe géographique Ouest-Est, évoquent des pôles de semi-sédentarité dont les grands habitats de plein air en os de mammouth d'allure permanente

d'Europe centrale et orientale (Dolni Vestonice, Pavlov, Predmosti, Kostienki) constituent les témoins les plus évidents.

La grande maison de Kostienki I mesure quelque 35 m de long et comporte 9 foyers (Testart, 1982). Une structure gravettienne de Predmosti abriterait quant à elle 20-25 personnes et la communauté principal serait composé d'environ 100-120 individus selon Klima (1962). D'autre part, ces structures d'habitats d'Europe centrale et orientale comportent souvent des fosses qui parsèment les sols des habitas et évoquent la possibilité d'une mise en réserve de nourriture, comportement compatible avec celui de la permanence des occupations. Ces faits représentent des indices d'ordre paléo-topographiques dans l'argumentation de l'invention de la sédentarité.

Le deuxième type d'argument est constitué par l'importance des sépultures. Le Gravettien est en effet la culture du Paléolithique supérieur qui a offert le plus grand nombre de sépultures avec une trentaine d'exemplaires environ découverts à ce jour. Certaines d'Europe centrale (Dolni-Vestonice, Predmosti) et d'Italie (grotte des Enfants à Menton, Barma Grande) comportent plusieurs squelettes réunis au même endroit.

Concernant le territoire français, les vestiges humains de Vilhonneur en Charente (Pigeot, 2006) et de Cussac dans le Périgord (Aujoulat et al., 2002) sont d'autant plus exceptionnels qu'ils ont été découverts dans des grottes ornées. Cette conjonction matérielle entre des restes humains et de l'art pariétal ne possède pas d'équivalent dans les autres cultures du Paléolithique supérieur.

L'Italie a donné un grand nombre de sépultures gravettiennes, notamment sur les sites de Paglicci, de Veneri Parabita et de la grotte des enfants (Henry-Gambier, 2001).

Au centre de l'aire d'extension du territoire gravettien, la Moravie (fig. 188) possède le plus grand assemblage de restes de squelettes d'Hommes modernes retrouvés au sein d'un contexte culturel (Svoboda, 2004).

La présence de ces sépultures, à l'instar de la densité des occupations et de la présence de grandes structures d'habitat, est un fait remarquablement homogène à l'échelle de l'Europe. Du possible dépôt intentionnel de Vilhonneur en Charente à l'hypothétique attribution gravettienne de Sungir dans la partie centrale de la plaine russe, ces sépultures ponctuent le territoire gravettien.

Fig. 188 – Sépulture de femme à Dolni Vestonice II. République Tchèque. D'après Klima, 1963, fig. 56.

La symbolique de la femme, également homogène à l'échelle de l'Europe, pourrait exprimer une fixité du culte, reflet de la permanence d'occupation du sol, qu'illustrerait l'aspect hiératique et fixe des statuettes (Otte, 1993). La Vénus à la Corne de Laussel était d'ailleurs sculptée dans la paroi (fig. 189). Celle-ci était-elle intégrée dans la structure d'habitat selon ce qu'on pourrait considérer comme une variante régionale des habitats de plein air et des statuettes amovibles des grandes plaines d'Europe centrale, en partie déterminée par la présence des falaises accueillantes du Périgord ?

L'invention de la terre cuite dans la confection des statuettes féminines et animales par les gravettiens d'Europe centrale ainsi que celle des textiles confectionnés à partir de possibles métiers à tisser (les plus anciennes empreintes de textiles proviennent du Gravettien morave, plus précisément de Dolni Vestonice et de Pavlov) sont des traits culturels qu'il est tentant d'interpréter comme un phénomène qui entretient des rapports de correspondance avec celui de la stabilité des habitats et d'un mode de vie semi-sédentaire (Otte, 1981 ; Svoboda dir., 2005). Néanmoins, soulignons que l'invention de la terre cuite n'a pas débouché sur celle d'ustensiles de stockage (fig. 190).

Fig. 189 – La « Vénus à la corne » de Laussel. Hauteur 46 cm. Partie découpée après la découverte. D'après Roussot, 1997, fig. 61.

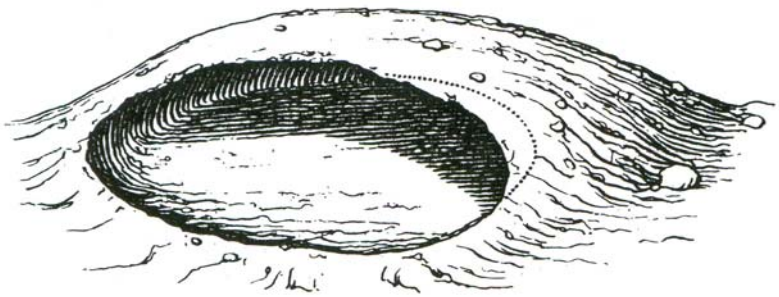


Fig. 190 – Four de Dolni Vestonice. D'après Klima, 1963, fig. 50.

Enfin, la découverte récente d'une meule et d'une molette sur le site italien à burins de Noailles de Bilancino ainsi que l'identification de résidus d'amidon sur la surface de cette dernière atteste la confection de farine par les gravettiens (fig. 191). Le jonc (*Typha*) et les graminées prédominent au sein des différentes herbes palustres préparées (Aranguren *et al.*, 2007). La préparation de farine n'atteste pas, en soi, de l'existence de la sédentarité. En revanche, elle représente un indice supplémentaire qui alimente l'idée d'une complexité sociale qui autorise à envisager une occupation parfaitement maîtrisée du territoire.

Fig. 191 – meule portant des résidus d'amidon. Bilancino, Gravettien à Noailles. D'après www.ilfilo.net/farinabilanc0508.html

Un tel ensemble de phénomènes - puissance des couches archéologiques, richesse matérielle et symbolique, centralisation de la vie économique, culte de la femme - illustre une véritable complexité sociale, 15 000 avant le Néolithique.

Ce dernier représente-t-il une forme de concrétisation d'un processus intellectuel et spirituel amorcé de nombreux millénaires auparavant et qui ne prendra sa forme irréversible qu'à partir du moment où l'ensemble des changements technique, symbolique et économique induiront un basculement politique, c'est-à-dire le passage d'une société contre l'état à la mise en place d'un pouvoir coercitif ?

Cauvin propose la primauté de la mutation mentale comme élément déclencheur du changement économique au Néolithique mais il ne précise pas la nature et la profondeur temporelle de la dynamique psychique (Cauvin, 1994). S'il ne s'agit pas d'un déclic mais d'une lente maturation, c'est-à-dire si on se situe dans une démarche néo-évolutionniste, la question du rapport filial entre les diverses sociétés paléolithiques et notamment celui du cœur du Paléolithique supérieur représenté par le phénomène gravettien avec le Néolithique est un champ de débat encore totalement vierge.

Des statuettes féminines gravettiennes associées à des animaux comme le Bison et le Mammouth aux images de la Grande Déesse du Proche-Orient qui dominent les Taureaux, pouvons-nous envisager un fil conducteur et si oui, lequel ?

Annonçant voire précédant le Néolithique, les données du Gravettien confirment la complexité du mécanisme associant à la fois les modes d'habitat, de règles sociales, d'idéologie et d'économie. Les démarches spirituelle et économique sont déjà intimement liées au Gravettien validant, de fait, l'hypothèse de Cauvin selon laquelle l'élan spirituel précède les changements économiques.

VIII. Conclusion.

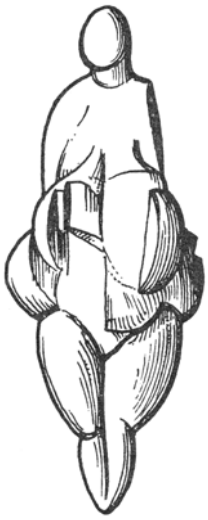
Notre première proposition d'une typologie des sites gravettiens des Pyrénées est davantage intuitive que rationalisée en ce sens ou nous ne proposons pas de critères quantifiables et/ou intrinsèquement diagnostiques, soucieux en cela d'éviter le raisonnement circulaire.

L'hypothèse d'une occupation permanente, déjà difficile à argumenter pour les grandes structures d'Europe centrale et orientale, est encore plus délicate pour l'exemple de Brassempouy et d'Isturitz.

La biomasse importante et les ressources variées accessibles durant le Pléistocène Aquitain ne semblent en tout cas pas faire obstacle à un tel mode de vie. Une mobilité restreinte est suffisante dans la quête de nourriture, favorisant ainsi une communauté stable au sein du territoire.

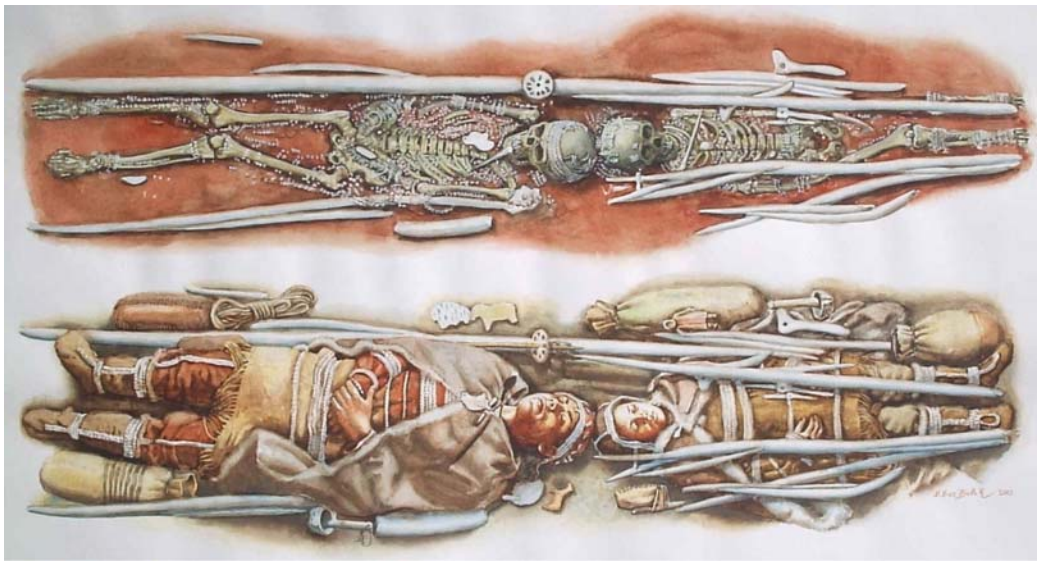
Les deux interprétations opposées en terme de dynamique sociale, sédentarité et agrégation, semblent être simultanément plausibles dans le Gravettien pyrénéen. Les vastes cavités de Gargas et d'Isturitz pourraient davantage être interprétées comme des lieux de réunion temporaires de différents groupes humains tandis que Brassempouy représenterait le seul grand campement résidentiel du Gravettien pyrénéen connu à ce jour, à partir duquel partirait des expéditions, notamment vers Tercis, Amalda et Montaut.

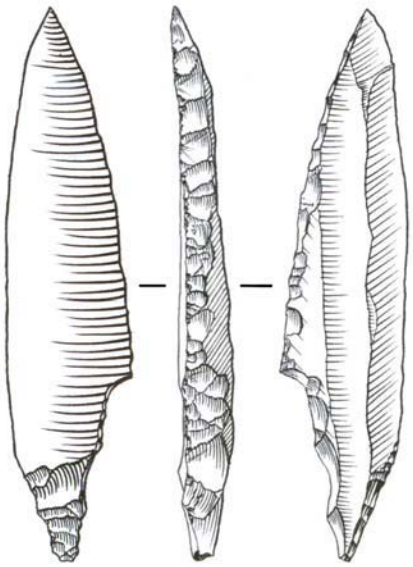
Ce site célèbre représente le centre névralgique du Gravettien des Pyrénées autour duquel s'agrège un large éventail d'activités aussi bien artistique, religieuse, cynégétique que domestique. Cette association de caractères singularise fortement le célèbre site de Brassempouy au sein du paysage du Gravettien français puisque seul le site périgourdin de Laussel pourrait s'en rapprocher. A plus large échelle, les spécificités de Brassempouy se retrouvent curieusement au sein d'un ensemble de sites, d'un bout à l'autre de l'Europe. Ces habitats-sanctuaires évoquent un mode de vie sédentaire.



Troisième Partie :

- **Chapitre I : Armes et Vénus.**
- **Chapitre II : Antagonisme sexuel.**
- **Chapitre III : Destin sexuel.**





(In) Déterminisme

Identifié des Pyrénées à l'Asie centrale, le culte de la Grande Déesse uniformise l'espace eurasiatique il y a 23 000 ans environ. Si la Déesse est celle qui donne la vie, créatrice et ordonnatrice du monde, elle est aussi celle qui détruit. Ce second aspect a toujours été sous-estimé. Or, le sur-investissement au niveau de certaines armes comme les pointes à cran confirme l'importance de la symbolique guerrière. Création et destruction paraissent inséparables.

Chapitre I : Armes et Vénus.

I. Introduction.

Les statuettes féminines du Gravettien sont parmi les objets les plus célèbres, les plus prestigieux et les plus commentés de la Préhistoire. La Dame de Brassempouy, la Vénus de Lespugue ainsi que celle de Willendorf représentent quelques unes des plus belles œuvres préhistoriques. Mais elles sont également l'indice le plus troublant vers une perception d'une unité culturelle aux alentours de 23 000 B.P. puisqu'elles se retrouvent des Pyrénées aux plaines sibériennes du lac Baïkal avec les mêmes caractères intrinsèques (homogénéité figurative avec une construction losangique et un rythme isométrique, disposition axiale stricte, nudité, focalisation sur les organes sexuels, tête quadrillée, etc…). Leur unité morphotechnique à l'échelle de l'Europe est saisissante (Delporte, 1993a, 1993b ; Leroi-Gourhan, 1970 ; Otte, 1995). La représentation synthétique prononcée des fesses, des hanches et des seins représente une synecdoque puissante, dont le message reste à interpréter, qui unit différents faciès gravettiens. Mais les caractères extrinsèques demeurent encore trop peu documentés (Delporte, 1993a).

Ainsi, s'il est admis que cette unité culturelle rencontre différentes traditions industrielles appartenant à la mosaïque gravettienne, la récurrence de certaines armatures au sein des sites à statuettes ou plus précisément de certains concepts qui concernent les armatures ne pourrait-elle pas renforcer l'idée d'une unité gravettienne essentiellement argumentée, jusqu'à présent, au travers des statuettes féminines ? Pour répondre à cette question, nous proposons une courte synthèse des données relatives à certains éléments de la culture matérielle associée aux autres statuettes d'Europe occidentale et centrale, en éclairage de nos observations à Brassempouy et dans l'attente d'une reprise du matériel trop peu connu des gisements majeurs à statuettes comme Grimaldi, Laussel ou Willendorf.

II. L'horizon à statuettes féminines.

A. Les faciès concernés.

Cette unité (extra-)européenne dans la représentation féminine est un des événements les plus fascinant de la Préhistoire. De l'Asie centrale à l'Atlantique, il traverse plusieurs faciès gravettiens.

Fig. 192 – Cinq ensembles géographiques (et culturel ?) sont concernés par la confection de statuettes féminines. Une distance de 7 000 km sépare les deux sites les plus éloignés, Brassempouy et Mal'ta.
Fond de carte, d'après www.GoogleEarth.com

En Sibérie, des statuettes ont été découvertes en grand nombre à Mal'ta et à Buret (Delporte, 1993a, 1993b ; Cauwe et al., 1996 ; Derev'anko et al., 1998).

En Europe orientale, nous retrouvons des statuettes féminines dans la culture de Kostenki I,1-Avdeevo, caractérisée notamment par la présence de pointes à très long cran et à retouche rasante sur la surface inférieure (pointe de Kostienki) ainsi que par la présence de pointes à face plane et à retouches rasantes sur les deux extrémités de la surface inférieure (Gvozdover, 1995).

En Europe centrale, c'est au sein du Pavlovien, notamment caractérisé par la présence de microlithes variés, que l'on rencontre une nouvelle fois des statuettes et des représentations féminines (Svoboda dir., 2005).

En Europe occidentale, les statuettes féminines sont associées de manière quasi-exclusive au Gravettien à Noailles. Mais une représentation féminine a également été retrouvée au sein d'une couche de Gravettien récent à l'Abri Pataud, couronnant le Gravettien à Noailles et à lamelles de la Picardie (Movius et Vallois, 1959). Dans la partie occidentale de l'Europe, le symbole féminin investit également l'art pariétal, notamment dans la grotte quercinoise de Pech-Merle (Lorblanchet, 1984) et dans la grotte périgourdine de Cussac (Aujoulat *et al.*, 2002). Plusieurs représentations du sexe féminin ont aussi été découvertes dans la grotte submergée de Cosquer (Clottes, Courtin, Vanrell, 2005).

Cinq faciès gravettiens sont donc concernés par la présence de représentations féminines (fig. 192).

B. Les datations radiométriques.

Les nombreuses datations effectuées pour le groupe sibérien permettent de le situer entre 24 000 et 23 000 B.P. (Derev'anko *et al.*, 1998 ; Vasil'ev, 1993).

Les sites du Kostienkien (Willendorf, Kostenki I,1, Avdeevo, Khothylevo II) sont bien datés à une phase récente du Gravettien autour de 24 000-22 000 B.P. (Djindjian, Koslowski, Otte, 1999). Le niveau 9 de Willendorf qui a livré les deux statuettes féminines est daté entre 24 900 et 23 900 B.P. (Otte et Noiret, 2004).

Les datations des sites pavloviens (Dolni Vestonice, Pavlov I, Predmosti) sont généralement plus anciennes et plus dilatées avec des occurrences entre 29 000 et 22 000 B.P. et une concentration de dates entre 27 000 et 25 000 B.P. (Djindjian, Koslowski, Otte, 1999 ; Klima, 1963 ; Svoboda dir., 2005).

Très peu de datations radiométriques ont été effectuées sur les sites à statuettes du Gravettien occidentale d'où proviennent les premières découvertes, remontant à la fin du XIX° siècle, et par conséquent moins bien contextualisées. Rappelons que le phénomène à Noailles est généralement daté autour de 26 000-24 000 B.P. dans le Périgord et qu'il concerne un laps de temps beaucoup plus large dans les Pyrénées, entre 28 000 et 22 000 B.P. Mais le phénomène à statuettes pourrait être beaucoup plus limité dans le temps. Le niveau à Noailles et à statuette féminine de l'Abri du Facteur à Tursac est daté entre 25 600 et 23 000 B.P. (Delporte, 1993b).

Le Gravettien récent de l'Abri Pataud (couche 3) est quant à lui daté entre 24 500 et 23 000 B.P. (Djindjian, Koslowski, Otte, 1999). Il est donc plus ou moins contemporain du

Gravettien à Noailles, tout du moins tel qu'il perdure dans certaines régions comme les Pyrénées.

Les représentations féminines pariétales ne sont pas datées avec précision d'autant que plusieurs époques d'occupations se superposent dans les sanctuaires gravettiens de Pech-Merle et de Cosquer. En revanche, les manifestations sépulcrale et artistique de Cussac paraissent très homogènes. Une première datation effectuée sur une côte humaine donne 25 120 ± 120 B.P. (Aujoulat *et al.*, 2002).

Dans l'attente d'un affinement des datations, nous pouvons seulement constater que six millénaires sont potentiellement concernés par le symbole féminin. Les dates les plus anciennes se situeraient en Europe centrale et concerneraient les phases anciennes du Gravettien. Les dates les plus récentes se situeraient en Europe orientale ainsi qu'en Sibérie où les faciès concernés se rapporteraient aux phases récentes du Gravettien.

D'autre part, si l'ensemble de la séquence gravettienne paraît concerné par la représentation de l'image féminine notamment sous une forme mobilière, nous constatons que, pendant les phases anciennes, seuls les sites moraves sont concernés. Peut-être pouvons-nous y associer Cosquer où les représentations du sexe féminin exprimeraient une étape transitionnelle entre le schématisme des vulves de l'Aurignacien et le synthétisme corporel du Gravettien moyen-récent ? Pendant la phase moyenne, le symbole féminin s'étend à l'ensemble de l'Europe. Dans la phase récente du Gravettien, il dépasse les frontières européennes pour atteindre la Sibérie.

Au niveau quantitatif, les statuettes féminines ne se comptabilisent que sous la forme de quelques unités dans chacun des sites des phases anciennes et moyennes du Gravettien. En revanche, le Gravettien récent livre les séries les plus abondantes et les plus riches avec plusieurs dizaines d'exemplaires dans les sites d'Europe orientale et de Sibérie. La question reste en suspens pour les sites de Brassempouy et de Grimaldi qui sont les deux seuls sites d'Europe occidentale à avoir livré autant d'œuvres. D'après leur mobilier archéologique, ils sont attribués au Gravettien à Noailles mais celui-ci, dans le contexte méridional, peut aussi bien correspondre à une phase moyenne qu'à une phase récente du Gravettien.

Quoi qu'il en soit, le phénomène à statuettes est très ancien et nous constatons une dynamique chronologique, géographique et quantitative d'expansion du symbole féminin qui atteindrait son apogée autour de 23 000 B.P. environ. Cette symbolique unit les faciès gravettien malgré la grande diversité des contextes écologiques.

C. Un morcellement invalide ?

Si la manipulation des dates nous paraît encore trop délicate, qu'en est-il de celle de la variabilité de l'équipement technique dans l'argumentation d'un morcellement culturel ? Premièrement, constatons que les arguments utilisés dans une perspective « divisionniste » concernent essentiellement l'industrie lithique.

Deuxièmement, ceux-ci opposent des éléments de nature différente qui ne sont pas forcément comparables. Par exemple, les faciès d'Europe orientale et centrale sont essentiellement caractérisés par des armatures lithiques tandis que le faciès à Noailles est défini par la présence d'un outil domestique. Nous retrouvons le même problème dans l'individualisation du faciès à Raysse par rapport au faciès à Noailles par exemple. Il est

délicat d'opposer les lamelles de la Picardie aux burins de Noailles voire aux armatures à dos. Elles semblent représenter, au contraire, le pendant septentrional des lamelles à retouche marginale méridionales. Le Gravettien récent d'Europe occidentale n'est quant à lui pas encore clairement identifié.

Dans ces conditions, le morcellement en faciès nous paraît beaucoup trop anticipé. Tout au plus, dans le meilleur des cas, pouvons-nous observer des objets singuliers dans chacun des faciès. Mais l'interprétation rationnelle de ces différences n'est pas encore possible étant donné le manque de travaux et l'ampleur du projet. D'autres part, certains éléments matériels ainsi que de puissants symboles fédérateurs sont jusqu'à présent restés dans l'ombre. Ils concernent essentiellement les armatures.

III. L'unité des concepts régissant la confection des armatures.

Avec les nouvelles données de Brassempouy, nous souhaitons pointer quelques éléments de la culture matérielle, autre que la notion d'armature à dos au sens large, qui traversent les faciès (et les millénaires ?) en corrélation avec les statuettes. Il s'agit notamment de la solution de l'emmanchement cranté dont l'invention et l'application aux armatures apparaît au Gravettien et se retrouve au sein de nombreux faciès.

A. Les pointes à cran.

Le premier élément fédérateur qui entretien des rapports de correspondances avec la diffusion des statuettes féminines est représenté par l'idée de l'armature axiale à cran abrupt qui se retrouve dans la plupart des sites à statuettes.

Les collections.

En France, nous avons vu qu'elles sont directement associées aux statuettes du Gravettien de Brassempouy. Une reprise des collections de Laussel serait nécessaire pour confirmer leur présence qui paraît douteuse d'après la seule observation des planches de Bouyssonie. En revanche, elles apparaissent également sur des sites sans statuettes rapportés à la phase récente du Gravettien. Elles sont présentes au niveau de la brèche à ossements de chevaux de Solutré (fig. 193), qui a fait l'objet de quatre datations situées entre 22 650 ± 500 B.P. et 24 050 ± 600 B.P. avec une moyenne de 23 350 B.P. (Combier, 2003). Quelques pointes à cran analogues existent également à Saint-Martin-sous-Montaigu, en Saône-et-Loire. Les deux dates obtenues sont de 24 150 ± 550 et de 22 900 ± 600 B.P. (Combier, 2003).

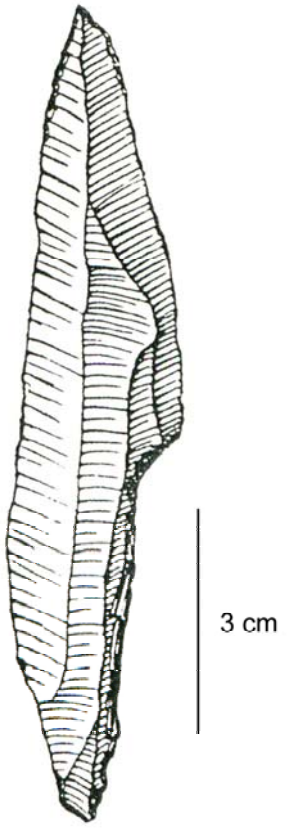


Fig. 193 – Pointe à cran gravettienne de Solutré. D'après Combier, 2003, fig. 3 – n° 7.

En Italie, elles sont probablement associées à une certaine partie au moins des statuettes de Grimaldi dont la localisation précise est malheureusement inconnue (Cartailhac, 1912). Une statuette a néanmoins été localisée au sein du niveau de foyer G de la grotte des enfants qui a offert la série de pointes à cran, plusieurs pointes des Vachons et un fragment de stéatite, matière qui a servi à confectionner les statuettes féminines (fig. 195).

En Autriche, les pointes à cran se retrouvent à Willendorf (couche 9) où elles singularisent le niveau à statuette (fig. 196 – n° 4, 5, 6).

En Moravie, elles existent dans le Gravettien de Predmosti en République tchèque (fig. 197 – n° 4 et 5).

Bien qu'elles ne soient pas directement associées à des statuettes féminines, on retrouve des séries de pointes à cran en Petite Pologne au site de Kraków-Spadzista (fig. 194). Ce gisement, qui est l'un des principaux témoins gravettiens d'Europe centrale, possède deux datations, l'une de 20 600 ± 1050 B.P., l'autre de 23 040 ± 170 B.P. Avec 48 exemplaires, il a offert la collection gravettienne de pointes à cran la plus importante d'Europe centrale et orientale qui n'est pas directement associée à des statuettes féminines (Otte, 1981).

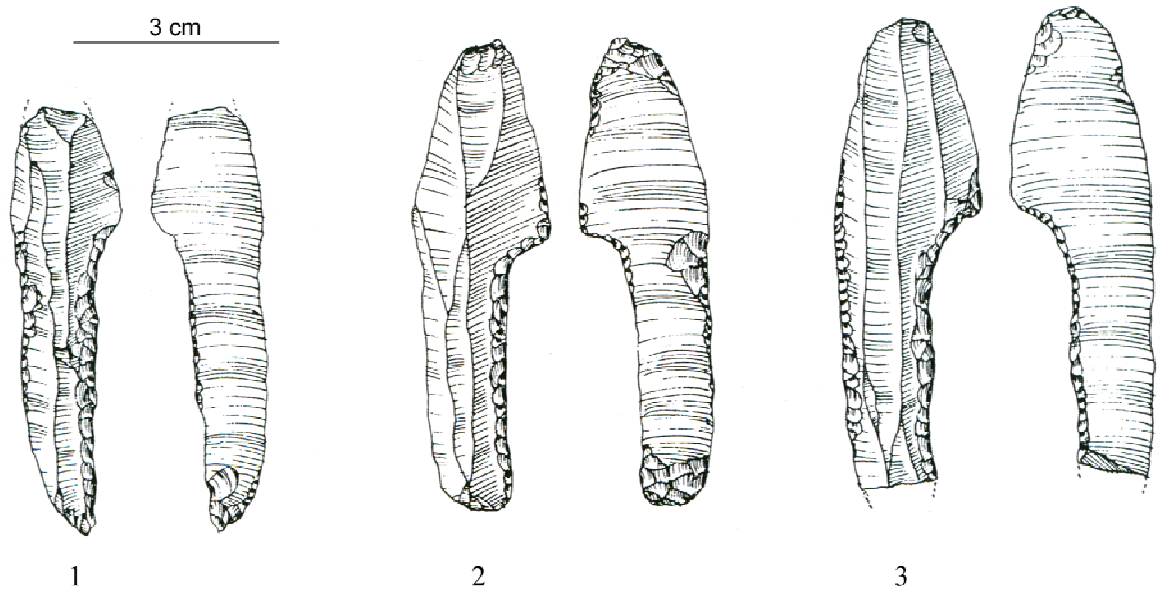


Fig. 194 – Pointes à cran de Krakow-Spadzista. D'après Onoratini, 1978, fig. 9.

Des séries de pointes à cran isolées des statuettes féminines se retrouvent également en Slovaquie occidentale à Moravany-Podkovica et à Nitra-Cerman. Ce dernier site est daté à 23 000 ± 3000 B.P. (Otte et Noiret, 2004). Enfin, on en trouve en Moldavie roumaine à Mitoc-Malu Galben, daté entre 24 000 et 23 000 (Otte et Noiret, 2003).

Les pointes à cran sont caractéristiques des sites à statuettes du Gravettien récent d'Europe orientale sous la forme de la pointe de Kostienki (fig. 198 – n° 1). Sur la Plaine russe, les grands ensembles de Kostenki 1-I, Kostienki 13, Kostienki 14-I, Kostenki 18, Avdeevo, Gagarino, Zaraysk et Khotylevo II relèvent de cet horizon à pointes à cran (Otte et Noiret, 2004).

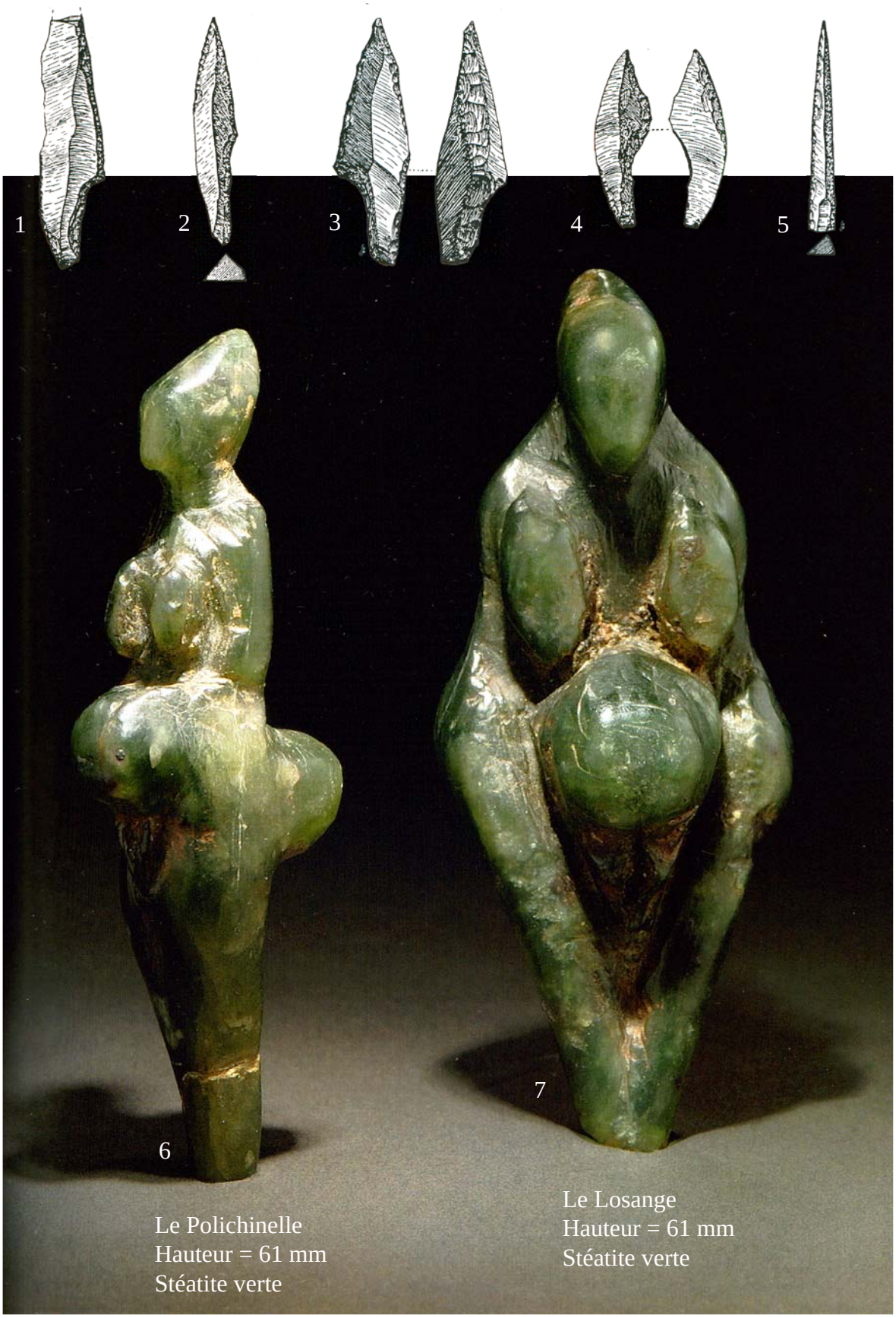


Fig. 195 - Armatures et statuettes féminines du Gravettien à Noailles de Grimaldi.
N° 1 à 4 : pointes à cran issus du cinquième foyer G de la grotte des enfants.
D'après Cartailhac, 1912, fig. 71 à 73 et fig. 76.
N° 5 : pointe des Vachons. D'après Cartailhac, fig. 74.
N° 6 et 7 : Statuettes féminines. Localisation précise inconnue. D'après Collectif, 2004, fig. 15.

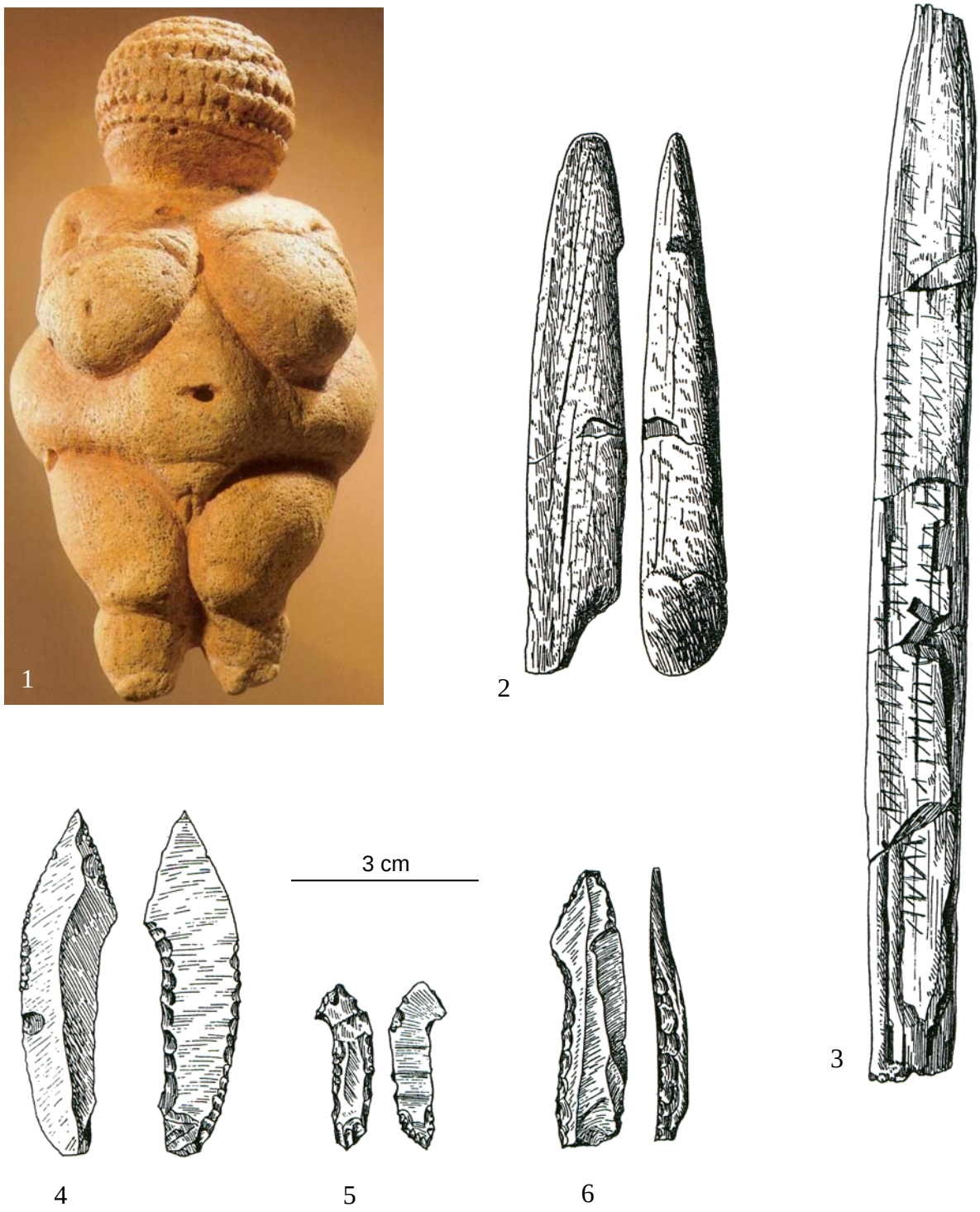


Fig. 196 - Armatures et statuette féminine de la couche 9 de Willendorf (Autriche).
N° 1 : statuette féminine en calcaire, d'après Bosinski, 1990.
N° 2 et 3 : pointes en ivoire incisées, d'après Felgenhauer, 1956-1959, fig. 45.
N° 4, 5, 6 : pointes à cran, d'après Felgenhauer, 1956-1959, fig. 43, 44.

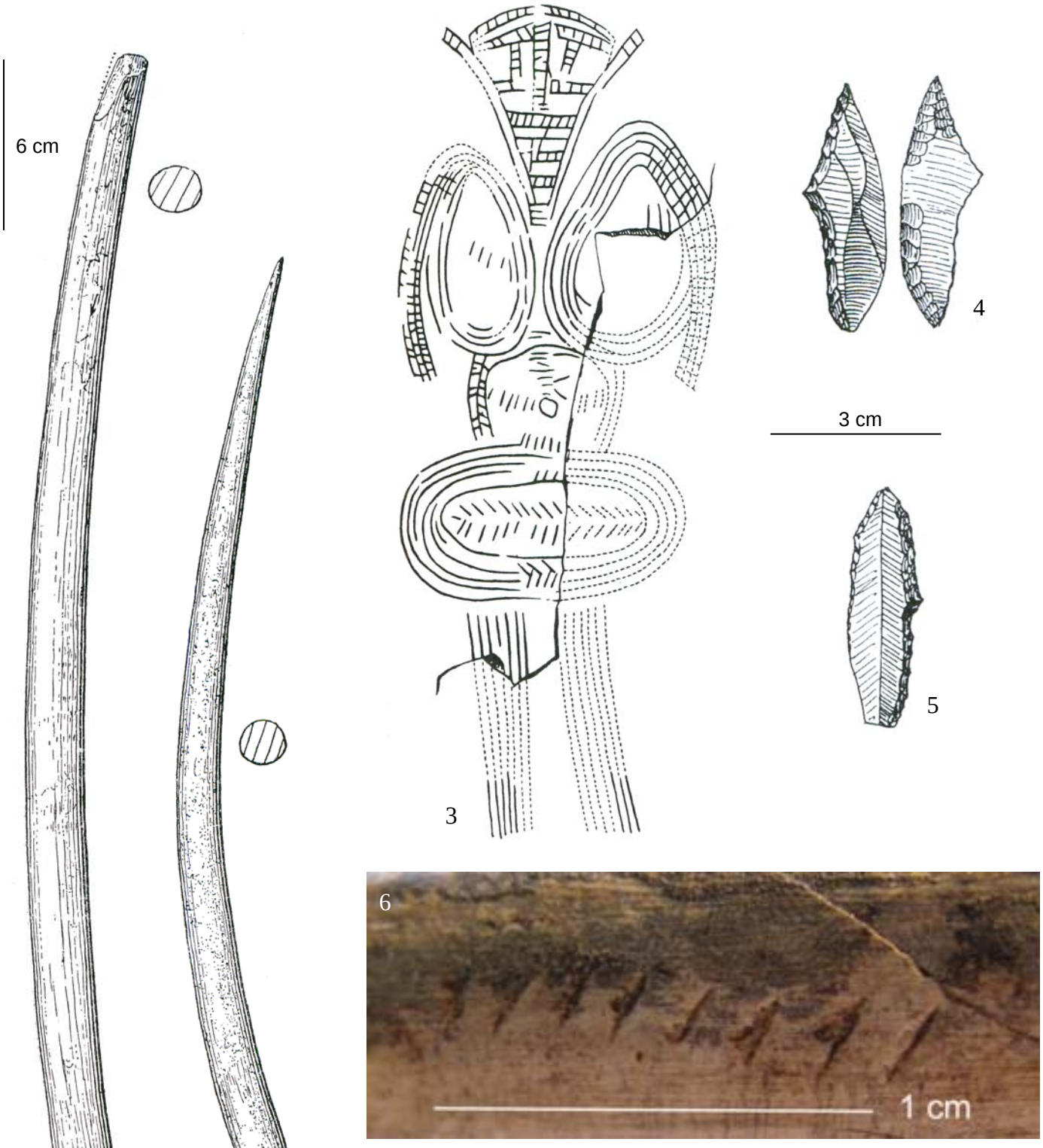


Fig. 197 - Armatures et représentation féminine du Pavlovien.
N° 1 et 2 : Dolni Vestonice. N° 3 à 6 : Predmosti.
N° 1 et 2 : pointes en ivoire. D'après Klima, 1963.
N° 3 : Représentation féminine gravée sur une défense de mammouth. D'après Klima, 1977.
N° 4 et 5 : Pointes à cran. D'après Breuil, 1924, fig. 7.
N° 6 : Détail des incisions présentes sur l'une des pointes en ivoire de Predmosti. Photo de N. Goutas, d'après Goutas et Simonet, 2008.

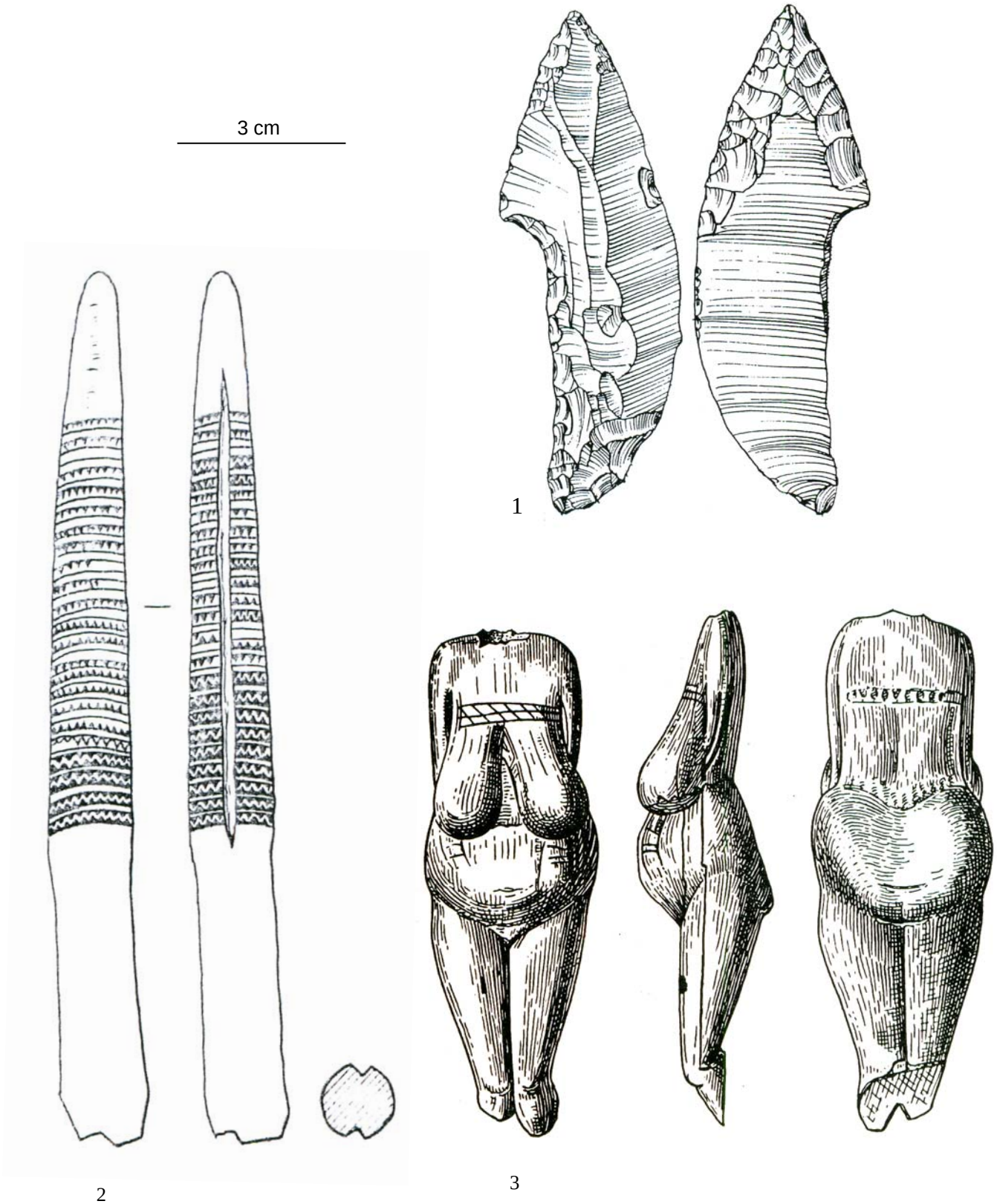


Fig. 198 - Armatures et statuette féminine du Kostienkien d'Europe orientale.
N° 1 : pointe de Kostenki, Kostienki I,1. D'après Onoratini, 1978, fig. 6 - n° 5.
N° 2 : pointe en ivoire décorée de Khotylevo II. D'après Zaverniaev, 1981, fig. 4 - n° 1.
N° 3 : Statuette féminine en ivoire de Kostienki I,1. D'après Delporte, 1993, fig. 166.

Le phénomène à pointes à cran.

Jusqu'à présent, l'existence d'une nette dichotomie entre l'Europe centrale et orientale, concernées par le développement d'armatures crantées, et l'Europe occidentale, épargnée par ce phénomène, était validée par la communauté scientifique (Otte et Noiret, 2003, 2004 ; Desbrosse et Koslowski, 1988). Bien qu'elles soient plus rares, les données françaises et italiennes permettent désormais de constater que l'ensemble du territoire gravettien est concerné par ce phénomène. La séparation entre l'Est et l'Ouest n'a plus lieu d'être. Seule la Sibérie ne semble pas touchée par ce phénomène.

Concernant les datations, les premières données radiométriques des sites à pointes cran sans statuettes sont situées entre 25 000 et 23 000 B.P., corroborant, de fait, les datations des sites à pointes à cran et à statuettes féminines.

Plus précisément, l'idée de la pointe à cran est inventée dès les phases anciennes du Gravettien puisque quelques exemplaires existent à Predmosti ainsi qu'à La Gravette (Breuil, 1924 ; Lacorre, 1960). Mais, à l'instar du symbole féminin, ce sont les phases moyennes et surtout récente du Gravettien qui connaissent une véritable explosion du phénomène dont l'apogée se situe vers 23 000 B.P. Une raréfaction de ces pièces est alors perceptible entre 23 000 et 20 000 B.P. dans le contexte gravettien d'Europe centrale et orientale (Otte et Noiret, 2004).

En Europe occidentale, il est particulièrement étonnant de constater que les deux sites gravettiens qui ont offert les séries les plus conséquentes de statuettes féminines – à savoir Brassempouy et Grimaldi – sont également ceux qui présentent les deux seules collections de pointes à cran des phases moyennes et récentes du Gravettien.

Il y a donc bel et bien une concordance chronologique entre le phénomène à pointes à cran et celui à statuettes féminines et ce, d'un bout à l'autre de l'Europe.

Unité du concept.

La méthode typologique a surtout insisté sur la variabilité de la pointe à cran gravettienne (Onoratini, 1978). Les critères retenus concernent la hauteur et la position du cran, l'aspect général de la pièce (large ou étroite), la délinéation (cran seul, cran et pointe, cran, bord et pointe) et l'ampleur (marginale, profonde) de la retouche.

Ainsi, les pointes de Kostienki s'individualisent notamment par une largeur importante proportionnellement à la hauteur de la pièce ainsi que par une longueur de cran importante. La hauteur du cran atteint en effet souvent les deux tiers de la hauteur totale de l'armature. Une retouche inverse rasante affecte fréquemment les extrémités distales et proximales.

En revanche, les pointes de Moldavie sont étroites, à cran peu marqué, le plus souvent sans retouche inverse.

Par comparaison avec l'Europe centrale et orientale, les pointes à cran d'Europe occidentale se singularisent par un cran dont la hauteur est égale ou inférieure à la hauteur totale de la pièce. Les pointes sont étroites et acérées. La présence d'une retouche inverse rasante est assez fréquente.

Malgré ces variabilités, plusieurs règles se vérifient sur l'ensemble du territoire gravettien :

Premièrement, à l'instar de ce que nous avons décrit pour la pointe des Vachons, la morphologie générale des pointes à cran gravettiennes suit une construction symétrique selon un axe vertical qui joint les deux extrémités. Cette règle les différencie, par exemple, de nombreuses pointes à cran solutréennes (fig. 199).

Deuxièmement, la plupart des pointes à cran gravettiennes sont épaisses, proportionnellement à la largeur.

Enfin, toutes les pointes à cran gravettiennes possèdent un cran peu marqué qui dépasse rarement le tiers de la largeur totale de la pièce.

En définitive, la récurrence de la combinaison de ces trois règles – épaisseur, construction symétrique, cran peu marqué – constitue un puissant concept d'armature qui traverse les faciès locaux. C'est la marge de manœuvre dimensionnelle et morphologique autorisé autour de ce concept d'armature crantée qui permet d'individualiser plusieurs identités géographiques et/ou chronologiques. Autrement dit, les différentes pointes à cran individualisées dans le Gravettien moyen-récent représenteraient la marge de variabilité sous laquelle se décline l'idée générique de la solution d'emmanchement inventée par les Gravettiens, à savoir l'armature axiale à cran.

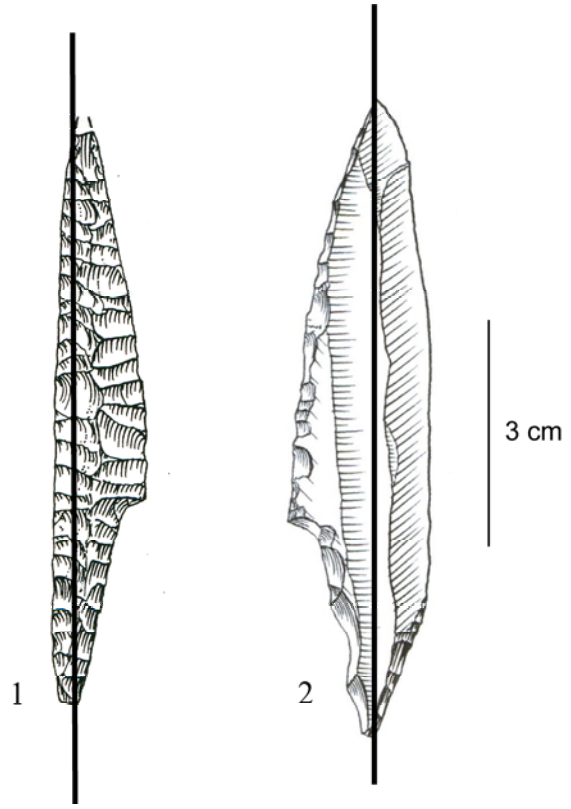


Fig. 199 – Construction géométrique des pointes à cran. La pointe solutréenne n° 1 présente une dissymétrie des deux parties encadrant l'axe vertical joignant les deux extrémités. En revanche, la pointe gravettienne n° 2 présente une symétrie axiale. N° 1 : pointe du Placard (Charente). D'après Geneste et Plisson, 1989, fig. 9 – n° 3.

Avec le symbole féminin, ce concept sous-jacent aux pointes à cran, représenté par le croisement de deux critères principaux, épaisseur et symétrie, unit fortement les faciès gravettiens. Ce concept régit curieusement la construction de nombreuses armatures. Outre les pointes à cran, les pointes des Vachons suivent également cette idée géométrique ainsi que les pointes de la Font-Robert d'Europe occidentale et les pointes à face plane d'Europe orientale. Une comparaison plus osée pourrait être effectuée entre les armatures lithiques et les statuettes féminines qui possèdent la construction symétrique et l'épaisseur comme dénominateur commun. La nature de l'élan créateur est-elle commune entre ces deux pièces fortement symboliques ?

B. Les pointes en ivoire.

La symbolique féminine axée sur la fonction génitrice et un concept de pointe à cran axé sur la recherche commune de symétrie axiale et d'épaisseur représentent deux éléments fédérateurs entre plusieurs faciès gravettiens.

Un troisième élément est représenté par les pointes en ivoire. En effet, celles-ci, parfois incisées, se retrouvent au sein des sites qui ont offert une ou plusieurs représentations féminines[1].

En Europe occidentale, les gisements à statuettes de Brassempouy et de Lespugue (San Juan-Foucher, com. orale) ont livré des pointes en ivoire. Dans les gisements sans statuette, la présence de pointes en ivoire reste généralement anecdotique. D'après les Saint-Périer (1952), elles existaient dans le Gravettien d'Isturitz bien qu'elles n'aient pas été retrouvées dans les collections. Avec Brassempouy, « *les seules séries conséquentes que nous connaissons sont celles du Gravettien moyen d'Arcy-sur-Cure (grotte du Renne) et du Gravettien récent de Laugerie-Haute Est qui ont livré chacune une dizaine de pièces* » (D'après Goutas, dans Goutas et Simonet, 2008). Celles de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure, bien qu'issues d'un contexte stratigraphique en partie problématique (Klaric, 2003), sont particulièrement intéressantes puisqu'elles portent des incisions et qu'elles ont été découvertes dans une grotte ornée. La contemporanéité entre les pointes et l'art pariétal reste cependant à démontrer.

La présence des pointes en ivoire dans le paysage du Gravettien français, c'est-à-dire dans un contexte d'accès limité à l'ivoire, prend un sens particulier. Si le contexte écologique du Gravettien français avait été le même qu'en Europe orientale où la présence du Mammouth était fréquente, nous aurions pu douter du degré de sélectivité de l'ivoire de Mammouth pour la confection des pointes. En revanche, dans le contexte français, le choix de l'ivoire ainsi que la présence d'incisions sur certaines pointes permet d'appuyer la pertinence d'une comparaison avec l'Europe centrale et orientale, ceci d'autant plus que l'ivoire est un matériau rarement employé dans l'ensemble du Paléolithique supérieur d'Europe occidental.

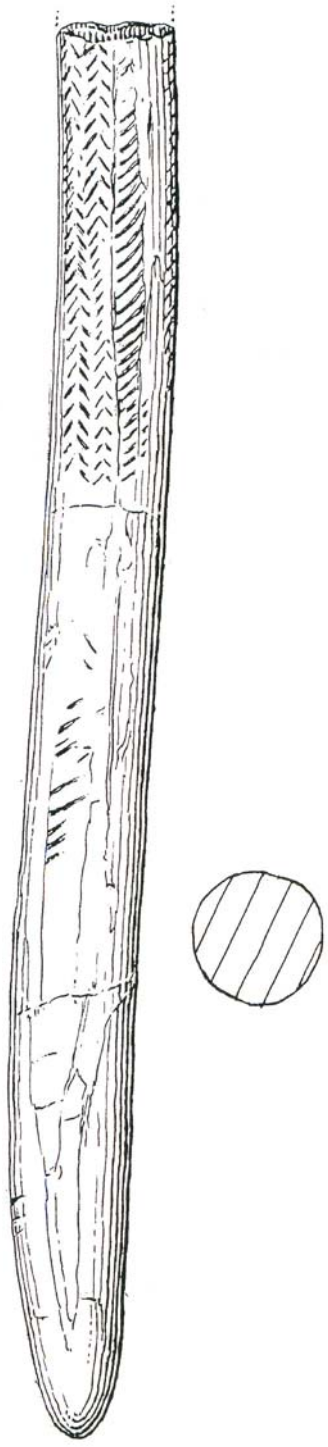


Fig. 200 – Pointe en ivoire de Mammouth incisée de Pavlov I. D'après Brühl, 2005, fig. 1 – n° 2.

[1] Ce travail est issu d'une collaboration avec Nejma Goutas dont les recherches portent sur l'exploitation des matières dures animales au Gravettien (Goutas, 2004a, 2004b).

En Italie, l'assemblage de Grimaldi mériterait une reprise du matériel issu des fouilles anciennes pour préciser les décomptes.

En Autriche, le niveau 9 à statuettes et à pointes à cran de Willendorf (Otte, 1981 ; Felgenhauer, 1956-1959), offre 3 double-pointes en ivoire de mammouth (fig. 196 – n° 2 et 3). Par ailleurs, l'une d'entre elles porte des motifs géométriques (fig. 196 – n° 3) qui, bien qu'ils ne soient pas strictement identiques à ceux de Brassempouy, partagent néanmoins une certaine ressemblance tant par leur nature anguleuse (en chevrons ou en épi) que par leur composition relativement complexe (Goutas et Simonet, 2008).

En République Tchèque, Predmosti (Klima, 1977), Dolni Vestonice (Klima, 1963) et Pavlov I (Otte, 1981 ; Svoboda dir., 2005), offrent des pointes en ivoire de mammouth qui portent parfois des incisions dont le style évoque celui des pointes de Brassempouy (fig. 197 – n° 1, 2, 6 ; fig. 200). A Pavlov I Southeast, une seule pointe en ivoire est décorée (Brühl, 2005 et fig. 200). Certaines pointes de Predmosti présentent des décors assez proches de ceux des exemplaires de Brassempouy (fig. 197 – n° 6).

Les sites russes à statuettes offrent également des pointes en ivoire dont certaines sont décorées (Gvozdover, 1995). A ce titre, celles de Khotylevo II sont les plus travaillées du Gravettien (fig. 198 – n° 1).

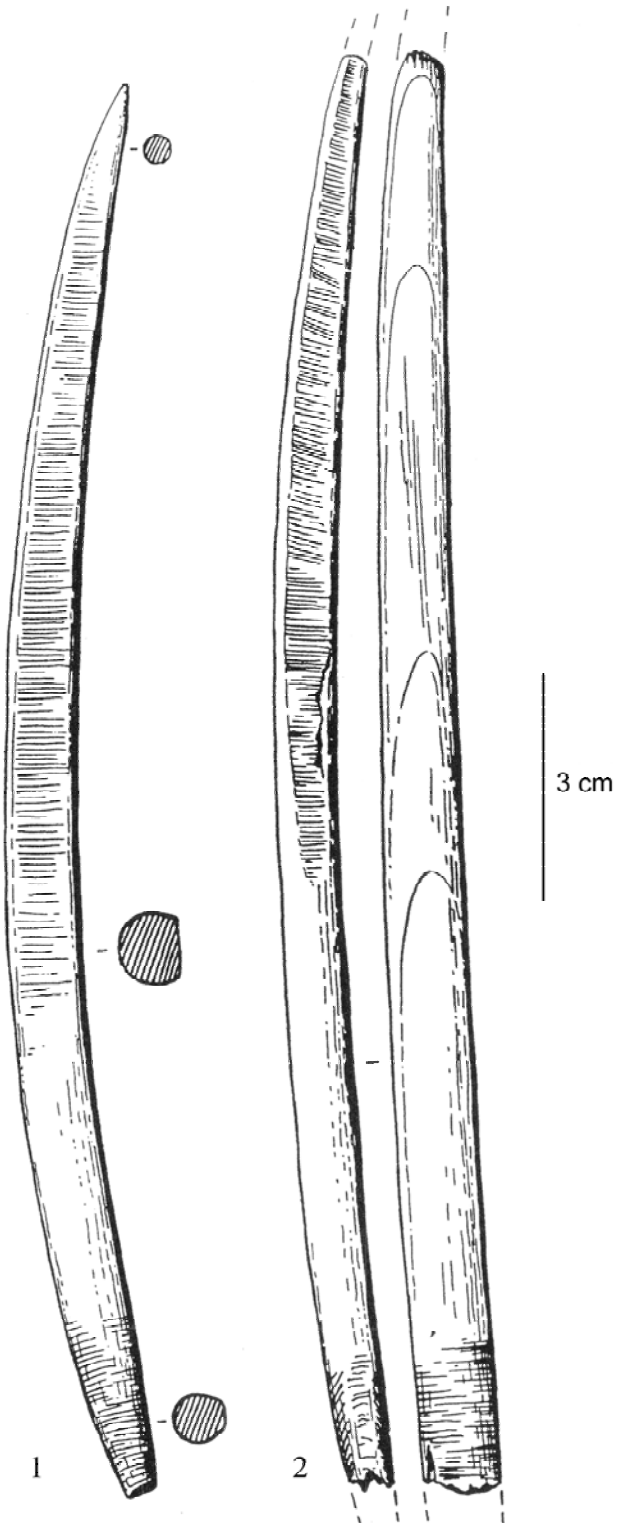


Fig. 201 – Pointe en ivoire de Mal'ta.
D'après Derev'anko *et al.*, 1998, fig. 115 – n° 2 et 3.

Enfin, le site de Mal'ta a livré de nombreuses pointes en ivoire (fig. 201). Elles sont exceptionnelles dans le contexte de l'Asie centrale (Derev'anko et al., 1998). Une pointe en ivoire a par ailleurs été retrouvée dans la tombe de deux enfants (Cauwe *et al.*, 1996).

Un travail doit être entrepris pour mieux identifier et caractériser ces pointes. La question du degré de leur valeur culturelle selon les contextes écologiques, radicalement différents entre la Sibérie et la France où la facilité de l'approvisionnement en ivoire n'est pas comparable, est délicate (Goutas et Simonet, 2008).

Néanmoins, leur présence dans des contextes écologiques synchroniques variés, alors qu'elles sont rares voire inexistantes dans les autres phases chronologiques de certaines zones géographiques, représente d'ores et déjà un puissant critère d'unité. Nous pensons notamment aux limites géographiques de ce phénomène représentées, à l'Est, par le site de Mal'ta, à l'Ouest, par le site de Brassempouy. Dans chacun des deux exemples géographiquement opposés, le choix de l'ivoire de Mammouth ne peut pas être interprété comme un déterminisme écologique, ce qui renforce la valeur de choix proprement culturel.

D'autre part, les rapports de correspondance chronologique et matériel, de Brassempouy à Mal'ta, n'ont pas d'équivalent dans le reste du Paléolithique supérieur. Dans ces conditions, l'interprétation par la convergence prendrait une inclinaison dogmatique. D'autant que d'autres phénomènes renforcent l'idée d'un horizon culturel européen voire eurasiatique.

IV. L'unité symbolique des armes.

Avec le site de Brassempouy, nous avons mis en lumière une nouvelle donnée pour la compréhension sociologique des peuples gravettiens, élément fondamental qui concerne la présence d'armes hautement valorisées et mises à l'écart dans une zone profonde de la grotte, à distance de la sphère domestique. D'autres indices nous orientent vers l'idée de l'existence d'une considération extra-matérielle par les gravettiens de certains objets de leur équipement technique.

A. Le « sanctuaire » de Laussel.

Outre Brassempouy, l'indice le plus évident provient du gisement de Laussel fouillé dans l'entre deux-guerres. Essentiellement célèbre pour son bas-relief représentant une femme tenant une corne de bison, c'est en réalité un ensemble de six représentations sculptées qui a été retrouvé dont quatre femmes, une personne de sexe indéterminé et une biche.

Une fois de plus, suivant ce qui est tristement devenu, semble-t-il, une règle pour les sites à statuettes d'Europe occidentale, le contexte stratigraphique et paléo-topographique précis des sculptures n'est pas connu.

D'après nos propres observations du matériel lithique conservé au Musée d'Aquitaine à Bordeaux, les fouilles ont en effet réunis au sein d'une même couche un ensemble de niveaux

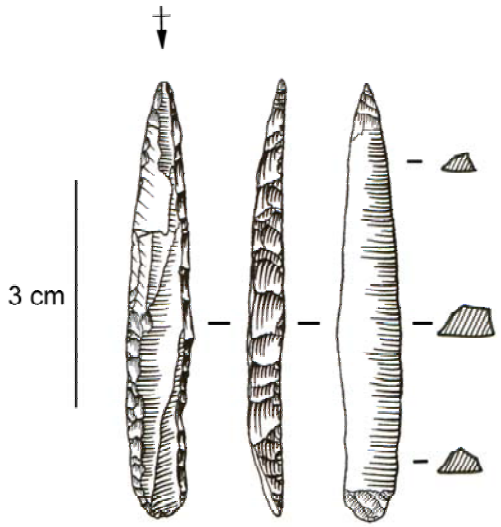


Fig. 202 – Pointe des Vachons associée à la Vénus de Laussel dans un espace retiré.

gravettiens dont au moins une occupation de Gravettien ancien et une importante occupation de Gravettien à Noailles.

Ce qui s'avère particulièrement intéressant dans le cadre de cette courte réflexion sur la valeur des objets associés aux statuettes féminines est lié à la localisation particulière des œuvres d'art au sein du site. Bouyssonie signale qu'elles « *se trouvaient groupées sur un espace réduit, et précisément délimité par des éboulis, où il était facile de constituer comme une sorte de cella, de sanctuaire* » (Lalanne et Bouyssonie, 1946, p. 156-158).

D'autre part, et c'est là où nous voulons en venir, une des rares précisions topo-stratigraphiques de la publication concerne un petit lot de pièces groupées par le Dr. Lalanne avec l'indication « *silex allant avec la sculpture* » (Lalanne et Bouyssonie, 1946, p. 87).

Ce lot comprend deux lames brutes, deux grattoirs, un bec, deux pointes de la Font-Robert et une pointe des Vachons. L'ensemble de ces pièces, curieusement entières, diversifiées et associées à la représentation féminine, a conduit Bouyssonie à émettre l'hypothèse d'un « *trophée* » (Lalanne et Bouyssonie, 1946, p. 99).

Si nous ne sommes pas en présence d'un dépôt similaire à celui de Brassempouy puisque les outils domestiques sont aussi nombreux que les armes, au moins pouvons-nous reconnaître que les objets sont entiers et de belle facture, caractéristique qui éveille l'idée d'une forme de considération particulière. Enfin, la présence d'une pointe des Vachons représente un argument direct vers la confirmation de l'attribution des sculptures au Gravettien à Noailles, datation qui n'était jusqu'à présent qu'hypothétique (fig. 202).

B. Un dépôt d'outils au fond d'une grotte à Castelnaud.

Un autre indice a attiré notre attention dans la recherche de l'existence d'une (re)utilisation symbolique de certains objets par les gravettiens. Il concerne la grotte des Fours à Castelnaud (Dordogne), une petite cavité périgourdine apparemment anodine.

Elle est située sur le flanc de la falaise calcaire qui fait face au village de Castelnaud. L'occupation principale est aurignacienne, avec une industrie de petite taille et d'aspect médiocre.

Par contre, une petite série « *beaucoup plus belle* » a été découverte à part, « *dans une sorte de cachette, située au fond de la grotte ; c'était une cavité longue de près de 1m20, large et profonde de 0m30 à 0m40 et s'enfonçant sous la paroi rocheuse, retaillée comme pour former un caveau régulier. Sur le devant, se trouvaient de nombreux débris d'os calcinés, au milieu desquels gisait un beau poignard en os de 0m25 et une pointe demi-ronde ; de suite après, fut découverte la pointe de la Gravette et le reste de l'outillage indiqué ci-dessous ; au fond, deux morceaux de bois de renne, dont un retaillé et portant des traces très nettes de sciage. Toute la terre de cette cachette était d'une couleur rouge, comme si on l'avait passée*

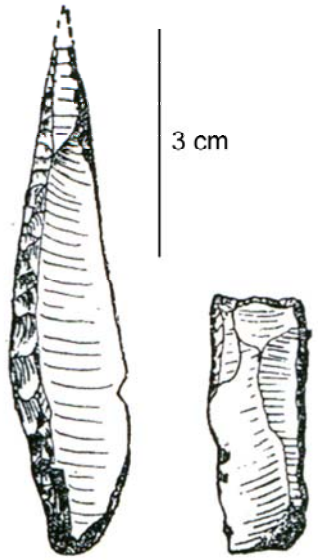


Fig. 203 – Pointe des Vachons et élément tronqué déposés dans une cache au fond d'une grotte périgourdine. D'après Lapeyre et Nouel, 1934, planche II.

à l'ocre, et mélangée avec quelques os longs fendus. Aucune trace d'os humains. Voici le bilan de ce qu'elle contenait : 4 grattoirs courts, dont un circulaire et un à museau large ; 12 grattoirs sur bout de lame, dont un portant un museau fort beau ; 1 grattoir nucléiforme denticulé ; 7 grattoirs doubles, 1 grattoir-burin ; 1 triple burin ; 3 racloirs ; 2 lames retouchées ordinaires ; 2 pointes de la Gravette très caractérisées ; 6 lames non retouchées ; 2 lames appointées ; 1 lamelle brisée à tranchant abattu ; 2 gros nucléus en quartz. » (Lapeyre et Nouel, 1934, p. 474).

La « pointe de la Gravette » représentée est manifestement une pointe des Vachons (fig. 203). Avec l'élément tronqué, elle permet d'attribuer la série au Gravettien moyen-récent.

A l'instar du lot d'outils de Laussel, cette petite découverte qui est pour l'instant passée totalement inaperçue pourrait elle aussi exprimer un acte symbolique dont il se dégage d'ores et déjà trois règles. Premièrement, l'échantillonnage des outils est diversifié ; deuxièmement, tous les objets sont entiers ; troisièmement, ils sont regroupés dans un petit espace retiré au contact d'une paroi rocheuse.

C. Les humains lardés de traits dans l'art pariétal.

En Europe occidentale, ces considérations extra-matérielles conférées à certaines armes font écho à la représentation pariétale d'humains lardés de traits qui évoquent des flèches ou des sagaies (fig. 204).

Les grottes gravettiennes de Pech Merle, de Cougnac et de Cosquer offrent ainsi les rares cas de peintures rupestres où s'observent des humains lardés de traits.

1 2 3

Fig. 204 – Les humains lardés de traits dans les grottes du Lot.
N° 1 : Pech Merle ; N° 2 et 3 : Cougnac. D'après Roussot, 1997, fig. 64

Signalons que la grotte de Pech Merle offre également une représentation féminine aux formes prononcées sur laquelle nous reviendrons plus loin. Elle évoque les statuettes du Gravettien et possède une parenté stylistique frappante avec la représentation féminine de la grotte de Cussac (fig. 206).

D. Les fosses d'Europe orientale.

Les méthodes de fouille avant-gardistes des chercheurs russes sur les habitats préhistoriques mettent à notre disposition les données les plus précises qui soient sur le contexte de découverte des statuettes féminines.

Fig. 205 – Statuette féminine dans sa fosse de Kostienki 1. D'après White, 2003, fig. 111.

Bien qu'elles remontent au début du XX° siècle, ces fouilles minutieuses ont mis en évidence la disposition caractéristique des statuettes féminines à l'intérieur de dépressions dans les espaces domestiques, le plus souvent dans des petites fosses-dépôts spéciales (fig. 205), creusées dans le sol d'habitat (Abramova, 1995).

Nous retrouvons une forme de considération symbolique de certaines pièces puisque des objets en ivoire (diadème, tige) étaient associés à ces statuettes ainsi que des pièces lithiques, parfois sous forme de petits groupes distincts déposés au fond de la fosse. A Avdeevo, une grande lame de silex accompagnait une statuette féminine. A Gagarino, une fosse contenait 30 outils en silex en bon état associés à la statuette féminine. Une seconde fosse de Gagarino a livré un burin et quelques éclats de silex.

A Kostienki 1, « *une statuette découverte dans une petite fosse, à 10 cm de profondeur, était disposée debout contre la paroi avec laquelle elle formait un angle*

d'environ 75°. Elle était tournée vers le centre de l'habitat, en direction de la ligne de foyers. La fosse, de 12 cm de diamètre en surface, s'élargissait vers le bas pour atteindre 35 cm à 40-60 cm de profondeur. Elle était recouverte d'une omoplate de mammouth placée à plat à côté d'un cubitus de jeune mammouth. La fosse avait été remplie de limon coloré en rouge mêlé à de l'ocre. Sous les pieds de la statuette, on observe une mince couche de limon très fin sur laquelle ont été déposés trois grands morceaux de charbon d'os. Etant donné que les cabanes semi-souterraines de Kostienki 1 étaient chauffées au moyen de charbons d'os, N.D. Praslov suppose que, par analogie, cette fosse a été creusée tout spécialement pour la statuette à l'instar des huttes humaines. Elle a même été chauffée et possédait un toit en omoplate de mammouth : c'était l'habitat de la statuette. On peut noter que, dans cette fosse, on a découvert un diadème en ivoire brisé, à décor complexe, une série de plaques en os de formes variées et près de deux dizaines d'outils en silex » (Abramova, 1995, p. 77-78).

E. Une répartition dualiste des objets à Mal'ta (Sibérie centrale).

Plus de 7 000 km sépare Brassempouy, le site à statuette le plus occidental, de Mal'ta, le site à statuette le plus oriental. On y retrouve pourtant des statuettes féminines disposées dans des fosses au sein de l'espace domestique au cœur du Paléolithique supérieur.

Gerasimov, qui a dirigé les fouilles de Mal'ta, souligne l'existence d'une répartition du mobilier dans la maison fouillée en 1956. D'un côté étaient regroupées les armes de chasse et les figurines d'oiseaux ; de l'autre, les couteaux, grattoirs, alênes, objets décorés et statuettes féminines.

« *En 1957, la fouille de la maison n° 5 a livré des indications analogues ; trouvés le long des murs, les vestiges se répartissaient en deux groupes : un groupe masculin (couteaux, bifaces, poignards en os, figurines d'oiseaux) et un groupe féminin (collier en ivoire, objets décorés, aiguilles, alènes, grattoirs, couteaux, statuette féminine). C'est la première fois qu'une telle répartition était relevée dans un habitat paléolithique, et on conçoit à quel point elle était importante. Est intéressant le fait que les statuettes féminines font partie du mobilier féminin, et celles d'oiseaux du mobilier masculin.* » (Delporte, 1993a, p. 260).

La validité des reconstitutions palethnologiques de Gerasimov suscite néanmoins quelques interrogations étant donné les phénomènes de solifluxion observés lors des fouilles récentes (Cauwe *et al.*, 1996).

V. La place de l'animal.

Les éléments d'ivoire et de silex ne sont pas les seuls à subir un traitement particulier. L'exemple de Kostienki 1 montre que l'animal prenait une place importante au Gravettien sous la forme de parties anatomiques associées aux statuettes. Une nouvelle fois, ces données rappellent curieusement le Gravettien de Brassempouy.

A. Les offrandes de parties anatomiques d'animaux.

Déjà, en France, la découverte du secteur GG2 de Brassempouy fait écho à celle, antérieure, de Delporte à l'abri périgourdin du Facteur à Tursac.

Outre la statuette féminine en calcite de couleur ambrée, l'intérêt principal du site de Tursac réside dans la découverte d'une association spatiale entre la statuette et une patte de

bovidé. Un avant-bras (radius et cubitus) de jeune bison était effectivement disposé à 35 cm de la statuette de Tursac. Il représente les seuls os longs – par ailleurs en connexion anatomique – du niveau pourtant très riche en esquilles osseuses. D'autre part, cette espèce contraste avec la faune du niveau 10-11 caractérisée par la prépondérance massive du renne et la rareté des bovidés.

L'association entre des objets hautement investis et des pattes d'animaux rappelle curieusement nos propres observations dans le secteur GG2 de la grotte du Pape à Brassempouy. Un concours de circonstances identique se retrouve à Brassempouy et l'on peut se demander s'il existe une relation entre les pattes de suidés en connexion anatomique et les armes résultant de l'expression de considérations extra-matérielles.

Dans le niveau 9 du site de Willendorf, on sait par ailleurs qu'une des deux statuettes a été retrouvée au-dessus d'une mandibule de mammouth (Otte, 1981). Cette association est-elle fortuite ?

En Europe orientale, on a retrouvé à Kostienki 1 au sein d'une dépression dans l'espace domestique, un crâne de jeune Mammouth ainsi que ses côtes, une mandibule, un péroné, une omoplate, des fragments de côtes et de défenses ainsi que des membres antérieurs coupés de lion des cavernes. L'un deux était conservé comme si il avait été disposé à plat au fond de la fosse. Il y avait également des os de pattes de Loup, de Renard polaire, de Lièvre et d'autres animaux.

A Avdeevo, de nombreux crânes et mandibules de Loups ou de Gloutons et un crâne de Lion des cavernes ont été, semble-t-il, déposés secondairement dans une fosse déjà comblée avec deux statuettes féminines, un lissoir orné et une grande tige en ivoire.

Associées à d'autres pièces d'industrie lithique et osseuse, treize vertèbres de Mammouth en connexion anatomique ont été découvertes au fond d'une fosse d'une habitation de Gagarino. Une autre fosse a livré des os de Renard polaire en connexion anatomique (quelques côtes, deux vertèbres, deux membres antérieurs gauches).

D'autre part, à Kostienki 1, Avdeevo, Mal'ta et Buret, les fosses des statuettes étaient parfois recouvertes d'une omoplate de Mammouth, le tout constituant ce que Delporte a dénommé une « *fosse chapelle* » de la figurine (Delporte, 1993a).

Dans l'ensemble des sites à statuettes féminines, nous constatons que certaines parties anatomiques de certaines espèces animales étaient dotées d'une valeur particulière.

B. Les données artistiques.

Dans la recherche de la nature des liens entre certaines espèces animales et certains objets hautement investis, rappelons que la Vénus de Laussel tient dans sa main droite une corne de bison. Il n'est pas impossible comme le souligne Delporte que l'objet en demi-anneau tenu par une autre Vénus de Laussel (« la femme à la tête quadrillée ») soit aussi une corne (Delporte, 1968). Nous retrouvons l'association entre une partie de l'anatomie d'une espèce animale et un objet à forte valeur symbolique et plus particulièrement celle de l'espèce Bos au concept féminin.

Dans les grottes de Pech-Merle (Lorblanchet, 1984) et de Cussac (Aujoulat et al., 2002), des représentations féminines sont associées à celles de Mammouth (fig. 206). A Pech-Merle, il existe des motifs qui ont été interprétés comme des symboles polyvalents, à la fois Femmes et Bisons par Leroi-Gourhan (Leroi-Gourhan, 1958).

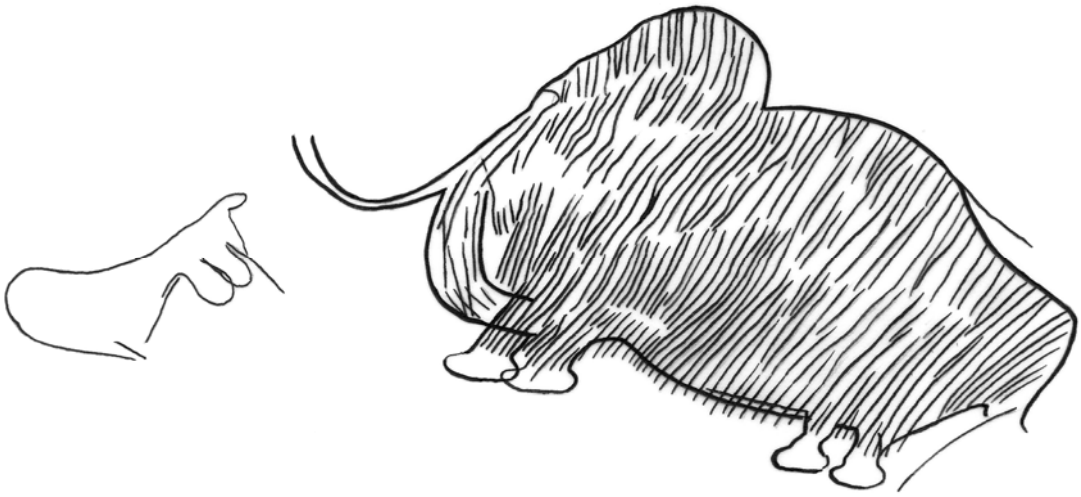


Fig. 206 – Association gravettienne Femme-Mammouth de la grotte de Cussac. Dessin A. Simonet d'après photographie, In Aujoulat et al., 2002, fig. 7.

Pour terminer, rappelons que le Gravettien d'Europe centrale et orientale a offert de nombreuses figurines animales dont les rapports topographiques et psychologiques avec les représentations féminines sont imprécises (fig. 207). Les espèces les plus fréquentes sont le Mammouth et les Félidés (Otte, 1985).

Avec sa manifestation à la fois de manière indirecte avec l'utilisation de l'ivoire et de manière directe sous la forme de parties anatomiques associées aux statuettes ou de représentations pariétales, le Mammouth est l'espèce la plus récurrente. Avec le symbole féminin, le Mammouth traverse les faciès gravettiens. En Europe occidentale, le Bison possède également une valeur importante.

VI. Conclusion.

Au cœur du phénomène Gravettien, la pensée sauvage est profondément mystérieuse. Matériellement unitaire (débitage rectiligne, élément à dos) malgré la diversité et la variabilité des assemblages lithiques, symboliquement bipolaire (importance des armes et des statuettes féminines) malgré la sur-représentation numérique jamais égalée des outils domestiques et plus précisément des burins de Noailles en Europe occidentale, elle semble se dissimuler un peu plus à mesure que l'on tente de la comprendre.

Jamais les armes n'avaient pris une importance symbolique et un investissement technique aussi important. Et pourtant, de manière paradoxale de prime abord, jamais n'avaient-elles été aussi rares au sein des sites fouillés. Quasi-absentes dans le niveau 10-11

de Tursac, par exemple, ainsi que dans le niveau 4 à Noailles de l'Abri Pataud, les armatures lithiques se fond désirer au yeux du fouilleur et du chercheur.

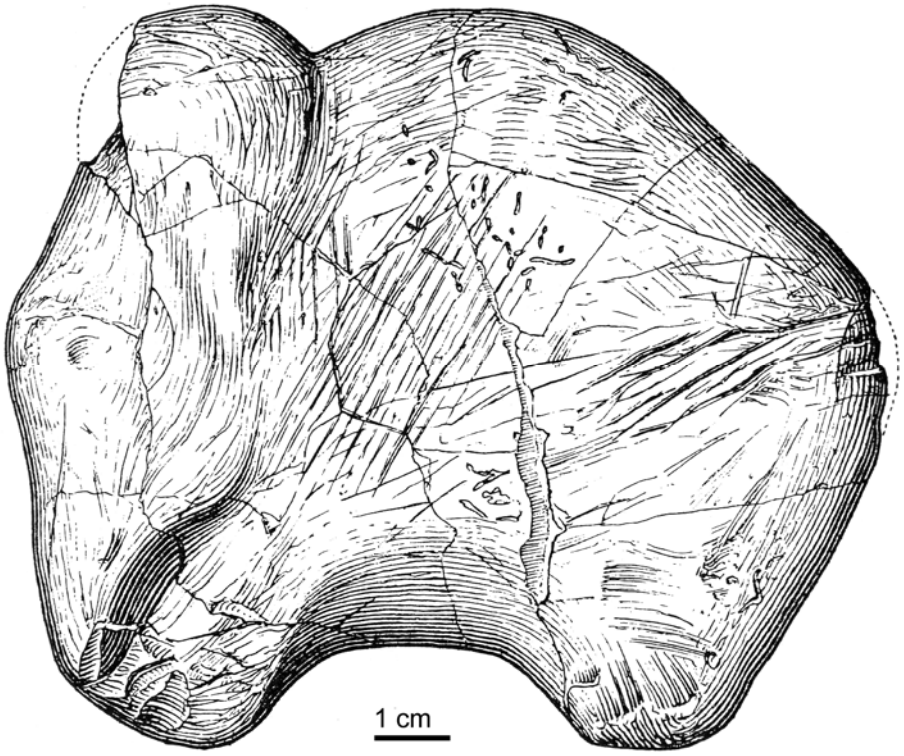


Fig. 207 – Représentation de Mammouth en ivoire de Predmosti.
D'après Klima, 1977.

Mais ces deux phénomènes s'expliquent mutuellement. La rareté est un signe intrinsèque de préciosité. Les sites comme Willendorf, Predmosti, Grimaldi et Brassempouy montrent à quel point la présence de certaines armatures représente une forte valeur symbolique potentielle. Si l'on suit cette hypothèse, l'exemple de l'interprétation de la variabilité morpho-technique des pointes à cran de Willendorf, de Grimaldi et de Brassempouy comme l'expression d'une régionalisation du faciès gravettien serait une démarche intellectuelle qui provoquerait une distorsion des faits, sous-estimant de fait, l'importance d'une forte unité culturelle dont la nature même des pointes à cran et la valeur qui leur est conférée en seraient une des manifestations les plus évidentes. Reste la question de l'interprétation de la charge culturelle de ces objets ainsi que celle de leur place dans la constitution d'une typologie sociétale.

Chapitre II : L'antagonisme sexuel.

I. Introduction.

Le sexe est le caractère le plus universel qui permette de séparer les membres d'une société en deux groupes. C'est ce qui pourrait expliquer que, dans la perception d'autrui, le principe de catégorisation selon le sexe est l'élément central autour duquel s'organise les autres critères de perception par la catégorisation que représentent, par exemple, et selon les contextes, l'âge ou la couleur de la peau (Hurtig et Pichevin, 2002).

Avec l'écologie, l'antagonisme sexuel représente un des systèmes dialectiques les plus universaux puisque si toutes les sociétés ne sont pas concernées par une division sociale entre ceux qui consentent et ceux qui commandent (Clastres, 1974), toutes les sociétés ont à gérer la bipartition sexuelle de l'Humanité.

Cette bipartition est un antagonisme dans le sens biologique du terme : un antagonisme est une confrontation de deux pôles opposés qui peuvent selon les circonstances, entrer dans des rapports de force et des interférences. Les deux pôles conservent chacun leur pleine valeur bien que leur compréhension exige leur perception dans une situation dynamique, diachronique et synchronique. De fait, ces deux pôles représentent des oppositions de contraire qui ne peuvent pas se penser indépendamment l'un de l'autre. Dans

cette définition, un antagonisme n'est pas une opposition débouchant sur un univers clos. Il est, au contraire, un phénomène positif en raison de sa fonctionnalité adaptative (Demorgon, 2004). L'antagonisme sexuel est par conséquent un des moteurs principaux du dynamisme social.

Le climat intellectuel suscité par l'antagonisme sexuel induit deux critiques fondamentales vis-à-vis de l'interprétation des faits.

Premièrement, l'effort mis en jeu dans l'étude du poids du déterminisme culturel n'exclut-il pas trop promptement la possibilité de l'existence d'une forme de déterminisme biologique ?

Deuxièmement, l'utilisation des données issues des sociétés primitives et plus particulièrement de la civilisation gravettienne dans la démonstration de l'existence d'une universalité de la domination masculine, ne relève-t-elle pas de l'instrumentalisation de la discipline anthropologique au profit d'un certain discours idéologique dont la dernière manifestation, prenant le contre-pied des idéologies antérieures, s'est incarnée dans le combat féministe ?

II. La nature de l'identité sexuelle.

La notion de genre s'est développée à partir de l'ethnologie. Les travaux de Margaret Mead ont contribué à véhiculer et à populariser ce concept (Mead, 1963). Le genre représente le caractère social, donc nécessairement construit, du partage des traits de caractère humains en deux, masculin et féminin.

Les recherches ethnologiques représentent le socle matériel à partir duquel une remise en question globale qui inclut celle du fonctionnement des rôles sexuels de notre propre société a été envisageable. Le livre fondateur de Simone de Beauvoir a quant à lui servi de catalyseur.

« *On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin* » (Beauvoir de, 1949, tome II, p. 13).

Ainsi débute le deuxième tome du Deuxième sexe, « L'expérience vécue », célèbre ouvrage de Simone de Beauvoir publié en 1949. Le débat n'avait jamais été synthétisé en des termes aussi clairs : l'auteur rejetait catégoriquement le déterminisme biologique pour expliquer les rapports sociaux de sexe.

Dès lors, les fronts de discussion sociologique (féministe) et ethnologique devaient s'alimenter mutuellement. La dualité sexuelle chez les peuples traditionnels fut donc réétudiée sous le prisme de cette alternative explicative, celle du déterminisme culturel. Et l'œuvre de Simone de Beauvoir fait écho, postérieurement, aux travaux ethnologiques de Margaret Mead.

Cette affirmation du caractère culturel des règles sociales dictant le rapport des sexes s'est accompagnée de la dénonciation de l'existence d'une domination masculine universelle. Puisque la domination masculine, au sein de chaque type de société, est une règle culturelle

qui est nécessairement construite et relative, se posait, aux yeux des féministes, la question de la légitimité de cette règle.

Néanmoins, le raisonnement qui conduit à dénoncer l'existence d'une règle universelle de la domination masculine possède un paradoxe interne. Si nous retenons de l'œuvre de Lévi-Strauss que « […] tout ce qui est universel, chez l'homme, relève de l'ordre de la nature et se caractérise par la spontanéité », tandis « que tout ce qui est astreint à une norme appartient à la culture et présente les attributs du relatif et du particulier » (Lévi-Strauss, 1947, p. 10), comment expliquer l'universalité d'une règle sociale comme celle de la domination masculine ?

En effet, seule « la prohibition de l'inceste possède, à la fois, l'universalité des tendances et des instincts, et le caractère coercitif des lois et des institutions » (Lévi-Strauss, 1947, p. 12). Et Lévi-Strauss, dans les structures élémentaires de la parenté, propose justement que c'est parce que la prohibition de l'inceste nous fait passer de la nature à la culture qu'elle a les deux caractères habituellement opposés de l'un et de l'autre.

En revanche, le mystère demeure, de la part des féministes, sur l'interprétation de la présence de deux caractères contradictoires au sein d'une interprétation aussi lourde d'implications que celle de l'existence d'une domination masculine qui serait, à la fois, culturelle mais sans être relative, et universelle mais sans être naturelle. La domination masculine constituerait une règle donc un principe culturel et en même temps elle serait universelle donc de caractère naturel. Comment expliquer la présence des attributs contradictoires de deux ordres exclusifs, ceux de la nature et de la culture autrement que par le caractère non-fondé de cette constatation ?

Du discours auto-contradictoire des féministes, à la fois culturaliste et généraliste, retenons l'enseignement qu'en l'absence de preuve irréfutable, le déterminisme biologique ne peut pas être évacué en faveur du culturel sous peine de tomber dans ce qui tend malheureusement trop souvent à devenir, au sein des sciences, une forme de terrorisme intellectuel, à savoir la domination exclusive d'une directive de recherche, en l'occurrence ici, l'antériorité du genre sur le sexe.

Un vaste champ d'étude reste à entreprendre en neurobiologie pour préciser la nature du déterminisme biologique sans retomber dans le discours ridicule qui consiste à légitimer la domination masculine actuelle, visible notamment dans la sphère sociale, par l'utilisation de certaines données biologiques. Car la domination masculine, comme nous allons le voir, est une configuration sociale récente qui ne possède ni légitimité biologique, ni caractère historique.

III. Constantes sexuelles.

Jusqu'à présent et depuis les années 1960, cette reconnaissance du caractère culturel de certaines notions de masculinité et de féminité s'est accompagnée de l'interprétation de l'existence présumée d'une universalité de l'appartenance de l'autorité publique aux hommes.

Tous les éléments se trouvaient rassemblés pour mettre en place le combat féministe. Sur-déterminée par l'emportement du mouvement, l'interprétation de l'existence universelle d'une soumission des femmes a été vite adoptée. Les années 1970 ont ainsi connu de grands

débats sur l'existence et l'explication d'une subordination des femmes aux hommes, thème central de l'Anthropologie du genre.

Pour Simone de Beauvoir, « *la société a toujours été mâle* » (Beauvoir de, 1949, tome II, p. 119). Cette déclaration qui relève davantage du postulat que d'une synthèse sociologique, ethnologique et archéologique, l'a conduit à interpréter de manière négative les preuves matérielles de l'existence d'anciennes idoles suprêmes féminines auxquelles étaient subordonnées les divinités mâles. En tant que Déesse, la femme, pour Simone de Beauvoir, était rejetée en dehors de la sphère sociale. Il n'existait donc pas de rapport de réciprocité (fig. 208).

D'autre part, Simone de Beauvoir considère que l'homme demeure le maître car le prestige dont jouit la femme lui est donné par l'homme. « *Ce sont eux qui décident si leurs divinités suprêmes seront femelles ou mâles ; la place de la femme dans la société est toujours celle qu'ils lui assignent ; en aucun temps elle n'a imposé sa propre loi* » (Beauvoir de, 1949, tome II, p. 128).

Contre un monde qui considérerait ses femmes, possédant l'appareil reproducteur, comme des êtres supérieurs, Simone de Beauvoir a privilégié l'interprétation inverse, celle d'une soumission des femmes au désir des hommes.

Les statuettes gravettiennes n'échappèrent pas à cette interprétation. Elles représentèrent au contraire l'origine même de la soumission féminine.

Façonnée par des hommes, leurs rondeurs féminines prononcées devaient devenir un outrage à toute idée d'émancipation de la femme (fig. 208).

Fig. 208 – Un artiste gravettien modèle une figurine féminine en argile à Dolni Vestonice. Peinture de Z. Burian. D'après Collectif, 1990.

Ces statuettes auraient pu être récupérées comme un symbole de la haute valeur des femmes qui portent en elles le pouvoir de régénération. Elles auraient pu incarner l'idée d'un pouvoir et d'une indépendance traditionnellement reconnue mais historiquement perdue depuis quelques siècles ou, dans le pire des cas, depuis quelques millénaires ce qui fait tout de même peu sur l'échelle de l'Histoire de l'Humanité.

Mais la marche de l'Histoire emprunta la voie opposée. Les Vénus paléolithiques, images féminines d'un monde lointain dont les codes seraient imposés par les mâles,

chasseurs et guerriers, devinrent une caution intellectuelle iconique de la dénonciation de la domination masculine (fig. 209).

Que reste-t-il de ces revendications et de cette vision du monde ? Cinquante ans après, l'antagonisme sexuel avec son fonctionnement complexe, entre autorité et manipulation, domination et consentement, est toujours un puissant moteur de dynamisme social, peut-être même un des seuls espaces de liberté créative dans la société occidentale.

Cependant, les grandes avancées sociales que sont l'autorisation de la contraception (loi Neuwirth de 1967) ainsi que celle de l'avortement (loi Veil de 1975) ne mirent pas un terme aux interrogations suscitées par l'antagonisme sexuel.

Car la réalité est souvent plus nuancée. Simone de Beauvoir a surinterprété les faits préhistoriques et historiques avec une mauvaise foi assez récurrente au sein des discours féministes qui veulent diaboliser l'homme et, ce faisant, condamnent tacitement et involontairement la femme au second rôle (Badinter, 2003).

Or, l'Histoire et l'ethnologie nous montre la complexité des rapports entre les deux sexes (Endicott, 1999). Contrairement à ce qu'écrit Simone de Beauvoir, l'homme est loin d'avoir su imposé une supériorité universellement reconnue. À ce jour, quel bilan l'Ethnologie nous offre-t-elle ?

Certes, les données ethnologiques mettent en avant l'universalité d'une répartition sexuelle du travail ainsi que celle des armes dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs. Cette répartition serait liée à une idéologie du sang et à un tabou sur les armes qui prohiberait leur utilisation par les femmes en menstruation jugées dangereuses au succès de la chasse (Testart, 1986).

Mais cette idéologie est intrinsèquement neutre et ne détermine pas une inégalité entre les sexes. L'idéologie du sang fonctionne sur une opposition entre la chasse et la femme ainsi que sur un lien mystique entre le sang menstruel et le sang du gibier sans impliquer une infériorité de la condition féminine (Testart, 1986). Le travail d'un sexe n'apparaît pas plus estimable que celui de l'autre sexe. Il est juste différent.

Fig. 209 – Caricature féministe de B. Cleeve, utilisant la statuette gravettienne de Willendorf, parue dans « Le Monde » du 23/01/1981.

D'autre part, le grand apport de l'Ethnologie est de nous montrer la réalité guerrière des sociétés humaines. Loin de l'image du havre de paix perdu, les sociétés primitives sont des sociétés de sang. Si on a tendance à percevoir ces sociétés d'abondance et de loisir (Sahlins, 1976) où l'on ne travaille en moyenne que deux à trois heures par jour comme des sociétés « vertes » où l'Homme est en connivence avec la nature, on oublie un peu trop vite que c'est la couleur rouge qui domine, celle de l'ocre et du sang.

Dans la société primitive telle que l'ethnologie la révèle, l'honneur et la vengeance sont des codes de sang. La lâcheté est méprisée tandis que le courage et le défi face à la mort sont des vertus hautement valorisées. Le code de l'honneur dresse les hommes à s'affirmer par la force, et ce de manière renouvelée puisque dans une société où prédomine l'honneur, nul pouvoir n'existe. Le respect mérité par un combat faisant suite à un affront confère du prestige au guerrier mais cette valeur n'est pas définitivement reconnue par la communauté. Elle n'est que provisoire. Le guerrier sauvage doit régulièrement faire ses preuves d'où l'absence de pouvoir coercitif. Ces sociétés sont des sociétés de prestige, corollaire de l'honneur non des sociétés de pouvoir acquis par l'argent. En cela, leur mode de fonctionnement est diamétralement opposé à nos sociétés occidentales (Sewane, 2002). Dans les sociétés primitives, la finalité du rapport belliqueux entre les individus est la ré-acquisition permanente du prestige. Son existence répond à une logique de régulation sociale (fig. 210).

Fig. 210 – Au moins deux des sociétés guerrières Piegan d'Amérique du Nord comprenaient parmi leurs membres deux hommes connus sous le nom de Grizzly-bear Braves. Au moment des festivités de la société, la responsabilité leur incombait de fournir de la viande à leurs camarades, de quelque façon qu'ils l'obtiennent. L'expression de leur visage et leur comportement justifiaient leur nom, et dans le cadre de leurs charges officielles, ils étaient véritablement craints par le peuple. D'après Curtis, 2005, p. 182.

De la sorte, la société primitive parvient à conjurer l'avènement du dispositif étatique aussi bien de l'extérieur, par la guerre et son œuvre centrifuge de dispersion, que de l'intérieur, par le code de l'honneur, qui contrecarrent l'émergence d'une instance accaparant le pouvoir (Clastres, 1980b).

La guerre et le code de l'honneur entravent la montée d'une puissance étatique tout comme celle du pouvoir d'un individu au détriment des autres. De fait, un chef primitif ne possède rien si ce n'est l'obligation de la générosité. L'amour des armes concrétisent dans ces sociétés celui des vertus morales, en premier lieu la droiture et la générosité.

Loin de l'interprétation négative du rôle social masculin, qui relèguerait la femme, infériorisée, au rôle domestique, les travaux de P. Clastres véhiculent l'idée positive d'un rapport sociaux des sexes fonctionnant comme moyen de régulation sociale et économique. Retenons de cette théorie que le rapport Homme-Femme ne pourrait pas être pensé indépendamment du problème politique.

La domination des hommes sur la sphère publique n'est donc pas la conséquence d'une iniquité entre les sexes. Elle est au contraire la garantie d'une paix sociale puisque sans

ce principe de fonctionnement guerrier, la femme tout comme l'homme deviendraient victime d'un pouvoir coercitif. La sphère féminine n'est pas infériorisée par rapport à la sphère masculine. Les deux fonctionnent complémentairement en système anti-étatique.

IV. Conclusion.

Prétendre cerner l'ordre d'apparition réciproque entre le sexe et le genre est une formule qui sonne creux puisque l'homme n'a jamais vécu autrement qu'en société. Le plus important, nous semble-t-il, est de savoir où l'on décide de placer la frontière entre les données culturelles et les données biologiques. C'est sur ce point précis que les avis divergent.

L'Ethnologie est d'un enjeu majeur dans le cadre de cette discussion car les sociétés de chasseurs-cueilleurs représentent plus de 90% de l'Humanité. Si les travaux ethnologiques confirment l'universalité de la séparation sexuelle du travail, elles montrent également que l'homme est loin d'avoir imposé un système social visant à dominer la femme et que les constantes masculine et féminine étaient garantes de l'ordre social.

Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, la séparation du travail fonctionnait ainsi dans un jeu antagoniste positif où les hommes et les femmes travaillaient conjointement à maintenir une société contre l'état, c'est-à-dire une société qui ne reconnaît pas la notion de pouvoir et lui préfère celle du prestige. La disparition des sociétés communautaristes et la mise en place des royaumes puis des nations marchandes induirait une nécessaire adaptation de l'antagonisme sexuel, dans un jeu de correspondance avec la nature du régime politique et économique.

Chapitre III : Destin sexuel.

I. Introduction.

Malgré de très bonnes recherches ethnologiques et sociologiques sur la nature du pouvoir et de la hiérarchie entre les sexes (Héritier, 1996 ; Bourdieu, 1998 ; Ignasse et Welzer-Lang dir., 2003), la dynamique historique du destin des sexes nous est encore profondément méconnue, même pour des périodes aussi récentes que l'époque médiévale. Dans ce contexte, il n'est pas nécessaire d'insister sur le fait que la question de la nature du déterminisme sexuel (biologique ou culturel) de l'individu est encore bien loin d'intégrer le mouvement d'ensemble que représente le Paléolithique supérieur, berceau du psychisme humain. L'interprétation des rares données disponibles est encore trop précoce. Nous admettrons néanmoins que le Gravettien représente une phase décisive dans ce débat. Première civilisation européenne, elle se singularise également par l'émergence des premières figurines féminines qui affirment avec force une donnée spirituelle fondamentale de la pensée sauvage, certes déjà présente à l'Aurignacien bien que de manière beaucoup plus discrète, à savoir le rôle central de la femme.

II. Dieu a-t-il été une femme ?

Dans la société primitive, les univers sociaux respectifs des hommes et des femmes sont sensiblement différents mais ne s'ordonnent généralement pas selon un ordre hiérarchique, même si leurs tâches sont différentes. Ils sont autonomes. Les hommes et les femmes possèdent un statut, un pouvoir et un prestige relativement équitables (Klein et Ackerman éd., 1995). Dans les sociétés Inuit, par exemple, les hommes et les femmes atteignent équitablement le rôle important d'intermédiaire spirituel (shaman, angakkut). L'ethnographie de l'Europe méditerranéenne a montré, quant à elle, une relation complémentaire entre l'autorité masculine dans la sphère publique et l'influence féminine indirecte, davantage concentrée dans la sphère domestique (Friedl, 1967).

Le modèle universel de la domination masculine dénoncée par Simone de Beauvoir est donc partiellement contrebalancée par une non-équivalence des sphères d'influence masculine et féminine dans les sociétés primitives.

D'autre part, certaines données de la culture matérielle peuvent être interprétées d'une manière diamétralement opposée à la conception classique des rapports sociaux de sexe où la femme est dominée. Il s'agit des célèbres représentations féminines que l'on retrouve en grand nombre, du Gravettien jusqu'au Néolithique et à l'âge du Bronze. Certains caractères proprement féminin – vulves aurignaciennes, vénus gravettiennes – se retrouvent au cœur des systèmes de croyance. La pensée sauvage est profondément féminine.

Des grands travaux de James Mellaart sur Çatal Höyük et de Marija Gimbutas sur le Néolithique européen, nous pouvons retenir la constatation d'une place importante de la femme dans l'image primitive (Mellaart, 1971 ; Gimbutas, 2006). Quant à savoir si le culte de la « Grande Déesse » comme figure cosmogonique et symbole universel de fécondité est à la base de la civilisation occidentale, de nombreux travaux précis sur les rapports sociaux de sexe prenant soin de départager l'impact de spécificités culturelles d'un déterminisme biologique universel sont encore nécessaires pour y répondre.

Reconnaissons malgré tout la grande stimulation intellectuelle d'une entreprise comme celle de Gimbutas visant à penser l'unité du monde préhistorique, loin du morcellement induit par l'école française de la technologie.

De fait, l'unité occidentale voire mondiale du culte de la fertilité incarnée par une « Grande Déesse » qui aurait perduré pendant près de 30 000 ans est une séduisante hypothèse unificatrice des sociétés. Si sa crédibilité est réelle, l'explication des raisons profondes, des mécanismes et des manifestations de ses nombreuses modalités d'expression reste encore particulièrement trouble.

Si la présence de l'image de la femme au centre des systèmes sociaux ne conditionne pas l'existence d'un rapport de sexe équitable (nous pensons notamment aux sociétés postmodernes au fonctionnement basé sur la séduction et le pouvoir : l'image de la femme y est très présente mais elle n'est qu'un instrument de manipulation), sa présence centrale au sein d'un système mythologique s'oppose, en revanche, à une perception misogyne (fig. 211).

Derrière cette déification de la femme, c'est l'absence d'iniquité entre les sexes qu'elle présuppose qui serait finalement un critère d'unité très fort des sociétés primitives.

Fig. 211 - Statuette féminine en ivoire de mammouth dite « la figurine à la capuche » de Brassempouy (Landes, France) : le premier visage de l'humanité est féminin.
Photographie Jean-Gilles Berizzi © Réunion des Musées Nationaux.

La dualité entre le déterminisme culturel et le déterminisme biologique est encore loin d'être résolue car notre conception du rapport des sexes doit d'abord intégrer, d'une part de nouvelles recherches en neurobiologie, d'autre part la dynamique historique et l'interprétation de certaines régularités trop négligées dans l'approche sociologique.

P. Bourdieu considère, par exemple, que la différence entre les sexes biologiques est une construction sociale qui proviendrait d'une vision mythique du monde enracinée dans la relation arbitraire de domination des hommes sur les femmes (Bourdieu, 1998).

Or, la question de la nature biologique de la différence et celle de l'iniquité sont deux problèmes différents. Il peut paraître étonnant qu'un sociologue aussi talentueux que P. Bourdieu considère comme acquis un postulat aussi lourd d'implications qu'est celui, d'une part, du caractère universel de la domination masculine et, d'autre part, du rapport de correspondance systématique entre l'existence d'une iniquité sexuelle, le principe d'une différence biologique entre les sexes et la division sociale du travail selon le critère sexuel.

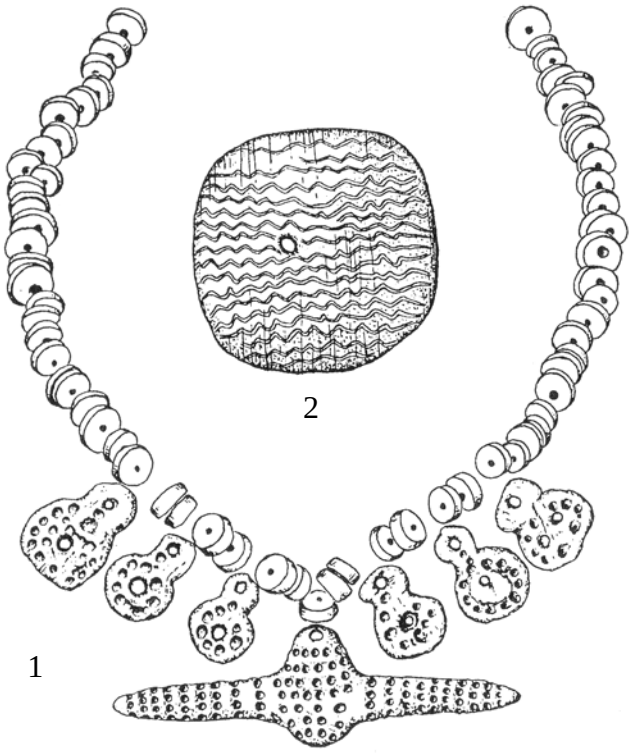
Mais P. Bourdieu s'en était expliqué dès le préambule de son essai sur la domination masculine (Bourdieu, 1998). Les invariants et les constances sexuelles, selon lui, proviendraient davantage d'une légitimation historique acquis par un phénomène d'auto-entretien. En d'autres termes, la tradition s'alimenterait d'elle-même au cours du temps selon un processus qui validerait, de fait, l'hypothèse de la nature culturelle des invariants.

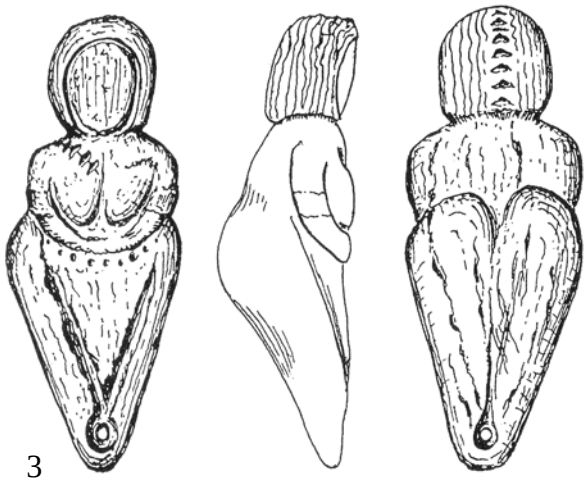
Néanmoins, la réponse à cette question du seul point de vue de la Sociologie nous paraît bien péremptoire. Elle nécessite davantage de précaution et la multiplication d'analyses ethnologiques et archéologiques qui sont trop écartées des débats féministes. Pourtant, comme nous l'avons vu précédemment, de nombreuses données ethnologiques s'opposent au discours dominant de la Sociologie actuelle qui reprend, entre autre, l'idée énoncée par P. Bourdieu du caractère universel de la domination masculine.

Qu'en est-il du Gravettien, première civilisation européenne ? La femme gravettienne est-elle actrice du sens que peut prendre l'antagonisme sexuel ou est-elle soumise à la volonté des hommes ?

Premièrement, l'image de la femme au sein de la pensée mythique telle qu'elle s'exprime dans les statuettes paraît essentiellement centrée sur la fonction génitrice, fonction purement féminine. Cette emphase sur la fonction génitrice ne signifie pas que la femme gravettienne possède un prestige social. Ce dernier pourrait être davantage symbolique qu'effectif.

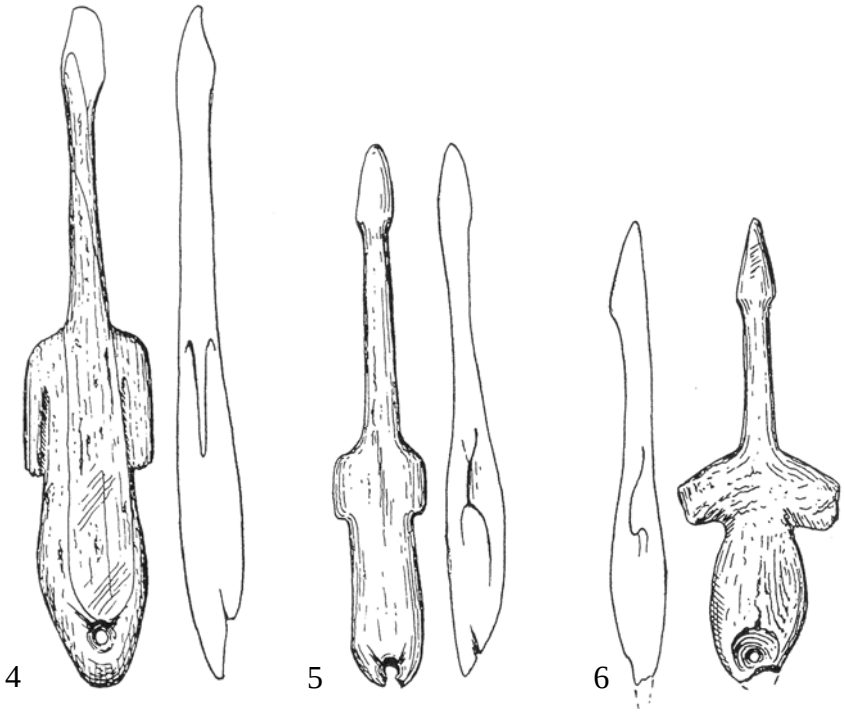
Progresser sur cette question nécessiterait des données sociales ce qui est particulièrement difficile pour le Paléolithique supérieur. Néanmoins, une étude préliminaire sur la grotte Cosquer offre certains indices. En effet, l'utilisation de l'indice de Manning, qui permet d'identifier le sexe de l'individu selon la mesure du rapport index sur annulaire (Snow, 2006), aux mains peintes de la grotte Cosquer montre que les femmes ont laissé leur traces sur les parois. Cette méthode a été appliquée à une cinquantaine de mains et M. Chazine précise qu'on y dénombre plus de femmes que d'hommes (Morin, 2006). Rappelons que l'identification de mains féminines a également été effectuée dans la grotte gravettienne de Gargas (Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007). Nous pouvons donc affirmer que les femmes contribuaient aux cérémonies.





1 - Groupe féminin : collier en ivoire, objets décorés, aiguilles, alènes, grattoirs, couteaux, statuettes féminines.

3 cm



2 - Groupe masculin : couteaux, bifaces, poignards en os, figurines d'oiseaux.

Fig. 212 - Dans plusieurs structures d'habitats de Mal'ta fouillées en 1956 et 1957, existait une répartition topographique des vestiges. Selon Gerasimov, qui a dirigé les fouilles, il existerait une catégorisation sexuelle binaire. D'après Derev'anko et al. éd., 1998, fig. 130 - n° 8 ; fig. 133 - n° 13, 14, 15 et fig. 135 - n° 2 et 3.

D'autre part, les individus retrouvés dans les sépultures sont aussi bien de sexe masculin que féminin, corroborant ainsi l'idée d'une équité des sexes face à la mort. À Dolni Vestonice a été retrouvé la sépulture d'un sujet féminin (fig. 188) en position contractée et couchée sur le côté droit, recouverte d'une omoplate et d'un bassin de Mammouth (Maureille, 2004). Dans le Gravettien italien, de nombreuses sépultures de femmes côtoient les sépultures masculines. (Henry-Gambier *et al.*, 2001).

À Paglicci, une sépulture de femme a été découverte dans le niveau 21 daté de 23 470 ± 370 B.P. Des plages d'ocre étaient visibles au niveau de la tête, du bassin et des pieds. Une parure, constituée d'une série de sept dents percées de Cerf, étaient disposées en diadème sur le front.

À Veneri Parabita, une sépulture de femme est datée approximativement de 22 000 B.P. 29 canines percées et disposées sur deux rangs accompagnaient probablement le corps.

À Santa Maria de Agnano, une sépulture de femme a été datée à 24 410 ± 320 B.P. La tête était ornée d'une parure de *Cyclope neritea* et de canines de Cerf percées. D'autres *Cyclope neritea* percées étaient dispersées autour de l'humérus gauche et au niveau du poignet droit.

L'ensemble de ces sépultures ne possède aucun indice susceptible d'établir l'existence d'un traitement différent selon le sexe de l'individu étant donné que les sépultures d'hommes offrent le même type de parure ou d'outils.

En définitive, la présence centrale de l'image de la femme dans le système spirituel, l'importance de la participation féminine au sein des rituels, ainsi que l'absence de traitement funéraire différentiel selon les sexes, représentent un ensemble d'observations qui convergent davantage vers l'hypothèse d'une égalité ou d'une supériorité de la condition féminine que celle de son infériorité par rapport à son compagnon.

III. La valeur masculine des armes gravettiennes.

Cette statuaire, conjointement à l'avènement des théories féministes des années 1960 et 1970, a eu pour effet de masquer les recherches sur l'importance de l'image masculine gravettienne.

L'étude du rôle des hommes doit être approfondie sous peine de tomber dans une lecture excessivement sexualisée et notamment féminisée de la culture matérielle. Cauvin a montré, par exemple, l'émergence d'une valorisation de l'armement résultant d'une image de la virilité comme assurance conquérante dans la conscience méditerranéenne autour de 8 000 ans avant J.C. (Cauvin, 1994). Le symbolisme de ces armes en silex a pourtant été éludée pour le Néolithique du Proche-Orient, accordant ainsi une importance accentuée et partiellement factice à l'imagerie certes plus iconique des statuettes féminines. Un constat identique ne s'applique-t-il pas au Gravettien ?

Conséquence de la profondeur chronologique et de la conservation différentielle, les indices sont malheureusement plus ténus pour cette époque plus ancienne. Trois sites majeurs de la Préhistoire mondiale, Mal'ta, Sungir et Brassempouy, nous offrent néanmoins des pistes réflexives.

Mal'ta est daté à 23 000 B.P. Mais, 7000 kilomètres à l'est de Brassempouy, s'agit-il encore du même Gravettien ? Sommes-nous encore dans la même communauté de pensée ?

Son mobilier répond à une dichotomie topographique qui a été interprétée comme l'expression d'une dualité sexuelle par Gerasimov. Les armes (poignards) et les statuettes d'oiseaux relèveraient de la sphère masculine tandis que le collier en ivoire, les objets décorés, les aiguilles, les alènes, les grattoirs et les statuettes féminines appartiendraient à la sphère féminines (Delporte, 1993a).

Malgré les réserves sur l'attribution culturelle, nous aurions ici un possible indice vers l'existence d'une dualité sociale fondée sur une catégorisation sexuelle binaire (fig. 212).

Le site de Sungir, situé à environ 150 km à l'Est de Moscou, est daté entre 23 000 et 25 000 B.P. Certaines suspicions autour des dates laissent envisager l'hypothèse d'une attribution plus ancienne, autour de 28 000 B.P. (White, 1993).

Fig. 213 – Sungir : sépulture des deux adolescents accompagnés de nombreuses armes en ivoire de Mammouth. D'après Bader, 1998, fig. 8

Parmi les cinq individus enterrés à Sungir, les deux enfants méritent une attention particulière (Bader, 1998). Cette sépulture double offre en effet un mobilier d'une richesse unique (Maureille, 2004). Elle représente le contexte sépulcral le plus incroyable du Paléolithique supérieur. Il s'agit de deux enfant, un adolescent d'environ 13 ans et un enfant de sexe indéterminé âgé entre 7 et 9 ans (White, 1993). Outre les milliers de perles associés aux deux corps et qui étaient probablement cousues sur les vêtements, c'est la présence de nombreuses armes qui singularisent le mobilier funéraire (fig. 213).

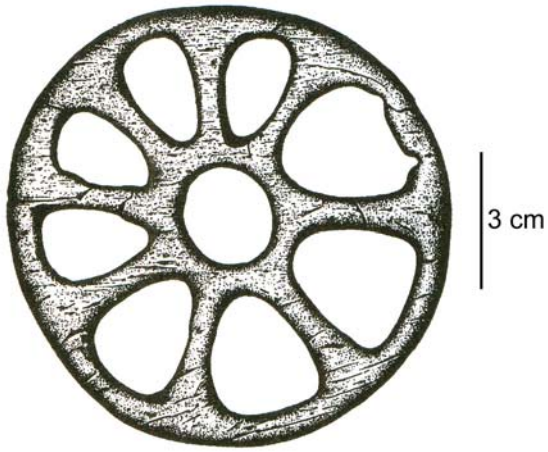


Fig. 214 – Disque en ivoire de Mammouth ajouré. D'après Bader, 1998, fig. 62 – n° 3.

Une lance massive en ivoire de mammouth d'une longueur de 2m40 était déposée près des deux corps. Cette lance est si lourde (plus de 20 kg) que sa fonction dépassait probablement le cadre cynégétique (fig. 215). De nombreuses lances d'ivoire de gabarit plus petit étaient associées au plus jeune des enfants ainsi que deux bâtons percés en bois de cerf. Trois disques en ivoire perforés complétaient l'assemblage (fig. 214). L'un des disques était inséré à l'extrémité d'une des pointes en ivoire.

Une rangée de petits éclats de silex, retrouvés le long de la lance, du disque à l'extrémité, suggèrent un montage comme armatures. Un autre disque en ivoire perforé, retrouvé près du corps du garçon, laisse quant à lui envisager la présence complémentaire de lances en bois végétal dont l'une était peut-être montée d'un disque.

R. White estime à plus de 7000 heures le temps de confection des 4903 perles du jeune garçon et des 5274 perles de l'autre enfant (White, 1995). Les armes sont également d'un très haut investissement technique ce qui exprime clairement une forte charge symbolique accordée aux bijoux et aux armes.

Avec un tel investissement technique et symbolique au niveau des armes, il est tentant d'y voir la manifestation d'une valorisation de la force physique et/ou de la valeur guerrière masculine. Il est dommage que l'attribution sexuelle de l'un des deux enfants soit encore incertaine. Si le plus jeune des enfants est une fille, l'idée d'une perception culturelle dualiste des sexes conçue sur l'idée de l'existence d'une essence féminine gravitant autour de la fonction génitrice et d'une essence masculine fondée sur la force conquérante serait une hypothèse à rejeter.

Dans le cadre plus précis du Gravettien d'Europe occidentale, ce sont les nouvelles données de Brassempouy que nous venons de présenter qui forment l'argument le plus puissant vers la reconnaissance d'une forte valeur accordée à certaines armes gravettiennes.

Fig. 215 – Un homme de Sungir armé da la grande lance en ivoire de Mammouth retrouvée dans la tombe des deux enfants. Reconstitution de Libor Balak. D'après www.tvarpraveku.wz.cz

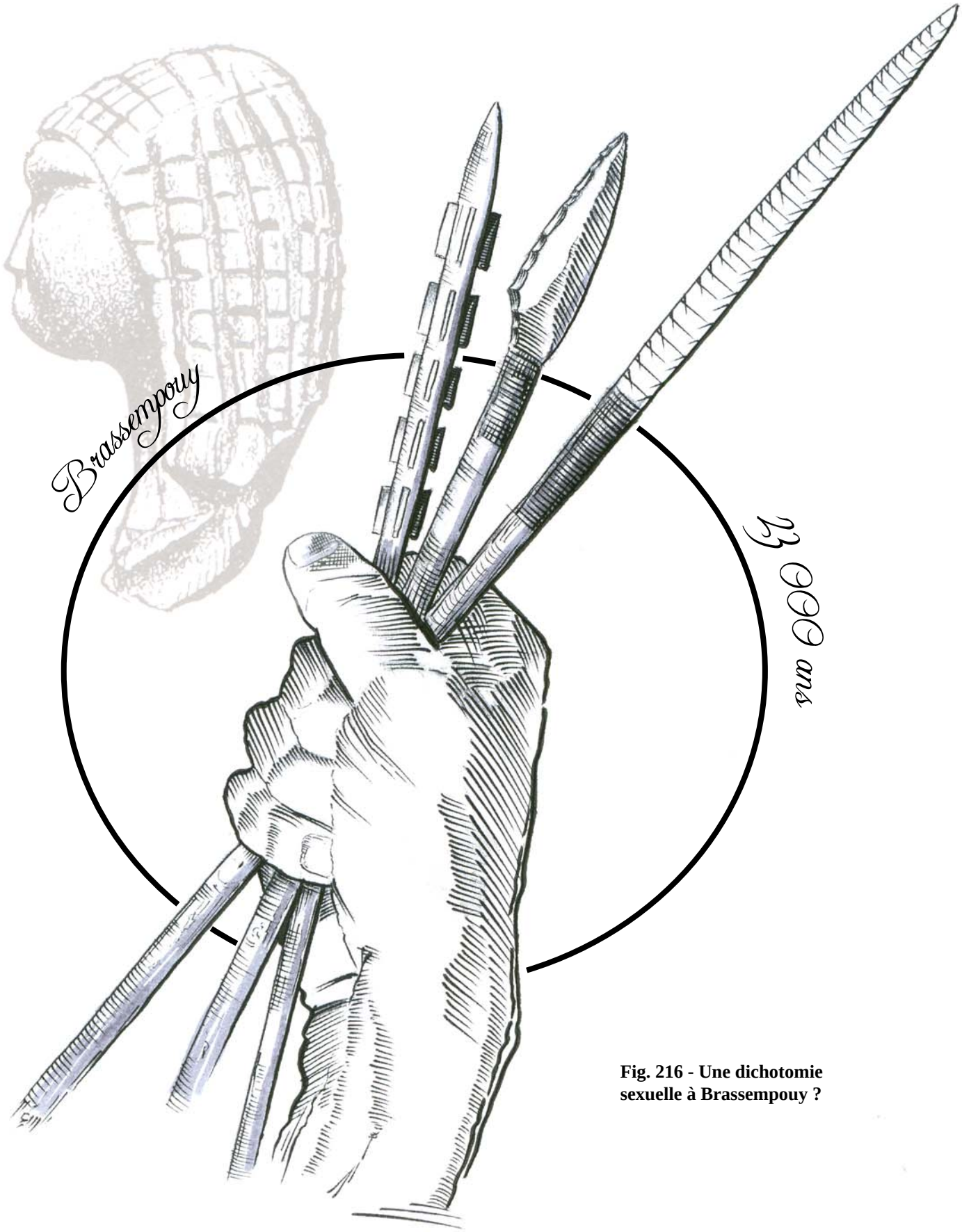


Fig. 216 - Une dichotomie sexuelle à Brassempouy ?

Le dépôt d'armes dans le fond de la grotte du Pape, dont l'entrée a offert une des deux séries de statuettes féminines gravettiennes les plus importantes d'Europe occidentale, possède une singularité qui semble répondre, en symétrie, à celle de l'assemblage de l'entrée (fig. 216).

Replacées au sein de leur contexte culturel local (Partie I ; Partie II–chapitre I, III, IV) et européen (Partie II-chapitre V), ces armes, les pattes d'animaux en connexion anatomique, le foyer probable et les éléments de parure qui leur sont associés, alimentent l'idée d'une forme d'offrande au sein d'un lieu fortement sacralisé.

Malgré l'ancienneté des fouilles et après 130 ans de recherche, le Gravettien de Brassempouy se présente enfin sous une forme unifiée. En dévoilant sa véritable nature auparavant morcelée d'habitat-sanctuaire, l'occupation gravettienne de Brassempouy offre en même temps le contexte archéologique le plus éloquent du Paléolithique supérieur argumentant l'existence d'un système social fondé sur un antagonisme binaire avec, d'un côté, les statuettes féminines, de l'autre, les armes hautement investies. L'interprétation de cette catégorisation en terme sexuel est séduisante mais exige beaucoup de prudence.

Néanmoins, ce dépôt forme à ce jour, dans le cadre du Gravettien, l'argument archéologique le plus solide alimentant des réflexions sociologiques où les armes de chasse trouvent une place nouvelle, et dont l'imaginaire létal qui leur est associé, vient contrebalancer la puissance de l'unité, désormais classique, de la « mythologie de la fécondité féminine » dans une approche plus dualiste de la pensée sauvage.

IV. Conclusion.

Finalement, une des seules certitudes issue des travaux de Testart sur les sociétés de chasseurs-cueilleurs et de ceux de Cauvin sur les sociétés néolithiques proche-orientales est la constatation que le domaine des armes représente le lieu privilégié où s'exerce la partition sexuelle de l'humanité. D'où l'intérêt à se focaliser sur ce type d'artefact pour comprendre le fonctionnement des sociétés.

Les données sur le Gravettien pourraient illustrer l'existence d'une division sociale reposant sur une catégorisation sexuelle où les armes caractériseraient la sphère masculine. D'autres travaux sont néanmoins nécessaires afin de densifier l'argumentaire car, si l'on constate les indices d'une catégorisation binaire des artefacts qui se répartiraient entre, d'une part, une sphère masculine représentée par les armes et, d'autre part, une sphère féminine représentée par les statuettes, sa validité reste toujours à démontrer. L'interprétation et la généralisation de cette dichotomie en terme sexuelle peut donc paraître encore trop précoce.

Ces recherches anthropologiques sur les rapports sociaux de sexe sont primordiaux car elles permettront d'ancrer le débat sur les relations entre le Sexe et le Genre dans une profondeur historique multi-millénaire afin de guider la validité des recherches sociologiques et ethnologiques fondées sur des sociétés déjà en grande partie dénaturées et occidentalo-centrées.

Si le déterminisme du rapport des sexes est essentiellement culturel, comment expliquer certains caractères récurrents malgré le temps et l'espace et notamment cette dualité sociale fondée sur des considérations sexuelles que symbolisent les armes pour les hommes et leur corps pour les femmes ? Comment expliquer la permanence de cette double synecdoque

qui semble traverser les époques, les systèmes sociaux et les religions, autrement que par l'hypothèse d'une domination masculine universelle, considération pessimiste qui présupposerait le constat implacable de l'échec systématique, en ce qui concerne les rapports de sexe, des sociétés humaines ? Peut-être par l'existence éventuelle d'un déterminisme biologique qui a été trop catégoriquement rejeté par peur légitime de l'iniquité entre les sexes.

Conclusion : Des armes aux sociétés.

L'appréhension du Gravettien nécessite de cultiver les paradoxes, de faire réagir les idées les unes sur les autres et d'utiliser la plasticité de la raison afin de voir les choses sous un jour inattendu. Semblable à une structure gigogne dont il faudrait sans cesse emboîter et désemboîter les éléments entre eux pour exposer le mécanisme, le phénomène gravettien ne se saisi que dans un jeu permanent entre la courte focale et la longue focale et ceci, aussi bien au niveau diachronique que synchronique. D'où la difficulté à trouver une ligne directrice. Avec un tel enchevêtrement d'idées et de principes, deux dangers se profilent à l'horizon : d'un côté, celui des généralisations factices, d'un autre, celui de la particularisation toujours plus précise mais anodine et inutile.

Isturitz et Brassempouy.

Afin d'optimiser l'efficacité de notre démarche intellectuelle, nous avons limité notre aire d'étude au territoire pyrénéen qui présente l'avantage de se manifester sous la forme exclusive du faciès à Noailles.

L'étude des armatures gravettiennes de la grotte d'Isturitz nous a permis, dans un premier temps, de constituer une typologie de référence des armatures du Gravettien à Noailles pyrénéen à l'aide, notamment, d'une reprise des déblais des fouilles anciennes des époux de Saint-Périer.

Cette typologie semble confirmer l'homogénéité du matériel issu des collections anciennes puisque l'ensemble des types d'armatures individualisés (lamelle à retouche marginale, lamelle à dos, pointe à dos), des schémas opératoires (débitage lamino-lamellaire cintré et dégression qualitative au cours de l'exploitation) et des sélections lithologiques (silex de Chalosse, de Bidache et du nord de l'Espagne) converge vers l'existence d'une forte unité culturelle confirmant, de fait, la vision monolithique du Gravettien du niveau IV induit par les

collections anciennes conservées au Musée de Saint-Germain-en-Laye et publiées dans la monographie des Saint-Périer.

Cette typologie confirme également la validité de la subdivision effectuée lors des fouilles anciennes par Passemard et les Saint-Périer. Le niveau supérieur de Gravettien III/C semble s'individualiser par la présence d'une pointe à dos légèrement anguleux à base aménagée par troncature oblique convexe ainsi que par la présence de grandes lames à dos.

L'établissement de cette typologie référentielle, autorisé par la richesse et l'homogénéité des collections, nous a servi, dans une seconde étape, d'outils pour appréhender le Gravettien de Brassempouy sous une lumière nouvelle.

Célèbre pour ses statuettes féminines découvertes à la fin du XIX° siècle, le Gravettien de Brassempouy se distinguait, jusqu'à présent, par la présence de ces œuvres d'art en ivoire de Mammouth.

Le mobilier archéologique découvert au sein du chantier I en avant de la grotte du Pape dévoile, en effet, une forte parenté culturelle entre Brassempouy et Isturitz. Les burins de Noailles, les lamelles à dos, les pointes à dos, les lamelles à retouche marginale ainsi que le débitage opposé-décalé, de style rapide et peu investi en fin d'exploitation, se retrouvent dans chacune des deux grottes sud-aquitaines.

En revanche, la fouille récente du secteur GG2 dont nous présentons l'analyse du mobilier, permet de présenter une nouvelle singularité du Gravettien de Brassempouy : les pointes à cran. Celles-ci ont été retrouvées associées à des pointes en ivoire de Mammouth, dont certaines sont décorées d'incisions géométriques, et de nombreuses lamelles à dos.

Le style des pointes à cran et celui des lamelles à dos mésiales, tronquées ou non, corroborent l'hypothèse de la contemporanéité des assemblages récoltés en plusieurs endroits de la grotte du Pape et de ses abords immédiats. D'autre part, la morphologie des pointes à cran dévoile une parenté stylistique frappante avec les pointes à dos rencontrées dans la grotte d'Isturitz. En résumé, le Gravettien de Brassempouy se manifeste sous la forme exclusive d'un faciès à burins de Noailles, à nombreuses lamelles à dos, à pointes à cran, à pointes à dos et à pointes en ivoire.

Néanmoins, la nature des artefacts diverge en fonction de leur répartition topographique. Ainsi, les armatures du secteur GG2 contrastent avec les outils domestiques et les armatures connues dans le chantier I de Brassempouy et dans la grotte d'Isturitz par la qualité des matériaux utilisés et le haut degré d'investissement.

D'autre part, leur répartition topographique isolée et excentrée par rapport à l'aire d'activité principale située devant la grotte du Pape dont le Chantier I n'est qu'un témoin minime, l'association de pattes d'animaux et d'éléments de parure à ces armatures ainsi que l'aspect confiné du fond de la grotte du Pape laissent envisager une haute valeur symbolique conférée à certaines armes au sein d'un secteur lui-même fortement sacralisé aux yeux des gravettiens qui ont occupé le site de Brassempouy.

Ces données inédites montre que Brassempouy était bien davantage qu'un lieu d'habitat et que la partie profonde de la grotte était probablement un sanctuaire où l'arme tient une place importante sous la forme d'exemplaires de haute qualité technique et esthétique.

Unité du Gravettien pyrénéen.

Notre nouvelle définition de la pointe des Vachons permet d'insister sur l'existence d'une forte unité pyrénéenne, auparavant essentiellement argumentée par l'omniprésence du burin de Noailles dans les assemblages gravettiens des Pyrénées. La pointe des Vachons représente en effet un nouvel élément fédérateur. Celle-ci se caractérise par la recherche conjuguée de symétrie et d'épaisseur.

Les Pyrénées se singularisent par la présence quasi-exclusive de ce type de pointe à dos. Seuls le niveau supérieur du Gravettien de la grotte d'Isturitz et le Gravettien de Bolinkoba pourraient dévoiler un autre type de pointe à dos sous la forme de « la pointe de Corbiac » tandis que le site de Brassempouy est l'unique gisement pyrénéen à offrir de manière certaine des pointes à cran attribuables au Gravettien.

Cette forte unité technique laisse envisager, si ce n'est la stricte contemporanéité de nombreux gisements, tout du moins la stabilité dans le temps du mode d'occupation du territoire.

Ainsi, un point de vue global sur les sites gravettiens des Pyrénées montre une forte hiérarchisation du système d'habitat. L'ampleur des assemblages des grottes d'Isturitz et de Brassempouy contrastent avec celui des autres sites par leur dimension inégalée. 500 000 outils dorment encore au sein des déblais de la grotte d'Isturitz. Une quantité peut-être égale reste encore à découvrir dans les secteurs non fouillés de la grotte de Brassempouy.

Inversement, les autres sites gravettiens des Pyrénées représentent des petits pôles de spécialisation : Mugarduia Sur est un vaste atelier de taille fonctionnant simultanément comme halte de chasse, Tercis offre un ensemble de plusieurs petits ateliers de taille, la Carane-3, la Tuto de Camalhot, Gatzarria et Atxurra sont probablement des haltes de chasse. La nature des petits campements complets comme Lezia, Bolinkoba et Lespugue est plus ambiguë. La grotte de Gargas fait davantage penser à un site d'agrégation destiné à des activités essentiellement symboliques.

Au-delà de la forte unité culturelle, ces gisements montrent une cohérence socio-économique avec un fonctionnement en étroite complémentarité. L'hypothèse la plus probable est celle d'une gestion centralisée du territoire.

Au centre de cette cohérence, les deux grottes de Brassempouy et d'Isturitz forment deux cœurs économiques, parents mais non jumeaux. Si la grotte d'Isturitz est un cœur économique évoquant l'idée d'un site d'agrégation centré sur des activités techniques, celle de Brassempouy est un habitat-sanctuaire. Si la grotte d'Isturitz est aux activités techniques ce que la grotte de Gargas semble être aux activités spirituelles, c'est-à-dire un lieu de réunion important d'individus pouvant venir de plusieurs centaines de kilomètres selon une dynamique d'occupation centripète, Brassempouy représente au contraire un campement permanent ou semi-permanent animé d'une dynamique d'occupation du territoire centrifuge.

Brassempouy représente le centre névralgique du territoire gravettien pyrénéen à partir duquel rayonnaient des expéditions spécialisées, de plusieurs dizaines à plusieurs centaines de kilomètres. Il est le seul gisement gravettien des Pyrénées à concentrer dans un même lieu un ensemble d'activités artistiques, spirituelles, économiques à l'aide d'une gestion excessivement locale des matières siliceuses. Ces caractéristiques représentent un ensemble

de phénomènes concordant vers l'individualisation de la grotte de Brassempouy comme le témoin d'un campement probablement occupé par une seule communauté pendant une longue période de l'année.

En même temps qu'elle précise la nature des occupations de Brassempouy, l'étude dialectique des collections anciennes et des assemblages provenant des fouilles récentes, replacé dans leur contexte régional, met en lumière le rôle primordial de cet habitat-sanctuaire dans la compréhension du phénomène gravettien.

L'identité gravettienne.

Une vision locale n'apporte guère d'argument vers un meilleure calage chronologique. Seule la présence d'une grande pointe à dos découverte par Piette permettrait de proposer une équivalence chronologique entre le site de Brassempouy et le niveau III/C d'Isturitz dont elle est apparemment une singularité. Certes, l'indice est faible.

Une vision nationale un peu plus large, nous permet de mieux comprendre la structuration chronologique et d'émettre l'hypothèse de l'attribution de Brassempouy à une phase contemporaine ou postérieure au Gravettien moyen sur la base de la présence de statuettes féminines, de pointes des Vachons, de nombreuses lamelles à dos et du style des pointes à cran. Cet ensemble d'indices évoqueraient un seuil chronologique d'environ 26 000 ans B.P. en dessous duquel l'attribution de Brassempouy n'est pas envisageable. Mais, en l'absence de travaux complémentaires, notamment sur le Gravettien récent, la durée de perduration de ces éléments nous est encore inconnue. Par conséquent, l'hypothèse précédemment développée d'une attribution de Brassempouy à une phase récente ne peut pas être exclue. D'ailleurs, la présence de nombreuses lamelles à dos, réciproquement à Brassempouy et au sein des phases récentes du Gravettien périgourdin corroborerait cette hypothèse. Ces données font curieusement écho avec la datation récente des sites gravettiens à Noailles des Pyrénées qui comprennent de nombreuses lamelles à dos (Enlène, Amalda V, et surtout la Fuente del Salin).

À un niveau encore plus large, qui est celui de l'Europe (voire de l'Orient ?), la présence de pointes à cran et de pointes en ivoire renvoie également à une phase récente du Gravettien européen, celui de Solutré, de Willendorf, de Kostienki I. D'autre part, le contexte du fond de la grotte du Pape avec son dépôt intentionnel d'armes hautement investies dans un espace exigu à l'écart de la zone d'activité principale représente un nouvel élément dans la discussion passionnante sur la nature du comportement social et spirituel des gravettiens. Un puissant faisceau de phénomènes concordants s'observe ainsi de part en part du continent européen avec une effervescence créatrice qui s'amorce probablement dans le Gravettien ancien, se développe au Gravettien moyen et trouve son plein épanouissement au Gravettien récent. Cette dernière étape voit le développement des grands habitats-sanctuaires d'Europe centrale, d'Europe orientale et d'Asie centrale. Sans doute pouvons-nous y rattacher Brassempouy.

Les données matérielles du gisement landais s'articulent si précisément avec celles des autres grands sites gravettiens à statuettes, issus essentiellement du Gravettien récent, qu'une datation aux alentours de 23 000 B.P. environ, paraît particulièrement plausible.

Le phénomène gravettien se manifesterait donc par l'insistance progressive, au cours des millénaires, d'un comportement économique et spirituel qui graviterait autour de

l'utilisation d'habitats-sanctuaires, de la confection de statuettes féminines et de la valeur accordée à certains objets comme les pointes à cran et les pointes en ivoire.

Cette lente maturation gravettienne s'exprimerait notamment par l'acquisition et le développement d'un esprit de synthèse remarquable qui s'observe aussi bien dans l'art que dans la technique de taille du silex. La pureté opératoire des nucléus de l'atelier découvert par E. Daguin à Tercis tout comme la perfection des formes de la « Dame de Brassempouy » représenterait l'apogée indépassable de ces recherches.

A petits pas, nous approchons de la définition d'une entité culturelle, au-delà des considérations régionalistes superficielles qui sont généralement argumentées à partir de l'étude de la variabilité de l'industrie lithique. « *La nature d'une civilisation, c'est ce qui s'agrège autour d'une religion* » énonçait André Malraux. Nous savons désormais grâce au site mondialement célèbre de Brassempouy et de son sanctuaire retiré que certaines armes gravettiennes sont des éléments dont l'importance est sans doute au moins égale à celle des statuettes féminines. Dans le Musée imaginaire de la Préhistoire, la « Dame de Brassempouy » dont les traits épurés évoquent un concept universel conduisant à une vision désincarnée et évanescente de ces peuples, a enfin trouvé un ancrage et, pourquoi pas, un compagnon.

Si Kostienki I est « la perle du Paléolithique d'Europe orientale » (Abramova, 1995), Mal'ta celle du Paléolithique de Sibérie, il ne fait aucun doute que la nouvelle découverte du fond de la grotte du Pape vient appuyer la richesse culturelle de Brassempouy qui peut désormais être considéré comme l'équivalent occidental de ces sites orientaux : la « perle du Paléolithique d'Europe occidentale ». Il est remarquable que ces sites soient plus ou moins contemporains, entre 25 000 et 21 000 B.P. environ.

Rétrospective historiographique.

En 1938 naissait l'identification générique et archéologique, doublement précurseur, de la civilisation gravettienne avec la constatation d'une récurrence européenne de l'association entre les pointes à cran et les statuettes féminines (Garrod, 1938). Avec le choix de la terminologie périgordienne, l'Europe occidentale emprunta néanmoins la voie particularisante du nationalisme. Dans un esprit de synthèse impressionnant, Garrod soulignait pourtant que les pointes à cran et les statuettes féminines étaient le lien entre les sites aussi éloignés que Grimaldi en Italie, Willendorf en Autriche, Kostienki I et Gagarino en Russie. Il faut d'ailleurs reconnaître à L'Abbé Breuil la paternité de cette constatation. Il fut en effet le premier, en 1937, à rechercher des rapports de correspondance synchroniques entre l'Europe orientale et l'Europe occidentale fondée sur la récurrence de l'association entre des statuettes féminines et des pointes à cran, citant tour à tour Grimaldi, Willendorf et Laussel (Breuil, 1912). L'essentiel était déjà écrit. Et pourtant, face à l'évidence, 70 ans d'oubli ont été engendré par la particularisation des études, le cloisonnement disciplinaire, la méconnaissance des écrits des grands maîtres et l'esprit de spécialisation.

François Bordes a bien, par la suite, envisagé une comparaison entre l'assemblage de Corbiac dans le Périgord et les sites d'Europe orientale (1968). Henri Delporte a, quant à lui, pressenti la possibilité de l'existence d'une communauté de pensée européenne s'exprimant au travers des statuettes féminines malgré certaines variabilités de l'industrie lithique (1993a).

En revanche, il est surprenant de la part de ce chercheur brillant, sans doute la personnalité d'Europe occidentale la plus engagée dans la reconnaissance du Gravettien, et dont la carrière culmine avec l'étude du phénomène à statuettes féminines ainsi qu'avec la réouverture du « dossier Brassempouy » qui le prédisposait à cette découverte (Bon *et al.*, 2007), d'être passé à côté de l'attribution gravettienne des pointes à cran découvertes par Piette alors que Breuil lui avait ouvert la voie et que Smith les considéraient comme gravettiennes.

Ni Delporte, ni Breuil n'ont intégré Brassempouy dans le phénomène à statuettes féminines et à pointes à cran. Avec des témoins matériels si caractéristiques, la reconnaissance de l'essence même du phénomène gravettien aurait pu être extrêmement rapide. Dernière grande civilisation du Paléolithique supérieur a être identifiée, son individualisation a été, paradoxalement, le fruit d'une lente gestation. La facilité fait souvent peur aux esprits supérieurs dont les grandes œuvres se singularisent par leur aspect volontairement inachevé.

Les statuettes féminines de Brassempouy sont les premières du genre à avoir été découvertes. Elles annonçaient l'individualisation du phénomène gravettien. Plus de cent ans après leur découverte, c'est une nouvelle fois autour d'elles que se scelle indirectement notre compréhension de l'identité gravettienne avec la prise en compte de la forte valeur symbolique accordée à certaines armes qui leur sont associées.

Nous n'avons pas la prétention de résoudre la question de l'existence d'une unité fondamentale. Néanmoins, nous espérons que notre travail représentera, d'une part, un jalon supplémentaire dans cette direction, et surtout qu'il rendra hommage au travail de nos prédécesseurs et incitera les chercheurs à oser davantage de comparaisons à grande échelle afin d'embrasser l'Histoire dans sa totalité. L'enjeu est grand. Plus jamais l'unité de l'Europe n'atteindra une telle puissance.

Mise en perspective.

D'autre part, avec les sites sibériens, c'est sur l'origine et la nature de la ligne de démarcation entre l'Orient et l'Occident que ces recherches peuvent apporter des nouveaux éléments de réflexion. Enfin, avec la fusion spirituelle et sociale potentielle de la perception par la catégorisation sexuelle, le Gravettien offre les données les plus pures sur l'antagonisme nature/culture s'exprimant au niveau de la polarité sexuelle mâle/femelle. En cela, il peut relancer le débat sur la légitimité de cette démarche intellectuelle systématique, dans l'Occident actuel, à vouloir engendrer les disciplines, les sociétés et notre perception du monde. Une nouvelle forme de conditionnement social n'est-elle pas à l'œuvre dans le culturalisme ?

Cette dualité fondamentale entre les formes pleines des Vénus et la géométrie rectiligne des hampes de projectiles, entre l'emphase sur le pouvoir géniteur des statuettes et celle du pouvoir létal des armes, entre l'aspect domestique de la maternité et le caractère conquérant de l'action masculine, cette dualité entre l'homme et la femme dont l'expression, communes à biens des civilisations postérieures à la manifestation originelle de Brassempouy, ne pourrait-elle pas exprimer, davantage que le produit de la résonance des structures profondes de la psyché humaine, la fascination universelle des êtres humains face à la découverte de l'autre et de l'existence d'une donnée biologique irréductible et inévitablement insaisissable ?

Bibliographie

ABRAMOVA Z.A., 1995 – *L'art paléolithique d'Europe orientale et de Sibérie*, Grenoble, Editions Jérôme Million, 367 p.

AGUIRRE M., 2000 – El paleolítico de Antoliñako Koba (Gautegiz-Arteaga, Bizkaia) : secuencia estratigráfica y dinámica industrial. Avance de las campañas de excavación 1995-2000, *Illunzar*, 4, p. 39-81.

ALLARD M. et JARRY M., 1993 – Collection R. et S. de Saint-Périer à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), Préhistoire ariégeoise, *Bulletin de la Société Préhistorique Ariège-Pyrénées*, 48, p. 47-83, 20 fig.

ALTUNA J., 1990a – Situación y descripción de la cueva de Amalda. Historia de las excavaciones. Descripción del relleno. Estructuras en el yacimiento. Dataciones de radiocarbono. Otros yacimientos del valle. *In* : ALTUNA J., BALDEÓN A., MARIEZKURRENA K. dir., 1990 – *La cueva de Amalda (Zestoa, País Vasco). Ocupaciones paleolíticas y postpaleolíticas*, San Sebastián, Fundacíon José Miguel de Barandiarán, Colección Barandiarán, p. 9-31.

ALTUNA J., 1990b – Caza y alimentación procedente de Macromamíferos durante el Paleolítico de Amalda, *In* : ALTUNA J., BALDEÓN A., MARIEZKURRENA K. dir., 1990 – *La cueva de Amalda (Zestoa, País Vasco). Ocupaciones paleolíticas y postpaleolíticas*, San Sebastián, Fundacíon José Miguel de Barandiarán, Colección Barandiarán, p. 149-192.

ALTUNA J., 1990c – La caza de herbívoros durante el Paleolítico y Mesolítico del País Vasco. Herbivores hunting during the Paleolithic and Mesolithic in Basque Country, *Munibe*, tome 42, p. 229-240.

ALTUNA J., 1992 - Dataciones de radiocarbono para el Perigordiense superior del País Vasco, *Munibe*, 43, p. 31-32.

ALTUNA J., 1994 – Les macromammifères du Paléolithique supérieur ancien dans la région cantabrique. *In : El cuadro geocronologico del paleolitico superior inicial*. Bernaldo de Quirós éditeur, Museo y centro de investigacion de Altamira, monografias n°13, p. 188-197.

ALTUNA J., 2002 – Cueva de Aitzbitarte III (Errenteria), *Arkeoikuska*, 2001, p. 128-130.

ARAMBOUROU R., 1963 – *Essai de paléogéographie du Paléolithique des Landes*, Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Sciences, Université de Bordeaux I.

ARANGUREN B., BECATTINI R., MARIOTTI LIPPI M., REVEDIN A., 2007 – Grinding flour in Upper Palaeolithic Europe (25 000 years bp), *Antiquity*, 81, p. 845-855.

ARANGUREN B. et REVEDIN A., 2001 – Interprétation fonctionnelle d'un site gravettien à burins de Noailles, *L'Anthropologie*, t. 105, 2001, p. 533-545.

ARRIZABALAGA A., 1994 – Individualización morfológica de los buriles gravetienses. El « Noaillense » de Bolinkoba (Abadiño, Bizkaia), San Sebastian, *Munibe*, n° 46, p. 33-51.

ARRIZABALAGA A., ALTUNA J., ARESO P., FALGUERES C., IRIARTE M.J., MARIEZKURRENA K., PEMAN E., RUIZ ALONSO M., TARRIÑO A., URIZ A., VALLVERDU J., 2005 – Retorno a Lezetxiki (Arrasate, País Vasco) : nuevas perspectivas de la investigación, in : Santonja, Pérez-González & Machado (dir.) – *Georqueología Y Conservación del Patrimonio. Actas de la IV° Reunión de Geoarqueología*, Madrid, p. 63-80.

AUJOULAT N., GENESTE J.-M., ARCHAMBEAU C., DELLUC M., DUDAY H., HENRY-GAMBIER D., 2002 – La grotte ornée de Cussac – Le Buisson-de-Cadouin (Dordogne) : premières observations, *Bulletin de la Société Préhistorique*, tome 99, n° 1, p. 129-137.

BADER N., 1998 - *Upper Palaeolithic site Sungir (graves and environment)*, Moscou, Scientific World, 270 p.

BADINTER É., 2003 – *Fausse route*, Paris, O. Jacob, 221 p.

BAHN P.G., 1984 – *Pyrenean Prehistory : A palaeoeconomic survey of the french sites*, Aris & Phillips Ltd., Teddington House, Warminster (Wilts., Angleterre), 511 p., 80 fig., 36 cartes, 41 tableaux.

BALDEON A., 1990 – Las industrias de los niveles paleolíticos, *In* : ALTUNA J., BALDEÓN A., MARIEZKURRENA K. dir., 1990 – *La cueva de Amalda (Zestoa, País Vasco). Ocupaciones paleolíticas y postpaleolíticas*, San Sebastián, Fundacíon José Miguel de Barandiarán, Colección Barandiarán, p. 63-115.

BARANDIARÁN J.M., 1950 – Bolinkoba y otros yacimientos paleolíticos en la Sierra de Amboto (Vizcaya), *Cuadernos de Historia Primitiva*, V (2), p. 73-112.

BARANDIARÁN MAESTU I., 1967 – *El Paleomesolítico del Pirineo occidental*, Zaragosa,

Seminario de Prehistoria y Protohistoria de la Universidad de Zaragosa.

BARANDIARÁN MAESTU I., 1980 – Auriñaciense y Perigordiense en el País Vasco. Estado actual, *Munibe*, tome 32, p. 325-333.

BARANDIARÁN I., BENEITEZ P., CAVA A., MILLÁN M. A., 2007 – El taller gravetiense de Mugarduia sur (Navarra) : identificación y cronología, *Zephyrus*, 60, p. 85-96.

BARANDIARÁN I., CAVA A., 2001 – El Paleolítico superior de la cueva de Zatoya (Navarra) : actualización de los datos en 1997, *Trabajos de Arqueología Navarra*, 15, p. 5-99.

BARANDIARÁN I., MONTES L., 1992 – Ocupaciones del Paleolítico en Urbasa (Navarra). El sitio de Mugarduia Norte, *Trabajos de Arqueología Navarra*, 5, p. 7-18.

BARRIÈRE Cl., 1976 – *L'art pariétal de la grotte de Gargas*, Oxford, B.A.R. Supplementary Series, n°14, 2 vol., 409 p.

De BEAUFORT F. et JULLIEN R., 1973 – Les mammifères d'Isturitz de la collection Passemard, *Bull. du Muséum d'Histoire Naturelle de Marseille*, Tome 33, p. 135-142.

BEAUNE S. A. de, 1997 – *Les galets utilisés au Paléolithique supérieur. Approche archéologique et expérimentale*, XXXIIe supplément à « Gallia Préhistoire », Paris, CNRS Éditions, 298 p.

BEAUVOIR S. de, 1949 – *Le Deuxième sexe. Tome I : Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 395 p. *Tome II : L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 577 p.

BERNALDO DE QUIRÓS F., 1982a – *Los inicios del Paleolítico superior cantábrico*, Centro de Investigación y Museo de Altamira, Madrid, 347 p. (Monografias n°8).

BERNALDO DE QUIRÓS F., 1982b – The early upper Palaeolithic in Cantabrian Spain (Asturias-Santander). *In: Aurignacien et gravettien en Europe*, Actes des réunions de la 10ème commission de l'U.I.S.P.P., fascicule II, ERAUL 13, Liège, p. 65-78.

BERNALDO DE QUIRÓS F., 1994 – Las industrias del Paleolitico superior inicial cantabrico. *In : El cuadro geocronologico del paleolitico superior inicial*. Bernaldo de Quirós éditeur, Museo y centro de investigacion de Altamira, monografias n°13, p. 212-223.

BOHIGAS R., SARABIA P., BRIGIDO B., IBÁÑEZ I., 1985 – Informe sobre el santuario rupestre paleolitico de la Fuente del Salín (Muñorrodero, Val de San Vicente), Santander, *Boletín Cántabro de speleología*, 6, p. 81-98.

BON F., 2002a – *L'Aurignacien entre Mer et Océan. Réflexion sur l'unité des phases anciennes de l'Aurignacien dans le sud de la France*, Mémoire de la Société Préhistorique Française, tome 24, 243 p.

BON F., 2002b – Les ressources en silex de la Chalosse centrale : gîtes et ateliers du dôme diapir de Bastennes – Gaujacq et de l'anticlinal d'Audignon. *In : PCR comportements techniques et économiques des sociétés du Paléolithique supérieur dans le contexte pyrénéen.* Service Régional de l'archéologie Midi-Pyrénées, p.47-64.

BON F., 2004 - Les industries lithiques de la partie Nord du site (abri Dubalen, Chantier 5 – Ouest, S9 et GG2). Bilan sur le produit des fouilles 1999-2004, *in :* Henry-Gambier D. dir. et al., *rapport de fouilles programmées, campagne 2004*, ex. multigraph.

BON F., GAMBIER D., FERRIER C., et GARDERE Ph., 1998 – Gisement de Brassempouy (Landes) : les recherches de 1995 à 1997, bilan et perspectives, *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, n° 449, 2ème trimestre, p. 203-222.

BON F., POTIN Y., HENRY-GAMBIER D., 2007 – Pré-Histoires parallèles. Henri Delporte, Edouard Piette et les grottes de Brassempouy, in DESBROSSE R. et THEVENIN A. dir., *Arts et cultures de la préhistoire. Hommages à Henri Delporte,* Paris, édition du comité des travaux historiques et scientifiques, Documents préhistoriques, 24, p. 185-196.

BORDES F., 1965 – A propos de typologie, *L'Anthropologie*, Tome 69, p. 369-377.

BORDES F., 1968 – La question périgordienne, *in : La Préhistoire : problèmes et tendances*, Editions du CNRS, p. 59-70, 3 fig.

BOSINSKI G., 1990 – *Homo Sapiens. L'histoire des chasseurs du Paléolithique supérieur en Europe (40 000 – 10 000 avant J.-C.)*, Paris, éditions Errance, 281 p.

BOUCHER H. du, 1877 – Les Aquenses primitifs ou Dax avant l'Histoire, *Bulletin de la Société de Borda*, p. 273-288 et 423-437.

BOUCHER H. du, 1878 – Quelques nouvelles trouvailles préhistoriques landaises, *Bulletin de la Société de Borda*, p. 56-61.

BOUCHER H. du, 1879 – Matériaux pour un catalogue des stations préhistoriques landaises, *Bulletin de la Société de Borda*, p. 307-317, *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*, volume 14, série n°2, tome X, p. 258-270.

BOUCHUD J., 1951 – Etude paléontologique de la faune d'Isturitz, *Mammalia*, Tome 15, p. 184-203.

BOUCHUD J., 1952 – Les oiseaux d'Isturitz, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, Tome 49, p. 450-459.

BOUCHUD J., 1958 – La faune de la grotte de Gargas, *Bulletin de la Société méridionale de Spéléologie et de Préhistoire*, tome V, 1954-1955, p. 383-390 (extrait du *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de Toulouse*, 93).

BOURDIEU P., 1998 – *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, 142 p.

BOUYSSONIE J., 1939 – La grotte de Tarté, *in : Mélanges de Préhistoire et d'Anthropologie offerts au Professeur Comte H. Bégouën*, Toulouse, Édition du Muséum, Toulouse, p. 179-194, 9 fig.

BOUYSSONIE J., 1948 – Le gisement aurignacien et périgordien des Vachons (Charente), *L'Anthropologie*, Tome 52, p. 1-42, 15 fig.

BOUYSSONIE J. et SONNEVILLE-BORDES D., 1956 – L'abri n°2 des Vachons, gisement aurignacien et périgordien, commune de Voulgézac (Charente), *Congrès Préhistorique de France*, p. 1-39.

BREUIL H., 1906 – Les gisements présolutréens du type d'Aurignac. Coup d'œil sur le plus ancien âge du renne, *Congrès International Anthropologie Archéologie Préhistoire*, 13° session, Monaco, tome I, p. 323.

BREUIL H., 1912 – *Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification*, Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistoriques, Compte Rendu de la XIV° session, Genève, 2ème édition en 1937, 78 p.

BREUIL H., 1924 – Notes de voyage paléolithique en Europe centrale II. Les industries paléolithiques du Loess de Moravie et Bohême, *L'Anthropologie*, tome XXXIV, p. 515-552.

BREUIL H., 1953 – Gravures sur schiste périgordiennnes de la caverne de Gargas, In : *Mélanges Hamal Nandrin, Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire* 64, p. 42-50.

BREUIL H. et CHEYNIER A., 1958 – Les fouilles de Breuil et Cartailhac dans la grotte de Gargas en 1911 et 1913, *Bulletin de la Société méridionale de Spéléologie et de Préhistoire*, tome V, 1954-1955, p. 341-382 (extrait du *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de Toulouse*, 93).

BREUIL H. et CHEYNIER A., 1963 – *La caverne de Pair-Non-Pair, Gironde. Fouilles de François Daleau*, Documents d'Aquitaine (II), Publication de la Société archéologique de Bordeaux, 213 p.

BRICKER H. M. (dir.), 1995 - *Le Paléolithique supérieur de l'Abri Pataud (Dordogne) : les fouilles de H. L. Movius Jr. ; suivi d'un inventaire analytique des sites aurignaciens et périgordiens de Dordogne*. Paris : Maison des sciences de l'Homme, DAF, n° 50, 328 p.

BRÜHL E., 2005 – The Bone, antler and ivory tools, *in* : SVOBODA J.A. dir., 2005 – *Pavlov I Southeast : a window into the Gravettian lifestyles*, Brno, Academy of Sciences of the Czeh Republic, Institute of Archaeology at Brno, The Dolní Věstonice studies, vol. 14, p. 252-293.

BUISSON D., 1990 – Les flûtes paléolithiques d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 87, 11-12, p. 420-433.

BUISSON D. *et al.*, 1995 – Recherches sur les Habitats du Paléolithiques supérieur des grottes de Brassempouy (Landes), Campagne de fouilles de juillet-Août 1995, ex. multigraph. p. 3-7.

BUISSON D., 1996 – Brassempouy : présentation du site et problèmes posés par les fouilles récentes, *in :* DELPORTE H. et CLOTTES J., (dir.), *Pyrénées Préhistoriques – Arts et Sociétés*, actes du 118e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 1993, Editions du CTHS, p. 423-437.

CARTAILHAC E., 1912 – *Les grottes de Grimaldi. Tome II, fascicule II, Géologie et Paléontologie*, Monaco, Imprimerie de Monaco.

CASTAÑOS P., 1983 – Estudio de los macromamíferos del yacimiento prehistórico de Bolinkoba (Abadiano-Viscaya), *Kobie*, 13, Bilbao, p. 261-298.

CAUVIN J., 1994 – *Naissance des divinités. Naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, CNRS Éditions, 304 p.

CAUWE N., MEDVEDEV G., LIPNINA E., CLAES L., COUPE D., MODRIE S., MUXHARRAMOV S., OSADTSHY S., PETITT P., REBRIKOV P., ROGOVSKOÏ E., SULERJITSKY L., VOROBEVA G., XHENZIXHENOVA D., 1996 - Mal'ta en Sibérie : Présentation du programme de recherche des Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles et de l'Université de l'Etat à Irkoutsk, *Anthropologie et préhistoire*, Bruxelles, Société royale belge d'anthropologie et de préhistoire, vol. 107, p. 109-130.

CHAUCHAT C., 1973 – La grotte Lezia à Sare, *Bulletin du Musée Basque*, p. 155-166.

CHEYNIER , 1949 – *Badegoule. Station solutréenne et proto-magdalénienne*, Archives de l'institut de Paléontologie humaine, mémoire 23, Paris, Masson et C^{ie} éditeurs, 230 p.

CHEYNIER A., 1960 – Place pour le Gravettien, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, Tome 57, p. 390-412.

CHEYNIER A., 1962 – *Le Cirque de la Patrie à Nemours (Seine-et-Marne)*, Mémoires de la SPF, tome 6, 195 p.

CHEYNIER A., 1965 – *Comment vivait l'homme des cavernes à l'âge du renne*, Paris, Ed. du Scorpion, 227 p., 27 fig.

CHOLLOT M., 1964 – *Musée des Antiquités Nationales. Collection Piette. Art mobilier préhistorique*, Paris, Ed. des Musées Nationaux, 479 p.

CHRISTENSEN M., 1999 – *Technologie de l'ivoire au Paléolithique supérieur. Caractérisation physico-chimique du matériau et analyse fonctionnelle des outils de transformation*. Oxford, British Archaeological Reports, International Series, S751.

CLASTRES P., 1974 – *La société contre l'état. Recherches d'Anthropologie politique*, Paris, Les Editions de Minuit, 186 p.

CLASTRES P., 1980a – *Recherches d'Anthropologie politique*, Paris, Editions du Seuil, 248 p.

CLASTRES P., 1980b – Archéologie de la violence : la guerre dans les sociétés primitives, dans : CLASTRES P., 1980 – *Recherches d'Anthropologie politique*, Paris, Editions du Seuil, p. 171-207.

CLOTTES J. et BÉGOUËN R., 1985 – *La grotte d'Enlène à Montesquieu-Avantès (Ariège)*, Rapport de fouille programmée, Service régional de l'Archéologie de Midi-Pyrénées, 14 p., 15 fig. et ph.

CLOTTES J. et BÉGOUËN R., 1986 – *La grotte d'Enlène à Montesquieu-Avantès (Ariège)*, Rapport de fouille programmée, Service régional de l'Archéologie de Midi-Pyrénées, 9 p., 8 fig. et ph.

CLOTTES J. et BÉGOUËN R., 1989 – *La grotte d'Enlène à Montesquieu-Avantès (Ariège)*, Rapport de fouille programmée, Service régional de l'Archéologie de Midi-Pyrénées, 29 p.

CLOTTES J., COURTIN J., VANRELL L., 2005 – *Cosquer redécouvert*, Paris, Éditions du Seuil, 255 p.

CLOTTES J., VALLADAS H., CACHIER H., ARNOLD M., 1992 – Des dates pour Niaux et Gargas, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 89, n° 9, p. 270-274.

COIFFARD J., 1914 – Station des Vachons, commune de Voulgézac (Charente), *Comptes Rendus de l'Association française pour l'avancement des sciences*, Congrès du Havre, p. 623-627.

COIFFARD J., 1922 – Station des Vachons, abri 2, *Comptes Rendus de l'Association française pour l'avancement des sciences*, Congrès de Montpellier, p. 493-495.

COIFFARD J., 1937 – L'Aurignacien en Charente, (…, station des Vachons…), *Bulletins et mémoires de la Société Archéologique et Historique de la Charente*, p. 113-128.

COLLECTIF, 1990 – *Peintres d'un monde disparu : la préhistoire vue par les artistes de la fin du XIX*^{ème} *siècle à nos jours*, catalogue de l'exposition présentée au musée départemental de préhistoire de Solutré, 22 juin – 1er octobre 1990, Solutré : Musée départemental, 135 p.

COLLECTIF, 2004 – *Le Musée des Antiquités nationales. Saint-Germain-en-Laye*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 127 p.

COMBIER J., 2003 – Pointes à cran du Sud-Est de la France (du Gravettien au Magdalénien final), *Préhistoire du Sud-Ouest*, supplément n° 6, p. 129-143.

CONKEY M., 1988 – Les sites d'agrégation et la représentation de l'art mobilier, ou : y a-t-il des sites d'agrégation magdaléniens ?, *in : Le peuplement magdalénien. Paléogéographie physique et humaine*, colloque de Chancelade 10-15 octobre 1988, Paris, éditions du C.T.H.S., p. 19-25.

COUSTÉ R. et KRTOLITZA K., 1965 – L'Abri Lespaux (commune de Saint-Quentin-de-Baron) et la question du Périgordien en Gironde, *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, Tome 33, n° 116 : 2° trimestre 1965, p. 47-54.

CURTIS E.S., 2005 – *Les Indiens d'Amérique du Nord*, Köln, Taschen, 576 p.

DAGUIN F., 1948 – *L'Aquitaine occidentale*, Géologie régionale de la France vol. 5, dir. Albert F. de Lapparent, Actualités scientifiques et industrielles 1050, Hermann & Cie, Paris, 232 p.

DAVID N.C., 1966 – Perigordian Vc régional facies : an attempt to define Upper Palaeolithic ethnic groups, *In : VII° Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques*, Prague 1966, vol. 1, p. 323-327.

DAVID N.C., 1973 – On upper palaeolithic society, ecology, and technological change: the Noaillien case, *in : The Explanation of Culture Change. Models in Prehistory*, éd. Colin Renfrew, London, Duckworth, p. 277-304.

DAVID N.C., 1985 – *Excavations of the abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne): The Noaillien (level 4) assemblages and the Noaillien culture in Western Europe*, Peabody Museum, Harvard University, 355 p., 69 fig., 88 tabl. (American School of Prehistoric Research, bull. n°37).

DAVID P., 1930 – Station des Vachons, commune de Voulgézac (Charente). Fouilles de 1922, 1923, 1924. Abri-de-l'œil de Bœuf, *Procès-verbaux de la Société Linnéenne de Bordeaux* (séance du 22 janvier 1930), 7 p., 4 fig.

DARTIGUEPEYROU S., 1995 - *L'industrie lithique gravettienne du chantier I à Brassempouy. Approche technologique*, mémoire de Maîtrise présenté à l'Université de Paris I - Panthéon Sorbonne, 99 p., 14 annexes.

DARTIGUEPEYROU S., 1998 – Approche technologique de l'industrie gravettienne du Chantier I (CH1), *in :* GAMBIER D., BON F., GARDÈRE Ph. (1998) – *Brassempouy (Landes). Rapport intermédiaire de fouilles programmées. Campagne 1998 (2ème année)*, p. 117-126.

DELPORTE H., 1967 – Brassempouy : ses industries d'après la collection Piette (Musée des Antiquités Nationales), *Zephyrus*, tome XVIII, p. 5-41.

DELPORTE H., 1968 – L'Abri du Facteur à Tursac (Dordogne), *Gallia Préhistoire*, tome XI, p. 1-145.

DELPORTE H., 1980 – *Brassempouy, station préhistorique : il y a 20 000 ans*, l'art, éd. Association culturelle de Contis, 75 p.

DELPORTE H., 1981 – La collection Saint-Périer et le Paléolithique d'Isturitz : une acquisition prestigieuse, *Antiquités nationales*, 1980-1881, 12-13, p. 20-26, 7 fig.

DELPORTE H., 1983 – *L'organisation du Périgordien supérieur en France et ses rapports avec le Périgordien d'Europe occidentale*. Etudes et recherches Archéologiques de l'Université de Liège, ERAUL n°13, p. 83-106.

DELPORTE H., 1985 – Fouilles de Brassempouy en 1982, 1983 et 1984, *Bulletin de la Société de Borda*, n° 399, p. 475-489.

DELPORTE H., 1986 – Informations archéologiques : Brassempouy – Grotte du Pape, *Gallia Préhistoire*, tome 29, fascicule 2, p. 244-245.

DELPORTE H., 1987a – *Edouard Piette. Histoire de l'Art primitif. Précédé de Piette, pionnier de la Préhistoire*, Paris, Picard, 276 p.

DELPORTE H., 1987b – Brassempouy. Grotte du Pape et grotte des Hyènes, Gallia informations, p. 125-127.

DELPORTE H., 1990 – Une station « retrouvée », Brassempouy, *Revue archéologique de l'Ouest*, supplément n° 2, p. 67-73.

DELPORTE H., 1991a – La séquence aurignacienne et périgordienne sur la base de travaux récents réalisés en Périgord, *Bulletin de la société Préhistorique Française*, Tome 88, n°8, pp. 243-254.

DELPORTE H., 1991b – Informations archéologiques : Brassempouy – Grotte des Hyènes et grotte du Pape, *Gallia* informations – *Préhistoire et Histoire*, tome 1, p. 78-79.

DELPORTE H., 1993a – *L'image de la Femme dans l'Art Préhistorique* (2e édition), Paris, Picard, 287 p.

DELPORTE H., 1993b – Gravettian female figurine : a regional survey, *In Before Lascaux : The complex record of the early Upper Paleolithic*, ed. H. Knecht, A Pike-Tay, and R. White. Boca Raton, CRC Press, p. 243-257.

DELPORTE H. *et al.* dir., 1993 – *Brassempouy : les fouilles de 1991 à 1993*, rapport de fouilles programmées, ex. multigraph., p. 7-16.

DELPORTE H., 1996 – Brassempouy : Histoire d'un gisement, *in :* DELPORTE H. et CLOTTES J., (dir.), *Pyrénées Préhistoriques – Arts et Sociétés*, actes du 118e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 1993, Editions du CTHS, p. 415-421.

DEMORGON J., 2004 – *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, 3° édition revue et augmentée, Paris, Economica, 336 p.

DEREV'ANKO A.P. et al. Ed., 1998 – *The Paleolithic of Siberia : new discoveries and interpretations*, Urbana, University of Illinois Press, 406 p.

DJINDJIAN F., KOSLOWSKI J., OTTE M., 1999 – *Le paléolithique supérieur en Europe*, Paris, Armand Colin, 474 p.

DUBALEN P-E., 1881 – Les abris sous roche de Brassempouy (Chalosse-Landes), *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 2e série, tome XII, n° 6-7, p. 284-287, 1 pl.

EFIMENKO P.P., 1958 – *Kostenki I*. Moscou (en russe).

ENDICOTT K.L., 1999 – Gender relations in hunter-gatherer societies, *in* LEE R.B., DALY R., 1999 – *The Cambridge encyclopedia of Hunters and gatherers*, Cambridge, Cambridge university press, p. 411-418.

ESPARZA SAN JUAN X., 1990 – *El Paleolítico superior de la cueva de Isturitz en la Baja Navarra (Francia)*, Tésis Doctoral inédita, UNED, Madrid, 1088 p.

ESPARZA SAN JUAN X., 1995 – *La cueva de Isturitz. Su yacimiento y sus relaciones con la cornisa cantábrica durante el Paleolítico superior*, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, 307 p., 92 fig., 12 tabl. (Aula Abierta, 82).

ESPARZA SAN JUAN X., MÚJIKA ALUSTIZA J.A., 1996a – El Perigordiense superior en el Pais Vasco, *in :* DELPORTE H. et CLOTTES J., (dir.), *Pyrénées Préhistoriques – Arts et Sociétés*, actes du 118e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 1993, Editions du CTHS, p. 61-71, 1 fig.

ESPARZA SAN JUAN X., MÚJIKA ALUSTIZA J.A., 1996b – La cueva de Isturitz en el Pirineo occidental, *in :* DELPORTE H. et CLOTTES J., (dir.), *Pyrénées Préhistoriques – Arts et Sociétés*, actes du 118e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 1993, Editions du CTHS, p. 73-86, 4 fig.

FELGENHAUER F., 1956-1959 – *Willendorf in der Wachau*, Mitteilungen Der Prähistorischen Kommission, t. VIII et IX, 1956-1959, 3 vol., 219 p., 79 pl., 124 fig.

FISHER A., VEMMING H. P., RASMUSSEN P., 1984 – Macro and microwear traces on lithic projectile points: experimental results and prehistoric examples, *Journal of Danish Archeology*, t. 3, p. 19-46.

FONTAINE A., 2000 – Étude d'une ancienne collection du Gravettien, Site des Vachons (Voulgezac, Charente), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 97, n° 2, p. 191-198.

FOUCHER P., 2004 – *Les industries lithiques du complexe gravettien-Solutréen dans les Pyrénées. Techno-typologie et circulation des matières siliceuses de part et d'autre de l'axe Pyrénées-Cantabres*, Thèse de doctorat de l'université de Toulouse-Le Mirail, 2 tomes, 334 p., 245 fig.

FOUCHER P., SAN JUAN C., MARTIN H., 1999 - Le site gravettien de la Carane-3, Foix, Ariège, *Bulletin de la Société Préhistorique Ariège-Pyrénées*, tome LIV, pp. 15-42, 16 fig.

FOUCHER P., SAN JUAN C., VALLADAS H., CLOTTES J., BÉGOUËN R., GIRAUD J.P., 2001 – De nouvelles dates 14C pour le Gravettien des Pyrénées centrales, *Bulletin de la Société Préhistorique Ariège-Pyrénées*, 56, p. 35-44.

FOUCHER P., SAN JUAN-FOUCHER C., RUMEAU Y., 2007 – *La grotte de Gargas. Un siècle de découvertes*, Édition Communauté de communes du canton de Saint-Laurent-de-Neste, 128 p.

FREEMAN D., 1983 – *Margaret Mead and Samoa. The making and unmaking of an anthropological myth*, Canberra, Australian national university press, 379 p.

FRIEDL E., 1967 – The Position of Women : Appearance and Reality, *Anthropological Quarterly*, 40 (3), p. 97-108.

GAMBIER D., 1990-1991 – Les vestiges humains du gisement d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques). Etude anthropologique et analyse des traces d'action humaine intentionnelle, *Antiquités Nationales*, 22/23, p. 9-26.

GAMBIER D., BON F., GARDÈRE Ph., 1998 – *Brassempouy (Landes). Rapport intermédiaire de fouilles programmée. Campagne 1998 (2ème année)*. Tome I, 155 p., Tome II, 74 fig.

GARRIGOU F., CHASTEIGNER A. de, 1870 – Contemporanéité de l'Homme avec le Grand Ours des cavernes et le Renne dans la caverne de Gargas, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* 71, p. 288-289.

GARROD D., 1938 – The Upper paleolithic in the light of recent discovery, *Proceedings of the Prehistoric Society*, tome 4, p. 1-26.

GENESTE J.M. et MAURY S., 1997 – Contribution of multidisciplinary experimentation to the study of Upper Paleolithic projectile points, *In* : Knecht H. (dir.) - *Projectile technology*. New York, Plenum press (Interdisciplinary contributions to archaeology), p. 165-189.

GENESTE J.M. et PLISSON H., 1989 - Analyse technologique des pointes à cran solutréennes du Placard (Charente), du Fourneau du diable, du Pech de la Boissière et de Combe Saunière (Dordogne) *Paleo* n° 1, p. 65-106.

GIMBUTAS M., 2006 – *Le langage de la déesse*, Paris, Des femmes – Antoine Fouque, 419 p.

GONZÁLEZ ECHERGARAY J., FREEMAN L.G. (dir.), 1971 – *Cueva Morín. Excavaciones 1966-1968*, Santander, 451 p. 174 fig., 7 pl. ph. (Publicaciones del Patronato de las cuevas prehistóricas de la Provincia de Santander, n°6).

GOUTAS N., 2004a – *Caractérisation et évolution du Gravettien en France par l'approche techno-économique des industries en matière dure animale*, Thèse de doctorat, Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, 680 p.

GOUTAS N., 2004b – Fiche 5 : Exploitation des matières dures animales au Gravettien, In D. Ramseyer (dir.), *L'industrie de l'os préhistorique. Cahier XI : « Matières premières et techniques »*, Paris, S.P.F., p. 53-74.

GOUTAS N., SIMONET A., 2008 à paraître - Le secteur GG2 de la grotte du Pape à Brassempouy (Landes) : un dépôt intentionnel d'armes gravettiennes ?, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, …

GROENEN M., 1987 – *Les représentations des mains négatives dans les grottes de Gargas et de Tibiran (Hautes-Pyrénées). Approche méthodologique*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licencié en Histoire de l'Art et Archéologie, Université libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, 2 vol., 214 p., LX pl., 6 tabl.

GVOZDOVER M., 1995 – *Art of the Mammoth Hunters : The Finds from Avdeevo*, Oxford, Oxbow books, 186 p.

HEINZELIN de BRAUCOURT J. de, 1962 – *Manuel de typologie des industries lithiques*, Bruxelles, 74 p., 50 pl.

HENRY-GAMBIER D., avec la collaboration de COURTY M.-A., CRUBÉZY É, KERVAZO B., 2001 – *La sépulture des enfants de Grimaldi (Baoussé-Roussé, Italie). Anthropologie et Palethnologie funéraire des populations de la fin du Paléolithique supérieur*, Paris, CTHS.

HENRY-GAMBIER D., BON F., GARDERE Ph., LETOURNEUX C., MENSAN R., POTIN Y., 2004 – Nouvelle données sur la séquence culturelle du site de Brassempouy (Landes) : Fouille 1997-2002, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Tome 23, p. 145-156.

HÉRITIER F., 1996 – *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Paris, O. Jacob, 332 p.

HURTIG M.C., KAIL M., ROUCH H. dir., 2002 – *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes. Actes du colloque du CNRS*, Paris, CNRS éditions, 286 p.

HURTIG M.C., PICHEVIN M.F., 2002 – Catégorisation de sexe et perception d'autrui, *dans* : HURTIG M.C., KAIL M., ROUCH H. dir., 2002 – *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes. Actes du colloque du CNRS*, Paris, CNRS éditions, p. 169-180.

IDARRAGA R., 1990 – El complejo Auriñaco-Perigordiense en el País Vasco, *Munibe*, 42, p. 23-32.

IGNASSE G. et WELZER-LANG D. dir., 2003 – *Genres et sexualités*, Paris, l'Harmattan, 246 p.

KANDEL D., 1995 – Objets d'ivoire du Musée des Antiquités Nationales, *in* J. Hahn, M. Menu, Y. Taborin, P. Walter, F. Widemann (éds.) – *Le travail et l'usage de l'ivoire au Paléolithique supérieur, actes de la table ronde de Ravello, Rome, 29-31 mai 1992*, p. 95-102.

KLARIC L., 2003 – *L'unité technique des industries à burins du raysse dans leur contexte diachronique. Réflexions sur la diversité culturelle au gravettien à partir des données de la Picardie, d'Arcy-sur-Cure, de Brassempouy et du Cirque de la Patrie*, Thèse de doctorat, Université de Paris I – Panthéon-Sorbonne, 426 p.

KLEIN L.F., ACKERMAN L.A. ed., 1995 – *Women and power in native North America*, Norman, University of Oklahoma Press, 294 p.

KLIMA B., 1962 – The first ground-plan of an upper Paleolithic loess settlement in middle Europe and its meanings. *In Braidwood R. J. & Willey G. R. (eds) op. cit.*, p. 193-210.

KLIMA B., 1963 – *Dolni Vestonice*, Academia, Praha, 428 p.

KLIMA B., 1977 – *Predmosti, ein Mammutjägerplatz in Mähren*, Brno : Archeologiky ustav Sav Brnë, 215 p + 210 planches.

KNECHT H., 1997 – Projectile points of bone, antler, and stone. Experimental explorations of manufacture and use. *In* : Knecht H. (dir.) - *Projectile technology*. New York, Plenum press (Interdisciplinary contributions to archaeology), p. 191-212..

KOZLOWSKI J. K. et LENOIR M., 1988 – *Analyse des pointes à dos des gisements périgordiens de l'Aquitaine*, Uniwersytet Jagiellonski, Cracovie.

KRTOLITZA Y. et LENOIR M., 1998 – Un gisement du Gravettien à burins de Noailles en Gironde : l'abri Lespaux à Saint Quentin de Baron, *Revue archéologique de Bordeaux*, n° 89, p. 47-68.

LACARRIERE J., 2008 – *Etude archeozoologique des occupations gravettiennes d'Isturitz (St-Martin de l'Arberoue, Pyrénées-Atlantiques)*, Mémoire de Master 2, Université de Toulouse II-Le Mirail, 64 p.

LACORRE F., 1960 – *La Gravette, le Gravétien et le Bayacien*. Laval, imp. Barnéoud, 360 p.

LALANNE G. et BOUYSSONIE J., 1946 – Le gisement paléolithique de Laussel, fouilles du Docteur Lalanne, *L'Anthropologie*, L, p. 1-164, 123 fig.

LAPEYRE M. et NOUEL A., 1934 – La grotte des Fours à Castelnaud (Dordogne), *Congrès Préhistorique de France*, Périgueux, p. 471-477, 2 fig.

LAPLACE G., 1966b – Les niveaux castelperroniens, proto-aurignaciens et aurignaciens de la grotte Gatzarria à Suhare en pays Basque (fouilles 1961-1963), *Quartär* 17, p. 117-140.

DE LAPORTERIE J., 1894 – Un mot sur les ivoires sculptés de la grotte du Pape à Brassempouy (Landes), *Bulletin de la Société de Borda*, 2° trimestre, p. 153-155.

DE LAPORTERIE J., 1895 – La couche éburnéenne de la grotte du Pape, à Brassempouy (Landes), *Bulletin de la Société de Borda,* p. 3-7.

LEROI-GOURHAN A., 1958 – La symbolique des grands signes dans l'art pariétal, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, LV, n° 7-8, p. 384-398, 7 fig.

LEROI-GOURHAN A., 1964 – *Le geste et la parole. Tome II : La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 285 p.

LEROI-GOURHAN A., 1967 – Les mains de Gargas. Essai pour une étude d'ensemble, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 64, p. 107-122.

LEROI-GOURHAN A., 1970 – Observations technologiques sur le rythme statuaire, *in Échanges et communications. Mélanges offerts à C. Lévi-Strauss*, La Haye, Mouton, 1970, p. 658-676, 19 fig.

LÉVI-STRAUSS C., 1947 – *Les Structures élémentaires de la Parenté*, Berlin ; New-York : Mouton de Gruyter, rééd. 2002, 591 p.

LIVACHE M., 1976 – Les civilisations du Paléolithique supérieur en Haute Provence et dans le Vaucluse, *in* : LUMLEY H. de dir., *Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France*, Tome II, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, p. 1157-1163.

LORBLANCHET M., 1984 – Grotte de Pech-Merle, dans : LEROI-GOURHAN A. dir., *L'Art des cavernes : atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris, Imprimerie nationale, p. 467-474.

LORIANA Marquis de, 1941 – La cueva de Bolinkoba, Ministerio de Cultura, Madrid (Excavaciones Arqueológicas en España, n° 45).

MacDONALD D. H., HEWLETT B. S., 1999 – Reproductive interests and forager mobility, *Current Anthropology*, 40, p. 501-523.

MARGERAND I., 1996 – Quelque deux cents burins de Noailles de la grotte de Gargas (Haute-Pyrénées), *in* : DELPORTE H. et CLOTTES J. (dir.), *Pyrénées préhistoriques – Arts et sociétés*, Actes du 118è congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Pau 1993, Paris, Éditions du C.T.H.S., p. 87-102, 13 tabl., 1 fig.

MARGERAND I. et DESBROSSE R., 1993 – L'industrie lithique de la grotte de Gargas (Hautes-Pyrénées), in : *Actes du Congrès U.I.S.P.P. de Bratislava*, 1991, p. 291-308.

MASCARAUX F., 1890 – Station humaine et gisement de silex taillés à Montaut (Landes), *Bulletin de la Société de Borda*, 15° année, p. 225-227, 1 pl.

MASCARAUX F., 1912 – Les silex de Montaut (Landes), *Revue anthropologique*, vol. 22, n° 4, p. 156-164.

MAUREILLE B., 2004 – *Les premières sépultures*, Paris, Le Pommier / Cité des sciences et de l'industrie, collection « Les origines de la culture », 125 p.

McCOLLOUGH M.C., 1971 – *Perigordian facies in the Upper Palaeolithic of Cantabria*, Ph. D. Thesis, University of Pennsylvania, Michigan, 547 p.

MEAD M., 1963 - *Mœurs et sexualité en Océanie*, Collection terre Humaine, Paris, Plon, 526 p.

MELLAART J., 1971 – *Çatal Hüyük, une des premières cités du monde*, Paris, Tallandier, 232 p.

MERLET J.-C., 1990 – Brassempouy : la collection De Laporterie au Musée de Dax, *Bulletin de la société Préhistorique Française*, Tome 87, p. 201-205.

MONMEJEAN E., BORDES F., SONNEVILLE-BORDES D. de, 1964 – Le périgordien supérieur à burins de Noailles du Roc-de-Gavaudun (Lot-et-Garonne), *L'Anthropologie*, Tome 68, 3-4, p. 253-316, 33 fig., 4 tabl.

MORIN H., 2006 – Les peintres rupestres n'étaient pas toujours des hommes, *Le Monde*, Mercredi 11 janvier 2006.

MORTILLET G. de, 1869 – Essai d'une classification des cavernes et des stations sous abri, fondée sur les produits de l'industrie humaine, *in* : *Matériaux*, 2ème série, V, p. 172-179, fig. 11-20.

MORTILLET G. de, 1872 – Classification des diverses périodes de l'Age de la Pierre, *in* : *C.I.A.A.P.*, 6ème session, Bruxelles, p. 432-459.

MOURE A., GONZÁLEZ MORALES M.R., 1992 – Datation ^{14}C d'une zone décorée de la grotte Fuente del Salín en Espagne, *International Newsletter on Rock Art*, 3, p. 1-2.

MOURE A., GONZÁLEZ MORALES M.R., 2000 – Excavaciones y documentación del arte rupestre de la cueva de la Fuente del Salín (Muñorrodero, Valde San Vicente), *in* : ONTAÑÓN PEREDO R., (coord.) – *Actuaciones arqueológicas en Cantabria 1984-1999*, Consejería de Cultura, Turismo y Deporte del Gobierno de Cantabria, p. 149-150.

MOURE A., GONZÁLEZ MORALES M.R., GONZÁLEZ SAINZ C., 1985 – Las pinturas paleolíticas de la cueva de la Fuente del Salín (Muñorrodero, Cantabria), *Ars Praehistorica*, 1984-1985, III/IV, p. 13-23.

MOVIUS H.L., 1973 – Quelques commentaires supplémentaires sur les sagaies d'Isturitz : données de l'abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, C.R.S.M., Tome 70, p. 85-89.

MOVIUS H.L. Jr., DAVID N., BRICKER H.M. & CLAY R.B., 1968 – The analysis of certain major classes of upper Palaeolithic tools. *American School of Prehistoric Research*, Bulletin n° 26. Peabody Museum, Harvard University.

MOVIUS H. et VALLOIS H.V., 1959 – Crâne proto-magdalénien et Vénus du Périgordien final trouvés dans l'abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *L'Anthropologie*, 63, p. 213-232, 3 fig.

NESPOULET R., 1996 – *Le Périgordien VI de l'abri Pataud, les Eyzies-de-Tayac, Dordogne. Etude technologique et typologique de l'industrie lithique de la couche 3*, Thèse de doctorat du Museum National d'Histoire Naturelle, 260 p.

NORMAND C., 1986 – Inventaire des gîtes à silex de la Chalosse, *in* R. Arambourou, L.-G. Strauss, Ch. Normand – Recherches de Préhistoire dans les Landes en 1985, *Bulletin de la Société de Borda*, n° 402, 2° trimestre, p. 133-140.

NORMAND C., 1987 – Le gisement paléolithique de plein air du Vignès à Tercis (Landes), *Bulletin de la Société d'Anthropologie du Sud-Ouest*, tome XXII, n°2, p. 71-80.

NORMAND C., 1993 – Un atelier de taille de pièces à dos à Tercis (Landes), *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 1992/1993, tome 12, p. 27-51, 6 fig.

NORMAND C., 2002a – Les ressources en matières premières siliceuses dans la basse vallée de l'Adour et de ses affluents. Quelques données sur leur utilisation au paléolithique supérieur. In : Cazals N. (dir.) *comportements techniques et économiques des sociétés du Paléolithique supérieur dans le contexte pyrénéen*. Projet Collectif de recherche, p.26-47.

NORMAND C., 2002b – *Isturitz (Salle de Saint-Martin)*. Rapport de fouilles programmées 2000-2002 et projet de recherche 2003-2005, non publié, déposé au SRA Aquitaine, 115 p., 24 fig., 29 tab., 22 phot., 9 études compl.

NORMAND C., 2005 – *Isturitz*, Rapport de fouille programmée, Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine.

ODELL G.H. et COWAN F., 1986 – Experiments with spears and arrows on animal targets, *Journal of Field Archaeology*, t. 13, p. 197-212.

O'FARRELL M., 1996 - *approche technologique et fonctionnelle des pointes de la gravette : une analyse archéologique et expérimentale appliquée à la collection de Corbiac*, Mémoire du DEA d'anthropologie option préhistoire, Université de Bordeaux I, 97p.

O'FARRELL M., 2000 – Les pointes de La Gravette de Corbiac (Dordogne) et considérations sur la chasse au Paléolithique supérieur ancien, *Approches fonctionnelles en Préhistoire*, XXVe Congrès Préhistorique de France, Nanterre 24-26 novembre 2000, p. 121-138.

ONORATINI G., 1978 – Un nouveau type de pointe à cran : La pointe de la Bouverie dans le complexe général des pointes à cran, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, Tome 75, p. 522-542.

ONORATINI G., 1982 – *Préhistoire, Climats, Sédiments du Würm III à l'Holocène dans le Sud-Est de la France*, Thèse de doctorat ès Sciences, Aix-Marseille III, CNRS E.R. n°46, tome 1 : texte, 384 p. ; tome 2 : atlas, 401 p.(mémoire n°1).

ONORATINI G., DA SILVA J., 1978 – La grotte des Enfants à Grimaldi, les foyers supérieurs, in *Bulletin du Musée d'Anthropologie et de Préhistoire de Monaco*, 22, p. 31-71.

OTTE M., 1979 – *Le Paléolithique Supérieur Ancien en Belgique*. Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 684 p.

OTTE M., 1981 – *Le gravettien en Europe centrale*, Éd. De Tempel Brugge, 2 vol., 504 p., 251 fig. (Dissertationes Archaelogicae Gandenses vol. XX).

OTTE M., 1985 – Le Gravettien en Europe, *L'Anthropologie*, tome 89, n° 4, p. 479-503.

OTTE M., 1993 – *Préhistoire des religions*, Paris, Masson, 140 p.

OTTE M., 1995 – Valeur symbolique de la représentation humaine : le cas féminin, *in* : DELPORTE H. dir., *La Dame de brassempouy*. *Actes du colloque de Brassempouy, juillet 1994*. liège, université de liège, E.R.A.U.L 74, p. 195-214.

OTTE M., 2003 – La symbolique en technologie. *In : Ts. Tsonev and E. Montagnari Kokelj (eds.) The Humanized Mineral World : Towards social and symbolic evaluation of prehistoric technologies in South Eastern Europe*. Proceedings of the ESF workshop, Sofia - 3-6 September 2003. ERAUL 103, 2003, p. 25-32.

OTTE M., **NOIRET P.**, 2003 – L'Europe gravettienne, *in* : DESBROSSE R. et THÉVENIN A. (dir.) - *Préhistoire de l'Europe des origines à l'âge du Bronze*, Actes du 125e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Lille 2000, Paris, Éd. du CTHS, p. 227-239, 4 fig.

OTTE M., NOIRET P., 2004 – Évolution du Gravettien au Moyen Danube, dans : SVOBODA J. A. et SEDLÁČKOVÁ L. éd., 2004 – *The Gravettian along the Danube*, Proceeding of the Mikulov Conference, 20-21 November 2002, Institute of Archeology, AS CR, Brno, p. 8-32.

PALMA DI CESNOLA A., 1975 – Il Gravettiano della Grotta Paglicci nel Gargano. I. L'industria litica e la cronologia assoluta, in *Rivista di Scienze Preistoriche*, XXX, 1-2, p. 3-178.

PALMA DI CESNOLA A., 2001 – *Le Paléolithique supérieur en Italie*, Collection L'Homme des origines. Série Préhistoire d'Europe, Grenoble, Millon, 482 p.

PASSEMARD E., 1912 – Exploration des grottes de Sare (Basses-Pyrénées), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome IX, p. 215-216.

PASSEMARD E., 1913 – Fouilles à Isturitz (Basses-Pyrénées), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, Tome 10, p. 647-649.

PASSEMARD E., 1922 – La caverne d'Isturitz, *Revue Arch*éologique, Tome 15, p. 1-45.

PASSEMARD E., 1924 – *Les stations du Pays Basque et leurs relations avec les terrasses d'alluvions*, Ed. L. Bodiou, Bayonne, 217 p.

PASSEMARD E., 1944 – *La caverne d'Isturitz en Pays Basque*, Préhistoire, tome 9, Paris, Presses Universitaires de France, 95 p., 63 fig., 64 pl.

PELEGRIN J., 1991 – Sur une recherche expérimentale des techniques de débitage laminaire, In : Collectif, *Archéologie expérimentale, Tome 2 : La Terre*, Actes du Colloque de Beaune « Expérimentations en Archéologie : bilan et perspectives », 6-9 avril 1988, Paris, Errance, p. 118-128.

PELEGRIN J., 1995 – Technologie lithique : le Châtelperronien de Roc-de-Combe (Lot) et de La Côte (Dordogne). *Cahiers du Quaternaire*, n°20, C.N.R.S., 297 p.

PELEGRIN J., 2000 - Les techniques de débitage laminaire au Tardiglaciaire : critère de diagnose et quelques réflexions. In : Valentin B., BODU P. et Christensen M. (dir.) *L'Europe centrale et septentrionale au Tardiglaciaire*, Actes de la Table ronde internationale de Nemours, 13-16 mai 1997. Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile de France, 7, éd. A.P.R.A.I.F., Nemours, p. 73-86.

PESESSE D., 2003 - *Approche du comportement technique au Gravettien : l'industrie lithique de l'unité OP10 de la Vigne Brun*, mémoire de DEA, Université de Provence, 192 p.

PESESSE D., 2006 – La « pointe à dos alternes », un nouveau fossile directeur du Gravettien ?, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 103, n° 3, p. 465-478.

PETILLON J.-M., 2004 - *Des Magdaléniens en armes. Technologie des armatures de projectile en bois de cervidé du Magdalénien Supérieur de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques)*, thèse de doctorat, Université Paris I, 2004, 431 p.

PETILLON J.-M., 2006 – *Des Magdaléniens en armes. Technologie des armatures de projectile en bois de cervidé du Magdalénien Supérieur de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques)*, Artefacts 10, Editions du Centre d'études et de documentation archéologiques, Treignes, Belgique, 302 p.

PIETTE E., 1889 – *Nomenclature de l'ère anthropique primitive*, Angers, Impr. Burdin, 12 p.

PIETTE E., 1892 – Compte-rendu de l'excursion faite aux abris de Brassempouy pendant le congrès de Pau, *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, 4ème trimestre 1892, p. 270-279.

PIETTE E., 1894a – Nouvelles fouilles à Brassempouy, *Congrès de l'AFAS*, 23ème session, Caen, p. 675-681.

PIETTE E., 1894b – *L'époque éburnéene et les races humaines de la période glyptique*, Saint-Quentin : Imprimerie Ch. Poette. (Brochure de 27 p.).

PIETTE E., 1895a – Fouilles faites à Brassempouy en 1895, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, tome VII, IV° série, p. 659. In-8 de 5 pages.

PIETTE E., 1895b – La station de Brassempouy et les statuettes humaines de la période glyptique, *l'Anthropologie*, tome VI, n°2, p. 129-151.

PIETTE E., 1907 – *L'art pendant l'Âge du Renne*, Paris, Masson, 112 p. + 99 pl.

PIETTE E., DE LAPORTERIE J., 1894 – Les fouilles de Brassempouy en 1894, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, tome 5, IV° série, p. 633-648.

PIETTE E., DE LAPORTERIE J., 1897 – Etudes d'ethnographie préhistorique. IV, Fouilles à Brassempouy en 1896, *L'Anthropologie*, tome VIII, n° 2, p. 165-173.

PIETTE E., DE LAPORTERIE J., 1898 – Etudes d'ethnographie préhistorique. V, Fouilles à Brassempouy en 1897, *L'Anthropologie*, tome IX, n° 5, p. 531-555.

PIGEOT N., 1987 – *Magdaléniens d'Etiolles : économie de débitage et organisation sociale (l'unité d'habitation U5)*. Gallia préhistoire, Supplément, vol. 25.

PIGEOT R., 2006 – La grotte de Vilhonneur, *Archeologia*, n°435, Dijon, Éditions Faton, p. 12-17.

PLOUX S., 1989 – *Approche archéologique de la variabilité des comportements techniques individuels. L'exemple de quelques tailleurs à Pincevent*. Thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre.

POPE S. T., 1923 – A study of bows and arrows, *American archaeology and ethnology*, vol. 13, n° 9, University of California Press, Berkeley, California, p. 329-414, plates 45-64.

POPLIN F., 1995 – Délitage et débitage dans le travail de l'ivoire vrai sur des exemples du Paléolithique supérieur, *in* J. Hahn, M. Menu, Y. Taborin, P. Walter, F. Widemann (éds.) – *Le*

travail et l'usage de l'ivoire au Paléolithique supérieur, actes de la table ronde de Ravello, Rome, 29-31 mai 1992, p. 17-28.

POTIN Y. et MENSAN R. 1998 – Grotte du Pape, chantier GG2 : premier bilan rétrospectif, *in :* GAMBIER D., BON F., GARDÈRE Ph. (1998) – *Brassempouy (Landes). Rapport intermédiaire de fouilles programmées. Campagne 1998 (2ème année)*, p.20-38.

POTTIER C., 2005 – *Le Gravettien moyen de l'abri Pataud (Dordogne, France), le niveau 4 et l'éboulis ¾ : étude technologique et typologique de l'industrie lithique*, Thèse de doctorat, Paris, Muséum national d'Histoire Naturelle, 393 p.

POTTIER R., 1872 – Etude préhistorique sur les environs de Dax (Landes), *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*, volume 7, série n°2, p. 236-243.

PRADEL L., 1965 – L'abri aurignacien et périgordien des Roches, commune de Pouligny-Saint-Pierre (Indre), *L'Anthropologie*, Tome 69, n°3-4, p. 219-236.

PRADEL L., 1979 – L'abri périgordien de Laraux, commune de Lussac-Les-Châteaux (Vienne). Nouvelles constatations et datations par le radio-carbone, *L'Anthropologie*, tome 83, n°3, p. 439-554.

PRADEL L. et CHOLLET A., 1950 – L'abri périgordien de Laraux, comm. De Lussac-les-Châteaux (Vienne), *L'Anthropologie*, Tome 54, p. 214-227, 7 fig.

PRAT F., 1973 – Etude de restes osseux (Lezia), *Bulletin du Musée Basque*, p. 166-170.

RASILLA VIVES M. de la et SANTAMARÍA ÁLVAREZ D., 2006 – El Gravetiense del Abrigo de Cueto de la Mina (Posada de Llanes, Asturias), *in* : MANUEL MAILLO J. y BAQUEDANO Ed., *Miscelánea en homenaje a Victoria Cabrera*. Zona Arqueológica, 7. Vol I, p. 422-439.

RÉGNAULT F., 1900 – Foyers paléolithiques de la grotte de Gargas, *Congrès A.F.A.S.*, 29e session, Paris, tome 2, p. 761-762.

RÉGNAULT F., 1907 – Empreintes de mains humaines dans la grotte de Gargas, Congrès A.F.A.S., Lyon, 1906, II, p. 720-722.

ROUSSOT A., 1997 – *L'Art préhistorique*, Bordeaux, Éditions Sud Ouest, 128 p.

RUIZ IDARRAGA R., 1990 – El complejo Auriñaco-Perigordiense en el País Vasco, *Munibe*, 42, p. 23-32, 3 fig.

SÁENZ de BURUAGA A., 1991 – *El Paleolítico superior de la cueva de Gatzarria* (Zuberoa, País vasco), Anejos de Veleia, series maior, 6, 426 p.

SAHLINS M., 1976 – *Age de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 409 p.

SAHLY A., 1966 – *Les Mains mutilées dans l'art préhistorique*, Toulouse/Tunis, Privat/Maison tunisienne de l'édition, 317 p.

SAINT-PÉRIER R. de, 1922 – Statuette de femme stéatopyge découverte à Lespugue, Haute-Garonne, *L'Anthropologie*, 32, p. 361-381.

SAINT-PÉRIER R. de, 1924 – La fouille de 1923 dans la grotte des Rideaux à Lespugue, Haute-Garonne, *L'Anthropologie*, tome 34, p. 1-15.

SAINT-PÉRIER R. de, 1930 - *La Grotte d'Isturitz. I : le Magdalénien de la Salle de Saint-Martin*, Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, Paris, Masson Ed., 124 p., 101 fig., 13 pl.

SAINT-PÉRIER R. de, 1936 - *La Grotte d'Isturitz. II : le Magdalénien de la Grande Salle.* Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, Paris, Masson Ed., 138 p., 75 fig., 12 pl.

SAINT-PÉRIER R. de, 1952 – *La grotte d'Isturitz. III : les Solutréens, les Aurignaciens et les Moustériens*, Archives de l'Institut de Paléontologie humaine : mémoire n°25, Paris, Masson, 264 p., 135 fig., XI pl. h.-t.

SAN JUAN-FOUCHER C., 2006 – Industrie osseuse décorée du Gravettien des Pyrénées, *Munibe*, Homenaje à Jesús Altuna, San Sebastian, Sociedad de Ciencias Aranzadi, 2005/2006, p. 95-111.

SAN-JUAN FOUCHER C., VERCOUTÈRE C., 2005 – Les « sagaies d'Isturitz » des niveaux gravettiens de Gargas (Hautes-Pyrénées) et de Pataud (Dordogne). Un exemple d'approche pluridisciplinaire et complémentaire de l'industrie osseuse, *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes*, tome 12, p. 75-94.

SEWANE D., 2002 – Façons de tuer dans les sciences sociales et chez les Tamberma du Togo, *in : De la vérité en ethnologie…*Séminaire de Jean Malaurie (EHESS) 2000-2001, Paris, Economica, coll. « Polaires », p. 265-277.

SIMONET A., 2004 - *L'atelier de taille gravettien de Tercis (Landes). Approche technologique, économique et sociologique : Etude de l'industrie lithique de deux concentrations dites « à pièces à dos » et « à grandes lames »,* mémoire de Maîtrise, Université de Toulouse – Le Mirail, 203 p + 93 planches et 14 photographies.

SIMONNET R., 1969 – Préhistoire du site de Foix, *Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts*, tome XXV, p. 51-80, 12 fig.

SMITH P.E.L., 1966 – *Le Solutréen en France*, Publications de l'Institut de Préhistoire de Bordeaux, Bordeaux, Imprimerie Delmas, 449 p.

SNOW D.R., 2006 – Sexual dimorphism in Upper Paleolithic hand stencils, *Antiquity*, 80, p. 390-404.

SOLLAS W. J., 1915 – *Ancient Hunters and their Modern Representatives*, London, MacMillan and Co., 591 p.

SONNEVILLE-BORDES D. de, 1953 – Le Paléolithique Supérieur du Plateau Baillard à Gavaudun, Lot-et-Garonne, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, n° 5-6, p. 356-364.

SONNEVILLE-BORDES D. de, 1960 – *Le Paléolithique supérieur en Périgord*. Delmas éd., Bordeaux, 558 p.

SONNEVILLE-BORDES D. de, 1971 – Un fossile directeur osseux du Périgordien supérieur à burins de Noailles, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, C.R.S.M., Tome 68, p. 44-45.

SONNEVILLE-BORDES D. de, 1972a – A propos des pointes osseuses à extrémités striées du Périgordien à Burins de Noailles, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, C.R.S.M., tome 69, n° 2, p. 37-38.

SONNEVILLE-BORDES D. de, 1972b – A propos des sagaies d'Isturitz, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, C.R.S.M., tome 69, n° 4, p. 100-101.

SONNEVILLE-BORDES D. de et PERROT J., 1954, 1955 et 1956 – Lexique typologique du Paléolithique supérieur, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, Tome 51, p. 327-335, Tome 52, p. 76-79, Tome 53, p. 408-412 et 547-559.

SORIANO S., 1998 – Les Micrograveттes du Périgordien de Rabier à Lanquais (Dordogne). Analyse technologique fonctionnelle. *Gallia préhistoire*, 41, pp. 75-94, 10 fig., 3 tabl.

SPETH J. D., 1997 – Communal bison hunting in western North America : Background for the study of Paleolithic bison hunting in Europe, *L'alimentation des hommes du Paléolithique, Liège*, p. 23-57.

STORK E. H., 1999 – *Introduction à la psychologie anthropologique, Petite enfance, santé et cultures*, Collection Cursus-Psychologie, Paris, Armand Colin, 222 p.

SVOBODA J. A., 2004 – The hunter's time, *in :* OTTE M., *La spiritualité*, Actes du colloque de la commission 8 de l'UISPP (Paléolithique supérieur), Liège, 10-12 décembre 2003. Liège, ERAUL 106, 2004, p. 27-35.

SVOBODA J.A. dir., 2005 – *Pavlov I Southeast : a window into the Gravettian lifestyles*, Brno, Academy of Sciences of the Czeh Republic, Institute of Archaeology at Brno, The Dolní Věstonice studies, vol. 14, 500 p. PEB

TABORIN Y., 1993 - *La parure en coquillage au Paléolithique.* Gallia Préhistoire, XXIXe sup., Ed. du CNRS, 544 p., 120 fig.

TARRIÑO A., 2001 – *El sílex en la Cuenca Vascocantábrica y Pirineo navarro : caracterización y su aprovechamiento en la Prehistoria*, Tesis Doctoral ; Facultad de Ciencas, Universidad del País Vasco, Leioa.

TARRIÑO A., 2004 – Los recursos minerales en la Prehistoria, *in* : AGIRREAZKUENAGA J., 2004 – *Historia de Euskal Herria. Historia general de los vascos.* Tome I, Ed. LUR argitaletxea, p. 186-201.

TARRIÑO A., 2006 - *El sílex en la Cuenca Vascocantábrica y Pirineo navarro : caracterización y su aprovechamiento en la Prehistoria*. Museo Nacional y centro de Investigación de Altamira, Monografías n° 21. Ministerio de Cultura, Madrid.

TESTART A., 1982 **-** *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Paris, Société d'ethnographie, 254 p.

TESTART A., 1986 – *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, Paris, Édition de l'École des hautes études en sciences sociales, 103 p.

THIAULT M.-H., 1999 – *L'exploitation et la transformation de l'ivoire de mammouth. Etude technologique à partir du matériel des niveaux Périgordiens de la grotte du Pape (Brassempouy, Landes)*. Mémoire de D.E.A., Université de Paris I, 54 p.

THIBAULT Cl., 1970 – Tercis, in : *Recherches sur les terrains quaternaires du Bassin de l'Adour*, Thèse de Doctorat Sciences Naturelles, Université de Bordeaux I, p. 577-583.

VALLE GÓMEZ A., SERNA GANCEDO M.L., 2002 – Fuente del Salín, *in* : *Las cuevas con arte paleolítico en Cantabria*, Asociación Cántabra para la Defensa del Patrimonio subterráneo (ACDPS), p. 57-62.

VASIL'EV S., 1993 - The Upper Palaeolithic of Northern Asia, *Current Anthropology*, Vol. 34, n° 1, p. 82-92.

VEZIAN J. et J., 1966 – Les gisements de la grotte de Saint-Jean-de-Verges (Ariège), *Gallia Préhistoire*, tome IX, fasc. 1, p. 93-130.

VIALOU D., 1995 – Objets en ivoire du Paléolithique supérieur conservés au Muséum national d'histoire naturelle, Paris, *in* J. Hahn, M. Menu, Y. Taborin, P. Walter, F. Widemann (éds.) – *Le travail et l'usage de l'ivoire au Paléolithique supérieur, actes de la table ronde de Ravello, Rome, 29-31 mai 1992*, p. 81-90.

WHITE R., 1993 – Technological and social dimensions of "Aurignacien-age" body ornaments across Europe. *In Before Lascaux : The complex record of the early Upper Paleolithic*, ed. H. Knecht, A Pike-Tay, and R. White. Boca Raton, CRC Press, p. 277-299.

WHITE R., 2003 – *L'art préhistorique dans le monde*, Paris, Éditions de La Martinière, 239 p.

WHITE R., 2006 – The Women of Brassempouy : A century of research and interpretation, *Journal of Archaeological Method and Theory*, vol. 13, N° 4, p. 251-304.

ZAVERNIAEV F.M., 1981 – La gravure sur os et sur pierre du site du Paléolithique supérieur de Khotylevo, *Archéologie soviétique*, IV, p. 141-158 (en russe).

Index des figures.

Fig. 1 – Carte de répartition des sites gravettiens de l'axe Pyrénées-Cantabres……...11
Fig. 2 – zones concernées par l'exploitation des phosphates et les fouilles Passemard et Saint-Périer. (D'après Normand, 2002b)……18
Fig. 3 – Vue prise de la partie plane de la Salle d'Isturitz avant les fouilles ; Au fond, le cône s'élevant vers la sortie. D'après Saint-Périer, 1936, planche I-fig. 2……....19
Fig. 4 - Panel d'objets gravettiens du niveau inférieur IV de la grotte d'Isturitz. D'après Saint-Périer, 1952, fig. 66 - n° 5, fig. 71 - n° 5, fig. 75 - n° 9, fig. 76 - n° 6……..24
Fig. 5 - Flûte à 4 trous décorées d'incisions. Ce raccord entre deux fragments issus des couches F3 et III forme le plus long exemplaire du Paléolithique. D'après Buisson, 1990, fig. 2……25
Fig. 6 – Art mobilier du niveau IV. Collection Saint-Périer. N° 1 : Phallus et testicules ; N° 2 : pièce en ivoire quadrillée. D'après Saint-Périer, fig. 81 – n° 2 et fig. 75 – n° 5……..26
Fig. 7 - Pointes des Vachons d'Isturitz, niveau IV. Collection Saint-Périer. M.A.N. D'après Saint-Périer, 1952, fig. 42……32
Fig. 8 - Pointes des Vachons d'Isturitz, niveau IV. Collection Saint-Périer. M.A.N. D'après Saint-Périer, 1952, fig. 43……33
Fig. 9 - Pointes des Vachons d'Isturitz, niveau IV/FIII. N° 1 : collection Passemard, niveau FIII. MAN. N° 2, 3, 7 : collection Saint-Périer, niveau IV. MAN. N° 4 : collection Saint-Périer, niveau V. MAN. N° 5, 6 : tamisage 2005, niveau IV. Hasparren. N° 2 et 3 modifiés d'après Saint-Périer, 1952, fig. 40 - n° 5 et fig. 42 - n° 1. N° 4 : d'après Saint-Périer, fig. 106 - n° 2……....34
Fig. 10 - Six gabarits de (micro)pointes des Vachons illustrant l'ampleur de la variabilité dimensionnelle……..36
Fig. 11 - Remontage de deux pointes des Vachons. Isturitz, niveau IV. MAN. N° 1 et 2 : modifié d'après Saint-Périer, 1952, fig. 43 - n°10 et fig. 42 - n°10……..38
Fig. 12 – Répartition des longueurs des 99 pointes à dos entières du niveau inférieur (collection Saint-Périer, IV) et des 11 pointes du niveau supérieur (collection Passemard, C)……...39
Fig. 13 – Répartition des largeurs des 99 pointes à dos entières du niveau inférieur (collection Saint-Périer, IV) et des 18 pointes entières et fragmentées du niveau supérieur (collection Passemard, C)……...39
Fig. 14 – Répartition des épaisseurs des 99 pointes à dos entières du niveau inférieur (collection Saint-Périer, IV) et des 18 pointes entières et fragmentées du niveau supérieur (collection Passemard, C)……39

Fig. 15 – Répartition des poids des 99 pointes à dos entières du niveau inférieur (collection Saint-Périer, IV)……..….39
Fig. 16 - Grandes pointes à dos du niveau supérieur. N° 1 : collection Saint-Périer, niveau III, d'après Saint-Périer, 1952, fig. 16 - n° 7. N° 3 : collection Saint-Périer, niveau IV, contamination du niveau III ?, d'après Saint-Périer, 1952, fig. 39 - n°10. N° 2 et 4 : collection Passemard, niveau C…….41
Fig. 17 - Correction de la symétrie et réduction de la largeur des bases de deux pointes des Vachons……..…43
Fig. 18 – Corrélation entre l'envahissement de la retouche inverse rasante et la morphologie de l'extrémité……...……44
Fig. 19 - Quelques exemples de pointes des Vachons déviantes. Isturitz, niveau IV. N° 1, 2, 3, 4 : collection Saint-Périer. MAN (D'après Saint-Périer, 1952, fig. 41 - n° 4, 14, 17, 20). N° 5, 6 : tamisage 2005. Hasparren……....45
Fig. 20 - Pointes à dos anguleux et base en troncature oblique convexe du niveau supérieur du Gravettien de la grotte d'Isturitz. N° 1, 3 et 4 : collection Passemard, niveau C, MAN. N° 2 : collection Saint-Périer, niveau III, MAN……..47
Fig. 21 - Les armatures du niveau supérieur. N° 1 et 5 : ébauche de pointes des Vachons. N° 2 : lamelle à dos/Microgravette. N° 3 : lamelle à retouche marginale légèrement torse en partie proximale. N° 4 : pointe des Vachons. N° 6 : ébauche de lamelle à dos tronquée, modifié d'après Saint-Périer, 1952, fig. 15 - n°2. N° 1, 5 et 6 : collection Saint-Périer, niveau III, MAN. N° 2, 3 et 4 : collection Passemard, niveau C, MAN……....49
Fig. 22 – Ebauches de pointes des Vachons du niveau inférieur gravettien. N° 1 : collection Passemard, niveau FIII. MAN. N° 2 et 3 : collection Saint-Périer, niveau IV. MAN. N° 2 : d'après Saint-Périer, 1952, fig. 41 – n° 18……....50
Fig. 23 – Pièce à dos partiel. Ebauche de pointe à dos ? (d'après Saint-Périer, 1952, fig. 39 - n°2)……51
Fig. 24 - Lamelle à retouche marginale sur support à tendance rectiligne, Isturitz, niveau IV/FIII. N° 1 : collection Passemard, niveau FIII. N° 2, 3, 4 : tamisage 2004, niveau IV. N° 5, 6 et 8 à 24 : tamisage 2005, niveau IV. N° 7 : collection Saint-Périer, niveau IV. N° 21 : raccord des lamelles 10 et 12, tamisage 2005, niveau IV…….52
Fig. 25 - Lamelles à retouche marginale, sur support courbe et/ou torse. N° 1, 2 : collection Saint-Périer, niveau IV. N° 3, 7, 9, 12 : tamisage 2004, niveau IV. N° 4, 5, 6, 8, 10, 11 : tamisage 2005, niveau IV. Noter les n° 1 et 3 très proches des lamelles de la Picardie……...54
Fig. 26 - Lamelles à retouche marginale, inverse ou alterne. N° 1 à 5 : tamisage 2005, niveau IV……..54
Fig. 27 – Rapport largeur/épaisseur des pointes des Vachons (collection Saint-Périer, niveau IV), des Microvachons (collection Saint-Périer, niveau IV, tamisage 2004 et 2005) et des lamelles à retouche marginale (tamisage 2004 et 2005)……..55
Fig. 28 - Lamelles à dos, Isturitz, niveau IV. N° 1 à 10 : tamisage 2004, niveau IV. N° 11 à 16 : tamisage 2005, niveau IV……...56
Fig. 29 - Microvachons, Isturitz, niveau IV. N° 1 : collection Passemard, niveau FIII. N° 2, 3 : collection Saint-Périer, niveau IV. N° 4 : tamisage 2004, niveau IV. N° 5 à 9 : tamisage 2005, niveau IV……...57
Fig. 30 - Lamelles à dos (bi)tronquées. Isturitz, niveau IV. N° 1, 2, 3, 4 : collection Saint-Périer, niveau IV, MAN. N° 5, 6, 7 : tamisage 2004, niveau IV, Hasparren. N° 8, 9, 10 : tamisage 2005, niveau IV, Hasparren……...…59
Fig. 31 – Fléchette. Collection Saint-Périer, niveau IV……....60
Fig. 32 – Pointes à dos marginale. Collection Saint-Périer, niveau IV……..…60
Fig. 33 – « Feuille de charme ». Collection Passemard, niveau FIII……60

Fig. 34 - Les armatures gravettiennes d'Isturitz. Niveau inférieur IV/FIII……...62
Fig. 35 – Nucléus 83889-10553 R-1942……...63
Fig. 36 – Nucléus 83888R1853-1932……...64
Fig. 37 – Nucléus 10338……..……65
Fig. 38 – Deux pointes des Vachons en Treviño……..…66
Fig. 39 – Nucléus 83889R11843……..….67
Fig. 40 – Nucléus 12012 R-1942……..68
Fig. 41 – Nucléus 83889- ??13R-1942……69
Fig. 42 – Nucléus 75259……...70
Fig. 43 – Nucléus 83889 6012R-1942……...…70
Fig. 44 – Nucléus ICß22-77150F38618……71
Fig. 45 – Nucléus 83 829-1942……..…71
Fig. 46 – Nucléus 12009R……72
Fig. 47 – Schéma d'une réimplantation croisée d'une table laminaire……73
Fig. 48 – Nucléus 83889-R6006-1942……...…74
Fig. 49 – Nucléus 83889R ?341-1941-1942?……..……75
Fig. 50 – Nucléus 75271 12-1916-842……..76
Fig. 51 – Nucléus 752653……77
Fig. 52 – Nucléus 75271-827……78
Fig. 53 – Nucléus à lamelle. Déblais 1998……...79
Fig. 54 - Les modalités de détachement des supports laminaires d'Isturitz (IV/FIII)……...81
Fig. 55 – Nucléus à petits produits laminaires réutilisé en percuteur. Collection Saint-Périer, niveau III. MAN……82
Fig. 56 – Le burin de Noailles. Entre variabilité techno-dimensionnelle et unité conceptuelle……..…83
Fig. 57 – Exemple de support laminaire retouché très régulier. Collection Saint-Périer, niveau IV……..84
Fig. 58 – Longueur en cm des 128 produits lamino-lamellaires bruts entiers ou presque entiers de la collection Passemard – niveau FIII……...84
Fig. 59 - Un système combinatif de modalités opératoires en continuité qualitative et dimensionnelle……..85
Fig. 60 – Origine et fréquence des catégories de silex observées à Isturitz, niveau IV. Carte réalisée d'après Bon, 2002b, Normand, 2002a et Tarriño, 2001……..….89
Fig. 61 - Variété des armatures lithiques gravettiennes d'Isturitz. Les différences chronologiques……..….94
Fig. 62 – Un timbre illustré d'une reproduction de la Dame de Brassempouy a été mis en vente du 6 mars 1976 au 14 janvier 1977. D'après http://www.archeofil.pl/index.php?go=paleolit_plastyka……..…98
Fig. 63 – Brassempouy, grotte du Pape. Présentation générale du chantier. Fond de carte modifié d'après Delporte, 1986, fig. 10, Gambier, Bon et Gardère, 1998 et White, 2006…...99
Fig. 64 – Coupe des fouilles Piette 1894-1895 devant et à l'intérieur de la grotte du Pape. D'après Piette, 1895b, modifié……..….102
Fig. 65 – Vue de GG2 pendant les fouilles récentes. Photo N. Gambier……103
Fig. 66 − Plan général du secteur GG2 avec délimitation des trois zones individualisées. D'après Delporte, 1993b, fig. 4, modifié……..……..104
Fig. 67 – La Dame de Brassempouy. Avenue, couche E. D'après White, 2006, fig. 11……105
Fig. 68 - Pointes à cran, pointes des Vachons et Microvachons de Brassempouy - Chantier I Gravettien à Noailles. N° 1, 2, 4, 9, 10, 11 d'après Klaric, 2003, fig. 90 ; N° 3, 5, 6, 7, 8 de l'auteur……...110

Fig. 69 - Pièces à dos de Brassempouy - Chantier I. N° 2, 3, 6, 11, 12, 13, 15, 16 d'après Klaric, 2003, fig. 90 ; N° 1, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 14 de l'auteur……....111
Fig. 70 - Lamelles à retouche marginale de Brassempouy - Chantier I. N° 11, 12, 15 à 18 d'après Klaric, 2003, fig. 90 ; les autres de l'auteur……..……114
Fig. 71 – Comparaison du rapport largeur/épaisseur des lamelles à retouche marginale directe du niveau inférieur de la grotte d'Isturitz et du Chantier I de la grotte de Brassempouy…...115
Fig. 72 - Nucléus Br 85 D2 D 3958. Brassempouy, Chantier I……..120
Fig. 73 - Nucléus Br 84 D2 D 1359. Brassempouy, Chantier I……..121
Fig. 74 - Nucléus Br 84 D2 D 1645. Brassempouy, chantier I……...122
Fig. 75 - Nucléus Br 84 E3 D 1890. Brassempouy, chantier I……....124
Fig. 76 – Burin « tendance Raysse ». D'après Klaric, 2003, fig. 92……...127
Fig. 77 − Rapport Largeur/Epaisseur des lamelles à dos. GG2, couches 2A à 2E, toute zone confondue……131
Fig. 78 - Brassempouy, GG2 : lamelles à dos. Zone avant, carrés P5, P6, Q5, Q6, Q7, R5, R6, R7, S5, S6, S7, T6, T7, U7……..132
Fig. 79 - Brassempouy, GG2 : lamelles à dos. Fosse, carrés Q9, R8, R9, S8, S9, T8, T9….133
Fig. 80 - Brassempouy, GG2 : lamelles à dos. Zone du fond, carrés S10, S11, T10, T11, U9, U10, U11……134
Fig. 81 − Rapport largeur maximale/épaisseur maximale et rapport largeur/épaisseur pris au milieu de la hauteur du cran des 9 pointes à cran de GG2……..135
Fig. 82 - Brassempouy, GG2 : pointes à cran……136
Fig. 83 - Brassempouy, GG2 : pointes à cran……137
Fig. 84 - Brassempouy, GG2, zone avant. Microvachons, triangles scalènes, lamelles à bord abattu, lamelle à retouche marginale et lame à dos……...……..138
Fig. 85 - Correction de la symétrie, appointage et réduction de la largeur de la base d'une pointe à cran par retouche inverse rasante partielle……139
Fig. 86 – Lamelle à pan-revers et retouche marginale. Couche 2D, carré T11……..140
Fig. 87 - Long fragment de pointe en ivoire. A - Raccord des fragments 236-182-35. D'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 6. Dessin F. Bongni. B - Conservation différentielle des trois fragments constituant la grande pointe en ivoire. Schéma de N. Goutas, d'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 24……144
Fig. 88 - Deux fragments de pointes en ivoire. A - Fragment mésial incisé n° 96. B - Schématisation du décor géométrique de la pointe 96/246. C - Fragment mésio-proximal n° 666. D'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 7, 9 et 25. Dessin F. Bongni……...145
Fig. 89 - Deux fragments de pointes en ivoire. A : fragment mésial n° 369. B : fragment mésial n° 361. D'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 8 et 26. Dessin F. Bongni……...146
Fig. 90 − Brassempouy, GG2. Armatures magdaléniennes de la couche 1, zone avant…..…148
Fig. 91 – Plan général du secteur GG2 avec délimitation des trois zones individualisées et raccords des sagaies en ivoire et de la pointe à cran. D'après Delporte, 1993, fig. 4, modifié……149
Fig. 92 − Brassempouy, GG2. Reconstitution de l'histoire post-dépositionnelle de la pointe en ivoire n° 369/523. D'après Goutas et Simonet, 2008, fig. 20……151
Fig. 93 – Lame brute en silex d'Audignon type GG2. Gravettien du niveau IV d'Isturitz. Tamisage 2005……....153
Fig. 94 – Os incisés provenant de la couche IV d'Isturitz. D'après Saint-Périer, 1952, fig. 74 et fig. 77……..154
Fig. 95 - Le raccord de fragments portant des stigmates diagnostiques d'une utilisation en pointe de projectile argumentent l'idée d'un dépôt d'armes c'est-à-dire d'armatures associées à leur emmanchement. L'intégrité des armes aurait été autorisée par la colle dans le cas des

lamelles à dos et par la localisation de la fracture au niveau de la partie située dans la mortaise dans le cas de la pointe à cran……156
Fig. 96 - Objets en ivoire provenant de l'Avenue et de la grotte du Pape. N° 1 : Fragment de bague découvert lors de la préparation de l'excursion de l'AFAS. N° 2 : "Bouchon d'outre" découvert lors de l'excursion de l'AFAS le 19 septembre 1892. N° 3 : Objet en forme de "bouton de fleur" découvert lors des fouilles De la Porterie, 1891-1892. N° 4, 5 et 7 : pendeloques découvertes lors des fouilles De la Porterie, 1891-1892. N° 6 : Pièce sculptée cylindrique découverte lors des fouilles de Piette en 1894-1895. D'après Piette, 1895b…...161
Fig. 97 – Produit laminaire rectiligne, régulier et non fracturé, inconnu dans le Chantier I. Fouilles pour l'AFAS, collection Regnault……162
Fig. 98 - Statuettes féminines découvertes lors des fouilles Piette 1894-1895, de la grotte du Pape. D'après Piette et De Laporterie, 1994, fig. 1, 2, 3, 4, 5……164
Fig. 99 – Grande pointe à dos. Couche à statuette E. Fouilles Piette 1894. D'après Delporte, 1967, fig. 4 – n°23……...165
Fig. 100 - Armatures découvertes lors des fouilles Piette 1896-1897 du fond de la Grande Galerie. N° 1 à 6 : Pointes à cran. N° 7 et 9 à 13 : pointes des Vachons. N° 8 : pointe en ivoire décorée. Origine stratigraphique imprécise. N° 1 à 5, 8 et 10 à 13 : d'après Delporte, 1967 ; N° 6 à 9 : d'après Piette et Laporterie, 1898……167
Fig. 101 - Esquisse d'une répartition spatiale des activités gravettiennes de la grotte du Pape à Brassempouy. D'après les informations données par Piette, 1892, 1895a, 1895b, 1907 ; Piette et de Laporterie, 1894, 1897, 1898 ; White, 2006……..170
Fig. 102 - Vue du défilé d'Atxarte. D'après www.em.luberri.net……..176
Fig. 103 - Armatures du niveau F de Bolinkoba. N° 1 : pointes à dos anguleux et base aménagée par troncature oblique convexe. N° 2 : lamelle à dos bitronquée. D'après Barandiaran, 1950, fig. 6 – n° 10 et fig. 8 – n° 6……177
Fig. 104 - Bolinkoba. Armatures du niveau supérieur E. N° 1 : pointe à dos arqué et base aménagée par troncature oblique convexe. N° 2 : pointe des Vachons. D'après Barandiaran, 1950, fig. 13 – n° 11 et fig. 12 – n° 9……..177
Fig. 105 – Tarté, assemblage du niveau moyen. N° 1 : pointe à biseau double. N° 2 : pointe des Vachons. N° 3 et 4 : dents percées. D'après Bouyssonie, 1939, fig. 5 – n° 1, fig. 7 – n° 9, 10, 14……...179
Fig. 106 – Tarté, assemblage du niveau supérieur. N° 1 et 2 : pointes des Vachons. N° 3 : « pointe de Corbiac ». D'après Bouyssonie, 1939, fig. 8 – n° 1, 3 et 5……..180
Fig. 107 – Gorge de la Save. D'après www.ville-boulogne-sur-gesse.fr……...181
Fig. 108 – Statuette féminine de Lespugue. D'après Leroi-Gourhan, 1964, fig. 132 – B…..182
Fig. 109 – Burin de Noailles, lamelle à dos et fragment de pointe des Vachons de la grotte de Lespugue. D'après Saint-Périer, 1924, fig. 1 – n° 8, 9 et 10……..182
Fig. 110 – fragment mésial de pointe en bois de renne décorée d'incisions parallèles. D'après Saint-Périer, 1924, fig. 2 – n° 2……...183
Fig. 111 – Porche d'entrée de la grotte de Lezea. D'après www.grottesdesare.fr……..184
Fig. 112 – Armatures gravettiennes de Lezia. D'après Chauchat, 1973, fig. 3 et 5……...184
Fig. 113 – La carrière de Tercis……..185
Fig. 114 – Localisation des séries gravettiennes de Tercis par rapport à la carrière……...185
Fig. 115 - Les armatures de la collection E. Daguin. Musée d'Aquitaine, Bordeaux. D'après Thibault, 1970, Planche LXII, modifié……...187
Fig. 116 - Armatures de la collection E. Daguin. N° 1 : petite lame à dos tronqué avec fracture d'impact. N° 2 : extrémité distale de pointe à dos……...188
Fig. 117 - Produits laminaires bruts de la collection E. Daguin. Bordeaux. Musée d'Aquitaine……..188

Fig. 118 – Rapport largeur/épaisseur des armatures à dos de la série Daguin……189
Fig. 119 - Les modalités de détachement des supports d'armatures de Tercis. Collection Daguin. Musée D'Aquitaine. Bordeaux……..190
Fig. 120 - Produit laminaire outrepassé. Tercis. Collecte E. Daguin……..191
Fig. 121 - Nucléus 203. Tercis, série Daguin. Les Vignaux……...194
Fig. 122 - Nucléus 205. Tercis, série Daguin. Les Vignaux……...195
Fig. 123 - Nucléus 212. Tercis, série Daguin. Les Vignaux……...196
Fig. 124 - Nucléus 227. Tercis, série Daguin. Les Vignaux……...197
Fig. 125 - Nucléus probablement gravettien. Tercis, collection Daguin. Bois des Vignaux..198
Fig. 126 - Tercis, série Normand à pièces à dos. Probables ébauches de pièces à dos confectionnées par des apprentis. Gravettien moyen ou Gravettien récent……...….204
Fig. 127 - Tercis, série Normand à pièces à dos. Probables ébauches de pièces à dos confectionnées par des apprentis. Gravettien moyen ou Gravettien récent……205
Fig. 128 - Produits laminaires bruts assez réguliers. Série Normand à pièces à dos……..206
Fig. 129 - Les 7 nucléus de la série Normand à pièces à dos……..…207
Fig. 130 - Le Gravettien de Tercis : la plus ancienne manifestation d'un système d'apprentissage encadré ?……....209
Fig. 131 – Représentation simplifiée du gisement avec l'aire occupée par l'atelier (délimitée par des traits pointillés) et la superficie fouillée sur 15 m^2 (en noir). D'après Barandiarán, Beneitz, Cava, 2007……....212
Fig. 132 – Vue du plateau d'Urbasa. D'après www.retenia.es/personales/jcouso/urbasa.hthm ……213
Fig. 133 – Mugarduia Sur : lamelles à retouche marginale. Collection E. Redondo……..….215
Fig. 134 - Mugarduia Sur : pointes à dos de la collection E. Redondo……...217
Fig. 135 – Distribution en mm des longueurs des 84 pointes à dos entières de Mugarduia Sur. Collection E. Redondo, musée de Navarre, Pampelune……..……218
Fig. 136 – Distribution en mm des largeurs des 93 pointes à dos entières ou presqu'entières de Mugarduia Sur. Collection E. Redondo, musée de Navarre, Pampelune……..……218
Fig. 137 – Distribution en mm des épaisseurs des 93 pointes à dos entières ou presqu'entières de Mugarduia Sur. Collection E. Redondo, musée de Navarre, Pampelune……...219
Fig. 138 - Mugarduia Sur. Pièces à dos total et partiel..…….221
Fig. 139 - Lame à dos rectiligne en silex noir de Tercis.……...……222
Fig. 140 - Schéma opératoire de fabrication de pointes à dos. Mugarduia Sur. Collection E. Redondo…….224
Fig. 141 - Mugarduia : nucléus n° 1. Collection E. redondo……....…226
Fig. 142 - Mugarduia : nucléus n° 2. Collection E. redondo……..227
Fig. 143 - Mugarduia : nucléus n°3. Collection E. Redondo……..228
Fig. 144 - Mugarduia : nucléus n°4……....230
Fig. 145 - Mugarduia : nucléus n° 5. Collection E. Redondo……231
Fig. 146 - Les techniques de percussion à Mugarduia Sur. Collection E. Redondo……...233
Fig. 147 – Comparaison du rapport Longueur/Largeur des pointes à dos d'Isturitz (niveau IV) et de Mugarduia Sur (collection E. Redondo)……..……..234
Fig. 148 – La longueur : une variable unique pour un emmanchement axial identique ?…..235
Fig. 149 – Pointe à dos d'Isturitz, Niveau IV. Collection Saint-Périer. N° 1 : silex d'Urbasa. D'après Saint-Périer, 1952, fig. 40. N° 2 : silex indéterminé, Urbasa possible…….….236
Fig. 150 – La Carane-3. Lamelles à dos. D'après Foucher, 2004, fig. 56 – n° 6, 7, 8……237
Fig. 151 – La Tuto de Camalhot. Armatures. N° 1 à 5 : pointes des Vachons ; N° 6 et 7 : lamelles à dos. N° 1, 2, 3, 7 : D'après Vézian, 1966, fig. 15 – n° 4, 5, 7, 8. N° 4, 5, 6 : D'après Foucher, 2004, fig. 3, 5, 7……...238

Fig. 152 – Armatures gravettiennes de la grotte de Gatzarria. D'après Sáenz de Buruaga, 1991, fig. 23……...….239
Fig. 153 – Micropointes à dos (n° 1 à 4) et lamelle à dos (n°5 à 27) du niveau V d'Amalda. D'après Baldeon, 1990, fig. 5.39 et 5.41……....242
Fig. 154 - Plan de la grotte de Gargas d'après Barrière (1976) et modifié par Texier, Foucher (2004)…….….246
Fig. 155 – Pointe des Vachons de la grotte de Gargas. Gravettien à Noailles. Niveau 6. D'après Breuil et Cheynier, 1958, planche XI……....247
Fig. 156 – Panneau de mains situé à l'extrémité droite de la grande paroi des mains de la Salle I. D'après Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007, fig. 51…….….249
Fig. 157 – Ensemble de mains rouges et noires disposées autour d'une fente naturelle. D'après Foucher, San Juan-Foucher, Rumeau, 2007, fig. 68……..….250
Fig. 158 – Main et avant-bars en négatif du panneau central. D'après Valle Gómez, Serna Gancedo, 2002……....251
Fig. 159 – Pointe des Vachons illustrant la définition de Sonneville-Bordes et Perrot, 1955. Les Vachons, abri I, niveau 4. D'après Bouyssonie, 1948, fig. 9……...254
Fig. 160 – Modèle-type de Pointe des Vachons caractérisant un « moment » du Gravettien selon Cheynier. D'après Cheynier, 1965, fig. 9……..……255
Fig. 161 – Relation entre la variation qualitative du support et le degré de retouche. D'après Geneste et Maury, fig. 5…….….257
Fig. 162 – Circularité des phénomènes……..……258
Fig. 163 - Armatures des Vachons couche 4. N° 4 et 6 : Abri 1. N° 1, 2, 3, 5, 7 : Abri 2…..260
Fig. 164 – Rapport largeur/épaisseur des pointes à dos des Vachons. Abri 1 et 2, niveau 4..261
Fig. 165 – Répartition des longueurs des pointes des Vachons des trois assemblages les plus importants d'Europe occidentale……265
Fig. 166 – Répartition des largeurs des pointes des Vachons des trois assemblages les plus importants d'Europe occidentale……...….265
Fig. 167 – Répartition des épaisseurs des pointes des Vachons des trois assemblages les plus importants d'Europe occidentale……....265
Fig. 168 – Variabilité des pointes à dos du Gravettien à Noailles occidental…….267
Fig. 169 – Un emmanchement axial identique des pointes à dos du Gravettien à Noailles : un critère unificateur fort ?……...……269
Fig. 170 – La pointe des Vachons est à la fois robuste et élégante…….269
Fig. 171 - Pointes des Vachons……...……270
Fig. 172 - Caractéristiques de la pointe des Vachons…….……272
Fig. 173 – « Pointes de Corbiac » avec dos anguleux et base retouchée par troncature oblique convexe. N° 1 à 3 : Corbiac ; N° 4 : Isturitz, niveau C. N° 1 et 4 : de l'auteur ; N° 2 : d'après O'Farrell, 1996, planche XIIb, n°6 ; N° 3 : d'après O'Farrell, 2000, fig. 5, n°8……...……273
Fig. 174 – Pointe à dos du Proto-Arénien de La Bouverie, couche 3. D'après Onoratini, 1982…….274
Fig. 175 – Pointe à dos du Tardigravettien ancien de la Font Pourquière (Haute-Provence). D'après Livache, 1976, fig. 2……..274
Fig. 176 – Répartition des sites pyrénéens d'un éventuel Gravettien récent à Noailles…….277
Fig. 177 - Pointes à cran (gravettiennes ?) de Montaut découvertes par Mascaraux en 1889 dans les carrières d'Arcet…….….278
Fig. 178 – Répartition des sites pyrénéens rapportés au Gravettien moyen à Noailles……..279
Fig. 179 – Répartition des sites pyrénéens d'un éventuel Gravettien ancien à Noailles……280
Fig. 180 - Utilisation hypothétique du burin de Noailles pour lisser les hampes de projectiles……281

Fig. 181 - Utilisation hypothétique du burin de Noailles pour façonner ou décorer les hampes de projectiles……..….281
Fig. 182 – Lame retouchée, grattoir en éventail et burin sur lame appointée du niveau IV d'Isturitz. D'après Saint-Périer, 1952, fig. 37 – n° 3, fig. 45 – n° 3, fig. 49 – n° 4……....282
Fig. 183 – Nature des sites gravettiens des Pyrénées……..289
Fig. 184 – l'habitat-sanctuaire de Laussel. D'après Lalanne et Bouyssonie, 1946, fig. 120 et 121. N° 1 : Aspect de l'abri de Laussel dans la région où ont été recueillies les œuvres d'art. La « Vénus » se trouvait au revers du bloc qu'on devine dans l'ombre, indiqué par une flèche. N° 2 : La Vénus de Laussel encore en place dans le gisement……...294
Fig. 185 – Structure en os de Mammouth de Dolni Vestonice. D'après Djindjian, Koslowski, Otte, 1999, fig. 12.2……....295
Fig. 186 – La grande structure de Kostenki I-1 fouillée par P.P. Efimenko. D'après Efimenko, 1958 repris dans Bosinski, 1990…….296
Fig. 187 – Structure d'habitat de Mal'ta relevée par Gerasimov (maille d'un mètre). D'après Cauwe et al., 1996, fig. 5C……..296
Fig. 188 – Sépulture de femme à Dolni Vestonice II. République Tchèque. D'après Klima, 1963, fig. 56……....297
Fig. 189 – La « Vénus à la corne » de Laussel. Hauteur 46 cm. Partie découpée après la découverte. D'après Roussot, 1997, fig. 61……298
Fig. 190 – Four de Dolni Vestonice. D'après Klima, 1963, fig. 50……298
Fig. 191 – meule portant des résidus d'amidon. Bilancino, Gravettien à Noailles. D'après www.ilfilo.net/farinabilanc0508.html…….299
Fig. 192 – Cinq ensembles géographiques (et culturel ?) sont concernés par la confection de statuettes féminines. Une distance de 7 000 km sépare les deux sites les plus éloignés, Brassempouy et Mal'ta. Fond de carte, d'après www.GoogleEarth.com……...306
Fig. 193 – Pointe à cran gravettienne de Solutré. D'après Combier, 2003, fig. 3 – n° 7……309
Fig. 194 – Pointes à cran de Krakow-Spadzista. D'après Onoratini, 1978, fig. 9……..310
Fig. 195 - Armatures et statuettes féminines du Gravettien à Noailles de Grimaldi. N° 1 à 4 : pointes à cran issus du cinquième foyer G de la grotte des enfants. D'après Cartailhac, 1912, fig. 71 à 73 et fig. 76. N° 5 : pointe des Vachons. D'après Cartailhac, fig. 74. N° 6 et 7 : Statuettes féminines. Localisation précise inconnue. D'après Collectif, 2004, fig. 15…..…311
Fig. 196 - Armatures et statuette féminine de la couche 9 de Willendorf (Autriche). N° 1 : statuette féminine en calcaire, d'après Bosinski, 1990. N° 2 et 3 : pointes en ivoire incisées, d'après Felgenhauer, 1956-1959, fig. 45. N° 4, 5, 6 : pointes à cran, d'après Felgenhauer, 1956-1959, fig. 43, 44…….312
Fig. 197 - Armatures et représentation féminine du Pavlovien. N° 1 et 2 : Dolni Vestonice. N° 3 à 6 : Predmosti. N° 1 et 2 : pointes en ivoire. D'après Klima, 1963. N° 3 : Représentation féminine gravée sur une défense de mammouth. D'après Klima, 1977. N° 4 et 5 : Pointes à cran. D'après Breuil, 1924, fig. 7. N° 6 : Détail des incisions présentes sur l'une des pointes en ivoire de Predmosti. Photo de N. Goutas, d'après Goutas et Simonet, 2008……..313
Fig. 198 - Armatures et statuette féminine du Kostienkien d'Europe orientale. N° 1 : pointe de Kostenki, Kostienki I,1. D'après Onoratini, 1978, fig. 6 - n° 5. N° 2 : pointe en ivoire décorée de Khotylevo II. D'après Zaverniaev, 1981, fig. 4 - n° 1. N° 3 : Statuette féminine en ivoire de Kostienki I,1. D'après Delporte, 1993, fig. 166……..314
Fig. 199 – Construction géométrique des pointes à cran. La pointe solutréenne n° 1 présente une dissymétrie des deux parties encadrant l'axe vertical joignant les deux extrémités. En revanche, la pointe gravettienne n° 2 présente une symétrie axiale. N° 1 : pointe du Placard (Charente). D'après Geneste et Plisson, 1989, fig. 9 – n° 3……...…….316
Fig. 200 – Pointe en ivoire de Mammouth incisée de Pavlov I. D'après Brühl, 2005, fig. 1 – n° 2……..317

Fig. 201 – Pointe en ivoire de Mal'ta. D'après Derev'anko et al., 1998, fig. 115 – n° 2 et 3……...318
Fig. 202 – Pointe des Vachons associée à la Vénus de Laussel dans un espace retiré……...319
Fig. 203 – Pointe des Vachons et élément tronqué déposés dans une cache au fond d'une grotte périgourdine. D'après Lapeyre et Nouel, 1934, planche II…….….320
Fig. 204 – Les humains lardés de traits dans les grottes du Lot. N° 1 : Pech Merle ; N° 2 et 3 : Cougnac. D'après Roussot, 1997, fig. 64……...321
Fig. 205 – Statuette féminine dans sa fosse de Kostienki 1. D'après White, 2003, fig. 111..322
Fig. 206 – Association gravettienne Femme-Mammouth de la grotte de Cussac. Dessin A. Simonet d'après photographie, In Aujoulat et al., 2002, fig. 7……...325
Fig. 207 – Représentation de Mammouth en ivoire de Predmosti. D'après Klima, 1977…..326
Fig. 208 – Un artiste gravettien modèle une figurine féminine en argile à Dolni Vestonice. Peinture de Z. Burian. D'après Collectif, 1990……...….330
Fig. 209 – Caricature féministe de B. Cleeve, utilisant la statuette gravettienne de Willendorf, parue dans « Le Monde » du 23/01/1981……331
Fig. 210 – Guerrier « Grizzly-bear Braves » d'Amérique du Nord. D'après Curtis, 2005, p. 182……...……332
Fig. 211 – Statuette féminine en ivoire de mammouth dite « la figurine à la capuche » de Brassempouy (Landes, France) : le premier visage de l'humanité est féminin. Photographie Jean-Gilles Berizzi © Réunion des Musées Nationaux……...…...…337
Fig. 212 - Dans plusieurs structures d'habitats de Mal'ta fouillées en 1956 et 1957, existait une répartition topographique des vestiges. Selon Gerasimov, qui a dirigé les fouilles, il existerait une catégorisation sexuelle binaire. D'après Derev'anko et al. éd., 1998, fig. 130 - n° 8 ; fig. 133 - n° 13, 14, 15 et fig. 135 - n° 2 et 3…….....339
Fig. 213 – Sungir : sépulture des deux adolescents accompagnés de nombreuses armes en ivoire de Mammouth. D'après Bader, 1998, fig. 8……..…341
Fig. 214 – Disque en ivoire de Mammouth ajouré. D'après Bader, 1998, fig. 62 – n° 3…...342
Fig. 215 – Un homme de Sungir armé da la grande lance en ivoire de Mammouth retrouvée dans la tombe des deux enfants. Reconstitution de Libor Balak. D'après www.tvarpraveku.wz.cz……..342
Fig. 216 - Une dichotomie sexuelle à Brassempouy ?……....343

Index des tableaux.

Tabl. 1 – Présentation synthétique comparée des corpus des fouilles anciennes des deux niveaux. D'après Esparza San Juan, 1995, modifié……..…28
Tabl. 2 – Aperçu comparatif de l'industrie lithique gravettienne d'Isturitz (niveaux IV/FIII) entre les fouilles anciennes (niveaux IV/FIII) et la reprise des déblais des fouilles Saint-Périer (niveau IV) sous la direction de C. Normand……...29
Tabl. 3 – Décompte 2008 des armatures des fouilles anciennes du niveau inférieur IV/FIII du Gravettien d'Isturitz et du tamisage d'1,5 m^2 des déblais des fouilles Saint-Périer sous la direction de C. Normand……...……30
Tabl. 4 – Décompte 2008 des armatures des fouilles anciennes d'Isturitz, niveau supérieur III/C. Collection Saint-Périer et Passemard, MAN……...31
Tabl. 5 – Distribution des pointes des Vachons d'Isturitz. Collection Saint-Périer, niveau IV……..35
Tabl. 6 – décompte comparatif des types de nucléus du niveau inférieur et supérieur (collection Passemard, MAN)……...77
Tabl. 7 – Distribution des matières premières au sein des nucléus du niveau inférieur (collection Saint-Périer, niveau IV) et du niveau supérieur (collection Passemard, niveau C) d'Isturitz……88
Tabl. 8 – Distribution des matières premières (par grandes zones géographiques) au sein des principaux types d'armatures gravettiennes du niveau inférieur du Gravettien d'Isturitz……90
Tabl. 9 – Distribution des matières premières (par grandes zones géographiques) au sein des principaux types d'armatures gravettiennes du niveau supérieur du Gravettien d'Isturitz…...91
Tabl. 10 – Présentation synthétique des principaux outils de l'assemblage du chantier I (d'après Dartiguepeyrou, 1995)……..…107
Tabl. 11 − Décompte synthétique de l'industrie lithique de la couche 2A à la couche 2E du secteur GG2……108
Tabl. 12 – Décompte détaillé des armatures du chantier I……..109
Tabl. 13 – Décompte détaillé des nucléus du chantier I……..…118
Tabl. 14 – Continuité du débitage : l'exemple des nucléus à lamelles et à éclats……..119
Tabl. 15 – Distribution des matières premières au sein des nucléus du Chantier I…….128
Tabl. 16 – Distribution des matières premières au sein des principaux types d'armatures gravettiennes du Chantier I……128
Tabl. 17 − Décompte détaillé par zones des armatures lithiques de GG2……..130
Tabl. 18 − Distribution des matières premières au sein des armatures de la zone avant. GG2, couches 2A à 2E……..140

Tabl. 19 − Distribution des matières premières au sein des armatures de la fosse. GG2, couches 2A à 2E……..140
Tabl. 20 − Distribution des matières premières au sein des armatures de la zone du fond. GG2, couches 2A à 2E……141
Tabl. 21 − Nombre total d'armature et nombre d'armature avec fracture complexe selon les 3 grandes zones……..141
Tabl. 22 − Test d'homogénéité des carrés T10 et U9 visant à contrôler les produits restants dans les sacs de fouille et non pris en compte lors de l'étude……..…142
Tabl. 23 − Données métriques en mm et provenance stratigraphique de l'industrie sur ivoire découverte dans le secteur GG2 de Brassempouy. Les symboles (*, +, ^) présents à côté des numéros d'inventaire indiquent les raccords *inter*-pièces. D'après Goutas et Simonet, 2008, tabl. 2……...143
Tabl. 24 − Répartition globale par couche et par zone des armatures lithiques de GG2……147
Tabl. 25 − Répartition spatiale des grands types d'armatures des couches 1, 2D et 2F…..…148
Tabl. 26 − Décompte par zone des outils des horizons 2A à 2E du secteur GG2……..152
Tabl. 27 - Spectre faunique des niveaux gravettiens de Bolinkoba. D'après Esparza San Juan et Mújika Alustiza, 1996a……...178
Tabl. 28 – Décompte de l'industrie lithique de la collection Daguin…….186
Tabl. 29 – Présentation synthétique de la série Normand à pièces à dos……202
Tabl. 30 – Décompte provisoire des outils de la collection E. Redondo. D'après I. Barandiarán et A. Cava……...213
Tabl. 31 – Les pièces à dos et les produits laminaires et lamellaires à retouche marginale de Mugarduia. Collection E. Redondo…….…214
Tabl. 32 – Les armatures de Mugarduia. Collection E. Redondo……...215
Tabl. 33 – Distribution des matières premières au sein des pointes à dos entières. Collection E. Redondo……..216
Tabl. 34 – Les autres pièces à dos et à retouche marginale de Mugarduia Sur. Collection E. Redondo……..220
Tabl. 35 – Restes de faune des niveaux gravettiens. D'après Altuna, 1990b, tabl. 8.4……..243
Tabl. 36 – Décompte 2008 des armatures de la collection Coiffard, niveau 4……...259
Tabl. 37 – Répartition des pointes à dos d'Isturitz, de Mugarduia et des Vachons selon la morphologie de la base……..266
Tabl. 38 – Critères utilisés dans l'établissement d'une typologie des sites gravettiens des Pyrénées……..286

Table des matières détaillée

Remerciements……3
Table des matières synthétique...……5
Introduction……..……7

Première Partie : Etude de deux grands campements pyrénéens……....14

Chapitre I : Les niveaux à Noailles IV/FIII et III/C de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques)……..…….17

I. Présentation du site…….17
A. Avant-propos……...……17
B. Aperçus topographique et historiographique……...……18
C. Description stratigraphique……...……..20
II. Présentation de l'étude……...…..21
A. Analyse comparée des deux anciennes campagnes de fouilles……...21
B. Présentation synthétique des différents corpus……....22
III. Les armatures gravettiennes d'Isturitz…….30
A. Présentation du corpus d'armatures…….…30
B. Les pointes à dos…….31
C. Les lamelles à retouche marginale…….…….53
D. Les lamelles à dos……...…….56
E. Les Microvachons…….…..57
F. Les lamelles à dos (bi)tronquées…….……58
G. Autres……..60
H. Les armatures gravettiennes du niveau IV/FIII d'Isturitz : synthèse……..60
IV. Les modalités opératoires du Gravettien d'Isturitz……..…63
A. Introduction……..…63
B. Un choix de matière première peu sélectif……...…63
C. Une continuité entre lames et petites lames……64
D. L'exemple des 10 nucléus laminaires de la collection Passemard (niveau FIII)……..…….68
E. Ce que montrent les produits laminaires bruts……74

F. Des nucléus à éclats et à éclats laminaires largement majoritaires : négligence terminale ou manque de compétence ?…….....74
G. Une présence marginale de nucléus à lamelles……...…….78
H. Une production sur 'outils-nucléus' envisageable ?……...……..79
I. Des techniques de percussion variées : l'exemple du niveau IV/FIII……..80
J. Une imbrication de schémas opératoires……82
K. Des modalités opératoires souples pour des armatures variées et variables…….86

V. Les roches dures taillées du niveau IV/FIII d'Isturitz……..…87
A. Descriptions des différentes variétés de silex utilisées par les gravettiens...87
B. La distribution des matières premières au sein des nucléus du niveau inférieur IV/FIII et du niveau supérieur C d'Isturitz…….88
C. Une utilisation sélective des variétés de silex pour les armatures……90

VI. Synthèse des résultats……..……91
A. Unité, diversité et variabilité des armatures gravettiennes d'Isturitz…..…91
B. Réflexion sur la durée des occupations gravettiennes de la grotte d'Isturitz……..……..93
C. Réflexion sur l'évolution diachronique du Gravettien d'Isturitz……93

Chapitre II : La grotte du Pape à Brassempouy (Landes)…….97

I. Présentation du site…….97
A. Avant-Propos…….……..97
B. Aperçu historiographique……..…..98
C. Descriptions stratigraphiques……...……100

II. Présentation de l'étude……105
A. La nature des vestiges recueillis dans la grotte du Pape……....105
B. Orientation de l'étude……....108

III. Les armatures du chantier I et leur mode de production…….....109
A. Une variété d'armatures lithiques…….……109
B. Des modalités opératoires rapides et unifiées……...117
C. Une utilisation de matières premières locales……..…127

IV. Le secteur GG2 : un dépôt intentionnel d'armes gravettiennes……...130
A. Une série partiellement homogène……130
B. Vers une attribution gravettienne……..……151
C. Réflexion sur la mise en place des dépôts dans le secteur GG2……...154
D. Un dépôt intentionnel d'armes ou d'armatures ?……..155
E. Une conjonction d'éléments particuliers……...158
F. Un sanctuaire à Brassempouy ?……159

V. Les fouilles anciennes dans l'Avenue, dans la grotte du Pape et dans la Grande Galerie (1880-1881 ; 1891-1897)……...….160
A. Des activités variées dans l'Avenue et dans la grotte du Pape…….160
B. Un ensemble d'armatures au fond de la Grande Galerie……..165

VI. Conclusions sur le Gravettien de Brassempouy……..…168
A. Un unique horizon gravettien……168
B. Un espace compartimenté……..169

Deuxième Partie : Au cœur du Gravettien……..……..172

Chapitre I : Vers une typologie des sites gravettiens des Pyrénées……175

I. Introduction……...175
II. Les petits campements complets……..176
A. Bolinkoba……..176
B. Tarté……..179
C. Lespugue……...181
D. Lezia……..183
III. Les ateliers de taille……...185
A. Tercis : la série Daguin…….....185
B. Tercis : la série Normand à pièces à dos……...201
C. Synthèse sur Tercis……...210
IV. Mugarduia Sur : un atelier de taille-halte de chasse……..…211
A. Présentation du site et stratigraphie……...211
B. Présentation synthétique du corpus……...212
C. Plan d'étude……..….213
D. Les armatures…….....214
E. Les modalités opératoires de production……...223
F. Conclusions……232
V. Les haltes de chasse simples……..…236
A. La Carane-3……...236
B. La Tuto de Camalhot…….237
C. Gatzarria……...239
D. Atxurra……..240
VI. D'autres types de sites spécialisés ?…….241
A. Amalda……...241
B. Aitzbitarte III…….244
VII. Les sites avec art pariétal……..…244
A. Gargas……...244
B. La Fuente del Salín……...251
VIII. Conclusion……..252

Chapitre II : La pointe des Vachons : un fossile directeur mésestimé du Gravettien…….…253

I. Introduction……...253
II. L'ancienne définition……253
III. Réflexions préliminaires……...255
IV. Les pointes du site éponyme……258
V. Isturitz, Mugarduia Sur et Les Vachons : unité et variabilité des pointes à dos……...264
VI. Symétrie axiale et apicalité des pointes des vachons……..267
VII. La pointe des Vachons : nouvelle définition……...271

Chapitre III : Chronologie du Gravettien pyrénéen……....275

I. Introduction…….……..275
II. L'affinité entre Brassempouy et Isturitz…….……275
III. Proposition d'une nouvelle séquence diachronique……...276
IV. L'unité pyrénéenne……282
V. Conclusion……..283

Chapitre IV : Dynamique territoriale……..…285

I. Introduction……...285
II. Première proposition d'une typologie des sites gravettiens des Pyrénées…….……285
III. Une gestion centralisée du territoire pyrénéen ?……290
IV. Les habitats-sanctuaires gravettiens……293
V. De l'invention de la sédentarité……...296
VI. Conclusion……..299

Troisième Partie : (In)Déterminisme……302

Chapitre I : Armes et Vénus……305

I. Introduction……...305
II. L'horizon à statuettes féminines……..306
A. Les faciès concernés……..306
B. Les datations radiométriques……307
C. Un morcellement invalide ?……...308
III. L'unité des concepts régissant la confection des armatures……..309
A. Les pointes à cran……..309
B. Les pointes en ivoire……..317
IV. L'unité symbolique des armes……..319
A. Le « sanctuaire » de Laussel……..319
B. Un dépôt d'outils au fond d'une grotte à Castelnaud……320
C. Les humains lardés de traits dans l'art pariétal…….321
D. Les fosses d'Europe orientale……322
E. Une répartition dualiste des objets à Mal'ta (Sibérie centrale)….323
V. La place de l'animal……..323
A. Les offrandes de parties anatomiques d'animaux…….323
B. Les données artistiques……..324
VI. Conclusion……..325

Chapitre II : L'antagonisme sexuel…….327

I. Introduction……...327
II. La nature de l'identité sexuelle……..…328
III. Constantes sexuelles……..329
IV. Conclusion……..333

Chapitre III : Destin sexuel……...335

I. Introduction……...335
II. Dieu a-t-il été une femme ?……...336
III. La valeur masculine des armes gravettiennes…….340
IV. Conclusion……..344

Conclusion : Des armes aux sociétés……..……347
Bibliographie……...353
Index des figures…….……375
Index des tableaux……...385
Table des matières détaillée……387